





LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

Avec des Remarques

HISTORIQUES ET CRITIQUES,

PAR Mr. DACIER,

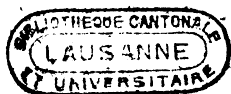
De l'Academie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, &c.

Nouvelle Edition, augmentée de plusieurs Notes & d'un dixiéme Tome.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez *ZACHARIE CHATELAIN.* 1735.
Avec Privilege.





THEMISTOCLE.



THEMISTOCLE.

[1] LA naissance de Themistocle étoit trop obscure pour servir à sa réputation, car il étoit fils de Neoclès, un des moins considerables Citoyens d'Athenes, [2] du Bourg de Phrear, de la Tribu Leontide. [3] On prétend même que du cô- *La grande naissance sert à la réputation.*

1. *La naissance de Themistocle étoit trop obscure pour servir à sa reputation.*] Car l'éclat de la naissance est un flambeau qui éclaire toute la vie d'un homme, & qui tire ses moindres actions de l'obscurité où elles seroient ensevelies, s'il étoit de bas lieu.

2. *Du Bourg de Phrear, de la Tribu Leontide.*] Ce Bourg étoit sur le rivage de la mer près du Pirée, & on lui avoit donné ce nom d'un puits remarquable par cette singularité : ceux qui avoient été exilez pour quelque meurtre involontaire, & qui, avant que d'être rappellez, étoient accusez d'en avoir commis volontairement un nouveau, devoient aller se justifier devant des Juges assis près de ce puits ; mais comme des bannis ne pouvoient pas mettre le pied dans l'Attique, & que cependant il n'étoit juste ni de laisser un nouveau crime impuni, ni de le punir sans entendre le coupable, on trouva ce milieu de faire venir les accusez, & on leur permettoit de parler à leurs Juges sans sortir du vaisseau ; ainsi ils se representoient, & sans violer leur ban, ils satisfaisoient à la pieté & à la Justice. Il est parlé de ce Tribunal du puits dans l'Oraison de Demosthene contre Aristocrate. Il est appellé δικαστήριον ἐν φρεαττοῖ.

3. *On prétend même que du côté de sa mere il étoit étran-*

côté de sa mere il étoit étranger ; & l'on se fonde sur ce passage : [4] *Je suis Abrotonon, femme Thraciene, mais je me glorifie d'avoir donné le jour au grand Themistocle pour le salut des Grecs.* Il est vrai que Phanias écrit que la mere de Themistocle étoit de Carie, & non pas de Thrace, & il la nomme *Euterpe*, & non pas *Abrotonon*. [5] Et Neanthes, pour le confirmer, ajoûte le nom de la ville où elle étoit née, car il écrit qu'elle étoit d'Halicarnasse ; c'est pourquoi [6] tous les habitans illegitimes, c'est-à-dire, qui n'étoient pas Atheniens de pere & de mere, étant obligez de s'assembler pour leurs fêtes & pour leurs exercices [7] à

Les Atheniens bâtards ou mestifs, ne pouvoient s'exercer avec les veritables Atheniens.

ger.] Le Grec dit *nothus*, *bâtard*, & il faut expliquer ce terme, qui ne signifie pas seulement celui qui étoit né hors de legitime mariage, mais celui qui avoit un pere & une mere étrangers, quoique mariez dans toutes les formes. Carystius dans le III. Livre de ses Commentaires avoit écrit qu'un Orateur, nommé Aristophon, avoit fait une Loi sous l'Archonte Euclide, *Que tout citoyen né d'une mere étrangere seroit bâtard*, & par consequent qu'il ne pourroit heriter des biens du pere. Le Poëte Callias joua ensuite cet Aristophon dans une de ses pieces, où il lui reprochoit les bâtards qu'il avoit de la courtisane Chloris.

4. *Je suis Abrotonon, femme Thraciene.*] Ce sont deux vers du Poëte Amphicrates dans son Ouvrage des Hommes Illustres. Mais au lieu de Θρῇσσα, le vers demande qu'on lise Θρηΐσσα, comme M. Salvini l'a fort bien vû. Dans un manuscrit on lit ces vers de cette maniere, Ἀβρότονον Θρῇσσα γυνὴ μὲν γένος, &c.

5. *Et Neanthes.*] C'est Neanthes de Cysique, Orateur & Historien, Disciple de Milesius, qui l'avoit été d'Isocrate. Il avoit fait l'Histoire des Grecs, un Traité des Initiations, où il expliquoit les usages de la superstition payenne. On cite aussi de lui un Traité *des Livres*, & un autre *des Hommes illustres*.

6. *Tous les habitans illegitimes, c'est-à-dire qui n'étoient pas Atheniens de pere & de mere, étant obligez de s'assembler, &c.*] C'étoit une coûtume très-belle & très-louable

⁷ à Cynosarges, qui est un lieu de Palèstre hors des portes de la ville, consacré à Hercule, parce qu'Hercule n'étoit pas de race divine des deux côtez, & qu'il avoit une mere mortelle, Themistocle persuada à quelques jeunes gens des plus grandes Maisons de descendre à Cynosarges, & de s'exercer avec lui; & par-là il semble avoir adroitement effacé la difference qui étoit entre les veritables Citoyens & les Citoyens bâtards, ou mestifs. Cependant il est certain qu'il étoit [8] de la Maison des Lycomediens; [9] car la Chapelle de cette Famille [10] dans le Bourg de Phlye, ayant été brûlée par les Barbares, Themistocle

Orgueilleuse adresse de Themistocle.

ble pour empêcher que ces citoyens, nez d'une mere étrangere, ne corrompissent par des moeurs barbares, & vicieuses, les véritables Atheniens. C'est par la même raison que *Dieu avoit* défendu à son Peuple de recevoir des bâtards dans les Assemblées solemnelles: *Non ingredietur Nothus in Ecclesiam Dei usque ad decimam generationem.* Deuter. XXIII. Il y a dans Isée une Loi toute semblable, qui défend aux bâtards de l'un & de l'autre sexe de se trouver aux sacrifices & aux ceremonies religieuses de leurs familles.

7. *A Cynosarges.*] C'étoit une grande enceinte, un parc où il y avoit des autels consacrez à Hercule, à Hebé, à Alcmene & à Iolaus.

8. *De la maison des Lycomediens.*] On appelloit ainsi une certaine famille d'Athenes, qui avoit l'intendance des ceremonies & des sacrifices qu'on faisoit à Cerès & aux grandes Déesses, & pour laquelle le Poëte Musée avoit composé l'hymne, qu'on y chantoit. Pausanias en parle en deux ou trois endroits de ses Ouvrages, & il ne faut rien changer à ce nom.

9. *Car la Chapelle de cette Famille.*] C'est-à-dire, l'enceinte sacrée où cette Famille faisoit ses initiations, & celebroit ses mysteres. C'est cette même Chapelle que Pausanias appelle Κλίσιον Λυκομιδῶν.

10. *Dans le Bourg de Phlye.*] C'étoit un Bourg de la Tribu Cecropide, ainsi nommé d'un certain Phlyus, fils de la Terre.

cle la rebâtit & l'orna de tableaux, comme le rapporte Simonide.

Enfance de Themistocle. On convient que dès son enfance il étoit entreprenant & hardi, qu'il avoit un sens droit, & qu'il étoit naturellement porté aux grandes choses & à la Politique; car à ses jours de congé & à ses heures de divertissement, on ne le voyoit jamais perdre son temps à jouer, ou à ne rien faire, comme les autres enfans; mais on le trouvoit toûjours meditant & composant en lui-même quelques graves discours pour accuser ou pour défendre quelqu'un de ses camarades; aussi son Maître d'école lui disoit souvent: *Mon fils, tu ne seras jamais rien de petit; il faut necessairement que tu sois ou un grand bien, ou un grand mal.* En effet toutes les Sciences, qui ne tendent qu'à former les mœurs, ou qu'on ne cherche que pour quelque plaisir honnête, ou pour la bonne grace seulement, [11] il les apprenoit avec lenteur, & sans faire paroître qu'il y eût aucune inclination; au lieu que si l'on disoit quel-

11. *Il les apprenoit avec lenteur, & sans faire paroître qu'il y eût aucune inclination.*] Ce n'est pas que Themistocle méprisât ces Sciences, qui sont si necessaires à un honnête homme, mais il ne les aimoit pas tant que ceux qui, les regardant comme leur derniere fin, s'y arrêtent, & en font toute leur occupation, ce que ne sauroit jamais faire un homme, qui se destine à l'Etat, & qui veut être utile à sa Patrie. D'ailleurs Themistocle étoit trop bouillant pour s'accommoder de l'étude de ces Sciences, qui est toûjours trop lente; ces sortes de naturels impetueux ne peuvent être instruits que par l'action.

12. *Et se l'approprioit comme se confiant en son heureux naturel.*] C'est-à-dire qu'il se rendoit ces maximes propres pour s'en servir, ne doutant point que son heureux naturel n'obligeât les Atheniens à lui fournir les occasions de

quelque chose, qui pût nourrir & augmenter la prudence, & rendre propre au maniement des affaires d'État, il l'écoutoit avec une attention & avec une application au delà de son âge, [12] & se l'approprioit comme se confiant en son heureux naturel, & ne desesperant pas de le mettre en pratique. Delà vint que long-temps après étant raillé dans une assemblée par des gens, qui paroissoient mieux instruits que lui dans ce qu'on appelle urbanité, & dans tout ce qui fait l'agrément du commerce de la Vie civile, il repoussa ces railleries par des paroles trop fortes & trop hautaines : *Je ne sai, dit-il, ni accorder la lyre, ni toucher le psalterion ; mais qu'on me donne une ville, quelque petite & quelque inconnue qu'elle puisse être, je saurai la rendre grande, & lui aquerir un grand nom.*

Jugement de Plutarque sur une reponse que Themistocle fit à une raillerie.

[13] Stesimbrotus veut pourtant qu'il ait été disciple d'Anaxagore, & qu'il ait étudié la Physique sous Melissus ; [14] mais il n'a pas pris garde d'assez près au temps, car lors que Periclès,

de les mettre en pratique. C'est pourquoi, pour éclaircir le texte, j'ai crû devoir ajoûter, *& ne desesperant pas de les mettre un jour en pratique.*

13. *Stesimbrotus*] Natif de l'Isle de Thasos. Il avoit vû Periclès, & avoit fait un livre qui avoit pour titre, *De Themistocle, Thucydide & Periclès.*

14. *Mais il n'a pas pris garde d'assez près au temps, car lorsque Periclès, beaucoup plus jeune que Themistocle.*] L'objection que Plutarque fait à Stesimbrotus, peut être mise dans un plus grand jour, en disant qu'Anaxagore nâquit la premiere année de l'Olympiade LXX. que Themistocle gagna la bataille de Salamine la premiere année de l'Olympiade LXXV. & que Melissus defendit Samos contre Periclès la derniere année de l'Olympiade LXXXIV. qui est à peu près le temps qu'il commença à fleurir. Il ne se peut donc que Themistocle ait étudié ni sous

riclès, beaucoup plus jeune que Themistocle, assiegeoit Samos, [15] Melissus la défendoit, & Anaxagore vivoit avec Periclès. [16] Il vaut donc mieux suivre ceux qui disent que Themistocle s'attacha à Mnesiphilus le Phrearien. Ce Mnesiphilus n'étoit ni un Orateur, ni un de ces Philosophes, qu'on appelloit *Physiciens*; [17] mais il s'appliquoit uniquement à l'étude

Ce Mnesiphilus n'est connu que par cet endroit de Plutarque.

sous Anaxagore, qui n'avoit que 20 ans lorsque ce General gagna la bataille de Salamine, ni sous Melissus, qui ne commença à fleurir que trente-six ans après le gain de cette même bataille : cela est si clair qu'on n'a pas besoin d'autres preuves.

15. *Melissus la défendoit.*] Ce Melissus étoit de Samos, & il avoit été disciple de Parmenide. Il soûtenoit que l'Univers étoit immuable, immobile, toûjours un, toûjours semblable à lui-même, & toûjours rempli : il disoit qu'il n'y avoit point de mouvement, mais qu'il sembloit y en avoir, & il enseignoit qu'il ne falloit jamais parler des Dieux, parce qu'on n'en avoit aucune connoissance sûre. Ces speculations abstraites ne faisoient pas toute son occupation, il s'attacha extremement à la politique, & y réussit si bien, que les Samiens lui donnerent le commandement de la Flotte. Il avoit cette charge quand Periclès assiegea & prit Samos la derniere année de l'Olympiade LXXXIV.

16. *Il vaut donc mieux suivre ceux qui disent que Themistocle s'attacha à Mnesiphilus.*] Je ne me souviens point d'avoir rien lû ailleurs touchant ce Mnesiphilus, & c'est une chose assez surprenante, qu'un homme, qui avoit été si habile dans l'Art qui enseigne à gouverner les Etats, & qui avoit eu pour disciple Themistocle déja avancé dans le gouvernement de la Republique, soit entierement inconnu. Il n'en est parlé que dans cet endroit de Plutarque, qui l'appelle Phrearien, c'est-à-dire, Athenien du Bourg de Phrear.

17. *Mais il s'appliquoit uniquement à l'étude qui portoit alors le nom de Sagesse.*] Car les premiers Sages étoient proprement de grands Politiques, qui s'attachoient à donner des regles & des préceptes pour le gouvernement des Etats. Thalès fut le premier qui poussa ses speculations au-delà des choses d'usage, & qui renonçant à la

tude qui portoit alors le nom de Sagesse, & qui n'étoit autre chose que la Science qui enseigne à bien gouverner, & qui rend la prudence vigoureuse & agissante, [18] & il s'y attachoit comme à une Secte établie par Solon, [19] & qui avoit passé de main en main jusqu'à lui. [20] Ceux qui vinrent ensuite la mêlerent avec l'Art de la declamation & de la dispute, [21] &

La Science qui enseignoit à gouverner les Etats, étoit seule honorée du nom de *sagesse*.

Origine des Sophistes.

la Politique, s'attacha à la Physique. Tous les autres, comme dit Plutarque dans la Vie de Solon, n'acquirent cette reputation de sagesse que par leur grande habileté dans la Science qui traite du gouvernement des Etats.

18. *Et il s'y attachoit comme à une Secte établie par Solon.*] Plutarque a égard à ce qu'il a écrit dans la Vie de Solon Tome premier, p. 415. *Pour ce qui est de la Philosophie, à l'exemple des Sages de ce temps-là, il cultiva particulierement cette partie de la Morale qui traite de la Politique, car pour la Physique il y étoit très-simple & très-grossier.* Solon avoit donc trouvé cette Secte déja établie par les Sages de son temps; mais comme il fut le premier Legislateur qui s'y attacha, & qui la porta à un très-haut degré de perfection & de reputation, Mnésiphilus l'en regardoit justement comme le Fondateur & le Chef.

19. *Et qui avoit passé de main en main jusqu'à lui.*] Pendant l'espace de cent ou de six-vingts ans.

20. *Ceux qui vinrent ensuite la mêlerent avec l'Art de la declamation & de la dispute.*] C'est ce que Plutarque entend par *δικανικὰς τέχνας* & non pas *l'Art de la Plaidoirie*; car les Sophistes n'étoient pas des Orateurs, des Avocats, dont la profession n'a rien que de noble & d'honnête; mais c'étoient des declamateurs & des disputeurs, gens moitié Rheteurs & moitié Philosophes, qui s'exerçoient sur tout dans le genre demonstratif, qui, comme dit Ciceron, est le domaine des Sophistes, plus propre à la pompe, qu'au combat, tout consacré aux gymnases & à la palestre, & banni du barreau à cause du mépris qu'on avoit pour lui. *Quod proprium Sophistarum pompæ quàm pugnæ aptius gymnasiis & palæstra dicatum, spretum & pulsum foro.* Orator ad M. Brutum. Plutarque dit fort bien que ceux qui vinrent après Mnesiphilus, commencerent à corrompre cette Secte de Sages instituée &

[21] & la firent passer de l'action aux paroles toutes nues ; c'est pourquoi, au lieu de *Sages*, ils furent appellez *Sophistes*. Il est vrai que Themistocle se mêloit déja du gouvernement de la République, lorsqu'il frequenta Mnesiphilus.

Jeunesse de Themistocle impetueuse & inégale.

Dans les premiers bouillons de sa jeunesse, il fut inégal & peu arrêté, comme ne suivant que l'impetuosité de son naturel, [22] qui n'étoit reglé ni par la Raison ni par l'éducation, & qui produisoit en lui des changemens de mœurs très-prompts d'une extremité à l'autre, [23] & le poussoit le plus souvent à tout ce qu'il y avoit de plus mauvais, comme il l'avoua lui-même dans la suite, en disant *que les poulains les plus difficiles & les plus fougueux deviennent les meilleurs chevaux, lorsqu'ils sont domp-*

& suivie par Solon. En effet Protagoras, qui florissoit vers l'Olympiade LXXXIV. fut le premier à qui on donna le nom de *Sophiste*. Et voici le portrait qu'en a fait Diogene Laërce : *Il institua*, dit-il, *les disputes publiques, mêla le sophisme à la Philosophie, se mettant peu en peine du sens & de la pensée, il disputa contre des mots*, & *établit ce genre superficiel de dispute, qui est en vogue presentement., comme Timon le dit en ces termes : Protagoras, cet homme mêlé, qui sait très-bien l'Art de la dispute.* Quand Timon appelle Protagoras *homme mêlé*, il veut dire qu'il étoit moitié Declamateur & moitié Philosophe. *Ce fut le premier*, continue Diogene, *qui changea la maniere de Socrate*, &c. Cette race de Sophistes ne venoit que de naître, quand Platon vint au monde ; il ne faut donc pas s'étonner qu'ils soient si souvent jouez dans ses écrits. Que ne devoit pas faire Platon pour venger Socrate, & quels efforts la vraye Philosophie n'étoit-elle pas obligée de faire pour étouffer ces monstres, qui l'ont toûjours deshonorée, & qui l'ont presque entierement proscrite ? Malheureusement, elle n'a pû en venir à bout.

21. *Et la firent passer de l'action aux paroles toutes nues.*] Non seulement aux paroles toutes nues, mais aux paroles

domptez & dressez par un Ecuyer habile.

Le conte qu'on ajoûte à cela, qu'il fut desherité par son pere, & que sa mere, vaincue par la douleur de voir la vie honteuse de son fils, se fit mourir volontairement, me paroît très-faux. Il est même dementi par des Auteurs mieux informez, qui écrivent que son pere voulant le détourner des affaires de la Republique, lui montra de vieilles Galeres jettées & abandonnées sur le rivage, pour lui faire entendre que le Peuple en use de même avec ses conducteurs, quand il n'en tire plus aucun service. Quoi qu'il en soit, il paroît que Themistocle s'appliqua de bonne heure & très-fortement aux affaires, & qu'il fut d'abord possedé d'un si violent desir de gloire, que dès le commencement, pour satisfaire son ambition,

Ingratitude du Peuple pour ceux qui l'ont servi.

les toutes pleines de mensonge & d'erreur. On peut voir le Dialogue de Platon, qui a pour titre *le Sophiste*, où il en fait voir admirablement le ridicule & la fausseté.

22. *Qui n'étoit reglé ni par la Raison ni par l'éducation.*] Car il avoit toûjours été ennemi de toute sorte d'étude, & comme dit Thucydide: *Il n'avoit cultivé les dons de la nature par aucune doctrine, ni pendant sa jeunesse, ni depuis qu'il fut dans le gouvernement.*

23. *Et le poussoit le plus souvent à tout ce qu'il y avoit de plus mauvais.*] Car ces natures fortes poussent dès le commencement plusieurs choses étranges & mauvaises, comme les terres les plus vigoureuses poussent des broussailles & quantité de plantes sauvages, sans jamais se reposer. Mais enfin l'âge & l'experience, comme autant de façons, viennent aider & favoriser la Raison & la Vertu. Themistocle étoit tellement porté à ce qu'il y avoit de plus mauvais, qu'Idomenée a écrit qu'un beau matin il attella à un char quatre courtisanes nues, & se fit traîner tout au travers du Ceramique au milieu du Peuple qui étoit assemblé, & cela dans un temps où les Atheniens ne connoissoient encore ni la débauche du vin, ni celle des courtisanes.

tion, & pour tenir le premier rang, il heurta audacieusement les premiers & les plus puissans de la ville, & s'attira leur inimitié; il se brouilla surtout avec Aristide, qui lui étoit opposé en tout.

Il est vrai que la haine qu'il eut pour ce dernier, venoit de plus loin, & d'une cause puerile & legere; [24] car ils avoient tous deux aimé le beau Stesileus, qui étoit de Teos, comme l'écrit [25] Ariston le Philosophe. De cette jalousie nâquit la dissension qui dura toûjours entre eux sur le gouvernement de la Republique. Il y a pourtant lieu de croire que la difference de leur vie & de leurs moeurs augmentoit encore cette opposition & cet éloignement. Car Aristide étoit d'un naturel fort doux, & d'une vertu & d'une probité consommée; il ne cherchoit dans son ministere ni la faveur du Peuple, ni sa propre gloire, mais il alloit toûjours à ce qu'il y avoit de meilleur, de plus sûr & de plus juste; au lieu que Themistocle étoit remuant & inquiet, poussoit le Peuple à beaucoup d'entreprises, & introduisoit

Teos ville de l'Asie mineure, dans une presque-Isle, vis-à-vis de Chio.

Portrait d'Aristide.

Caractere de Themistocle.

24. *Car ils avoient tous deux aimé le beau Stesileus, qui étoit de Teos.*] Ce ne peut être ce Stesileus dont il est parlé dans Thucydide, & qui fut tué à la bataille de Marathon. Car, outre qu'il étoit Athenien, il avoit à ce combat un commandement considerable, & étoit beaucoup plus vieux qu'Aristide & que Themistocle: c'est peut-être celui dont il est parlé dans le *Lachès* de Platon.

25. *Ariston le Philosophe.*] Ariston de Ceos, Philosophe Peripateticien, qui avoit écrit une Histoire amoureuse, où il avoit ramassé toutes les avantures semblables qu'avoit produites l'Amour. Il avoit traité cette matiere à l'imitation de son Maître Aristote, qui avoit fait aussi une Histoire amoureuse. Clearchus, sorti de la même école, suivit aussi cet exemple.

26. Pour

soit de grandes nouveautez; c'est pourquoi Aristide étoit souvent forcé de le contredire, & de s'opposer à lui [26] pour empêcher son agrandissement; car il étoit si enflammé du desir de gloire, si passionné pour les grands exploits, & si plein d'ambition, [27] qu'étant encore fort jeune lorsque la bataille de Marathon fut donnée contre les Barbares, comme on celebroit par tout la valeur & la conduite de Miltiade, qui l'avoit gagnée, on le voyoit le plus souvent renfermé en lui-même tout pensif, il passoit les nuits entieres sans fermer l'œil, [28] il ne se trouvoit plus aux festins publics comme à son ordinaire; & lorsque ses amis, étonnez de ce changement, lui en demandoient la raison, il leur répondoit *que les trophées de Miltiade ne le laissoient pas dormir.* Aussi pendant que tous les autres Atheniens ne doutoient pas que la défaite des Barbares à cette journée de Marathon, ne fût la fin de la guerre, [29] Themistocle au contraire, pensoit qu'elle étoit le commencement & comme le signal de plus grands combats, ausquels il se

Son ambition.

Ce que les victoires de Miltiade faisoient sur lui.

Sa prévoyance.

26. *Pour empêcher son agrandissement,*] qu'il regardoit comme très-dangereux pour la Republique.

27. *Qu'étant encore fort jeune lorsque la bataille de Marathon fut donnée.*] La seconde année de l'Olympiade LXXII.

28. *Il ne se trouvoit plus aux festins publics.*] Dans le texte au lieu de πότυς, *festins publics*, quelques manuscrits ont τόπυς, *lieux publics*; j'aime mieux la leçon reçue.

29. *Themistocle au contraire pensoit qu'elle étoit le commencement, & comme le signal de plus grands combats.*] Car il ne doutoit pas que Darius ne comprît enfin que le seul moyen de venir à bout des Grecs, c'étoit de les attaquer vigoureusement par mer, qui étoit leur endroit foible.

se disposoit toûjours lui-même pour le salut de la Grece, & y preparoit de bonne heure ses Citoyens, [30] prévoyant de loin ce qui devoit arriver.

Pour cet effet, la premiere chose qu'il fit d'abord, fut que les Atheniens ayant accoûtumé de distribuer entre eux tous les revenus, qu'ils tiroient des mines d'argent, qui étoient dans un lieu de l'Attique appellé Laurium, [31] il eut seul le courage de proposer au Peuple d'abolir ces distributions, & d'employer cet argent à bâtir des vaisseaux à trois rangs de rames pour faire la guerre [32] aux Eginetes, alors redoutables à toute la Grece, & les maîtres de la mer par le grand nombre de leurs vaisseaux; [33] ce fut par-là qu'il vint à bout de les

Laurium, montagne de l'Attique, près du Promontoire de Sunium.

Egine, Isle près du Port de Pirée.

Utilité des forces maritimes pour les Atheniens.

30. *Prévoyant de loin ce qui devoit arriver.*] Personne n'a jamais prévu plus sûrement que Themistocle ce qui devoit arriver, aussi Thucydide lui donne cet éloge : ἐπὶ πλεῖστον τοῦ γενησομένου ἄριστος εἰκαστής.

31. *Il eut seul le courage de proposer au Peuple d'abolir ces distributions.*] Il falloit en effet bien du courage pour oser faire cette proposition. Le Peuple ne sacrifie pas volontiers ses interêts particuliers à l'utilité publique, & n'aime pas à acheter le bien de l'Etat par ses pertes particulieres. Ce seul exemple fait voir qu'une des plus grandes ressources d'un Etat, c'est l'emploi utile de ses finances.

32. *Aux Eginetes, alors redoutables à toute la Grece, & les Maîtres de la mer par le grand nombre de leurs vaisseaux.*] Il paroît pourtant par l'Histoire ancienne qu'avant l'expedition de Xerxès, les Eginetes n'avoient que très-peu de vaisseaux, encore n'étoit ce que de très-petits vaisseaux, qui n'avoient que cinquante rameurs.

33. *Et ce fut par-là qu'il vint à bout de les persuader, non pas en les menaçant de Darius & des Perses.*] Thucydide assure pourtant qu'il se servit de ces deux raisons, & de la guerre qu'ils avoient contre les Eginetes, & du retour du Roi de Perse, qu'on craignoit. Ἀθηναίους Θεμιστοκλῆς ἔπεισεν Αἰγινήτας πολεμοῦντας καὶ ἅμα τοῦ βαρβάρου προσ-

les persuader, non pas en les menaçant de Darius & des Perses, car ils étoient déja bien loin, & on ne craignoit que foiblement qu'ils revinssent; mais en reveillant leur animosité & leur ancienne jalousie contre Egine, pour les porter à faire ces preparatifs. Car de cet argent on bâtit cent Galeres qui combattirent contre Xerxès; & dès ce moment-là en tournant [34] & conduisant peu à peu sa Republique du côté de la Marine, & en lui faisant voir que par terre elle ne pouvoit pas même resister à ses égaux, au lieu que par ses forces maritimes elle seroit en état, non seulement de repousser les Barbares, mais de s'assujettir la Grece entiere, [35] de bonnes troupes de terre, comme dit Platon, il en fit des matelots & des

Comment Themistocle persuada aux Atheniens de bâtir des vaisseaux.

προσδοκίμου ὄντος. Et Platon dans le troisieme liv. des Loix, marque expressément que tous les jours on recevoit *des nouvelles à Athenes* des grands preparatifs que Darius faisoit contre eux; que Darius étant mort, ils surent que son fils Xerxès avoit herité de son ressentiment, & qu'il se preparoit à venir executer les grands desseins de son pere, ce qui les jettoit dans une terrible consternation. Quelle apparence donc que Themistocle ne se servît pas de cette frayeur pour les porter à s'appliquer à la Marine, afin d'être en état de resister à un Prince, qui venoit les attaquer avec une Flotte de plus de mille vaisseaux? Plutarque a mieux aimé suivre Herodote, qui dit seulement que Themistocle obligea les Atheniens à bâtir deux cens Galeres pour faire la guerre aux Eginetes, liv. VII. sect. 144.

34. *Et en conduisant à peu sa Republique du côté de la Marine.*] Jusqu'à Themistocle les Atheniens ne s'étoient presque pas appliquez à la Marine, ils n'avoient que des vaisseaux de charge; ceux qu'ils bâtirent même par le conseil de Themistocle, n'étoient pas tous couverts: mais en peu de temps *ils* s'y rendirent très-habiles. On peut voir ce qui a été remarqué sur la Vie de Thesée, pag. 44. Tom. I. *Not.* 93, 94.

35. *De bonnes troupes de terre, comme dit Platon, il en fit des*

Reproche qu'on faisoit à Themistocle. des troupes de mer, & s'attira ce reproche, qu'il avoit arraché aux Atheniens la pique & le bouclier pour les reduire au banc & à la rame; son avis même passa [36] malgré les efforts

des matelots & des troupes de mer.] Plutarque tourne en éloge ce que Platon dit comme un blâme. Car il dit crument dans le IV. liv. *des Loix*, pag. 706. *De bons Soldats de terre pesamment armez, & qui attendoient l'ennemi de pied ferme, Themistocle en avoit fait des matelots accoûtumez, à la moindre allarme, de s'enfuir dans leurs vaisseaux, & d'en descendre de même sans croire faire rien de honteux, n'osant pas s'exposer à la mort en soûtenant le choc de l'ennemi.*

36. *Malgré les efforts de Miltiade qui s'y opposoit.*] Cette opposition de Miltiade n'étoit pas mal fondée; car outre les inconveniens, qu'il prévoyoit; & qu'il ne manquoit pas de representer tels qu'ils sont dans Platon, il remontroit le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un Peuple tout neuf aux combats de mer, & qui n'étoit en état d'armer que de petits vaisseaux, pût resister à une puissance aussi formidable que celle des Perses, qui avec une Flotte de plus de mille vaisseaux, avoient encore une nombreuse armée de terre.

37. *Que si par ce conseil il corrompit la simplicité & la pureté de la Republique, c'est une question de Philosophie trop profonde pour l'Histoire.*] Plutarque ne pouvoit pas s'empêcher de parler ici du reproche qu'on avoit fait à Themistocle, qu'en rendant les Atheniens hommes de mer, il avoit corrompu la Republique; mais il n'a eu garde de s'engager à traiter cette question, moins, à mon avis, par respect pour l'Histoire, que pour épargner son Heros à qui la décision n'auroit peut-être pas été trop favorable. Aristote dans le VII. liv. de ses *Politiques* a fait un Chapitre où il examine si le voisinage de la mer & les forces maritimes sont utiles aux villes bien policées, & sur les secours, les commoditez & l'abondance, que les Citoyens en tirent; il conclud qu'elles sont très-utiles, pourvu qu'on évite la corruption des mœurs qui est le fruit ordinaire du commerce qu'on a avec les étrangers. Cette décision ne donne pas entierement gain de cause à Themistocle, mais peut-être que l'extremité, où la ville d'Athenes étoit reduite quand il donna ce conseil, fait un cas particulier, qu'on ne doit pas juger par les voyes or-

forts de Miltiade qui s'y opposoit, comme le rapporte Stesichore.

[37] Que si par ce conseil il corrompit la simplicité & la pureté de la Republique, c'est une

ordinaires ; la necessité autorise ce qui seroit peut-être blâmable dans la prosperité. C'étoit à Themistocle, dira-t-on, à sauver sa ville ; & c'étoit à ceux, qui gouvernerent après lui, à prévenir les inconveniens qui pouvoient arriver du changement qu'il avoit introduit. C'est à quoi Platon répond dans son IV. liv. *des Loix*, où il traite le même sujet qu'Aristote. Il fait parler dans ce Dialogue un Athenien, un Candiot & un Lacedemonien. Le Candiot pour louer cette action de Themistocle, dit que tous les Peuples de Crete regardoient le gain de la bataille navale de Salamine comme l'unique cause du salut des Grecs. L'Athenien répond que beaucoup de Grecs & de Barbares la regardoient de même, mais que le Lacedemonien & lui étoient persuadez que la bataille de Marathon avoit commencé le salut de la Grece, & que celle de Platées l'avoit achevé, parce que l'une & l'autre avoient rendu les Grecs meilleurs, mais que les batailles navales de Salamine & d'Artemise avoient fait tout le contraire. Or quand il s'agit d'une bonne politique, on regarde sur tout à la nature du païs & aux Loix qui y sont établies. Car de se tirer d'un danger present, ce n'est pas ce qu'il y a de plus considerable ; ce qui merite toute l'attention d'un homme d'Etat, c'est de voir si les moyens qu'il choisit, rendront ses Peuples aussi bons qu'ils puissent être pendant qu'ils subsisteront. Et il pose en fait que dès le temps de Thesée, les Atheniens auroient été plus heureux de continuer de payer à Minos le tribut de sept jeunes garçons, & d'autant de jeunes filles, que d'avoir pensé à équiper des vaisseaux & à s'appliquer à la Marine. En voilà assez pour ceux qui voudront approfondir la matiere, & examiner les biens & les maux que la mer a faits aux Atheniens. Si Platon a raison, Athenes aura eu la même fortune, que Rome. L'Asie vaincuë aura toûjours ruiné ses vainqueurs. Mais je doute fort que les politiques en conviennent. Quand on a sauvé une ville on peut travailler à la rendre sage, mais il n'est plus temps, quand on l'a perduë.

Grande question sur cet établissement de Themistocle.

une question de Philosophie, trop profonde pour l'Histoire; mais que pour cette fois la Grece ait dû son salut à la mer, & que ses vaisseaux ayent remis sur pied la ville d'Athenes, [38] qui étoit entierement abbattue, c'est ce qui paroît par mille preuves, [39] & surtout par le desespoir de Xerxès, qui d'abord après la défaite de ses vaisseaux, prit la fuite, comme ne pouvant plus tenir tête aux Atheniens, quoi que son armée de terre fût encore entiere, & qu'elle n'eût reçu aucun échec; & s'il laissa Mardonius, ce fut à mon avis, bien plus dans le dessein d'arrêter les Grecs, dans l'esperance de les vaincre.

[40] Quel-

38. *Qui étoit entierement abbattue.*] C'étoit de quoi Miltiade ne tomboit pas d'accord, il prétendoit qu'elle pouvoit se soûtenir par ses troupes de terre, & qu'elle ne devoit pas abandonner aux Barbares ses murailles & ses Dieux. Aussi Themistocle a-t-il été blâmé d'avoir abandonné sa ville, comme cela paroît par cet endroit de Ciceron, qui écrivant à Atticus & parlant de Pompée, qui avoit quitté Rome, dit, Epist. X. liv. VII. *Urbem tu relinquas? ergo idem si Galli venirent. Non est, inquit, in parietibus respublica: at in aris & focis. Fecit idem Themistocles, fluctum enim totius Barbariæ ferre urbs una non poterat. At idem Pericles non fecit annum fere post quinquagesimum, cum præter mœnia nil teneret. Nostri olim, urbe reliqua capta, arcem tamen tenuerunt.* „ Quoi! abandonner la „ ville? vous l'abandonneriez donc de même si les Gau„ lois revenoient? La ville, dit-il, ne consiste point dans „ ses murailles. Non, mais elle consiste dans ses autels „ & dans ses foyers. Themistole, ajoûte-t-il, fit la „ même chose, car une ville seule ne pouvoit pas soû„ tenir cette inondation de Barbares. Mais Periclès ne „ suivit pas cet exemple environ 50. ans après, lors „ qu'il ne lui restoit plus que les murailles. Et nos an„ cêtres, après avoit perdu Rome, ne s'abandonnerent „ pas à ce desespoir, & conserverent encore le Capito„ le". Mais quoi qu'en disent ces grands Politiques, on trouvera toûjours qu'il vaut mieux conserver la ville

Quelques Auteurs écrivent qu'il travailla toute sa vie à amasser de l'argent par un esprit de liberalité & de magnificence; car comme il aimoit à faire de pompeux sacrifices, & à recevoir splendidement les Etrangers, il avoit besoin de beaucoup de bien pour fournir à ces dépenses excessives. Mais les autres l'accusent d'une mesquinerie & d'une avarice sordide, jusqu'à lui reprocher qu'il envoyoit vendre au marché les presens qu'on lui faisoit. Un jour il demanda un jeune poulain à Philides, qui avoit des haras, & en ayant été refusé, il le menaça [41] *que bien-tôt il feroit de sa maison un second cheval de Troye*, lui donnant à entendre par

Dans quelle vûe Themistocle travailloit à amasser de l'argent.

Il étoit accusé d'avarice.

en l'abandonnant, que de la perdre en s'opiniâtrant à y demeurer.

39. *Et sur tout par le desespoir de Xerxès qui d'abord après la défaite de ses vaisseaux prit la fuite.*] Thucydide a fourni cette preuve à Plutarque, car il écrit la même chose dans son premier livre; mais cette preuve me paroît foible; on ne peut rien conclure de la précipitation aveugle de ce Roi Barbare. Si la défaite de ses vaisseaux lui fit prendre la fuite, la défaite de son armée de terre ne l'auroit pas plus rassûré.

40. *Quelques Auteurs écrivent qu'il travailla toute sa vie à amasser de l'argent par un esprit de liberalité & de magnificence.*] Ces Auteurs vouloient cacher sous ces specieux prétextes le vice de Themistocle, qui étoit l'avarice & un amour sans bornes pour l'argent. Il ne faut que lire le VIII. liv. d'Herodote. Mais d'un autre côté, comment accorder cette prétenduë avarice avec les largesses qu'il faisoit lors qu'il s'agissoit de l'interêt de la Republique? Il y a bien de l'apparence que cette avarice de Themistocle étoit l'avarice prudente d'un politique ambitieux, qui amasse de l'argent pour avoir dans l'occasion les fonds necessaires au succès de ses grands desseins.

41. *Que bien-tôt il feroit de sa maison un second cheval de Troye.*] C'est-à-dire, qu'il rempliroit sa maison d'ennemis, qui causeroient enfin sa ruine, comme le cheval de bois étoit plein de Grecs qui saccagerent Troye.

par cette énigme qu'il lui susciteroit des procès & des querelles avec ses parens & ses amis. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y avoit point d'ambition pareille à la sienne; car étant encore jeune & peu connu, [42] il pria un joueur de lyre, nommé Epiclès, natif d'Hermione, qui étoit fort estimé des Atheniens, de venir tenir son école dans sa maison, afin d'attirer tous les jours chez lui beaucoup de monde; & dans un voyage, qu'il fit pour assister aux Jeux Olympiques, il se piqua d'égaler ou de surpasser même Cimon dans la somptuosité de sa table, dans la magnificence de ses pavillons, & dans la richesse du reste de son train & de son équipage, ce qui ne plut pas aux Grecs, qui trouvoient que ce grand éclat convenoit à Cimon, qui étoit jeune & de grande Maison, [43] mais que Themistocle, qui

Hermione, ville maritime du Peloponese, dans le sinus Argolicus.

Maisons des joueurs d'instrumens fort frequentées à Athenes.

Cimon, fils de Miltiade, General des Atheniens.

Themistocle accusé d'insolence & de presomption.

42. *Il pria un joueur de lyre, nommé Epiclès.* Ces joueurs de lyre étoient fort estimez, non seulement chez les Grecs, mais aussi chez les Barbares; c'étoient des gens graves qui ne se bornoient pas à chanter & à jouer de la lyre; ils se mêloient aussi des affaires d'Etat, comme cela paroît par mille exemples de l'Histoire ancienne.

43. *Mais que Themistocle, qui n'étoit pas encore connu.*] Nous voyons ici le jugement que les Atheniens faisoient de ceux qui prenoient un vol qui ne convenoit ni à leur naissance, ni à leur fortune.

44. *Cette sorte de combat étant dès lors recherché avec beaucoup d'empressement & de faste.*] Alors il n'y avoit que peu de temps que la Tragedie commençoit à se perfectionner, & les Atheniens avoient un si grand goût pour ce spectacle, que dans les Jeux que les Magistrats & les plus riches Citoyens donnoient au Peuple, ils ne pouvoient lui faire un plus grand plaisir, que de le regaler des plus belles Tragedies avec le plus de magnificence. Cela causoit une très-grande émulation entre eux, chacun tâchant de surpasser ses rivaux, non seulement par la richesse des habits, & par la magnificence des decora-

qui n'étoit pas encore connu, ne devoit passer que pour un presomptueux, de s'élever ainsi au-dessus de son état & de sa fortune.

Il fait les frais d'une Tragedie, & remporte le prix.

Il fit les frais d'une Tragedie avec tant de magnificence, qu'il remporta le prix; [44] cette sorte de combat étant déja alors recherché avec beaucoup d'empressement & de faste, & il fut si charmé de sa victoire, que pour la rendre immortelle, il consacra une plaque d'airain avec cette Inscription : *Themistocle du bourg de Phrear fournissoit les frais du chœur ;* [45] *Phrynichus étoit Auteur de la Tragedie,* [46] *& Adimantus Archonte.* Cependant il étoit fort agreable au Peuple, tant parce qu'il nommoit tous les Citoyens chacun par leur nom sans le secours de personne, que parce que dans tous leurs differens il étoit leur Arbitre sans aucune partialité; [47] aussi répondit-il [48] au Poëte Si-

Pourquoi il étoit agréable au Peuple.

rations & de toute la scene, mais aussi par la beauté des Tragedies, & par le merite du Poëte de qui on les achetoit. J'ai expliqué cela plus au long sur la Poëtique d'Aristote.

45. *Phrynichus étoit Auteur de la Tragedie.*] Phrynichus Poëte tragique, disciple de Thespis, & contemporain d'Eschyle. Il fut le premier qui mit des femmes sur le theatre. Ses principales pieces furent *Actæon*, *Alceste* & les *Danaïdes*.

46. *Et Admantus Archonte.*] La derniere année de l'Olympiade LXXV. Themistocle remporta donc ce prix trois ans après avoir gagné la bataille de Salamine.

47. *Aussi répondit-il.*] Il y a ici au texte une faute évidente, ἀστήρ ποτε, ce qui ne peut avoir aucun sens, ni s'ajuster avec l'infinitif εἰπεῖν qui suit. Il faut corriger, comme M. Salvini, ὥστε ποτε, & mettre une virgule avant ὥστε.

48. *Au Poëte Simonide de Chio.*] C'est une faute de copiste. Plutarque avoit écrit, *au Poëte Simonide de Ceos*, car Simonide étoit de Ceos, Isle de la mer Egée; c'est pour-

Simonide de Chio, qui lui demandoit quelque chose d'injuste [49] pendant qu'il étoit Archonte : *Comme tu ne serois pas bon Pöete, si tu faisois des vers contre les regles de la Pöesie, je ne serois pas non plus bon Magistrat, si je t'accordois quelque grace contre les Loix.* Une autre fois il railloit le même Simonide, & lui soutenoit *qu'il avoit perdu le sens de dechirer, comme il faisoit par ses vers, les Corinthiens, qui habitoient une si grande & si puissante ville, & de se faire peindre, lui qui étoit si laid.*

Belle réponse de Themistocle au Pöete Simonide.

Reproche qu'il faisoit à ce même Pöete.

Sa puissance étant fort augmentée, & son credit auprès du Peuple fort accru, il opprima Aristide par sa faction, & le fit bannir du ban de l'Ostracisme. Sur les nouvelles du retour des Medes contre les Grecs, les Atheniens s'é-

Il fait bannir Aristide.

pourquoi Horace a appellé ses lamentations *Cea munera nania.* Outre ces lamentations, qui étoient un Pöeme, où il déploroit les malheurs arrivez à plusieurs personnes, il avoit décrit en vers les batailles de Marathon & de Salamine, il avoit fait aussi des Elegies & des Odes. Il fut fort aimé de Pausanias, Roi de Lacedemone, & d'Hieron, Roi de Sicile, & Platon lui a fait encore plus d'honneur que la faveur de ces Rois, car il l'a appellé *Divin*, épithete qui nous fait encore aujourd'hui juger de son merite. Il mourut la premiere année de l'Olympiade LXXVIII. âgé de près de quatre-vingt dix ans. Il en avoit donc près de quatre-vingts quand il décrivit la bataille de Salamine.

49. *Pendant qu'il étoit Archonte.*] La troisieme année de l'Olympiade LXXI. deux ou trois ans avant la bataille de Marathon. Il falloit que Themistocle fût alors fort jeune ; mais je croirois que Plutarque s'est trompé, & que ce Themistocle Archonte est un autre que celui dont il écrit la Vie. Car comment accorder l'année de cet Archontat avec l'âge de Themistocle ? Il seroit encore plus difficile de l'accorder avec ce que Plutarque lui-même a écrit ailleurs, que Themistocle jusqu'à la bataille de

s'étant assemblez pour déliberer quel General ils devoient élire, & tous les plus considerables, étonnez du peril, renonçant à cet honneur, Epicydès, fils d'Euphemidès, Orateur d'une éloquence fort vehemente, mais homme de peu de courage, & qui n'étoit pas à l'épreuve de l'argent, se presenta pour demander cette Charge, [50] & il y avoit bien de l'apparence qu'il l'obtiendroit par la voye des suffrages. Themistocle donc, de peur que la conduite de cette guerre venant à tomber en de si indignes mains, [51] n'entrainât la ruine entiere des affaires, prit le parti de racheter à beaux deniers comptans l'ambition de cette ame venale.

Belle action de Themistocle.

[52] On loüe aussi avec justice ce qu'il fit à l'Interprete, qui avoit accompagné les Ambassa-

Ce qu'il fit à l'Interprete des Ambassadeurs du Roi de Perse.

de Marathon, mena une vie très-débordée, & qu'il n'y eût que l'honneur que Miltiade acquit dans cette journée, qui le réveilla & qui le retira de ses infames débauches. Herodote écrit en propres termes que Themistocle ne venoit que d'être placé dans les premiers rangs quand Xerxès partit pour la Grece. Comment étoit-il donc premier Archonte deux ans avant la bataille de Marathon ?

50. *Et il y avoit bien de l'apparence qu'il l'obtiendroit par la voye des suffrages.*] Car chacun craignant le peril, il ne doutoit pas qu'ils ne fussent tous ravis de faire tomber sur Epicydes une charge si pesante & si difficile.

51. *N'entraînât la ruïne entiere des affaires de l'Etat.*] Et par son peu de courage, & encore plus par son avarice, car il étoit à craindre que cette ame venale ne se laissât corrompre par l'or des Perses.

52. *On loüe aussi avec justice ce qu'il fit à l'Interprete, qui avoit accompagné les Ambassadeurs.*] Herodote assure que Xerxès n'envoya point d'Ambassadeurs demander la terre & l'eau aux Atheniens, parce qu'il se souvenoit que ceux que son pere Darius y avoit envoyez dans la premiere guerre, avoient été fort mal reçus. Les Atheniens les

baſſadeurs que le Roi de Perſe envoyoit [53] pour demander l'eau & la terre aux Grecs; car par un Decret du Peuple il le fit prendre & condamner à mort, ſur ce qu'il avoit eu l'audace de faire ſervir la Langue Grecque à expliquer les ordres d'un Barbare.

Demander l'eau & la terre, formule des Rois de Perſe.

Severité de Themiſtocle envers Arthmius.

On ne vante pas moins la ſeverité dont il uſa envers [54] Arthmius de la ville de Zele, qui ſur ſon rapport fut noté d'infamie avec ſes enfans & toute ſa poſterité, parce qu'il avoit apporté aux Grecs l'or des Medes. Mais la plus grande & la plus louable de toutes ſes actions, c'eſt d'avoir aſſoupi les guerres inteſtines des Grecs, & reconcilié leurs villes, en leur perſuadant de ſuſpendre leurs inimitiez à cauſe de cette guerre, à quoi l'on prétend que Chileus d'Arcadie le ſervit très-utilement.

La plus grande des actions de Themiſtocle.

Dès le moment qu'il eut été élu General, il

les avoient jettez dans des puits, en leur diſant, *voilà la terre & l'eau que vous pouvez porter à votre Maître.* Il faut donc que Plutarque parle ici des premiers Ambaſſadeurs, de ceux de Darius, mais c'eſt toûjours la même difficulté dont j'ai déja parlé. Comment accorder cette action avec la grande jeuneſſe de Themiſtocle?

53. *Pour demander l'eau & la terre aux Atheniens.*] C'étoit la formule ordinaire des Rois de Perſe, quand ils vouloient que des Peuples ſe rendiſſent à eux & deviņſent leurs Sujets: ils leur envoyoient demander la terre & l'eau, c'eſt-à-dire, une entiere ſujettion deſignée par le renoncement à ces deux choſes ſi neceſſaires à la vie.

54. *Arthmius de Zele.*] Zele étoit une ville de l'Aſie mineure, entre la Cappadoce & le Pont Euxin. Il ne faut pas la confondre avec une autre ville qui étoit dans la Troade, car celle-ci s'appelloit Zelée & non pas Zele. Il falloit donc que cet Arthmius fût un Aſiatique établi à Athenes. Et cela paroît manifeſtement par un paſſage

il tâcha d'obliger les Atheniens à monter sur mer, leur remontrant qu'ils devoient quitter leur ville, & aller sur leurs vaisseaux le plus loin qu'il se pourroit de la Grece, au-devant de la flotte des Barbares; mais le Peuple s'étant opposé à cet avis, [55] il mena une grosse armée à Artemise avec les Lacedemoniens pour couvrir la Thessalie, qui ne paroissoit pas encore avoir embrassé le parti des Medes; mais après qu'ils furent revenus de là sans rien faire, & que les Thessaliens s'étant enfin déclarez pour le Roi de Perse, l'exemple de leur desertion eut été suivi de tout le païs jusqu'à la Beotie, les Atheniens commencerent alors à goûter l'avis de Themistocle, qui leur conseilloit de combattre par mer; ils l'envoyent donc avec des vaisseaux à Artemise pour garder le Détroit. Là tous les autres Grecs, d'un commun accord, voulurent ceder aux Lacedemoniens

Il veut obliger les Atheniens à monter sur mer.

Le Peuple s'oppose à cet avis.

Ce qui les força à s'y rendre.

sage d'Æschine, dans son Oraison contre Ctesiphon. Cet Orateur dit aux Atheniens: *Peu s'en fallut qu'Arthmius de Zele qui s'étoit venu établir à Athenes, & avec lequel les Atheniens avoient contracté publiquement le droit d'hospitalité, ne fût condamné à mort par vos ancêtres pour avoir porté en Grece l'or des Medes; mais on se contenta de le bannir à son de trompe, non seulement de la ville, mais de toutes les terres de la domination des Atheniens. N'auriez-vous donc point de honte, &c.*

55. *Il mena une grosse armée à Artemise.*] Dans ce premier voyage il n'alla pas à Artemise, il embarqua sur l'Euripe une armée de terre composée de dix mille hommes, descendit au port de l'Achaïe, & avec la Cavalerie des Thessaliens, qui le joignit, il campa entre le Mont-Olympe & le Mont-Ossa; mais ayant appris que Xerxès étoit entré dans la Thessalie par la Macedoine superieure, il ramena son armée, ainsi les Thessaliens abandonnez, se livrerent aux Barbares. Voilà comme le raconte Herodote. Dans la suite Plutarque marque parfaitement la situation d'Artemise.

demoniens, & deferer l'honneur du Commandement à leur Chef Eurybiade; mais les Atheniens refusoient d'obeïr, & prétendoient que le Commandement leur étoit dû, [56] parce qu'ils fournissoient eux seuls plus de vaisseaux que tous les autres Grecs ensemble. [57] Themistocle, voyant le danger où l'on s'exposoit par cette dissension, ceda luimême toute l'autorité à Eurybiade, & appaisa les Atheniens, en leur promettant que s'ils se portoient en vaillans hommes à cette guerre, [58] tous les autres Grecs leur cederoient ensuite volontairement la prééminence, & feroient gloire de leur obeïr. [59] En quoi il semble avoir été la principale cause, & du salut des Grecs en general, & de la gloire que les Atheniens acquirent en particulier d'avoir su vaincre par leur courage leurs

Les Atheniens pretendent commander la flotte des Alliez.

Grande action de Themistocle.

56. *Parce qu'ils fournissoient eux seuls plus de vaisseaux que tous les autres Grecs ensemble.*] Cela paroît par le denombrement qu'en fait Herodote au commencement du VIII. liv. car il dit que les Atheniens fournissoien 127. vaisseaux, & que tous les autres Grecs ensemble en fournissoient 151. mais de ces 151. il y en avoit 20. qui appartenoient aux Atheniens & qu'ils avoient prêtez aux Chalcidiens, ainsi les Atheniens en fournissoient 147. & les autres 131.

57. *Themistocle voyant le danger où l'on s'exposoit par cette dissension.*] Herodote assure qu'elle auroit entraîné la perte de la Grece, car tous les Confederez avoient protesté qu'ils se retireroient, si l'on ne donnoit le commandement à un Lacedemonien.

58. *Tous les autres Grecs leur cederoient ensuite volontairement la prééminence, & feroient gloire de leur obeïr.*] Themistocle promettoit cela trop legerement; mais il ne cherchoit qu'à amuser les Atheniens. Bien loin que les Lacedemoniens cedassent dans la suite cette prééminence, il fallut que les Atheniens eussent recours à la ruse pour la recouvrer. Ils prirent pour prétexte l'orgueil de Pausanias.

leurs ennemis, & par leur deference leurs Alliez.

La Flotte des Barbares étant venu jetter l'ancre [60] aux Aphetes, Eurybiade, étonné d'avoir en tête un si grand nombre de vaisseaux, & d'apprendre encore qu'il y en avoit deux cens autres [61] qui alloient par les derrieres de l'Isle de Sciathus pour les enfermer, voulut sans perdre de temps regagner le dedans de la Grece, & côtoyer le Peloponese, afin que l'armée de terre pût secourir celle de mer, persuadé que la Flotte des ennemis étoit invincible. Les Eubéens, avertis de ce dessein, & craignant que les Grecs ne les abandonnassent, firent parler sous main à Themistocle par un homme, nommé Pelagon, qu'ils lui envoyerent avec une grosse somme d'argent. [62] *Themistocle ayant reçu cet argent,* le

59. *En quoi il semble avoir été la principale cause.*] Voilà deux grands avantages que Themistocle tira de sa deference, en cedant si à propos le commandement aux Lacedemoniens. Un politique gagne souvent plus en cedant qu'en se roidissant.

60. *Aux Aphetes.*] C'étoit une ville maritime sur la côte de la Magnesie à l'entrée du Sinus Thermaicus. Elle fut ainsi nommée, parce que ce fut de là que partirent les Argonautes.

61. *Qui alloient par les derrières de l'Isle de Sciathus pour les enfermer.*] Ces deux cens vaisseaux devoient aller faire le tour de l'Eubée, le long de Capharée & de Geræste, & entrer dans l'Euripe. De cette maniere la Flotte des Grecs, qui étoit à Artemise, auroit été enveloppée.

62. *Themistocle ayant reçu cet argent, le donna à Eurybiade, comme l'écrit Herodote.*] Plutarque met la chose en beau pour l'honneur de Themistocle; car ce n'est pas ainsi qu'Herodote l'écrit, au contraire, il dit formellement que de trente talens, trente mille écus, que les Eubéens envoyerent à Themistocle, il n'en donna que cinq à Eurybiade, & trois au Capitaine des Corinthiens, nommé Adimante, & qu'il garda le reste pour lui.

le donna à Eurybiade, comme l'écrit Herodote; mais un Athenien, appellé Architelès, qui étoit [63] Capitaine du vaisseau sacré, & qui n'avoit pas de quoi payer ses Matelots, s'opposoit à ses desseins, & vouloit qu'on s'en retournât sans differer; c'est pourquoi Themistocle excita contre lui ses Citoyens, déja assez irritez, de sorte que se jettant dans son vaisseau, ils lui enleverent son souper, & pendant qu'Architelès, étonné de cette insolence, & fort indigné de cet affront, se preparoit à en porter ses plaintes; Themistocle lui envoya sur l'heure même du pain & de la viande dans un pannier, au fond duquel il avoit mis un talent [a], & lui fit dire qu'il soupât ce soir-là à son aise, & que le lendemain il eût à contenter ses Matelots, qu'autrement il le décrieroit auprès des Atheniens, & le denonceroit comme un traître qui avoit reçu de l'argent des ennemis. Cette particularité est racontée par Phanias de Lesbos.

Vaisseau de Thesée.

Stratageme de Themistocle pour retenir un Capitaine de vaisseau qui vouloit se retirer.

[a] Mille ecus.

[64] Les divers combats, qui furent donnez alors dans ce détroit contre les vaisseaux des Bar-

63. *Capitaine du vaisseau sacré.*] On appelloit ainsi le vaisseau que les Atheniens envoyoient tous les ans à Delos pour faire des sacrifices à Apollon, & l'on prétend que c'étoit le même sur lequel Thesée avoit mené en Crete les quatorze jeunes enfans que les Atheniens payoient de tribut à Minos. Platon dans le commencement du *Phedon*.

64. *Les divers combats, qui furent donnez alors dans ce détroit.*] Il y eut trois combats pendant trois jours consecutifs; Clinias pere d'Alcibiade fit des merveilles au dernier. Il avoit armé à ses dépens un vaisseau monté de deux cens hommes.

65. *Ont jetté les glorieux fondemens de la liberté de la Gre-*

Barbares ne contribuerent pas beaucoup à la décision de cette guerre ; mais ce fut un essai d'une très-grande utilité pour les Grecs, en ce qu'il les convainquit par leur propre experience au milieu des plus grands dangers, que ni le grand nombre des vaisseaux, ni les pompeuses & magnifiques decorations de leurs proues, ni les cris insolens, ni les chants de victoire des Barbares, n'ont rien de formidable pour des hommes qui savent en venir aux mains, & qui ont le courage de combattre de pied ferme, & qu'il leur fit voir que, méprisant toute cette vaine montre, il faut aller droit à l'ennemi, le saisir corps à corps, & ne lâcher jamais prise. Aussi Pindare, connoissant bien cet avantage, semble n'avoir pas mal dit en parlant de cette bataille d'Artemise, *les fils des Atheniens*[65] *ont jetté les glorieux fondemens de la liberté de la Grece.* En effet le commencement de la victoire, c'est la hardiesse & l'intrepidité.

Bataille d'Artemise, on y combattit pendant trois jours.

L'utilité dont elle fut pour les Grecs.

Ce passage de Pindare est d'un ouvrage qui a été perdu.

Le lieu appellé Artemise est la côte Septentrionale de l'Isle d'Eubée[66] au dessus de la ville d'Histiée,[67] vis-à-vis de l'ancienne ville d'O-

Grece.] Car cette bataille d'Artemise fut en effet le commencement, & comme le prélude de la victoire que les Grecs remporterent ensuite sur les Perses à la bataille de Salamine.

66. *Au dessus de la ville d'Histiée.*] C'étoit une ville maritime de l'Eubée sous le mont Telethrius, près de l'embouchure du fleuve Callas. Elle étoit située sur un rocher. Elle fut ensuite nommée *Oreus*, ville de Montagne.

67. *Vis-à-vis de l'ancienne ville d'Olyzon.*] Plutarque dit ici vis-à-vis, comme Virgile a dit *contra*, en parlant de Carthage ; *Carthago Italiam contra*, car entre la côte d'Artemise & la ville d'Olyzon, il y a tout le Sinus Pelasgi-

d'Olyzon [68] qui étoit sous l'obéïssance de Philoctete ; elle a un petit Temple consacré à Diane, sous le nom *de Diane orientale.* [69] Ce Temple est environné d'un bois enfermé de colomnes de marbre blanc, qui étant frotté avec la main rend non seulement l'odeur de saffran, mais en prend encore la couleur. Sur une de ces colomnes, on lit cette Inscription en Vers Elegiaques : *Les Atheniens, après avoir vaincu dans un combat naval sur cette mer, les innombrables Nations de la terre d'Asie, ont consacré à la chaste Diane ces trophées, monument éternel de l'entiere défaite des Medes.* Et l'on montre encore sur la côte un endroit, qui, dans un espace d'une assez grande circonference près du rivage, rend de son fond une poussiere cendreuse & noire, comme si elle étoit brûlée. On croit que c'est là que les debris des vaisseaux & les morts furent brûlez.

70 Les

ens, & toute la Magnesie, jusqu'à la côte de la mer de Macedoine.

68. *Qui étoit sous l'obéïssance de Philoctete.*] Il a égard à ce passage d'Homere, qui dans le second livre de l'Iliade, dit : *Philoctete, qui tiroit parfaitement bien de l'Arc, étoit à la tête des Peuples de Methone, de Thaumacie, de Melibée & de l'escarpée Olyzon.*

69. *Ce Temple est environné d'un bois.*] Dans le lieu appellé *Drymus*, à cause de ce bois. Strabon, liv. IX.

70. *Les nouvelles de ce qui s'étoit passé aux Thermopyles étant arrivées à Artemise.*] Le dernier combat des Thermopyles, où Xerxès força les passages des montagnes qui étoient gardez par les Lacedemoniens, les Thespiens & les Thebains, fut donné le même jour que la bataille d'Artemise, & la nouvelle en fut portée à Themistocle par un Athenien nommé Abronyque. Plutarque passe trop legerement sur cette action, qui, bien qu'elle ne regarde pas directement Themistocle, ne laisse pas d'augmenter

Thermopyles, passage des montagnes pour entrer de la Thessalie en Grece.

[70] Les nouvelles de ce qui s'étoit passé [71] aux Thermopyles étant arrivées à Artemise, & les Grecs ayant appris que Leonidas avoit été tué, & que Xerxès étoit maître des passages par terre, se retirerent au dedans de la Grece. Dans cette retraite les Atheniens, dont le courage étoit fort élevé par les grandes actions qu'ils avoient faites dans ce combat, choisirent l'arriere-garde. Themistocle passant par les lieux, où il falloit necessairement que les ennemis abordassent pour s'y rafraîchir, prit de grandes pierres qu'il trouva par hazard sur le rivage, & d'autres encore qu'il fit porter & placer lui-même dans les lieux où l'abri étoit le plus commode, & où il falloit que les vaisseaux allassent faire de l'eau, & y grava en grosses lettres ces paroles, qu'il adressoit aux Ioniens; [72] *Peuples d'Ionie, rangez-vous de notre côté,* [73] *reprenez le parti de vos peres, qui n'exposent leur vie que pour le*

Au dedans de la Grece, *par l'Europe pour couvrir le Peloponese & l'Attique.*

Stratageme de Themistocle.

ter l'éclat de sa vie, en rendant Xerxès plus formidable aux Grecs.

71. *Aux Thermopyles.*] On appelloit ainsi un passage fort étroit sur une montagne entre le Mont Oeta au couchant & la mer au levant, vis-à-vis du Sinus Maliacus. On lui avoit donné ce nom de Thermopyles, comme qui diroit *les portes des bains chauds*, parce qu'il y avoit là des eaux chaudes, une forte muraille avec des portes que les Peuples de la Phocide avoient faites pour empêcher les Thessaliens de faire des courses dans leur pais.

72. *Peuples d'Ionie, rangez-vous de notre côté.*] Plutarque ne rapporte ici que le sens de ce que Themistocle écrivit sur ces pierres, Herodote le rapporte plus au long, liv. VIII.

73. *Reprenez le parti de vos peres.*] Car ces Ioniens étoient une Colonie d'Athenes.

le maintien de votre liberté, ou, si cela vous est impossible, au moins faites aux Perses dans la mêlée le plus de mal que vous pourrez, & jettez le desordre dans leur armée. [74] Par-là il esperoit, ou attirer les Ioniens, ou les rendre suspects aux Barbares.

Les Grecs, les Peuples de l'Achaïe & de tout le Peloponese.

Cependant Xerxès étoit entré [75] par le haut de la Doride, dans la Phocide, [76] brûlant & saccageant les villes des Phociens : les Grecs ne se mirent nullement en devoir de les secourir, quoi que les Atheniens les eussent priez d'aller par terre jusques dans la Beotie pour couvrir l'Attique contre l'invasion des Barbares, comme la Flotte Athenienne les avoit garantis du même danger en allant au détroit d'Artemise pour fermer l'entrée de l'Euripe à la Flotte des ennemis ; mais personne ne leur prêtoit l'oreille ; [77] tous les yeux étoient tournez vers le Peloponese, & l'on ne pensoit qu'à assembler toutes les forces de la Grece au dedans de l'Isthme, qu'on prétendoit fermer d'une grosse muraille depuis une mer jusqu'à l'autre. Les Atheniens furent fort irritez

Depuis la mer de Corinthe jusqu'à celle d'Athenes.

74. *Par là il esperoit ou attirer les Ioniens.*] C'est ce qu'Herodote donne comme une conjecture qu'il fait.

75. *Par le haut de la Doride dans la Phocide.*] Les Peuples de la Doride avoient embrassé le parti de Xerxès.

76. *Brûlant & saccageant les villes des Phociens.*] Ils brûlerent toutes les villes qui étoient sur le fleuve Cephise.

77. *Tous les yeux étoient tournez vers le Peloponese.*] C'est-à-dire, que tous les Peuples du Peloponese ne songeoient qu'à sauver leur païs en abandonnant tout le reste, Herodot. VIII. 40.

78. *Eut recours à une machine, comme dans les Tragedies, lorsque le nœud est trop embarrassé.*] Car lors qu'aucune puissance humaine ne peut dénouer ce nœud, il faut neces-

tez d'une si lâche desertion, & fort abattus & decouragez de se voir abandonnez de cette maniere; car de combattre seuls contre tant de milliers d'hommes, c'étoit à quoi il ne falloit pas seulement penser. En cet état il n'y avoit qu'un seul parti à prendre, d'abandonner leur ville & de s'embarquer; mais c'est à quoi le Peuple ne vouloit nullement entendre, comme ne se souciant plus de vaincre, & ne voyant aucun moyen de se sauver après avoir abandonné les Temples de leurs Dieux & les tombeaux de leurs ancêtres.

Themistocle voyant donc que par toutes les raisons humaines il ne pourroit faire consentir le peuple à son dessein, [78] eut recours à une machine, comme dans les Tragedies, lors que le nœud est trop embarrassé, & leur donna des prodiges & des oracles. Pour prodige, il profita habilement de l'occasion que lui fournit [79] le Dragon de Minerve, qui sembloit avoir disparu ces jours-là, & avoir quitté le lieu saint, [80] & il se servit adroitement des oblations qu'on lui faisoit chaque jour, [81] &

Adresse de Themistocle.

cessairement avoir recours à une machine, c'est-à-dire, à quelque Divinité, c'est pourquoi Horace a dit dans son Art poëtique, *nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus inciderit.* „ Gardez-vous bien d'employer pour le dénouë„ment le secours d'un Dieu, si le nœud ne merite qu'un „ Dieu vienne le dénouër". Amiot a fort mal traduit cet endroit qu'il n'a nullement entendu.

79. *Le Dragon de Minerve.*] Le Dragon étoit le gardien de la Citadelle, & étoit nourri dans le Temple de Minerve.

80. *Et se servit adroitement des oblations qu'on lui faisoit chaque jour.*] Herodote dit qu'on ne les faisoit que tous les mois. Ces oblations étoient de la farine détrempée avec du miel.

[81] & qu'on trouva toutes entieres. [82] Les Prêtres, embouchez par Themistocle, alloient disant parmi le Peuple, que la Déesse avoit quitté la ville, & qu'elle leur montroit elle-même le chemin de la mer. D'un autre côté il les gagnoit par le moyen de l'Oracle de la Pythie [83] qui leur commandoit de se sauver dans des murailles de bois; [84] car il leur soûtenoit que

81. *Et qu'on trouva toutes entieres.*] Au lieu que les autres jours on trouvoit qu'elles étoient consumées.

82. *Les Prêtres, embouchez par Themistocle.*] Herodote dit que c'étoit la Prêtresse de Minerve, & cela est plus vrai-semblable. Il n'y avoit que la Prêtresse qui pût avertir de ce qui se passoit dans le Temple. Mais sur le rapport de la Prêtresse, Themistocle se servit sans doute du ministere des autres Prêtres pour faire consentir les Atheniens à ce qu'il vouloit.

83. *Qui leur commandoit de se sauver dans des murailles de bois.*] Cet oracle est rapporté tout du long par Herodote, liv. VII. sect. 141. La Pythie leur dit, *Le puissant Jupiter accorde à Pallas une muraille de bois, qui sera imprenable, & qui vous sauvera vous & vos enfans.*

84. *Car il leur soûtenoit que ces murailles de bois ne signifioient autre chose que des vaisseaux.*] On disputa très-long-temps sur le veritable sens de cet Oracle. Et je voudrois bien que quelqu'un eût rapporté les differentes explications qu'on lui donna: nous n'en savons qu'une, outre celle de Themistocle, & qui n'étoit pas sans quelque apparence de raison, c'est celle des vieilles gens, qui soûtenoient que par cette muraille de bois, qui seule devoit être imprenable; le Dieu entendoit la Citadelle d'Athenes, & ils fondoient ce sentiment sur ce qu'ils se souvenoient qu'anciennement cette Citadelle étoit environnée d'une palissade, qui étoit la muraille de bois, dont à leur avis l'oracle vouloit parler.

85. *Et que par cette raison, le Dieu avoit appellé dans cet Oracle, Salamine, divine & non pas malheureuse.*] Si Herodote ne nous avoit conservé ce point d'Histoire, cet endroit de Plutarque ne pourroit être entendu, & c'est à mon avis un grand défaut dans un Historien, qui doit écrire de maniere que tout ce qu'il dit, soit dans son jour, & s'explique de soi-même, sans qu'on ait besoin d'au-

que ces murailles de bois ne signifioient autre chose que des vaisseaux ; [85] & que par cette même raison le Dieu avoit appellé dans cet Oracle *Salamine*, *divine*, & non pas *malheureuse*, comme une Isle qui donneroit son nom à une grande fortune qui leur devoit arriver. [86] Son avis ayant donc été reçu, il dressa ce Decret, [87] *qu'on mettroit la ville d'Athenes sous la*

d'aucun secours étranger. Voici le sens de l'Enigme. La Pythie avoit fini l'Oracle par ces deux Vers :

> Ὦ θείη Σαλαμὶς, ἀπολεῖς δὲ σὺ τέκνα γυναικῶν,
> Ἤ που σκιδναμένης Δημήτερος, ἢ συνιούσης.

Divine Salamine, tu perdras aussi les enfans des femmes, soit que Cerès se disperse, soit qu'elle se rassemble. Ces deux Vers confondoient ceux qui soûtenoient, comme Themistocle, que par ces murailles de bois il falloit entendre des vaisseaux, car on les prenoit pour une menace qu'ils seroient battus sur mer à Salamine. Themistocle fut le seul qui apperçut l'absurdité de cette explication, & qui fit voir que si Apollon eût voulu dire que Salamine feroit perir les Atheniens, jamais il n'auroit dit, *divine Salamine*, mais qu'il auroit dit, au contraire, *malheureuse Salamine*, que cette menace regardoit les ennemis, & que par consequent ces enfans des femmes étoient les Perses, que l'Oracle appelloit de ce nom *enfans des femmes*, pour marquer leur lâcheté.

86. *Son avis ayant donc été reçu.*] L'avis de Themistocle l'emporta si hautement sur l'avis contraire, que les Atheniens ne se contenterent pas de lapider Cyrsilus qui étoit l'Auteur de ce dernier avis, leur animosité passa jusques aux femmes qui lapiderent de même la femme de ce malheureux Orateur. Car les Atheniens ne cherchoient pas un Orateur, ou un General qui les plongeât dans une servitude heureuse & tranquille, mais ils dedaignoient même de vivre s'ils ne pouvoient conserver la vie avec la gloire & la liberté. C'est une circonstance que Demosthene employe très-heureusement dans son *Oraison pour la couronne.*

87. *Qu'on mettroit la ville d'Athenes sous la protection & sauvegarde de Minerve.*] C'étoit pour faire voir qu'ils ne aro-

la protection & sauvegarde de Minerve, Patrone des Atheniens; que tous ceux qui étoient en état de porter les armes, monteroient sur les vaisseaux, & que chacun pourvoiroit comme il pourroit au salut & à la sûreté de sa femme, de ses enfans & de ses esclaves.

Trezene ville de l'Argolide dans le Peloponese, à l'entrée du Golphe Saronique.

Generosité des Trezeniens pour les Atheniens qui s'étoient refugiez chez eux.

L'obole valoit vingt deniers.

Ce Decret ayant été approuvé, la plûpart firent passer leurs peres & leurs meres, qui étoient âgez, avec leurs femmes & leurs enfans dans la ville de Trezene, où les Trezeniens les reçurent avec beaucoup de generosité & d'humanité: car ils firent ordonner qu'ils seroient nourris aux dépens du public, & leur assignerent à chacun deux oboles par jour; ils permirent outre cela aux enfans de prendre des fruits par tout, [88] & établirent encore un fonds pour le payement de ceux qui leur enseignoient les Lettres. L'Auteur de ce Decret s'appelloit Nicagoras.

Huit dragmes, quatre livres.

[89] Les Atheniens n'ayant point alors de deniers publics, Aristote écrit que le Senat de l'Areopage fournit huit dragmes à chaque Soldat, & que par ce moyen il fut la principale cause de l'armement de la Flotte; mais [90] Clidemus assure que cet argent fut trouvé par un stratageme de Themistocle, car il dit que les Athe-

croyoient pas abandonner la ville aux ennemis, & qu'ils étoient persuadez que Minerve étoit assez puissante pour la défendre contre eux sans le secours des hommes. Mais si Minerve pouvoit sauver leur ville, ne pouvoit-elle pas les sauver aussi? Ils lui confient leur ville, & ne veulent pas lui confier leurs personnes. Plaisante imagination.

88. *Et établirent encore un fonds pour le payement de ceux qui leur enseignoient les Lettres.*] Jamais les Grecs n'oublioient l'éducation des enfans.

89. *Les Atheniens n'ayant point alors de deniers publics.*] Car

theniens étant descendus au Pirée, l'Egide de Minerve fut perdue, & ne parut plus avec la statuë de la Déesse, & que Themistocle, faisant semblant de la chercher, fouilla par tout, & trouva quantité d'argent caché parmi les hardes, & que cet argent ayant été mis en commun, l'armée eut abondamment dequoi faire toutes les provisions necessaires.

L'Egide étoit le bouclier, & selon d'autres la cuirasse.

Quand toute la ville vint à s'embarquer, ce spectacle donna aux uns de la compassion & aux autres de l'admiration pour la fermeté & le courage de ces hommes qui renvoyoient ailleurs leurs peres & leurs meres, & qui, sans être ébranlez par leurs gemissemens, ni par les tendres embrassemens de leurs enfans & de leurs femmes, passoient avec tant de resolution à Salamine. Et ce qui augmentoit infiniment la compassion, c'étoit [91] un grand nombre de Citoyens qu'on étoit forcé de laisser là à cause de leur extrême vieillesse; mais parmi tant de sujets de tristesse & de pitié, on ne pouvoit s'empêcher d'être encore touché & attendri de voir les animaux domestiques courir avec des hurlemens & avec des regrets infinis autour de leurs maîtres qui s'embarquoient. Entre tous les autres on remarqua le chien de Xan-

Embarquement des Atheniens pour passer à Salamine.

Car ils avoient employé tout l'argent, qu'ils tiroient des mines de Laurium, à bâtir les vaisseaux.

90. *Clidemus assure.*] Clidemus Historien Grec qui avoit fait une Histoire Attique, & un Traité *des retours inesperez.*

91. *Un grand nombre de Citoyens qu'on étoit forcé de laisser à cause de leur extrême vieillesse.*] Outre les vieillards, qu'on ne put emmener à cause de leur vieillesse, il y en eut plusieurs autres qui voulurent demeurer par religion, & ce fut la plûpart de ceux qui par les murailles de bois, dont parloit l'Oracle, avoient entendu la Citadelle.

Fidelité du chien de Xantippe pour son maître.

Xantippe, pere de Periclès, lequel ne pouvant supporter de se voir abandonné de son maître, se jetta à la mer, & nagea toûjours près de son vaisseau jusqu'à ce qu'il aborda presque sans force à Salamine, & mourut incontinent sur le rivage; on montre encore aujourd'hui dans le même lieu un endroit qu'on appelle Cynossema, *la sepulture du Chien*, où l'on prétend qu'il fut enterré.

Voilà une des grandes actions de Themistocle; comme aussi ce qu'il fit au sujet d'Aristide, lorsque s'appercevant que les Atheniens étoient fort fâchez de son absence, & soupiroient après son retour dans la crainte que la colere & la vengeance venant à le jetter dans le parti des Barbares, il ne ruinât entierement les affaires de la Republique, car par les brigues de Themistocle, il avoit été banni du ban de l'Ostracisme quelque temps avant la guerre, il fit ce Decret, *qu'il étoit permis à tous ceux*

Decret de Themistocle pour faire revenir Aristide de son exil.

92. *Eurybiade, qui avoit été élu General de la Flotte à cause de la dignité de Sparte, mais qui d'ailleurs étoit homme de peu de courage.*] Il fut élu General à cause de la dignité de Sparte, quoi qu'il ne fût pas du sang Royal. Mais qu'il fût homme de peu de courage, c'est ce qui ne parut point; au contraire, les Spartiates, peu flatteurs, donnerent le prix de la valeur à Eurybiade, & celui de la sagesse & de la prudence, ils le donnerent à Themistocle.

93. *Eurybiade lui ayant dit.*] Selon Herodote, ce ne fut pas Eurybiade qui dit cela à Themistocle, mais Adimante General des Corinthiens. D'ailleurs la brieveté de Plutarque rend cette réponse obscure; elle paroîtra plus agreable quand on l'entendra. Themistocle étant allé au vaisseau d'Eurybiade pour le porter à changer la resolution qu'il avoit prise de se retirer, l'obligea enfin à sortir pour faire une seconde Assemblée des Chefs de l'armée. Dans cette Assemblée, Adimante, qui étoit fâché qu'on abandonnât le

ceux qui n'étoient bannis qu'à temps, de revenir & de faire & dire avec les autres Citoyens tout ce qu'ils jugeroient à propos pour le salut de la Grece.

[92] Eurybiade, qui avoit été élu General de la Flotte à cause de la dignité de Sparte, mais qui d'ailleurs étoit homme de peu de courage, vouloit partir à toute force & se retirer vers l'Isthme où étoit assemblée l'armée de terre des Peloponesiens; mais Themistocle s'y opposa, & l'on rapporte quelques réponses qu'il fit en cette occasion, & qui sont dignes de remarque; [93] Eurybiade lui ayant dit, *On châtie ceux qui se levent sans ordre dans les combats publics*; *Il est vrai*, répondit Themistocle, *mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard, & qui demeurent derriere*. Sur cela Eurybiade ayant levé le bâton comme pour le frapper, Themistocle lui dit, *Frappe, pourvu que tu écoutes.* Alors Eurybiade admirant sa

Eurybiade taxé de peu de courage.

Car dans ces Jeux il falloit que chacun se levât selon son rang, & selon l'ordre des Juges.

Eurybiade leve le bâton sur Themistocle.

le dessein d'aller vers l'Isthme, dit à Themistocle, *On châtie ceux qui se levent sans ordre dans les combats publics*, pour lui faire entendre qu'ayant quitté son poste sans l'ordre de son General, il meritoit d'être châtié. Themistocle lui répondit dans la même figure, *Oui, mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard, & qui demeurent derriere*, pour lui dire que s'il avoit attendu dans son poste, toute la Flotte seroit partie de Salamine, & que par là ils auroient laissé échapper de leurs mains la victoire qu'ils pouvoient remporter dans ce détroit. Et en même temps par cette réponse il semble taxer un peu son homme de lâcheté. C'est pourquoi Plutarque, croyant que c'étoit avec Eurybiade, que Themistocle avoit eu cette conversation, a dit plus haut *que c'étoit un homme de peu de courage*. On voit aussi par là ce qui oblige Eurybiade ou Adimante à lever le bâton sur Themistocle,

taché à Themiſtocle, & le Precepteur de ſes enfans. Il l'envoya donc ſecrettement au Roi de Perſe, avec ordre de lui dire *que Themiſtocle General des Atheniens, extremement porté pour le bien de ſes affaires, lui envoyoit le premier cet avis, que les Grecs avoient réſolu de prendre la fuite, qu'il lui conſeilloit de ne pas les laiſſer échaper, mais de les charger pendant qu'ils étoient dans la confuſion & le deſordre, & de ruïner leurs forces de mer, avant qu'ils euſſent joint leur armée de terre.*

Xerxès trompé par l'adreſſe de Themiſtocle.

Xerxès, prenant cet avis pour une marque ſûre de l'affection de Themiſtocle, le reçut avec beaucoup de joye, & ſur l'heure même envoya ordre à tous ſes Capitaines qu'ils embarquaſſent à loiſir leurs troupes dans tous les vaiſſeaux, mais que, ſans perdre un moment, ils en depêchaſſent deux cens pour ſe ſaiſir de tous les paſſages du détroit, & pour environner les Iſles, afin qu'aucun ennemi ne pût échapper. Cet ordre executé, [97] Ariſtide, fils de Lyſimachus, fut le premier qui s'en apperçut, il alla à la tente de Themiſtocle, quoi qu'il ne fût pas de ſes amis, & qu'il eût été ban-

Les Iſles, comme Salamine, Phytalée, Ceos, Egine.

ſum Medorum virum. N'auroit-il point lu τῶν Μήδων, & rapporté le τῶν Μήδων à ἄνδρα, ce qui l'auroit porté à traduire: *Il envoya à la Flotte un homme des Medes*, au lieu de traduire comme Herodote l'a écrit, *il envoya à la Flotte des Medes un homme.* Cela eſt d'autant plus vrai-ſemblable qu'Eſchyle, qui étoit à cette bataille, dit en parlant de Sicinus, *Un Grec étant venu de l'armée des Atheniens, dit à Xerxès, &c. v. 355.*

97. *Ariſtide, fils de Lyſimachus, fut le premier qui s'en apperçut.*] Car il étoit actuellement à Egine où le Peuple l'avoit exilé par la brigue de Themiſtocle. Plutarque en parle comme s'il avoit été ſur la Flotte des Atheniens.

banni par ses brigues. Themistocle étant sorti au devant de lui, Aristide lui declara qu'ils étoient investis. Themistocle, qui connoissoit d'ailleurs la vertu & la probité de ce personnage, fut ravi de sa franchise, & lui découvrant le secret de Sicinus, il le pria de lui aider à retenir les Grecs, & de se servir de la confiance particuliere qu'ils avoient en lui, pour les porter à combattre dans le détroit. Aristide, après avoir extremement loué Themistocle, alla trouver tous les Generaux & Capitaines, & les exhortoit à combattre; ils ne vouloient pas croire encore qu'ils fussent enveloppez; [98] mais un vaisseau Tenien, commandé par un Capitaine nommé Panetius, s'étant venu rendre à eux dans ce même moment, leur confirma cette nouvelle, de sorte que le depit se joignant à la necessité, les fit resoudre au combat.

Themistocle decouvre son secret à Aristide.

Le matin dès la pointe du jour, Xerxès, pour voir *sa Flotte* & l'ordre de bataille qu'elle garderoit, se plaça sur une hauteur, [99] comme l'écrit Phanodemus, au dessus du Temple d'Hercule, à l'endroit où le canal, qui

Xerxès se place sur une hauteur pour voir la bataille.

98. *Mais un vaisseau Tenien, commandé par un Capitaine nommé Panetius.*] Il y a dans le texte *un vaisseau Tenedien.* La plûpart des Isles avoient été forcées d'embrasser le parti des Perses. Ce Panetius, fils de Sosimene, repassa du côté des Grecs avec le vaisseau qu'il commandoit, & les Grecs eurent tant de reconnoissance pour ce service, que sur le trepied, qu'ils consacrerent dans le Temple de Delphes, ils écrivirent le nom des Teniens parmi les noms de ceux qui avoient remporté la victoire sur le Barbare.

99. *Comme l'écrit Phanodemus.*] Ancien Historien qui avoit écrit l'Histoire Attique, & c'est peut-être la même que Denys d'Halicarnasse cite sous le titre de *Ἀττικῆς ἀρχαιολογίας, des antiquitez de l'Attique.*

qui separe l'Isle de Salamine de l'Attique, a le moins de largeur, [100] ou, selon Acestodorus, [101] près des confins de Megare, sur les côteaux appellez *Cerata*, les *Cornes*. [102] Il s'assit là sur un siege d'or, ayant à ses côtez plusieurs Secretaires, qui avoient ordre d'écrire tout ce qui se passeroit dans le combat.

Il a à ses côtez plusieurs Secretaires pour écrire ce qui se passera.

Pendant que Themistocle faisoit aux Dieux des sacrifices dans le vaisseau Amiral, on lui presenta trois jeunes prisonniers d'une beauté ex-

Cette particularité est très-fabuleuse.

100. *Ou, selon Acestodorus.*] Historien qui avoit écrit l'Histoire Grecque. Il ne faut pas le confondre avec Acestorides qui avoit fait un Traité *des choses fabuleuses des villes*.

101. *Près des confins de Megare sur les côteaux appellez* Cerata.] *Sur la côte vis-à-vis de Salamine, il y a deux montagnes, qui separent de l'Attique le territoire de Megare, on les appelle* Cerata, *les Cornes*, Strabon, *liv. IX.* Herodote dit qu'il étoit assis au pied de la montagne Ægalée vis-à-vis de Salamine.

102. *Il s'assit là sur un siege d'or.*] Il n'étoit pas d'or, mais d'argent; il fut consacré dans le Temple de Minerve avec le sabre d'or de Mardonius, qui fut pris ensuite à la bataille de Platées. Demosthene, qui l'avoit vu mille fois, l'appelle δίφρον ἀργυρόποδα, *Sellam pedibus argenteis*, Siege à pieds d'argent.

103. *Qu'une flamme pure & claire sortoit.*] Ce qui étoit toûjours d'un heureux présage, comme la flamme qui parut autour de la tête de Servius Tullius, duquel Florus a dit, *quem clarum fere visa circum caput flamma promiserat.*

104. *Et qu'on éternua à la droite.*] Les éternuemens étoient pris pour un bon augure, & cette superstition est fort ancienne, car il y en a un exemple bien remarquable dans le XVII. liv. de l'Odyssée d'Homere, & sans aucune distinction du côté droit ou du côté gauche; cette distinction vint dans la suite, les éternuemens à la droite furent pris seuls pour des signes heureux, car la superstition va toujours en croissant, & cette superstition passa toute entiere des Grecs aux Romains, c'est pourquoi Catulle dit:

A-

extraordinaire, magnifiquement vêtus & chargez d'ornemens d'or. On diſoit que c'étoient les enfans de Sandaucé, ſœur du Roi, & d'un Prince, appellé Autarchus. Au moment que le devin Euphrantides les apperçut, il remarqua [103] qu'une flamme pure & claire ſortoit du milieu des victimes; [104] & qu'on éternua à la droite; frappé de cet augure, il prit Themiſtocle par la main, & lui ordonna d'immoler ces jeunes hommes, & de les ſacrifier [105] au Dieu Bacchus, ſurnommé Omeſtes, l'aſſurant que

Ou [illegible] taüteur.

Flamme qui paroît tout d'un coup, étoit un heureux preſage.

Eternuemens à la droite heureux.

Omeſtes, c'eſt-à-dire, cruel.

Amor, ſiniſter ante,
Dextram ſternuit approbationem.

105. *Au Dieu Bacchus, ſurnommé Omeſtes.*] Je ne trouve nulle part aucun veſtige que Bacchus ait été adoré à Athenes ſous ce nom, encore moins que les Atheniens lui ayent immolé des hommes. Bacchus étoit même un Dieu trop benin & trop bien-faiſant pour recevoir de ces ſacrifices. Les Grecs racontent de lui, qu'un jour quelques jeunes gens, qui lui faiſoient un ſacrifice dans la Beotie près de l'Aſope, firent une ſi grande débauche, que dans la chaleur du vin ils tuerent le Sacrificateur. D'abord le païs fut abandonné à une peſte trés-cruelle. On eut recours à l'Oracle de Delphes, qui ordonna qu'on ſacrifieroit à Bacchus un beau jeune garçon; mais Bacchus abhorrant cette victime, mit une chevre à la place du jeune homme, qu'on devoit immoler, & en memoire de cela, on bâtit à ce Dieu un Temple dans le même endroit ſous le nom de *Bacchus Aigobolos*, c'eſt-à-dire, de *Bacchus qui envoye une chevre.* La plus grande cruauté qu'il ait ſoufferte dans ſes fêtes, ſi je m'en ſouviens bien, eſt celle qui ſe pratiquoit dans une ville d'Arcadie, ou à une fête de Bacchus, qu'on appelloit *la fête des Paraſols*; on fouettoit les femmes, comme à Sparte on fouettoit les jeunes garçons près de l'autel de Diane. Cette coûtume ne venoit peut-être pas trop mal dans les ſacrifices d'un Dieu qui n'eſt pas ennemi de l'amour, & qu'on appelloit l'Ecuyer de Venus. Mais comme les Inſulaires ont toûjours été plus cruels que les Peuples de la terre ferme, on trouve qu'on a immolé des hommes à Bacchus dans des Iſles. Evelpis Caryſtius rapporte qu'à Chio

que le salut & la victoire des Grecs dépendoient de ce sacrifice.

Caractere du Peuple. Themistocle fut fort étonné d'une prédiction si étrange ; mais le Peuple, qui toûjours dans les grands dangers & dans les affaires desesperées, [106] attend bien plus sa délivrance par des voyes extraordinaires, & hors de toute apparence de raison, que par celles qui sont ordinaires & raisonnables, se mit à invoquer le Dieu tout d'une voix, & menant ces prisonniers au pied de l'Autel, le forcerent d'achever le sacrifice, comme le devin l'avoit ordonné. Cette particularité est rapportée par Phanias de Lesbos, grand Philosophe, & fort versé dans l'Histoire ancienne.

Nombre des vaisseaux des Barbares. Pour ce qui est du nombre des vaisseaux des Barbares, le Poëte Eschyle dans sa Tragedie des Perses, en parle en ces termes, comme d'une chose constante, & dont il étoit très-bien informé : Passage d'Eschyle. [107] *Xerxès, je le sai fort bien, avoit une Flotte de mille vaisseaux, & outre ces mille, il en avoit encore deux cens sept d'une legereté merveilleuse, cela est ainsi.* Nombre des vaisseaux des Atheniens. Les Atheniens en avoient cent quatre-vingts, & sur chacun dix-huit hommes de guerre, dont il y en avoit quatre qui tiroient de l'arc, & les autres étoient pesamment armez.

Si Themistocle fut habile à choisir le lieu du

Chio & à Tenedos on immoloit à Bacchus, surnommé *Omadius*, un homme qu'on mettoit en pieces. Docides écrit qu'on faisoit la même chose à Lesbos.

106. *Attend bien plus sa delivrance par des voyes extraordinaires.*]. Plutarque caracterise bien ici le Peuple. Tout ce qui est extraordinaire & hors de toute apparence de raison, le soûmet, le captive, & lui redonne l'esperance qu'il a perduë : au lieu que ce qui est ordinaire & raison-

au combat, il ne le fut pas moins à prendre le moment favorable ; car pour charger les ennemis il attendit l'heure qu'il se leve d'ordinaire de la mer un vent bien fort, qui dans ce détroit éleve les vagues ; ce vent n'incommodoit en aucune maniere les vaisseaux des Grecs, qui étoient bas & plats, au lieu qu'il étoit très-contraire aux vaisseaux des Perses, qui avoient la proue haute, les ponts fort élevez & qui étoient fort pesans ; car il les faisoit tourner, & les obligeoit de presenter le flanc aux Atheniens, qui les attaquoient vivement, & qui avoient toûjours les yeux sur Themistocle, comme sur celui qui savoit le mieux ce qu'il falloit faire, & qui d'ailleurs étoit aux prises avec l'Amiral de Xerxès, nommé Ariamene, homme de beaucoup de courage, le plus vaillant & le plus juste de tous les freres du Roi, & qui montoit un fort gros vaisseau, d'où il combattoit à coups de traits, comme de dessus de hautes murailles. 108 Aminias de Decelée & Sosiclès de Pediée qui virent le danger où étoit Themistocle, allerent impetueusement heurter ce vaisseau, & l'ayant accroché, ils combattirent long-temps de pied ferme, & Ariamene étant sauté dans leur Galere, ils soûtinrent long-temps son attaque, & enfin à coups de javelines, ils le renverserent dans la mer.

Habileté de Themistocle pour choisir le lieu & l'heure du combat.

Vaisseaux des Perses.

Herodote le nomme, *Ariabignes*.

Pediée, petite ville de l'Attique.

sonnable, n'attire point la confiance, & le laisse dans son abattement.

107. *Xerxès, je le sai fort bien.*] Eschyle pouvoit parler ainsi affirmativement, car il étoit à cette bataille. Ce passage est de sa Tragedie des Perses, v. 341.

108. *Aminias de Decelée.*] Decelée Bourg de l'Attique, de la Tribu Hippotoontide. Selon Herodote, cet Aminias étoit de Pallene, Bourg de la Tribu Antiochide.

mer. [109] Artemise reconnut son corps flottant parmi un grand nombre d'autres, & l'ayant recueilli, elle le porta à Xerxès.

Prodiges arrivez pendant le combat.

Thriasie, entre Eleusine & Athenes.

Pendant que la bataille étoit en ces termes, on dit qu'il parut une grande flamme du côté d'Eleusine, [110] & que dans la plaine de Thriasie jusqu'à la mer, on entendit un grand bruit & une voix comme d'une troupe de gens qui menoient en pompe le Dieu Jacchus, & qui celebroient sa fête, & que de dessous les pieds de cette multitude, il s'éleva un nuage de poussiere qui alla tomber sur les vaisseaux des Grecs. D'autres crurent voir des fantômes & des figures d'hommes armez, qui de l'Isle d'Egine tendoient les mains au devant de leur Flotte, [111] & l'on conjecturoit que c'étoient les Eacides, dont on avoit imploré le secours avant le combat.

Jacchus, c'est le même que Bacchus. Amiot n'a point du tout entendu cet endroit.

Les Atheniens implorent le secours des Morts qui avoient été recommandables par leur pieté.

Le premier qui prit un vaisseau ennemi, ce fut un Capitaine Athenien nommé Lycomede, qui s'en étant rendu maître, coupa la prouë, &

109. *Artemise reconnut son corps.*] Artemise, fille de Lygdamis, Reine d'Halicarnasse; elle avoit mené à Xerxès cinq beaux vaisseaux. Herodote fait un grand éloge de son courage & de sa prudence, & assure qu'elle donna au Roi de meilleurs conseils qu'aucun de ses Alliez. Il ne faut pas confondre cette Princesse avec Artemise, femme de Mausole, Roi de Carie, qui vivoit plus de quatre-vingt-dix ans après cette bataille.

110. *Et que dans la plaine de Thriasie jusqu'à la mer, on entendit un grand bruit.*] Herodote rapporte cette même vision, mais il dit qu'elle parut quelques jours avant la bataille, pendant que l'armée de terre de Xerxès ravageoit l'Attique, & elle fut rapportée par un banni d'Athenes qui étoit en grande consideration auprès de Xerxès, & qu'on nommoit Dicée, fils de Theocidès.

111. *Et l'on conjecturoit que c'étoient les Eacides, dont on avoit*

&[112] la consacra avec ses Enseignes à Apollon surnommé *Porte-laurier*. Les autres à la faveur du détroit, faisant un front égal au front des Barbares, qui ne pouvoient venir au combat qu'à la file, & qui s'entreheurtoient & s'embarrassoient par leur grand nombre, les presserent si opiniâtrement, qu'après avoir combattu jusqu'à la nuit, ils les mirent en fuite, & remporterent, comme dit Simonide, cette belle & signalée victoire, qui a été l'action la plus éclatante que les Grecs & toutes les Nations Barbares ayent jamais faite sur mer, tant pour la valeur & le courage des Soldats, que pour la prudence & la force de sens de Themistocle. Apollon Porte-laurier.

Après le combat Xerxès, dont le courage combattoit encore contre son malheur, [113] voulut tenter de joindre l'Isle de Salamine au Continent par des jettées, afin d'y faire passer son armée de terre, & de fermer ce passage aux Grecs. Cependant Themistocle, pour son-

avoit imploré le secours avant le combat.] Car on avoit envoyé un vaisseau à Egine pour faire des prieres à Eacus & à ses descendans. Cet Eacus étoit fils de Jupiter & Roi d'Egine, il avoit été toute sa vie très-juste & très-pieux, & l'on prétendoit que ses prieres avoient été souvent d'un très-grand secours à la Grece. Après sa mort on publia que Jupiter l'avoit établi un des Juges des Enfers.

112. *La consacra avec ses Enseignes.*] C'est-à-dire, avec les ornemens & les figures qu'on mettoit ordinairement à la prouë des vaisseaux, & qui en étoient comme les enseignes ; c'est ce que les Grecs appelloient *Parasemes*.

113. *Voulut tenter de joindre l'Isle de Salamine au Continent par des jettées.*] Selon Herodote, il ne cherchoit qu'à découvrir par là son veritable dessein, qui étoit de gagner l'Hellespont.

sonder le sentiment d'Aristide, fit semblant de vouloir passer dans l'Hellespont, afin, disoit-il, d'y prendre l'Asie dans l'Europe, [114] en rompant le pont de batteaux que Xerxès y avoit fait. [115] Cette proposition déplût fort à Aristide, qui lui dit, *Jusqu'ici nous avons combattu contre un Roi plongé dans les delices; mais si nous le renfermons dans la Grece, & que par la crainte nous reduisions au dernier desespoir un Prince, qui a encore une si formidable armée, il ne se tiendra plus sous ses pavillons dorez pour être tranquille spectateur de nos combats; mais rendu audacieux par le danger, il tentera tout, & se trouvant lui-même par tout, il rétablira ce qui est déja perdu, & suivra de meilleurs conseils pour sauver son Etat & sa vie. Ainsi Themistocle*, ajoûta-t-il, *bien loin de rompre le pont qu'il a déja, je serois d'avis de lui en bâtir un autre, s'il étoit possible, pour le chasser de l'Europe plus promptement. Puisque cela est*, reprit Themistocle, *il est donc temps que*

Prudence d'Aristide, ou selon d'autres, d'Eurybiade.

Faire deux ponts, s'il est possible, à un ennemi qui fuit.

114. *En rompant le pont de batteaux que Xerxès y avoit fait.*] Xerxès avoit fait un pont de batteaux sur l'Hellespont pour y faire passer son armee de terre. Ce pont étoit à un endroit, qui de là fut appellé *Zeugma*, la jonction, parce que ce pont joignoit les deux rivages. Il faut bien s'empêcher de confondre, comme quelques Géographes, ce Zeugma de Xerxès avec une ville de même nom qui est sur l'Euphrate, & où Alexandre fit ce que Xerxès avoit fait sur l'Hellespont.

115. *Cette proposition deplut fort à Aristide, qui lui dit.*] Ce ne fut pas Aristide, mais Eurybiade qui fit cette réponse, au moins Herodote le raconte ainsi; & cela est plus vrai-semblable; Themistocle n'avoit que faire de parler à Aristide, mais il ne pouvoit s'empêcher de parler à Eurybiade qui étoit le General.

116. *Il choisit un Eunuque du Palais.*] Cela est plus vrai-semblable que ce que dit Herodote, qu'il envoya le mê-

que nous travaillions tous ensemble à imaginer des ruses & des machines pour lui faire quitter la Grece le plûtôt qu'il se pourra.

Cet avis ayant été generalement reçu, [116] il choisit un Eunuque du Palais, qui fut trouvé parmi les prisonniers, & qui se nommoit Arnace; Il l'envoya à Xerxès pour lui dire *que les Grecs, après avoir gagné cette bataille navale, avoient résolu d'aller dans l'Hellespont à l'endroit appellé Zeugma couper le pont de batteaux qui lui restoit pour sa retraite, & que le soin, que Themistocle prenoit de la conservation du Roi, l'obligeoit à lui donner cet avis, afin que sans perdre un moment, il se retirât dans ses mers pour passer en Asie, pendant que de son côté il amuseroit les Alliez, & retarderoit leur poursuite.*

Le Barbare effrayé de cette nouvelle, abandonna tout, & se retira avec une précipitation extrême. [117] Or, que la prudence de Themistocle & d'Aristide eût sauvé la Grece en

même Sicinus dont on a déja parlé. Au reste, Herodote semble empoisonner cette action, lors qu'il dit que Themistocle la fit dans la vuë de se ménager un asyle & une protection chez les Perses, s'il arrivoit un jour qu'il fût maltraité par les Atheniens.

117. *Or que la prudence de Themistocle & d'Aristide eût sauvé la Grece en cette occasion, Mardonius en fut bien-tôt après une preuve bien convaincante.*] Le sens de ce passage, qui est assez obscur dans le texte, & encore plus dans les Traductions, est fort beau & fort naturel. Car voici comment Plutarque raisonne: Puis qu'à la bataille de Platées, les Grecs, qui n'avoient à combattre que contre la moindre partie de l'armée de Xerxès, se virent pourtant sur le point de tout perdre, comment auroient-ils pu resister à toutes les forces de ce Prince, s'ils lui avoient donné le temps de les réunir, c'est-à-dire, s'ils n'avoient combattu au détroit de Salamine, & si encore

 aprè

L'année suivante.

en cette occasion, Mardonius en fut bien-tôt après une preuve bien convaincante, car dans la bataille que les Grecs donnerent contre lui près de la ville de Platées, quoi qu'ils n'eussent sur les bras que la moindre partie de l'armée de Xerxès, ils furent pourtant sur le point de tout perdre.

Platées, ville de Bœotie, sur le fleuve Asopus.

Herodote écrit que de toutes les villes de Grece, celle qui se signala le plus dans cette bataille navale, fut Egine, & que Themistocle remporta le prix, du consentement de tous les Grecs que la verité força à lui rendre ce témoignage, malgré l'envie qu'ils lui portoient; car après qu'ils se furent retirez dans l'Isthme, & [118] tous les Capitaines ayant été obligez de déclarer par des billets pris sur l'Autel, ceux qui avoient le mieux servi dans cette occasion, on vit que chacun s'ajugea le premier honneur, & qu'ils donnerent le second à Themistocle; les Lacedemoniens même l'ayant mené à Sparte pour lui rendre les honneurs qui lui étoient dus, décernerent à leur Général Eurybiade le prix de la valeur, & à Themistocle celui de la sagesse, les honorant l'un & l'au-

Billets pris sur l'autel pour donner les suffrages.

après cela ils n'avoient trouvé le moyen de le chasser de l'Europe, & tout cela fut executé par la prudence de Themistocle & d'Aristide. Ainsi le danger, où Mardonius mit les Grecs, fut une preuve bien sensible de la prudence que ces deux grands Hommes avoient fait paroître à Salamine, & du grand service qu'ils avoient rendu à leur Nation.

118. *Tous les Capitaines ayant été obligez de declarer par des billets pris sur l'Autel.*] Chaque Capitaine prenoit sur l'Autel de Neptune un billet, où il écrivoit simplement le nom de celui qui meritoit le premier prix, & le nom de celui qui meritoit le second. Cette coûtume, qui obligeoit à prendre sur l'Autel des billets pour écrire les

l'autre d'une couronne d'olivier. Ils firent aussi present à Themistocle du plus beau char qui fût dans la ville; & à son départ, [119] ils envoyerent trois cens jeunes hommes des plus considerables pour l'accompagner jusqu'aux montagnes.

Honneurs que les Lacedemoniens firent à Themistocle.

Jusqu'aux montagnes de Tegée.

On raconte encore qu'aux Jeux olympiques, qui furent célébrez après cette bataille de Salamine, si-tôt que Themistocle parut dans le Stade, toute l'Assemblée ne se soucia plus de regarder les combattans, & eut pendant tout le jour les yeux attachez sur sa personne, en le montrant aux Etrangers avec des battemens de mains, & avec toutes les marques d'une admiration extraordinaire, dont il fut si ravi, qu'il avoua à ses amis, que ce jour-là il recueilloit le fruit de tous les travaux qu'il avoit soûtenus pour la Grece. Aussi étoit-il naturellement plein d'ambition & extremement *avide de gloire*, s'il en faut juger par ce qu'on rapporte de lui; car on dit que dès qu'il eut été élu Amiral d'Athenes, il n'expedia plus aucune affaire, ni publique, ni particuliere, & qu'à mesure qu'elles arrivoient, il

Trois ans après.

les suffrages, étoit admirable pour avertir les Juges que c'étoit en presence de Dieu qu'ils jugeoient, & que par conséquent ils ne devoient rien accorder à la faveur, mais donner tout à la justice. Amiot avoit entierement corrompu ce passage par sa Traduction, *& ayant juré sur l'Autel du sacrifice qu'ils donneroient leur voix à qui mieux sembleroit le meriter.* Il n'est point question de serment en aucune maniere.

119. *Ils envoyerent trois cens jeunes hommes des plus considerables.*] Ils envoyerent les Chevaliers. Herodote nous apprend que Themistocle étoit le seul de tous les hommes, à qui jusqu'à son temps les Lacedemoniens eussent fait cet honneur.

Ridicule ambition de Themistocle.

il les renvoyoit toutes au jour qu'il devoit s'embarquer, afin que lors qu'on le verroit depêcher un si grand nombre d'affaires, & parler à tant de sortes de gens, on eût une plus grande idée de sa grandeur & de sa puissance.

Une autre fois qu'il se promenoit sur le rivage de la mer, & qu'il s'amusoit à regarder les corps morts, que le flot y avoit jettez, comme il en vit plusieurs qui avoient encore leurs colliers & leur bracelets d'or, il continua son chemin, & se tournant vers un de ses amis qui le suivoit, *Prens cela pour toi*, lui dit-il, *car tu n'es pas Themistocle.*

Bons mots de Themistocle.

Voyant qu'un certain Antiphatès, qui avoit été fort beau garçon, & qui dans ses plus belles années l'avoit traité avec trop de fierté & de mépris, étoit devenu un de ses plus assidus Courtisans depuis qu'il fut parvenu à la premiere dignité de la Republique, *Mon ami*, lui dit-il, *nous sommes devenus sages en même temps, mais tous deux trop tard.*

Il disoit ordinairement, *que les Atheniens ne l'estimoient & ne l'honoroient point; mais que quand ils étoient menacez de quelque guerre, ils se servoient de lui, comme on se sert d'un arbre pendant un grand orage, on se met à couvert sous son ombre, & le beau temps n'est pas plûtôt revenu, que l'on coupe ses branches & ses rameaux.* Un homme de l'Isle de Seriphe lui reprochant un jour *que sa gloire ne venoit pas de lui, mais de sa patrie*, *Tu dis vrai*, lui répondit Themistocle; *mais comme je ne serois pas fort illustre si j'étois de Seriphe, tu ne le serois pas non plus quand tu serois d'Athenes.*

Un autre Capitaine, qui pensoit avoir ren-

du quelque grand service à la Republique, s'en glorifioit auprès de Themistocle, jusqu'à oser comparer ses actions avec les exploits de ce grand homme; Themistocle lui conta cette fable : *Un jour Dame Fête, & son voisin Lendemain eurent querelle ensemble ; Lendemain se plaignoit qu'il n'avoit pas le moindre loisir, & qu'il étoit toûjours accablé de travail & de peine, au lieu que Dame Fête ne faisoit jamais rien, & débauchoit tout le monde, qui dès qu'elle paroissoit, ne pensoit qu'à se divertir & à jeuïr de ce qu'il avoit amassé. Fête lui répondit, cela est vrai ; mais tout ce que j'ai à te dire, c'est que si je n'avois été, tu ne serois pas; tout de même*, ajoûta-t-il, *si je n'avois été, où en seriez-vous à cette heure?*

Fable inventée par Themistocle.

En parlant de son fils, qui gouvernoit sa mere, & qui par le moyen de sa mere le gouvernoit aussi lui-même, il disoit en raillant, *qu'il étoit le plus puissant de tous les Grecs, car les Atheniens commandent aux Grecs, je commande aux Atheniens, sa mere me commande, & il commande à sa mere.*

Comme il vouloit être singulier en tout, un jour qu'il faisoit vendre une de ses terres, il ordonna au crieur d'ajoûter qu'*elle avoit bon voisin.*

Sa fille étant recherchée en mariage par deux Citoyens, il préfera l'honnête homme pauvre au malhonnête homme, qui étoit riche, & dit *qu'il aimoit mieux pour son gendre un homme sans bien, qu'un bien sans homme.* [120] Voilà quel il étoit dans ses réponses & dans ses plaisanteries.

Après

120. *Voilà quel il étoit dans ses réponses & dans ses plaisanteries.*]

Themistocle rebâtit Athenes, qui avoit été presque entierement ruïnée par les Barbares.

Après qu'il eut executé toutes ces grandes choses, il ne pensa qu'à fortifier Athenes, & qu'à l'environner de murailles, après avoir gagné les Ephores par de l'argent, pour les empêcher de s'y opposer, comme l'écrit Theopompus, [121] ou selon d'autres, après les avoir trompez & amusez de cette maniere; il alla à Sparte comme Ambassadeur; [122] les Spartiates ne manquerent pas de se plaindre, que les Atheniens fortifioient leur ville, & produisirent pour accusateur, le Gouverneur d'Egine, qui y avoit été envoyé exprès. Themistocle nia le fait, & les somma d'envoyer sur les lieux, ne cherchant qu'à gagner du temps pour achever ses murailles, & qu'à faire ensorte que les Atheniens pussent retenir pour ôtages de sa personne, ceux qui leur seroient envoyez. Cela réussit, & les Lacedemoniens ayant été informez de la verité, ne lui firent au-

Comment Themistocle trompa & amusa les Spartiates, pour avoir le temps de rebâtir Athenes.

teries.] Plutarque n'a pas employé ici un bon mot, que Ciceron nous a conservé dans le II. liv. *de fin. bon. & mal.* Comme Simonide se vantoit à Themistocle de lui enseigner l'Art de la memoire, *Eh mon Dieu*, lui dit ce grand homme, *enseigne-moi plûtôt l'Art de l'oubli, car je me souviens même de ce que je ne veux pas, & je ne saurois oublier ce que je veux.*

121. *Ou selon d'autres, après les avoir trompez & amusez de cette maniere.*] Cette particularité est contée au long par Thucydide, Liv. I.

122. *Les Spartiates ne manquerent pas de se plaindre que les Atheniens fortifioient leur ville.*] Ils fondoient ces plaintes sur la crainte qu'ils témoignoient, que ces murailles ne servissent un jour de rempart aux Barbares s'ils revenoient, mais dans le fond ils ne craignoient que la trop grande puissance des Atheniens.

123. *Il bâtit & fortifia ensuite le Pirée.*] Il acheva les fortifications, qu'il avoit commencées pendant qu'il étoit Archonte, un an avant l'arrivée des Medes, s'il en faut croire Thucydide, mais cette datte cause de grandes difficultez.

124.

aucun mauvais traitement, mais prirent le parti de dissimuler le ressentiment qu'ils avoient du tour qu'il leur avoit joué, & le renvoyerent.

[123] Il bâtit & fortifia ensuite le Pirée, [124] ayant remarqué la commodité de ses ports, & voulant accoûtumer sa ville à la mer, en quoi il suivit une politique toute contraire à celle des anciens Rois d'Athenes, qui ne cherchant qu'à éloigner de la marine leurs Citoyens, & qu'à les porter à renoncer aux vaisseaux pour cultiver la terre, publierent cette Fable, que Minerve, plaidant un jour contre Neptune, pour savoir qui d'elle ou de lui seroit declaré Patron de l'Attique; gagna sa cause en montrant l'olivier à ses Juges. [125] Themistocle donc ne mêla & ne confondit point le Pirée avec la ville, comme le Poëte comique Aristophane le lui reproche, [126] mais il attacha la ville

Il bâtit & fortifie le Pirée, en y faisant un mur qui le joignoit à la Ville.

Origine & dessein de la Fable de la dispute de Neptune & de Minerve.

124. *Ayant remarqué la commodité de ses ports.*] Car il y avoit trois ports faits par la nature seule.

125. *Themistocle donc ne mêla & ne confondit point le Pirée avec la ville, comme le Poëte comique Aristophane le lui reproche.*] Le passage, que Plutarque a en vuë, est dans la Comedie des *Chevaliers*. Act. II. sc. III.

Καὶ πρὸς τούτοις ἀριστώσῃ τὸν Πειραιᾶ προσέμαξεν,

Et en faisant faire bonne chere à la ville, il la mêla & la confondit avec le Pirée. Plutarque a fort bien compris le sens du Poëte, qui semble loüer Themistocle, lors qu'il fait veritablement une satire contre lui, en l'opposant à Cleon. Dans le texte de Plutarque, au lieu de προσέμαξεν, il faut rétablir le terme dont Aristophane s'est servi, *προσέμαξεν*.

126. *Mais il attacha la ville au Pirée.*] C'est-à-dire, qu'il ne rendit pas toute la ville un port où regne ordinairement la licence; mais il mit la ville en état d'être secouruë par le Pirée, & le Pirée en état d'être secouru par

ville au Pirée, & la terre à la mer, [127] ce qui releva le parti du Peuple contre les Nobles, & le rendit plus fier & plus audacieux, en faisant passer l'autorité entre les mains des Matelots, des Comites & des Pilotes. Aussi le Tribunal, qu'on avoit bâti [128] dans le lieu appellé *Pnyx*, & qui avoit la vuë sur la mer, [129] fut changé ensuite par les trente Tyrans, qui le tournerent vers la terre ferme, persuadez que la domination de la mer produisoit & maintenoit la Democratie, au lieu que l'Agriculture s'accommodoit plus facilement avec l'Oligarchie, avec le gouvernement des Nobles.

La mer favorable à la Democratie, & l'Agriculture à l'Oligarchie.

Themistocle pensa encore quelque chose de plus grand pour augmenter ses forces de mer; car après la fuite de Xerxès, [130] la Flotte des Grecs s'étant retirée au port de Pegases pour y passer l'hyver, il dit un jour aux Atheniens dans une Assemblée generale, qu'*il rouloit dans sa tête un dessein qui devoit leur être très-avantageux & très-salutaire, mais qu'il ne fal-*

Grand dessein que Themistocle avoit imaginé.

loi

par la ville, en conservant d'ailleurs dans la ville le bon ordre qui devoit y regner.

127. *Ce qui releva le parti du Peuple contre les Nobles.* Car dans une Republique la mer est toûjours favorable au Peuple. On peut voir ce qui a été remarqué dans la Vie de Solon.

128. *Dans le lieu appellé Pnyx.*] Ce lieu étoit près de la Citadelle sur un lieu élevé, il en est parlé dans la Vie de Thesée.

129. *Fut changé ensuite par les trente Tyrans qui le tournerent vers la terre ferme.*] Comme si en changeant les vuës d'un lieu public, on changeoit les inclinations & les mouvemens du Peuple qui s'y assemble. Il est certain qu'un rien suffit souvent pour reveiller dans l'esprit du Peuple des idées capables de produire des effets très-surprenans, & il y en a un exemple bien sensible dans la Vie de Camillus. Il paroît par un endroit d'Aristophane que

loit pas le divulguer. Les Atheniens ordonnerent qu'il le communiquât à Ariſtide, & ſi Ariſtide le trouvoit bon, qu'il l'executât ſans differer. Themiſtocle lui declara donc, *que ſa penſée étoit de brûler les vaiſſeaux des Grecs, qui étoient à Pegaſes*. Ariſtide rentra incontinent dans l'Aſſemblée, & dit *que ce que Themiſtocle avoit imaginé, étoit la choſe du monde la plus utile & la plus injuſte*. En même temps les Atheniens lui ordonnerent de n'y plus penſer.

Quel honneur pour Ariſtide!

Les Atheniens rejettent un conſeil qui leur étoit très-avantageux, mais qui étoit injuſte.

Les Lacedemoniens ayant propoſé [131] dans le Conſeil des Amphictyons, que toutes les villes qui n'avoient pas pris les armes contre Xerxès fuſſent excluës de cette Aſſemblée, Themiſtocle, qui craignoit que ſi les Theſſaliens, les Argiens & les Thebains n'y étoient plus reçus, les Lacedemoniens ne fuſſent les maîtres des ſuffrages, & ne diſpoſaſſent de tout à leur gré, parla pour les villes qu'ils vouloient exclure, & fit changer de ſentiment aux

que ce changement de vuë n'empêcha pas ce lieu d'être dangereux; car il dit que le Peuple, qui étoit fort doux & fort paiſible chez lui, n'étoit pas plûtôt monté ſur cette roche du Pnyx qu'il devenoit intraitable, & c'eſt pourquoi ſans doute on ceſſa enfin d'y tenir les Aſſemblées. Les trente Tyrans furent établis à Athenes par Lyſandre, la premiere année de l'Olympiade XCIV. 402. ans avant la naiſſance de N. S.

130. *La Flotee des Grecs s'étant retirée au port de Pegaſes.*] Pegaſes ou Pagaſes, ville maritime de la Magneſie dans le Golfe Pelaſgique. La Flotte hyverna là pour fermer le paſſage, de peur que Xerxès ne vînt avec une nouvelle Flotte. Ciceron dit pourtant dans ſes *Offices* qu'elle hyverna dans un port de la Laconie appellé *Gythium*.

131. *Dans le Conſeil des Amphictyons.*] Ce Conſeil étoit comme les Etats Generaux de toute la Grece qui y envoyoit ſes Deputez. Je l'ai expliqué ailleurs.

aux Députez, en leur remontrant qu'il n'y avoit que trente & une ville qui fussent entrées dans la Ligue, dont la plûpart étoient fort petites & fort peu considerables, que ce seroit donc une chose très-étrange & même très-dangereuse, que tout le reste de la Grece venant à être banni de cette Assemblée, cet auguste Conseil des Amphictyons tombât en la disposition de deux ou trois villes les plus puissantes. Cela lui attira la haine des Lacedemoniens, qui pour lui susciter un rival dangereux dans le gouvernement de la Republique, porterent Cimon & le pousserent dans les Charges.

Cimon, fils de Miltiade. Il étoit un peu plus jeune que Themistocle.

Il se mit mal aussi avec les Alliez, parce qu'il alloit rodant par les Isles pour y faire des exactions & pour en tirer de l'argent, comme on peut le connoître par la demande qu'il fit à ceux d'Andros, & par la réponse qu'il en reçut. Herodote nous les a conservées l'une & l'autre; Themistocle leur ayant dit, *Je viens à vous accompagné de deux puissantes Divinitez, la Persuasion & la Force*, ils répondirent, *Nous avons aussi de notre côté deux autres Divinitez qui ne sont pas moins puissantes que les vôtres, & qui ne nous permettent pas de donner l'argent que vous nous demandez, la Pauvreté & l'Impuissance.* Le Poëte Timocreon de Rhodes pique aigrement Themistocle dans

Liv. VIII. Sect. III.

Timocreon, Poëte de la vieille Comedie.

132. *Font des vœux qu'il ne voye pas la fin de l'année.*] Ce passage est corrompu dans le texte, car que veut dire κ' εὔχοντο μὴ ὥραν Θεμιστοκλέυς γενέσθαι? on n'en peut tirer aucun sens raisonnable, & ce seroit même plûtôt une benediction qu'une imprecation. Casaubon l'a heureusement corrigé dans ses Commentaires sur Athenée liv. II. chap. XIV. Il a fait voir qu'il faut lire μὴ ὥρας Θε-

dans une de ses chansons, comme un homme, qui pour de l'argent avoit rappellé des bannis, & qui pour le même interêt l'avoit trahi & abandonné, lui, son ancien ami & son hôte. Voici ses propres paroles : *Si vous louez Pausanias, Xantippe ou Leotychidas, pour moi je loue Aristide, qui est le plus honnête homme que la sacrée ville d'Athenes ait jamais porté; car Themistocle est haï de Latone, comme un menteur, un scelerat & un traître, qui pour une vile somme d'argent a trahi Timocreon, son hôte & son ancien ami, & l'a empêché de retourner dans sa chere patrie de Jalyse. Et après avoir reçu trois talens, il a fait voile. Que la mer ne l'a-t-elle englouti comme il le meritoit! car pour s'enrichir il a rappellé ceux-là, chassé ceux-ci, & fait mourir les autres; & depuis ce temps-là, il tient ridiculement table ouverte dans l'Isthme, & fait reservir de la viande froide, & ceux même qui mangent avec lui* [132] *font des vœux qu'il ne passe pas l'année.*

Chanson de Timocreon contre Themistocle.

C'etoit une grande injure parmi les Grecs, de dire à un homme, *qu'il étoit haï de Latone.*

Trois mille écus.

Dans l'Isthme, pendant les Jeux Olympiques.

Mais il l'outrage encore davantage, & d'une maniere moins couverte dans une autre chanson qu'il fit après qu'il eut été condamné & envoyé en exil, & qui commence ainsi : *Muse, seme par toute la Grece la gloire de cette chanson, comme cela est juste & raisonnable, &c.* Car on dit que Timocreon fut banni pour avoir suivi le parti des Perses, & que ce fut

Autre chanson de Timocreon contre Themistocle.

Θεμιςοκλέα παραγένηθαι. C'étoit une formule ordinaire quand on souhaitoit du mal à quelqu'un, on disoit μὴ ὡραισιν ἵκοιτο, ou μὴ ὥρας ἵκοιτο, qu'il ne passe pas l'année. Et c'est ce que Timocreon a dit μὴ ὥρας παραγίνηθαι. C'est un trait de Satire bien amer contre Themistocle, que ceux qui mangeoient à sa table souhaitoient qu'il ne passât pas l'année.

fut Themistocle même qui le condamna ; après donc que Themistocle eut été accusé du même crime, il fit contre lui cette chanson, *Timocreon n'est donc pas le seul qui ait fait alliance avec les Medes, il y en a d'autres aussi méchans que lui, on trouve plus d'un renard en Grece.*

Themistocle, voyant que ses Citoyens par envie prêtoient déja volontiers l'oreille à toutes les calomnies qu'on semoit contre lui, fut forcé de faire une chose qui le rendit encore plus insupportable ; dans toutes les assemblées il ne cessoit de les faire souvenir de ses grandes actions & de ses services, & à ceux qui s'en fâchoient, & qui témoignoient être las de l'entendre toûjours rebattre les mêmes choses, il leur disoit, *Eh !* [133] *vous lassez-vous de recevoir souvent du bien des mêmes personnes ?*

Themistocle bâtit un Temple à Diane Aristobule.

Il deplut aussi au peuple en bâtissant un Temple à Diane, sous le nom de *Diane Aristobule, Diane du bon conseil*, comme pour reprocher aux Atheniens qu'il avoit donné de bons conseils à leur Ville & à toute la Grece. Ce Temple étoit près de sa maison dans le quartier de Melite, où les bourreaux jettent presentement les corps de ceux qu'ils ont executez, & où ils portent les habits & les cordes de ceux qui ont été étranglez. Il y avoit encore de notre temps dans le même Temple de Diane Aristobule, une petite statuë de Themisto-

133. *Vous lassez-vous de recevoir souvent du bien des mêmes personnes ?*] Ceux qui étoient fâchez de l'entendre si souvent parler de ses services, pensoient comme Sosie de Terence, que de leur remettre si souvent ses bienfaits devant les yeux, c'étoit presque leur reprocher qu'ils les avoient

mistocle, si belle & si noble, qu'il étoit aisé de voir qu'il avoit la physionomie aussi heroïque, que le courage.

Les Atheniens le bannirent du ban de l'Ostracisme pour rabattre cet excès d'autorité & de credit, comme ils avoient accoûtumé de traiter tous ceux dont la puissance leur paroissoit trop grande & trop pesante, & n'avoir aucune proportion avec l'égalité Democratique. Car ce ban n'étoit pas une punition, mais un adoucissement & un soulagement de l'Envie qui se plaisoit à rabaisser ceux qui étoient trop élevez, & qui assouvissoit toute sa haine, & exhaloit sa colere par cette espece de vengeance.

Il est banni du ban de l'Ostracisme.

Quel étoit ce ban.

Après qu'il eut été chassé d'Athenes, pendant qu'il demeuroit à Argos, Pausanias fut poursuivi comme un traître qui avoit conjuré contre sa patrie. Celui qui l'accusa & qui intenta action contre lui, ce fut Leobotès, fils d'*Alcmeon, du Bourg* d'Agraule, assisté des *Spartiates*. Pausanias avoit d'abord caché sa trame à Themistocle, quoi qu'il fût un de ses meilleurs amis; mais dès qu'il le vit chassé & plein de ressentiment pour cette injure, il prit la hardiesse de lui communiquer son dessein, & de le presser d'y entrer. Pour l'y engager il lui fit voir les Lettres que lui écrivoit le Roi de Perse, & tâcha de l'animer contre les Atheniens, en lui exagerant leur méchanceté & leur

Pausanias, fils de Cleombrotus, & Roi de Sparte. Il avoit gagné la celebre Bataille de Platées contre Mardonius.

Thucydide en rapporte une dans son premier liv.

voient oubliez. *Nam istæc commemoratio, quasi exprobratio est, &c.* Mais Themistocle élude cela par un ridicule, comme s'il leur disoit, *vous ne vous lassez pas de recevoir souvent du bien d'une même personne, & vous vous lassez de l'oui entendre souvent parler.*

Themistocle banni, refuse d'entrer dans la conspiration de Pausanias.

leur ingratitude. Themistocle rejetta bien loin la proposition de Pausanias, & lui declara qu'il ne vouloit avoir sur cela avec lui aucune communication ni aucun commerce; mais il lui garda le secret, & ne découvrit à personne les discours qu'il lui avoit tenus, ni l'entreprise qu'il avoit faite, soit qu'il esperât qu'il y renonceroit de lui-même, ou qu'il ne doutât pas qu'il ne fût bien-tôt découvert, vû que sans aucune apparence de raison, il aspiroit à des choses trop hazardeuses, & qui ne pouvoient reüssir.

Il prétendoit livrer la Grece à Xerxès, pour s'en faire declarer Roi, après avoir épousé sa fille.

[134] Pausanias ayant été mis à mort, on trouva parmi ses papiers des Lettres & d'autres Ecrits qui donnoient beaucoup de soupçon contre Themistocle. [135] D'un côté les Lacedemoniens crioient beaucoup contre lui, & de l'autre ses envieux parmi ses Citoyens l'accusoient ouvertement. Il répondoit par Lettres à toutes ces calomnies, car pour refuter les accusations de ses ennemis, il écrivoit aux Atheniens, qu'ayant toûjours cherché à dominer, & n'étant nullement né pour la servitude, il n'y avoit aucune apparence qu'il eût vou-

134. *Pausanias ayant été mis à mort.*] Comme les Ephores allerent pour le prendre, il s'enfuit dans le Temple de Pallas *Chalcioicos* où il fut assiegé. On mura toutes les portes, & sa propre mere mit la premiere pierre. La faim l'ayant reduit à l'extremité, comme il étoit à l'agonie, on le retira, & il ne fut pas plûtôt hors du Temple, qu'il rendit le dernier soûpir.

135. *D'un côté les Lacedemoniens crioient beaucoup contre lui.*] Ils envoyerent des Deputez à Athenes pour l'accuser & pour le faire condamner à mort.

136. *Car ayant été juge d'un different qu'elle avoit avec les Corinthiens.*] Le Scholiaste de Thucydide parle d'un service encore plus considerable, car il dit qu'après la défai-

te

voulu se livrer lui-même, & livrer la Grece entiere à des ennemis & à des Barbares.

Comment il se justifioit des calomnies de ses ennemis.

Cependant le Peuple, persuadé par ses accusateurs, envoya des gens pour se saisir de sa personne, & pour l'amener, afin qu'il fût jugé par le Conseil de la Grece. Themistocle, qui en fut averti assez à temps, passa dans l'Isle de Corcyre, à laquelle il avoit rendu autrefois quelque service, [136] car ayant été élu juge d'un different qu'elle avoit avec les Corinthiens, *il condamna ces derniers à lui payer vingt talens*, & ordonna qu'ils jouïroient ensemble de [137] l'Isle de Leucade, Colonie de ces deux Peuples. De là il s'enfuit en Epire, & se voyant encore poursuivi par les Atheniens & par les Lacedemoniens, il se jetta par un coup de desespoir dans des esperances fort douteuses & fort dangereuses, en se refugiant chez Admete Roi des Molosses, qui ayant autrefois demandé quelque secours aux Atheniens, & ayant été honteusement refusé par Themistocle, qui avoit alors la principale autorité, en avoit conservé un vif ressentiment, & témoigné qu'il s'en vengeroit s'il en trouvoit

Les Atheniens veulent le faire prendre, pour lui faire son procès.

Corfou.

Service, qu'il avoit rendu à ceux de Corfou.

Vingt mille écus.

Sainte Maure, vis-à-vis de l'Acarnanie, à laquelle elle est jointe par un pont.

Il se refugie chez Admete.

Peuple d'Epire, vis-à-vis du Golphe d'Ambracie.

te de Xerxès, les Grecs vouloient aller assieger Corfou, pour la punir de ce qu'elle n'étoit pas entrée dans la Ligue contre le Barbare, & que Themistocle l'empêcha en representant que si on alloit ravager toutes les villes, qui n'avoient pas pris leur parti, on feroit plus de mal à la Grece que les Barbares ne lui en avoient fait.

137. *L'Isle de Leucade, Colonie de ces deux Peuples.*] Thucydide & Strabon la font seulement Colonie des Corinthiens, c'est pourquoi aussi on a appellé ses habitans ἔκλυς Κορινθίους, *des Corinthiens presque effacez*, s'il est permis de parler ainsi, c'est-à-dire, des Corinthiens qui ne retiennent presque plus rien de leur premiere origine.

voit une occasion favorable; mais Themistocle, qui jugea bien que dans son exil, l'envie encore toute recente de ses Citoyens étoit plus à craindre pour lui, que l'ancienne haine de ce Roi, voulut en courir le risque. Il se rendit donc suppliant d'Admete, & d'une maniere fort singuliere & fort extraordinaire, car prenant entre ses bras le fils du Roi, il s'assit au milieu de son foyer entre ses Dieux domestiques. Les Molosses estiment cette sorte de supplication la plus grande, & la seule qu'on ne sauroit presque rejetter. Il y a des Auteurs qui écrivent que ce fut la femme même du Roi, nommée Phthie, qui lui enseigna cette maniere de supplier, & qui lui mettant son fils entre les bras l'assit dans son foyer. [138] D'autres pretendent qu'Admete lui-même, pour consacrer & sanctifier la necessité qui le forceroit de refuser Themistocle à ceux qui le redemanderoient, imagina cette espece de supplication extraordinaire & tragique.

Comment il se rendit suppliant chez Admete.

Cette sorte de supplication étoit en usage long-temps avant Themistocle.

Pendant qu'il étoit à la Cour d'Admete, Epicrates d'Acarnanie trouva moyen d'enlever d'Athenes sa femme & ses enfans, qu'il lui envoya, & pour cet enlevement il fut mis en justice quelque temps après par Cimon, & condamné à mort, comme l'écrit Stesimbrotus; mais ce même Stesimbrotus, oubliant dans la suite je ne sai comment ce qu'il avoit écrit, ou le faisant oublier à Themistocle, dit qu'il navigea en Sicile, qu'il demanda au Tyran Hieron sa fille en mariage, lui pro-

Grand service qu'Epicrates rendit à Themistocle.

138. *D'autres pretendent que ce fut Admete lui-même qui imagina cette sorte de supplication.*] Cela ne peut être, puisque nous voyons cette supplication pratiquée dans Home-

promettant de lui assujettir tous les Grecs, & qu'ayant été refusé par Hieron, il passa de là en Asie. Il n'y a nulle apparence que cela soit arrivé comme cet Auteur l'écrit; Car Theophraste, dans le Traité qu'il a fait de la Royauté, raconte qu'Hieron envoya à Olympie des chevaux pour y disputer le prix, que là il fit dresser un pavillon superbe, & que Themistocle fit un Discours aux Grecs pour leur persuader qu'il falloit enlever ce pavillon du Tyran, & empêcher ses chevaux de courir avec les autres. Thucydide même écrit qu'il alla par terre jusqu'à l'autre mer; qu'il s'embarqua à la ville de Pydne sur un vaisseau marchand qui alloit en Ionie; qu'il n'étoit connu d'aucun des autres passagers; que ce vaisseau ayant été porté par la tempête près de l'Isle de Naxe, qui étoit alors assiegée par les Atheniens, le pressant danger où il se vit, l'obligea de declarer qui il étoit au maître du vaisseau & au Pilote, & que par prieres & par menaces, en leur disant qu'il les defereroit aux Atheniens, & les accuseroit de l'avoir reçu dans leur bord, non par ignorance, mais pour de l'argent, il les força de passer outre, & de tenir la route d'Asie.

Particularité écrite par Stesimbrotus, combatue par Plutarque.

Jusqu'à la mer Egée. Pydne, ville de la Macedoine, sur le Golfe Termaïque.

Themistocle se sauve en Asie.

Pour ce qui est de ses biens, ses amis en sauverent la plus grande partie, qu'ils lui firent tenir en Asie; mais tout ce qu'on en put découvrir, fut porté au thresor public. Theopompe le fait monter jusqu'à la somme de cent talens, & Theophraste, à celle de quatre-vingts,

Ses amis sauverent une partie de ses biens, le reste fut confisqué.

Cent mille écus.

mere. Ulysse aborde chez le Roi Alcinoüs à Corcyre, s'assied de même sur la cendre de son foyer. Odyss. liv. VII. *Il est vrai qu'il y a quelque chose de plus.*

Quatre-vingt mille écus. Trois mille écus.

vingts, quoique Themiſtocle ne poſſedât pas la valeur de trois talens, lorſqu'il entra dans le gouvernement de la République. Quand il fut arrivé à Cumes, il trouva que ſur la côte il y avoit beaucoup de gens qui l'obſervoient pour le prendre, ſur-tout un certain Ergoteles & un nommé Pythodorus; car c'étoit une riche proye pour des gens capables de profiter de toutes ſortes d'occaſions pour s'enrichir, le Roi de Perſe ayant fait publier qu'il donneroit deux cens talens à celui qui le lui ameneroit; il s'enfuit donc à Æges, petite ville Eolique, où il n'étoit connu de perſonne que de ſon hôte Nicogene, le plus riche de tous les Eoliens, & qui avoit de grandes relations avec tous les Seigneurs de la Cour de Perſe. Il demeura quelques jours caché chez lui, & un ſoir à l'iſſue du ſouper, après un grand ſacrifice, tout d'un coup le Précepteur des enfans de Nicogene, appellé Olbius, étant inſpiré & ravi hors de lui-même, prononça ce vers:

Deux cens mille écus.

Æges, une des villes des Eoliens, ſur la côte Aſiatique de la mer Egée.

Il demeure quelque temps à Æges, caché chez Nicogene.

Donne à la nuit la voix, le conſeil, la victoire.

C'eſt-à-dire, écoute la voix & le conſeil de la nuit.

Et

139. *Pour le conduire donc en ſureté.*] Plutarque, après avoir raconté le ſonge de Themiſtocle, ne s'arrête pas à inſtruire ſon Lecteur de l'explication que Themiſtocle lui donna, & de la reſolution qu'il prit en conſéquence, qui fut d'aller ſe jetter entre les bras du grand Roi: mais comme ſi le ſonge étoit aſſez clair & aſſez ſenſible, il paſſe tout d'un coup au fait, & ſe contente de dire, *Pour le conduire donc en ſûreté.* Par ce ſeul mot *donc* il fait entendre que ce fut ſur ce ſonge que Nicogene prit le parti de le conduire à la Porte. Comment l'expliqua-t-il donc? Syneſius dit en quelque endroit qu'il eſt honteux à un homme qui a vingt ans paſſez de ne ſavoir pas expliquer les ſonges. Pour éviter cette honte, j'eſſayerai d'ex-

Et Themistocle s'étant allé coucher ensuite, songea qu'il voyoit un dragon entortillé autour de lui, qui se glissoit à son cou, & qui n'eut pas plutôt touché son visage, qu'il se changea en un aigle, qui le couvrant de ses ailes l'enleva avec ses serres, & l'ayant emporté fort loin, le posa sur un caducée d'or qui parut tout d'un coup, & sur lequel il ne fut pas plutôt, qu'il se trouva delivré de sa frayeur & de son trouble. [139] Pour le conduire donc en sûreté, voici la ruse qu'imagina Nicogene: La plûpart des Barbares, & sur-tout les Perses, sont naturellement jaloux des femmes jusqu'à la fureur, non-seulement des femmes qu'ils ont épousées, mais de leurs esclaves & de leurs concubines, ils les gardent très-étroitement, & les tiennent enfermées avec grand soin, afin qu'elles ne puissent être vuës d'aucun homme de dehors, & dans les voyages *ils les font porter* sur des chariots dans des *pavillons bien fermez*. Nicogene fit mettre Themistocle dans un de ces chariots, lui donnant des hommes pour l'accompagner, & pour répondre à ceux qu'ils rencontreroient dans le

Songe de Themistocle.

Ruse qu'imagina Nicogene, pour le conduire à la Cour du grand Roi. Les Perses extrémement jaloux des femmes.

d'expliquer celui-ci. Le dragon entortillé autour de Themistocle étoit Nicogene même qui avoit gardé Themistocle chez lui, comme le dragon de Minerve gardoit la citadelle d'Athenes. Ce dragon ne l'eut pas plûtôt touché au visage, c'est-à-dire, n'eut pas plûtôt fait amitié avec lui, Themistocle ne lui eut pas plûtôt confié tout son secret, en se découvrant à lui, que ce dragon se changea en un aigle, c'est-à-dire, que sans perdre un moment il le mena en Perse au pied du thrône du grand Roi, signifié par ce caducée d'or, où toutes ses craintes se dissiperent, & où il trouva toute sorte de secours & de protection.

140. A

le chemin, & qui demanderoient ce qu'il y avoit dans le chariot, que c'étoit une femme Grecque, que l'on menoit d'Ionie [140] à un Seigneur de la Porte du Grand Roi.

[141] Thucydide, & Charon de Lampſaque écrivent que Xerxès étant venu à mourir dans ce temps-là, [142] Themiſtocle arriva juſtement lorſque ſon fils Artaxerxe venoit de monter ſur le Thrône. Ephorus, Dion, Clitarque, Heraclide, & pluſieurs autres, tiennent qu'il trouva Xerxès encore vivant; mais l'opinion de Thucydide paroît s'accorder mieux avec les Tables de Chronologie, quoiqu'elles ne ſoient pas bien fideles ni bien ſûres. Themiſtocle donc, ſe voyant engagé dans le peril, [143] s'adreſſa d'abord à Artaban, Capitaine de mille hommes. Il lui dit *qu'il étoit Grec de Nation, & qu'il venoit pour parler au Roi d'affaires de très-grande conſequence, & que le Roi même avoit extrêmement à cœur.* Artaban lui répondit: *Etranger, les Loix & les Coûtumes des hommes ſont differentes; les uns eſtiment une choſe belle & honnête, & les autres une autre; mais il eſt beau & bon à tous de reſpecter & de garder inviolablement les uſages de leur païs.* On

Tables de Chronologie peu ſûres.

Themiſtocle s'adreſſe d'abord à Artaban.

Entretien de Themiſtocle avec Artaban.

140. *A un Seigneur de la Porte du Grand Roi.*] On appelloit *la Porte* la Cour du Roi de Perſe, comme nous appellons encore aujourd'hui celle du Grand Seigneur.

141. *Thucydide & Charon de Lampſaque.*] Charon étoit un Hiſtorien qui avoit écrit l'Hiſtoire des Perſes en deux Livres, il étoit plus vieux qu'Herodote.

142. *Themiſtocle arriva juſtement lors que ſon fils Artaxerxès venoit de monter ſur le Thrône.*] Themiſtocle arriva donc à la Porte la premiere année de l'Olymp. LXXIX. 462. ans avant la naiſſance de J. C. car c'eſt la premiere année du regne d'Artaxerxe. Ceux qui prétendent qu'il

On dit que vous autres Grecs, vous préferez la liberté & l'égalité à toutes choses, & nous, dans le grand nombre de belles & bonnes Loix que nous avons, celle qui nous paroît la plus belle, c'est la Loi qui nous ordonne d'honorer le Roi, & d'adorer cette image vivante de ce Dieu immortel, qui entretient & conserve toutes choses. Si te conformant donc à nos Coûtumes tu veux l'adorer, il t'est permis de le voir & de lui parler; mais si tu ès dans un autre dessein, tu ne pourras parler à lui que par tierce personne, car telle est la Coûtume en Perse, le Roi ne donne jamais audience à qui que ce puisse être, qui ne l'ait adoré. Themistocle ayant oui ces paroles, répondit: *Artaban, je ne suis venu ici que pour augmenter la gloire & la puissance du Roi votre maître, & non-seulement j'obéirai moi-même à vos Loix, puisque telle est la volonté du Dieu qui a élevé l'Empire des Perses à ce haut degré de splendeur, mais je ferai en sorte que votre Roi sera adoré par un plus grand nombre de Peuples; que cela ne retarde donc point ce que j'ai à lui communiquer. Mais,* reprit Artaban, *qui lui dirons-nous que tu ès, car à tes discours on voit bien que tu n'ès*

Rois regardez par les Perses comme la vivante image de Dieu sur la terre.

Coûtume des Rois de Perse.

qu'il y arriva pendant que Xerxès vivoit encore, avancent son voyage de sept ans. Mais, comme dit Plutarque, la premiere opinion, qui est celle de Thucydide, est la plus conforme à l'exacte Chronologie, & Plutarque la suit toûjours, comme on le verra dans la Vie d'Alcibiade; par le discours même que Themistocle fait au Roi à sa premiere audience, il fait voir qu'il parle à Artaxerxe & non pas à Xerxès.

143. *S'adressa d'abord à Artaban Capitaine de mille hommes.*] C'étoit le fils de cet Artaban Capitaine des Gardes, qui venoit de tuer Xerxès, & de porter Artaxerxe à se défaire de son frere aîné Darius.

Themistocle regardé de mauvais œil par les Gardes & par les Officiers du Grand Roi.

leur haine, & le chargerent d'injures & de maledictions, jusques-là que Roxane, Capitaine de mille hommes, comme Themistocle passoit près de lui dans la salle même du Roi, qui étoit assis sur son Throne, tout le monde étant dans un silence respectueux, lui dit tout bas, avec un profond soupir, *serpent de Grece, plein de ruse & de malice, la fortune du Roi t'amene ici.* Cependant dès qu'il fut devant le Roi, & qu'il l'eut adoré pour la seconde fois, le Roi le salua, & lui parla amiablement, lui disant qu'il lui devoit déja deux cens talens; car puisqu'il s'étoit presenté lui-même, il étoit juste, qu'il reçût la recompense, qui avoit été promise à celui qui le lui ameneroit. Il lui fit encore de plus grandes promesses, le rassura entierement, & lui ordonna de dire avec une pleine confiance tout ce qu'il avoit à proposer sur la Grece. [146] Themistocle lui répondit *que le discours de l'homme ressemble proprement à une tapisserie à personnages, car l'un & l'autre en se developpant, developpent & étalent les Images, au lieu qu'ils les cachent & les gâtent en demeurant resserrez & pliez; qu'ainsi il avoit besoin de temps pour deployer & developer son discours.* Le Roi charmé de cette comparaison, lui permit de demander tout

Accueil gracieux que lui fit le Grand Roi à la seconde audience.

Image dont Themistocle se servit en parlant à ce Prince.

146. *Themistocle lui répondit que le discours de l'homme ressemble proprement à une tapisserie à personnages.*] Themistocle s'accommode bien-tôt aux manieres Orientales, qui étoient de parler par des figures & par des images. Il veut dire, que ne sachant pas la Langue du païs, il ne pouvoit pas expliquer ses sentimens, qui par là demeuroient roulez comme une tapisserie qui n'est pas deployée.

147. *Et dans ce temps-là ayant suffisamment appris la Langue.*] Thucydide marque aussi que Themistocle employa une

tout le temps qu'il voudroit. Themistocle demanda un an, [147] & dans ce temps-là, ayant suffisamment appris la Langue des Perses, il parla au Roi sans truchement.

Il demande un an pour apprendre la Langue des Perses.

Ceux qui n'étoient pas de la Cour, crurent qu'il n'avoit entretenu le Roi que des affaires de la Grece ; mais les changemens, qui arriverent dans ce même temps-là, le rendirent suspect aux grands Seigneurs, qui crurent qu'il avoit eu l'audace de parler librement d'eux au Roi. Aussi les honneurs que le Roi faisoit aux autres étrangers, n'approchoient pas de ceux qu'il faisoit à Themistocle. Il le menoit à la chasse, le mettoit de tous ses plaisirs & de ses divertissemens, & s'entretenoit avec lui en particulier. Il le presenta même à la Reine sa mere, qui l'honora de son affection, & lui donna les entrées chez elle. Il voulut aussi qu'il apprît la Magie, qui étoit alors la Philosophie des Perses.

Il est suspect aux grands Seigneurs.

Honneurs que lui fit le Grand Roi.

Il apprend la Magie, qui étoit la Philosophie des Perses.

Demaratus de Sparte, qui étoit dans ce même temps à la Cour, ayant eu ordre du Roi de lui demander un present, [148] il le supplia de lui permettre de se promener à cheval dans la ville de Sardis avec la Tiare Royale sur la tête. Mithropaustes, cousin germain du Roi, prenant Demaratus par la main, lui dit : *Mon ami*,

Present que Demaratus de Sparte demande au Grand Roi.

La Couronne ne donne pas la cervelle.

une année à apprendre la Langue & les coûtumes du païs.

148. *Il le supplia de lui permettre de se promener à cheval dans la ville de Sardis avec la Tiare Royale sur la tête.*] C'étoit la plus grande faveur que les Rois de Perse pouvoient faire à ceux qu'ils vouloient honorer. L'Histoire de Mardochée étoit encore alors toute recente. Assuerus, qui est le même que Xerxès pere d'Artaxerxe, avoit ordonné que Mardochée, vêtu des habits Royaux & le diadême sur la tête, se promeneroit dans la ville sur un des chevaux du Roi. *Esther*, chap. VI.

près avoir passé le lieu, qui lui avoit été marqué, la nuit étant venue, il se logea. Par hazard, un des sommiers, qui portoient sa tente, tomba dans l'eau, les esclaves étendirent les tapisseries pour les faire secher. Les Pisidiens, qui étoient aux aguets, ne distinguant pas bien au clair de la Lune que c'étoient des tapisseries qui sechoient, & les prenant pour le pavillon de Themistocle, accoururent l'épée à la main, esperant qu'ils le trouveroient dans sa tente tout endormi; mais dès qu'ils se furent approchez, & qu'ils voulurent lever un coin de la tapisserie, les gens de Themistocle les chargerent vigoureusement, & les prirent. Ayant donc échapé ce danger de cette maniere, & ne pouvant assez admirer l'apparition de la Déesse, il lui bâtit dans la ville de Magnesie un Temple, qu'il appella, [150] *le Temple de Dindymene*, & lui consacra sa fille Mnesiptoleme, qu'il fit Grande Prêtresse.

Il bâtit à Magnesie un Temple à Dindymene.

A Sardis, il visite les Temples & les Offrandes qui y étoient consacrées.

Etant arrivé à Sardis, il se divertit à visiter les Temples, & à voir le grand nombre d'offrandes qu'on y avoit consacrées. [151] Entre autres, il vit dans le Temple de la Mere des Dieux la petite Hydrophore; c'étoit une statue de bronze de deux coudées, qu'autrefois, lorsqu'il avoit l'Intendance des eaux à Athenes,

Il voit la petite hydrophore, statue qu'il avoit fait faire autrefois, & qui avoit été prise.

150. *Le Temple de Dindymene.*] La mere des Dieux, Cybele, qui étoit appellée *Dindymene*, de la montagne Dindyme, près de Pesinonte dans la Galatie.

151. *Entre autres il vit dans le Temple de la mere des Dieux la petite Hydrophore.*] Ce passage de Plutarque doit peut-être servir à corriger un endroit de Pline, qui parmi les statuës de bronze que Xerxès avoit emportées de Grece, & qu'Alexandre le Grand renvoya ensuite aux Atheniens, en met une qu'il appelle *Oenophoron*. Je ne doute

nes, il avoit fait faire [152] des amendes auxquelles il avoit condamné ceux qui deroboient les eaux publiques, & les détournoient par des canaux particuliers, & qu'il avoit consacrée dans un Temple. Soit donc qu'il eût de la douleur de voir cette petite statue captive, ou qu'il voulût faire voir aux Atheniens, le credit & l'autorité qu'il avoit dans tout le Royaume, il alla voir le Satrape de Lydie, & lui demanda la statue pour la renvoyer à Athenes. Mais le Barbare s'étant fort emporté sur cette proposition, & l'ayant menacé d'en écrire au Roi, Themistocle effrayé chercha un asyle dans l'appartement des femmes, où il gagna par ses liberalitez ses concubines, qui intercederent pour lui, & appaiserent le Satrape.

Il la demande au Satrape de Lydie.

Colere du Satrape à cette demande.

Après cette avanture, il se conduisit avec plus de circonspection pour éviter l'envie & la jalousie des Barbares; car il n'alla point se promener par toute l'Asie, comme l'écrit Theopompe, mais il se tint à Magnesie, où il vécut long-temps sans aucune crainte, jouissant paisiblement des grands bienfaits du Roi, & recevant les mêmes honneurs que les plus grands Seigneurs de Perse, pendant que les affaires des hautes Provinces de l'Asie occupoient

Il vécut longtemps en repos à Magnesie.

doute pas qu'il ne faille lire *Hydrophoron*. Car apparemment c'est la même statuë. C'est dans le Chap. VIII. du Liv. XXXIV.

152. *Des amendes auxquelles il avoit condamné ceux qui deroboient les eaux publiques.*] Cela est remarquable, Themistocle avoit établi des amendes contre ceux qui détournoient les eaux publiques pour leur usage particulier.

poient le Roi, & l'empêchoient de tourner ses pensées du côté de la Grece; mais les nouvelles que l'Egypte assistée des Atheniens, s'étoit revoltée, que les vaisseaux des Grecs s'étoient avancez jusqu'à l'Isle de Cypre & aux côtes de Cilicie, & que Cimon étoit maître de la mer, l'ayant rappellé pour s'opposer aux Grecs, & pour empêcher qu'ils n'augmentassent leur puissance aux dépens de la sienne, on leva par tout des troupes, on fit partir les Officiers, & l'on depêcha à Magnesie des Courriers portant ordre à Themistocle de prendre en main la conduite de cette guerre contre les Grecs, & d'accomplir les promesses qu'il avoit faites.

La revolte de l'Egypte, assistée des Atheniens, change ses affaires.

Le Grand Roi envoye ordre à Themistocle de prendre la conduite de cette guerre.

Themistocle ne put être tenté de se mettre à la tête de cette expedition, ni par le ressentiment qu'il conservoit contre sa patrie, ni par la gloire de se voir élevé à ce haut point de puissance & d'autorité. Peut-être même qu'il previt la difficulté, ou l'impossibilité d'y réussir, car la Grece avoit alors de très-grands Capitaines, & entre autres Cimon que la Fortune

Il refuse cet honneur, & prend la resolution de mourir.

Cimon, qui venoit de battre les

153. *Il prit la genereuse resolution de terminer sa vie.*] C'est ce que Thucydide, contemporain de Themistocle, n'assure point, il dit seulement, *Themistocle mourut de maladie. Il y en a qui disent qu'il s'empoisonna lui-même, desesperant d'accomplir les promesses qu'il avoit faites au Roi.* Plutarque a mieux aimé suivre ce bruit, fort incertain, pour jetter un plus grand tragique dans son Histoire. Il y a de l'apparence qu'il mourut de maladie, & que la conjoncture donna lieu à ce bruit, qu'il avoit pris du poison pour se tirer de cet embarras, car un denouëment venu si juste & si à propos ne paroît jamais naturel au peuple. Mais ce qui m'étonne, c'est que Plutarque ait loué cette resolution, qui n'est nullement digne de louange, & qui au contraire est très-injuste & très-honteuse, comme les Sages du Paganisme même l'ont reconnu.

154.

tune sembloit prendre plaisir à favoriser; mais ce qui lui donna encore plus d'éloignement pour cette guerre, ce fut la honte de flétrir & de deshonorer ses grandes actions & ses anciens trophées. Pour se mettre donc à couvert de ce malheur, [153] il prit la genereuse resolution de terminer sa vie par une fin digne de lui. Il fit un sacrifice solemnel, auquel il appella ses amis, & après les avoir embrassez & leur avoir dit les derniers adieux, [154] il but du sang de taureau, ou selon d'autres il avalla un poison fort prompt, [155] & mourut ainsi à Magnesie, âgé de 65. ans, dont il passa la plus grande partie dans le gouvernement de la Republique, & dans le commandement des armées. Le Roi ayant appris la cause & la maniere de sa mort, l'estima & l'admira encore davantage, & continua de traiter favorablement ses amis & ses domestiques.

Perses par terre & par mer.

Plutarque juge de cette mort en Payen aveugle.

Sang de taureau, poison très-subtil.

Grande admiration, que cette mort donna pour lui au Grand Roi.

Themistocle eut cinq garçons de sa premiere femme Archippe, fille de Lysandre, du Bourg d'Alopece, Neoclès, Dioclès, Archeptolis, Polyeucte & Cleophante. [156] Platon

Les enfans de Themistocle.

154. *Il but du sang de taureau.*] Après avoir immolé ce taureau, il en reçut le sang dans une coupe, & le but tout chaud, ce qui est mortel, parce qu'il se coagule très promptement. Pline, liv. XI. chap. 38. *Taurorum sanguis celerrime coit atque durescit. Ideo pestifer potu maximè.*

155. *Et mourut ainsi à Magnesie, âgé de soixante cinq ans.*] Il semble que Diodore met cette mort la cinquiéme année du regne d'Artaxerxe, cela s'accorde avec ce que dit Plutarque, qu'il vécut long-tems à Magnesie depuis qu'il eut quitté la Cour, mais ce calcul produit de grandes difficultez.

156. *Platon parle de ce dernier comme d'un bon homme de cheval.*] C'est dans le *Menon*, où Platon, pour prouver que la vertu ne peut être enseignée, & que c'est un don de

ton parle de ce dernier, comme d'un bon homme de cheval, mais qui d'ailleurs n'avoit aucun merite. Neoclès mourut fort jeune d'une morſure de cheval; & Dioclès avoit été adopté par ſon ayeul Lyſandre. De ſa ſeconde femme il eut cinq filles, Mneſiptoleme, qui fut mariée à Archeptolis, qui étoit ſon frere de pere; Italie, qui fut mariée à Pantheides de Chio; Sybaris, qui épouſa l'Athenien Nicomede; Nicomaché, qui après la mort de ſon pere, fut mariée par ſes freres à ſon couſin germain Phraſiclès, fils du frere de Themiſtocle, dans la ville de Magneſie. Celui-ci ſe chargea de la plus jeune de toutes, appellée Aſie. Les Magneſiens éleverent à Themiſtocle, dans la place de Magneſie, un magnifique tombeau, qu'on voit encore. De ſorte qu'il ne faut nullement ajoûter foi à ce qu'Andocides écrit dans un livre qu'il adreſſe à ſes amis, que les Atheniens ayant derobé ſes cendres, les jetterent au vent, car c'eſt un artifice dont il ſe ſert pour irriter les Nobles con-

Tombeau ſuperbe de Themiſtocle, dans la place de Magneſie.

Andocides, Auteur inconnu, Artifice dont il ſe ſervit, pour irriter les Nobles contre le Peuple.

de Dieu, cite l'exemple de ce Cleophante, qui étoit très-bon homme de cheval, mais qui d'ailleurs étoit très-vicieux, ce que Themiſtocle, qui étoit ſi grand homme, auroit ſans doute empêché, s'il avoit pû, par l'éducation & par les préceptes.

157. *Phylarque encore.*] Hiſtorien qui vivoit du temps de Ptolemée Evergete. Il avoit fait un Traité des choſes inventées, & avoit écrit l'Hiſtoire depuis l'expedition de Pyrrhus dans le Peloponeſe, juſqu'à la mort de Cleomene de Lacedemone.

158. *Que près du port du Pirée du côté du Promontoire d'Alcimus.*] Il n'y a point dans l'Attique de lieu appellé *Alcimus*. Meurſius a fort bien corrigé *proche d'Alimus*. Car près du port du Pirée à l'Orient il y avoit un Bourg nommé Alimus de la Tribu Leontide. Il en eſt parlé dans Pauſanias & dans Stephan. *de Urbibus*.

159. Et

contre le Peuple. [157] Phylarque encore traite l'Histoire comme une Tragedie, & a presque recours à une machine, lors que, pour émouvoir la terreur & la compassion, il introduit je ne sai quels Neoclès & Demopolis, fils prétendus de Themistocle. Mais il n'y a personne, non pas même les plus ignorans, qui ne reconnoisse que c'est une chose inventée, & une pure fiction. Le Geographe Diodore; dans un Traité qu'il a fait des tombeaux, écrit, & c'est plûtôt une conjecture qu'une certitude, [158] que près du port du Pirée du côté du Promontoire d'Alcimus, il s'avance une pointe en forme de coude, au dedans de laquelle quand on l'a doublée, on trouve, à l'endroit où la mer est calme, une baze fort grande, qu'au dessus, on voit un monument élevé en forme d'Autel, [159] & que c'est le tombeau de Themistocle. Il prétend même que Platon, le Poëte comique, confirme son sentiment par ces paroles: *Ton sepulchre est placé dans un très-beau lieu; car de tous côtez il*

Fiction de Phylarque, combattue par Plutarque.

Diodore, le Geographe, pretendoit que le tombeau de Themistocle, étoit près du Pirée.

Platon, le Poëte Comique, qui avoit pu voir Themistocle.

159. *Et que c'est le tombeau de Themistocle.*] Thucydide écrit que les os de Themistocle furent enlevez de Magnesie par ses parens, comme il l'avoit ordonné, & enterrez secrettement dans l'Attique, car il n'étoit pas permis d'enterrer publiquement un homme accusé d'avoir trahi sa patrie. Et cette haine des Atheniens dura sans doute pendant quelque temps. Mais Pausanias favorise extremement le rapport de Diodore le Geographe, lors qu'il écrit que les Atheniens se repentirent de ce qu'ils avoient fait contre Themistocle, que les os furent transportez de Magnesie par ses parens; que ses enfans retournerent à Athenes, & consacrerent dans le Parthenone un tableau où cette Histoire étoit peinte, & où l'on voyoit Themistocle peint au naturel, & que son tombeau étoit encore de son temps près du grand port du Pirée.

il peut être salué par les Marchands, soit qu'ils entrent ou qu'ils sortent, & s'il arrive quelque combat naval, il en aura tout le spectacle.

Honneurs, dont les descendans de Themistocle jouïssoient encore du tems de Plutarque.

160 Les descendans de Themistocle conservent encore à Magnesie certains honneurs qui leur ont été accordez, & j'en ai vu jouïr de mon temps Themistocle l'Athenien avec lequel j'avois fait connoissance, & lié une amitié fort étroite chez le Philosophe Ammonius.

160. *Les descendans de Themistocle conservent encore à Magnesie certains honneurs.*] C'est une chose assez remarquable, que du temps de Plutarque les descendans de Themistocle jouïssent encore par la faveur du Roi de Perse des honneurs qui avoient été accordez à Themistocle par Artaxerxe il y avoit près de six cens ans. Il est glorieux aux Princes de continuer ainsi, & de perpetuer dans les familles les bienfaits de leurs ancêtres, sur tout les bienfaits meritez par des services importants.



FU-



FURIUS
CAMILLUS.



FURIUS CAMILLUS.

ENTRE toutes les choses surprenantes qu'on dit de Furius Camillus, celle qui paroît la plus singuliere & la plus incroyable, c'est qu'après avoir remporté de très-signalées victoires, après avoir été cinq fois Dictateur, après avoir triomphé quatre fois, & après avoir été honoré du titre de second Fondateur de Rome, il n'ait pas été une seule fois Consul. Cela vint sans doute de l'état où se trouvoit alors la Republique; le Peuple, brouillé avec le Senat, s'opposoit à la nomination des Consuls, & demandoit qu'on mît le gouvernement entre les mains de Tribuns militaires, dont le pouvoir, quoiqu'aussi grand & aussi absolu que celui des Consuls, n'étoit pourtant, ni si odieux, ni si pesant à cause de leur nombre. Car de voir à la tête des affaires six hommes, au lieu de deux, c'étoit quelque sorte de consolation & de soulagement pour ceux qui ne pouvoient supporter l'Oligarchie. Camillus faisoit alors le plus de bruit par ses glorieux exploits, cependant il ne vouloit pas être Consul contre la volonté du Peuple, [1] quoi qu'on eût tenu plu-

D'où vint que Camillus, après tant de victoires, de Dictatures, & de triomphes, ne fut pas une seule fois Consul.

Plus le pouvoir est partagé, plus il paroît supportable aux esprits Republicains.

1. *Quoiqu'on eût tenu plusieurs fois des Comices Consulaires*

Comices Consulaires, c'est-à-dire des assemblées pour la nomination des Consuls.

plusieurs fois des Comices Consulaires pendant ce temps-là ; & dans toutes les autres Charges, il se conduisit de maniere, que soit qu'il gouvernât seul, ou avec des Collegues, l'autorité étoit commune, & la gloire n'étoit jamais que pour lui seul ; L'autorité étoit commune à cause de la grande modestie avec laquelle il gouvernoit sans aucune envie, & la gloire lui en revenoit toûjours à cause de sa prudence & de sa grande capacité, en quoi, d'un commun consentement, il surpassoit tous les autres.

Seul moyen de partager son autorité avec des Collegues sans partager avec eux sa gloire.

[2] La maison des Furiens n'étant pas encore dans un grand éclat, il fut le premier de sa race qui acquit beaucoup de reputation, il se signala dans la grande bataille contre les Æques & les Volsques, où il étoit simple Cavalier, [3] sous

Il fut le premier de sa race, qui acquit beaucoup de reputation.

res pendant ce temps-là.] Depuis qu'on eut élu à Rome des Tribuns militaires à la place des Consuls, je ne crois pas qu'on ait nommé plus de deux ou trois fois des Consuls pendant toute la vie de Camillus, mais les Comices, qui élisoient les Tribuns militaires, ne laissoient pas d'être des *Comices Consulaires*, c'est-à-dire, des Assemblées qui pouvoient nommer des Consuls au lieu de Tribuns ; car c'étoient les *Comices Centuriates*, toûjours destinez à élire les principaux Magistrats.

2. *La maison des Furiens n'étant pas encore dans un grand éclat.*] Furius étoit le nom de la famille, Camillus étoit un surnom qu'on donnoit aux enfans de qualité, qui servoient quelque temps dans quelque Temple, & *Camillus* fut le premier qui conserva ce surnom.

3. *Sous le Dictateur Posthumius Tubertus.*] C'étoit l'an de Rome CCCXXIV. la derniere année de l'Olympiade LXXXVII. Camillus devoit avoir alors au moins quatorze ou quinze ans. Cette époque est remarquable, & s'accorde fort bien avec le calcul de Plutarque, qui donne près de 80. ans à Camillus quand il fut nommé Dictateur pour la cinquieme fois.

4. *Cette action lui acquit, outre tous les autres prix d'honneur, la charge de Censeur.*] C'est-à-dire, que cette action ser-

[3] sous le Dictateur Posthumius Tubertus, car poussant son cheval entre les deux armées, il commença la charge, & quoiqu'il eût reçu d'abord un coup de javeline à la cuisse, il ne se retira point; mais après avoir arraché lui-même la javeline de sa playe, il s'attacha aux plus vaillants des ennemis, les renversa, & les mit en fuite. [4] Cette action lui acquit, outre tous les autres prix d'honneur, la charge de Censeur, [5] qui étoit alors très-considerable, & qui donnoit une très-grande autorité.

Grande action de Camillus encore simple Cavalier.

Cette action lui acquit la charge de Censeur.

Dans cette charge, il fit deux choses remarquables; l'une fort belle & fort honnête, ce fut d'obliger par ses remontrances & par des amendes [6] ceux qui n'étoient pas mariez, à épouser les veuves, qui étoient en fort grand nombre à cause des guerres précedentes; & l'autre

Camillus fait épouser à ceux, qui n'étoient pas mariez, les veuves de ceux qui avoient été tuez à la guerre.

servit dans la suite à lui faire obtenir la charge de Censeur. Car les Romains auroient-ils donné une Charge de cette importance à un jeune homme de quinze ou seize ans? Cela ne peut être imaginé. Aussi trouve-t-on que Camillus fut Censeur avec M. Posthumius, la premiere année de l'Olympiade 95. l'an de Rome 353. vingt-neuf ans après cette bataille contre les Æques & les Volsques.

5. *Qui étoit alors très-considerable, & qui donnoit une très-grande autorité.*] Plutarque dit que cette charge étoit alors très-considerable, parce qu'elle dechut extremement sous les premiers Empereurs, qui l'éteignirent enfin en s'en rendant eux-mêmes les maîtres. Cette charge étoit si considerable, qu'elle avoit plus de privilege que le Consulat, que les Censeurs étoient les maîtres des mœurs & de toute la discipline, qu'ils avoient inspection sur l'Ordre des Chevaliers & sur le Senat, & qu'ils disposoient à leur gré de la fortune de tout le Peuple. Voyez Tite Live, chap. 8. liv. IV. & Ciceron dans le troisieme livre des Loix.

6. *Ceux qui n'étoient pas mariez, à épouser les veuves.*] Car les Censeurs avoient droit de contraindre au mariage ceux qui n'étoient pas mariez, *Cælibes esse prohibento.* Ciceron.

Il met à la taille les orphelins, qui jusqu'alors avoient été exempts.

l'autre fort necessaire, [7] ce fut de mettre à la taille les orphelins, qui jusqu'alors avoient été exempts de toutes charges; on fut forcé d'en venir là par les guerres continuelles qu'on ne pouvoit soûtenir qu'avec des dépenses excessives. On avoit besoin sur tout d'un grand fonds pour continuer le siege de la ville des Veiens, que quelques-uns appellent Venetaniens; c'étoit la capitale de la Toscane; elle n'étoient inferieure à Rome, ni par la quantité d'armes dont elle étoit fournie, ni par le nombre des combattans, & fiere de ses richesses, de son luxe, de ses delices & de sa splendeur, elle avoit livré aux Romains de grands & de beaux combats pour leur disputer la gloire & l'Empire; mais alors, affoiblie par la perte de plusieurs batailles, elle avoit renoncé à cette ambition, & ses habitans ayant élevé de hautes & de fortes murailles, & muni leur ville d'armes, de bled, & de toutes les autres provisions de guerre & de bouche, ils se contentoient de soûtenir courageusement le siege, qui fut très-long, mais qui fut aussi très-difficile & très-fâcheux pour les assiegeans; car auparavant ils étoient accoûtumez à ne tenir la campagne que l'Eté, & ils se retiroient l'Hyver dans leurs maisons; & alors ils furent forcez par les Officiers de construire des Forts, de

7. *Ce fut de mettre à la taille les Orphelins.*] Car les Censeurs avoient soin des revenus de la Republique, *vectigalia tuentor*. Cic.

8. *Et on en nomma d'autres.*] La veritable raison de cette revocation, ce fut que la plûpart de ces Tribuns étoient Plebeiens, & que les Patriciens voulurent se remettre en possession de ces Charges qui leur étoient duës. La lenteur du siege de Veies ne fut que le pretexte dont on se servit.

9. Et

de se retrancher dans leur camp, & de passer l'Hyver, comme l'Eté, dans le pays ennemi.

Siege de Veies, continué l'hyver, chose auparavant inconnue aux Romains.

Il y avoit déja près de sept ans qu'on étoit à ce siege, & l'on se plaignoit des Officiers Generaux, qu'on accusoit de ne pas le presser assez vivement; la chose alla si loin, qu'enfin on les revoqua, [8] & l'on en nomma d'autres; Camillus fut de ce nombre, [9] & on l'élut Tribun militaire pour la seconde fois. Il ne servit pourtant pas alors au siege, [10] le sort lui étant échu d'aller faire la guerre aux Falisques & aux Capenates, qui pendant que les Romains étoient occupez à Veies, avoient ravagé leurs terres, & les avoient extremement fatiguez pendant cette guerre de Toscane. Camillus les battit en plusieurs rencontres, & les obligea à se renfermer dans leurs murailles, après en avoir tué un fort grand nombre.

Camillus élu Tribun militaire pour la seconde fois.

Peuples de la Toscane, voisins de Veies.

Pendant que cette guerre étoit dans sa force, arriva le prodige du Lac d'Albe, qui peut être comparé aux plus grands prodiges qu'on ait jamais vus, [11] & qui manquant de raisons physiques, imprima une grande terreur dans les esprits. On étoit au commencement de l'Automne sur la fin d'un Eté, où il n'y avoit eu, ni grandes pluyes, ni vents de midi fort violents. Les sources & les fontaines, dont l'Italie est pleine, tarirent entierement, ou ne re-

Prodige du Lac d'Albe.

9. *Et on l'élut Tribun militaire pour la seconde fois.*] La premiere année de l'Olympiade 96. l'an de Rome 357.

10. *Le sort lui étant échu d'aller faire la guerre aux Falisques & aux Capenates.*] Camillus alla contre les Capenates, Valerius Potitus, un de ses Collegues, contre les Falisques. Tit. Liv. liv. V. 15.

11. *Et qui manquant de raisons physiques.*] C'est à-dire, qu'il n'y en avoit pas d'apparentes, ni pluyes, ni fontes de neiges, &c.

resisterent que foiblement à la secheresse, & toutes les rivieres, qui sont ordinairement fort basses en Eté, disparurent. Cependant le Lac d'Albe, qui a sa source en lui-même, & qui ne se décharge nulle part, étant environné de montagnes, dont la terre est fort bonne, commença à s'enfler visiblement, [12] sans qu'on en pût trouver d'autre cause, que la volonté des Dieux, & il s'éleva enfin jusqu'à la cime de ces montagnes, sans aucun sorte de tourmente, ou d'agitation. Les Pasteurs & les Bouviers en furent les premiers surpris; mais lorsque la barriere, qui, comme une digue, empêchoit ce Lac d'inonder les campagnes, vint à se rompre par le poids & par la quantité d'eau qu'elle soûtenoit, & que ses ondes roulant avec furie au travers des terres labourées & des vergers, allerent se jetter dans la mer, cela n'étonna pas seulement les Romains, mais tous les Peuples d'Italie, qui furent persuadez que c'étoit un signe de quelque grand évenement.

Lac d'Albe, aujourd'hui le Lac de Castel Gandolphe. Sa qualité.

Il s'enfle & s'éleve jusqu'à la cime des montagnes.

On ne parloit d'autre chose au camp de Veies,

12. *Sans qu'on en pût trouver d'autre cause que la volonté des Dieux.*] Les Romains étoient très-méchans Physiciens du temps de Camillus. Dans le siecle d'Auguste, Strabon ne trouvoit pas ce miracle si grand, car en parlant du Lac Fucin fort voisin de celui d'Albe, & qui comme lui croissoit quelquefois prodigieusement, & decroissoit si fort dans la suite, qu'on labouroit ses terres, il en marque deux raisons, *soit que cela arrive*, dit-il, *parce que ses sources, après s'être détournées ailleurs, reprennent leur premier chemin, soit qu'elles tarissent effectivement pendant un temps, & qu'ensuite venant à se remplir, elles jaillissent & fournissent cette abondance d'eau qui remplit ce Lac jusqu'à la cime des montagnes.*

13. *Et qui passoit pour plus habile que les autres dans l'art de deviner.*] C'étoit un Devin de profession. La Tosca-

ne.

Veies, de maniere que la nouvelle en passa jusqu'aux assiegez ; & comme ordinairement dans les longs sieges, les assiegez & les assiegeans parlent & se mêlent souvent ensemble, il arriva qu'un Romain fit connoissance, & eut de frequens entretiens avec un des ennemis, qui étoit fort versé dans les anciennes Histoires, [13] & qui passoit pour plus habile que les autres dans l'Art de deviner. Le Romain lui ayant conté un jour ce debordement du Lac d'Albe, & voyant qu'il s'en rejouïssoit, [14] & qu'il en tiroit sujet de se moquer du siege, *Ce n'est pas là*, lui dit-il, *le seul prodige qui nous soit arrivé ;* [15] *nous en avons eu encore d'autres bien plus terribles que je serois bien aise de te communiquer, pour voir si dans ce desordre general de nos affaires publiques, je ne pourrois pas remedier aux miennes, & me mettre en sûreté.*

Car la Toscane étoit pleine de Devins.

Comme il vit que le Veien l'écoutoit favorablement, & se livroit tout entier à la conversation, dans l'esperance d'apprendre des choses inouïes, il l'amusa si bien par ses discours,

ne abondoit en ces sortes de gens, à cause de l'extrême superstition de ces Peuples. Ciceron dit dans le premier livre de la *Divination*, que ce Veien étoit un homme de consideration, *hominem nobilem*.

14. *Et qu'il en tiroit sujet de se moquer du siege.*] Plutarque passe peut-être trop legerement sur ces particularitez essentielles & remarquables. Ce Veien se moquoit de la longueur du siege, en disant aux Romains qu'ils n'en viendroient à bout qu'après avoir épuisé toutes les eaux du Lac d'Albe. Tite-Live conte cette Histoire plus naturellement, liv. V. 15.

15. *Nous en avons encore eu d'autres bien plus terribles.*] Tite-Live dit qu'il l'engagea à cette conversation, en le priant de lui enseigner le moyen d'expier un prodige qui lui étoit arrivé à lui en particulier.

cours, que l'ayant attiré assez loin des portes de la ville, il le saisit au corps, & comme il étoit plus fort que lui, il l'enleva, & avec le secours de quelques-uns de ses camarades, qui accoururent du camp, [16] il le mena devant le General. Cet homme, se voyant reduit à cette necessité, & sachant que le destin est inévitable, leur déclara les oracles secrets qui avoient été rendus à sa patrie; *qu'elle ne seroit prise que lorsque le Lac d'Albe étant debordé, & ses eaux ayant pris un nouveau chemin, ses ennemis auroient trouvé le secret de les faire rentrer dans leur lit, ou de les détourner,* [17] *de maniere qu'elles ne se jettassent plus dans la mer.*

Oracles rendus à la ville de Veies.

Le Senat envoye à Delphes, consulter le Dieu sur cet Oracle.

Le Senat, informé de cette Prophetie, & ne sachant à quoi se determiner, [18] jugea enfin que le meilleur expedient étoit d'envoyer à Delphes consulter le Dieu. On choisit pour cet effet trois des plus illustres & des plus grands

16. *Il le mena devant le General.*] Qui l'envoya aussi-tôt à Rome, afin qu'il fût interrogé par le Senat.

17. *De maniere qu'elles ne se jettassent plus dans la mer.*] Car si elles avoient continué de se jetter dans la mer, cela devoit être funeste aux Romains; & si on les détournoit, les Veiens ne pouvoient éviter leur entiere ruïne. *Cic.* dans le premier livre de la *Divination.* Ce Toscan pouvoit très-bien être l'Auteur de cet Oracle, & l'avoir forgé sur le champ pour intimider les Romains, & leur faire lever le siege.

18. *Jugea que le meilleur expedient étoit d'envoyer à Delphes consulter le Dieu.*] Car le Senat jugea que sur une chose si grave, il ne falloit pas s'en rapporter à ce que disoit un ennemi.

19. *Dans la celebration des Fêtes Latines.*] Ces Fêtes établies par Tarquin le Superbe étoient celebrées par tous les Peuples Latins qui se rendoient sur le mont d'Albe, & qui portoient chacun la portion qu'ils devoient contribuer. Les Romains presidoient au sacrifice; on imme-

grands Personnages de Rome, Cossus Licinius, Valerius Potitus, & Fabius Ambustus, qui ayant eu dans leur voyage un vent très-favorable, rapporterent bien-tôt, avec plusieurs autres réponses d'Apollon, un Oracle formel qui les avertissoit qu'on avoit negligé certaines ceremonies solemnelles [19] dans la celebration des Fêtes Latines, & qui leur ordonnoit d'employer toutes leurs forces à faire remonter les eaux du Lac d'Albe de la mer dans leur ancien lit, ou, si cela étoit impossible, de les détourner dans les champs par des canaux & par des tranchées, & de les dissiper entierement. Sur cet Oracle, les Sacrificateurs se mirent à reparer ce qui regardoit les sacrifices, & le Peuple à détourner l'eau du Lac.

La dixieme année du siege de Veies, le Senat deposa tous les autres Magistrats, [20] & créa Dictateur Furius Camillus, qui nomma pour General de la Cavalerie Cornelius Scipion, Camillus créé Dictateur.

moloit un taureau à Jupiter *Latialis*, & tous ces Peuples mangeoient ensemble. Si quelqu'un n'avoit pas eu sa part du Taureau immolé, ou que l'on eût oublié la moindre circonstance de ce Rituel, le sacrifice étoit nul, & il falloit le recommencer. Ces Fêtes étoient si importantes, que les Consuls ne pouvoient partir pour aucune expedition, qu'après les avoir celebrées. Elles ne furent d'abord que d'un jour. On en ajoûta ensuite un second, puis un troisieme, & enfin elles durerent quatre jours.

20. *Et créa Dictateur Furius Camillus.*] Ce changement de Magistrat changea toute la face des affaires, & l'on vit d'abord l'esperance succeder à la consternation. Voilà ce que fait souvent un seul homme. *Omnia repentè mutaverat Imperator mutatus*, dit Tite-Live, *alia spes, alius animus hominum, fortuna quoque, alia urbs videri.* Cela arriva la troisieme année de l'Olympiade 96. l'an de Rome 359. Camillus pouvoit avoir alors près de 50. ans.

pion, & voua aux Dieux, que s'ils donnoient une heureuse fin à cette guerre, [21] il celebreroit les grands Jeux, [22] & rebâtiroit le Temple de la Déesse, que les Romains appellent la mere *Matuta*, & qui est la même que Leucothoé, s'il en faut juger par les ceremonies de ses sacrifices; [23] car ils font entrer dans le milieu du Temple une Esclave, lui donnent quelques soufflets, la chassent ensuite, [24] portent entre leurs bras les enfans de leurs freres, au lieu de leurs propres enfans, pour les offrir à

Sacrifice de la Déesse Matuta, que les Grecs appellent Leucothoé.

21. *Il celebreroit les grands Jeux.*] C'est-à-dire, les Jeux Romains, qui étoient proprement une espece de tournoi qu'on faisoit dans le grand Cirque, c'est pourquoi ils étoient aussi appellez *magni Circenses*: *magnis Circensibus actis.* Virg. Ils furent établis par le Roi Tarquinius Priscus en l'honneur de Jupiter, de Junon & de Minerve, on les celebroit le 4. de Septembre, & on y employa jusqu'à neuf jours. On en peut voir la description dans les Remarques sur la Vie de Coriolan.

22. *Et rebâtiroit le Temple de la Déesse que les Romains appellent la mere* MATUTA.] Ce Temple avoit été bâti par Servius Tullius. Cette mere Matuta, la même que Leucothoé, étoit Ino sœur de Semelé mere de Bacchus.

23. *Car ils font entrer dans le milieu du Temple une Esclave, lui donnent quelques soufflets, la chassent ensuite.*] La jalousie qu'Ino avoit conçuë contre une de ses Esclaves, dont son mari Athamas étoit devenu éperduement amoureux, lui rendit odieuses toutes les Esclaves. Et après qu'elle eut été deïfiée, les Romains crurent ne pouvoir lui rendre un culte plus agreable, qu'en entrant dans ses ressentimens; c'est pourquoi dans les sacrifices qu'ils lui faisoient, ils défendoient aux Esclaves l'entrée de son Temple, où ils n'en laissoient entrer qu'une seule, qui representoit la maîtresse d'Athamas, & ils la chassoient après l'avoir bien soufflettée.

24. *Portent entre leurs bras les enfans de leurs freres, au lieu de leurs propres enfans, pour les offrir à la Déesse.*] C'est le veritable sens de ce passage qui a été defiguré par les Interpretes & par Amiot qui a traduit comme eux, *& embrassent les enfans de leurs freres, plûtôt que les leurs propres.*

à la Déesse, & representent dans le sacrifice tout ce qui arriva aux nourrices de Bacchus, & ce qu'Ino souffrit de la jalousie de Junon, pour avoir nourri le fils de sa rivale.

Bacchus, fils de Semelé.

Après avoir fait ces voeux, Camillus marcha contre les Falisques, & les Capenates leurs alliez, qu'il défit en bataille rangée; de-là il se rendit devant Veies pour presser le siege, & voyant qu'il y auroit beaucoup de danger & de difficulté à prendre cette ville d'assaut, il entreprit de s'ouvrir des chemins sous terre,

Camillus défait les Falisques & les Capenates.

Il entreprend de prendre Veies par mines, & en vient à bout.

près; ἐναγκαλίζεσθαι, signifie, *embrasser*, mais il signifie aussi, *porter entre ses bras.* Et c'est ce qu'il signifie ici. Ino avoit été une très-malheureuse mere, car elle avoit vu tuer son fils Learchus par Athamas, & elle s'étoit précipitée dans la mer avec son autre fils Melicerte. Mais elle avoit été plus heureuse tante, car elle avoit sauvé Bacchus, fils de sa soeur Semelé, voilà pourquoi les meres lui offroient les enfans de leurs soeurs ou de leurs freres, & non pas les leurs. C'est ce qu'Ovide a expliqué dans ces Vers du VI. liv. des Fastes.

Non tamen hanc pro stirpe sua pia mater adoret,
Ipsa parum felix visa fuisse parens.
Alterius prolem melius mandabitis illi;
Utilior Baccho, quam fuit illa suis.

» Que les meres ne prient pourtant pas cette Déesse » pour leurs propres enfans, car elle a été une mere » très-malheureuse. Vous réussirez mieux en mettant sous » sa protection les enfans des autres. Elle fut plus utile » à Bacchus qu'aux siens". On voit qu'il n'est point question là d'embrasser, mais d'offrir à la Déesse, & de mettre sous sa protection; & c'est ce que Plutarque a voulu dire. La faute des Traducteurs étoit considerable, en ce qu'elle nous deroboit la connoissance d'une coûtume fort singuliere, & qui meritoit d'être éclaircie. On voit par là que la Déesse étoit la duppe de ses devots, qui avoient trouvé le moyen d'éluder sa mauvaise humeur & sa colere, en faisant presenter leurs enfans, non par les meres, mais par les tantes, car par cette ruse ils leur procuroient tout de même sa protection.

terre, le terrein se trouvant propre à être creusé, & pouvant l'être assez profondément pour derober la connoissance du travail à l'ennemi. Cet ouvrage lui ayant réussi selon ses esperances, il fit donner un assaut general à la place pour attirer les assiegez sur les murailles; & cependant des troupes choisies entrerent heureusement par ce soûterrain dans le Château, justement à l'endroit du Temple de Junon, qui étoit le plus grand de la ville, & pour lequel les Peuples avoient le plus de devotion. On rapporte que dans ce moment-là même le General des Toscans sacrifioit aux Dieux; que son Devin, ayant consideré les entrailles des victimes, s'écria que les Dieux donnoient la victoire [25] à celui qui feroit l'oblation du sacrifice; que les Romains, qui étoient encore sous terre, ayant entendu ces paroles, percerent promptement la mine, & sortant avec de grands

Car Junon étoit la Patrone de la ville.

25. *A celui qui feroit l'oblation du sacrifice.*] Amiot a traduit, *à celui qui surviendroit au sacrifice.* En quoi il a suivi à la lettre Plutarque, qui a écrit, *κατακολουθήσαντι τοῖς ἱεροῖς.* Mais il devoit s'appercevoir que Plutarque s'étoit manifestement mepris. Comme il n'entendoit pas bien la Langue Latine, dont il n'avoit qu'un usage fort superficiel, car il avouë lui-même que les choses lui servoient plus à lui faire deviner les mots, que les mots ne l'aidoient à lui faire entendre les choses, il a été trompé par ces paroles de Tite-Live, *qui ejus hostiæ exta prosecuisset, ei victoriam dari*, qu'il a fort mal entenduës. Il a pris le mot *prosecuisset* pour *prosecutus esset.* Et cela est bien different. *Prosecuisset* est un terme de sacrifice, qui vient de *prosecare*, retrancher, couper. Car on coupoit les entrailles de la victime pour les offrir sur l'Autel; & ces entrailles coupées étoient appellées *prosecta* & *prosiciæ*, & c'étoit ce qui faisoit l'essence du sacrifice. On appelloit l'action de les presenter, *porricere.* Virgile, *extaque salsos porriciam in fluctus.* D'où est venu le proverbe *inter cæsa & porrecta*, „ Entre les entrailles coupées & „ offer-

grands cris & un bruit effroyable d'armes, ils épouventerent tellement les Veiens, qu'ils les mirent en fuite, & ravirent les entrailles des victimes, & les porterent à Camillus; [26] mais peut-être que cela tient plus de la Fable que de l'Histoire.

Camillus pleure, en voyant le pillage de Veies.

La ville ainsi prise par force, Camillus, qui voyoit de la citadelle les Romains piller & saccager ces immenses richesses, dont elle étoit pleine, se mit à pleurer; & comme ceux qui étoient autour de lui voulurent exalter son bonheur, il leva les mains au Ciel, & fit à haute voix cette priere, *Grand Jupiter, & vous ô Dieux, témoins & juges immortels des bonnes & des méchantes actions des hommes, vous savez que ce n'est pas sans raison que nous avons porté nos armes contre cette ville, & que nous y avons été forcez pour nous défendre des entreprises de ses injustes habitans. Que si pour con-*

Payens persuadez que les prospe-rites des

„ offertes. V. Festus sur *porricit*, & *prosiciam*. J'ai vu de fort savans hommes, qui trouvoient ma conjecture très-fondée, mais qui, pour sauver Plutarque, vouloient soupçonner que le passage est corrompu, & c'est à quoi il n'y a nulle apparence, la faute & l'origine de la faute sont trop visibles. Plutarque devoit traduire *προσφέροντι τὰ ἱερὰ*, & Amiot, *à celui qui feroit l'oblation du sacrifice.*

26. *Mais peut-être que cela tient plus de la Fable que de l'Histoire.*] Plutarque suit ici la reflexion de Tite-Live, qui, après avoir rapporté cette particularité si surprenante, ajoûte: *sed in rebus tam antiquis, si qua similia veri sunt, pro veris accipiantur, satis habeam. Hæc ad ostentationem scenæ gaudentis miraculis aptiora, quam ad fidem, neque affirmare, neque refellere opera pretium est.* „ Mais dans ces „ choses si anciennes, je me contente qu'on prenne pour „ vrai ce qui est vrai-semblable. Ces incidens plus pro- „ pres à la scene, qui aime les évenemens miraculeux, „ qu'à l'Histoire, je ne veux, ni les assurer ni les re- „ futer ".

hommes, doivent être contrebalancées par quelques malheurs,

contrebalancer cette grande prosperité, vous avez resolu, grands Dieux, de nous envoyer quelque malheur, je vous prie de le détourner de la ville de Rome & de son armée, & de le fai-

27. *En n'appesantissant sur moi votre bras que le moins qu'il vous sera possible.*] Tite-Live, qui rapporte cette priere, ne met pas cette modification, très-indigne de Camillus, ἐλαχίςῳ κακῷ. Ce n'est pas un grand effort de vertu, que de demander aux Dieux une legere disgrace pour épargner à sa Patrie de grands malheurs, la plus mediocre vertu en est capable. Aussi Camillus demande-t-il tout le contraire, car il souhaite de grands malheurs pour épargner à sa Patrie la moindre disgrace. Voici ses termes, *ut eam invidiam lenire suo privato incommodo, quam minimo publico Populi Romani liceret.* „ Qu'il puisse appaiser cette envie des Dieux, plûtôt par ses propres malheurs, que par les moindres disgraces du Peuple Romain". Et c'est cette demande qui est juste & heroïque. Aussi Valere Maxime, homme d'un grand sens, met dans la bouche de Camillus la même priere, *precatus ut si cui Deorum nimia felicitas Populi Romani videretur, ejus invidia suo aliquo incommodo satiaretur.* Car dans cette priere le mot *aliquo* n'est pas un terme de modification, mais il signifie *quolibet*, quel que ce soit, *tel que les Dieux voudront*, comme le même Auteur le fait assez entendre, quand il ajoûte, „ c'est l'effet de la même vertu d'avoir „ augmenté les biens de sa Patrie, & d'avoir voulu trans„ porter sur sa tête seule ses maux". *Æqua enim virtutis & bona Patriæ auxisse, & mala in se transferre voluisse.* C'est la même priere que fit Paul Emile, long-temps après, lors qu'ayant heureusement terminé la guerre de Macedoine, il demanda aux Dieux, *ut si quis eorum invideret operibus ac fortunæ suæ, in ipsum potius sævirent, quam in Rempublicam.* D'où vient donc cette difference qui est entre Plutarque & Tite-Live? Je ne ferai pas difficulté de dire ici ma pensée, je croi qu'elle vient de la même cause que j'ai déja remarquée dans ma note 25. je veux dire du peu de connoissance du Latin. Plutarque a encore été trompé par le passage de Tite-Live, où le *quam* est pour *potius quam*, & comme Plutarque ne l'a pas entendu, il l'a separé de ce qui suit, & l'a joint avec ce qui précede, & a lu, *ut eam invidiam lenire suo privato incommodo quam minimo, publico Populi Romani liceret.*

faire tomber sur moi seul, [27] *en n'appesantissant sur moi votre bras, que le moins qu'il vous sera possible.* La priere finie, il voulut se tourner à droite, comme c'est la coûtume des Romains

ret. „ Qu'il fût permis au Peuple Romain d'appaiser cette envie par la plus legere disgrace qu'ils voudroient „ lui envoyer à lui Camillus ". Encore une fois, c'est une faute. L'élegance de ce *quam* pour *potius quam*, étoit inconnue à Plutarque. On pourroit dire pour l'excuser, qu'il a trouvé ce passage autrement écrit dans le Manuscrit dont il s'est servi, & qu'il y a lu, *ut eam invidiam publico Populi Romani liceret lenire suo privato incommodo quam minimo.* Mais outre que c'est deviner, il est aisé de sentir que cette transposition de mots est très-vicieuse. La differente maniere dont les Critiques ont voulu corriger ce passage, ne vaut pas mieux; ils l'obscurcissent au lieu de l'éclaircir. Pourquoi vouloir changer un texte si clair, si net, & qui presente un si beau sens? Le savant Gronovius l'avoit fort bien expliqué d'abord, car il avoit fort bien vu que Camillus prie de pouvoir appaiser cette envie par ses propres malheurs, plûtôt que par la moindre disgrace arrivée à la Republique. Dans sa petite édition de 1645. il établit très-solidement cette explication: *Vera pietas Camilli in patriam*, dit-il, *exigit hanc sententiam, ut omne deprecetur patria, inque suum caput verti petat.* Il rejette toutes les autres leçons; il fait voir que celle du texte est la seule bonne, & que ce qui a contribué à la corrompre, c'est ce *quam. On n'a pas pris garde*, dit-il, *que ce* quam *est pour* potius quam, *comme il est souvent employé.* Enfin j'ai eu le plaisir de voir, que ce sage Critique étoit entré dans ma pensée, car il finit sa remarque par ces mots, *notandus hic, ne in posterum alios fallat, Plutarchus, qui Livium nec cepit, nec bene reddidit.* „ Il faut noter ici la méprise de Plutarque, afin „ qu'il ne trompe personne à l'avenir, il n'a ni entendu, ni bien rendu les paroles de Tite Live. Car, *ajoûte-t-il*, Camillus dans Tite-Live, non plus que Paul „ Emile dans Velleius, ne demande aucune moderation „ dans les malheurs qu'il plaira aux Dieux de lui envoyer, mais il cherche tout simplement à les détourner „ de Rome & du Peuple Romain pour les faire tomber „ sur lui seul.

mains après qu'ils ont adoré & prié, & en se tournant il tomba. Ceux qui étoient près de lui furent allarmez de sa chute, mais [28] il se releva, & leur dit, que comme il l'avoit demandé aux Dieux, il lui étoit arrivé un petit malheur pour contrepoids d'une felicité fort grande.

Plaisante imagination.

Après avoir saccagé la ville, il resolut d'accomplir le voeu, qu'il avoit fait, de transporter à Rome la Statuë de Junon, [29] & ayant assemblé les ouvriers, il fit un sacrifice à la Déesse, & la pria *de recevoir favorablement la bonne intention & la devotion des Romains, & de vouloir venir douce & propice habiter avec les autres Dieux qui avoient pris sous leur protection la ville de Rome.* Il y en a qui disent que la Statuë même répondit, *qu'elle le voulois*

Il transporte à Rome la statue de Junon.

28. *Il se releva & leur dit, que comme il l'avoit demandé aux Dieux, il lui étoit arrivé un petit malheur pour contrepoids.*] En effet, voilà un leger contrepoids, & Camillus en auroit été quitte à bon marché. Il est certain que ces Payens ne cherchoient qu'à remplir, ou à éluder les Oracles, & les menaces de leurs Dieux par des applications favorables. Cependant il n'y a nulle apparence qu'un homme de la gravité & de l'âge de Camillus eût osé parler ainsi devant tant de gens, qui, malgré leur superstition, se seroient sans doute moquez d'une chose si frivole. Cette Histoire est la suite de la faute que Plutarque a faite, & que je viens d'expliquer. Et je suis surpris qu'il ait mieux aimé imputer à Camillus un sentiment si puerile, que de s'en tenir à ce que Tite-Live rapporte, & qui est de très-bon sens, que dans la suite l'évenement fit conjecturer que cette chute de Camillus avoit été le presage de sa condamnation & de son exil. *Idque omen pertinuisse postea eventu rem conjectantibus visum ad damnationem ipsius Camilli.* Liv. V. 2. ce que Valere Maxime confirme encore, *quod omen ad damnationem, qua postea oppressus est, pertinuisse visum est.*

29. *Et ayant assemblé les ouvriers.*] Ce n'étoient pas des ou-

loit & qu'elle y consentoit, [30] mais Tite-Live écrit que Camillus fit sa priere à la Déesse, & l'invita en touchant sa Statuë; & quelques-uns des assistans répondirent, *qu'elle le vouloit, qu'elle y consentoit, & qu'elle le suivroit volontiers*. Ceux qui soûtiennent & appuyent le miracle, ont pour garent la grande fortune de Rome, qui, de si petite & de si méprisable qu'elle étoit au commencement, ne seroit jamais montée à ce haut degré de puissance & de gloire, si quelque Dieu ne l'eût assistée en toutes occasions, en lui donnant des signes visibles de sa presence.

Mais Dieu peut assister sans donner des marques visibles de sa presence.

On rapporte aussi plusieurs autres miracles de même nature, comme que les Statuës avoient sué fort souvent, qu'on les avoit entendu soûpirer, qu'elles s'étoient remuées & tour-

Plutarque a traité plus au long cette même matiere dans la Vie de Coriolan.

ouvriers. Camillus n'avoit garde de commettre une si grande impieté, que de faire toucher par des ouvriers cette Statue si respectée, qu'il n'y avoit que certains Prêtres qui eussent la permission de la toucher. Mais il choisit dans toute l'armée les jeunes gens les mieux faits, qui, après s'être bien purifiez, & vêtus de robes blanches, s'approcherent de la Statue avec toute sorte de respect & de veneration. Tite-Live V. 22.

30. *Mais Tite-Live écrit que Camillus fit sa priere à la Déesse, & l'invita en touchant sa Statuë.*] Plutarque ne s'est pas servi heureusement de sa memoire dans le recit de ce fait. Tite-Live ne dit point du tout que ce fut Camillus lui-même qui toucha à la Statuë de la Déesse, il donne cela à ces jeunes hommes, dont je viens de parler. Voici le passage: *Namque delecti ex omni exercitu juvenes, pure lotis corporibus, candida veste, quibus deportanda Romam Regina Juno assignata erat, venerabundi templum inière, primo religiose admoventes manus, quod id ipsum more Etrusco nisi certæ gentis sacerdos attrectare non esset solitus, &c.* Tite-Live V. 22. Il n'y a pas là un seul mot de Camillus.

tournées, qu'on leur avoit vu faire des signes des yeux, & autres telles merveilles, dont les anciennes Histoires sont pleines. Je pourrois aussi rapporter sur le témoignage de plusieurs hommes de mon temps, beaucoup de choses semblables, aussi dignes d'admiration, & qui ne doivent pas être legerement rejettées; mais ce sont des prodiges, qu'il est également dangereux de croire & de rejetter trop facilement; car la foiblesse des hommes est si grande, que n'ayant point de bornes, & ne pouvant jamais s'arrêter, [31] elle tombe par le trop de credulité dans la superstition & dans l'orgueil, & par le trop de défiance, elle est portée à negliger & à mépriser les choses saintes. Le meilleur parti & le plus sûr est de tenir le juste milieu entre ces deux extremitez, & de ne rien décider qu'avec beaucoup de circonspection & de retenue.

Jugement de Plutarque, sur les miracles.

La foiblesse porte les hommes, ou à la credulité, mere de la superstition, ou à la défiance, mere de l'impieté.

Superstition toûjours accompagnée d'orgueil.

Milieu qu'il faut tenir entre la credulité & la défiance, sur le fait des miracles.

Camillus, soit que le grand exploit, qu'il venoit de faire en se rendant maître d'une ville rivale de Rome, & dont le siege avoit duré dix ans, ou que les louanges de ses flatteurs lui

31. *Elle tombe par le trop de credulité dans la superstition & dans l'orgueil.*] On sait qu'en matiere de Religion, la trop grande credulité enfante la superstition. Mais comment peut-elle enfanter l'orgueil? On peut dire que c'est en nous persuadant que nous sommes seuls aimez de Dieu; que la Divinité n'a des yeux que pour nous, & que nous sommes seuls éclairez sur les choses saintes, ce qui enfin nous porte à n'avoir que du mépris pour notre prochain. Tel est le caractere d'Eutyphron dans Platon. Et combien voit-on de caracteres semblables! C'est le sens le plus naturel qu'on puisse donner à ce passage. Cependant je le croi corrompu, & dans un Manuscrit au lieu de τύφος on lit *κατήφειαν*, *abbattement*, *crainte accompagnée de tristesse.* Ce qui s'accorde fort bien avec ce que Plutarque même écrit dans le Traité de la superstition,

lui eussent enflé le cœur, & lui eussent inspiré des sentimens peu convenables à un Magistrat, soûmis aux Loix & aux usages de sa Patrie, triompha avec un appareil trop superbe & trop insolent, en ce qu'il traversa la ville, monté sur un char tiré par quatre chevaux blancs, ce qu'aucun General avant lui n'avoit osé faire, & qu'aucun n'osa imiter depuis; [32] car les Romains regardent cette sorte de char comme sacré, & le croyent uniquement destiné au Roi & pere des Dieux. Ce fut-là principalement ce qui lui attira la haine de ses Citoyens, peu accoûtumez à se voir insulter avec tant de faste; mais il s'y joignit encore une autre raison qui y contribua beaucoup; ce fut l'opposition opiniâtre qu'il fit à la Loi, qui ordonnoit que la ville seroit partagée; car les Tribuns avoient proposé qu'on partageât le Senat & le Peuple en deux, que la moitié demeurât à Rome, & que l'autre moitié allât habiter la ville conquise, selon que le sort en décideroit. Ils prétendoient que les uns & les autres en seroient plus riches, & que par le moyen de ces deux grandes

Orgueil peu convenable à un Magistrat soumis aux Loix.

Char tiré par des chevaux blancs, tenu pour sacré.

Camillus s'oppose à la Loi, qui ordonnoit que la moitié des citoyens de Rome, iroit habiter Veies.

tion, *que c'est une opinion passionnée, une imagination qui engendre dans l'ame une frayeur, qui abbat & atterre l'homme*, & que le superstitieux *est un homme éperdu qui craint tout, la Terre, la Mer, l'Air, le Ciel, les Tenebres, la Lumiere, le bruit, le silence, les songes.*

32. *Car ils regardent cette sorte de char comme sacré, & le croyent uniquement destiné au Roi, & pere des Dieux.*] Car les Anciens ont feint que Jupiter étoit porté sur un char à quatre chevaux, parce qu'ils n'en connoissoient point à six. Mais ils ne le donnoient pas à Jupiter seul, ils le donnoient aussi au Soleil. Tite-Live, V. 23. *Jovis Solisque equis æquiparari Dictatorem in religionem etiam habebant, triumphusque ob eam unam maxime rem clarior quam gratior fuit.*

des villes, ils défendroient mieux leur païs, & conserveroient plus facilement leurs richesses. Le Peuple, qui s'étoit fort augmenté & fort enrichi, avoit reçu avec joye cette proposition, & étoit continuellement dans la place autour des Rostres à demander & à presser en criant, & en faisant beaucoup de bruit, qu'on recueillît les suffrages. Le Senat & les plus considerables d'entre les autres Citoyens, persuadez que cette Loi des Tribuns étoit moins un partage, qu'une totale destruction de Rome, ne pouvoient y consentir, & eurent recours à Camillus, qui craignant le succès de ce combat, inventoit toûjours des prétextes, & supposoit de nouveaux embarras pour s'excuser auprès du Peuple, & éloignoit ainsi la proposition de cette Loi. Voilà ce qui le rendoit odieux au Peuple.

Car tout changement plait au Peuple.

Le Senat, & les plus considerables des Citoyens, regardent ce partage, comme la ruïne de Rome.

Mais la cause la plus grande & la plus manifeste de l'aversion, qu'on avoit pour lui, venoit de la dixme des dépouilles; & si cette cause n'étoit pas entierement juste, elle étoit du moins specieuse, & ne manquoit pas de quelque sorte de raison; car lorsque Camillus partit pour le siege de Veies, il fit vœu que s'il prenoit cette ville, il consacreroit à Apollon la dixme de tout ce butin; mais la ville prise & pillée, soit qu'il eût de la peine à chagriner ses Citoyens, ou que les grandes affaires, qu'il avoit sur les bras, lui eussent fait oublier son vœu, il souffrit que le Peuple s'enrichît de ce butin, n'en fit aucune recherche, & long-temps après, sur le point de sortir de charge, il se ravisa, & fit son rapport au Senat. Les Devins de leur côté annoncerent que la colere des Dieux paroissoit manifestement dans

Un an après.

dans les sacrifices, & qu'il falloit les appaiser par des presens proportionnez aux graces qu'on en avoit reçuës. Le Senat, qui trouva qu'il étoit impossible de faire que le butin n'eût pas été partagé, ordonna que chacun de ceux qui y avoient eu part, seroit obligé par serment de rapporter la dixiéme partie de ce qui lui étoit échu.

Pour executer ce Decret, il fallut en venir à des extremitez fort tristes, & l'on ne put, sans de grandes violences, obliger des Soldats, qui étoient pauvres, & qui avoient essuyé tant de travaux & de fatigues, à rendre une si grosse portion de ce qu'ils avoient gagné, & ce qui est encore plus rude, de ce qu'ils avoient déja dépensé. Camillus, accablé de leurs plaintes, & manquant de meilleures couleurs pour deguiser sa faute, eut l'imprudence d'alleguer la plus mauvaise & la plus ridicule de toutes les excuses, & d'avouer franchement qu'il avoit oublié son vœu. Cela irrita encore davantage le Peuple, qui disoit hautement *qu'alors il avoit voué la dixme des dépouilles des ennemis, & que presentement il offroit la dixme des biens de ses Citoyens.*

Cependant chacun ayant apporté la part qu'il devoit, il fut resolu qu'on en feroit une grande urne d'or, & qu'on l'envoyeroit à Delphes. Mais l'or étoit fort rare à Rome; & comme les Magistrats cherchoient les moyens d'en avoir, les Dames Romaines, après avoir déliberé entre elles, donnerent tout l'or de leurs joyaux pour cette offrande, [33] qui fut du poids de

L'or fort rare à Rome, du temps de Camillus.

Tout l'or des joyaux des Dames Romaines, ne pesoit que huit talens.

33. *Qui fut du poids de huit talens.*] Ce passage est con-

de huit talens. [34] Le Senat voulant recompenser & honorer dignement leur magnanimité, [35] ordonna qu'après leur mort on feroit leur oraison funebre, comme on faisoit celle des grands Personnages; car auparavant ce n'étoit pas la coûtume de louer publiquement les Dames Romaines à leurs funerailles. Et pour porter cette offrande, on choisit parmi les plus considerables de la ville [36] trois Ambassadeurs, qu'on envoya sur un vaisseau long, garni de bons rameurs, & orné comme pour une des plus augustes ceremonies.

Vaisseau long, c'est-à dire, sur un vaisseau de guerre, sur une galere, & non pas sur un vaisseau de charge.

[37] La tempête & le calme penserent leur être également funestes; car après avoir été sur le point de perir par la tourmente, ils furent jet-

siderable, en ce qu'il nous apprend, que du temps de Camillus, tous les joyaux d'or des Dames Romaines rassemblez, ne pesoient que huit talens, c'est-à-dire la somme de quatre vingts mille écus. Car le talent d'or ne valoit que dix fois le talent d'argent, dix mille écus. L'urne qu'on fit de cet or, étoit ce qu'on appelloit *crater*, un vaisseau assez grand, derriere lequel un homme pouvoit se cacher, comme Virgile dit de Rhœtus, Æneid. IX.

Sed magnum metuens se post cratera tegebat.

Il falloit que le don fût considerable, pour tenir lieu de la dixme du butin.

34. *Le Senat voulant recompenser & honorer dignement leur magnanimité.*] Plutarque met la chose en beau, & ne dit point qu'on paya cet or aux Dames qui le fournirent, c'est ce que Tite-Live n'a pas oublié de marquer: *Pondere ab singulis auri accepto, æstimatoque, ut pecunia solverentur, crateram auream fieri placuit, quæ donum Apollini Delphos portaretur.* Liv. V. 25. & cela est plus vrai-semblable. Les Romains auroient-ils voulu s'aquitter de leur vœu aux dépens des femmes? C'étoit bien assez pour elles d'avoir sacrifié leurs joyaux, & elles étoient dignes de louange, quoi que le Senat leur en eût fait payer le prix.

 35. Or-

jettez par le calme dans un danger qui n'étoit pas moins grand, dont ils n'échapperent que par miracle, & lors qu'ils ne s'y attendoient plus. Le vent leur ayant manqué près des Isles Æolienes, les vaisseaux des Lipariens fondirent sur eux comme sur des Corsaires; mais les Lipariens, voyant qu'ils ne faisoient que tendre les mains, & qu'ils ne se défendoient que par des prieres, ne les chargerent pas, & se contenterent de remorquer leur vaisseau, & de le conduire dans leur port, où ils exposerent en vente leurs biens & leurs personnes après les avoir declaré pirates, & ils ne les relâcherent qu'avec beaucoup de peine, persuadez enfin [38] par la vertu & par l'autorité du pre-

Les Isles de Lipari, ou de Vulcain, entre l'Italie & la Sicile.

35. *Ordonna qu'après leur mort on feroit leur oraison funebre.*] Cet honneur ne leur fut pas accordé en cette occasion; mais quelques années après, lors qu'elles eurent encore contribué tout leur or pour parfaire la somme qui avoit été promise aux Gaulois. Le seul privilege qu'on leur accorda en cette rencontre, ce fut d'aller aux sacrifices & aux jeux sur des chars couverts & suspendus, qu'on appelloit *pilenta*, & d'aller les jours de fête & les jours ouvriers dans les ruës sur des chars découverts, qu'on appelloit *carpenta*. *Honoremque ob eam munificentiam ferunt matronis habitum, ut pilento ad sacra ludosque, carpentis festo profestoque uterentur.* Tite-Live V. 25. Le *pilentum* étoit plus honorable que le *carpentum*.

36. *Trois Ambassadeurs.*] L. Valerius. L. Sergius & A. Manlius. Tite-Live, V. 28.

37 *La tempête & le calme penserent leur être également funestes.*] Ce passage est corrompu dans le texte. Je lis, ἦν δ' ἄρα καὶ χειμὼν, καὶ γαλήνη ἀργαλέον, ἀλλ' ὁμῶς, &c. Un Manuscrit m'a fourni ces deux derniers mots ἀλλ' ὁμῶς qui manquent visiblement, & il n'est pas difficile de voir que le mot ἀργαλέον, est dit de ce qui precede, & qu'il n'y a que la ponctuation à changer.

38. *Par la vertu & par l'autorité du premier Magistrat de la ville appellé Timasitheus.*] Tite-Live n'a cru le pouvoir mieux louer qu'en disant: *Vir Romanis similior quam suis.*

Generosité de Timasitheus, premier Magistrat des Liparéens.

premier Magistrat de la ville, appellé Timasitheus, qui, après avoir rendu aux Romains ce bon office, mit encore en mer quelques vaisseaux qui étoient à lui, les escorta dans leur voyage, & leur aida à consacrer leur offrande, [39] ce qui lui procura dans Rome les honneurs que sa generosité meritoit.

Camillus, nommé un des Tribuns militaires, pour la troisième fois.

Les Tribuns du Peuple voulurent reparler de la Loi, qu'ils avoient faite sur le partage des Citoyens pour aller habiter Veies, mais la guerre des Falisques, qui survint fort à propos, ayant donné aux Patriciens la liberté de tenir les Comices à leur gré, [40] ils nommerent Furius Camillus Tribun militaire, avec cinq autres; car les affaires, qu'on avoit sur les bras, demandoient un Capitaine, qui, par son experience dans la guerre, eût acquis beaucoup de reputation & d'autorité. Le Peuple approuva ce choix par ses suffrages, & Camillus entra incontinent dans les terres des Falisques, & alla mettre le siege devant la ville de Phaleres, qui étoit bien fortifiée, & pourvuë de toutes les choses necessaires. Il n'ignoroit pas que cette place étoit fort difficile à prendre, & que son entreprise demandoit beaucoup de temps, mais ces raisons-là mêmes l'y engagerent, car il vouloit à quelque prix que ce fût occuper ses Citoyens, & empêcher qu'ils n'eussent le loisir de faire des caba-

Camillus assiege Phaleres, ville de la Toscane, peu eloignée du Tibre.

fuis. „ Homme plus semblable aux Romains qu'à ses Ci-
„ toyens.

39. *Ce qui lui procura dans Rome les honneurs que sa generosité meritoit.*] On établit le droit d'hospitalité entre les Romains & lui, par un Decret du Senat, & on lui fit des presens aux dépens du public.

40. *Ils nommerent Furius Camillus.*] J'ai lu dans le tex-

valés à Rome, & d'y exciter des seditions, les Romains, à l'exemple des Medecins, ayant presque toûjours usé de ce remede, de pousser au dehors les humeurs capables de troubler la Republique.

Politique en quoi imite la Medecine.

Les Phaleriens se reposant sur la bonté de leurs fortifications & de leurs remparts, faisoient si peu de cas du Siege, que tous les Habitans, hors ceux qui gardoient les murailles, alloient en robe dans la ville, & que leurs enfans frequentoient les écoles à l'ordinaire, & sortoient de la ville pour se promener & s'exercer sous la conduite de leur Maître. Car les Phaleriens, à l'exemple des Grecs, avoient un Maître commun, voulant que leurs enfans s'accoûtumassent dès leur bas-âge à être nourris & élevez les uns avec les autres. Ce Maître donc, qui n'attendoit qu'une occasion de se servir de ces enfans pour trahir les Phaleriens, les menoit tous les jours hors des murs, fort peu loin d'abord, & les remenoit ensuite dans la ville, après qu'ils s'étoient exercez. Ainsi les accoûtumant peu à peu à s'éloigner davantage, & à ne rien craindre, comme n'y ayant aucun danger, enfin, un jour, qu'il les avoit tous assemblez, il donna exprès dans les gardes avancées des Romains, leur livra ses écoliers, & demanda qu'on le menât à Camillus, ce qui fut executé.

Maîtres publics à Phaleres, ce qui n'étoit pas en usage à Rome.

Perfidie du Maître d'école des Phaleriens.

Quand

re ἀνέδειξαν, au lieu de ἀνέδειξε. Il y a dans un Manuscrit, ἀποδεῖξαι, comme une suite du mot ἀρχαιρεσιάσαι, qui precede, & cette leçon peut être fort bonne, *donna la liberté aux Patriciens de tenir les Comices à leur gré, & de nommer Camillus Tribun militaire, &c.* Camillus fut alors Tribun militaire pour la troisieme fois, & ce fut la premiere année de l'Olympiade 97. l'an de Rome 361.

Quand il fut devant lui, il lui dit, *qu'il étoit le Maître d'école des Phaleriens, qu'il préferoit le plaisir de l'obliger, à tous les devoirs de son emploi, & qu'il lui livroit la ville, en lui livrant ces enfans.*

Camillus ne l'eut pas plûtôt entendu, qu'il trouva cette action horrible, & que se tournant vers ceux qui étoient avec lui, il leur dit, *Que c'est une méchante chose que la guerre, & qu'elle cause d'injustices & de mauvaises actions!* [41] *Cependant il ne laisse pas d'y avoir dans la guerre de certaines regles & de certaines Loix pour les gens de bien. Et il ne faut pas être si avide de la victoire, qu'on n'évite avec soin le reproche de la devoir à des moyens impies & honteux. Car un bon General doit compter sur sa propre vertu, & nullement sur la méchanceté & sur la perfidie des autres.* En même temps il ordonna qu'on déchirât les habits de ce méchant homme, qu'on lui liât les mains derriere le dos, & qu'on donnât à ces enfans des verges & des courroyes, afin qu'ils remenassent ce traître dans la ville, en le fouettant toûjours.

La guerre a ses Loix & ses regles, que les gens de bien ne violent jamais.

Belle action de Camillus.

Cependant les Phaleriens s'étant apperçus de la trahison de leur Maître d'école, toute la ville étoit pleine de tristesse & de deuil pour une si grande perte; les principaux, tant hommes que femmes, couroient tout forcenez sur les murailles & aux portes, sans savoir pourquoi.

41. *Cependant il ne laisse pas d'y avoir dans la guerre de certaines Loix.*] *Sunt & belli, sicut pacis jura, justeque ea non minus quam fortiter didicimus gerere.* Tite-Live, V. 17. Il y a du plaisir à comparer le discours que Tite-Live met là dans la bouche de Camillus avec celui que Plutar-

quoi. Au milieu de ce desordre & de ce tumulte, tout d'un coup ils apperçoivent leurs enfans, qui ramenoient leur Maître nud & lié, en le fouettant, & qui appelloient Camillus *leur Dieu, leur Sauveur & leur Pere.*

[42] Ce spectacle remplit d'admiration, non-seulement les peres de ces enfans, mais tous les Citoyens en general, & fit naître dans tous les cœurs un si violent desir de se remettre à la justice de Camillus, que sur l'heure même ils assemblent le Conseil, & lui envoyent des Deputez pour se rendre à lui, eux & leur ville.

Effet que produit la justice d'un homme, dans le cœur de ses ennemis.

Camillus envoya à Rome les Deputez, qui ayant été introduits dans le Senat, dirent, *que les Romains en preferant la justice à la victoire, leur avoient enseigné à preferer leur defaite à leur liberté, & qu'ils avouoient qu'ils n'étoient pas si inferieurs aux Romains en puissance, qu'ils se reconnoissoient vaincus & surmontez par leur vertu.* Le Senat les renvoya à Camillus, afin qu'il en ordonnât comme il le jugeroit à propos. Camillus n'exigea que quelques sommes d'argent des Phaleriens, fit alliance avec tous les Falisques, & s'en retourna à Rome.

Pour payer les Soldats, afin que le Peuple Romain fût soulagé.

Les gens de guerre, qui s'étoient attendus à piller la ville de Phaleres, voyant qu'ils s'en retournoient les mains vuides, se mirent à accuser Camillus, & à le décrier auprès des autres

tarque lui donne ici.

42. *Ce spectacle remplit d'admiration.*] Il y a faute au texte. Au lieu de *θαυμάσαι*, qui ne peut faire aucun sens, il faut lire comme dans un Manuscrit *θαῦμά τε καὶ πόθον ἐμποιεῖ.*

tres Citoyens, comme un homme qui haïssoit le Peuple, & qui par envie avoit empêché les pauvres de profiter de cette occasion de s'enrichir.

Cependant les Tribuns proposerent de nouveau la Loi du partage des Habitans, & vouloient la faire passer par les suffrages du Peuple. Camillus, se chargeant volontiers de toute la haine que cette affaire pourroit lui attirer, [43] parla sur ce sujet avec tant de liberté & de force, qu'il l'emporta, & fit abroger la Loi; mais cela le rendit si odieux, qu'ayant perdu dans ce temps-là un de ses enfans, ce malheur domestique ne put adoucir le Peuple irrité, quoi que le bon naturel de Camillus lui fît supporter si impatiemment cette perte, qu'ayant été assigné à comparoître en Justice, son affliction ne lui permit pas de sortir, & qu'il se tint renfermé dans sa maison avec les femmes.

Il fait abroger la Loi du partage des Habitans.

Affliction de Camillus, pour la mort d'un de ses fils.

Lucius Apuleius Tribun du Peuple.

Son accusateur étoit Lucius Apuleius, qui l'accusoit d'avoir détourné une grande partie des richesses de la Toscane, & pour appuyer l'accusation, on disoit qu'on avoit vû chez lui certaines portes d'airain qu'on y avoit prises. Le Peuple étoit si animé, qu'on voyoit manifestement qu'il le condamneroit sur le moindre prétexte. Assemblant donc ses amis, ceux qui avoient fait la guerre avec lui, & ses Colle-

43. *Parla contre cette Loi avec tant de liberté & de force.*] On peut voir son discours dans Tite-Live, Liv. V. 30. ce fut la premiere année de l'Olympiade 97.

44. *Il sortit de sa maison.*] Tout ceci n'arriva que quatre ans après la prise de Phaleres, la premiere année de l'Olympiade 98. l'an de Rome 365.

45. *Après qu'il eut prononcé ces imprecations contre ses Citoyens, comme Achille.*] Plutarque fait bien connoître le juge-

legues, qui étoient en fort grand nombre, il les conjura de ne pas permettre qu'il fût condamné sur des accusations si pleines de calomnie, & d'empêcher qu'il ne devînt le mépris & la risée de ses ennemis. Ses amis, après avoir parlé & consulté ensemble, lui répondirent qu'ils ne pouvoient lui être d'aucun secours auprès de ses Juges, & que tout ce qu'ils pouvoient faire, s'il étoit condamné à l'amende, c'étoit de lui aider à la payer.

Camillus se bannit lui-même, sort de Rome, & prononce contre elle d'affreuses imprecations.

Camillus, ne pouvant soûtenir la honte d'une condamnation, resolut dans le fort de son ressentiment de sortir de la ville, & de s'exiler lui-même. Après avoir donc embrassé sa femme & son fils, [44] il sortit de sa maison, & alla jusqu'à la porte de la ville dans un profond silence; quand il fut prêt à sortir, il se tourna, & levant ses mains vers le Capitole, il pria les Dieux, *que si c'étoit injustement & par la violence, ou par l'envie du Peuple, qu'il étoit si honteusement chassé, les Romains s'en repentissent un jour, & qu'ils fussent obligez de témoigner à la face de l'Univers, le besoin qu'ils auroient de lui, & le regret que leur causeroit son absence.*

Imprecations indignes d'un homme de bien.

[45] Après qu'il eut prononcé ces imprecations contre ses Citoyens, comme Achille, & qu'il fut parti, abandonnant sa cause, [46] il fut con-

gement qu'il fait de ces imprecations de Camillus, en les comparant à celles qu'Achille fait contre les Grecs dans le 1. liv. de l'Iliade, car ce sont les mêmes, & il n'y a qu'un homme emporté, violent, injuste, implacable, qui se porte contre sa Patrie à de si grands excès.

46. *Il fut condamné à une amende de quinze mille asses, qui font quinze cens drachmes.*] Le dixain, ou denier Romain étoit de même poids & de même valeur que la drach-

Sept cens cinquante livres.

condamné à une amende de quinze mille asses, qui font quinze cens drachmes, car l'as est une petite monnoye d'argent, dont les dix font le dixain ou denier, qui répond à notre drachme.

Romains persuadez que les maledictions, n'étoient jamais sans effet.

[47] Il n'y a pas un Romain, qui ne soit persuadé que ces maledictions furent suivies de l'effet, & qu'elles attirerent sur les Citoyens une punition, qui fut la vengeance de leur injustice, vengeance, qui veritablement ne fut ni douce, ni agreable à Camillus, & qui au contraire, lui causa beaucoup de douleur, mais qui fut très-éclatante & très-honorable, tant la colere du Ciel se declara incontinent contre Rome; [48] car elle amena un temps, qui la couvrit d'envie, & versa sur elle comme un deluge de dangers accompagnez d'infamie, soit que ce fût uniquement l'ouvrage de la Fortune, ou qu'il y ait veritablement un Dieu commis pour empêcher que l'ingratitude n'outrage impunément la vertu.

Mais il a reconnu que la Fortune n'est rien, & que tout est gouverné par la Providence.

Le

drachme Attique, & valoit dix sols de notre monnoye, & il falloit dix asses pour faire un denier, ainsi quinze mille asses faisoient justement quinze cens drachmes, & valoient sept cens cinquante livres, & quoi qu'il n'y eût pas de monnoye d'argent du temps de Camillus, c'étoit toûjours la même proportion.

47. *Il n'y a pas un Romain qui ne soit persuadé que ces malédictions furent suivies de l'effet.*] C'est pourquoi Horace a dit, Epod. V. 89.

Dira detestatio.
Nulla expiatur victima.

Comme si Dieu ne se souvenoit de l'injustice des hommes, qu'à l'occasion de ces maledictions.

48. *Car elle amena un temps qui la couvrit d'envie.*] On pourroit peut-être expliquer favorablement cette expression, en prenant le mot, φθόνον, *envie*, pour les maux dont Dieu accable ceux qui ont attiré sa vengeance par leur

Le premier signe, avant-coureur des maux qui menaçoient Rome, arriva au mois de Juillet; [50] & ce fut la mort du Censeur, car les Romains ont une veneration particuliere pour ce Magistrat, & ils le tiennent pour sacré; & le second arriva peu de temps avant l'exil de Camillus. Un certain Personnage, appellé Marcus Ceditius, [51] qui n'étoit pas d'une famille noble, ni du corps du Senat, mais d'ailleurs d'une naissance honnête, & homme de bien, avertit les Tribuns de l'armée d'une chose très-digne de consideration. Il leur dit que la veille, comme il marchoit seul la nuit dans la rue neuve, il entendit quelqu'un qui l'appelloit à haute voix, & que s'étant tourné, il n'avoit vu personne; mais qu'il avoit entendu une voix qui étoit plus forte que celle d'un homme, & qui lui dit; *Marcus Ceditius, depêche-toi, dès le point du jour, d'aller dire aux Tribuns de l'armée, qu'ils attendent bientôt les Gaulois.*

La même année, quelques mois après le premier. Rapport que Ceditius fait aux Tribuns.

leur ingratitude, par leur injustice, par leur orgueil. Cependant j'aime mieux la leçon que presente un Manuscrit, où au lieu de φθόνον, *envie*, on lit φόνον, *meurtre, carnage*, qui fait ici un sens plus droit & plus naturel. *Car elle amena un temps qui la remplit de meurtre.*

49. *Ou qu'il y ait veritablement un Dieu pour empêcher que l'ingratitude.*] C'étoit la Déesse *Nemesis*, à qui les Anciens ont attribué le soin de punir les mauvaises actions, & particulierement l'orgueil & l'ingratitude.

50. *Et ce fut la mort du Censeur.*] Le Censeur C. Julius mourut cette année-là, & on nomma à sa place M. Cornelius, mais dans la suite on se fit un scrupule de Religion de remplir la place des Censeurs qui mouroient en charge, parce que Rome fut prise bientôt après; c'est pourquoi, non seulement on ne remplit plus leur place, mais on obligea même l'autre Censeur à se demettre de sa charge, lorsque son Collegue étoit mort. Quelle superstition!

51. *Qui n'étoit pas d'une famille noble.*] Il étoit Plebeien. Tite-Live. liv. V. 32.

lois. Cet avertissement ne fut pour les Tribuns qu'un sujet de risée, & bien-tôt après arriva la disgrace de Camillus.

La même année.

Les anciens appelloient *Celtes*, tous les Peuples du Couchant & du Nord, *Strab.* Liv. 2.

Les Gaulois étoient une Nation Celtique. On dit qu'à cause de leur trop grande multitude, ils quitterent leur païs, qui ne pouvoit pas les nourrir, & qu'ils chercherent des terres plus fertiles. Ils étoient des millions d'hommes capables de porter les armes, & il y avoit encore un plus grand nombre de femmes & d'enfans. Les uns allerent du côté de l'Ocean Septentrional, passerent les monts Riphéens, & occuperent les extremitez de l'Europe ; les autres s'établirent entre les Pyrenées & les Alpes, [52] près des Senonois & des Celtoriens, où ils demeurerent fort longtemps ; [53] mais un jour, ayant goûté pour la premiere fois du vin qui leur avoit été apporté d'Italie, ils furent si charmez de cette boisson, & si transportez par ce nouveau plaisir, que n'étant plus les maîtres d'eux-mêmes, ils prirent leurs femmes & leurs enfans, & se jetterent du côté des Alpes, pour aller cher-

Les monts Riphéens, les montagnes de la Sarmatie, de la Moscovie Septentrionale.

52. *Près des Senonois & des Celtoriens.*] Le Senonois comprenoit Sens, Auxerre, Troyes, jusqu'à Paris. Les Celtoriens sont inconnus. Ortelius croit qu'il y a faute au texte. V. Tite-Live. V. 34. & 35.

53. *Mais un jour, ayant goûté pour la premiere fois d'un vin qui leur avoit été apporté d'Italie.*] Tite-Live donne cela, non comme une verité certaine, mais comme un bruit qui avoit couru. *Eam gentem*, dit-il, *traditur fama dulcedine frugum, maximeque vini nova tum voluptate captam, Alpes transisse.* Ruauld, dans ses *Animadversions*, s'étonne fort qu'on eût pu croire qu'une Nation si belliqueuse se fût jettée dans l'Italie seulement pour l'amour du vin qu'elle avoit trouvé excellent. Mais quoi qu'il dise, la vrai-semblance n'est pas entierement bannie de ce conte. Nous connoissons encore aujourd'hui des Gaulois qui ne sont plus barbares, & qui seroient bien capables

chercher la terre qui portoit un si excellent fruit, traitant tous les autres païs de steriles & de sauvages.

Le premier, qui leur porta du vin, & qui les excita à passer en Italie, ce fut un Toscan, nommé Aruns, homme de grande naissance, & qui n'étoit pas d'un mechant naturel, mais à qui il étoit arrivé un fort grand affront, dont il cherchoit à se venger. Il étoit Tuteur [54] d'un jeune orphelin, appellé Lucumon, le plus riche de la ville, & le plus celebre par sa beauté. Ce pupille avoit été nourri dans sa maison dès son enfance, & étant devenu grand, il n'en voulut pas sortir, faisant semblant d'aimer son Tuteur, & de ne pouvoir se passer de sa compagnie. Pendant long-tems il fut assez heureux pour cacher la passion qu'il avoit pour la femme d'Aruns, & celle que cette femme avoit pour lui; mais enfin leur passion devint si violente, que ne pouvant ni la vaincre, ni la cacher, Lucumon entreprit d'enlever sa maîtresse, & de la retenir publique-

Histoire d'Aruns & de Lucumon.

bles d'en faire autant. Et veritablement quelle raison plus forte pour déterminer des gens, qui manquent d'habitation, à preferer une terre à une autre, que sa fertilité & l'excellence de ses fruits? Cette tradition n'est donc pas si terrible ni si injurieuse à la Nation Gauloise, que l'a cru Ruauld. Quand Moyse envoya des espions pour reconnoître la terre de Chanaan, & pour lui en faire leur rapport, ces espions ne jugerent-ils pas de la bonté de cette terre promise par la grappe enorme de raisin qu'ils en rapporterent, & ne dirent-ils pas à leur retour qu'ils avoient trouvé une terre decoulante de lait & de miel, *quæ revera fluit lacte & melle?* Nomb. XIII. 28.

54. *D'un jeune orphelin, appellé Lucumon.*] Ce nom-là ne se donnoit qu'à ceux qui étoient d'une grande naissance, car c'étoit le nom que les Toscans donnoient à leurs Rois. *Lucumones, qui reges sunt lingua Tuscorum.* Servius.

quement ; le mari le mit en Justice, mais il succomba, vaincu par le credit, par les amis, & par les largesses de Lucumon. De desespoir il quitta son païs, & ayant oui parler des Gaulois, il les alla trouver, & se mit à leur tête, pour les mener en Italie.

D'abord les Gaulois s'emparerent de toutes les Terres, que les Toscans avoient tenues anciennement, depuis les Alpes jusqu'à l'une & l'autre mer ; & une marque certaine que toute cette contrée étoit de la Toscane, ce sont les noms qui restent, car la Mer superieure, ou Septentrionale, est appellée *Adriatique*, du nom de la Ville Adria, bâtie par les Toscans, & la Mer inferieure, ou Meridionale, est encore appellée *la Mer Toscane.* Tout le païs est planté d'arbres, plein de pâturages, & arrosé de plusieurs rivieres. Il avoit de plus dix-huit grandes villes, où le commerce & le luxe regnoient à l'envi. Les Gaulois en chasserent les Toscans, & s'en rendirent maîtres. Mais cela étoit arrivé longtemps auparavant.

Deux cens ans auparavant.

Les Gaulois assiegent Clusium, Chiusi.

Pour lors les Gaulois assiegerent la ville de Clusium. Les Clusiens eurent recours aux Romains, & les supplierent d'envoyer à ces Barbares des Ambassadeurs avec des Lettres.

Les Romains leur envoyent des Ambassadeurs.

Les trois fils de Fabius Ambustus.

Les Romains choisirent trois hommes des plus illustres, & leur envoyerent trois freres de la Maison des Fabiens. Les Gaulois les reçurent humainement, à cause du nom de Rome, & cessant de battre la ville, ils leur don-

55. *Mais vous suivez la plus ancienne de toutes les Loix, qui ordonne que le plus foible obéisse au plus fort.*] C'est le langage de la nature corrompuë, ou qui n'est encore éclairée

donnerent audience, & écouterent leurs propositions. Les Ambassadeurs leur demanderent, *quel tort leur avoient fait les Clusiens, pour la reparation duquel ils fussent venus assieger leur ville?* Brennus, Roi des Gaulois, se prenant à rire, leur dit: *Les Clusiens nous font le tort de posseder plus de terres qu'ils n'en peuvent cultiver, & de ne pas nous en faire part, à nous qui sommes étrangers, & en fort grand nombre, & pauvres. C'est le même tort que vous avoient fait anciennement les Albains, les Fidenates, & ceux d'Ardées, & que vous ont fait encore tout recemment les Veiens, les Capenates, & la plûpart des Falisques & des Volsques, contre lesquels vous marchez avec toutes vos forces, & s'ils ne partagent avec vous leurs fortunes, vous les faites esclaves, vous pillez leurs biens, & vous ruinez leurs villes. Et en cela, Romains, vous ne faites rien d'étrange ni d'injuste,* [55] *mais vous suivez la plus ancienne de toutes les Loix, qui ordonne, que le plus foible obéïsse au plus fort, depuis Dieu-même jusqu'aux bêtes brutes, à qui la nature a imprimé ce sentiment, que le fort domine sur le plus foible. Cessez donc d'avoir tant de pitié des Clusiens assiegez, de peur que votre exemple ne nous apprenne à avoir aussi pitié de tant de Peuples que vous avez opprimez.*

Audience que les Gaulois donnent aux Ambassadeurs Romains.

Réponse de Brennus à ces Ambassadeurs.

Loi naturelle mal entendue par ces Barbares.

Cette réponse fit connoître aux Ambassadeurs, qu'il ne falloit point esperer d'accord avec Brennus; c'est pourquoi ils entrerent dans

éclairée d'aucune lumiere de la Religion. Cette matiere a été traitée par Platon dans les livres des *Loix*, & par Aristote dans ses *Politiques*.

leur passage ; à la campagne & dans les villes on croyoit tout perdu ; mais cette frayeur fut vaine, car sur le chemin ils ne commirent pas la moindre hostilité, & ne firent aucune violence, seulement quand ils passoient près des villes, ils crioient à haute voix *qu'ils alloient à Rome, qu'ils n'en vouloient qu'aux Romains, & qu'ils étoient amis de tous les autres Peuples.*

Sur la nouvelle de la marche impetueuse des Barbares, les Tribuns militaires menent contre eux les Legions, qui ne leur étoient pas inferieures en nombre ; car il y avoit jusqu'à quarante mille combattans ; mais la plûpart étoient des soldats levez à la hâte, & nullement aguerris ; d'ailleurs on negligea les Dieux dans cette occasion ; car on ne se mit nullement en devoir de les appaiser par des sacrifices favorables, & on ne consulta point les Devins, ce qui ne devoit point être oublié dans un si pressant danger, & sur le point d'une si grande bataille ; [58] une chose encore qui contribua beaucoup à leur perte, ce fut la multitude des Chefs. Avant ce temps-là, pour des guerres bien moins dangereuses, les Romains avoient souvent élu un souverain Magistrat, qu'on appelloit Dictateur, reconnoissant qu'il n'y avoit rien de si important dans les temps difficiles, que de n'être animez que d'un même esprit, & de n'obéir qu'à un Chef, qui eût seul toute

Dieu negligé, source de toute sorte de malheurs.

Multitude de Chefs, très dangereuse dans les grandes occasions.

58. *Une chose encore qui contribua beaucoup à leur perte, ce fut la multitude des Chefs.*] Ce n'est pas la premiere fois que la multitude des Chefs a ruïné les affaires. Et on a souvent reconnu la verité de cette maxime d'Homere, οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη, εἷς κοίρανος ἔστω. *La pluralité des Chefs n'est point bonne, qu'il y ait un seul Chef.*

toute la puissance ; & en cette occasion ils negligerent d'y avoir recours. Mais ce qui leur fit autant de tort que tout le reste, ce fut l'ingratitude dont ils avoient usé envers Camillus ; car cela fit connoître aux Capitaines que la chose du monde la plus à craindre pour eux, c'étoit d'user de leur autorité, & de ne pas flatter le Peuple.

Les Romains s'étant avancez jusqu'à quatre-vingt-dix stades, camperent sur le bord du fleuve d'Allia, près du lieu où il se jette dans le Tibre. Les Gaulois les attaquerent avec beaucoup de furie, & les tournerent en fuite dès le premier choc, à cause du desordre de leur armée ; leur aile gauche fut d'abord renversée dans le fleuve, où l'on en fit un grand carnage ; la droite fut un peu moins maltraitée, parce que, pour se garantir de la premiere impetuosité des Barbares, elle avoit occupé les hauteurs. La plûpart de ceux qui composoient cette aile droite, se sauverent à Rome, au lieu que ceux de l'aile gauche, qui échapperent après que les ennemis furent las de tuer, s'enfuirent à Veies pendant la nuit, persuadez que Rome étoit entierement perduë, & que les Barbares avoient déja passé au fil de l'épée tous ceux qui y étoient restez. [59] Le combat fut donné dans la pleine Lune, vers le Solstice d'Eté, le même jour qu'étoit arrivée long-temps auparavant la défaite des trois cens Fabiens,

Défaite des Romains par les Gaulois, à la journée d'Allia.

Le 16 de Juillet.

59. *Le combat fut donné dans la pleine Lune ; vers le Solstice d'Eté.*] Denys d'Halicarnasse écrit que ce combat fut donné environ la premiere année de l'Olympiade 98. sous l'Archonte Pyrgion, & cela s'acorde avec le calcul que j'ai suivi pour l'an de Rome, parce que les Olympiades enjamboient toûjours sur l'année du Consulat.

biens ; qui furent tuez par les Toscans ; mais le dernier malheur l'emporta sur le premier, & fit que ce jour-là fut appellé, à cause de ce fleuve, *la journée d'Allia*, nom qu'il conserve encore aujourd'hui.

Jours heureux & Jours malheureux.

Pour ce qui est des jours, & de savoir s'il y en a qui soient naturellement funestes, [60] ou si Heraclite a eu raison de reprendre Hesiode, qui établit qu'il y a des jours heureux & des jours malheureux, & de lui reprocher qu'il a ignoré la nature des jours, qui est toûjours la même, c'est une question que nous avons traitée ailleurs. Cependant il ne sera peut-être pas hors de notre sujet de rapporter ici quelques exemples, qui semblent favoriser l'opinion du Poëte Grec. [61] Un jour heureux pour

Dans un Traité appellé, *Dissertations physiques sur les Jours*. Il est perdu.

60. *On si Heraclite a eu raison de reprendre Hesiode, qui établit des jours heureux, & des jours malheureux.*] Hesiode a ajoûté, à la fin de ses livres *des œuvres & des jours*, une petite piece de soixante-quatre vers, où il traite de la difference des jours, qu'il prétend naturellement heureux ou malheureux, ou moyens. Par où il paroît que cette superstition, qui infecte encore l'esprit de beaucoup de Chrétiens, est très-ancienne. Les Payens fondoient cette difference, ou sur la vertu occulte des nombres, ou sur la nature des Divinitez qui presidoient à ces jours, ou sur l'observation de ce qui s'étoit passé. Chrysippe combattit cette erreur avec beaucoup de force, en faisant voir que tous les jours sont semblables, & que ce qui arrive de bien ou de mal ne vient nullement de la vertu de ces jours, mais d'une cause très-differente qui ne dépend point d'un tel, ou d'un tel jour.

61. *Un jour heureux pour les Béotiens, c'étoit le cinquieme du mois d'Août.*] Cependant Hesiode avoit dit que tous les cinquiemes jours des mois, étoient malheureux, parce qu'alors les Furies étoient en campagne. Belle observation !

62. *Et l'autre plus de deux cens ans auparavant à celle de Xerxès.*] On a fort bien vu qu'il y avoit ici deux fautes con-

pour les Béotiens, c'étoit le cinquieme du mois d'Août, qu'ils appellent *Hippodromien*, & que les Atheniens nomment *Hecatombæon*. Car ce jour-là ils remporterent deux celebres victoires, qui toutes deux mirent la Grece en liberté, l'une, à la bataille de Leuctres, [62] & l'autre, plus de deux cens ans auparavant à celle de Geræste, lors qu'ils défirent Lattamyas & les Thessaliens; & d'un autre côté les Perses ont été malheureux en differens temps, dans le mois d'Octobre, car le six ils perdirent la bataille de Marathon, le trois ils furent battus à Platées, & une autre fois à Mycale, & le vingt-six à Arbeles; vers la pleine Lune du même mois, les Atheniens sous la conduite de Chabrias gagnerent contre les Lacedemoniens

Dans le mois *Boedromion*.

considerables. La premiere pour le temps, car cette defaite des Thessaliens & de leur Chef Lattamyas par les Béotiens, n'arriva que peu de temps avant le combat des Thermopyles, quelque cent ou cent dix ans avant la bataille de Leuctres, comme Plutarque même l'écrit dans l'un de ses Traitez de Morale, & l'autre faute est pour le lieu, car ce combat fut donné dans la Béotie, & Geræste est au fond de l'Eubée. J'ai souvent remarqué que lors qu'un lieu peu celebre a un nom qui approche de celui d'un lieu plus connu & plus renommé, ce dernier prend ordinairement la place de l'autre, comme cela est arrivé ici, où les Copistes ont mis *Geræste*, qui est le promontoire le plus meridional de l'Eubée, & un promontoire fort celebre, pour *Ceresse* qui est un Fort de la Béotie, au dessus de Thespies. C'est à *Ceresse*, & non à *Geræste* que Lattamyas & les Thessaliens furent battus par les Béotiens, comme le savant Palmerius l'a remarqué avant moi. Pausanias en parle en ces termes dans ses Béotiques : ἐςι δὲ ἐχυρὸν χωρίον ὁ Κερησσὸς ἐς τῶν Θεσπιέων, ἐς ὃ καὶ πάλαί ποτε ἀνασκευάσαντο (Βοιωτοὶ) κατὰ τὴν ἐπιςρατείαν τῶν Θεσσαλῶν. *Ceresse est un Fort sur le chemin de Thespies où les Béotiens se retirerent quand les Thessaliens entrerent en armes dans leur pays.*

niens la fameuse bataille navalle près de l'Isle de Naxe, & le vingt, celle de Salamine, comme nous l'avons montré dans le Traité que nous avons fait des jours. Le mois de Juin a aussi causé de grands malheurs aux Barbares, car dans ce mois-là Alexandre défit les Lieutenans du Roi de Perse, près du Granique, & les Carthaginois furent battus ensuite par Timoleon le vingt-quatre du même mois, jour remarquable sur tout par la prise de Troye, comme le pretendent [63] Ephorus, [64] Callisthene, [65] Damastes & Phylarchus. Au contraire, le mois de Septembre, que les Béotiens appellent *Panemus*, n'a pas été favorable aux Grecs, car le sept ils perdirent la bataille contre Antipater à Cranone, où ils furent entierement défaits; & auparavant ils avoient été battus à Cheronée par Philippe. Et le même jour du même mois & de la même année, les troupes, qui avoient passé en Italie avec Archidamus, furent taillées en pieces par les Barbares. Les Carthaginois évitent sur tout le vingt-deux du même mois, comme un jour qui leur a toûjours été funeste. Je n'ignore pourtant pas que dans le temps de la celebration des Mysteres, la ville de Thebes fut ruïnée par Alexandre le Grand; & qu'après cela les Atheniens furent obligez de recevoir

Le mois *Thargelion.*

Le mois *Metagitnon.*

63. *Ephorus.*] Ephorus de Cumes, disciple d'Isocrate. Il avoit écrit l'Histoire de 750 ans, où il embrassoit tout ce qu'avoient fait les Grecs & les Barbares depuis le retour des Heraclides.

64. *Callisthene.*] Disciple & cousin d'Aristote. Entre autres Ouvrages, il avoit fait un Traité de la guerre de Troye, il fut accusé d'avoir conspiré contre Alexandre, & mourut dans la torture, quoi qu'innocent.

65. *Damastes.*] Disciple d'Hellanicus. Il étoit de Sigée,

voir une garnison de Macedoniens vers le vingt du même mois d'Octobre, auquel jour ils font la mysterieuse Procession de Bacchus avec tant de pompe. Un même jour a aussi été heureux & malheureux pour les Romains, [66] car leur armée commandée par Scipion, fut défaite par les Cimbres, & quelque temps après à pareil jour sous Lucullus, ils vainquirent Tigrane & les Armeniens. Je n'ignore pas non plus qu'Attalus & Pompée moururent le même jour qu'ils étoient nez.

Du mois Boedromion. De Bacchus, qu'ils portoient à Eleusine.

Je pourrois rapporter beaucoup d'autres exemples de gens, qui dans le même jour, en differens temps, ont éprouvé la bonne & la mauvaise fortune. Quoi qu'il en soit, les Romains tiennent le jour de cette défaite d'Allia pour un de leurs jours funestes dans tous leurs mois; & la crainte & la superstition étant beaucoup augmentées à cause de cet accident, comme cela arrive d'ordinaire, ils ajoûtent à ce jour-là dans chaque mois, les deux qui le suivent, & ils les croyent également malheureux; mais c'est dequoi nous avons écrit plus exactement dans notre Traité des Questions Romaines.

C'est la Question &c.

Après une victoire si complette, si les Gaulois eussent vivement poursuivi les fuyards, rien ne pouvoit empêcher Rome d'être entierement

gée, promontoire de la Troade. Il avoit fait une Histoire Greque, & un Traité des ancêtres de ceux qui avoient été au siege de Troye.

66. *Car leur armée commandée par Scipion fut défaite par les Cimbres.*] C'est une faute grossiere qui s'est glissée dans le texte, il faut lire *par Capion*, car c'étoit le Proconsul Q. Servilius Cæpio, qui commandoit l'armée. Cette défaite arriva l'an de Rome 648.

rement détruite, & ceux qui étoient dedans d'être tous passez au fil de l'épée, tant ceux qui se sauvoient de la bataille jettoient de terreur dans l'esprit de ceux qui les recevoient, & tant ils remplissoient la ville d'épouvante & de trouble. Mais les Gaulois ne pouvant s'imaginer que leur victoire fût si grande, & poussez d'ailleurs par l'excès de leur joye à faire bonne chere, ne s'amuserent qu'à partager les dépouilles, qu'ils avoient trouvées dans le camp des Romains, ce qui facilita à la populace, qui s'enfuit de la ville, le moyen de se retirer, & donna à ceux qui y resterent le temps de reprendre courage, & de pourvoir à leur sûreté; car abandonnant le reste de la ville, ils se fortifierent dans le Capitole, qu'ils remplirent de toutes sortes d'armes; & leur premier soin fut d'y retirer les choses saintes, & tout ce qui regardoit la Religion. Les Vestales s'enfuirent, & emporterent leur feu avec toutes les autres choses sacrées, dont la garde leur est commise. Il y a pourtant des Auteurs qui écrivent qu'elles ne gardent que le feu immortel, que Numa consacra, & qu'il leur confia comme le principe de toutes choses; car le feu est de tous les élemens, celui qui a le plus de mouvement de sa nature. [67] Or,

Grande faute des Gaulois.

Pieté des Romains, dans leurs plus grandes calamitez.

V. la Vie de Numa.

67. *Or toute generation est mouvement, ou du moins avec mouvement.*] Après avoir dit que toute generation est mouvement, de peur qu'on ne l'accuse de tomber dans l'opinion de ceux qui soûtenoient qu'il n'y avoit qu'un principe des Etres, il se reprend & dit, *ou du moins avec mouvement.*

68. *Les autres parties de la matiere, si la chaleur vient à manquer, demeurent oisives.*] Si la chaleur est necessaire à la matiere pour la mettre en mouvement, la matiere est necessaire à la chaleur pour l'entretenir. Il faut que le feu

⁶⁷ Or, toute generation eſt mouvement, ou du moins, avec mouvement. ⁶⁸ Les autres parties de la matiere, ſi la chaleur vient à manquer, demeurent oiſives, inutiles, & dans une eſpece de mort. Elles deſirent & recherchent la force du feu comme leur ame, & elles n'ont pas plûtôt recouvré cette chaleur vivifiante, qu'elles ſont diſpoſées à agir ou à ſouffrir. C'eſt pourquoi ce Prince, parfaitement inſtruit des ſecrets de la nature, & qui à cauſe de ſa ſageſſe paſſoit pour avoir des converſations particulieres avec les Muſes, conſacra ce feu, & commanda qu'on le gardât toûjours vivant, ſans le laiſſer jamais éteindre, comme la parfaite image de la vertu immortelle qui arrange & conſerve tout cet Univers. Les autres diſent que ſelon la coûtume des Grecs le feu brûle toûjours devant les lieux Saints, comme une marque de la pureté qu'ils exigent; mais ils ſoûtiennent qu'au dedans il y a des choſes cachées, qu'il n'eſt permis de voir qu'à ces Vierges ſacrées qu'ils appellent Veſtales. Le bruit même a couru que le Palladium, qu'Enée porta de Troye en Italie, y étoit enfermé.

Feu, principe de generation.

Feu des Veſtales, regardé, comme l'image de la vertu divine.

⁶⁹ On conte que Dardanus ayant bâti la ville de Troye, conſacra les Dieux de Samothra-

Les Dieux de Samothrace, c'étoit une ſta-

feu donne du mouvement à la matiere ſans la conſumer, & que la matiere nourriſſe le feu ſans l'éteindre. Hippocrate dans le 1. liv. de la Diete.

69. *On conte que Dardanus ayant bâti la ville de Troye, conſacra les Dieux de Samothrace qu'il avoit porter avec lui.*] Le Poëte Arctinus, diſciple d'Homere, & après lui Calliſtratus, qui avoit fait l'Hiſtoire des choſes de Samothrace, ont écrit que Chryſe, fille de Pallas, ſe mariant à Dardanus, lui porta en dot des préſens qu'elle avoit reçus de Minerve, qui conſiſtoient en deux ſtatues de

ue de Minerve, & deux statues des Dieux Penates.

mothrace qu'il avoit portez avec lui, & qu'il leur établit un culte & des sacrifices, & qu'à la prise de Troye, Enée enleva ces mêmes Dieux, & les porta en Italie. Ceux qui prétendent mieux savoir ces mysteres, disent qu'il y a deux tonneaux qui ne sont pas fort grands, dont l'un est ouvert & vuide, & l'autre est plein & fermé, & qu'ils ne peuvent être vûs que des seules Vestales. Mais d'autres soûtiennent que ces derniers ont été trompez, sur ce que ces Vierges, dans le temps de leur fuite, mirent la plûpart des choses sacrées dans deux tonneaux qu'elles enterrerent sous le Temple de Quirinus, d'où l'endroit même a été appellé *Deliola*, du nom de ces tonneaux, & prenant avec elles ce qu'il y avoit de plus saint & de plus considerable, elles s'enfuirent le long de la riviere.

Parmi ceux, qui prenoient la fuite, il y avoit un Plebeïen, appellé Lucius Albinus, qui emmenoit sur un chariot sa femme, ses petits enfans, & les plus necessaires de ses meubles. Dès que cet homme eut apperçu ces Vestales, qui portoient entre leurs bras les choses sacrées, marchant sans aucune aide, & ayant beaucoup de peine à se traîner, il

de cette Déesse, & en quelques statues des Grands Dieux, ou Dieux *Cabires*; qu'après que les Arcadiens, pour fuir le deluge, se furent retirez à Samothrace, Dardanus fit bâtir un Temple à ces Dieux, dont il ne dit le nom à personne, & leur établit un culte; qu'il transporta ensuite en Asie ces statues, que ses descendans les consacrerent dans un Temple de la Citadelle d'Ilion, où elles étoient gardées avec grand soin, & que la ville basse ayant été prise par les Grecs, Enée se rendit maître de la Citadelle, enleva ces Dieux, & les porta en Italie. Denys d'Halicarnasse semble être persuadé que parmi ces Dieux

il fit descendre sa femme & ses enfans, jetta tous ses meubles, & donna son chariot à ces saintes filles, afin qu'elles s'en servissent pour se retirer dans quelqu'une des villes Grecques. Cette grande pieté d'Albinus, & ce respect qu'il eut pour la Divinité dans un temps si dangereux & si difficile, m'ont paru dignes que j'en fisse mention dans ce recit, & que je tâchasse de les conserver dans le souvenir des hommes.

Pieté remarquable d'un homme du Peuple. Il les conduisit lui même à Cares, ville Grecque, bâtie par les Pelasges.

Tous les autres Prêtres des Dieux & les plus venerables vieillards de la ville, qui avoient été Consuls, ou qui avoient obtenu l'honneur du triomphe, n'eurent pas le cœur d'abandonner la ville; mais prenant leurs plus belles robes sacrées, ils adresserent aux Dieux une priere solemnelle, dont le formulaire leur fut dicté, selon la coûtume, par le souverain Pontife, comme se devouant eux-mêmes pour leur Patrie, & s'assirent dans la grande place sur des sieges d'yvoire, attendant la fortune qu'il plairoit aux Dieux de leur envoyer.

Tous ceux, qui avoient été Magistrats Curules, c'est-à-dire, ceux qui avoient le droit d'être assis sur le siege d'yvoire.

Trois jours après la bataille, Brennus arriva avec son armée. Les portes ouvertes & les murailles sans-gardes & sans défense lui don-

Dieux Troyens, étoient les Dieux Penates qu'il avoit vus dans un vieux Temple à Rome. C'étoient deux jeunes hommes assis tenant chacun une lance, d'un ouvrage fort antique, & avec cette Inscription DENAS, pour PENAS: à quoi s'accorde ce Vers de Virgile, *Cum penatibus & magnis Diis.* Je croi qu'il est très inutile de rechercher quels étoient ces Dieux, puisque les Peuples mêmes, qui les adoroient, ont toûjours ignoré leur nom. On ne peut faire que des conjectures très-incertaines.

donnerent d'abord quelque soupçon, car il ne pouvoit croire que les Romains abandonnassent ainsi la partie, & qu'ils fussent si abbattus. Enfin ayant connu la verité, il entra par la porte Colline, & prit Rome, quelque
364. ans. trois cens soixante ans après sa fondation, [70] au moins s'il est vrai qu'on ait conservé un compte sûr & fidele de ces temps-là, dont le desordre & la confusion ont rendu beaucoup de choses, même moins anciennes, fort douteuses & fort obscures.

[71] Cependant un bruit sourd de cette calamité & de cette prise, se répandit d'abord jusqu'en Grece; [72] car Heraclide de Pont, qui n'étoit

70. *Au moins s'il est vrai qu'on ait conservé un compte sûr & fidele de ce temps là.*] Tite-Live fait assez connoître au commencement du liv. VI. qu'on n'a de ce temps-là aucun compte qui soit fidele, tant parce que les Romains ne se mêloient presque pas encore d'écrire, que parce que les Commentaires des Pontifes & les autres monumens publics & particuliers, avoient été la plûpart consumez par le feu. Chose étrange, pendant que la Grece avoit tant de grands Historiens, tant d'excellens Poëtes, & tant de grands Philosophes, Rome n'avoit encore aucun Ecrivain, elle n'en connoissoit même aucun, comme Horace l'assure dans la premiere Epitre du 2. liv. les Romains commencerent fort tard à lire les Ecrits des Grecs.

71. *Cependant un bruit sourd de cette calamité & de cette prise se répandit jusqu'en Grece.*] Le peu de bruit que fit en Grece cette prise de Rome par les Gaulois, est une marque certaine du peu de commerce que les Grecs avoient alors en Italie.

72. *Car Heraclide de Pont, qui n'étoit pas fort éloigné de ces temps-là.*] Il en étoit si peu éloigné, qu'il vivoit dans ce temps-là même, puisqu'il étoit Disciple de Platon, & qu'il le fut ensuite d'Aristote. Quand Rome fut prise, Platon n'avoit que 41. an.

73. *Mais je ne m'étonne pas qu'un Historien aussi fabuleux & aussi menteur qu'Heraclide ait amplifié & embelli.*] Ce jugement, que Plutarque fait d'Heraclide, ne paroît pas bien

n'étoit pas fort éloigné de ces temps-là, écrit dans son Traité de l'ame, qu'il vint des nouvelles d'Occident, qu'une armée, venue du païs des Hyperboréens, avoit pris une ville Grecque, nommée *Rome*, qui étoit dans cette contrée, près de la grande mer; [73] mais je ne m'étonne pas qu'un Ecrivain aussi fabuleux, & aussi menteur qu'Heraclide, ait amplifié & embelli la verité de cette prise de Rome, en y ajoûtant ses Hyperboréens, & sa grande mer. Le Philosophe Aristote témoigne formellement qu'il avoit ouï dire que la ville de Rome avoit été prise par les Gaulois: [74] mais il dit que celui qui la sauva, étoit Lu-

Heraclide de Pont, critiqué mal à propos par Plutarque.

bien fondé; il l'accuse d'avoir embelli la prise de Rome, & de lui avoir donné un air de Fable, en y ajoûtant ces grands termes d'*Hyperboréens* & de *grande mer*; mais ce terme d'*Hyperboréens* n'est pas plus fabuleux que *Nation Celtique*, ni celui *de grande mer*, plus recherché que celui de *mer Etrurienne* ou *Toscane*. Plutarque avoit oublié que les Anciens appelloient la mer Mediterranée, *la grande mer*, par opposition au pont Euxin; ne connoissant pas encore l'Ocean, & qu'ils donnoient aux Peuples du Nord, le nom d'*Hyperboréens*, qui ne signifie autre chose que *fort Septentrionaux*. On peut voir Strabon, liv. XI. & ce qui a été remarqué sur Festus au mot *Hyperborei*. Cela n'empêche pas qu'Heraclide de Pont ne fût un Ecrivain fabuleux & menteur, car c'étoit le vice, non seulement des anciens Historiens, mais aussi des Philosophes, ils mêloient la Fable à l'Histoire, pour rendre leurs Ecrits plus merveilleux, & par là plus agréables, mais ils ne laissoient pas quelquefois de dire vrai, comme on le voit par Herodote aussi fabuleux qu'Heraclide.

74. *Mais il dit que celui qui la sauva étoit appellé Lucius.*] L'Histoire Romaine n'étoit pas encore bien connue en Grece du temps d'Aristote, & ce Philosophe peut fort bien avoir confondu les noms; mais peut-être aussi a-t-il voulu parler de Lucius Albinus, & qu'il a pretendu que ce fut lui qui en sauvant par sa pieté les Vestales & les Dieux qu'elles portoient, fut la premiere cause du salut de Rome.

Lucius. Or Camillus étoit appellé Marcus ; & non pas Lucius ; mais ils n'en ont parlé que par ouï-dire.

Histoire Romaine, peu connue en Grece, du temps de Camillus.

Brennus, étant Maître de Rome, fit assieger le Capitole par une partie de ses troupes, & avec le reste il descendit par la grande Place. Là voyant tous ces vieillards assis avec tous leurs ornemens, & dans un profond silence, qui ne se levoient point à l'approche des ennemis, qui ne changeoient point de visage, & qui, tranquillement appuyez sur leurs bâtons, se regardoient, sans donner aucune marque de crainte, il fut frappé d'admiration. Les Gaulois, étonnez, comme lui, d'un spectacle si surprenant, furent long-temps, sans oser ni les approcher, ni les toucher, les regardant comme des Dieux, qui ne manqueroient pas de punir leur insolence ; jusqu'à ce qu'un d'eux, plus hardi que les autres, s'approcha de Manius Papirius, & avançant la main, la passa doucement le long de sa barbe, qui étoit fort longue. Papirius le frappa de son bâton sur la tête, & le blessa dangereusement; le Barbare, irrité, tira son épée, & le tua. Ils tuerent ensuite tous les autres sur leurs sieges, & passerent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrerent devant eux. Ils employerent plusieurs jours à piller les maisons, & saccager la ville, où ils mirent enfin le feu, pour se venger de ceux qui occupoient encore le Capitole, & qui bien-loin de se rendre, après en avoir été sommez, repoussoient vigoureusement leurs attaques, en défendant leurs retranchemens. Voilà pourquoi ils ruïnerent la ville, & passerent au fil de l'épée tous ceux qui tomberent entre

Les Gaulois regardent d'abord, comme des Dieux, les vieillards Romains assis dans la grande Place.

Manius Papirius frappe le premier un Gaulois, & est tué.

leurs

leurs mains, sans épargner ni âge, ni sexe.

Le Capitole tenant plus long-temps qu'ils n'avoient cru, & les vivres commençant à leur manquer, ils partagerent leur armée; une partie demeura avec le Roi, pour continuer le siege, & l'autre partie, se divisant par compagnies & par bandes, se dispersa, & alla fourrager la campagne, & piller les bourgs avec une entiere securité & une extrême confiance en leur bonne fortune. Par hazard la plus grosse troupe, & la mieux disciplinée, alla du côté d'Ardées, où Camillus, depuis son exil, menoit la vie d'un simple Particulier, sans se mêler d'aucune affaire; mais alors reveillé par tout ce qui se passoit, & ranimant ses esperances, il étoit agité de differentes pensées, & cherchoit les moyens, non pas de se derober à la fureur des Gaulois, mais de les repousser & de les vaincre, si l'occasion s'en presentoit. Voyant donc que les Habitans d'Ardées étoient assez forts en nombre, mais qu'ils manquoient de resolution & de courage, à cause du peu d'experience & de la lâcheté de leurs Chefs, il s'adressa à la jeunesse, & leur dit, *qu'il ne falloit pas imputer la défaite des Romains à la valeur des Gaulois, ni s'imaginer que les calamitez, qui leur étoient arrivées pour avoir manqué de prudence, & pour avoir suivi de mauvais conseils, fussent l'ouvrage de ceux, qui n'avoient rien contribué à leur victoire; mais qu'il falloit attribuer ce revers à la Fortune, qui avoit voulu montrer son pouvoir; que plus il y avoit de danger, plus il étoit glorieux de repousser une guerre étrangere & barbare, qui comme le feu, ne finissoit & ne s'éteignoit, qu'après avoir*

Car le feu en avoit consumé la plus grande partie, & ceux de la campagne avoient été portez à Veies.

Une partie de l'armée des Gaulois va du côté d'Ardées, où est Camillus.

Harangue de Camillus, à la Jeunesse d'Ardées.

consumé tout ce qu'elle avoit vaincu ; que s'ils vouloient avoir de la fermeté & du courage, il leur promettoit en temps & lieu, une victoire aisée, & sans aucun danger. Comme il vit les jeunes gens touchez de ses discours, il alla aux Chefs, & au Senat d'Ardées, & les ayant persuadez, il arma tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & de peur que l'ennemi, qui étoit fort près, n'en fût informé, il les tint renfermez dans la ville.

Camillus fort sur les Gaulois yvres, & les défait.

Les Gaulois revenant chargez de butin, après avoir couru & fourragé tout le païs, camperent en desordre & avec beaucoup de negligence, & ne penserent qu'à boire ; la nuit les surprit yvres, & le silence regna seul dans leur camp. Camillus, averti par ses espions, fit sortir ses troupes d'Ardées, & ayant fait sans bruit tout le chemin qui étoit entre les ennemis & la ville, il arriva à leur camp sur le minuit. D'abord il fit jetter de grands cris à ses troupes, & commanda aux trompettes de sonner, pour effrayer les Barbares, qui à ce grand bruit, revenoient à peine de leur somme & de leur yvresse. Il y en eut quelques-uns qui se reveillerent en sursaut, & qui, prenant les armes, soûtinrent quelque temps l'effort de Camillus, & moururent en combattant ; mais la plûpart, accablez de vin & de sommeil, furent tuez tout endormis ; le petit nombre de ceux, qui se sauverent à la faveur de la nuit,

75. *Mais Camillus répondit qu'il n'accepteroit cette charge.*] C'étoit certainement l'esprit de Camillus, qui n'auroit pas seulement changé le lieu de son exil, sans l'ordre du Senat & du Peuple, comme Tite-Live le dit formellement ; mais le même Tite-Live écrit que ce furent les Veiens, qui avant que d'appeller Camillus, envoyerent en

nuit, fut ratrapé le lendemain par la Cavalerie, qui les trouvant errans & disperſez, en fit un grand carnage.

La Renommée ſema tout auſſi-tôt le bruit de cette défaite dans toutes les villes voiſines, & porta quantité de jeunes gens à ſe joindre à Camillus, ſur-tout les Romains, qui après la Journée d'Allia, s'étoient refugiez à Veies, & qui alors deploroient leurs malheurs par de telles plaintes: *Quel Capitaine*, diſoient-ils, *la Fortune a ravi à la Ville de Rome, pour le donner à celle d'Ardées, afin de la rendre illuſtre par ſes grands exploits! Et cependant celle qui a porté, & qui a nourri un ſi grand homme, demeure entierement perdue & détruite: Et nous, faute de Capitaine, nous nous tenons renfermez derriere les murs d'une ville étrangere, & nous demeurons les bras croiſez, trahiſſant malheureuſement l'Italie. Revenons de cette honteuſe langueur, & envoyons demander notre General au Peuple d'Ardées, ou, prenant nous-mêmes les armes, allons-nous ranger ſous ſes étendarts. Car enfin il n'eſt plus banni, & nous ne ſommes plus Citoyens, puiſqu'il n'y a plus de Rome, & que notre patrie eſt entre les mains de nos ennemis.*

Plaintes des Romains refugiez à Veies.

Cet avis fut approuvé, & l'on deputa fur l'heure même à Camillus, pour le prier d'accepter la Charge de General, [75] mais Camillus répondit, qu'il n'accepteroit cette Charge,

Grande marque de la moderation & de la probité de Camillus.

en demander la permiſſion au Senat, ſur quoi il fait cette belle reflexion qui merite de n'être pas oubliée: *Adeo regebat omnia pudor, diſcriminaque rerum, prope perditis rebus, ſervabant.* „ Tant la pudeur gouvernoit en tou„ tes rencontres, & tant on obſervoit avec la derniere „ exactitude, juſqu'aux moindres formalitez en tou-

„ tes

ge, qu'après que les Citoyens, qui étoient dans le Capitole, auroient confirmé leur choix par leurs suffrages selon les Loix, & que pendant qu'ils vivroient, il les regarderoit comme le Corps de la Republique, leur obeïroit avec une entiere soumission, & n'entreprendroit rien sans leur ordre.

On admira la moderation & la probité de Camillus, mais on n'avoit personne pour porter ces nouvelles au Capitole; il paroissoit même entierement impossible de faire entrer quelqu'un dans cette Citadelle, serrée de si près par les ennemis, qui étoient maîtres de la ville. Heureusement parmi les jeunes gens, il y eut un certain Pontius Comminius, d'une naissance mediocre, ou moyenne, mais qui brûloit d'envie de se signaler & d'acquerir de la gloire; il s'offrit volontairement à courir ce danger. Il ne voulut pas se charger de Lettres, de peur que, venant à être pris, les ennemis ne découvrissent le dessein de Camillus; mais prenant une méchante robe, sous laquelle il cacha quelques pieces de liege, il se mit en chemin, & marcha tout le jour sans aucune crainte; à l'entrée de la nuit, il arriva près de la ville, & voyant qu'il ne pouvoit passer la riviere sur le pont, qui étoit gardé, il entortilla sur sa tête sa robe, qui étoit peu chargée d'étoffe, & assez legere, & se mit à la nage, soûtenu par ces écorces de liege, avec lesquelles il traversa le fleuve jusqu'à la ville, & continuant son chemin, en évitant toûjours les endroits, où il jugeoit par le bruit, & par les feux, que l'on faisoit la meilleure gar-

Grande action de Pontius Comminius, qui entreprend d'entrer dans le Capitole.

» tes choses, lors même que tout étoit presque perdu.

garde, il gagna la porte Carmentale, où le silence étoit le plus grand, & du côté de laquelle le mont du Capitole étoit le plus roide, & le rocher, qui l'environne, le plus escarpé ; il grimpa sur ce rocher par l'endroit le plus difficile & le plus desert, avec beaucoup de travail & de peine, sans être apperçu, & arriva jusqu'aux premieres sentinelles ; après qu'il les eut saluez, & qu'il leur eut dit son nom, ils le reçurent avec une extreme joye, & l'envoyerent aux Magistrats.

Porte, ainsi appellée, à cause du Temple de Carmenta, mere d'Evandre, qui étoit tout auprès, au pied du Capitole.

Le Senat fut assemblé sur l'heure même. *Pontius* leur apprit la victoire, que Camillus avoit remportée, & dont ils n'avoient pas eu le moindre vent, leur dit la resolution des Soldats, & les exhorta à confirmer la Charge de General à Camillus, vu que c'étoit le seul, à qui les Romains de dehors étoient resolus d'obéir. Ces nouvelles entendues, le Senat, après avoir deliberé quelque temps, élut Camillus Dictateur, & renvoya par le même chemin Pontius, qui eut à son retour la même bonne fortune ; car il passa, sans être aperçu, & rapporta aux Romains de dehors, les ordres du Senat, dont ils furent fort joyeux.

Le Senat, assiegé dans le Capitole, nomme Camillus, Dictateur pour la seconde fois.

Camillus trouva vingt mille hommes en armes, & ayant joint à cette armée un plus grand nombre d'Alliez, il se prepara à aller attaquer les Barbares. Voilà de quelle maniere Camillus fut élu Dictateur pour la seconde fois. Il se rendit incontinent à la ville de Veies, & s'étant mis à la tête de l'armée avec tous les secours des Alliez, il marcha contre les ennemis.

Dans ce temps-là quelques-uns des Barbares, qui étoient au siege, passant par hazard

Le chemin de Pontius, apperçu par les Gaulois.

près de l'endroit par où Pontius étoit monté la nuit au Capitole, & appercevant en plusieurs endroits les traces de ses pieds & de ses mains, comme en grimpant il s'étoit accroché à tout ce qu'il avoit pû empoigner, les herbes & les broussailles, qui étoient le long des rochers, foulées, & la terre éboulée parci par-là, ils allerent en faire le rapport au Roi, qui s'étant rendu sur les lieux, & ayant consideré de près ce qu'on lui avoit rapporté, ne dit rien sur l'heure; mais le soir, il assembla tous ceux qui étoient les plus dispos & les plus legers parmi ses troupes, & les plus propres à gravir sur les monts les plus escarpez, & leur dit : *Les ennemis nous montrent eux-mêmes le chemin, qui nous étoit caché jusqu'ici, & nous font voir que ce rocher n'est ni impraticable, ni inaccessible. Ce nous seroit une grande honte, après de si heureux commencemens, de desesperer de la fin, & d'abandonner ce Fort, comme imprenable, lorsque les ennemis mêmes nous*

Harangue de Brennus, à ses troupes, qu'il veut faire monter au Capitole par le même chemin.

76. *Auparavant on leur donnoit de la pâture en abondance, mais depuis quelque temps elles étoient fort negligées.*] Voilà une circonstance qni me paroît bien petite & peu digne de l'Histoire. A quoi bon nous apprendre qu'auparavant on nourrissoit fort bien ces oyes; mais que depuis qu'on étoit si pressé, on les nourrissoit plus mal. Plutarque auroit-il trouvé cette particularité dans quelque Historien que nous n'avons plus? J'en doute. Et comme par tout ce qui a precedé, on voit manifestement qu'il avoit Tite-Live devant les yeux, on peut raisonnablement soupçonner qu'il a été trompé par un endroit de cet Historien, qu'il n'a pas entendu, comme cela lui est arrivé déja deux fois dans cette même Vie de Camillus. Voici le passage: *Anseres non fefellere, quibus sacris Junoni in summa inopia cibi, tamen abstinebatur.* Comment peut-on trouver dans ces paroles la moindre ombre du sens que Plutarque a suivi? Cela n'est pas bien difficile, & voi-

nous marquent les endroits par lesquels il peut être pris : où un seul homme a pû monter, plusieurs y monteront l'un après l'autre ; cela sera même d'autant plus facile, qu'ils s'entraîderont ; je destine de grandes recompenses & de grands honneurs à tous ceux, qui en cette occasion auront donné des preuves de leur courage.

Les Gaulois, excitez par ces promesses, promirent gayement de monter. En effet, sur le minuit, ils commencerent à grimper à la file avec un fort grand silence, en s'accrochant à des rochers fort escarpez & fort difficiles, mais qu'ils trouverent pourtant moins inaccessibles, qu'ils n'avoient pensé, de maniere que les premiers avoient déja gagné la hauteur, & alloient se rendre maîtres des retranchemens, & faire main basse sur les sentinelles, qui étoient tous endormis, car ni homme, ni chien, ne les avoit découverts ; mais il y avoit des oyes sacrées, qu'on nourrissoit autour du Temple de Junon. [76] Auparavant on

Les Gaulois, en gravissant, gagnent la hauteur du Capitole.

voici la source de l'erreur. Plutarque, qui, comme je l'ai déja dit, n'entendoit pas finement le Latin, a mal fait la construction de ce passage ; il a joint *cibi* avec *abstinebatur*, au lieu qu'il doit être joint avec *inopia*, & trompé par la ressemblance de cette phrase *cibi abstinebatur*, avec la phrase Grecque φείδεσθαι σίτε, il l'a prise dans le même sens & lui a fait signifier, *épargner la nourriture*, au lieu que Tite-Live a dit que *les Romains dans une grande disette de vivres, épargnoient ces oyes, & s'empêchoient de les manger.* Pour justifier Plutarque, on pourra dire qu'il n'a rapporté cette particularité que pour rendre raison de ce que ces oyes étoient si éveillées, mais cela n'étoit nullement necessaire, les oyes les mieux nourries sont toûjours assez éveillées. Ceux qui refuseront de se rendre à ma conjecture, ne sauroient au moins disconvenir que la reflexion de Tite-Live ne soit plus convenable, & que Plutarque n'eût mieux fait de la suivre, & de

on leur donnoit de la pâture en abondance, mais depuis quelque temps elles étoient fort negligées, parce que les vivres avoient commencé à manquer, & qu'il y en avoit à peine pour les hommes. Or cet animal a l'ouïe fort subtile, & il est si peureux, qu'il s'effraye pour le moindre bruit; & celles-là, encore plus éveillées par la faim, & par conséquent plus faciles à allarmer, sentirent promptement l'approche des Gaulois, & se mirent à courir, & à crier contre eux, de sorte qu'elles éveillerent tous ceux de la Forteresse, joint que les Gaulois se voyant découverts, ne s'empêcherent plus de faire du bruit, au contraire, ils allerent aux Romains avec des cris épouvantables.

Ils sont découverts par les oyes sacrées du Capitole, qui par leurs cris éveillent les Romains.

Dans cette allarme, les Assiegez, saisissant impetueusement les premieres armes qu'ils rencontrerent sous la main, se défendirent, comme ils se trouverent. Le premier de tous, fut Manlius, homme Consulaire, fort robuste de sa personne, & d'une grandeur de courage que rien ne pouvoit étonner. Il se trouva en tête deux Gaulois, qui le chargerent; comme l'un d'eux

Grande action de Manlius.

de dire comme lui *que malgré l'extremité où ces Romains étoient reduits, ils avoient toujours épargné ces oyes, parce qu'elles étoient consacrées à Junon.* Long-temps après avoir fait cette remarque, je l'ai communiquée à un des plus savans hommes, & des plus grand genies de notre siecle, & qui auroit été reconnu pour tel dans les plus heureux siecles de Rome & d'Athenes; il m'a fait l'honneur de m'écrire qu'il pourroit bien être que Plutarque n'avoit pas ce passage de Tite-Live devant les yeux, & qu'il a suivi une vuë particuliere; que la reflexion de Tite-Live est celle d'un homme élevé dans le sein de la politique Romaine, & plus frappé des idées du gouvernement, dont la Religion fait partie, & que la reflexion de Plutarque est celle d'un Philosophe accoûtumé à chercher les cau-

d'eux levoit sa hache pour lui abattre la tête, il le prevint, & lui abbattit la main d'un coup d'épée, en même temps il heurta l'autre si rudement au visage avec son bouclier, qu'il le renversa dans le précipice, fit ferme sur la muraille avec tous ceux qui étoient accourus autour de lui, & repoussa les autres Barbares, qui avoient grimpé jusqu'au haut, qui n'étoient pas en fort grand nombre, & qui ne firent rien qui répondît à l'audace de cette action.

Le lendemain dès le point du jour, les Romains, effrayez encore du danger qu'ils venoient d'échapper par une espece de miracle, jetterent du haut en bas du rocher dans le camp des ennemis le Capitaine qui avoit commandé la garde la nuit précedente, & decernerent à Manlius, pour le prix de sa victoire, une recompense plus honorable, qu'utile; car ils lui donnerent chacun ce qu'ils avoient de vivres pour un jour; c'est-à-dire, une demie-livre de froment du païs, [77] & de vin, le quart d'une cotyle Grecque.

Recompense decernée à Manlius, pour le prix de sa victoire.

Cette entreprise manquée, les Gaulois commen-

causes naturelles des accidens dont il parle; que c'est ce qui l'a porté à remarquer que ces oyes, plus mal nourries qu'à l'ordinaire, s'éveilloient aussi plus matin. Il ajoûte qu'il aimeroit pourtant mieux avoir fait la reflexion de Tite-Live que celle de Plutarque. Cela est très-judicieusement remarqué. Mais je suis persuadé que Plutarque aimeroit mieux le reproche que je lui fais d'avoir mal entendu un passage Latin, que celui que lui fait ce grand homme d'avoir fait un mauvais choix, en préferant sa reflexion à celle de Tite-Live, qui est si pleine de sens, & qui renferme une leçon très-importante & très-solide.

77. *Et de vin le quart d'une Cotyle Grecque.*] La cotyle Grecque contenoit un peu moins qu'une chopine de Paris,

mencerent à perdre courage ; car ils n'avoient presque plus de vivres, n'osant aller au fourrage, de peur de Camillus, & la maladie étoit dans leur armée, parce qu'ils étoient campez parmi des monceaux de morts entassez les uns sur les autres, & entre des ruines de maisons brûlées, dont la cendre, qui étoit fort haute, corrompoit tellement l'air par sa secheresse & par son acreté, lors qu'elle étoit élevée par le vent, ou échauffée par le Soleil, qu'on ne respiroit qu'un poison subtil, qui consumoit les entrailles, & ce qui contribua encore davantage à cette contagion, ce fut le changement de vie ; car venant de lieux ombragés & couverts, qui fournissoient par-tout des asyles agréables contre les chaleurs de l'Eté, ils se trouvoient dans des lieux bas & fort malsains, sur-tout pour l'Automne, à quoi ils ne purent resister. Tout cela joint à la longueur du siege, qui avoit déja duré six mois entiers, excita dans leur camp une peste si furieuse, qu'on n'enterroit plus les morts, à cause de leur trop grande quantité.

Cette extremité des Gaulois ne rendoit pas la condition des assiegez meilleure ; la famine, qui augmentoit tous les jours, les pressoit d'un côté, & de l'autre, l'ignorance de ce que faisoit Camillus leur abbattoit extremement le courage, car personne ne pouvoit leur en porter des nouvelles, tant les Barbares faisoient bonne garde dans la ville tout autour du Fort.

Les

ris, car elle contenoit six cyathes, & il en faut quinze pour la pinte, ainsi le quart d'une cotyle, n'étoit pas tout-à-fait la moitié de notre demi septier. Tite-Live appelle ce prétendu quart de cotyle *quartarios*, ce qui peut bien avoir trompé Plutarque, car *quartarius*, est certaine-

Les deux partis étant donc également découragez, il y eut quelques propositions d'accommodement, qui commencerent d'abord par les gardes avancées, qui, se trouvant assez près, entrerent en quelque espece de pourparler. Ensuite, par la permission de ceux qui commandoient dans la Forteresse, Sulpitius, Tribun militaire, s'aboucha avec Brennus. On convint que les assiegez donneroient mille livres pesant d'or, & que les Barbares, après l'avoir reçu, retireroient leur armée de la ville & des frontieres. Capitulation des Romains. La livre d'or valloit cinq cens livres.

Le sermens prêtez de part & d'autre, & l'or apporté pour être pesé, les Gaulois tromperent d'abord en cachette par de faux poids, & ensuite à découvert, en arrêtant & faisant pencher un des bassins de la balance. Les Romains se plaignirent de ce procedé; mais Brennus, ajoûtant l'insulte & la raillerie à l'injustice, détacha son épée, & la mit encore avec le ceinturon dans la balance par dessus les poids. Sulpitius lui demanda ce que cette action vouloit dire? *Que voudroit-elle dire*, répondit Brennus, *sinon malheur aux vaincus*, & cette parole est demeurée en Proverbe. Tromperie insolente des Gaulois. VÆ VICTIS.

Sur cela les Romains étoient partagez, les uns, irritez de cette insolence & pleins de ressentiment, vouloient qu'on reprît l'or, & qu'on remontât au Capitole pour y soûtenir encore le siege; & les autres étoient d'avis de dissimuler cette mediocre injure, & de ne pas faire

nement la moitié de la cotyle, & Plutarque, trompé par le mot, l'a pris pour le quart. Quoi qu'il en soit, la chose paroît très-petite en elle-même, mais la disette, où l'on étoit, rendoit cette largesse, une grande marque de l'affection qu'on avoit pour Manlius.

& ils en furent chassez vers le treize de Fevrier.

Camillus rentre triomphant dans Rome.

[79] Camillus rentra triomphant dans la ville, comme le Liberateur de sa Patrie, qu'il avoit retirée des mains des ennemis, & comme celui qui ramenoit Rome dans Rome même, car les Romains, qui avoient été dehors pendant le siege avec leurs femmes & leurs enfans, suivoient son char, & ceux qui avoient été assiegez dans le Capitole, & qui s'étoient vus à la veille de mourir de faim, allerent à leur rencontre, & s'embrassant les uns les autres, ils versoient tous des larmes de joye pour un bonheur si inesperé, & qu'ils osoient à peine croire. Les Prêtres des Dieux, & les sacrez Ministres des Temples marchoient en bon ordre, rapportant en leur entier toutes les choses saintes qu'ils avoient, ou enterrées lors qu'ils avoient pris la fuite, ou emportées avec eux; & les Romains attentifs à ce spectacle si agréable, & si desiré, sentoient le même plaisir & la même joye, que si les Dieux eux-mêmes fussent rentrez dans la ville pour la seconde fois.

Joye des Romains, pour un bonheur si inesperé.

Camillus, après avoir sacrifié aux Dieux, & purifié la ville selon le formulaire dicté par des gens habiles dans ces matieres, releva tous les an-

79. *Camillus rentra triomphant dans la ville, comme le Liberateur de sa Patrie.*] Tite-Live releve davantage ce triomphe de Camillus, & l'expose mieux à nos yeux, en disant. *Dictator, recuperata ex hostibus Patria triumphans in urbem redit, interque Jocos militares, quos inconditos jaciunt, Romulus ac parens Patriæ, conditorque alter urbis, haud vanis laudibus appellatur.* „ Le Dictateur, après avoir „ retiré sa Patrie des mains des ennemis, rentre triom- „ phant dans la ville, & parmi les plaisanteries & les „ bons

anciens Temples, & en bâtit un nouveau au Dieu *Ajus Locutejus* dans le même endroit où Marcus Ceditius avoit entendu la voix, qui lui annonçoit l'arrivée des Barbares. Les emplacemens & les bornes des vieux Temples furent enfin trouvez avec beaucoup de travail & de peine, par la perseverance de Camillus, & par la grande application des Prêtres.

Camillus bâtit un Temple au Dieu Ajus Locutejus.

Mais quand il fallut se mettre à rebâtir la ville, qui étoit entierement détruite, le Peuple se trouva extremement decouragé, & remettoit de jour en jour, parce qu'il manquoit de toutes les choses necessaires, & qu'il avoit plus besoin de repos & de relâche après tant de travaux, qu'il venoit d'essuyer, que de s'aller fatiguer & tuer de nouveau, lorsqu'il n'avoit, ni assez de force, ni assez de bien pour une si grande entreprise. Ainsi se tournant encore insensiblement vers la ville de Veies, qui étoit sur pied, & pourvuë de tout ce qu'on pouvoit desirer, ils donnerent matiere de discourir aux harangueurs, qui ne cherchent qu'à plaire au Peuple. On n'entendoit par tout que des propos seditieux contre Camillus, *que pour son ambition & pour sa gloire particuliere, il les privoit d'une ville toute prête, où il ne falloit que se transporter, & qu'il les forçoit d'ba-*

Le Peuple reparle encore d'aller habiter Veies.

Propos seditieux contre Camillus.

» bons mots, que les Soldats disent en ces occasions sans » préparation & sans art, il est appellé Romulus, pere » de la Patrie, & le second Fondateur de Rome, louan- » ges qui n'étoient nullement vaines & qu'il meritoit. Cela marque la coûtume qui s'observoit dans les triomphes, où l'on souffroit des jeux satyriques, & où l'on permettoit aux Soldats de railler & de brocarder les triomphateurs. L'origine de cette coûtume est expliquée dans Denys d'Halicarnasse. Liv. VII.

d'habiter des ruïnes, & de rebâtir ces restes affreux des flammes, afin d'être appellé, non seulement le General & le souverain Magistrat de Rome, mais aussi le Fondateur, au grand mépris de Romulus, à qui il prétendoit enlever ce titre.

Sur cela les Senateurs, craignant une guerre intestine, ne voulurent pas que Camillus se demît de la Dictature avant la fin de l'année, comme il en avoit le dessein, quoi qu'aucun autre Dictateur avant lui n'eût été plus de six mois dans cette charge; & prenant eux-mêmes la peine de consoler & d'adoucir la populace, ils tâchoient de la ramener par leurs caresses & par leurs persuasions. Tantôt ils leur montroient les monumens & les tombeaux de leurs peres; tantôt ils les faisoient souvenir des Temples & des lieux Saints, que Romulus, Numa, & les autres Rois avoient consacrez, & qu'ils leur avoient laissez en depôt, & parmi toutes les autres choses Saintes, ils ne manquoient pas de leur mettre en avant [80] la tête humaine, qui fut trouvée toute fraîche, lorsqu'on creusoit les fondemens du Capitole, & par laquelle les Dieux avoient témoigné que tel étoit l'ordre des Destinées, que la ville, qui seroit bâtie dans ce lieu, fût la Capitale & la Maîtresse du Monde. Ils leur remettoient

La Dictature n'étoit que pour six mois.

Remontrances, que les Senateurs font au Peuple, pour le détourner d'aller habiter Veies.

Tête humaine, qui fut trouvée, lorsqu'on creusoit les fondemens du Capitole.

Augure, qu'on en tiroit.

80. *La tête humaine, qui fut trouvée toute fraîche, lors qu'on creusoit les fondemens du Capitole.*] Ce prodige arriva sous Tarquin le Superbe; on trouva sous terre la tête d'un homme égorgé qui paroissoit encore vivante, & qui degouttoit de sang. On envoya consulter les Devins dans la Toscane. On peut voir dans le liv. IV. de Denys d'Halicarnasse toutes les supercheries dont usa le Devin pour surprendre les Romains, & pour attribuer à la Toscane le

toient devant les yeux le feu sacré, qui après la guerre venoit d'être rallumé par les Vestales, & leur remontroient quelle honte ce seroit pour eux, s'ils donnoient lieu de le faire éteindre une seconde fois en abandonnant leur ville, soit qu'ils la vissent ensuite habitée par des étrangers, soit qu'elle demeurât deserte, & qu'on y menât paître les troupeaux.

Telles étoient les tendres remontrances, par lesquelles les Senateurs, & en public & en particulier, tâchoient d'émouvoir le Peuple; mais ces Senateurs étoient attendris à leur tour par les lamentations de ce même Peuple, qui deploroit ses calamitez & son indigence, & qui les prioit de considerer qu'ils étoient réchappez de cette guerre, comme d'un naufrage, nuds & sans ressource, & de ne pas les forcer de rassembler ces debris d'une ville entierement détruite, lorsqu'il s'en offroit une autre toute prête à les recevoir.

Les Senateurs attendris à leur tour par les Lamentations du Peuple.

Camillus fut d'avis de convoquer le Senat pour prendre une derniere resolution sur cette affaire. Le Senat assemblé, [81] il fit un long Discours pour reveiller dans les cœurs l'amour de la Patrie. On écouta ceux qui voulurent parler après lui; & enfin, lorsqu'il fallut prendre les avis, il commanda à Lucretius d'opiner le premier, comme Prince du Senat, & aux

Le Senat assemblé sur cela.

le prodige, qui regardoit Rome. Comme s'il eût dépendu de l'artifice & de la subtilité du Devin de changer l'ordre de la Providence. L'Histoire est singuliere, & merite d'être luë.

81. *Il fit un long Discours pour reveiller dans les cœurs l'amour de la Patrie.*] Ce Discours est rapporté par Tite-Live, Livre V. 51. & c'est un chef-d'œuvre d'éloquence.

aux autres d'opiner ensuite. Chacun fit silence. Et comme Lucretius alloit commencer, [82] par hazard un Centurion, qui venoit relever la garde de jour, passoit par là avec sa troupe, & criant à haute voix, en s'adressant à l'Enseigne de la premiere compagnie, il lui commanda de s'arrêter & de planter là son enseigne, *car*, dit-il, *nous demeurerons fort bien ici sans aller plus loin*. Cette parole dite si à propos pour le temps, pour la matiere que l'on traitoit, & pour l'incertitude où l'on se trouvoit, n'eut pas plûtôt été entenduë, que Lucretius, après avoir adoré les Dieux, [83] dit tout haut, *qu'il conformoit son avis à cet Oracle sacré*; tous les autres Senateurs suivirent son exemple, il se fit même tout d'un coup dans l'esprit du Peuple un si merveilleux changement, qu'ils s'exhortoient & s'encourageoient les uns les autres à mettre la main à l'œuvre, de maniere qu'ils commencerent tous à bâtir avec beaucoup d'empressement, sans attendre, ni departement, ni ordre; & en s'emparant des lieux, qui leur paroissoient, ou plus commodes pour bâtir, ou plus agreables. [84] Cet-

Ce mot d'un Centurion, pris pour un Oracle. Tout cet endroit a été fort maltraité par Amiot.

Il ne faut souvent qu'un mot, pour faire passer le Peuple, du plus grand découragement, à la plus grande confiance.

82. *Par hazard un Centurion, qui venoit relever la garde de jour.*] Tite-Live dit qu'il descendoit la garde, *revertentes ex præsidiis*. Mais le mot du Centurion convient mieux à des troupes qui vont monter la garde, qu'à des troupes qui en reviennent.

83. *Dit tout haut qu'il conformoit son avis à cet Oracle sacré.*] Car quoique ce fût un mot du Centurion, ils le regardoient comme un Oracle, comme ayant été inspiré par Dieu même, & c'est ce qu'ils appelloient proprement *omen*. c'est pourquoi Ciceron en parlant de ces *omina*, dit, *hæc posse contemni & rideri, præclare intelligo; sed id ipsum est Deos non putare, quæ ab iis significantur contemnere*. „ Je comprends fort bien qu'on peut les mépri-
„ ser

[84] Cette grande précipitation fit qu'on ne garda aucun allignement pour les ruës, ni pour les maisons, qui furent toutes mêlées & confonduës; car on dit qu'en moins d'un an toute la ville fut rebâtie depuis ses murailles, jusqu'à la derniere maison du moindre particulier.

Ceux qui dans cette horrible confusion eurent ordre de Camillus de rechercher les emplacemens & les bornes des lieux sacrez, [85] étant arrivez à la Chapelle de Mars, après avoir fait le tour du Palatium, la trouverent entierement détruite & brûlée par les Barbares; & en ôtant les ruïnes, & en nettoyant la place, ils découvrirent sous un grand monceau de cendres le bâton augural de Romulus; il est courbé par un bout, & on l'appelle *Lituus*. On s'en sert pour déterminer les regions du Ciel, lorsque les Augures s'asseyent pour consulter le vol des oiseaux; & Romulus, qui étoit excellent Devin, s'en servoit à cet usage; mais ce Prince n'eut pas plûtôt disparu, que les Prêtres prirent ce bâton, & le garderent très-religieusement parmi les autres choses saintes;

Plutarque a déja parlé de cette particularité dans la Vie de Romulus, pag. 166.

„ ser & s'en moquer. Mais c'est là justement ne point „ croire de Dieux, que de mépriser les avertissemens „ qu'ils nous donnent ". Dans le 1. liv. de la Divinat.

84. *Cette grande précipitation fit qu'on ne garda aucun allignement.*] De là vient que les anciennes cloaques, qui d'abord ne passoient que par des lieux publics, se trouverent ensuite sous des maisons des particuliers. Tite-Live, liv. V. 55.

85 *Etant arrivez à la Chapelle de Mars.*] ἐπὶ τὴν καλλιάδα τοῦ Ἄρεως, il faut lire καλιάδα, comme dans la Vie de Numa. Tite-Live l'appelle *curia Saliorum*, parce que c'étoit là un des gîtes des Saliens.

tes; & après cet incendie, l'ayant trouvé sain & entier, lorsque tout le reste étoit consumé par le feu, ils en eurent uue extrême joye, & conçurent de grandes esperances pour Rome, ne doutant point que ce signe ne lui presageât & ne lui assurât une durée sans fin.

Leur ville n'étoit pas encore achevée de rebâtir, qu'ils eurent à soûtenir la guerre contre les Æques, les Volsques, & les Latins, qui entrerent en armes dans leurs terres; & les Toscans mirent en même temps le siege devant Sutrium, ville alliée des Romains. Les Tribuns militaires, qui commandoient l'armée, & qui s'étoient campez sur le mont Marcius, y furent assiegez par les Latins, & pressez si vivement, que reduits à l'extremité & sur le point de tout perdre, ils envoyerent demander du secours à Rome. [86] Alors Camillus fut élu Dictateur pour la troisieme fois.

Ville de Toscane, Sutri.

A deux cens stades de Rome, près de Lanuvium.

Camillus élu Dictateur pour la troisieme fois.

On conte cette guerre de deux manieres. Je commencerai par celle qui paroît fabuleuse. On dit que les Latins, soit qu'ils ne cherchassent qu'un prétexte pour faire la guerre, ou qu'ils voulussent veritablement renouveller par de nouveaux mariages leur ancienne alliance avec Rome, envoyerent des Ambassadeurs aux Romains, pour leur demander leurs filles. Les Romains étonnez ne savoient à quoi se resoudre; car d'un côté, ils craignoient la guerre, n'étant pas encore bien rétablis & bien remis de leurs pertes, & de l'autre côté, ils soupçon-

Dans la Vie de Romulus, vers la fin.

86. *Alors Camillus fut élu Dictateur pour la troisieme fois.*] La troisieme année de l'Olympiade XCVIII. & l'an de Rome 367.

connoient que cette demande des Latins n'étoit que pour avoir entre leurs mains des ôtages, & que par bienséance ils couvroient cette injuste prétention, du nom specieux de mariage.

Comme ils étoient dans ce terrible embarras, on dit qu'une jeune Esclave, nommée Tutela, ou, selon d'autres, Philotis, s'adressa aux Magistrats, & leur conseilla de choisir parmi toutes leurs Esclaves, les plus jeunes, les plus belles, & celles qui avoient le meilleur air, de les habiller en filles de condition, de les envoyer avec elle au camp des Latins, & de lui laisser le soin du reste. Les Magistrats, approuvant ce conseil, choisirent autant d'Esclaves qu'elle crut en avoir besoin, & après les avoir richement parées, ils les mirent entre les mains des Latins, qui étoient campez près de la ville.

La nuit venuë, toutes ces Esclaves se saisirent des épées des ennemis, & Tutela, ou Philotis, montant sur un figuier sauvage, derriere lequel elle étendit une couverture, éleva un flambeau tout allumé, qui pouvoit être vu de la ville sans être apperçu du camp, car c'étoit là le signal dont elle étoit convenuë avec les Magistrats, sans qu'aucun autre Citoyen en eût connoissance; ce qui fut cause que les gens de guerre, qui furent commandez pour cette expedition, sortirent avec beaucoup de confusion & de desordre, en s'appellant les uns les autres, à mesure qu'ils étoient pressez par leurs Officiers, & l'on eut beaucoup de peine à les ranger en bataille. Ils allerent attaquer les retranchemens des ennemis qui ne s'y attendoient point, & qui dormoient tranquil-

lement, en tuerent la plus grande partie, & se rendirent maîtres de leur camp. Cela arriva le 7. de Juillet, qu'ils appelloient alors *Quintilis*, c'est-à-dire, *le cinquieme mois*. Ce jour-là, on celebre encore une fête en memoire de cette action; car premierement on sort de la ville pêle mêle avec beaucoup de desordre, en prononçant à haute voix des noms du païs, comme *Caius*, *Marcus*, *Lucius*, & autres semblables, pour imiter ceux qui sortirent à la hâte, en s'appellant les uns les autres dans cette occasion; & les Esclaves, magnifiquement vêtuës, font le tour de la ville, en folâtrant & en donnant des brocards à ceux qu'elles rencontrent; ensuite elles se frappent entre elles, pour marquer la part qu'elles eurent à la défaite des Latins. Enfin on les fait asseoir à table, & on les regale sous des feuillées faites de branches de figuier, & ce jour-là est appellé *les Nones Caprotines*, comme l'on pense, à cause du figuier sauvage, de dessus lequel l'Esclave donna aux Romains le signal du flambeau allumé; car les Romains appellent un figuier sauvage, *Caprificus*.

Le jour des Nones.

D'autres prétendent que tout ce qui se pratique à cette Fête, se fait en memoire de l'accident qui arriva à Romulus; car on dit qu'étant sorti de la ville, il disparut ce jour-là, pendant un grand orage qui survint tout-à-coup avec une nuée obscure, ou même pendant une éclipse de Soleil, d'où ce jour-là est appellé *les Nones Caprotines*, parce que les Romains appellent une chevre *Capra*, & que Romulus disparut ce jour-là subitement, en parlant au Peuple, près du lieu appellé *le marais*

rais de la Chevre, comme nous l'avons écrit plus au long dans sa Vie.

L'autre maniere dont on raconte cette guerre, & qui est attestée par le plus grand nombre d'Historiens, est, que Camillus ayant été élu Dictateur pour la troisieme fois, sur les nouvelles que l'armée, commandée par les Tribuns militaires, étoit assiegée par les Latins & par les Volsques, fit prendre les armes à ceux qui n'étoient plus en âge de les porter; & faisant un grand circuit autour du mont Marcius, sans être apperçu des ennemis, il alla camper derriere eux, & par un grand nombre de feux, qu'il fit allumer, il avertit les assiegez de son arrivée. A cette vuë ils reprirent courage, & resolurent de sortir pour combattre; mais les Latins & les Volsques se renfermerent dans leur camp, qu'ils retrancherent & fortifierent avec de bonnes palissades, & avec quantité d'arbres qu'ils mirent en travers, parce qu'ils étoient entre deux armées, & resolurent d'attendre de leur païs de nouvelles troupes, & le secours des Toscans.

Camillus va au secours de l'armée Romaine, assiegée par les Volsques.

Camillus s'apperçut de leur dessein, & pour ne pas tomber dans le même inconvenient, en se laissant envelopper, il se hâta de les prévenir. Il remarqua que leurs retranchemens étoient de bois, & que tous les matins il se levoit un vent très-fort du côté des montagnes. Ayant donc preparé beaucoup de feux, & mis à la pointe du jour son armée en bataille, il commanda à une partie d'aller commencer l'attaque d'un côté à coups de traits avec de grands cris; & lui à la tête de ceux qui devoient jetter les feux dans le camp du côté où le vent avoit coûtume de donner, il attendoit

Comme il l'auroit été, s'il fût venu de nouvelles troupes aux Latins.

Comment Camillus délivre l'armée Romaine, assiegée sur une montagne par les Volsques, & par les Latins.

l'heure favorable. Dès que le Soleil fut levé, & que le vent eut commencé à souffler avec violence, l'attaque étant déja commencée de l'autre côté, il donna le signal à ses troupes. En même temps on jetta dans les retranchemens un nombre infini de dards enflammez, qui tombant sur les pieux qui étoient fort serrez, & sur les arbres entassez les uns sur les autres, les embraserent dans un moment. La flamme, avec une extrême rapidité se communiqua à toute l'enceinte, & gagna le dedans du camp. Les Latins, qni n'avoient aucun moyen pour l'éteindre, se voyant de tous côtez environnez de feu, se serrerent d'abord tous ensemble dans un lieu fort étroit; mais enfin, la necessité les obligeant de sortir, ils tomberent entre les mains de leurs ennemis, qui les attendoient en bataille devant leurs retranchemens. Tous ceux qui sortirent furent presque taillez en pieces, & ceux qui resterent furent la proye des flammes, jusqu'à ce que les Romains se mirent eux-mêmes à éteindre le feu pour piller le camp.

Après cette victoire, Camillus laissa sur les lieux son fils Lucius pour garder le butin & les prisonniers; & avec le reste de son armée, il alla fourrager les terres des ennemis. Après avoir pris la ville des Æques, & contraint les Volsques à se rendre à lui, il marcha au secours des Sutriens, qu'il croyoit encore assiegez par les Toscans, ne sachant pas le malheur qui leur étoit arrivé, car ils venoient de se rendre, & à de si dures conditions, qu'ils n'avoient eu la permission d'emporter que leurs habits. Il les rencontra sur son chemin dans ce pitoyable état, avec leurs femmes & leurs enfans

Camillus marche au secours des Sutriens.

fans, qui tous ensemble deploroient leur infortune.

Ce spectacle le toucha sensiblement, & comme il vit que les Romains n'en étoient pas moins touchez que lui, & que les prieres & les tendres embrassemens des Sutriens leur arrachoient des larmes, & les remplissoient d'indignation, il resolut de n'en pas differer la vengeance, & de mener le même jour ses troupes à Sutrium; car il jugea bien que des hommes qui venoient de prendre ue ville si opulente, qui n'avoient aucun ennemi en tête, & qui ne croyoient pas qu'il en pût venir, ne seroient nullement sur leurs gardes, & qu'il les surprendroit infailliblement.

Il ne se trompa pas dans sa conjecture; non seulement il traversa tout le territoire de Sutrium sans être découvert, mais il étoit aux portes de la ville, & s'étoit saisi des murailles avant que les Toscans fussent avertis de sa marche, car ils n'avoient point posé de gardes, & ils étoient dispersez dans les maisons à faire grand' chere & à se divertir. De sorte que quand ils s'apperçurent que les Romains étoient maîtres de la ville, ils se trouverent si pleins de viande & de vin, que la plûpart n'eurent pas la force de prendre la fuite, & se laisserent honteusement tuer dans les maisons sans se défendre, ou se rendirent encore plus honteusement.

Camillus reprend Sutrium, le jour même qu'elle a été prise par les Toscans, & y ramene ses Citoyens.

C'est ainsi que la ville de Sutrium fut prise deux fois dans le même jour. Car ceux qui venoient de la prendre, la perdirent, & ceux qui l'avoient perduë, la reprirent par la valeur & par la sage conduite de Camillus. Cette action lui fit decerner le triomphe, qui ne lui acquit pas

Il venoit de terminer trois guerres, car il avoit vaincu les Æques, les Volsques & les Toscans.

pas moins de credit & d'honneur que les deux premiers. Car ses plus grands envieux & tous ceux qui prétendoient que la Fortune avoit plus de part, que sa valeur, aux grandes choses qu'il avoit executées, furent forcez de donner la gloire de ce dernier succès à son grand courage & à sa prudence.

Manlius envieux de Camillus. Le plus apparent de ses envieux & de ses rivaux étoit Marcus Manlius, qui le premier avoit repoussé les Gaulois à l'escalade du Capitole, & qui de là avoit été honoré du surnom de *Capitolin*. Cet homme, qui, à quelque prix que ce fût, vouloit être le premier dans Rome, & qui par les bonnes voyes ne pouvoit parvenir à surpasser, ou à égaler la reputation de Camillus, eut recours aux moyens dont on se sert ordinairement pour établir la tyrannie; ce fut de gagner le Peuple, & sur tout ceux qui étoient accablez de dettes. Il défendoit les uns en Justice, plaidant leurs causes contre leurs créanciers, & delivroit les autres par force, en empêchant qu'on ne les menât esclaves selon la Loi. De sorte qu'il eut bien-tôt autour de lui un grand nombre de ces sortes de gens qui n'avoient ni feu ni lieu, & qui se rendirent formidables aux Nobles par leur insolence & par les desordres qu'ils

Moyen ordinaire pour établir la tyrannie.

Selon la Loi des XII. Tables.

87. *Ce danger fit élire Dictateur Quintus Capitolinus.*] Plutarque se trompe, ou bien il manque quelque chose au texte, & il faut lire, *ce danger fit élire Dictateur Cornelius Cossus, qui nomma General de la Cavalerie Quintus Capitolinus.* Tite-Live VI. 12. ce fut la troisieme année de l'Olympiade XCIX. & l'an de Rome 371.

88. *En ce temps-là Camillus fut nommé Tribun militaire pour la cinquieme fois.*] L'an de Rome 372. & la derniere année de l'Olympiade XCIX.

qu'ils commettoient dans les assemblées.

87 Ce danger fit élire Dictateur Quintus Capitolinus, qui d'abord, se servant de son autorité, fit mettre en prison Manlius. Le Peuple en fut si affligé, qn'il en prit le deuil, ce qui ne s'étoit jamais vû que dans les grands malheurs & dans les calamitez publiques. Le Senat, craignant une sedition, ordonna que Manlius fût mis en liberté. Cette disgrace ne le corrigea point, au contraire, elle l'irrita, & devenu plus fier & plus insolent, il remplit la ville de sedition & de trouble.

Manlius mis en prison. Le Peuple en prend le deuil.

Mis en liberté par l'ordre du Senat, il en devient plus insolent.

88 En ce temps-là Camillus fut nommé Tribun militaire pour la cinquieme fois, & Manlius appellé en Justice. 89 Rien ne nuisit tant à ses accusateurs que la vuë du Capitole; car l'endroit où Manlius avoit combattu la nuit contre les Gaulois pour la défense de la Forteresse, se voyoit de la place où on le jugeoit, & lui-même il excitoit la compassion des Romains, en tendant ses mains vers ce lieu, & en les priant avec larmes de se souvenir des grands combats qu'il avoit soûtenus. De sorte que les Juges, ne sachant plus à quoi se déterminer, differerent plusieurs fois de prononcer, car ils ne vouloient pas l'absoudre contre les preuves évidentes qui le condamnoient, & ils

Camillus nommé Tribun militaire pour la cinquieme fois.

Manlius appellé en Justice.

Cette place étoit le champ de Mars.

Effet que produit la vuë du Capitole sur les Juges de Manlius.

89. *Rien ne nuisit tant à ses accusateurs que la vuë du Capitole.*] Il y a dans le texte une transposition évidente, qui corrompt tout le passage. ὑπεφαίνετο τῆς ἀγορᾶς ἀπὸ τοῦ Καπιτωλίου ne peut être expliqué. Ces derniers mots τοῦ Καπιτωλίου doivent être rejettez après le mot ὄψις du membre precedent. Et au lieu de ὑπεφαίνετο, il faut lire comme dans un Manuscrit ὑπερεφαίνετο, *paroissoit fort élevé de la place où on le jugeoit.*

ils n'avoient pas non plus le courage de le juger selon la rigueur de la Loi à la vuë de ce grand exploit, qui avoit sauvé Rome, & que le Capitole leur remettoit incessamment devant les yeux.

Hors de la porte Flumentane, aujourd'hui la porte du Peuple.

90 Camillus, s'étant apperçu de l'effet que cette vuë produisoit sur les Juges, transporta le Tribunal dans le bois Petilien, d'où on ne voyoit plus le Capitole. Alors l'accusateur deduisit tous les Chefs d'accusation contre le coupable, & les Juges, se souvenant de tout ce qui s'étoit passé, ne combattirent plus l'indignation que leur donnoient ses injustices. 91 Manlius étant donc condamné à mort, fut conduit au Capitole, 92 & précipité du haut de ce

Effet que produisit le changement de lieu pour le jugement de Manlius.

90. *Camillus s'étant apperçu de l'effet que cette vuë produisoit sur les Juges, transporta.*] Exemple bien surprenant des effets que peut produire la vuë d'un objet qui reveille certaines idées. On a vu dans la Vie de Themistocle, qu'à Athenes les trente Tyrans changerent les vuës du lieu des assemblées, dans la pensée que la vuë de la mer inspiroit & maintenoit la Democratie. Mais pourquoi Camillus poursuivoit-il avec tant d'ardeur la condamnation de Manlius, d'un homme de ce merite, & qui avoit si bien servi? Que ne cedoit-il ce triste honneur à ses Collegues? Aussi Tite-Live, pour ne pas faire tomber toute la haine de cette action sur Camillus seul, dit *que les Tribuns s'étant apperçus de l'effet que cette vuë produisoit, &c.*

91. *Manlius étant donc condamné à mort, fut conduit au Capitole.*] Etrange bizarrerie du Peuple; il ne peut se resoudre à condamner Manlius à la vuë du Capitole, & un moment après il le précipite de ce même Capitole, dont la vuë l'avoit empêché de le condamner.

92. *Et precipité du haut de ce rocher, qui après avoir été le theatre, &c.*] Exemple bien remarquable pour faire voir qu'une ambition dereglée, est capable de faire oublier une infinité de grandes qualitez, & non seulement de les faire oublier, mais de les rendre même odieuses. Rome n'avoit peut-être pas alors de plus grand homme que Man-

ce rocher, qui, après avoir été le theatre de ses plus grands exploits & de sa fortune, le fut aussi de sa honte & de son malheur. On rasa sa maison, où l'on bâtit le Temple de la Déesse qu'ils appellent *Moneta*; [93] & l'on ordonna qu'à l'avenir, aucun Patricien ne pourroit habiter sur le Capitole.

[94] Camillus, appellé pour la sixieme fois à la charge de Tribun militaire, refusoit de l'accepter, parce qu'il étoit déja dans un âge avancé, & peut-être aussi, parce qu'il craignoit l'envie, & quelque revers de fortune après tant de gloire & tant de succès. [95] Son excuse la plus apparente étoit son peu de santé, car il tomba malade dans ce même temps-là, mais le

Il pouvoit avoir 66. ou 67. ans.

Manlius, il produisit trente dépouilles des ennemis qu'il avoit tuez de sa main, & quarante prix d'honneur qu'il avoit reçus de ses Generaux, parmi lesquels il y avoit deux Couronnes murales & huit Couronnes civiques, & il presenta plusieurs Citoyens qu'il avoit sauvez des mains des ennemis, au nombre desquels étoit C. Servilius, General de la Cavalerie : tout cela couronné par l'exploit du Capitole, auroit fait pardonner une plus grande faute dans une ville moins amoureuse de la liberté.

93. *Et l'on ordonna qu'à l'avenir aucun Patricien ne pourroit habiter sur le Capitole.*] Tite-Live ajoûte que toute sa famille ordonna qu'à l'avenir aucun de leurs descendans ne s'appelleroit Marcus Manlius.

94. *Camillus appellé pour la sixieme fois, à la charge de Tribun militaire.*] Ce texte de Plutarque doit servir à faire corriger le texte de Tite-Live, V. 22. *M. Furium Camillum septimum Tribunum militum creavere.* Il faut lire *sextum*, comme dans cet endroit de Plutarque. Car c'étoit l'an de Rome 375. & la troisieme année de l'Olympiade C. & ce fut le dernier Tribunat de Camillus.

95. *Son excuse la plus apparente étoit son peu de santé.*] Il étoit prêt de jurer en pleine assemblée, selon le formulaire ordinaire à ceux qui s'excusoient sur leur santé, mais le Peuple ne voulut pas l'entendre.

le Peuple bien loin de ſe relâcher, ſe mit à crier qu'il ne demandoit pas de lui qu'il combattît à pied ou à cheval, qu'il avoit ſeulement beſoin de ſon conſeil & de ſa conduite; & le força de prendre le commandement, & de marcher aux ennemis avec Lucius Furius, l'un de ſes Collegues.

Camillus forcé d'accepter la charge de Tribun militaire pour la ſixieme fois.

Lucius Furius Medullinus.

Les Preneſtins & les Volſques étoient entrez avec une groſſe armée ſur les terres des Alliez des Romains. Camillus, ſans perdre temps, alla camper près d'eux; [96] ſon deſſein étoit de tirer la guerre en longueur, afin que, s'il falloit en venir à une bataille, il pût auſſi payer de ſa perſonne après avoir recouvré ſes forces; mais voyant que ſon Collegue, tranſporté d'un violent deſir de gloire, avoit une extrême impatience d'en venir aux mains, ſans pouvoir être retenu par aucune remontrance, & qu'il inſpiroit la même ardeur aux Capitaines & aux Centurions, il craignit qu'on ne le ſoupçonnât d'avoir voulu par envie derober à ces jeunes Officiers une occaſion d'acquerir de l'honneur, & de rendre un grand ſervice à la Republique. Il lui permit donc, quoique malgré lui, de donner le combat, [97] & à cauſe de ſa maladie, il demeura dans le camp avec peu de troupes; mais quand il vit que Lucius avoit donné inconſiderément dans les piéges, que les ennemis lui avoient tendus, & que les Romains étoient pouſſez & mis en fuite, il ne put ſe retenir, & ſe levant de ſon lit, il mar-

Ils avoient aſſiegé & pris Satricum, colonie des Romains.

Camillus va au ſecours des Alliez des Romains.

Camillus malade ſauve ſon Collegue, & repouſſe les ennemis déja victorieux.

96. *Son deſſein étoit de trainer la guerre en longueur.*] *Qui occaſionem juvandarum ratione virium trahendo bello quærebat*, dit Tite-Live VI. 23. & pour dire cela en paſſant, il faut remarquer cette façon de parler. *Ratione juvandarum virium*, pour dire, *ſous pretexte de recouvrer ſes forces*, pour

marcha au devant d'eux aux portes du camp, & passant au travers de ses troupes, qui étoient en deroute, il alla donner sur ceux qui les poursuivoient. Ceux qui avoient déja gagné leurs retranchemens, retournerent sur leurs pas, & le suivirent, & ceux qui venoient pour s'y sauver, se raliant autour de lui, & se mettant en bataille, s'exhortoient les uns les autres à ne pas abandonner leur General. Ainsi les ennemis furent obligez de se retirer.

Le lendemain Camillus sortit à la tête de ses troupes, les défit en bataille rangée, & étant entré dans leur camp avec les fuyards, il en fit un fort grand carnage. De-là, ayant appris que la ville de Satricum, Colonie des Romains, avoit été prise par les Toscans, & que ses habitans avoient été tous passez au fil de l'épée, il renvoya à Rome les troupes les plus pesamment armées, & avec les plus legeres & les plus disposées à le suivre, il alla attaquer les Toscans, qui étoient maîtres de Satricum, les battit, en tua une grande partie, & chassa les autres.

Tite-Live écrit que ce fut le jour même.

Ville du Latium.

Camillus bat les Toscans, & reprend Satricum.

Après cette heureuse expedition, il s'en retourna à Rome chargé de butin, faisant connoître par son exemple que les plus sages de tous les Peuples, étoient ceux, qui, sans s'arrêter à la foiblesse, & la vieillesse d'un General qui avoit de l'experience & du courage, savoient le préferer malgré lui, & tout malade, à ceux qui étant dans la fleur de leur âge deman-

Sagesse d'un Peuple dans le choix d'un General.

pour avoir le temps de recouvrer ses forces.

97. *Et lui à cause de sa maladie, il demeura dans le camp avec peu de troupes.*] Tite-Live dit formellement qu'il se mit à la tête du corps de reserve, & qu'il regardoit d'un lieu élevé le succès de combat.

mandoient & briguoient le commandement. [98] C'eſt pourquoi la nouvelle de la revolte des habitans de Tuſculum, étant portée à Rome, le Senat donna encore le ſoin de cette guerre à Camillus, avec la permiſſion de prendre avec lui tel de ſes cinq Collegues qu'il lui plairoit de nommer. Il n'y en avoit pas un qui ne demandât la preference; mais contre l'attente de tout le monde, Camillus choiſit Lucius Furius, le même, qui depuis peu, contre ſon ſentiment, avoit donné la bataille aux Prenestins, & aux Volsques, & avoit été battu; mais il le préfera à ſes autres Collegues, apparemment pour couvrir ſon malheur, & pour effacer ſa honte.

Choix ſurprenant qu'il fit d'un Collegue.

Dès que les Tuſculaniens ſentirent que Camillus approchoit, ils eurent recours à l'artifice pour reparer leur faute. Ils remplirent donc la campagne de Laboureurs qui travailloient aux terres, & de Bergers qui gardoient les troupeaux comme en pleine paix; les portes de leur ville étoient toutes ouvertes, & leurs enfans alloient aux écoles comme auparavant. On voyoit les Artiſans travailler tranquillement dans leurs boutiques, [99] les Bourgeois en robe dans la place, & les Magiſtrats cou-

Artifice des Tuſculaniens à l'approche de Camillus.

98. *C'eſt pourquoi la nouvelle de la revolte des habitans de Tuſculum étant portée à Rome.*] Ce fut Camillus qui l'y porta en menant à Rome les priſonniers de Tuſculum, qu'il avoit faits à la derniere bataille.

99. *Les Bourgeois en robe dans la place.*] Car la robe étoit l'habit des Romains pendant la paix, comme le manteau, *pallium*, celui des Grecs. On les quittoit dans la guerre, de ſorte qu'être en robe ou en manteau, c'étoit marquer qu'on étoit en pleine paix.

100. *Il leur ordonna d'aller au Senat, en état de ſupplians, deman-*

courir par tout pour faire preparer les logemens à ses troupes, comme ne craignant rien, & ne se sentant coupables de rien.

Cette securité & cet empressement ne persuaderent pas à Camillus qu'ils n'eussent pas eu le dessein de se revolter, mais ils le disposerent à avoir pitié d'eux, & à être touché de leur repentir. [100] Il leur ordonna d'aller au Senat, en état de supplians, demander pardon de leur faute; & quand ils eurent obéï, il aida beaucoup à les faire absoudre du crime de rebellion, & à leur faire accorder le droit de Bourgeoisie. Voilà les actions les plus éclatantes que Camillus fit dans son sixieme Tribunat.

Après cela, [101] Licinius Stolo excita une grande sedition, car le Peuple s'élevoit contre le Senat, & prétendoit à quelque prix que ce fût, que les Consuls, qu'on alloit élire, ne fussent pas tous deux Patriciens, mais qu'il y en eût un de race Plebeienne. [102] Les Tribuns du Peuple furent nommez, mais le Peuple empêcha qu'on n'achevât de tenir les Comices Consulaires. Ainsi faute de Magistrats, Rome alloit tomber dans des troubles & des desordres plus grands que ceux dont on étoit déja sorti. Pour pré-

Ce Licinius Stolo étoit Plebeien, mais homme très-considerable.

demander pardon de leur faute.] Cela fut executé, & Tite-Live rapporte le discours que le General des Tusculaniens fit au Senat, & qui est très-digne d'être lu. Il est, liv. VI. 26.

101. *Licinius Stolo excita une grande sedition.*] Cette sedition dura long-temps, & Plutarque passe ici en trois mots treize années entieres.

102. *Les Tribuns du Peuple furent nommez, mais le Peuple empêcha, &c.*] Les Tribuns du Peuple, qu'on nomma, empêcherent qu'on ne fît aucuns Magistrats Curules, & ce desordre dura cinq ans. Liv. VI. 35.

prévenir ce malheur, [103] le Senat nomma Camillus Dictateur pour la quatrieme fois, malgré le Peuple, & en quelque façon malgré lui; car il ne vouloit pas s'opposer à des hommes, à qui les grandes batailles qu'ils avoient gagnées, donnoient la liberté de lui reprocher qu'il avoit fait de plus grands exploits avec eux pendant la guerre, qu'il n'en avoit fait avec les Patriciens pendant la paix; & il voyoit bien que l'envie seule de ces derniers les avoit portez à l'élire, afin que s'il avoit le dessus, il ruinât le Peuple, ou qu'il fût perdu & ruïné lui-même, s'il avoit le dessous. Cependant, pour remedier aux maux présens, ayant su le jour que les Tribuns du Peuple devoient proposer & faire passer leur Loi, il publia une levée de gens de guerre, & appella le Peuple de la place au champ de Mars, menaçant de fort grosses amendes ceux qui n'obéïroient pas à cet ordre. Les Tribuns du Peuple, de leur côté, s'opposoient à ses menaces, & juroient qu'ils le condamneroient lui-même à une amende de cinquante-mille drachmes, s'il ne cessoit d'empêcher le Peuple de donner ses suffrages selon les Loix. Soit donc qu'il craignît un second exil & une seconde condamnation, fort indigne d'un homme de son âge, & qui avoit fait de si grandes actions, soit qu'il

Camillus élu par le Senat Dictateur pour la quatrieme fois, & malgré lui.

Vues du Senat qui le nomma Dictateur.

(Il ne le fit pas, il menaça seulement de le faire.

Licinius Stolo & L. Sextius.

Vingt-cinq mille livres.

103. *Le Senat nomma Camillus pour Dictateur la quatrieme fois.*] La derniere année de l'Olympiade CIII. l'an de Rome 388.

104. *Et peu de temps après, sous prétexte de quelque indisposition.*] D'autres pretendent qu'il se demit de la Dictature par scrupule de Religion, parce que les auspices n'avoient pas été bien observez quand il fut nommé.

105. *Mais bien-tôt après, convaincu lui-même.*] Cela arriva

qu'il ne se sentît pas assez fort pour resister à cette tempête, & pour vaincre l'effort & l'obstination insurmontable du Peuple, il se retira dans sa maison, [104] & peu de temps après, sous prétexte de quelque indisposition, il se demit de la Dictature. Le Senat nomma en sa place un autre Dictateur, qui ayant choisi pour General de la Cavalerie, le même Stolon, qui étoit Chef de la sedition, donna lieu de faire passer une Loi très-desagreable aux Patriciens; car il ordonna qu'aucun Citoyen ne possederoit pas plus de cinq cens arpens de terre. Ce fut alors une victoire bien éclatante pour Stolon, d'avoir pu faire confirmer cette Loi par les sufrages du Peuple, malgré les efforts des Nobles qui s'y opposoient; [105] mais bien-tôt après, convaincu lui-même d'avoir plus de terres qu'il ne permettoit aux autres d'en posseder, il fut condamné, & puni selon sa Loi.

Camillus se retire dans sa maison, & se demet de la Dictature.

Un autre Dictateur, ce fut Pub. Manlius.

Loi de Stolon, qu'aucun Citoyen ne possederoit pas plus de 500. arpens de terre.

Il viole le premier sa Loi, & est condamné.

Il restoit encore la nomination des Consuls, qui étoit non seulement le point principal de la sedition, mais celui qui l'avoit fait naître, & qui donnoit le plus de peine au Senat; mais sur ces entrefaites on reçut des nouvelles certaines que les Gaulois, revenant encore des rivages de la mer Adriatique, marchoient à grandes journées vers Rome avec une

Retour des Gaulois.

riva onze ans après. Ce Licinius Stolo fut condamné par Popilius Lænas à une amende de 500. liv. parce qu'il possedoit mille arpens de terre, conjointement avec son fils qu'il avoit émancipé pour éluder sa Loi. *Eodem anno C. Licinius Stolo à M. Popilio Lænate sua lege decem millibus æris est damnatus, quod mille jugerum agri cum filio possideret, emancipandoque filium fraudem legi fecisset.* Tite-Live, liv. VII. 16.

ne armée très-formidable ; la menace fut même accompagnée de l'effet, le plat païs étant déja tout ſaccagé, & ceux qui ne purent ſe retirer dans Rome, ayant été obligez de ſe refugier ſur les montagnes. La crainte appaiſa la ſedition ; le Senat réuni avec le Peuple, & les Nobles avec leurs inferieurs, d'un commun conſentement [106] ils élurent Camillus Dictateur pour la cinquieme fois. Il étoit alors fort vieux, car il avoit déja bien près de quatre-vingts ans. Cependant voyant la neceſſité & le grand danger de la Republique il n'allegua, comme auparavant, ni raiſon, ni prétexte, mais il accepta cette Charge ſans balancer, & aſſembla ſon armée.

Camillus élu Dictateur pour la cinquieme fois.

[107] Comme il ſavoit par experience que la principale force des Gaulois conſiſtoit dans leurs épées, qu'ils manioient à la maniere des Barbares ſans aucun art, & avec leſquelles ils abbattoient têtes & épaules, il fit donner à la plûpart de ſes troupes des caſques d'acier bien poli, afin que les épées ſe rompiſſent ou qu'elles ne fiſſent que gliſſer, fit border leurs boucliers d'une lame de fer, le bois ſeul ne pouvant pas reſiſter aux coups, & leur enſeigna à ſe ſervir de longues javelines, avec lesquelles, ſe gliſſant ſous les épées des Barbares, ils pouvoient prévenir les coups qu'ils déchargeoient de haut en bas.

Maniere dont les Gaulois ſe ſervoient de leurs épées.

Ce que Camillus imagina contre les épées des Gaulois.

Dé-

106. *Ils élurent Camillus Dictateur pour la cinquieme fois, il étoit alors fort vieux, car il avoit déja bien près de quatre vingts ans.*] C'étoit l'an de Rome 389. & la premiere année de l'Olympiade CIV. Ce qui prouve qu'il n'avoit que quatorze ans quand il commença à aller à la guerre, ſous le Dictateur Poſthumius Tubertus, comme je l'ai remarqué au commencement.

107. *Comme il ſavoit par experience que la principale force des*

Déja les Gaulois étoient sur le bord de la riviere d'Anio avec une armée si chargée de butin, qu'elle pouvoit à peine marcher. Camillus se mit en campagne à la tête de ses troupes, & alla camper sur une colline, dont la pente étoit fort douce, & qui avoit plusieurs creux; de sorte que la plus grande partie de son armée étoit cachée, & que l'autre paroissoit s'être retirée de crainte sur les hauteurs. Pour confirmer même davantage les ennemis dans cette opinion, il ne se mit pas en devoir de repousser ceux qui venoient fourrager jusqu'au pied de la colline; mais il se tint renfermé dans son camp, où il s'étoit retranché avec grand soin, jusqu'à ce que voyant que la plus grande partie de leurs troupes étoit dispersée au fourrage, & que ceux qui étoient restez dans le camp étoient toûjours gorgez de viande & noyez de vin, il envoya avant le jour son Infanterie legere insulter les ennemis, & les empêcher de se mettre en bataille, en tombant sur eux à mesure qu'ils sortoient; & à la pointe du jour il fit descendre dans la plaine, & rangea en bataille ses troupes pesamment armées; qui étoient fort nombreuses & pleines d'ardeur, contre l'attente des Barbares qui les croyoient en petit nombre, & fort découragées.

Il marche contre les Gaulois. Sa conduite pleine de sagesse.

Ce fut la premiere chose qui rabbattit le cou-

des Gaulois consistoit dans leurs épées, qu'ils manioient à la maniere des Barbares.] Car les Gaulois ne donnoient que des coups de taille, leurs épées n'avoient pas de pointe. Ce que Camillus fit en cette occasion, fut pratiqué aussi heureusement plus de six vingts ans après par le Consul C. Flaminius contre les Gaulois, comme Polybe le raconte dans son second livre.

courage & la fierté des Gaulois, qui se crurent deshonorez de ce que les Romains avoient osé les attaquer les premiers. L'Infanterie legere fondant donc sur eux, avant qu'ils pussent, ni prendre leur poste, ni ranger leurs bataillons, les poussoit vivement, & les forçoit de combattre en desordre, comme ils se trouvoient. Et Camillus avec le gros de l'armée les chargea vigoureusement. Les Barbares marcherent fierement à sa rencontre l'épée haute ; mais les Romains les arrêtoient avec leurs javelines, & opposant à leurs coups des corps tout couverts de fer, [108] leurs épées se faussoient, car comme elles étoient d'une trempe fort molle, & d'un fer peu battu, elles se plioient & se courboient très-facilement. D'ailleurs, leurs boucliers herissez de javelines étoient si pesants quand les Romains les retiroient, que ne pouvant plus les soûtenir, ils abandonnoient leurs propres armes pour se jetter sur celles de leurs ennemis, & pour leur arracher leurs javelines ; & alors les Romains, les voyant découverts, se servoient avec succès de leurs épées. Ils taillerent en pieces les premiers rangs, les autres prirent la fuite, & se disperserent dans la plaine. Car Camillus s'étoit saisi des montagnes & des côteaux, & ils n'avoient garde de se retirer dans leur camp qu'ils

Bataille de Camillus contre les Gaulois.

Epées des Gaulois.

108. *Leurs épées se faussoient, car comme elles étoient d'une trempe fort molle, & d'un fer peu battu, elles se plioient & se courboient très-facilement.*] Polybe écrit que leurs épées étoient faites de maniere, qu'elles se courboient, & que leur tranchant se rebouchoit dès le premier coup qu'ils en donnoient, & qu'elles n'étoient plus en état de servir, s'ils ne les redressoient avec le pied en les mettant contre terre.

109. On

qu'ils n'avoient pas retranché par un excès d'audace & de confiance, & dont Camillus pouvoit se rendre maître sans coup ferir.

[109] On dit que cette bataille fut donnée treize ans après la prise de Rome, & qu'elle commença à rassurer les Romains contre les Gaulois, qui jusques là leur avoient toûjours paru très-redoutables, car ils étoient persuadez que les premieres victoires, qu'ils avoient remportées sur eux, n'étoient pas l'ouvrage de leur valeur, mais l'effet de quelques accidents imprevus, & sur tout des maladies, qui avoient affoibli l'armée de ces Barbares. La crainte qu'ils en avoient étoit même si grande, qu'ils avoient fait une Loi, par laquelle ils dispensoient les Prêtres d'aller à la guerre, à moins que ce ne fût contre les Gaulois.

Prêtres Romains obligez d'aller à la guerre contre les Gaulois.

C'est là le dernier exploit de Camillus, car la prise de la ville de Velitres ne fut que la suite de cette expedition, & elle se rendit même sans combattre; mais dans le Gouvernement de la République, il avoit encore à soûtenir l'assaut le plus terrible & le plus dangereux contre le Peuple, qui, fier de sa victoire, vouloit qu'au préjudice de la Loi il nommât un des Consuls de race Plebeiene; le Senat s'y opposoit de toute sa force, & ne vouloit pas

Ville des Volsques dans le Latium.

Assaut que Camillus eut à soûtenir, contre le Peuple qui vouloit

109. *On dit que cette bataille fut donnée treize ans après la prise de Rome.*] Il y a faute au nombre, on a mis XIII. pour XXIII. car cette bataille fut donnée vingt-trois ans après la prise de Rome. Polybe dit *trente ans après*, mais il ne compte pas exactement les années. D'ailleurs, Tite-Live écrit formellement que Camillus vécut 25 ans après avoir chassé les Gaulois de Rome.

qu'on prît un Consul dans son corps.

pas que Camillus se démît de la Dictature, esperant qu'avec le secours de cette supreme autorité, il combattroit avec plus de succès pour l'Aristocratie. Un jour donc que Camillus, assis dans la place sur son Tribunal, rendoit la Justice, il vint de la part des Tribuns un Licteur qui lui ordonna de le suivre, & qui en même temps mit la main sur lui, comme pour l'emmener par force. Cela excita un si grand bruit, & causa un si grand tumulte dans la place, qu'on n'avoit jamais rien vu de pareil; le parti de Camillus repoussoit le Licteur, & le Peuple ordonnoit toûjours à ce Licteur de l'arracher de son Siege. Camillus dans cette émeute, ne sachant à quoi se déterminer, ne se demit pourtant point de sa charge, & prenant avec lui les Senateurs, il marcha vers le Capitole, il pria les Dieux d'amener à une heureuse fin un si grand desordre, & fit vœu de bâtir un Temple à la Concorde, dès que les troubles seroient appaisez.

Un Licteur met la main sur Camillus Dictateur, & veut l'arracher de son Tribunal.

Camillus fait vœu de bâtir un Temple à la Concorde, après les troubles appaisez.

Quand on vint à deliberer dans le Senat, la contrarieté des avis excita de grandes contestations; mais enfin le plus doux l'emporta, c'est-à-dire, celui qui cedoit au Peuple, [110] & qui lui permettoit de prendre l'un des Consuls dans son Corps. Dès que le Dictateur eut prononcé cet arrêt en pleine Assemblée, le Peu-

Le Senat cede au Peuple.

110. *Et qui lui permettoit de prendre l'un des Consuls dans son Corps.*] Si les Patriciens cederent au Peuple l'un des Consuls, le Peuple donna aux Patriciens un Preteur pour administrer la Justice dans la ville, & ce Preteur, ce fut le fils de Camillus.

111. *L'année suivante.*] C'étoit l'an de Rome 391. la troisieme année de l'Olympiade CIV.

112. *Et la plûpart des Magistrats.*] Elle emporta un Cen-

Peuple en eut tant de joye, qu'il se reconcilia sur l'heure même avec le Senat, & accompagna Camillus jusques dans sa maison avec de grandes acclamations & de grands applaudissemens.

Le lendemain on s'assembla, & on ordonna que pour accomplir le vœu de Camillus, & pour conserver la memoire de cette heureuse réunion, on bâtiroit le Temple de la Concorde dans un lieu qui regardoit sur la place & sur le Comice; Qu'on ajoûteroit un jour aux fêtes Latines, qui desormais dureroient quatre jours; Que sans perdre un moment, on iroit offrir des sacrifices dans tous les Temples; & que ce jour-là tous les Romains, sans exception, seroient couronnez de chapeaux de fleurs. Camillus tint ensuite les Comices Consulaires, & l'on nomma Consuls Marcus Æmilius du côté des Patriciens, & Lucius Sextus du côté du Peuple.

111 L'année suivante, il s'éleva une si grande peste dans Rome, qu'elle emporta un nombre infini de Peuple, 112 & la plûpart des Magistrats; mais elle se signala encore davantage par la mort de Camillus; car quoi qu'il fût rassasié de jours, & que sa vie eût été aussi longue & aussi entiere que celle d'aucun autre homme, 113 les Romains furent plus affligez de sa perte, que de celle de tout ce grand nom-

La peste fait un grand ravage dans Rome, & emporte Camillus.

Censeur, un Edile & trois Tribuns du Peuple.

113. *Les Romains furent plus affligez de sa perte que de celle de tout ce grand nombre de Citoyens.*] Cela est très-croyable. Une Ville, un Etat, qui perd un homme du merite & de la vertu de Camillus, quelque vieux qu'il soit, perd plus qu'en perdant un grand nombre d'autres Citoyens.

nombre de Citoyens, qui moururent dans le même temps de la même maladie.



LA COMPARAISON
DE THEMISTOCLE ET DE FURIUS CAMILLUS.

Ce que Themistocle & Camillus ont eu de semblable.

SUR les particularitez, que nous venons de recueillir de la Vie de Themistocle & de Camillus, on voit d'abord que ces deux grands Hommes ont eu beaucoup de choses semblables. Nez l'un & l'autre dans une famille obscure, ou qui n'étoit pas encore illustrée, ils ont eu le bonheur d'y porter les premiers la lumiere par leur vertu, & de transmettre à leur posterité un éclat d'autant plus glorieux pour eux, qu'ils ne l'avoient pas reçu de leurs ancêtres. Ils ont eu à soûtenir de grands combats contre les Etrangers, & de plus grands encore contre leurs Citoyens; ils ont éprouvé toute l'ingratitude de ces mêmes Citoyens, qu'ils avoient si utilement servis, & ils ont l'un & l'autre arraché leur Patrie des mains des Barbares.

Les temps, où ils ont vécu, ont été si semblables en tout, qu'en amenant les mêmes orages & les mêmes tempêtes, ils ont porté aussi des hommes de même genie & de même caractere pour leur resister, & pour sauver les Peuples qu'ils avoient à conduire. C'est cette conformité de leurs temps qui a produit la conformité de leurs exploits & de leur fortune,

né; car il a fallu necessairement que dans l'un & dans l'autre la prudence ait conduit & animé leur valeur. Mais parmi ces traits principaux, qui sont si ressemblants, on ne laisse pas, quand on les examine de près, d'en trouver de particuliers, qui produisent des dissemblances assez remarquables. Nous allons tâcher de les rassembler & de les mettre dans tout leur jour, afin que, comme dans un portrait en raccourci, on voye d'un coup d'œil en quoi ils different, & en quoi ils se ressemblent.

Premier avantage de Camillus sur Themistocle.

Camillus paroît d'abord l'emporter sur Themistocle par le grand nombre de ses exploits, car il a gagné plusieurs grandes batailles, pris plusieurs villes, repris celles dont les ennemis s'étoient emparez, délivré une armée assiegée, sauvé son Collegue, qui avoit engagé le combat mal à propos, & il a fini glorieusement plusieurs guerres très-dangereuses. A ces actions si brillantes, Themistocle ne peut opposer que la gloire d'avoir terminé les guerres des Grecs, d'avoir vaincu les Perses dans les divers combats d'Artemise, & de les avoir entierement défaits dans le détroit de Salamine.

Premier avantage de Themistocle sur Camillus.

Quant au premier exploit, Camillus n'a pas plus fait pour les Romains, en terminant par son courage toutes ces guerres Etrangeres, & en triomphant tant de fois de leur ennemi, que Themistocle a fait pour les Grecs, en assoupissant par sa sagesse leurs guerres intestines, en reconciliant leurs villes, & en réunissant tous leurs Citoyens. Car quoique rien ne paroisse plus aisé, ni plus ordinaire que d'appaiser des divisions domestiques à l'approche d'un ennemi commun, le danger même

ſervant à réunir les Peuples, on peut dire pourtant qu'en cette occaſion ce fut une action d'une ſinguliere prudence d'avoir empêché les villes, rivales d'Athenes, de profiter du ſecours du grand Roi pour s'aſſujetir Athenes & toute la Grece. Et bien-tôt après la mort de Themiſtocle on connut l'importance de ce ſervice & la grandeur de ce danger.

Second avantage de Camillus.

On ne ſauroit comparer les combats de Themiſtocle à Artemiſe avec les Combats de Camillus contre les Æques, les Volſques & les Latins; car dans tous ces combats Camillus remporta toûjours des victoires complettes, au lieu que Themiſtocle à Artemiſe ne fit qu'apprendre aux Grecs que les Barbares pouvoient être vaincus malgré le nombre effroyable de leurs vaiſſeaux, & ces combats ne furent à proprement parler que le commencement de la victoire.

Second avantage de Themiſtocle.

Mais s'il faut juger des actions des hommes, plûtôt par leur grandeur & par leur utilité, que par leur nombre, le gain de la bataille de Salamine eſt un exploit ſi conſiderable, qu'il peut ſeul balancer tous ceux de Camillus, ſoit que l'on regarde l'état où les Atheniens ſe trouvoient alors, ſoit que l'on conſidere la redoutable puiſſance de l'ennemi qu'ils avoient en tête, & qui, pendant qu'il couvroit la mer de vaiſſeaux, avoit encore une formidable armée de terre, ſoit enfin que l'on faſſe attention au grand nombre de Peuples que cette victoire a ſauvez. Camillus ſauva Rome, mais Themiſtocle en ſauvant Athenes, ſauva toute la Grece, qui alloit gemir dans une dure ſervitude. Or une action, dont l'utilité s'étend ſur pluſieurs Peuples,

eſt

a-st preferable sans contredit à celle, qui n'est vantageuse qu'à un seul.

On dira peut-être que Camillus n'a été redevable de ses grands succès qu'à lui-même, au lieu que Themistocle a dû partager le gain de ce combat avec le General de Lacedemone. Il est vrai qu'Eurybiade combattit au détroit de Salamine avec beaucoup de valeur, mais sans la prudence de Themistocle, cette valeur auroit été inutile, elle n'auroit peut-être pas même été employée. Et bien loin que ce General diminuë en rien la gloire de Themistocle, il lui sert de relief; car Themistocle eut le plaisir, en sauvant la Grece, de sauver aussi ce General & toutes ses troupes. Si Themistocle donna en cette occasion des marques d'une prudence consommée, soit en jettant les Grecs dans la necessité de combattre dans le détroit, soit en choisissant le moment de l'attaque le plus favorable, il donna aussi des preuves d'une patience, qui marque une veritable force, & d'une moderation, qui témoigne qu'il ne cherchoit que le bien public; il ceda le commandement à Eurybiade dans une conjoncture très-delicate, & où l'émulation & l'opiniâtreté, qui auroient passé pour grandeur de courage dans l'esprit du Peuple, auroient certainement ruïné les affaires des Grecs; car il est certain qu'il ne vainquit ses ennemis par son courage, que parce qu'il avoit vaincu par sa déference ses Alliez, & je ne sai si Camillus peut rien opposer en ce genre à cet acte de vertu, non plus qu'à la magnanimité que Themistocle témoigna en souffrant l'emportement d'Eurybiade pour avoir le temps de lui donner ses avis. Il faut bien

Regle pour juger de la grandeur des actions.

La patience & la moderation de Themistocle égales à sa prudence.

savoir le chemin de la gloire pour y aller si sûrement par un sentier, qui paroît aussi détourné que celui de souffrir des insultes, & de boire des affronts.

Troisième avantage de Camillus.

Que s'il en est des actions des hommes comme des Tragedies, où les momens bien menagez produisent les plus grandes surprises, & causent le plus d'admiration par la terreur & par la compassion qu'ils inspirent, il n'y a rien dans la Vie de Themistocle qui égale les incidents miraculeux de la Vie de Camillus; ce ne sont pas des aventures conduites par un homme, mais des embarras inexprimables, toûjours demêlez comme par un Dieu. Certainement dans Themistocle le nœud de la Tragedie est admirablement bien mêlé; Xerxès entraîne les Peuples & les villes de Grece comme un torrent; un Oracle ordonne aux Atheniens de se renfermer dans des murailles de bois; sur cet Oracle, les Atheniens s'embarquent après avoir envoyé leurs femmes & leurs enfans avec les vieillards dans les Isles voisines; voilà le Barbare maître d'Athenes; quel liberateur viendra delivrer ce Peuple déja vaincu, & qui n'a plus pour ressource que cent quatre-vingts Galeres, qui ne peuvent pas se promettre de tenir contre une Flotte de douze cens vaisseaux? Themistocle par sa force, par son courage & par son bon sens, redonne la lumiere à ses Citoyens; mais ce dénouëment n'a rien que d'uni & de simple, point de surprise qui tienne du miracle. Au lieu que dans Camillus tout est également miraculeux.

Tout est miraculeux dans Camillus.

Rome est en cendres, le Gaulois victorieux en est maître sept mois entiers, & campe dans ses ruines pour achever de reduire le Capitole,

qui n'eſt plus défendu que par une poignée de Romains; ces aſſiegez, reduits à l'extremité, ſont prêts à racheter leur Patrie, ce reſte des feux & des flammes, & Rome eſt déja dans la balance avec l'or. Sur ces entrefaites arrive Camillus, qui degage ſa Patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer. Cet air de miracle eſt répandu ſur preſque toutes ſes autres actions, ſoit qu'il delivre une armée aſſiegée ſur une montagne, ſoit qu'il vainque des ennemis un moment après leur victoire, & qu'il ramene des Citoyens dans leur ville le jour même qu'ils l'ont perduë, & qu'ils ont été obligez d'en ſortir, ſoit qu'il retienne dans le devoir des villes revoltées. Mais comme ces momens de ſurpriſe ſont des effets du hazard, ou des jeux de la Fortune, & qu'ils paroiſſent plus propres à divertir le Lecteur avide d'évenemens merveilleux, qu'à faire juger du merite des actions, & qu'à faire connoître les avantages que les hommes ont les uns ſur les autres, laiſſons ces ſurpriſes aux Peintres & aux Poëtes, qui les étaleront ſur les Theatres & dans leurs Tableaux, & nous renfermant dans ce que Themiſtocle & Camillus ont de particulier, & qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes, tâchons de peſer exactement leurs vices & leurs vertus.

Ils ont tous deux la même ardeur pour la gloire; ils ont témoigné le même courage & la même prudence dans les occaſions. Mais ce n'eſt ni le courage, ni la force, ni la ruſe, qui diſtinguent l'homme, puis qu'on peut dire que ces qualitez lui ſont communes avec une infinité d'animaux. Ce qui releve infiniment la Nature humaine, & qui l'approche en quel- *Troiſieme avantage de Themiſtocle.*

La prevoyance est ce qui distingue le plus l'homme.

que sorte de la Divinité, c'est la prevoyance; & en cette partie Themistocle paroît infiniment au dessus de Camillus. Celui-ci ne voit que ce qui l'environne, au lieu que Themistocle prevoit de loin ce qui doit arriver. Dans le temps que les Perses vaincus à Marathon regagnent le fond de l'Asie, il annonce leur retour, & prepare ses Citoyens à de nouveaux combats contre ces Barbares. Il est vrai que, comme dit Ciceron, cette prevoyance l'abandonna dans les occasions les plus importantes de sa vie; car il ne previt, ni ce qui le menaçoit de la part des Lacedemoniens, ni ce qui lui devoit arriver de la part de ses Citoyens mêmes, ni les consequences des promesses qu'il fit à Artaxerxe; mais où est l'homme qui ne se trompe jamais?

On pourroit dire que Camillus ne manquoit pas non plus de prevoyance, puisqu'il previt que le partage des Romains pour aller habiter Veies, seroit infailliblement la ruine de la Republique, & qu'il s'y opposa toûjours avec une extreme fermeté; mais dans ce service très-important que Camillus rendit à sa Patrie, on voit beaucoup de marques de sagesse & de prudence, & rien qui tienne de cette prevoyance qu'on peut appeller une espece de divination. Et l'on trouvera sans doute que cette action de Camillus a plus de conformité avec celle que fit Themistocle lors qu'il empêcha que les villes, qui n'avoient pas combattu contre Xerxès, ne fussent excluës du conseil des Amphictyons, comme le proposoient les Lacedemoniens, qui par là auroient attiré à eux toute l'autorité, & se seroient rendu maîtres de la Grece.

Mais

Quatriéme avantage de Camillus.

Mais si Themistocle est au dessus de Camillus par la prevoyance, Camillus est au dessus de Themistocle par la justice, infiniment plus respectable que la prevoyance. Dans les exploits de Themistocle on voit toûjours le courage accompagné de la ruse, au lieu que dans ceux de Camillus tout est simple & grand. Themistocle n'a rien fait qui ne soit effacé par la seule prise de Faleres, dont Camillus se rend maître par l'admiration qu'il donne de sa justice, en renvoyant aux assiegez le Maître d'Ecole qui lui avoit livré tous leurs enfans; car d'avoir fait connoître que la guerre même a des Loix inviolables aux gens de bien, & qu'on doit préferer la justice à la victoire, c'est une action plus heroïque, que d'avoir conquis le Monde entier.

Themistocle étoit pour la Democratie, & Camillus pour l'Oligarchie.

Pour ce qui est de leur maniere de gouverner pendant la paix, il semble qu'il n'y a pas entre eux une petite difference. Themistocle étoit grand Partisan du Peuple, & tout ce qu'il fit dans son administration, tendoit à assûrer la Democratie contre l'ambition des Nobles, au lieu que Camillus, quoiqu'il menageât le Peuple, penchoit pourtant plus du côté des Nobles & du Senat.

Cinquiéme avantage de Camillus.

Themistocle heurta tous ceux qui étoient les plus capables de servir la Republique, & fit chasser Aristide, le plus vertueux homme de son temps. Mais Camillus étoit si éloigné de cet esprit d'envie & de cabale, qu'il choisit toûjours pour ses Collegues les plus gens de bien, & ceux qui pouvoient être les plus utiles à leur Patrie, & fit voir que l'on peut partager avec les autres son autorité sans leur faire part de sa gloire.

fut executée, ne lui a pas attiré de grandes louanges de la part de ceux qui lui ont succedé, car elle fut souillée de fraude, de ruse & d'injustice; & toutes les actions où ces taches se trouvent, ne sauroient jamais être approuvées, quand même elles seroient utiles. C'est pourquoi Demosthene, en comparant ces murailles de Themistocle avec celles que Conon fit dans la suite, prefere ces dernieres, & fait voir qu'autant qu'une action faite ouvertement est preferable à une action faite par ruse & en cachette, & qu'autant que la victoire est plus glorieuse que la surprise & que la fraude, autant ces murailles de Conon sont plus estimables que celles de Themistocle. Car Conon éleva les siennes après avoir dompté ses ennemis, & tous ceux qui auroient pu traverser son entreprise, au lieu que Themistocle bâtit les siennes en trompant ses Alliez; & jamais pareil reproche n'a terni la fleur des actions de Camillus, où l'on a toûjours vu regner la franchise & la simplicité, caracteres essentiels de la grandeur veritable & solide.

Tout ce qui est souillé de fraude, de ruse ou d'injustice, ne peut être approuvé.

Preference que Demosthene donne aux murailles de Conon sur celles de Themistocle, sur quoi fondée.

La franchise & la simplicité, caracteres essentiels de la veritable grandeur.

On ne sauroit excuser dans Themistocle, ni dans Camillus, le faste avec lequel ils ont insulté l'un & l'autre leurs Citoyens par une magnificence extraordinaire; mais on sera forcé d'accorder que l'orgueil de Camillus étoit plus pardonnable que celui de Themistocle, en ce qu'il ne parut que soûtenu par de grands exploits, au lieu que celui de Themistocle éclatta lors qu'il n'étoit encore appuyé sur aucune action considerable. Camillus donna même des marques d'une modestie, qu'on ne sauroit trop admirer, lors qu'après avoir défait une partie des Gaulois près d'Ardée, il refusa

Le faste de l'un & de l'autre blâmé.

Septiéme avantage de Camillus dans ce faste même.

Moderation admirable de Camillus.

fusa le Generalat, qui lui étoit offert par les Romains retirez à Veies, & que pour obéir aux Loix d'une ville, qui ne subsistoit plus, & qui n'étoit qu'un monceau de cendres, il voulut attendre que leur choix fût confirmé par cette poignée de Romains, qui défendoient encore le Capitole, & qu'il regardoit comme les veritables Citoyens, moderation presque sans exemple, & fort opposée à l'ambition, dont Themistocle fut toujours possedé.

Que si pour bien connoître les hommes, il ne suffit pas de les examiner dans le cours de leurs prosperitez, & qu'il faille les voir aux prises avec la Fortune, on ne trouvera pas une mediocre difference entre Themistocle & Camillus. L'un fut banni sans aucune cause apparente, & seulement par une pure vengeance celeste, qui voulut lui faire souffrir ce qu'il avoit fait souffrir lui-même à Aristide, qu'il avoit chassé sans sujet, & par la seule jalousie qu'il avoit de son merite; & l'autre fut banni pour s'être opiniâtrement opposé à un dessein qui alloit à la ruïne entiere de son païs. Themistocle fut banni après avoir sauvé sa Patrie, & Camillus sauva la sienne après avoir été banni. L'exil de Themistocle fut la recompense d'avoir chassé les Barbares, & l'arrivée des Barbares fut la punition de l'exil de Camillus.

Huitiéme avantage de Camillus.

Si ces causes & ces conjonctures sont très-differentes, la maniere dont l'un & l'autre ont supporté leur disgrace, ne l'est pas moins. Camillus s'emporte d'abord à des imprecations, qui marquent une grande animosité contre Rome, mais où on ne laisse pas de trouver encore des traces de l'amour qu'il conservoit pour

Neuviéme avantage de Camillus.

pour elle au milieu de son ressentiment; car il ne lui souhaite des maux, que pour avoir le plaisir de l'en delivrer & de se venger ainsi glorieusement de son injustice; & c'est la seule vengeance que respirent les Heros. Themistocle ne fait rien de semblable, il ne profere point de maledictions contre sa Patrie, mais il va se prostituer à ses ennemis. Themistocle après son exil ternit la gloire de ses premiers exploits, il adore un Barbare, & lui demande pardon des maux qu'il lui avoit faits en servant son païs; & Camillus ajoûte de nouveaux exploits aux premiers, & se signale jusqu'à la fin de sa vie par de nouvelles victoires; il est le plus grand des Romains avant son exil, & après son exil il se surpasse lui-même. Themistocle, par les promesses imprudentes qu'il fait au Roi de Perse, se voit enfin reduit à se tuer lui-même; & il paroît quelque chose de si heroïque dans ce sentiment, de preferer la mort à la triste necessité, ou de se venger de sa Patrie, ou de manquer à son bienfaicteur, que j'ai donné à cette resolution une sorte de louange, quoique je sache fort bien qu'à la rigueur les sages en pourront juger autrement. Il y en aura sans doute qui trouveront que de se tuer soi-même dans cette extremité, outre que c'est une preuve indubitable de foiblesse, c'est aussi la marque d'un homme qui ne connoît, ni les bornes du ressentiment que l'on peut conserver contre sa Patrie, ni celles de la reconnoissance que l'on doit à son Bienfaicteur, & qui pour ne manquer ni à l'un ni à l'autre, manque également aux deux; car il prive l'une d'un Citoyen, & l'autre d'un ami, qui leur doit ses services. Or, un honnête hom-

La seule vengeance que respirent les Heros.

Se tuer soi-même preuve indubitable de foiblesse.

homme, & sur tout un homme d'Etat ne doit pas mourir seulement pour soi, mais pour ses amis ou pour sa Patrie.

L'homme d'Etat ne doit pas mourir pour soi, mais pour ses amis, & pour sa Patrie.

La conduite de Camillus est bien differente; il n'a point à passer les mers pour trouver des ennemis de Rome, il en est environné; il ne va point s'humilier devant eux, & les solliciter de profiter de sa disgrace, en employant contre sa Patrie & son bras & ses conseils; mais il pratique la leçon admirable que Platon donnoit alors dans ses Ecoles d'Athenes, que l'homme de bien, quelque maltraité qu'il soit par sa Patrie, conserve toûjours dans son cœur un intercesseur pour elle, & cherche les occasions de la ramener & de la servir. Aussi la pieté de Camillus fut recompensée de la plus grande felicité dont aucun homme ait peut-être jamais joui; car il ne fut pas plûtôt rétabli dans sa Patrie, qu'il y rétablit sa Patrie avec lui, & ramena Rome dans Rome; ce qui lui attira la gloire de partager avec Romulus le titre de son Fondateur; & après avoir ainsi sauvé & rétabli Rome, il l'empêcha encore de retomber dans les mêmes calamitez, d'où il l'avoit tirée; car à l'âge de quatre-vingt trois ans, il défit encore les Gaulois, qui étoient revenus avec une armée plus formidable que la premiere; & tous ces grands exploits auroient été perdus, s'il se fut abandonné à son ressentiment comme Themistocle; tant il est vrai que la colere est une maîtresse imperieuse & ingrate qui recompense mal les services qu'on lui a rendus, & qui vend cherement les pernicieux conseils qu'elle donne.

Camillus dans son exil pratique une grande leçon de Platon.

La colere une maîtresse imperieuse & ingrate.

Après avoir comparé ces deux grands hommes dans ce qu'ils ont fait de plus considerable

ble dans la paix, dans la guerre, & dans leurs malheurs, il ne reste qu'à les comparer dans les sentimens qu'ils ont eus pour la Religion; & en cela il paroît qu'il n'y a pas entre eux une grande difference; Themistocle implore le secours des Dieux dans toutes ses entreprises; après la bataille d'Artemise, il consacre un trophée à Diane, sous les yeux de laquelle il avoit fait ce premier exploit; & après celle de Salamine, reconnoissant que les bons conseils sont des inspirations, que les Dieux envoyent, il éleve encore à cette même Diane un Temple pour la remercier du bon conseil qu'elle lui avoit donné.

La pieté égale dans l'un & dans l'autre.

Marques de la pieté de Themistocle.

Camillus ne cede point à Themistocle le prix de la pieté; après la prise de Veies il rebâtit le Temple de la Déesse Matuta; il transporte à Rome la Statuë de Junon avec les ceremonies les plus religieuses; il s'employe avec beaucoup d'empressement & de perseverance à faire chercher les emplacemens des Temples qui ont été brûlez, & il en bâtit un au Dieu qui avoit annoncé l'arrivée des Barbares; enfin il couronne sa vie par un dernier acte de Religion, en consacrant un Temple à la Concorde, pour remercier les Dieux de la réunion du Peuple avec le Senat. On lui reprochera sans doute d'avoir offensé les Dieux par le char attelé de chevaux blancs, sur lequel il monta le jour de son premier triomphe, & d'avoir oublié le vœu solemnel de consacrer à Apollon la dixme du butin, qu'il avoit fait à la prise de Veies. On accusoit aussi Themistocle d'avoir abusé de la Religion en faveur de sa politique, lors qu'il supposa des prodiges & des miracles pour faire consentir ses Citoyens

Marques de la pieté de Camillus.

Reproches qu'on peut faire à Camillus.

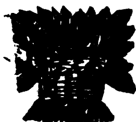
Reproches qu'on faisoit à Themistocle.

à

à ce qu'il vouloit; mais il me paroît également injuste d'accuser & de défendre deux hommes, que les Dieux eux-mêmes paroissent avoir justifiez; car ces Dieux puissans ont donné à l'un & à l'autre des marques très-visibles de leur bienveillance; ils ont soûtenu leur courage, animé leur prudence dans toutes les occasions, & accordé de glorieux succès à toutes leurs entreprises, & une marque encore plus singuliere de leur protection, ils ont vengé Camillus en versant sur Rome un deluge de maux pour la punir de l'injure qu'elle lui avoit faite, & par des inspirations, par des oracles & par des songes, ils ont deux fois garenti Themistocle des embuches de ses ennemis. Or, quoique la nature des Dieux, qui est l'essence même de la bonté, & qui prompte à pardonner & lente à punir, n'exerce pas toûjours ses jugemens dans cette vie, empêche qu'on ne puisse juger surement des hommes par les graces qu'ils ont reçuës du Ciel, cependant on peut presumer avec beaucoup de raison que jamais ils n'auroient accordé des faveurs si particulieres & si marquées à des hommes, qui les auroient si ouvertement offensez par leur ingratitude & par leur impieté.

L'un & l'autre justifiés par les marques que les Dieux leur ont données de leur protection.

On ne peut pas toûjours juger surement des hommes par les graces qu'ils ont reçuës du Ciel.



PE



PERICLES.



CESAR, voyant un jour à Rome quelques Etrangers fort riches, qui portoient entre leurs bras de petits chiens & de petits singes, & qui les caressoient fort tendrement, leur demanda avec beaucoup de raison, *si les femmes de leur païs n'avoient point d'enfans*, [1] reprenant par un mot digne d'un Prince ceux qui employent, & qui, s'il est permis de parler ainsi, dépensent auprès des bêtes l'affection & la charité que la Nature a mises dans nos cœurs, & qui ne sont duës qu'aux hommes. Tout de même la Nature ayant imprimé dans notre ame un desir de voir & d'appren-

Notre affection & notre charité ne sont duës qu'aux hommes.

1. *Reprenant par ce mot digne d'un Prince.*] Il me semble que Plutarque prend trop serieusement le mot de Cesar, qui, sans doute n'a voulu blâmer que la passion outrée, que ces Etrangers témoignoient pour leurs chiens & pour leurs singes, en les portant entre leurs bras dans le public, & en les caressant devant tout le monde. On peut aimer son chien sans l'aimer aux dépens de l'affection & de la charité, qu'on doit à ses enfans, & à tous ceux avec qui la nature nous a liez. Ce sont deux sortes d'affection très-differentes. En verité, Xanthippe, pere de Pericles, auroit eu grand tort de ne pas aimer son chien, qui le voyant embarqué pour Salamine, le suivit à la nage, & expira en arrivant. Et Ulysse n'en auroit pas eu moins

prendre, il est juste de blâmer ceux qui abusent de ce desir, & qui negligeant les choses honnêtes & utiles, employent leur temps à voir & à entendre ce qui n'est nullement digne de leur soin & de leur curiosité. Car pour ce qui est de la vuë, par exemple, quand elle est frappée par les objets, elle ne sauroit s'empêcher de voir tout ce qui se presente devant elle, utile ou inutile, bon ou mauvais; mais il n'en est pas de même de l'esprit, chacun peut s'en servir comme il lui plaît, & il est toûjours en notre pouvoir de nous appliquer à ce qui nous est agreable. [2] L'homme doit donc s'attacher toûjours à ce qui est le meilleur, non seulement pour le contempler, mais aussi pour s'en nourrir en le contemplant. Car comme les couleurs les plus agreables à l'oeil sont celles dont l'éclat & l'agrément fortifient & nourrissent la vuë, on doit par la même raison appliquer toûjours son ame aux contemplations, qui par le plaisir la conduisent à son veritable bien, au bien qui lui est propre; & ces objets ne consistent que dans les effets de la vertu, dont le seul recit fait naître une émulation très-

Pourquoi ceux qui employent leur temps & leur esprit à des choses inutiles, peuvent être blâmez avec raison.

L'homme peut se servir de son esprit comme il lui plaît.

Actions de la vertu, seuls dignes objets de l'ame.

moins de ne pas aimer le sien, qui le reconnut après vingt ans d'absence, & qui mourut de joye de le revoir. Plutarque lui-même nous dit dans la Vie de Caton le Censeur, que quand ce ne seroit que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire comme une espece d'apprentissage, en nous accoûtumant à aimer les animaux, & à être doux & humains. Et dans le même endroit il louë Xanthippe d'avoir magnifiquement enterré son chien qui étoit comme son ami familier.

2. *L'homme doit donc s'attacher toûjours à ce qui est le meilleur.*] Voilà un grand precepte. Socrate veut qu'on lui obeïsse, non seulement dans les occupations serieuses, mais encore dans les plaisirs & dans les divertissemens.

très-forte, & un très-violent desir de les imiter. Aussi voit-on que dans toutes les autres choses, l'admiration n'est pas toûjours suivie du desir d'imiter ce que l'on admire, le plus souvent même c'est tout le contraire, en admirant l'ouvrage nous méprisons l'ouvrier.

L'admiration n'est pas toûjours suivie du desir.

Par exemple, nous aimons & nous estimons fort les parfums & les belles teintures de pourpre; mais les Teinturiers & les Parfumeurs nous paroissent des Artisans vils & mechaniques; [3] c'est pourquoi Antisthene répondit fort bien à quelqu'un qui disoit qu'Ismenias étoit un excellent joueur de flûte, *Oui*, dit-il, *mais d'ailleurs, c'est un homme qui ne vaut rien;* [4] *car s'il valoit quelque chose, il ne seroit pas si bon flûteur.* Et le Roi Philippe dit de mê-

Bon mot d'Antisthene.

3. *C'est pourquoi Antisthene répondit fort bien à quelqu'un.*] Antisthene disciple de Socrate, & Fondateur de la Secte Cynique, c'est lui qui dit, *que la Vertu est la plus forte de toutes les armes, & la seule qu'on ne peut jamais nous arracher.* Il n'est pas étonnant qu'un homme de ce caractere blâmât Ismenias d'avoir employé tout son temps & toute son application à bien jouer de la flûte.

4. *Car s'il valoit quelque chose, il ne seroit pas si bon flûteur.*] Les Atheniens avoient fort estimé la flûte, sur-tout avant & après la guerre des Medes; car l'état florissant de leurs affaires & les richesses, dont ils jouïssoient, les portant à ne chercher que la joye & le plaisir, ils embrassoient toutes sortes d'Arts, sans en juger & sans mettre entre eux aucune difference. Ainsi toute la Noblesse apprenoit à jouer de la flûte; mais ils ne commencerent pas plûtôt à discerner ce qui pouvoit porter à la vertu, d'avec ce qui ne pouvoit exciter qu'au vice, qu'ils remarquerent par experience, que le jeu de la flûte ne servoit point aux mœurs, & qu'il portoit plûtôt à la colere, en empêchant l'Auditeur de se servir de sa Raison. C'est pourquoi la flûte fut entierement décriée. Mais tout ce qu'on dit contre cette flûte ancienne, ne fait rien contre notre flûte d'aujourd'hui, qui n'est pas plus blâmable que le violon, & autres instrumens de cette nature.

même à son fils, qui avoit chanté à un festin fort agreablement, & en homme qui savoit toutes les regles de la Musique, *n'as-tu point de honte de chanter si bien ?* [5] Car c'est assez pour un Roi qu'il daigne quelquefois employer quelques momens de son loisir à entendre les Musiciens, & il fait beaucoup d'honneur aux Muses quand il assiste à leurs spectacles & à leurs combats. Mais tout homme qui exerce quelque Art bas & indigne, produit contre lui-même un témoin irreprochable de sa paresse & de sa lâcheté à apprendre des choses honnêtes, & ce témoin, c'est le travail qu'il a employé à en acquerir d'inutiles, ou qui ne meritent que du mépris. [6] Et je mets en fait qu'il n'y a point de jeune homme bien né, qui,

Ce qu'un Roi peut accorder aux Muses.

5. *Car c'est assez pour un Roi, qu'il daigne quelquefois employer quelques momens de son loisir à entendre.*] Cette bienséance, que les Rois doivent garder, selon Plutarque, semble avoir été connuë des Poëtes, qui, par cette raison, n'ont jamais introduit Jupiter chantant ou jouant de la lyre, mais toûjours prenant plaisir à entendre chanter ou jouer.

6. *Et je mets en fait qu'il n'y a point de jeune homme bien né, qui, pour avoir vu à Pise la belle Statuë de Jupiter, voulût être Phidias.*] Voilà un jugement bien severe; il n'y a point d'homme bien né qui voulût être, ni un Phidias, ni un Polyclete, & qui voulût avoir fait le Jupiter d'Olympie, ni la Junon d'Argos, deux Statues d'or & d'yvoire, qui ont passé pour des chef-d'œuvres incomparables, & qui ont fait regarder ces Sculpteurs, non pas comme des hommes, mais comme des Dieux. La premiere a eu l'honneur d'être respectée comme un ouvrage consacré par l'approbation de Jupiter même; car on dit que Phidias, après l'avoir achevée, pria ce Dieu de declarer par quelque signe visible, s'il étoit content de son travail, & que sur le moment la foudre tomba à ses pieds devant la Statuë. Cela devoit être de quelque poids pour un Payen. Polyclete étoit si estimé, qu'une seule petite figure de sa façon étoit venduë cent mille écus,

qui, pour avoir vu à Pise la belle Statuë de Jupiter, voulût être Phidias, ni Polyclete, pour avoir vu celle de Junon à Argos, ni Anacreon, Philemon, ou Archiloque, pour avoir pris plaisir à lire leurs Vers. Car, de ce qu'on trouve un Ouvrage agreable, il ne s'ensuit pas de là necessairement qu'on en estime l'Auteur. C'est pourquoi toutes ces sortes de choses, qui ne font pas naître dans l'ame des spectateurs cette forte émulation, & d'où il ne sort pas, pour ainsi dire, des esprits qui excitent la volonté, & qui enflamment le desir de s'y conformer, sont entierement inutiles. Au lieu que la Vertu a cela de propre, qu'elle frappe tout d'un coup, de maniere qu'en admirant ses actions, on brûle en même temps d'envie de les imiter; car des biens de la fortune nous en aimons la possession & la jouïssance, mais de ceux de la Vertu, nous en aimons les effets; c'est pourquoi nous voulons bien tenir ceux-là des autres; mais nous voulons que les autres tiennent ceux-ci de nous. Car tout ce qui est beau attire réellement à soi,

Beau jugement de Plutarque sur la difference qu'il y a entre les Arts les plus estimez des hommes, & l'art de la vertu.

C'est-à-dire, qu'on lui accorde cette estime qui est accompagnée du desir de lui ressembler.

Difference remarquable entre les Biens de la Fortune, & ceux de la Vertu.

Diadumenum fecit molliter juvenem, centum talentis nobilitatum, dit Pline. Comment Plutarque meprise-t-il donc si fort des ouvriers si merveilleux & si estimez de tout le monde. Il va encore plus loin; *Personne*, continuë-t-il, *ne voudroit être ni Anacreon*, qui avoit été le favori de deux Princes très-vertueux, *ni Philemon*, qui avoit été préferé à Menandre même, *ni Archiloque*, dont le stile avoit tant de vigueur & de force. Cela est bien mortifiant pour des Arts si celebres. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Plutarque ne les méprise pas absolument, il leur donne l'approbation qu'ils meritent, & les subordonne seulement à ce qui est plus parfait, & cette subordination est juste. Toutes les Statues & toutes les Poësies du monde ne valent pas le moindre effet de la Vertu. Ce ne sont que des ouvrages morts, & il n'y a point d'hom-

soi, & inspire d'abord un desir actuel & efficace, en formant les mœurs du spectateur, non pas par l'imitation, mais par le seul recit de l'action même, qui, sur le champ excite la volonté.

Comme les Poëmes Epiques, & les Pieces Dramatiques, qui, pour toucher, ont besoin de ce secours.

Voilà pourquoi j'ai estimé que je ferois une chose utile pour moi & pour les autres, si je continuois d'écrire des Vies. Et j'ai composé ce dixieme volume, qui contient la Vie de Periclès & celle de Fabius Maximus, qui fit la guerre contre Annibal. Car ces deux grands Hommes ont été semblables en toutes sortes de vertus, sur-tout en douceur & en justice, & par la patience & par la force qu'ils ont eu de supporter les folies & les injustices de leurs Collegues & de leurs Citoyens, ils ont été tous deux très-utiles à leur Patrie. Ce que nous allons écrire va faire voir que le jugement que nous en faisons est bien fondé.

La patience à supporter les injustices de ses Citoyens, est souvent utile à la Patrie.

Periclès étoit de la Tribu Acamantide, du bourg de Cholargue, & il descendoit des premieres Maisons & des plus illustres Familles d'Athenes des deux côtez; car son pere Xantippe,

Origine de Periclès.

d'homme sage qui place si mal son ambition. Socrate en est une preuve, il réussissoit admirablement en Sculpture, & il avoit fait les Statues des trois Graces, qui étoient fort estimées des Atheniens. Cependant il abandonna son Art pour s'appliquer tout entier à l'étude de la sagesse. Dans la Vie de Thesée, Plutarque avoit déja fait connoître la difference infinie qu'il mettoit entre un Gouverneur qui forme un Prince, & des Peintres & des Sculpteurs qui en font des Statues ou des Portraits. Plutarque a suivi ici les vues de Platon son maître, qui, dans le I. Livre de la Republ. appelle l'Art des Sculpteurs, celui des Peintres, celui des Poëtes, &c. non *τεχνὰς des Arts*, mais par un diminutif assez méprisant, *τεχνύδρια de petits Arts*, en les opposant à la Vertu & à l'Art des Sages, qui sont seuls capables de conduire les hommes, & de gouverner les Etats.

Après la bataille de Platées. tippe, qui battit à Mycale les Lieutenans du Roi de Perse; [7] épousa Agariste, [8] niece de Clisthene, qui chassa les descendans de Pisistrate, abolit courageusement la Tyrannie, fit de bonnes Loix, & établit une forme de Gouvernement très-bien composé pour conserver & pour faire vivre ses Citoyens en bonne paix & en parfaite intelligence. Songe d'Agariste, mere de Periclès. Agariste songea une nuit qu'elle accouchoit d'un lion; & quelques jours après elle accoucha de Periclès, qui étoit très-bien formé de tout le reste du corps, mais qui avoit la tête trop longue & mal proportionnée; *de-là vient que presque toutes ses Statuës ont le casque en tête, les Sculpteurs ayant voulu, à mon avis, cacher ce défaut. Sculpteurs cachoient les défauts de ceux dont ils faisoient des Statuës. Et c'est pourquoi les Poëtes d'Athenes l'appelloient *Schinocephalon*, c'est-à-dire, *tête d'oignon*. Car ils nomment quelquefois *Schinon*, ce qu'on appelle vulgairement *Scyllam*. Parmi les Poëtes comiques, Poëte de la vieille Comedie. Cratinus dit de lui dans sa

7. *Epousa Agariste, niece de Clisthene.*] Voici sa genealogie qui est rapportée par Herodote, Livre VI. & que M. du Ryer a mal deduite. Clisthene, Roi de Sicyone, avoit une fille unique, qu'il maria à Megaclès, fils d'Alcmeon. De ce mariage nâquirent deux fils; le premier porta le nom de son grand-pere, & fut appellé Clisthene, & le second fut nommé Hippocrate. Ce dernier s'étant marié, eut un fils nommé Megaclès & une fille nommée Agariste, du nom de sa grand'-mere; cette Agariste fut mere de Periclès.

8. *Niéce de Clisthene qui chassa les descendans de Pisistrate.*] Il chassa les Pisistratides, réunit le Peuple qui étoit divisé, en fit dix Tribus au lieu de quatre, & établit la Democratie ou Gouvernement du Peuple. Herodote Liv. V & VI.

9. *Que les Dieux appellent du nom magnifique de Cephalegeretes.*] C'est une plaisanterie fondée sur l'allusion à une Epithete qu'Homere donne à Jupiter qu'il appelle *Nephelegeretes*, c'est-à-dire, *qui assemble les nuées*; au lieu de

sa Piece, intitulée LES CHIRONS, *Du fatal Hymenée de la Sedition avec le vieux Saturne, est né le plus grand des Tyrans,* [9] *que les Dieux appellent du nom magnifique de Cephalegeretes.* Et dans sa Piece appellée *Nemesis*, il dit, *Viens à notre secours, Jupiter, Dieu de l'hospitalité,* [10] *qui tires ton bonheur de ta grosse tête.* Et Teleclides dit de lui, *que tantôt on le voit assis au milieu de la ville, fatigué de la pesanteur de sa tête, & ne sachant quel parti prendre dans le desordre où il a mis l'Etat,* [11] *& que tantôt on voit sortir de sa tête monstrueuse des tonnerres & des éclairs avec un bruit épouvantable.* Et Eupolis dans sa Piece, intitulée DEMI, *les Bourgs*, en s'informant & demandant des nouvelles de chacun des Orateurs, qu'il feint revenus des Enfers, comme on lui nomme Periclès le dernier, répond, *Tu nous as amené* [12] *la premiere tête du Royaume de Pluton, & celle qui vaut toutes les autres.*

C'est une allusion à une Epithete de Jupiter.

Autre Poëte de la vieille Comedie.

La

de dire donc *Nephelegeretes, assembleur de nues*, le Poëte dit, *Cephalegeretes, assembleur de têtes*, pour dire que sa tête étoit si grosse, qu'elle paroissoit faite de l'assemblage de plusieurs.

10. *Qui tires ton bonheur de ta grosse tête.*] Il est impossible de conserver la plaisanterie qui est dans le Grec, où le Poëte ne s'explique que par un seul mot, *μακάριε* qui signifie proprement *heureux*, mais par ce mot Cratinus fait allusion au mot *καρὰ* qui signifie *la tête*, & à la particule *μα* qui est épitatique, c'est-à-dire, qui sert à augmenter & à grossir les objets.

11. *Et que tantôt on voit sortir de sa tête monstrueuse.*] L'Epithete que Teleclides donne à cette tête pour en marquer la grosseur, est plaisante, car il l'appelle *ἑνδεκάκλινον*, comme la comparant à une chambre ou l'on pourroit manger à une table à onze lits.

12. *La premiere tête du Royaume de Pluton, & celle qui vaut toutes les autres.*] Le Poëte Grec dit tout cela en un seul mot *Κεφάλαιον*, qui signifie le *total d'une chose*. Et

par

Il apprend la Musique. La plûpart des Ecrivains assûrent qu'il apprit la Musique d'un certain Damon, dont ils veulent qu'on prononce la premiere syllabe breve. Mais Aristote prétend qu'il l'apprit de Pythocleides. Et pour ce Damon, [13] il paroît Un Sophiste très-habile. que c'étoit un très-habile homme en matiere de gouvernement, & qui, sous le voile specieux de la Musique, cachoit au Peuple sa grande capacité, & sa veritable profession. Il Il est formé aux affaires par Damon. s'attacha à Periclès pour le former aux affaires, comme un Maître de Palestre s'attache à un bon Athlete pour le bien dresser. Cependant Damon banni du ban de l'Ostracisme. il ne put si bien se cacher que le Peuple ne s'apperçût que sa lyre n'étoit qu'une couverture & qu'un prétexte; il fut banni du ban de

par ce mot Eupolis fait allusion au mot Κεφαλὴ qui signifie *tête*. Notre Langue ne sauroit conserver la grace de ce passage par un seul mot, il suffit de la faire entendre.

13. *Il paroît que c'étoit un très-habile homme en matiere de gouvernement.*] Le Grec dit, *un Sophiste très-habile*, c'est-à-dire, un homme moitié Philosophe & moitié Rheteur, qui se mêloit d'enseigner à gouverner les Etats, quoi qu'il n'eût aucun usage, aucune experience de la Politique, dont il n'avoit qu'une Theorie très-imparfaite. Ce terme a été expliqué dans la remarque 20. sur la Vie de Themistocle; on peut voir ce qu'Aristote en a dit dans le dernier Chapitre de son dixieme livre des Morales.

14. *Et par là il devint l'objet des railleries des Poëtes.*] C'est ce que signifie proprement ici παρέχειν διατριβὴν, *donner sujet aux Poëtes de se réjouïr, de plaisanter.* Plutarque se sert de la même expression dans la Vie de Timoleon, & dans celle de Lucullus. Ce mot signifie aussi quelquefois simplement *divertir, rejouïr*, comme Casaubon l'a remarqué dans ses Notes sur Athenée, pag. 37.

15. *Est-il vrai que tu as été le Chiron de Periclès?*] Le Poëte joue sur le mot *Chiron*, qui en Grec est un nom propre, & un comparatif qui signifie, *plus méchant.* D'ailleurs, il veut faire entendre à Periclès qu'il aura le

fils

de l'Ostracisme, comme un homme inquiet qui se mêloit de trop d'affaires, & qui favorisoit les Tyrans, [14] & par là il devint l'objet des railleries des Poëtes comiques. Platon dans une de ses Pieces, introduit quelque personnage qui parle ainsi à Damon : *Premierement di-moi, je te prie au nom des Dieux,* [15] *est-il vrai que tu as été le Chiron de Periclès, comme on nous l'assure?*

Poëte comique. Il avoit fait trente deux Comedies.

[16] Periclès fut aussi Disciple de Zenon d'Elée, qui traitoit de la Physique à la maniere de Parmenide, & qui s'étoit fait une telle habitude de refuter tout ce qu'on opposoit à ses raisons, que [17] par ses argumens invincibles, il desarmoit ceux qui disputoient contre lui, & les

Periclès disciple de Zenon d'Elée.

sort d'Actæon, nourrisson de ce Centaure, & qu'il sera dechiré par son Peuple, comme Actæon fut mis en pieces par ses chiens.

16. *Periclès fut aussi Disciple de Zenon d'Elée, qui traitoit de la Physique à la maniere de Parmenide.*] Ce Zenon d'Elée, ville d'Italie, & Colonie des Phocéens, suivoit les sentimens de Parmenide, dont il avoit été Disciple, & qui l'avoit même adopté. Il avoit acquis beaucoup de reputation par son savoir ; mais il se rendit encore plus illustre par son courage, car il conspira contre le Tyran de sa patrie, qui le fit piler dans un mortier, & sa mort acheva ce qu'il avoit commencé, car ses Citoyens se jetterent sur le Tyran, & le lapiderent. Il ne faut pas le confondre avec Zenon de Citiée, fondateur de la Secte des Stoïciens qui ne vécut que long-temps après.

17. *Par ses argumens invincibles il desarmoit ceux qui disputoient contre lui.*] Il disputoit d'ordinaire sur le mouvement, car il soûtenoit, comme Parmenide, qu'il n'y en avoit point, & qu'il paroissoit seulement y en avoir ; mais ses raisons n'ont pas été si invincibles, qu'Aristote ne les ait solidement refutées dans le VI. livre de sa Physique, aussi étoient-elles moins des raisons que des subtilitez & des sophismes.

les reduisoit à ne pouvoir se défendre ; comme Timon le Phliasien le fait entendre dans ces Vers ; *Zenon est invincible ; soit qu'il dispute pour ou contre, & il ne se trompe jamais. Il connoît l'Univers comme s'il l'avoit arrangé lui-même.*

Fierté peu convenable dans un Etat Democratique.

Periclès disciple d'Anaxagore.

Il étoit de Clazomene, ville de l'Asie Mineure.

Anaxagore appellé l'Intelligence, & pourquoi.

Mais celui qui fut le plus assidu auprès de Periclès, qui lui donna cette grandeur d'ame, & cette fierté trop grande & trop roide pour un Etat Democratique, en un mot, celui qui lui éleva le cœur & l'esprit, & qui lui inspira cette gravité & cette majesté, qui éclatoient dans ses mœurs & dans ses manieres, ce fut Anaxagore le Clazomenien, que l'on appelloit de son temps *l'Intelligence*, soit pour marquer l'admiration, qu'excitoient la profondeur & la subtilité de son esprit dans les découvertes de la Nature, & qui effectivement paroissoit prodigieux, [18] soit parce qu'il avoit établi le premier, que le principe de l'arrangement de l'Univers n'étoit, ni la Necessité, ni la Fortune, mais une Intelligence pure & simple, qui avoit demêlé & separé les parties homogenes & semblables de l'ancien chaos.

Pe-

18. *Soit parce qu'il avoit établi le premier, que le principe de l'arrangement de l'Univers n'étoit, ni la Necessité, ni la Fortune, mais une Intelligence.*] Avant Anaxagore, les Philosophes s'étoient fort tourmentez pour connoître le veritable principe de l'arrangement du Monde, & ce qui avoit demêlé le premier chaos. Les uns établissoient pour principe, *la Necessité*, c'est-à-dire, qu'ils concevoient que la nature des corps avoit seule operé cet arrangement, les pesans étant allez en bas par necessité, & les legers ayant pris le dessus par la même necessité. Les autres peu touchez de ce raisonnement, dont l'erreur étoit sensible, avoient recours *à la Fortune*, ce qui étoit encore plus

Periclès, rempli d'une extrême admiration pour ce grand Philosophe, & enrichi par ce commerce de la connoissance de la Nature & de toutes les choses celestes, eut non seulement, comme l'on peut penser, l'ame élevée & une éloquence sublime, éloignée de toute affectation, & qui n'avoit rien de bas ni de populaire, [19] mais encore une constance & une fermeté de visage, dont le rire n'adoucissoit jamais la severité, une demarche douce & tranquille, tant de modestie dans son geste, dans son port & dans ses habits, que lors qu'il parloit en public, la passion la plus violente ne les derangeoit jamais, une voix ferme & exempte de toute sorte de trouble, & plusieurs autres choses qui étonnoient tous ceux qui le voyoient.

Periclès enrichi de grandes connoissances par le commerce d'Anaxagore.

Car la connoissance des choses celestes contribue beaucoup à la veritable éloquence, comme Ciceron l'a reconnu.

On raconte à ce propos qu'il y eut une fois un méchant garnement, qui pendant tout un jour vomit contre lui mille injures, ce qu'il souffrit très-patiemment, sans répondre une seule parole, se tenant toûjours dans la place, & continuant de depêcher les affaires pressées. Sur le soir il se retira tout doucement, & sans faire aucun bruit, cet insolent le suivant toûjours

La patience & la moderation de Periclès.

plus insensé. Anaxagore fut le premier qui prouva que cet arrangement ne pouvoit être que l'effet d'une Intelligence superieure & très-differente de la matiere.

19. *Mais encore une constance & une fermeté de visage.*] Plutarque reconnoît ici qu'un visage assuré, une demarche douce & tranquille, & la modestie dans son port & dans ses habits, sont les effets d'une connoissance fort étendue & d'un esprit fort instruit, & cela est certain, le contraire est la marque sûre d'un petit esprit, qui ne se connoît pas lui-même, comme Plutarque l'a remarqué ailleurs.

jours & l'accablant de toutes sortes d'outrages. Quand il fut sur le seuil de sa porte, la nuit étant déja toute noire, il ordonna à un de ses Esclaves de prendre un flambeau, & d'aller reconduire & remener cet homme jusques dans sa maison. Cependant le Poëte Ion écrit que dans toutes les manieres de Periclès, il y avoit beaucoup d'orgueil & d'arrogance, & que sa magnanimité & cette grandeur d'ame étoient fort mêlées de vanité & de mépris pour les autres, & il louë extremement la civilité, la souplesse & l'honnêteté de Cimon.

Ion, Poëte tragique.

Mais laissons ce Poëte, [20] qui fait tant d'efforts pour attacher à la Vertu une fin satyrique, comme on faisoit anciennement aux anciennes representations des Tragedies. Zenon répondoit fort bien à ceux qui appelloient la gravité de Periclès, un faste & un orgueil excessif; car il les exhortoit à être orgueilleux comme lui, pretendant que cette imitation produiroit insensiblement dans leur cœur l'amour des belles choses, & qu'elle les y accoûtumeroit. Mais ce ne fut pas là le seul fruit que Periclès tira du commerce d'Anaxagore, on peut dire qu'il apprit de lui à fouler aux pieds la superstition, qui, par le moyen des signes, qui arrivent dans le Ciel, jette la fra-

Réponse de Zenon à ceux qui accusoient d'orgueil Periclès.

Superstition, fille de l'ignorance.

20. *Qui fait tant d'efforts pour attacher à la Vertu une fin satyrique, comme on faisoit anciennement aux representations des Tragedies.*] On avoit entierement perdu la grace & la beauté de ce passage en le traduisant mal. Plutarque dit que le Poëte Ion, en écrivant que la magnanimité & la grandeur d'ame de Periclès étoient accompagnées d'une bonne opinion de lui-même, & de beaucoup de mépris pour les autres, imite les anciens Poëtes Tragiques, qui, dans

frayeur dans l'esprit de ceux qui n'en connoissent pas les causes, & qui sont toûjours tremblans & éperdus sur tout ce qui regarde la Divinité, à cause de leur profonde ignorance, que la Philosophie naturelle peut seule dissiper, en faisant naître, au lieu de cette superstition toûjours allarmée & inquiete, une veritable & ferme devotion toute remplie d'esperance & de confiance.

Veritable devotion accompagnée d'esperance & de confiance.

On dit qu'on apporta un jour à Periclès de sa maison de campagne un bellier qui n'avoit qu'une corne, & que le devin Lampon, voyant cette corne très-forte & très-solide au milieu du front, dit *que toute la puissance, qui étoit alors partagée en deux factions, l'une de Thucydide, & l'autre de Periclès, se réuniroit dans la personne de celui chez qui ce prodige étoit arrivé*. Mais Anaxagore, ayant fait la dissection de la tête du bellier, fit voir que le cerveau ne remplissoit pas toute la capacité du test, & qu'étant pointu comme un œuf, & également detaché des deux côtez des parois du crane, il aboutissoit par la pointe justement au lieu où commençoit la racine de cette corne. Tous les assistans admirerent sur l'heure la grande capacité d'Anaxagore; mais bientôt après on exalta merveilleusement celle de Lampon, lorsque par la chute & par la ruine de

Prodige arrivé dans la maison de Periclès.

Explication que le Devin Lampon en donne.

De Thucydide, fils de Melesias.

Anaxagore explique la cause de ce Prodige par la dissection.

dans les disputes publiques, faisoient jouer des trois & quatre Tragedies chacun, dont la derniere étoit toûjours une Tragedie appellée *Satyrique*, parce que parmi les Rois & les Heros, ils y introduisoient des Satyres pour railler & pour plaisanter, comme nous le voyons encore par le Cyclope d'Euripide, qui est la seule piece satyrique qui nous reste des Anciens; cette comparaison est très-juste & très-belle.

de Thucydide, toutes les affaires de la Republique passerent entre les mains de Periclès seul.

Rien n'empêche pourtant, à mon avis, que le Philosophe & le Prophete n'ayent également bien rencontré, l'un ayant fort bien découvert la cause du prodige, & l'autre ayant fort bien prédit la fin. En effet, le but & la profession du Philosophe, c'est d'examiner & de voir d'où proviennent les choses, & comment elles se font, au lieu que le seul objet du Devin est de prédire ce qu'elles presagent.

La connoissance de la cause ne détruit pas l'effet du signe.

21 Et ceux qui prétendent que la découverte de la cause naturelle détruit le signe, ne s'apperçoivent pas 22 qu'en abolissant la signification des prodiges celestes, ils détruisent en même temps toute la vertu des Symboles & des

21. *Et ceux qui prétendent que la découverte de la cause naturelle détruit le signe, ne s'apperçoivent pas, &c.*] Plutarque a raison, rien n'arrive dans le Monde qui n'ait une cause marquée, & la connoissance de cette cause n'empêche pas que ce qui arrive ne puisse être un signe, à l'égard du temps, du lieu & de la conjoncture, autrement il s'ensuivroit qu'un prodige seroit signe quand on en ignoreroit la cause, & cesseroit de l'être quand on la sauroit, ce qui est absurde; la cause efficiente ne détruit pas la cause finale.

22. *Qu'en abolissant la signification des prodiges celestes, ils détruisent en même temps toute la vertu des Symboles & des signes artificiels.*] Ce raisonnement de Plutarque est très-juste; mais dira-t-on, ces signes artificiels ne sont tels, & ne signifient que par la Loi, comme parlent les anciens, c'est-à-dire, par le consentement des hommes. Cela est vrai; les prodiges celestes sont aussi conduits par une Loi superieure, c'est-à-dire, par la Providence, qui, étant maîtresse des causes, leur fait produire leurs effets quand il lui plaît, pour signifier telle & telle chose, comme un homme éleve un fanal sur une tour pour marquer aux vaisseaux une route sûre. Dans les saints Prophe-

des signes artificiels, comme [23] le son des bassins, la lumiere des fanaux, & l'ombre des aiguilles des cadrans solaires; Car toutes ces choses ont leur cause marquée & leur preparation, & cependant, elles ne laissent pas d'être des signes. Mais peut-être est-ce une matiere qui demande un autre Traité.

Periclès étant encore fort jeune redoutoit extremement le Peuple, car il ressembloit fort de visage à Pisistrate, & il voyoit bien que les plus vieux de la ville étoient encore plus frappez de cette ressemblance, en considerant la douceur de sa voix, sa grande facilité à parler, & la volubilité de sa langue. Et comme il étoit d'ailleurs fort riche, & d'une naissance illustre, & qu'il avoit beaucoup d'amis très-puissans, il craignoit d'être banni du ban de l'Os- Periclès craignoit le Peuple, & pourquoi.

phetes, combien voit-on de choses simples & naturelles, dont on connoît les causes, & qui cependant ne laissent pas d'être des signes certains de ce qui doit arriver. Mais qui est-ce qui expliquera ces signes? Nous qui sommes instruits par la Verité même, & qui avons sur cela des lumieres plus sûres que celles des Payens, nous savons que c'est Dieu seul qui en donne l'intelligence, & que par conséquent il est impossible qu'il y ait un Art de Divination. Et je l'ai prouvé dans un autre Ouvrage, que j'espere de donner bientôt au public.

23. *Le son des bassins.*] C'est comme nous dirions aujourd'hui le son des trompettes ou des tambours, car les Grecs se sont servis quelquefois de bassins d'airain dans les troupes, & les Romains s'en servoient pour appeller les Athletes aux exercices, comme cela paroît par ce passage de Ciceron dans le II. liv. de l'Orateur, sect. V. *Et hoc ipso tempore, cum omnia gymnasia Philosophi teneant, tamen eorum auditores discum audire quam Philosophum malunt, qui simul ut increpuit in media oratione, de maximis rebus & gravissimis disputantem Philosophum omnes unctionis causa relinquunt.*

Car ce ban n'étoit établi que contre ceux dont on craignoit le credit.

l'Ostracisme, " c'est pourquoi il ne se mêloit point du tout des affaires publiques, seulement il témoignoit beaucoup de courage à la guerre; & cherchoit les plus grands dangers. Mais voyant Aristide mort, Themistocle chassé, & Cimon retenu la plûpart du temps hors de la Grece par des guerres étrangeres, alors il s'attacha entierement au menu Peuple, préferant la multitude des pauvres, au petit nombre des Nobles & des riches. Veritablement ce choix repugnoit à son naturel, qui n'étoit nullement populaire; mais il le fit à mon avis par deux raisons; Car craignant qu'on ne le soupçonnât d'affecter la tyrannie, & voyant d'un autre côté Cimon attaché au parti des Nobles, & extremement bien voulu des plus gens de bien de la ville, & des principaux Citoyens, il chercha dans le Peuple de la sûreté pour lui-même, & du credit & de l'autorité contre Cimon.

Il s'attache au Peuple, quoiqu'il ne fût nullement populaire.

Ses raisons.

Il change toutes ses manieres.

En même temps il changea toutes ses façons de faire, & sa maniere de vivre. Jamais il ne paroissoit dans les ruës que pour aller à la place ou au Conseil; il renonça tout d'un coup à tous les festins, aux assemblées & aux autres plaisirs de cette nature, auxquels il étoit accoûtumé, & pendant tout le temps qu'il gouverna la Republique, qui fut assez long, on ne le vit jamais aller souper chez ses amis, qu'une seule fois aux nôces d'Euryptoleme son proche parent. Encore n'y de-

24. *Comme Critolaüs dit du vaisseau de Salamine.*] Ce vaisseau de Salamine étoit un vaisseau sacré, dont les Atheniens ne se servoient qu'en des occasions extraordinaires, comme celle d'envoyer chercher leurs Generaux: au

demeura-t-il que jusqu'aux libations, après quoi il se retira; Car ces sortes de réjouissances, qu'on fait ensemble, demontent la gravité la plus ferme & la plus composée, & il est bien difficile de conserver, dans une familiarité si grande, toute sa gloire & toute sa dignité. Il est pourtant certain que d'une veritable vertu, ce qui paroît toûjours le plus beau, c'est ce qui est le plus exposé en vûë; & les gens de bien ne peuvent jamais paroître si grands ni si admirables aux yeux des Etrangers, qu'ils le paroissent à ceux qui sont journellement les témoins de leur vie privée. Cependant Periclès, pour éviter le dégoût du Peuple, suite ordinaire du trop grand commerce qu'on a avec lui, ne l'approchoit que par intervalles; il ne cherchoit point à parler devant lui sur toutes les affaires qui se presentoient, & ne paroissoit point en public legerement; mais il se reservoit pour les grandes occasions, [24] comme Critolaüs dit du vaisseau de Salamine. Et pour les affaires de moindre importance, il les faisoit par l'entremise de ses amis, & par quelques Orateurs qu'il avoit en sa disposition, du nombre desquels on dit qu'étoit Ephialte, celui qui ruïna la puissance de l'Areopage, en versant à pleine coupe, pour me servir des termes de Platon, & sans aucun menagement, la liberté à ses Citoyens, ce qui rendit, comme disent les Poëtes comiques, le Peuple si fier & si effrené, que comme un jeune cheval,

Le repas finissoit par les libations, & après les libations on commençoit à boire.

La dignité se conserve difficilement dans la familiarité.

Dans une veritable vertu, ce qui est le plus beau, c'est ce qui est le plus exposé en vuë.

Dégoût, suite ordinaire du trop grand commerce.

Dans le VIII. liv. de la Republique.

Amiot a fort mal rendu cet endroit.

a qui ils vouloient faire le procès. Ainsi la comparaison que Plutarque fait de ce vaisseau avec Periclès, qui ne paroissoit que dans les grandes occasions, est fort juste.

val, qui n'a plus de bride, il ne voulut plus obéir, & commença à mordre l'Eubée, & à sauter & bondir sur toutes les Isles.

Periclès donc, cherchant à accommoder son langage & son style à sa maniere de vivre, & à la grandeur de ses sentimens, comme un instrument digne de lui, se servoit fort à propos de ce qu'il avoit appris d'Anaxagore, [25] & mettoit, pour ainsi dire, la Physique à la teinture de la Rhetorique. [26] Ainsi joignant, comme dit le divin Platon, à un heureux naturel cet esprit sublime & capable des plus hautes conceptions, qu'il avoit tiré de ces connoissances si relevées, & rapportant à l'art de bien parler tout ce qu'il savoit, & qui pouvoit y convenir, il surpassa infiniment tous les autres Orateurs ;* c'est pourquoi on écrit qu'on lui donna le surnom d'*Olympien*, quoique d'autres prétendent qu'il ne lui fut donné qu'à cause des édifices publics dont il orna la ville d'Athenes, ou même qu'à cause de la puissance & de l'autorité qu'il eut dans la Republique pendant la guerre & pendant la paix. Mais il n'est pas impossible, & rien n'empêche que toutes les grandes qualitez de ce Personnage n'ayent

Physique mise à la teinture de la Rhetorique.

Periclès, pourquoi appellé *Olympien*.

25. *Et mettoit, pour ainsi dire, la Physique à la teinture de la Rhetorique.*] J'ai cru devoir conserver en notre Langue l'expression figurée de Plutarque, qui me paroît fort belle & fort juste. Mettre la Physique à la teinture de la Rhetorique, ce n'est autre chose, qu'orner, embellir, colorer des couleurs de la Rhetorique, les raisons qu'on tire de la connoissance de la Physique.

26. *Ainsi joignant, comme dit le divin Platon, à cet esprit sublime.*] C'est à la fin du *Phedre* de Platon, où ce Philosophe établit, que pour être veritablement éloquent, il faut joindre à un heureux naturel, une connoissance generale de la Nature, de même que pour être excellent Medecin, ce qu'il prouve par un passage d'Hippocrate dans

n'ayent concouru à faire relever sa gloire par ce magnifique surnom.

Il est vrai que les Comedies des Poëtes de ce temps-là, qui ont jetté contre lui beaucoup de traits fort picquants, tantôt par pure plaisanterie, & tantôt serieusement, marquent que son éloquence seule lui valut ce glorieux titre; Car ils disent tous que lors qu'il parloit devant le Peuple, il sortoit de sa bouche des tonnerres & des éclairs, & que sa langue lançoit la foudre; & sur la force de son éloquence, on rapporte un mot que Thucydide, fils de Melesias, dit en plaisantant. Ce Thucydide étoit un des principaux de la ville & des plus honnêtes gens, & il fut fort long-temps à la tête du parti opposé à Periclès dans le gouvernement de la République; le Roi Archidamus, lui ayant demandé un jour, lequel étoit le meilleur lutteur de lui ou de Periclès, il lui repondit, *Quand je l'ai jetté par terre, il soûtient qu'il n'est pas sous moi, & en fait convenir tous ceux qui nous regardent.*

La grande idée que l'on avoit de son éloquence.

Il est pourtant certain que Periclès étoit si circonspect, & si timide quand il s'agissoit de parler, [37] qu'il n'alloit jamais à son Tribunal qu'il

Cette timidité est incompatible avec l'éloquence.

dans son Traité de la nature humaine.

37. *Qu'il n'alloit jamais à son Tribunal, qu'il ne priât les Dieux de lui faire la grace de ne rien dire imprudemment.*] Ce passage semble combattre ce que Suidas avance, que Periclès fut le premier qui ait écrit ses Discours publics avant que de les prononcer, au lieu que tous les autres Orateurs parloient sur le champ. Cette priere de Periclès ne convient qu'à un Orateur qui parle sans préparation. Il ne faut pas oublier ici que Quintilien attribuë à Periclès une priere plus politique; car il assure que Periclès prioit les Dieux qu'ils lui fissent la grace de ne rien dire qui ne fût agreable au Peuple.

Priere remarquable de Periclès. qu'il ne priât les Dieux *de lui faire la grace de ne rien dire imprudemment, rien qui ne fût necessaire & qui ne convînt à son sujet.* [28] Il n'a laissé de lui que quelques Decrets; & l'on rapporte seulement quelques-uns de ses bons mots en fort petit nombre, comme celui qu'il

Quelques-uns de ses bons mots. dit sur l'Isle d'Egine, *qu'il falloit l'ôter, comme la chassie de l'œil du Pirée.* Une autre fois il dit, *qu'il lui sembloit voir la guerre qui venoit du côté du Peloponese, & qui s'avançoit à grands pas.* Un jour comme il s'embarquoit avec Sophocle, qui partageoit avec lui le commandement de l'armée, celui-ci se mit à louër extremement la beauté d'un jeune garçon, & Periclès lui dit, *Sophocle, un General doit avoir, non seulement les mains pures; mais les yeux aussi.* Stesimbrotus écrit que dans l'O-

Lorsque Periclès prit Samos. raison funebre, qu'il fit de ceux qui avoient été tuez à la guerre de Samos, il dit *qu'ils étoient devenus immortels comme les Dieux mêmes. Car,* ajoûta-t-il, *nous ne voyons pas les Dieux; mais par les honneurs qu'on leur rend,*

Ceux qui mouroient pour leur patrie étoient honorez comme des Dieux. [29] *& par les biens infinis dont ils jouïssent, nous jugeons qu'ils sont immortels. Ceux qui sont morts pour leur païs, ne partagent-ils pas avec eux tous ces avantages?*

Thucydide l'Historien dans son second livre. Thucydide décrit le gouvernement de Periclès comme une espece d'Aristocratie, à qui on donnoit le nom de Democratie, ou Gouvernement populaire, mais qui étoit en effet un

28. *Il n'a laissé de lui que quelques Decrets.*] Le témoignage de Plutarque prouve que les Harangues, qu'on avoit en ce temps-là sous le nom de Periclès, passoient pour des ouvrages supposez, aussi Quintilien n'y trouvoit-il rien qui répondît à cette haute reputation d'éloquence. Liv. 3. chap. 1.

29. Et

un Etat Monarchique gouverné par le premier de la Republique, qui seul avoit toute l'autorité. Et plusieurs autres écrivent qu'il fut le premier qui fit partager aux Citoyens les terres conquises, qui leur fit distribuer pour leurs Jeux & pour leurs spectacles les deniers publics, & qui leur attribua des salaires pour toutes les fonctions publiques, ce qui fut une très-mauvaise coûtume; car ces nouveaux établissemens rendirent le Peuple somptueux & dissolu, au lieu qu'auparavant il étoit sobre & modeste, & se contentoit de gagner sa vie à la sueur de son front; voyons donc la cause de ce changement par les choses mêmes.

Tout ce qui rend le Peuple somptueux, & lui fait haïr le travail & la modestie, est toûjours mauvais.

Au commencement, comme nous l'avons déja dit, pour contre-balancer le credit & la gloire de Cimon, Periclès tâchoit de se concilier la faveur du Peuple, mais il ne pouvoit égaler la grande dépense de Cimon, qui par ses richesses immenses se trouvoit en état de secourir & d'assister les pauvres, & qui en effet appelloit tous les jours à sa table les plus necessiteux d'entre les Citoyens, habilloit ceux qui étoient vieux, & ôtoit les hayes & les clôtures de ses jardins & de ses heritages, afin qu'ils fussent ouverts à ceux qui voudroient y aller cueillir des fruits. Periclès se voyant donc surpassé par son rival, dans les bonnes graces du Peuple, eut recours à ce partage des

Generosité & charité de Cimon pour les pauvres.

La vûe de Periclès dans le partage des terres.

29. *Et par les biens infinis dont ils joüissent.*] En effet, les biens dont la Nature Divine joüit, sont si grands, qu'ils ne peuvent convenir à une Nature mortelle. Ce jugement de Periclès est donc très-bien fondé, & très conforme à l'idée que la saine Theologie donnoit des Dieux.

des terres & des finances, [30] par le conseil de Demonides de l'Isle d'Ios, comme le rapporte Aristote, & par ces distributions de deniers, [31] qu'il répandoit dans les Theatres & dans les Tribunaux, & par cette espece de pensions, qu'il donnoit aux dépens du thrésor, & autres largesses, il gagna & corrompit si bien la populace en peu de temps, qu'il s'en servit contre le Tribunal de l'Areopage, dont il n'étoit pas, parce que le sort ne lui étoit jamais échu [32] d'être, ni Archonte, ni Thesmothete, ni Roi des Sacrifices, ni Polemarque; Car de toute ancienneté, ces offices étoient donnez par sort, & ceux qui y avoient bien servi, montoient à l'Areopage. Voilà pourquoi la faction de Periclès, se trouvant la plus forte, [33] il opprima tellement ce Tribunal, qu'il lui ôta la connoissance de la plûpart des plus grandes affaires, par l'entremise d'Ephialte, & fit bannir du ban de l'Ostracisme, comme ennemi du Peuple & ami des Lacedemoniens, Cimon même, qui ne le cedoit à personne, ni en naissance, ni en biens, qui avoit remporté plusieurs grandes victoires sur les

Comment on parvenoit à être du Senat de l'Areopage.

Periclès opprime l'Areopage.

Il fait bannir Cimon.

30. *Par le conseil de Demonides de l'Isle d'Ios.*] Ios, une des Isles Sporades dans la mer Egée, & celebre sur tout par le tombeau d'Homere. Mais au lieu de Ἰῆθεν *de l'Isle d'Ios*, quelques Savans ont corrigé Οἶῆθεν, c'est-à-dire, *du Bourg d'Oia*, qui étoit un Bourg de l'Attique, où ce Demonides étoit né.

31. *Qu'il répandoit dans les Theatres & dans les Tribunaux.*] Car il faisoit donner au Peuple, tant pour sa place aux Jeux, & tant pour son assistance aux Tribunaux, & au jugement des affaires.

32. *D'être, ni Archonte, ni Thesmothete, ni Roi des Sacrifices, ni Polemarque.*] Il falloit avoir passé par quelqu'une de ces Charges, pour monter au Conseil de l'Areopage. Elles ont été expliquées dans la Vie de Solon.

33. Il

les Barbares, & qui avoit rempli la ville de richesses & de dépouilles des ennemis, comme nous l'avons dit dans sa Vie, si grande étoit l'autorité que Periclès avoit sur le Peuple. Cet Ostracisme étoit un bannissement pour dix ans.

Dans le temps de cet exil, les Lacedemoniens étant entrez avec une grosse armée dans le territoire de Tanagre, & les Atheniens s'étant avancez contre eux, Cimon malgré son ban alla se mettre en bataille avec ceux de sa Tribu, voulant courir le même danger que ses Citoyens, & détruire par ses actions le reproche qu'on lui avoit fait de favoriser le parti de Lacedemone; mais les amis de Periclès s'étant liguez l'en empêcherent & le forcerent de se retirer comme banni. [34] Ce fut ce qui obligea Periclès à combattre cette journée-là avec une ardeur extrême, en n'épargnant point sa vie, & en s'exposant aux plus grands dangers. Aussi effaça-t-il par sa valeur tous ceux qui se trouverent à cette bataille. Les amis de Cimon, que Periclès accusoit d'être ses complices, [35] y furent tous tuez.

En Beotie, entre les Fleuves Ismenus & Asopus.

Cimon malgré son ban se rend à l'armée.

Ils envoyerent à Athenes, & eurent un ordre du Conseil pour le faire retirer.

Les

33. *Il opprima tellement ce Tribunal.*] Periclès s'attacha à ruïner l'Areopage, parce que ce Conseil faisoit la principale force des Nobles.

34. *Ce fut ce qui obligea Periclès à combattre.*] Car, comme par ses amis il avoit empêché Cimon de combattre à la tête de sa Tribu, il voulut reparer cela par des actions éclatantes, en ne se menageant point, de peur que s'il venoit à être battu, on ne lui reprochât que c'étoit par sa faute, pour avoir rejetté par envie & par jalousie le secours d'un Capitaine aussi experimenté que Cimon.

35. *Y furent tous tuez.*] Ils étoient cent, & Cimon, en quittant l'armee, leur recommanda de faire si bien leur devoir, que les services qu'ils rendroient en cette occa-

Ils ne doutoient pas que tout le Peloponese ne vînt fondre sur eux au printemps.

Periclès consent au rappel de Cimon, & en dresse lui-même le Decret.

Les Lacedemoniens aimoient Cimon, & haissoient Periclès.

Les Atheniens, voyant qu'ils avoient été battus sur leurs frontieres, se repentirent bientôt d'avoir chassé Cimon, & mouroient d'envie de le rappeller, sur tout parce qu'ils s'attendoient bien que le Printemps suivant ils auroient sur les bras une terrible guerre. Periclès, s'étant apperçu de ce changement, ne balança point à leur donner cette satisfaction, & dressant lui-même le Decret, il rappella Cimon, qui ne fut pas plûtôt de retour, qu'il moyenna la paix entre ces deux villes, car les Lacedemoniens avoient autant d'affection pour lui, que d'aversion pour Periclès & pour les autres Gouverneurs.

Traité fait entre Periclès & Cimon.

Mais il y a des Auteurs qui disent que Periclès ne consentit à ce rappel, qu'après avoir fait sous main un Traité avec Cimon, par l'entremise d'Elpinice, sœur de ce dernier. Ils convenoient par ce Traité que Cimon avec deux cens vaisseaux iroit porter la guerre hors de la Grece, & ravager les Provinces du grand Roi, & que Periclès demeureroit maître dans la ville. On prétend aussi qu'Elpinice avoit déja rendu Periclès un peu plus favorable à Cimon dans le temps qu'on travailloit à lui faire son procès, [36] & qu'il aida beaucoup à lui sauver la vie, car le Peuple avoit nommé Periclès parmi ses accusateurs. Et l'on raconte qu'Elpinice étant allée chez lui le prier & le solliciter pour son frere, Periclès lui dit en

occasion servissent à leur justification & à la sienne. On peut voir dans la Vie de Cimon comment ils obéïrent à cet ordre, & comment ils trouverent le moyen de combattre comme à la vuë de Cimon, quoi qu'absent.

36. *Et qu'il aida beaucoup à lui sauver la vie.*] Il ne tint pourtant qu'à trois voix qu'il ne fût condamné à mort.

en soûriant : *Elpinice, vous êtes bien vieille pour venir à bout d'une aussi grande affaire que celle-là.* Cependant le jour du jugement, il ne se leva qu'une seule fois pour parler, ne toucha l'accusation que fort legerement, & par maniere d'acquit, & se retira après avoir fait moins de mal à Cimon que ses autres parties. [37] Comment donc peut-on ajoûter foi à Idomenée, qui accuse Periclès d'avoir tué en trahison l'Orateur Ephialte, qui étoit son ami particulier, qu'il avoit toûjours honoré de sa confiance, & qui avoit eu la principale part à tout ce qu'il avoit fait dans le Gouvernement de la Republique, & de l'avoir tué par l'envie & par la jalousie qu'il avoit contre sa reputation? Je ne sai d'où Idomenée avoit tiré toutes ces calomnies, qu'il vomit comme une bile noire contre ce personnage, qui peut bien n'être pas irreprehensible en tout, mais qui certainement avoit de la magnanimité, & un amour sans bornes pour la gloire, qualitez incompatibles avec une passion aussi cruelle & aussi brutale que celle-là. La verité est, comme Aristote même l'écrit, qu'Ephialte s'étant rendu redoutable à la Noblesse, & poursuivant sans misericorde en toute occasion ceux qui avoient fait la moindre injustice au Peuple, ses ennemis lui dresserent des embûches, & le firent assassiner par un certain Aristodicus de Tanagre.

Calomnie d'Idomenée contre Periclès refusée.

Qualitez de Periclès.

Ephialte redoutable à la Noblesse.

Il est assassiné par Aristodicus.

Dans

mort. On le condamna à une amende de cinquante talens, cinquante mille écus.

37. *Comment donc peut-on ajoûter foi à Idomenée.*] Idomenée de Lampsaque, Disciple d'Epicure. Il avoit fait l'Histoire des Disciples de Socrate, & une Histoire de Samothrace.

Dans ce même temps-là mourut Cimon, qui faisoit la guerre en Cypre, & la Noblesse voyant Periclès au plus haut degré de la puissance, & fort au dessus de tous les autres Citoyens, chercha à lui opposer un homme, qui pût en quelque façon lui tenir tête, & empêcher cette grande autorité de degenerer en Monarchie. [38] Elle lui opposa donc Thucydide du Bourg d'Alopece, beau-frere de Cimon, homme d'une sagesse éprouvée, qui n'avoit pas veritablement les grandes qualitez de Periclès pour la guerre, mais qui étoit plus grand Politique que lui, & plus propre à conduire & à manier à son gré les assemblées du Peuple, & qui ne sortant jamais de la ville, & s'attachant toûjours à combattre Periclès, & à le contredire dans tous les Tribunaux, eut bientôt rétabli l'équilibre ; Car il empêcha les Nobles de se mêler & de se confondre avec le Peuple, comme ils faisoient auparavant, ce qui avilissoit extremement leur dignité.

Au siege de Citium, ville de l'Isle de Cypre.

Les Nobles avancent Thucydide, beau-frere de Cimon, pour l'opposer à Periclès.

Thucydide, meilleur politique que Periclès.

Thucydide separe les Nobles du Peuple.

Les separant donc de la populace, & rassemblant leurs forces, devenuës plus grandes par cette union, il en fit comme un juste contrepoids dans la balance. La division, qui étoit avant lui, ressembloit proprement à ces pailles qui se trouvent quelquefois dans le fer, & marquoit seulement quelque éloignement entre ces deux factions, toûjours prêtes à se separer, mais non pas separées ; au lieu que la

38. *Elle lui opposa donc Thucydide du Bourg d'Alopece, beau-frere de Cimon.*] Je ne sai pas où Amiot avoit pris que Thucydide étoit beau-pere de Cimon ; car il est constant que Cimon avoit épousé Isodicé, fille d'Euryptoleme, fils de Megaclès, & cousin germain de Periclès. Ce qui a trompé les Traducteurs, c'est que le mot Grec

la contention & l'ambition de ces deux hommes frappant un très-grand coup sur la ville, la separa entierement en deux, & fit qu'une partie fut appellée le Peuple, & l'autre les Nobles. Ce qui obligea Periclès à lâcher encore plus la bride au Peuple, & à chercher à lui plaire en tout. Il ne se passoit point de jour qu'il ne leur procurât des spectacles, des banquets, des fêtes, ou autres divertissemens, cherchant à entretenir la ville dans des plaisirs honnêtes, dont les Muses fussent toûjours.

Politique de Periclès pour se concilier le Peuple.

D'un autre côté, il envoyoit tous les ans à la guerre soixante vaisseaux, sur lesquels un grand nombre de pauvres Citoyens étoient soudoyez huit mois de l'année, & travailloient à se rendre bons hommes de mer. De plus, il établit plusieurs Colonies, & en envoya une de mille Citoyens dans la Chersonese, une de cinq-cens à Naxe, une de deux-cens-cinquante à Andros, & une autre de mille dans le païs des Bisaltes en Thrace. Il en envoya aussi une nombreuse en Italie, quand on eut bâti Sibaris, qui fut appellée *Thurii*, ou la ville des Thuriens; ce qu'il fit pour décharger la ville d'une multitude oisive, qui devenoit tous les jours plus dangereuse & plus suspecte par son oisiveté, pour subvenir aux necessitez du Peuple, & pour retenir les Alliez dans la crainte & dans le respect, en établissant

Les Muses étoient toûjours des divertissemens que Periclès donnoit au Peuple.

Deux beaux effets des Colonies.

Grec κηδεστὴς signifie effectivement *beau-pere*, mais il signifie aussi *beau-frere*, qui a donné sa sœur en mariage. Thucydide & Cimon avoient cherché à se fortifier par cette alliance, contre le grand credit de Periclès, auquel, après la mort de Cimon, Thucydide se trouva seul capable de tenir tête.

ſant chez eux de veritables Atheniens, comme autant de garniſons qui les empêcheroient de penſer à des nouveautez.

Mais ce qui fit le plus de plaiſir à Athenes, & qui contribua le plus à ſon ornement, ce qui étonna le plus toute la terre, & qui ſeul peut ſervir de témoignage à la Grece que tout ce qu'on a dit de ſa grande puiſſance & de ſes anciennes richeſſes n'eſt point un conte, c'eſt la magnificence de ſes Temples & de tous ſes édifices publics. Auſſi de tous les ouvrages de Periclès, ce fut celui que ſes ennemis reprenoient avec le plus d'envie & de chaleur, & qu'ils décrioient le plus hautement dans les Aſſemblées, où ils ne ceſſoient de publier, *que le Peuple ſe deshonoroit, en s'attribuant l'argent comptant de toute la Grece,* [39] *qu'il avoit fait venir de Delos, où il étoit en depôt; que Periclès ne leur avoit pas même laiſſé le prétexte le plus ſpecieux, dont ils pouvoient couvrir leur injuſtice, & fermer la bouche à leurs accuſateurs, qui étoit de dire qu'ils avoient tranſporté cet argent à Athenes pour une plus grande ſûreté, afin qu'il fût gardé dans un lieu fort & à couvert des Barbares; Que la Grece ne pouvoit prendre cela que pour une violence inſupportable qui lui étoit faite, & pour une tyrannie manifeſte, en voyant que des deniers, qu'elle avoit fournis par force pour la guerre, les Atheniens s'en ſervoient à dorer & à*

Anciennes richeſſes de la Grece.

Plaintes des ennemis de Periclès ſur l'emploi qu'il faiſoit des Finances en édifices publics.

39. *Qu'il avoit fait venir de Delos où il étoit en depôt.*] Car tout l'argent, que les villes de Grece devoient contribuer tous les ans pour faire la guerre contre les Medes, & tout celui qu'on tiroit des impôts, étoit depoſé dans le Temple d'Apollon à Delos ſous la garde des Threſoriers nommez Ἑλληνοταμίαι, *Threſoriers des Grecs.* Les Athe-

à embellir leur ville, comme une femme superbe & glorieuse, qui se charge de pierreries de grand prix; & qu'ils l'employoient à faire des Statuës très-magnifiques, 40 & à élever des Temples, qui coûtoient des mille talens.

Trois millions.

Periclès au contraire remontroit aux Atheniens; qu'ils n'étoient pas obligez de rendre compte à leurs Alliez de l'argent qu'ils en avoient reçu; que c'étoit assez qu'ils les défendissent, & qu'ils éloignassent les Barbares, pendant que de leur côté ils ne contribuoient, ni soldats, ni chevaux, ni navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques sommes d'argent, qui, dès qu'elles sont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les donnent, mais sont à ceux qui les reçoivent, pourvu qu'ils exécutent les choses dont ils sont convenus, & pour lesquelles ils les ont reçuës. Il ajoûtoit, que la ville étant suffisamment pourvuë de tout ce qui étoit necessaire pour la guerre, il falloit employer ses richesses à des ouvrages, qui étant achevez, produiroient une gloire immortelle, & qui, dans le temps qu'on y travailleroit, répandroient par tout l'abondance par la quantité de boutiques & d'atteliers qu'ils feroient ouvrir, & par la diversité infinie des choses necessaires, qui en reveillant les Arts, & en obligeant chacun à mettre la main à l'œuvre, mettroient presque toute la ville à la paye du Thresor, de maniere qu'elle tireroit sa vie & sa subsistance d'elle-même,

Réponses de Periclès à ces plaintes.

Utilité des édifices publics.

theniens firent transporter ce thresor à Athenes, & Periclès en employa une grande partie en édifices publics.

40. *Et à élever des Temples qui coûtoient des mille talens.*] Car en effet le Temple de Minerve appellé *le Parthenone*, en avoit coûté autant, c'est-à-dire, trois millions de livres.

ne, en ne faisant que l'embellir ; Que tout ce qu'il y avoit de gens forts & robustes, & en âge de porter les armes, étoient soudoyez à la guerre par le public ; voulant donc que la populace, qui n'étoit point enrollée, & tous les gens de métier, participassent à cette distribution de deniers publics, & qu'ils n'y participassent pas les bras croisez & sans rien faire, il les avoit engagez à de grandes entreprises d'édifices, & à differens ouvrages de divers Arts, tous de longue execution, afin de donner à ceux qui demeuroient dans leurs maisons un pretexte & un moyen de tirer du public les mêmes secours & les mêmes avantages que les matelots, les soldats, & ceux qui étoient en garnison dans leurs places ; Que puis qu'ils avoient toutes sortes de materiaux, le bois, la pierre, l'airain, l'yvoire, l'or, l'ébene & le cyprès, & toutes sortes d'ouvriers capables de mettre tous ces materiaux en oeuvre, des Charpentiers, des Massons, des Forgerons, des Tailleurs de pierre, des Teinturiers, des Orfevres, des Ebenistes, des Peintres, des Brodeurs, des Tourneurs, des gens propres à les amener & à les conduire par mer, comme des Marchands, des Matelots & des Pilotes experimentez, & d'autres gens pour faciliter le transport par terre, des Charrons, Voituriers, Chartiers, Cordiers, tireurs de pierre, Paveurs, fouilleurs de mines, & que chacun de ces métiers, comme un General, avoit sous lui une armée suffisante de Travailleurs

L'unique moyen de faire que le Peuple vive du thresor public.

41. *Mais le Temps associé avec le Travail assidu.*] Notre Langue ne peut exprimer, au moins entre mes mains, toute la force de l'expression Grecque qui est admirable. προδανεισθεὶς χρόνος τῷ πόνῳ. Plutarque fait là une association du Temps & du Travail, & il considere le Travail,

leurs & de Menuisiers, qui étoient comme autant de corps séparez pour servir à ces grands travaux; toutes ces différentes fonctions animoient & répandoient le gain sur toutes sortes de gens de tout âge & de tout sexe; Que ces ouvrages étonnans dans leur grandeur, & inimitables dans leur beauté & dans leur grace, par l'émulation des ouvriers, qui s'étoient efforcez de surpasser la magnificence du dessein, par les merveilles de l'Art & par l'excellence de l'execution, s'étoient avancez avec une diligence si prodigieuse, que contre l'attente de tout le monde, qui pensoit qu'il n'y en avoit pas un auquel il ne fallût plusieurs âges, & une longue suite d'hommes se succedant les uns aux autres pour l'achever, on avoit vû, par un miracle surprenant, qu'ils avoient été tous portez à la derniere perfection pendant la fleur & la vigueur du gouvernement d'un seul homme.

Diligence incroyable avec laquelle les édifices de Pericles avoient été portez à leur perfection.

On dit pourtant que, comme le Peintre Agatharchus se glorifioit dans ce temps-là de la promptitude & de la vitesse avec laquelle il peignoit toutes sortes d'animaux, Zeuxis l'ayant entendu, lui dit, *& moi je me glorifie de ma lenteur*; car la facilité & la promptitude ne donnent pas aux ouvrages une grace solide & durable, & une parfaite beauté; * mais le Temps associé avec le Travail assidu, leur donne une force capable de les conserver & de les faire triompher des siecles; & c'est cela même qui rend encore plus admirables les ou-

Agatharchus Peintre, se glorifioit de sa promptitude, & Zeuxis au contraire de sa lenteur.

Défauts de la facilité & de la promptitude dans les ouvrages.

Effet du Temps associé avec le Travail.

vrages

vail, comme le creancier du Temps; en effet, c'est le Travail qui prête au Temps; ceux qui travaillent avec trop de facilité & de promptitude, ne prêtent point au Temps, ils jettent & perdent.

Veritable marque des beaux ouvrages.

vrages de Periclès, qui ont été achevez en si peu de temps, & pour une si longue vie. 42 Car chacun d'eux dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui sentoit déja son antique, & aujourd'hui encore ils ont une fraîcheur de jeunesse, comme si on ne venoit que d'y mettre la derniere pierre, & qu'ils ne fissent que de sortir des mains de l'ouvrier, tant ils conservent encore une fleur de grace & de nouveauté, qui empêche que la violence du temps n'en ternisse la vuë, comme s'ils avoient en eux-mêmes un esprit toûjours rajeunissant, & une ame exempte de vieillesse.

Phidias Intendant des édifices de Periclès.

Callicrates & Ictinus grands Architectes.

Ce Temple étoit dans la citadelle d'Athenes.

Corœbus Architecte.

Metagenes Architecte.

Xenoclès Architecte.

Phidias fut choisi pour avoir l'intendance de tous ces édifices, quoique les Atheniens eussent alors de grands Architectes, & de très-habiles ouvriers. En effet Callicrates & Ictinus firent le Parthenone à cent pieds, c'est-à-dire, le Temple de Pallas, qui avoit cent pieds en tout sens. Corœbus commença la Chapelle des Mysteres & des Initiations à Eleusine, posa le premier rang de colomnes qui est à rez de chaussée, & les joignit à leurs architraves. Après sa mort, Metagenes, du Bourg de Xypete, mit le cordon, & plaça les colomnes qui sont au dessus, & Xenoclès, du Bourg de Cholargue, acheva le dôme, la lanterne qui est au dessus du Sanctuaire, & Cali-

42. *Car chacun d'eux dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui sentoit déja son antique.*] Cet endroit est parfaitement beau. Voilà le coin auquel il faut que tous les beaux ouvrages soient frappez, voilà leur veritable marque; quand ils sortent des mains de l'ouvrier, ils ont une beauté qui sent son antique; & quand ils sont vieux, ils ont un air de nouveauté: tel est le caractere de tous les ouvrages antiques & modernes que nous admirons aujourd'hui.

43. Dans

licratides entreprit la longue muraille, [43] dont Socrate dit qu'il avoit entendu proposer le dessein à Periclès. Et c'est de ce dernier ouvrage que Cratinus se moque dans une de ses Comedies, où il dit : *Il y a long-temps que Periclès avance fort cette muraille en paroles, mais en effet il n'y touche point.*

Callicratides Architecte.

L'Odeon, ou Theatre de la Musique [44] qui a en dedans plusieurs rangs de sieges & de colomnes, & dont le comble s'étrecissant peu à peu, & s'inclinant tout à l'entour, finit en pointe, fut bâti, dit-on, sur le modele du pavillon du Roi Xerxès, qui fut donné par Periclès même ; c'est pourquoi Cratinus le raille encore dans sa piece des Thraciennes, en disant, *Periclès le Jupiter à la tête d'Oignon s'avance, ayant dans son crane tout le Theatre de la Musique, & fort ravi d'avoir évité l'exil.* Ce fut alors que Periclès proposa avec beaucoup d'empressement un Decret, par lequel il étoit ordonné qu'on celebreroit des Jeux de Musique à la fête des Panathenées, & ayant été élu Juge, & distributeur des prix, il regla la maniere dont les Musiciens devoient jouer de la flûte & de la lyre, & chanter. Les Jeux de Musique furent toûjours faits dans ce Theatre depuis ce temps-là. Le Portail & le Vestibule de la Citadelle furent achevez en cinq

L'Odeon bâti sur le modele du pavillon de Xerxès.

Ces prix se donnoient aux dépens de celui qui étoit en charge.

43. *Dont Socrate dit qu'il avoit entendu proposer le dessein à Periclès.*] Socrate en parle dans le *Gorgias* de Platon, & il l'appelle *la muraille du milieu.*

44. *Qui a en dedans plusieurs rangs de sieges & de colomnes.*] La commodité du lieu faisoit que les Musiciens, les Poëtes, & autres s'y assembloient; & c'est ce qui lui donna le nom. On y tenoit aussi le marché au bled, & c'étoit là que se discutoient toutes les affaires qui regardoient les bleds, & tous les procès pour les alimens qui étoient dûs.

L'Architecte Mnesiclès.

cinq ans par Mnesiclès qui en étoit l'Architecte.

Masson de Periclès gueri par miracle.

Pendant qu'on y travailloit, il arriva un accident merveilleux, qui fit voir que la Déesse, non seulement ne s'opposoit pas à cet édifice, mais qu'elle l'agreoit, & qu'elle l'honoroit de sa protection & de sa presence. Car le meilleur de tous les Ouvriers, & le plus affectionné, s'étant laissé tomber de haut en bas, étoit à l'agonie, abandonné des Medecins, ce qui affligeoit & décourageoit extremement Periclès; mais la Déesse s'apparut à lui en songe, & lui montra un remede avec lequel il eut bien-tôt remis sur pied le mourant. 45 En memoire de ce miracle, Periclès fit faire la Statuë de cuivre de *Minerve salutaire*, *de Minerve de la Santé*, & la plaça dans la Citadelle près de l'Autel, qui, à ce que l'on dit, y étoit auparavant. 46 Mais Phidias fit la Statuë d'or de la mê-

Credulité de Plutarque.

Minerve salutaire.

Statuë d'or de Minerve faite par Phidias.

45. *En memoire de ce miracle, Periclès fit faire la Statuë de cuivre de Minerve salutaire.*] Les Payens faisoient par superstition les mêmes choses que les Chrétiens font aujourd'hui par une devotion fondée sur la verité. Ce sont toûjours les mêmes idées. Pausanias parle de cette Statuë de Minerve salutaire. *Près de la Statuë de Deitrephes*, dit-il, *on voit la Statuë de la Santé qu'on dit fille d'Esculape, & celle de Minerve salutaire.*

46. *Mais Phidias fit la Statuë d'or de la même Déesse.*] Phidias fit la Statuë qui étoit dans le Temple, elle étoit d'yvoire & d'or. Pausanias nous en a conservé la description. La Déesse étoit debout & vêtuë d'une tunique qui lui descendoit jusqu'au talon. Sur le devant de son Egide, de sa cuirasse, étoient la tête de Meduse d'yvoire & la Victoire, elle tenoit une pique, & avoit à ses pieds son bouclier, & un dragon qu'on croyoit Erichthonius. Sur le milieu de son casque étoit representé le Sphinx, & aux deux côtez deux gryphons. On doit juger de la grandeur de cette Statuë, par la grandeur de la victoire qu'elle avoit sur son Egide, & qui étoit d'environ quatre coudées, & par les quarante talens pesans d'or que Periclès assura qu'on

y

même Déesse, & l'on assure que son nom est écrit sur le piédestal; car, comme nous l'avons déja dit, il avoit l'intendance de tous les ouvrages par la protection & la bienveillance de Periclès, ce qui donna à l'un une très-mauvaise reputation, & excita contre l'autre beaucoup d'envie, comme si Phidias eût fait voir à Periclès dans sa maison les plus belles Dames de la ville, qui se rendoient chez lui sous prétexte d'aller voir ses beaux ouvrages; & les Poëtes comiques, profitant de ce bruit, en prirent occasion de le décrier sur l'intemperance, car ils l'accuserent d'entretenir la femme de Menippus, son ami particulier & son Lieutenant, & lui jetterent d'infinis traits de raillerie sur les oiseaux, & particulierement sur les Paons, que nourrissoit un de ses grands amis, appellé Pyrilampes, [47] qu'on accusoit d'en faire des presens aux femmes dont Periclès recevoit des faveurs; [48] mais qui

Reproches qu'on faisoit à Periclès & à Phidias.

Reproche contre les Poëtes satyriques.

y avoit employez, & qu'on pouvoit ôter & remettre.

47. *Qu'on accusoit d'en faire des presens aux femmes, dont Periclès recevoit des faveurs.*] Ce passage est clair. Cependant Palmerius, savant homme & judicieux Critique, a cru qu'il étoit très-obscur, & que le texte avoit besoin d'être corrigé. C'est pourquoi au lieu de *ταώνας, des Paons*, il lisoit l'accent sur la derniere, *ταωνὰς*, qu'il explique des peaux de Paons avec leurs plumes, & il prétend que l'on reprochoit à ce Pyrilampes qu'il mettoit de ces peaux de Paon, au lieu de tapis, sous les femmes qui alloient chez lui, comme des coussins de duvet, afin qu'elles fussent assises plus mollement; mais cela ne convient nullement ici. Pyrilampes étoit accusé de donner des Paons à ces Maitresses de Periclès, parce que le Paon étoit un oiseau fort estimé & fort recherché.

48. *Mais qui s'étonnera que des hommes dont la vie n'est qu'une profession publique de faire des pieces satyriques.*] Ce passage est remarquable. Plutarque y enseigne avec beaucoup de sagesse le peu de foi qu'on doit ajoûter aux railleries & aux medisances des Poëtes comiques & des Poëtes satyriques, dont le métier est de sacrifier souvent les plus honnê-

qui s'étonnera que des hommes, dont la vie n'est qu'une profession publique de faire des pieces satyriques, & qui sont toûjours prêts à sacrifier par leurs medisances la reputation des plus gens de bien à l'envie du Peuple, comme à un mauvais Demon, ayent si mal parlé de Periclès, puisque même Stesimbrotus de Thasos a bien eu l'insolence de l'accuser faussement d'un crime abominable, en lui reprochant d'avoir eu un commerce criminel avec la femme de son propre fils; Tant il est difficile, ou plûtôt impossible, à l'Histoire de parvenir à la découverte de la Verité. Car si elle est écrite après plusieurs siecles, elle a contre elle l'antiquité des temps, qui lui derobe la connoissance des choses passées; & si elle est écrite du vivant de ceux, dont elle parle, la haine ou l'envie, ou la faveur & la flatterie la portent elle-même à corrompre & à déguiser la Verité.

Stesimbrotus accusoit Periclès d'un crime abominable.

Ce qui empêche l'Histoire de parvenir à la découverte de la Verité.

Comme les Orateurs, qui étoient de la faction de Thucydide, ne cessoient de se déchaîner & de crier contre Periclès, l'accusant d'avoir dissipé les Finances, & d'avoir perdu les revenus de l'Etat, Periclès demanda un jour au Peuple en pleine Assemblée, *s'il trouvoit qu'il eût trop dépensé.* [49] Et le Peuple ayant répondu tout d'une voix, *beaucoup trop. Eh bien*, repartit Periclès, *ce sera donc à mes dépens, & non pas aux vôtres; mais je serai le seul qui mettrai mon nom à la Dedicace de ces ou-*

tes gens à l'envie qu'ils ont de faire rire & de divertir le public.

49. *Et le peuple ayant répondu tout d'une voix, beaucoup trop.*] Il paroît par un passage de Thucydide, que le Thresor des Atheniens étoit de neuf mille sept cens talens, qui font vingt-neuf millions, cent mille livres, & que Periclès

ouvrages, dont vous vous plaignez. A ces paroles, le Peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que plein d'émulation, il ne voulût pas lui ceder la gloire de ces excellens ouvrages, se prit à crier plus haut encore, & à lui ordonner de prendre au Thresor dequoi fournir à tous les frais necessaires sans rien épargner.

Periclès fait bannir Thucydide.

Enfin il en vint avec Thucydide à une rupture si ouverte, qu'il falloit, ou le faire bannir du ban de l'Ostracisme, ou en être lui-même banni; mais il l'emporta sur Thucydide; il le chassa, & dissipa par ce moyen la faction qui lui étoit opposée. Ainsi tout esprit de parti étant éteint, & la concorde & l'union rétablies dans Athenes, Periclès se rendit entierement maître de la ville, & de toutes les affaires des Atheniens. Il disposoit à son gré des finances, des troupes & des vaisseaux; les Isles & la mer lui étoient soûmises, & il regnoit seul dans cette vaste seigneurie qui s'étendoit, non seulement sur les Grecs, mais sur les Barbares, & qui étoit cimentée & fortifiée par l'obéissance & par la fidelité des Nations soûmises, par l'amitié des Rois, & par des Traitez faits avec plusieurs Princes.

Periclès se rend maître absolu dans Athenes.

Periclès revêtu de toute l'autorité, change de manieres.

Alors il commença à n'être plus le même, à ne plus se montrer si doux & si traitable, & à ne plus ceder & s'abandonner aux caprices & aux fantaisies du Peuple, comme à toutes sortes de vents; mais tirant les rênes de ce Gou-

clès en avoit dépensé pour ces édifices publics, trois mille sept cens, c'est à-dire, onze millions cent mille livres. Comment pouvoit-il donc proposer au Peuple que ce seroit à ses dépens, sur-tout Plutarque disant dans la suite que Periclès n'avoit pas augmenté d'une seule drachme, les biens que son pere lui avoit laissez?

Gouvernement populaire, trop mou & trop efféminé, comme on hausse les cordes d'un instrument, qui sont trop lâches, il le convertit en un Etat Aristocratique, ou plûtôt en une espece de Royauté; & allant lui-même toûjours droit à ce qui étoit le meilleur, & se rendant irreprehensible en toutes choses, il vint si bien à bout du Peuple, qu'il le manioit à son gré; tantôt, par ses seuls avis & par ses conseils, il le portoit à faire volontairement ce qui lui étoit agréable, & tantôt, quand il falloit user de force & de contrainte, il le menoit malgré lui à ce qui étoit le plus expedient, imitant en cela un sage Medecin, qui dans une maladie fort longue & fort inconstante, fait prendre son temps pour donner à son malade des choses innocentes qui lui font plaisir, & pour le tourmenter ensuite à propos par des remedes violens & par de fortes medecines, seules capables de lui redonner la santé.

Periclès se rend maître absolu du Peuple.

Bon politique comparé à un sage Medecin.

En effet, il n'étoit pas possible que dans un Peuple si puissant, & qui joüissoit d'un si grand Empire, il n'y eût beaucoup de passions & d'affections enracinées. Et il fut seul capable de le traiter adroitement, & de le conduire en se servant de la crainte & de l'esperance, comme de deux Gouvernaux, dont l'un retenoit & calmoit les emportemens & les fougues de la multitude, & l'autre dissipoit ses decouragemens, & la ranimoit dans ses langueurs. En quoi il fit voir clairement que la Rhetorique, comme dit Platon, est la Reine des Esprits, & que son principal artifice consiste à profiter des

Il est impossible qu'un Peuple puissant ne soit agité de beaucoup de passions vicieuses.

La crainte & l'esperance, les deux Gouvernaux des Etats.

La Rhetorique la Reine des esprits.

Dans le Phedre.

Les passions sont comme les cordes de l'ame.

50. *Les nouveaux Pisistratides.*] Comme nous dirions *les satellites des Tyrans*. Car Pisistrate par le moyen des Gardes que les Atheniens lui avoient donnez, s'empara de la

des inclinations des hommes, & à émouvoir les passions, comme autant de cordes & de tons de l'ame toûjours prêtes à répondre à tous les accords, pourvû qu'elles soient touchées par une main adroite & habile. Il est vrai que ce qui donnoit à Periclès cette grande autorité, ce n'étoit pas seulement la force de son éloquence, mais, comme dit Thucydide, la gloire & la réputation de sa vie, & sa grande probité. Car il étoit si ennemi des presens, & méprisoit si fort les richesses, qu'ayant rendu sa ville, de grande qu'elle étoit, très-grande & très-riche, & ayant surpassé en puissance plusieurs Rois & plusieurs Tyrans même, dont quelques-uns ont laissé par testament leurs Etats à leurs enfans, il n'augmenta pourtant pas d'une seule drachme le bien que son pere lui avoit laissé.

Dans le II livre.

Desinteressement de Periclès.

Thucydide décrit au vrai la grandeur de sa puissance, mais les Poëtes comiques affectent par malice de la relever, en appellant ses amis & ses compagnons * *les nouveaux Pisistratides*, & en voulant à toute force qu'on le fit jurer publiquement qu'il renonçoit à la tyrannie, pour faire entendre par là que son élevation n'étoit pas proportionnée à un Etat Democratique, & qu'il avoit trop d'autorité. Teleclides écrit que les Atheniens lui avoient abandonné *les revenus de leurs villes pour en disposer, & les villes mêmes pour les lier & délier comme il jugeroit à propos, qu'ils l'avoient fait le maître d'abattre ou de rebâtir leurs murailles, & qu'ils s'étoient démis en sa faveur du pouvoir de faire la paix & la guerre, & dépouil-*

Poëte comique.

* la Tyrannie, comme cela a été expliqué dans la Vie de Solon.

pouillez de leurs forces, de leur puissance; en un mot, de toutes leurs richesses & de toute leur felicité. Et ce ne fut pas pour un moment, & pendant la faveur & la grace d'une administration, dont la fleur est ordinairement de peu de durée; mais il conserva cette autorité pendant quarante ans entiers, & cela parmi les Ephialtes, les Leocrates, les Myronides, les Cimons, les Tolmidas & les Thucydides, & encore, après la ruïne de ce dernier & sa fuite, il fut au-dessus de tous les autres, pendant quinze ans; & quoi qu'il eût rendu perpetuel, & sans bornes en sa personne un pouvoir, qui auparavant étoit annuel & borné, il se conserva pourtant invincible & insurmontable aux richesses, quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'application à faire valoir son bien; car pour éviter qu'on ne l'accusât de laisser deperir par sa negligence ce que ses peres lui avoient laissé, & ce qu'il avoit legitimement acquis, ou de s'en laisser trop occuper ou embarrasser, il se reduisit à l'œconomie qui lui parut la plus exacte, & en même temps la plus facile. Chaque année il vendoit les fruits de ses terres tous à la fois, & du revenu [51] il en envoyoit acheter au jour le jour ce qui étoit necessaire pour la dépense ordinaire de sa fa-

Grande durée de l'autorité de Periclès.

Periclès rendit perpetuel en sa personne un pouvoir, qui avant lui étoit annuel & borné.

Oeconomie de Periclès.

51. *Il en envoyoit acheter au jour le jour, ce qui étoit necessaire.*] Periclès n'aimoit donc pas les provisions, les regardant comme la source de la dissipation & du degât. J'ai connu un habile Oeconome, qui avoit gouverné long-temps la maison d'une grande Princesse, & qui étoit dans le même sentiment. *On n'épargne guere*, disoit-il, *ce que l'on trouve sous sa main en abondance.* Mais d'un autre côté les provisions ne manquent pas de bonnes raisons qui les justifient.

52. Mais

famille, ce qui ne plaisoit point du tout à ses enfans lors qu'ils furent en âge, & encore moins à ses femmes, qui trouvoient que leur entretien n'étoit pas suffisant, & qui se plaignoient de cette dépense mesquine, taillée par jour avec une regle si étroite, qu'on ne voyoit pas la moindre trace de l'abondance & de la superfluité qui regnent ordinairement dans les grandes maisons & dans les maisons opulentes, & que la dépense & la recepte marchoient d'un pas égal, par compte & par mesure avec la derniere rigueur.

Celui qui gouvernoit ses affaires avec cette exactitude, c'étoit un ancien domestique, appellé Evangelus, homme très-entendu & très-habile, soit par lui-même, soit parce qu'il avoit été dressé par Periclès. Veritablement cette maniere de vivre étoit entierement opposée à la sagesse d'Anaxagore, qui par un Enthousiasme divin, ou par une espece d'extase, qui le portoit vers le Ciel, & par une grandeur d'ame, qui lui faisoit mépriser tout ce qui tenoit à la terre, avoit quitté sa maison & laissé ses terres en friche, & les avoit abandonnées aux bêtes & aux troupeaux. [52] Mais à mon avis, il y a bien de la difference entre un Philosophe contemplatif & un Politique, qui est tou-

Evangelus domestique de Periclès, qui gouvernoit sa maison.

Difference de Periclès à Anaxagore.

Diogene Laërce écrit qu'il les donna à ses parens.

Difference entre un Philosophe contemplatif & un Politique, sur le mépris des richesses.

52. *Mais, à mon avis, il y a bien de la difference entre un Philosophe contemplatif & un Politique.*] Cette difference, que Plutarque met entre le Philosophe & le Politique pour ce qui regarde les richesses, est très-sage & très-vraye. Peu de chose suffit au Philosophe contemplatif, ainsi il peut mépriser le bien; mais le Politique a besoin du secours des richesses pour executer les choses qu'il entreprend pour le service de l'Etat.

toûjours dans l'action, & qui se mêle du Gouvernement d'une Republique. Le premier, pour vaquer à la contemplation des choses belles & honnêtes, n'employe que son esprit, qui n'a besoin d'aucuns instrumens hors de lui, ni d'aucune matiere étrangere ; au lieu que l'autre appliquant & faisant servir sa vertu aux necessitez des hommes, & à l'utilité du public, a besoin du secours des richesses, qui deviennent pour lui des instrumens, non seulement necessaires, mais honnêtes, comme elles le furent effectivement pour Periclès, qui s'en servit à soulager une infinité de pauvres Citoyens, & qui en secourut Anaxagore lui-même. Car on dit que ce Philosophe dans sa vieillesse se voyant negligé par Periclès, qui, accablé d'affaires, n'avoit pas toûjours le temps de penser à lui, 53 se coucha la tête couverte de son manteau, dans la resolution de se laisser mourir de faim, & que Periclès en ayant été averti par hazard, courut à sa maison avec une extrême diligence, tout éperdu & desolé, & qu'il employa les prieres les plus tendres & les plus touchantes pour le porter à vivre, lui disant que ce n'étoit pas lui qu'il pleuroit, mais qu'il se pleuroit lui-même, s'il étoit assez malheureux pour perdre un ami si sa-

Le politique, l'homme d'Etat à besoin du secours des richesses.

Anaxagore dans une grande pauvreté dans sa vieillesse.

53. *Se coucha la tête couverte de son manteau.*] C'étoit la coûtume de se couvrir la tête lors qu'on étoit dans le dernier desespoir, & qu'on renonçoit à la vie, les raisons en ont été expliquées dans la remarque sur ce Vers d'Horace. Liv. II. Sat. III.

Nam male re gesta cum vellem mittere operto
Me capite in flumen.

» Car

sage, si fidelle & si capable de lui donner de bons conseils dans les pressans besoins de la Republique. Alors Anaxagore, se découvrant un peu la tête, lui dit, *Periclès, ceux qui ont affaire de la lumière d'une lampe, ont soin d'y verser de l'huile.*

Mot d'Anaxagore à Periclès.

Sur ce que les Lacedemoniens commençoient à être jaloux de l'accroissement des Atheniens & à le supporter avec peine, Periclès, pour inspirer encore plus de courage, & plus de grandeur d'ame à ses Citoyens, & pour les accoûtumer à se porter d'eux-mêmes aux choses les plus grandes & les plus hautes, fit un Decret, par lequel il ordonna qu'on avertiroit tous les Grecs en quelque partie de l'Europe & de l'Asie qu'ils habitassent, & toutes les villes grandes & petites, [54] d'envoyer incessamment à Athenes leurs Députez pour consulter sur les moyens de relever les Temples, qui avoient été brûlez par les Barbares, & de s'aquitter des sacrifices, qu'on avoit vouez pour le salut de la Grece, lors qu'on avoit combattu contre eux, comme aussi sur les expediens qu'il falloit prendre pour mettre un si bon ordre aux affaires de la marine, qu'ils pussent tous naviger surement, & vivre en paix les uns avec les autres.

Decret de Periclès bien avantageux à Athenes.

On

» Car il faut que vous sachiez que mes affaires ayant » mal tourné, comme j'étois sur le point de me jetter » dans la riviere la tête couverte.

54. *D'envoyer incessamment à Athenes leurs Députez.*] La vuë de Periclès en cela étoit de faire reconnoître Athenes comme la maîtresse & la souveraine de toutes les autres villes Grecques. Voilà pourquoi Plutarque regarde avec raison ce Decret comme une marque de l'esprit élevé de Periclès & de sa magnanimité.

On choisit donc pour cette Ambassade vingt Personnages, qui avoient chacun plus de cinquante ans. On en envoya cinq vers les Ioniens, & les Doriens d'Asie, & les Insulaires jusqu'à Lesbos & à Rhodes ; Cinq vers les contrées d'Hellespont & de Thrace jusqu'à Byzance ; Cinq eurent ordre d'aller dans la Beotie, la Phocide & le Peloponese, & de remonter de là par le païs des Locriens dans le Continent superieur, & de le parcourir jusques à l'Acarnanie & à Ambracie, & les cinq derniers furent chargez de traverser l'Eubée, & d'aller vers les habitans du Mont Oeta, & ceux du Golfe de Malée, & chez les Phthiotes, les Achéens & les Thessaliens, pour leur persuader à tous de se rendre à l'Assemblée convoquée à Athenes, & d'assister aux déliberations qui s'y prendroient pour la paix [55] & pour les affaires generales de la Grece. Mais toutes ces sollicitations furent inutiles, les Villes ne s'assemblérent point, [56] parce, dit-on, que les Lacedémoniens s'y opposérent ; car ce fut dans le Peloponese que l'on commença à rejetter la proposition. J'ai ajoûté cela en passant, pour faire connoître l'esprit élevé de Periclès & sa magnanimité.

Quant à ses expeditions militaires, il avoit ac-

55. *Et pour les affaires generales de la Grece.*] Il y a dans le texte une faute considerable par le vice d'une seule lettre, *καὶ κακοπραγία*. Ce mot est toûjours pris en mauvaise part, c'est pourquoi il ne peut avoir lieu ici, j'ai suivi la leçon d'un Mf. *καὶ κοινοπραγία*.

56. *Parce, dit-on, que les Lacedémoniens s'y opposerent.*] Les Lacedémoniens, les seuls rivaux des Atheniens, connurent le but de Periclès, que je viens d'expliquer, & ne voulurent pas ceder à Athenes un si grand honneur.

acquis beaucoup de reputation, principalement par la sagesse & par la sûreté avec lesquelles il combattoit. Car jamais il ne s'engageoit dans des affaires pleines d'incertitude, & où il y avoit plus de danger que d'apparence de succès; & il n'estimoit, ni ne vouloit imiter les Capitaines, qui s'étant hazardez mal à propos, avoient pourtant eu une fortune brillante, & qui à cause des grandes batailles qu'ils avoient gagnées contre toute sorte de raison, étoient regardez & admirez comme de grands Capitaines, & il disoit toûjours à ses Citoyens, *que s'il n'y avoit que lui qui les menât à la boucherie, ils pouvoient compter qu'ils seroient immortels.*

Pericles ne s'engageoit point à la guerre dans des affaires trop hazardeuses.

Jugement qu'il faisoit des Generaux temeraires & trop hardis.

[57] Voyant que Tolmidas, fils de Tolmeus, enflé de ses victoires, & enorgueilli de la grande reputation, qu'il s'étoit acquise par ses grands exploits, prenoit fort mal son temps pour entrer en armes dans la Beotie, & qu'il avoit engagé les jeunes gens de la Ville les plus braves & les plus avides de gloire & d'honneur à le suivre comme volontaires, au nombre de plus de mille, [58] outre les troupes reglées, il voulut le retenir, & n'oublia rien pour l'en détourner, lui disant en pleine Assemblée ce mot si connu, *que s'il refusoit de croire Pericles,*

57. *Voyant que Tolmidas, fils de Tolmeus, enflé de ses victoires.*] Il avoit ravagé le Peloponese, brûlé les vaisseaux des Carthaginois, battu les troupes de Sicyone, & pris Chalcis sur les Corinthiens.

58. *Outre les troupes reglées.*] Ces troupes reglées étoient des troupes des Alliez. Il n'y avoit d'Athenes que ces mille Volontaires, c'est-à-dire, qui s'étoient engagez librement.

clès, au moins ne feroit-il point de faute s'il vouloit attendre le Temps, qui est toûjours le meilleur Conseiller & le plus sage. Cette parole ne fut pas fort relevée sur l'heure même, & il n'en fut pas extrêmement loué; mais peu de jours après, la nouvelle étant venuë [59] que Tolmidas avoit été défait à Coronée, & tué avec la plus grande partie des plus vaillans Atheniens, cela lui acquit une très-grande reputation avec la bienveillance du Peuple, qui le regardoit comme un homme sage, & qui aimoit ses Citoyens.

Le Temps le meilleur de tous les Conseillers.

L'expedition de Periclès la plus louée.

De toutes les expeditions qu'il fit pendant qu'il fut General, celle qui a été la plus louée, [60] c'est celle de la Chersonese, qui fut très-salutaire à tous les Grecs de ce païs-là; car non seulement il fortifia leurs Villes par une Colonie de mille bons Atheniens qu'il y mena, mais il ferma encore l'Isthme par une bonne muraille avec des Forts de distance en distance, depuis une mer jusqu'à l'autre, mettant par là tout le païs à couvert des incursions des Thraces qui l'environnent; & le delivrant d'une guerre très-fâcheuse, que cette Province avoit continuellement à soûtenir, étant toûjours exposée au voisinage de ces Barbares, & toûjours travaillée des pilleries & des bri-

59. *Que Tolmidas avoit été défait.*] Cette défaite arriva la seconde année de l'Olympiade LXXXIII. 445. ans avant l'Ere Chrêtienne, plus de vingt ans avant la mort de Periclès.

60. *C'est celle de la Chersonese.*] De la Chersonese de Thrace, qui appartenoit aux Atheniens, comme Herodote le raconte Liv. VII.

61. *Ce fut les courses qu'il fit autour du Peloponese.*] Ce fut la derniere année de l'Olympiade LXXXI. Thucydide.

brigandages qu'exerçoient ceux de la frontiere & ceux du païs.

Mais ce qui lui attira le plus l'estime & l'admiration des Etrangers, [61] ce fût la course qu'il fit autour du Peloponese avec cent vaisseaux, étant parti du port de Pegès sur la côte de Megare. Car non seulement il ravagea les Villes maritimes, comme Tolmidas avoit fait avant lui; mais ayant mis pied à terre, & s'étant avancé dans la terre-ferme avec les troupes qu'il avoit embarquées, il obligea les habitans à lui abandonner la campagne, & à se retirer dans les villes, par le grand effroi qu'il leur causa. [62] Dans le territoire de Nemée il défit en bataille les Sicyoniens, qui avoient eu l'audace de l'attendre & de lui livrer combat, & il en dressa un trophée sur le lieu même, & après avoir fait quelques recruës dans l'Achaïe, qui étoit alliée des Atheniens, il se rembarqua, continua de côtoyer le reste du Peloponese, & cinglant au delà de l'embouchure de l'Acheloüs, il aborda au Continent opposé, fit une descente, pilla l'Acarnanie, [63] renferma les Oeneades dans leurs murailles, & après avoir fourragé & détruit tout leur païs, il s'en retourna à Athenes, s'étant fait voir redoutable à ses ennemis, & aussi plein de

Ce qui lui attira le plus l'admiration des Etrangers.

Il ravage les villes maritimes, & tout le païs des environs.

Il défait en bataille les Sicyoniens.

Il fait des recruës dans l'Achaïe.

Il pille l'Acarnanie.

dide. Liv. II.

62. *Dans le territoire de Nemée.*] Nemée, Ville au dessus d'Argos, sous le mont Apesas. Elle est celebre par le lion de Nemée, & par les Jeux Neméens, que ceux d'Argos celebroient tous les trois ans dans le bois qui étoit à ses portes.

63. *Renferma les Oeneades dans leurs murailles.*] Les habitans de la ville d'Oenée dans l'Acarnanie. Pericles les assiegea, mais il ne put les prendre.

de sagesse & d'experience que de courage à ses Citoyens. Car pendant ce voyage, il n'arriva pas le moindre fâcheux accident à ses troupes, non pas même par avanture & par cas fortuit.

Sa course combien heureuse.

Etant allé au Royaume de Pont avec une Flotte très-nombreuse & très-magnifiquement équippée, il accorda aux Villes Grecques toutes les graces, qu'elles lui demanderent; & leur témoigna toute sorte de bienveillance & d'humanité. En même temps il étala aux yeux des Nations Barbares qui habitoient aux environs, à leurs Rois & à leurs Princes la grandeur de la puissance des Atheniens, & leur fit voir avec quelle assurance, comme maîtres de la mer, ils navigeoient par tout sans aucune crainte. Il laissa [64] aux habitans de Sinope treize vaisseaux sous la conduite de Lamachus, avec des troupes pour les défendre contre le Tyran Timesileon; ce Tyran ayant été chassé avec tous ceux de son parti, Periclès fit publier un Decret, par lequel il étoit permis à six cens Atheniens, qui s'offriroient d'eux-mêmes, d'aller s'établir à Sinope, & d'y partager & posseder les maisons & les terres, qui avoient appartenu aux Tyrans.

Il va au Royaume de Pont avec une grosse Flotte.

Il étale aux yeux des Barbares la grande puissance des Atheniens.

Timesileon, ce Tyran est [chassé].

Dans toutes les autres choses il ne suivit point les appetits impetueux & dereglez du Peuple, & ne se laissa point entraîner à ce torrent de fierté & d'orgueil, qui enflé par les for-

Orgueil & fierté des Atheniens.

64. *Aux habitans de Sinope.*] Sinope ville de la Paphlagonie, sur le rivage du Pont-Euxin. C'étoit une Colonie de Milet.

65. *A vouloir reconquerir l'Egypte.*] Car les Atheniens avoient été maîtres de l'Egypte, comme Thucydide l'écrit dans le second Livre. Ils venoient d'en être chassez par

forces & par la grande fortune de l'Etat, emportoit les Atheniens, & les poussoit [65] à reconquerir l'Egypte, & à attaquer les Provinces maritimes du grand Roi. La plûpart étoient déja embrasez de ce fatal & malheureux desir de la Sicile, que les Orateurs du parti d'Alcibiade rallumerent depuis, & il y en avoit plusieurs, dont les songes n'étoient que la conquête de l'Etrurie & celle de Carthage; ce qui n'étoit point contre toute apparence de succès, vû la grandeur de leur Empire, & l'heureux cours de leurs affaires, que la Fortune conduisoit à souhait.

Quinze ou seize ans après la mort de Periclès.

Mais Periclès arrêta cette ardeur trop impetueuse, coupa les ailes à cette trop vaste ambition, & se contenta d'employer la plus grande partie de ses forces à garder & à assurer ce qu'ils avoient acquis, trouvant que c'étoit beaucoup faire que de reprimer les Lacedemoniens, car il leur en vouloit toûjours, comme il le témoigna en plusieurs rencontres, & particulierement dans la Guerre sacrée. En effet les Lacedemoniens, étant rentrez en armes dans le païs de Delphes, avoient dépouillé les Peuples de la Phocide de l'Intendance du Temple, & l'avoient donnée aux Delphiens. Dès qu'ils eurent le dos tourné, Periclès y alla avec une armée, & rétablit les Phociens. [66] Ensuite les Lacedemoniens ayant fait graver sur le front du Loup de cuivre la

Grande sagesse de Periclès.

Elle fut appellée *sacrée*, parce que c'étoit pour le Temple d'Apollon à Delphes.

Periclès rétablit les Phociens dans l'Intendance du Temple de Delphes.

par Megabyse Lieutenant du Roi Artaxerxe, la premiere année de l'Olympiade LXXX.

66. *Ensuite les Lacedemoniens ayant fait graver sur le front du Loup de cuivre la prerogative.*] C'est ainsi qu'il faut traduire ce passage *du Loup de cuivre*, car Plutarque ne parle pas d'un Loup consacré par les Lacedemoniens, il par-

la prerogative que ceux de Delphes leur avoient accordée de consulter l'Oracle les premiers, Periclès, pour leur contester ce glorieux privilege, fit aussi graver sur le côté droit du même Loup pour les Atheniens la même prerogative, que les Phociens lui avoient accordée.

Or, qu'il ait eu raison de retenir toutes les forces des Atheniens dans la Grece, c'est ce que prouvent visiblement les affaires qui arriverent bien-tôt après. Car premierement l'Eubée se rebella, & il fut obligé d'y marcher avec une armée. Il n'y fut pas plûtôt arrivé, [67] qu'il reçut des nouvelles, que ceux de Megare avoient pris les armes, [68] & que les Lacedemoniens, sous la conduite de leur Roi Plistonax, étoient sur les frontieres de l'Attique. Il fut donc obligé de quitter l'Eubée, & d'aller avec une extrême diligence au secours des

Plistonax, fils de Pausanias.

parle du Loup, qui avoit été consacré auparavant par les Delphiens, & qui avoit été mis au côté du grand Autel. Voici l'Histoire qui les porta à faire ce don: Un voleur ayant pillé un jour le thresor du Temple de Delphes, alla se cacher dans le plus épais de la forêt du mont Parnasse. Un Loup l'ayant rencontré, se jetta sur lui, & le tua. Après quoi il alloit tous les jours dans la ville de Delphes avec des hurlemens épouventables. Les Delphiens, frappez de ces courses réiterées, s'imaginerent que cela n'arrivoit point sans qu'un Dieu s'en mêlât. Ils suivirent donc cet animal, qui les mena jusqu'au lieu où étoit le cadavre, auprès duquel ils trouverent tout l'argent, qui avoit été volé, & pour conserver la memoire de ce miracle, ils consacrerent ce Loup de cuivre. Ceux qui n'aiment pas ces traditions fabuleuses, aimeront mieux croire tout simplement que ce Loup de cuivre avoit été placé là par les Delphiens, pour marquer un des Attributs d'Apollon, qui étoit appellé λυκοκτόνος, *tueur de loups.*

67. Qu'il reçut des nouvelles que ceux de Megare avoient pris

des Atheniens. Il n'osa pas en venir aux mains avec une armée si nombreuse, & toute composée de braves soldats, qui à toute heure lui presentoient la bataille. Mais voyant que Plistonax étoit fort jeune, & qu'il se gouvernoit en tout par les conseils de Cleandridas, que les Ephores lui avoient donné pour le conseiller & pour le conduire à cause de sa grande jeunesse, il s'attacha à faire solliciter sous main ce Cleandridas, & l'ayant bien-tôt gagné à force d'argent, il l'obligea à ramener les Peloponesiens hors de l'Attique.

Periclès à force d'argent gagne le Conseiller de Plistonax General des Lacedemoniens.

Les Lacedemoniens ayant appris que leur armée s'étoit retirée & separée, & que les troupes étoient rentrées dans leurs villes, en furent si irritez, qu'ils condamnerent leur Roi à une grosse amende, qu'il n'eût pas le moyen de payer, [69] ce qui l'obligea à quitter Lacedemone. Et pour Cleandridas, qui avoit pris la fui-

Le Roi de Lacedemone condamné à une amende qu'il ne peut payer.

Cleandridas pere de Gylippe, condamné à mort.

pris les armes.] Le texte ne peut subsister comme il est écrit, Μεγαρεῖς ἐκπεπολεμημένοι, car cela signifieroit, *que ceux de Megare avoient été défaits*, & diroit tout le contraire de ce que Plutarque a dit. J'ai donc suivi ici la leçon que presente un Manuscrit, Μεγαρεῖς ἐκπεπολεμωμένοι. Il y a une très-grande difference entre ἐκπολεμέω, & ἐκπολεμόω, le premier signifie *vaincre*, *dompter*, & l'autre signifie, *faire prendre les armes*, *rendre ennemi*, *exciter à la guerre*, & c'est ce que Plutarque a voulu dire ici. Je vois que M. Salvini avoit ainsi corrigé ce passage par conjecture, le Manuscrit de Florence étant encore plus corrompu en cet endroit, car il a ἐκπεπολισμένοι.

68. *Et que les Lacedemoniens, sous la conduite de leur Roi Plistonax, étoient sur les frontieres de l'Attique.*] Thucydide met cette expedition quatorze ans avant la premiere guerre du Peloponese, dont il sera parlé dans la suite. Elle arriva donc la seconde année de l'Olympiade LXXXIII.

69. *Ce qui l'obligea à quitter Lacedemone.*] Thucydide écrit

fuite, il fut condamné à mort par contumace. Il étoit pere de Gylippe qui défit les Atheniens en Sicile. Et il semble que l'avarice avoit passé du pere au fils, 70 comme une maladie de famille; Car Gylippe, honteusement convaincu de beaucoup de mauvaises actions, fut ignominieusement banni de Sparte, comme nous l'avons deduit plus au long dans la Vie de Lysandre.

Dix mille écus.

Comme Periclès, dans les comptes qu'il rendit de son administration, avoit mis un article de dix talens, dont l'emploi ne paroissoit point, & où il avoit seulement marqué, *pour chose necessaire*, le Peuple l'alloua sans s'en informer davantage, & sans vouloir approfondir ce secret. Il y a des Auteurs qui écrivent, & de ce nombre est le Philosophe Theophraste, que Periclès envoyoit toutes les années dix talens à Sparte, avec lesquels il amadouoit & adoucissoit ceux qui avoient la principale autorité; & par ce moyen il éloignoit la guerre, rachetant, non pas la paix, mais le temps, afin que se préparant à loisir, il fût plus en état de resister & de soûtenir la guerre.

Les Atheniens allouent à Periclès un article de dépense dont l'emploi n'étoit pas exprimé.

Periclès envoyoit tous les ans à Sparte dix talens.

Il s'en retourna donc tout aussi-tôt contre les

écrit qu'il fut banni, parce qu'il parut avoir vendu sa retraite à beaux deniers comptans.

70. *Comme une maladie de famille.*] Il s'est glissé dans le texte par la faute des Copistes une faute grossiere, mais aisée à corriger, au lieu de συγγενικῶν, il faut lire συγγενικόν. νόσημα συγγενικὸν, une maladie de famille. M. Salvini l'avoit corrigé de même.

71. *Et dissipa les principaux des Chalcidiens, qu'on appelloit Hippobates.*] Herodote nomme ces principaux des Chalcidiens *Hippobates*, comme Plutarque, c'est-à-dire, *Cavaliers*, & Strabon les nomme *Hippobotes*, c'est-à-dire, qui

les rebelles, & étant repassé en Eubée avec cinquante vaisseaux & cinq mille hommes de troupes reglées, il remit toutes les villes sous son obéïssance, [71] & dissipa les principaux des Chalcidiens, qu'on appelloit *Hippobates*, & qui étant les plus riches, avoient aussi le plus de reputation & d'autorité. Il chassa aussi les Histieiens de leur païs, & mit des Atheniens en leur place, & il ne traita ces habitans avec tant de rigueur, que parce que s'étant rendu maîtres d'un vaisseau Athenien, ils avoient passé tout l'équipage au fil de l'épée, sans pardonner à un seul.

Il remet l'Eubée sous l'obeïssance.

Hippobates chez les Chalcidiens.

Histiée, ville sur la côte Orientale de l'Eubée.

Cruauté des Histieiens.

Au retour de cette expedition, [72] il y eut entre les Atheniens & les Lacedemoniens une treve pour trente ans. [73] Quelques années après, Periclès fit ordonner qu'on armeroit contre les Samiens, prenant pour prétexte qu'ayant eu ordre de terminer à l'amiable leurs differens avec les Milesiens, ils n'avoient pas obéï. Mais parce que l'on prétend que Periclès n'entreprit cette guerre contre les Samiens, que pour faire plaisir à Aspasie, il ne sera peut-être pas hors de propos de rechercher ici quel Art si merveilleux, & quelle si grande force de persuasion cette femme pouvoit avoir pour

Treve de trente années, entre les Atheniens & les Lacedemoniens.

Periclès fait entreprendre la guerre contre les Samiens.

qui peuvent nourrir un cheval. Cela revient au même. Les Chalcidiens élisoient les plus riches pour leurs Magistrats; leur gouvernement étoit une Oligarchie. Periclès fit ce second voyage en Eubée, la troisiéme année de l'Olympiade LXXXIII.

72. *Il y eut entre les Atheniens & les Lacedemoniens une treve pour trente ans.*] Par ce Traité les Atheniens rendirent aux Lacedemoniens Nisée, Achaie, Peges & Trezene.

73. *Quelques années après.*] Cinq après cette expedition d'Eubée.

pour gouverner ainsi à son gré les plus grands Personnages de la Republique, & ceux qui avoient le plus d'autorité, & pour obliger les plus grands Philosophes à parler si avantageusement d'elle.

Socrate, Platon.

La patrie & la naissance d'Aspasie.

On convient qu'elle étoit Milesiene de naissance & fille d'Axiochus; & l'on dit que, suivant l'exemple d'une Courtisane, nommée Thargelia, [74] qui étoit des anciennes Ionienes, elle ne s'attachoit qu'aux premiers de la ville, & aux plus puissans. Car cette Thargelia, qui étoit fort belle, & qui joignoit aux charmes de sa personne beaucoup de gentillesse & de vivacité d'esprit, eut un grand commerce avec plusieurs Grecs des plus considerables, & elle gagnoit au Roi de Perse tous ceux qui l'approchoient, de maniere que par leur moyen elle répandit des semences de la faction Medoise dans toutes les Villes Grecques.

Thargelia, courtisane de Milet. Les grands services qu'elle rendoit au Roi de Perse.

D'autres disent que Periclès s'attacha à Aspasie,

74. *Qui étoit des anciennes Ioniennes.*] C'est-à-dire, qui descendoit de ces anciens Ioniens qui composerent la Colonie qu'on envoya dans cette partie de l'Asie Mineure, qui de là fut appellée *Ionie*, à cause de cette migration Ionique. Cette Thargelia étoit si belle, que sa beauté la fit regner en Thessalie. Mais elle eut une fin malheureuse, car elle fut tuée par un de ses amans.

75. *Æschine écrit que Lysiclès, qui n'étoit qu'un Marchand de bétail, & dont l'esprit, &c.*] Je ne connois que deux Lysiclès, qui ont joué un rolle considerable à Athenes. Le premier fut envoyé avec douze vaisseaux ramasser l'argent qui étoit necessaire pour continuer le siege de Mitylene, & il fut tué dans ce voyage par les Cariens; mais ce ne peut être celui dont parloit Æschine, car il fut tué un an après la mort de Periclès; & depuis cette mort, il ne pouvoit pas avoir eu un assez grand commerce avec Aspasie, pour se rendre si considerable. Le second fut celui que les Atheniens firent mou-

pasie, comme à une personne très-savante & très-habile dans tout ce qui regarde la politique & le gouvernement des Etats. Socrate même alloit quelquefois la voir avec ses amis. Ceux qui avoient avec elle le plus de commerce, y menoient aussi assez souvent leurs femmes l'entendre, quoi qu'elle fît un métier, qui n'étoit ni beau, ni honnête, & qui répondoit mal aux grandes lumieres dont son esprit étoit éclairé; car elle avoit dans sa maison un grand nombre de Courtisanes. [75] Æschine écrit que Lysiclès, qui n'étoit qu'un Marchand de bêtail, & dont l'esprit bas & rampant répondoit à sa fortune, devint pourtant le premier des Atheniens par le commerce qu'il eut avec Aspasie, après la mort de Periclès. [76] Dans le *Menexene* de Platon, quoi que le commencement de ce Dialogue soit plus plaisant que serieux, on ne laisse pas d'y trouver, comme une verité historique, que cet-

Grande habileté d'Aspasie dans la politique.

Son métier répondoit mal aux lumieres de son esprit.

Æschine l'Orateur, Antagoniste de Demosthene.

Jugement de Plutarque sur le Menexene de Platon.

mourir pour avoir mal combattu à la bataille de Cheronée, qui fut donnée la troisieme année de l'Olympiade CX. plus de quatre-vingt dix ans après la mort de Periclès. Si c'étoit ce dernier, il faudroit qu'Aspasie eût vécu très-long-temps après Periclès. Je ne me souviens pas qu'il en soit parlé dans les trois Oraisons qui nous restent d'Æschine.

76. *Dans le Menexene de Platon, quoique le commencement de ce Dialogue soit plus plaisant que serieux.*] Le commencement de ce Dialogue de Platon est plus plaisant que serieux, parce que Socrate, en approuvant la coûtume de louer publiquement ceux qui étoient morts pour leur Patrie, se moque finement de la vaine ambition des Atheniens, dont les louanges remplissoient plus de la moitié de ces Oraisons funebres; de maniere qu'elles n'étoient pas tant l'éloge des morts, que des vivans. Ce Dialogue est fort beau, & plein de traits d'une satire très-fine.

Platon dit en propres termes, qu'elle avoit fait beaucoup d'Orateurs.

cette femme par sa grande habileté dans l'Art de la Rhetorique attiroit chez elle beaucoup d'Atheniens qu'elle instruisoit.

Cependant il y à beaucoup plus d'apparence que l'attachement, que Periclès avoit pour elle, étoit une veritable passion. Car quoique sa femme, qui étoit sa parente, & qui avoit été mariée en premieres nôces à Hipponicus, de qui elle avoit eu Callias le riche, lui eût donné deux garçons, Xanthippe & Paralus, elle lui étoit pourtant devenuë si insupportable, & elle de son côté étoit si peu contente de lui, qu'ils se separerent volontairement, & que l'ayant mariée à un autre, il épousa Aspasie, qu'il aima de tout son coeur, jusques là qu'il ne sortoit jamais de chez lui, & n'y rentroit jamais qu'il ne la saluât d'un baiser, c'est pourquoi dans les Comedies, elle est ordinairement appellée la *nouvelle Omphale* ou *Dejanire*, ou *Junon*. Cratinus l'appelle ouvertement *Courtisane* dans ses Vers, où il la peint avec des couleurs fort noires: *Elle accoucha*, dit-il, *de cette Junon, de cette Aspasie, qui s'est deshonorée par tant de débauches & d'impuretez.* On dit aussi qu'il avoit eu d'elle un fils naturel; Car Eupolis dans sa piece intitulée *Demoi*, l'introduit lui-même, qui en demande des nouvelles en ces termes, *Et mon fils naturel vit-il encore?* Pyronidès lui répond, *Il y a long-temps qu'il seroit marié, s'il ne*

Periclès & sa femme se separent volontairement, elle se marie à un autre, & il épouse Aspasie.

77. *On accusa Periclès d'avoir fait déclarer les Atheniens contre Samos en faveur de Milet.*] Ce sont de ces bruits du Peuple, qui cherche toûjours les motifs de ce que font ses Maîtres, & qui s'arrête toûjours à ceux qui sont à sa portée, il ne voit pas plus loin. La verité est, que les Milesiens envoyerent une Ambassade à Athenes pour par-

ne craignoit d'avoir une femme aussi débordée que sa mere.

Enfin, on dit que cette Aspasie fut si celebre que Cyrus, celui qui combattit contre Artaxerxe pour l'Empire des Perses, donna son nom à celle de ses concubines qu'il aimoit le plus ; & au lieu de Milto qu'elle s'appelloit auparavant*, il la nomma Aspasie : elle étoit de la Phocide, fille d'Hermotimus ; & Cyrus ayant été tué à la bataille, elle fut menée au Roi Artaxerxe, auprès duquel elle eut dans la suite beaucoup de credit. Voilà des particularitez qui me sont revenuës dans la memoire pendant que j'écrivois cette Vie, & il me semble qu'il y auroit eu trop de dureté & d'inhumanité à les négliger & à les passer sous silence.

Pour reprendre le fil de notre histoire, [77] on accuse Periclès d'avoir fait déclarer les Atheniens contre Samos en faveur de Milet, à la priere d'Aspasie. Car Milet & Samos étoient en guerre pour la ville de Priene, & les Samiens ayant eu l'avantage, les Atheniens leur ordonnerent de renoncer à la voye des armes, & de venir plaider devant eux sur tous leurs differens, ce que les Samiens refuserent. Periclès y alla donc avec une grosse Flotte, & y abolit le Gouvernement Oligarchique. Et ayant pris pour ôtages cinquante des principaux de la ville, & autant de jeunes enfans, il

Car Aspasie favorisoit sa Patrie.

Cette ville étoit entre Milet & Samos.

Periclès va contre Samos avec une Flotte de quarante vaisseaux. Il y établit le gouvernement populaire.

parler contre Samos, & quelques Samiens mal intentionnez se joignirent à ces Deputez. Il n'en falloit pas davantage pour obliger les Atheniens à aller changer dans Samos un gouvernement qui leur étoit suspect, & qui favorisoit les Perses.

il les envoya à Lemnos. Il y a quelques Auteurs qui écrivent que chacun de ces ôtages lui voulut donner un talent, que, tous ceux qui avoient interêt à empêcher que l'Etat ne devînt Democratique, lui en presenterent plusieurs autres, & qu'outre cela [78] le Perse Pissouthnes, qui, par des raisons secrettes, favorisoit les Samiens, lui envoya dix mille pieces d'or. Mais Periclès ne prit l'argent d'aucun, traita les Samiens comme il avoit resolu, [79] & après avoir établi chez eux le Gouvernement populaire, il s'en retourna à Athenes.

Qui étoit aux Atheniens.

Incontinent après son départ, les Samiens se revolterent, ayant recouvré leurs ôtages par le moyen de Pissouthnes qui les enleva, & firent tous les préparatifs necessaires pour soûtenir la guerre. Periclès se rembarqua donc, & alla contre eux. Il trouva qu'ils l'attendoient, non pas comme auparavant les bras croisez, dans la consternation & dans l'épouvante, mais en hommes resolus de bien combattre, & de lui disputer l'Empire de la mer. En effet il y eut un grand combat naval près de l'Isle appellée Tragie, & Periclès le gagna, ayant défait glorieusement avec quarante-quatre vaisseaux, les ennemis qui en avoient soixante dix, dont il y en avoit vingt qui étoient des vaisseaux de guerre, & poursuivant sa victoire, il se rendit maître du port de Samos, & tint la ville assiegée. Les Samiens se défendoient

Les Samiens se revoltent.

Periclès se rembarque pour les aller châtier.

Qui est vis-à-vis de Samos.

C'est-à-dire, qui portoient des troupes de terre.

Periclès après les avoir battus dans un combat naval, se rend maître du port.

78. *Le Perse Pissouthnes, qui, par des raisons secrettes, favorisoit les Samiens.*] Pissouthnes, fils d'Histaspe; il commandoit dans la ville de Sardis. Les raisons secrettes qui le portoient à favoriser les Samiens sont, que les principaux, qui gouvernoient dans Samos, tenoient le parti des Perses.

doient avec beaucoup de valeur, & faisoient tous les jours de furieuses sorties; mais sur ces entrefaites il arriva d'Athenes une nouvelle Flotte à Periclès, qui ayant resserré les ennemis de tous côtez, prit soixante vaisseaux, avec lesquels il se jetta dans la Mediterranée pour aller au devant de quelques vaisseaux Pheniciens qui venoient au secours de Samos, & pour les combattre le plus loin qu'il pourroit de cette Isle, ou, comme dit Stesimbrotus, pour aller du côté de Cypre, ce qui ne paroît point du tout vrai-semblable; mais quel que fût son dessein, il semble qu'il fit là une grande faute; car Melissus, fils d'Ithagene, homme fort appliqué à la Philosophie, & qui étoit alors General des Samiens, méprisant le petit nombre des vaisseaux, qu'il avoit laissez, & le peu d'experience de leurs Capitaines, persuada à ses troupes d'aller attaquer les Atheniens, ce qu'ils firent. Il se donna là un sanglant combat, où les Samiens eurent tout l'avantage, car ils firent grand nombre de prisonniers, coulerent à fond la plus grande partie de la Flotte ennemie, demeurerent maîtres de la mer, & firent entrer dans Samos toutes sortes de provisions de guerre & de bouche dont ils manquoient auparavant, & qui leur étoient necessaires pour soûtenir un long siege. Aristote écrit que Periclès en personne avoit déja été vaincu par le même

Il lui arrive 40. vaisseaux d'Athenes, & 25. de Chio & de Lesbos.

Grande faute de Periclès.

Melissus bat les vaisseaux que Pericles avoit laissez devant Samos.

79. *Et après avoir établi chez eux le Gouvernement populaire.*] Il ne se contenta pas de cela, pour assurer ce Gouvernement populaire, qu'il avoit établi, il mit garnison dans la ville, & c'est ce que Plutarque ne devoit pas oublier.

me Melissus dans un autre combat naval.

Affront que les Samiens firent aux prisonniers Atheniens pour se venger de celui que les Atheniens avoient fait à ceux de Samos.

Les Samiens enflez de ce succès, pour faire aux Atheniens le même affront qu'ils avoient reçu d'eux, [80] imprimerent avec un fer chaud sur le front de leurs prisonniers une chouette; parce que les Atheniens avoient imprimé sur le front des Samiens une *Samine*, c'est-à-dire, un vaisseau de Samos, dont la prouë est fort basse, & le corps fort large; de maniere qu'il est fort propre pour la haute mer, & fort leger & fort agile, & on l'appelle *Samine*, parce que le premier de cette figure fut construit à Samos par l'ordre du Tyran Polycrate. On dit que le Poëte Aristophane fait une secrette allusion à ces marques des Samiens dans ce vers, où il dit:

Raillerie d'Aristophane contre les Samiens.

Le Peuple Samien est un Peuple lettré.

Periclès bat Melissus dans un grand combat.

Periclès ayant appris l'échec qu'avoit reçu son armée, retourna promptement à son secours, & après avoir défait en bataille rangée Melissus, qui étoit allé au devant de lui, & avoir chassé & resserré ses ennemis dans leurs murailles, [81] il se contenta de les tenir bloquez,

80. *Imprimerent avec un fer chaud.*] Thucydide ne dit pas un seul mot de ces barbaries reciproques

81. *Il se contenta de les tenir bloquez.*] Thucydide écrit qu'il environna la ville *de trois murailles*, τρισὶ τείχεσι, mais par ces murailles le Scholiaste entend trois corps de troupes qu'il appelle τάγματα. L'expression seroit fort extraordinaire.

82. *Par les Vers mêmes d'Anacreon, où ce même Artemon le Periphorete est nommé.*] Voici les Vers d'Anacreon.

Ξανθῇ δ' Εὐρυπύλῃ μέλει
Ὁ περιφόρητος Ἀρτέμων.

La

ques, aimant mieux devoir la victoire & la prise de la Ville, au temps & à la dépense, que de l'acheter par le sang de ses Citoyens. Mais parce qu'il étoit bien difficile de retenir les Atheniens, qui, fâchez de la longueur de ce siege, brûloient d'envie d'en venir aux mains, il partagea son armée en huit escadres, qu'il faisoit tirer au sort. Celle à qui la feve blanche tomboit en partage, n'avoit qu'à faire bonne chere, & qu'à se réjouir pendant que les autres combattoient. Et de-là est venu, dit-on, que ceux qui se sont bien divertis un jour, appellent ce jour de plaisir, *le jour blanc*, à cause de la feve blanche.

Il aime mieux devoir la victoire au temps, qu'au sang de ses troupes.

Qui duroit depuis près de neuf mois.

Cette coutume est plus ancienne que Pericles.

Ephorus écrit qu'à cette derniere expedition, Pericles se servit pour la premiere fois de machines de guerre, dont il trouva l'invention merveilleuse, & qu'il eut pour cet effet avec lui l'Ingenieur Artemon, qui étoit boiteux, & qui se faisoit porter en chaise à ses batteries quand les affaires pressoient, c'est pourquoi on l'appelloit ordinairement *Periphorete*. Mais Heraclide de Pont refute sur ce point Ephorus [82] par les Vers mêmes d'Anacreon où ce même Artemon le Periphorete est

Pericles se sert de machines de guerre pour la premiere fois.

Artemon habile ingenieur.

Qui se fait porter par tout.

Ephorus réfuté par Heraclide de Pont.

La blonde Eurypyle est amoureuse du voluptueux Artemon, qui se fait porter dans sa chaise. Ce Poëte décrit ensuite en quinze ou seize Vers la vie de ce voluptueux. Je ne mettrai ici que la traduction. Ceux qui seront curieux de lire l'original, le trouveront dans le XII. livre d'Athenée, qui nous a conservé ce fragment. *Auparavant ce coquin d'Artemon portoit un habit fort étroit, il n'avoit que des sabots, & pour manteau il étoit reduit à un vieux cuir de bœuf, qui avoit servi long-temps à couvrir un méchant bouclier. Et il ne voyoit que des gens de néant & des vicieux, avec lesquels il menoit une vie très-debordée, qui l'a souvent fait mettre au carcan, & lui a fait donner enco-*

est nommé plusieurs siecles avant la guerre de Samos, & ce blocus de Periclès. Il ajoûte que c'étoit un homme voluptueux, fort lâche & fort timide, qui passoit la plus grande partie de sa vie dans sa maison, ayant toûjours près de sa personne deux Esclaves, qui lui tenoient sur la tête un grand bouclier d'airain, de peur que quelque chose ne tombât sur lui, & lors qu'il étoit forcé de sortir, il se faisoit porter par tout dans un petit lit qui touchoit presque à terre; c'est pourquoi il fut appellé *Periphorete*.

Cent quarante ou cent cinquante ans avant cette guerre de Samos.

Artemon, son Histoire.

Exemple d'une précaution bien singuliere.

Au bout de neuf mois les Samiens se rendirent, Periclès rasa leurs murailles, leur ôta leurs vaisseaux, & exigea d'eux pour les frais de la guerre des sommes immenses, dont ils payerent une partie comptant, prirent un certain temps pour le reste, & donnerent des ôtages pour la sûreté du payement. Mais [83] Duris de Samos, pour rendre la prise de sa ville plus tragique & plus pitoyable, reproche aux Atheniens, & particulierement à Periclès, une inhumanité sans exemple, & dont on ne trou-

Periclès se rend maître de Samos, rase ses murailles, lui ôte ses vaisseaux, & lui fait payer les frais de la guerre.

Periclès justifié de l'inhumanité que Duris lui reprochoit.

re plus souvent les étrivieres, & arracher la barbe & les cheveux; mais presentement ce fils d'Esclave ne va que sur un char magnifique, il est tout éclatant d'or, & comme les femmes les plus delicates, il fait porter sur sa tête un parasol d'yvoire.

83. *Duris de Samos.*] Historien qui vivoit du temps de Ptolomée Philadelphe. Il avoit fait un Traité de la Tragedie, l'Histoire de Libye, celle d'Agathocle de Syracuse, celle des Macedoniens ou des Grecs, & un Livre des limites des Samiens. Ciceron dit de lui, *Homo in Historia diligens*, ce qui ne s'accorde pas trop avec le jugement que Plutarque en porte ici, en faisant entendre qu'il faisoit souvent ceder la Verité, non seulement à sa passion, mais à des vuës romanesques, ce qui est le plus grand vice d'un Historien.

trouve le moindre vestige, ni dans Thucydide, ni dans Aristote, ni dans Ephorus. Aussi n'y a-t-il pas la moindre apparence de verité dans tout ce qu'il écrit. Il dit que Periclès fit mener à la place de Samos les Capitaines des vaisseaux & les Soldats Samiens, que là il les fit attacher à des aix, qu'il les laissa en cet état pendant dix jours, & qu'au bout de ces dix jours, comme ils étoient presque sans vie, il les fit assommer à coups de bâton, & refusa à leurs corps l'honneur de la sepulture. Mais comme Duris, lors même qu'il n'est emporté par aucune passion, est très-sujet à violenter la Verité, pour l'accommoder aux relations qu'il lui plaît de faire, à plus forte raison aura-t-il voulu en cette rencontre exagerer les calamitez de son païs pour calomnier les Atheniens, & pour les rendre l'objet de la haine publique.

Jugement de Plutarque sur l'Historien Duris.

Après la reduction de Samos, Periclès de retour à Athenes fit des obséques magnifiques à ceux qui étoient morts à cette guerre, [84] & prononça lui-même leur Oraison funebre sur leur

Periclès fit l'Oraison funebre de ceux qui étoient morts à cette guerre.

84. *Et prononça lui-même leur Oraison funebre sur leur tombeau.*] Il ne faut pas confondre cette Oraison funebre, que Periclès prononça pour louër ceux qui avoient été tuez à ce siege de Samos, avec celle qu'il prononça pour faire l'éloge de ceux qui furent tuez au commencement de la guerre du Peloponese, & que Thucydide nous a conservée dans le second Livre. La premiere fut prononcée la derniere année de l'Olympiade 84. & la seconde ne le fut que la seconde année de l'Olympiade 87. Au reste, c'étoit toûjours le Senat de l'Areopage qui nommoit l'Orateur qui devoit faire l'Oraison funebre. Et c'est une grande preuve de la reputation de Periclès d'avoir été choisi deux fois de suite dans deux occasions si importantes, & où on avoit besoin d'une éloquence très-mâle pour soûtenir & pour encourager les Atheniens.

leur tombeau, comme on le pratique encore aujourd'hui, ce qui le fit si fort admirer de tout le monde, que lors qu'il eut fini, & qu'il fut descendu du lieu d'où il avoit parlé, toutes les femmes coururent l'embrasser, & lui mettre sur la tête des couronnes & des bandelettes, [85] comme à un Athlete qui seroit revenu victorieux des jeux publics. La seule Elpinice, s'approchant de lui, *Vraiment*, lui-dit-elle, *Pericles, voilà des exploits bien glorieux, & qui meritent bien des couronnes, de nous avoir perdu tant de si braves Citoyens, non pas en faisant la guerre aux Pheniciens ou aux Medes, comme mon frere Cimon, mais en ruinant & renversant de fond en comble une Ville, notre alliée & descendue de nous.* On dit que Pericles, souriant, se contenta de lui répondre tout bas ce Vers d'Archiloque,

Emportement d'Elpinice, sœur de Cimon contre Pericles.

Cesse de te farder, au moins sur tes vieux jours.

Ion écrit qu'il relevoit extrémement cette défaite des Samiens, & qu'il s'en glorifioit comme d'un conquête merveilleuse, disant hautement que le Roi Agamemnon avoit été dix

Ion de Chio, Poëte tragique.

85. *Comme à un Athlete qui seroit revenu victorieux des jeux publics.*] Car il n'y avoit point d'honneurs que les Grecs ne fissent à ces vainqueurs, ils les regardoient comme des Dieux, & ces victoires étoient suivies d'une felicité parfaite.

86. *Quelque temps après.*] Cinq ans après la prise de Samos, car ce fut la premiere année de l'Olympiade 86.

87. *A ceux de Corcyre*] Aujourd'hui Corfou. Ils avoient envoyé à Athenes une Ambassade pour demander du secours, & les Corinthiens y en avoient envoyé une autre pour l'empêcher.

88. En

dix ans à prendre une Ville Barbare, au lieu que lui, il n'avoit été que neuf mois à se rendre maître de la plus riche & de la plus florissante ville des Ioniens. Et il faut avouer que cette gloire n'étoit pas sans fondement, car cette guerre fut très-sanglante, & le succès long-temps douteux; & peu s'en fallut, comme le rapporte Thucydide, que les Samiens ne dépouillassent les Atheniens de l'Empire de la mer.

[86] Quelque temps après, comme il prevoyoit bien que la guerre du Peloponese ne tarderoit pas long-temps à éclater, il conseilla aux Atheniens d'envoyer du secours [87] à ceux de Corcyre attaquez par les Corinthiens, [88] & d'attirer dans leur parti cette Isle très-puissante sur mer, leur predisant qu'ils alloient avoir sur les bras les Peuples du Peloponese. Les Atheniens ayant accordé ce secours, il envoya dix vaisseaux sous le commandement de Lacedemonius, fils de Cimon, comme pour lui faire insulte, car toute la maison de Cimon avoit beaucoup d'attachement & d'amitié pour les Lacedemoniens. [89] Il l'envoya donc malgré lui, & ne lui donna ce peu de vaisseaux, qu'afin que ne faisant rien

Motif indigne attribué à Periclès.

Ce jugement que Plutarque fait de cette action de Periclès est mal fondé.

88. *Et d'attirer dans leur parti cette Isle très-puissante sur mer.*] Car après les Atheniens, il n'y avoit point de forces maritimes égales à celles de Corfou; d'ailleurs cette Isle étoit très-bien postée pour favoriser les desseins que les Atheniens avoient sur l'Italie & sur la Sicile. Homere donne une grande idée des richesses & de la puissance de cette Isle dans son Odyssée.

89. *Il l'envoya donc malgré lui, & ne lui donna ce peu de vaisseaux qu'afin que ne faisant rien d'utile ni d'éclatant.*] On ne manque pas d'exemples de Ministres, qu'on a accusés de pratiquer ces honteux moyens pour decrediter & pers

rien d'utile ni d'éclatant dans cette expedition; il fût encore plus soupçonné de favoriser sous main Lacedemone, & toute sa vie il empêcha l'agrandissement de cette famille, prenant pour prétexte, que les fils de Cimon n'étoient pas francs Atheniens, comme leur nom même le témoignoit, mais Etrangers & Mêtifs; car l'un s'appelloit Lacedemonius, l'autre Thessalus, & le troisieme Eleus, & l'on tenoit qu'ils étoient tous trois d'une mere Arcadienne. Mais Periclès, voyant qu'il étoit fort blâmé de n'avoir envoyé que ces dix vaisseaux, & qu'autant que ce petit secours étoit inutile à ceux qui en avoient grand besoin, autant fournissoit-il matiere à ses envieux, qui ne cherchoient qu'à le calomnier & qu'à le perdre,[90] il en fit équiper un plus grand nombre, qu'il envoya, & qui n'arriverent qu'après le combat.

Plaintes portées à Lacedemone contre les Atheniens.

Les Corinthiens, offensez de cette demarche, porterent leurs plaintes à Lacedemone contre les Atheniens. Ceux de Megare en firent autant de leur côté, alleguant que les Atheniens contre le droit des gens, & contre les sermens faits par tous les Grecs assemblez

pour

perdre des Generaux qu'ils haïssoient, mais c'est un motif trop indigne d'un grand homme comme Periclès, & on ne doit pas le lui imputer. Les actions des Chefs sont souvent mal interpretées. Thucydide est plus croyable que les Auteurs que Plutarque a suivis; il écrit que Periclès, en envoyant ces dix vaisseaux, leur donna ordre de ne combatre contre les Corinthiens, qu'en cas qu'ils voulussent faire une descente dans Corcyre, ou sur les terres qui appartenoient aux Corcyréens; son but étoit de les laisser battre sur mer tant qu'ils voudroient, sans se mêler de leurs querelles, afin qu'ils se ruinassent reciproquement; & que ces deux Peuples étant affoiblis, les Atheniens en eussent meilleur marché dans les guerres qu'ils pourroient avoir contre eux dans la suite. Aussi

pour la confirmation de la paix, leur interdisoient l'entrée de leurs foires & de leurs marchez, & leur fermoient tous les ports qui étoient de leur dépendance. Les Æginetes, qui se sentoient fort maltraitez, & qui gemissoient dans une espece d'esclavage, n'osant pas accuser ouvertement les Atheniens, envoyoient porter secretement à Lacedemone leurs lamentations & leurs plaintes.

Les Atheniens interdisent aux Megariens l'entrée de leurs foires & de leurs ports.

91 Sur ces entrefaites la ville de Potidée, qui dépendoit d'Athenes, quoique Colonie de Corinthe, étant venuë à se revolter, les Atheniens l'assiegerent, & ce fut ce qui précipita la guerre. Cependant il y eut des Ambassadeurs envoyez à Athenes, & Archidamus Roi de Lacedemone n'oublia rien pour accorder la plûpart de ces differens, & pour adoucir les Alliez. Il est même certain que les Atheniens n'auroient pas eu la guerre pour tous les autres sujets de plainte qu'ils avoient donnez contre eux, s'ils avoient voulu revoquer le Decret fait contre Megare & s'accommoder avec elle. Mais ce fut particulierement à cet article que Periclès s'opposa de toutes ses forces,

Revolte de Potidée contre les Atheniens.

Periclès s'opiniâtre à ne pas

si Lacedemonius, fils de Cimon, ne fut pas le seul Chef que Periclès envoya, il lui donna deux Collegues, Diotene & Proteas.

90. *Il en fit équiper un plus grand nombre qu'il envoya.*] Il en envoya vingt, qui en arrivant firent peur aux deux armées, toutes prêtes à recommencer le combat, & les obligerent à se separer.

91. *Sur ces entrefaites la ville de Potidée, qui dependoit d'Athenes.*] Cette ville avoit été fondée par les Corinthiens, qui y envoyoient toutes les années des especes d'Intendans qu'il appelloient ἐπιδημιουργὺς, mais elle étoit tributaire des Atheniens, elle se revolta contre eux la seconde année de l'Olympiade LXXXVI.

ces, mettant tout en œuvre pour enflammer & pour irriter davantage le Peuple, & il s'opiniâtra si fort dans cette haine & dans cet acharnement contre les Megariens, qu'il passa justement pour le seul Auteur de la guerre du Peloponese.

Pratiquer le Decret donné contre Megare.

Regardé par là comme le seul Auteur de la guerre du Peloponese.

On dit qu'il y eut sur cela des Ambassadeurs de Lacedemone à Athenes; & que comme Periclès alleguoit contre eux [92] la Loi, qui défendoit expressément d'ôter le tableau sur lequel le Decret contre Megare étoit écrit & publié, [93] Polyarces, qui étoit un des Ambassadeurs, lui dit, *Eh bien ne l'ôtez donc point, tournez-le seulement, il n'y a point de Loi qui le défende.*

Bon mot d'un Ambassadeur de Lacedemone à Periclès.

La plaisanterie de ce mot n'adoucit point la dureté inflexible de Periclès; C'est pourquoi on peut croire avec raison qu'il avoit contre eux en particulier quelque sujet de haine, mais que voulant la couvrir de l'interêt public & lui donner une cause manifeste & connue, [94] il prit pour prétexte qu'ils avoient labouré les terres sacrées, & fit ordonner qu'on

Periclès soupçonné de couvrir du prétexte

92. *La Loi qui défendoit.*] C'étoit une Loi que Periclès avoit faite lui-même, & il s'étoit servi de son autorité pour la faire passer.

93. *Polyarces, qui étoit un des Ambassadeurs.*] Thucydide nomme trois Ambassadeurs, Rhamphius, Melesippus, & Agesander, & il ne dit pas un mot de Polyarces; c'étoit peut-être quelque Lacedemonien de la suite des Ambassadeurs, car il est certain qu'il n'y eut sur cela qu'une Ambassade.

94. *Il prit pour prétexte qu'ils avoient labouré les terres sacrées.*] Toutes les terres, qui étoient entre Megare & l'Attique, étoient consacrées aux Déesses d'Eleusine, de-sorte que c'étoit un sacrilege de les labourer. Periclès accusoit aussi les Megariens de donner asyle à tous les Esclaves fugitifs.

qu'on envoyeroit incessamment un Heraut à Megare se plaindre de ce sacrilege, & que le même Heraut iroit de là à Lacedemone les accuser dans le Conseil. Il est certain que Periclès fut l'Auteur de ce Decret, qui ne contenoit que des plaintes pleines d'humanité & de douceur, & qui ne tendoient en apparence qu'à pacifier tous les differens; mais le Heraut Anthemocritus étant mort dans ce voyage, & les Megariens étant soupçonnés d'y avoir contribué, Charinus dressa un Decret, par lequel les Atheniens declaroient à Megare une haine immortelle & irreconciliable, & ordonnoient que tous les Megariens, qui mettroient le pied dans Athenes, seroient punis de mort; Que tous les Generaux Atheniens, en prêtant le serment solemnel, jureroient expressément qu'ils envoyeroient tous les ans ravager deux fois le territoire de cette Ville ennemie, & que le Heraut Anthemocritus seroit enterré près des portes Thriasienes, qu'on appelle presentement le Dipyle.

de Haine publie sa haine particuliere contre Megare.

Megariens soupçonnés d'avoir contribué à la mort d'Anthemocritus, Heraut des Atheniens.

Peine de mort ordonnée contre les Megariens qui mettroient le pied dans Athenes.

95 Mais les Megariens se défendoient avec beau-

95. *Mais les Megariens se défendoient avec beaucoup de chaleur d'un si grand crime, employant pour preuve ces vers celebres & piquants des Acharnenses.*] Dans ces vers d'Aristophane, il n'est fait aucune mention de la mort du Heraut Anthemocritus. Les Megariens les citoient seulement pour faire entendre que Periclès avoit été si fâché de l'enlevement de ces deux Courtisanes d'Aspasie, que, pour se venger, il avoit fait tuer ce Heraut, afin que le soupçon de ce meurtre tombant sur les Megariens, ils fussent l'objet de la haine publique. Thucydide ne fait non plus aucune mention de ce Heraut. Cependant il est vrai que les Megariens passerent pour les Auteurs de ce meurtre, qu'ils en porterent encore la peine plusieurs siecles aprés, l'Empereur Adrien les ayant privés seuls du soulagement qu'il procuroit à tous les autres

Les Megariens rejettent la mort du Heraut sur Aspasie & sur Periclès.

beaucoup de chaleur d'un si grand crime; qu'ils rejettoient sur Aspasie & sur Periclès, & ils employoient pour preuve ces vers celebres & piquants des Acharnenses d'Aristophane, où ce Poëte écrit : *De jeunes Atheniens pleins de vin vont enlever à Megare la courtisane Simæthe, & les Megariens outrez de cet affront, vont enlever à leur tour deux courtisanes à Aspasie.* [96] Il est donc bien difficile de connoître la veritable cause de cette guerre; Mais il est certain, & tous les Historiens en sont d'accord, que Periclès empêcha seul que le Decret contre Megare ne fût aboli. [97] Il est vrai que les uns disent que ce fut par une magnanimité accompagnée de prudence qu'il s'obstina à ce qui lui parut le plus avantageux, car il prenoit la demande des Lacedemoniens pour un essai qu'ils faisoient dans la seule vûe de voir si les Atheniens leur cederoient, & il étoit

Dans la V. Scene du second Acte.

Les veritables vûes de Periclès dans le refus qu'il fit d'abolir le Decret contre Megare.

tres Peuples de Grece. Ce qui fait voir que les Villes, comme les Particuliers, ont un très grand interêt à conserver par toutes leurs actions une reputation pure & nette. Le tombeau de cet Anthemocritus étoit sur le chemin sacré qui menoit à Eleusine.

96. *Il est donc bien difficile de connoître la veritable cause de cette guerre.*] Mais il n'est pas juste que les railleries des Poëtes, accoûtumés à mentir, & les Calomnies du Peuple, presque toûjours mécontent de ceux qui le gouvernent, prévaillent sur ce qu'a écrit un Historien aussi grave que Thucydide, qui non seulement étoit alors à Athenes, mais qui voyoit de plus près ce qui se passoit, que le Peuple & les Poëtes comiques. Thucydide n'a fait aucune mention de ces contes frivoles, & il fait voir seulement que la seule veritable cause de la guerre, c'est la jalousie que les Lacedemoniens avoient contre Athenes & qui les portoit à profiter de toutes les occasions pour lui disputer l'Empire de la Mer, & celui de toute la Grece.

97. *Il est vrai que les uns disent que ce fut par une magnanimi-*

étoit persuadé que cette complaisance ne passeroit que pour un aveu public de leur foiblesse. Les autres soûtenoient au contraire, qu'il ne méprisa & ne rejetta les instances des Lacedemoniens que par opiniâtreté & par arrogance, pour faire voir son autorité.

Mais la plus méchante de toutes les causes qu'on donne à cette guerre, & qui est pourtant confimée par le plus grand nombre de témoins, [98] est celle-ci : Phidias le Sculpteur avoit entrepris de faire la Statue de Minerve, comme nous l'avons déja dit. Il étoit fort bien avec Periclès, & avoit beaucoup de credit auprès de lui; Cela lui attira beaucoup d'ennemis & d'envieux, qui pour éprouver en sa personne quels seroient les sentimens du Peuple pour Periclès, & le jugement qu'il en feroit, suscitèrent un certain Menon, un des éleves de Phidias, & lui persuaderent d'aller se

La plus méchante des causes que l'on donna de cette guerre.

Phidias haï à cause de l'amitié que Periclès avoit pour lui.

nimité accompagnée de prudence.] C'est le sentiment de Thucydide, & c'est celui où l'on trouve le plus d'apparence de verité, quand on considere le caractere de Periclès, qui avec beaucoup de magnanimité avoit une prudence consommée, qui lui faisoit prévoir de loin ce qui devoit arriver. Il ne faut que lire le discours qu'il fait sur cela aux Atheniens dans le premier livre de Thucydide. *Ne vous imaginez pas*, leur dit-il, *& ne vous reprochez pas que c'est pour peu de chose que vous entreprenez la guerre. De ce peu de chose dépend votre entiere sûreté & l'essai de votre courage. Si vous accordez aujourd'hui ce peu de chose-là, demain on vous ordonnera de donner des choses plus grandes & plus considerables, comme si la crainte devoit vous faire tout accorder, au lieu que si vous refusez, c'est leur declarer ouvertement qu'ils doivent prendre avec vous d'autres voyes, & traiter au moins d'égal à égal.*

98. *Est celle-ci, Phidias le sculpteur.*] Aristophane étoit trop acharné contre Periclès pour ne pas embrasser cette opinion. Il en a parlé dans la Comedie de la paix; Mais Thucydide n'en a pas dit un seul mot.

se rendre suppliant dans la Place publique, & là de demander sûreté pour dénoncer & accuser Phidias.

Accusé d'avoir volé de l'or qu'on avoit fourni pour la Statue de Minerve.

Le Peuple ayant reçu sa demande, & la poursuite ayant été faite juridiquement dans l'Assemblée, il n'y eut aucune preuve des prétendus larcins de Phidias. Car dès le commencement par le conseil de Periclès, [99] il avoit employé l'or de la Statue, de maniere qu'on pouvoit l'ôter entierement & le peser, ce que Periclès ordonna aux accusateurs de faire devant tout le monde; Mais Phidias avoit à combattre l'envie insurmontable qu'excitoient contre lui la beauté & la reputation de ses ouvrages, [100] sur tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée sur le bouclier de la Déesse, il s'étoit representé lui-même sous la figure d'un vieillard chauve, qui leve une grosse pierre de ses deux mains, & y avoit fait une très-belle figure de Periclès, combattant contre une Amazone,

Sage conseil que Periclès avoit donné à Phidias.

L'or de la Statue ôté & pesé : Phidias justifié.

Crime que l'on faisoit à Phidias.

99. *Il avoit employé l'or de la Statue de maniere qu'on pouvoit l'ôter entierement & le peser.*] La Statue étoit donc faite de maniere qu'on pouvoit la demonter. En ce temps-là on n'avoit donc pas encore trouvé la methode qu'Archimede enseigna long-temps après, par laquelle on pouvoit sans peine parvenir à connoître sûrement la quantité & le poids de l'Or qui auroit été employé dans un ouvrage avec d'autres metaux, sans qu'il fût necessaire de les separer.

100. *Sur tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée sur le bouclier de la Déesse, il s'étoit representé lui-même.*] Le Peuple prétendoit que ces figures modernes de Periclès & de Phidias ruinoient la verité d'une ancienne Histoire, qui faisoit beaucoup d'honneur à Athenes & à Thesée son fondateur. Sur cette figure de Phidias representée dans ce combat des Amazones, voici un passage remarquable d'Aristote dans son Traité du Monde, s'il est vrai que ce Traité soit de lui;

zone, de maniere que sa main, qui est levée pour lancer un javelot, & qui lui couvre une partie du visage, paroît faite avec un merveilleux artifice pour cacher la ressemblance, qui ne laissa pas d'éclater des deux côtés. Phidias fut donc traîné en prison, [101] où il mourut de maladie, ou, selon d'autres, de poison, que ses ennemis lui donnerent, pour avoir sujet de calomnier Periclès, & sur un Decret de Glycon, le Peuple accorda au Denonciateur une immunité de toutes charges, & ordonna aux Capitaines de le prendre sous leur sauvegarde, & de pourvoir en toutes manieres à sa sûreté. Dans ce même temps-là Aspasie fut accusée d'impieté par Hermippus, faiseur de Comedies, qui la chargeoit aussi de recevoir chez elle des femmes libres pour les prostituer à Periclès, & Diopites dressa un Decret par lequel il étoit ordonné qu'on denonceroit tous ceux qui nioient les Dieux, ou qui tenoient des propos touchant les choses celestes, [102] & cela

Phidias meurt en prison.

Aspasie accusé d'impieté, & de prostituer à Periclès des femmes libres.

Anaxagore accusé d'impieté.

lui : *On dit que Phidias, qui a fait la Statue de Minerve qui est dans la Citadelle, se representa lui-même au naturel dans le milieu du bouclier de la Déesse, & que, par un art imperceptible, il avoit tellement lié & incorporé cette figure avec tout l'ouvrage, qu'il étoit impossible de l'en ôter sans ruïner & mettre en pieces la Statue entiere.*

101. *Où il mourut de maladie.*] D'autres assurent qu'il fut exilé, & que depuis ce temps-là il fit la celebre Statue de Jupiter, qui étoit à Olympie.

102. *Et cela pour faire tomber le soupçon sur Periclès à cause d'Anaxagore.*] Ce passage a besoin d'être expliqué. Anaxagore enseignoit qu'une seule Intelligence avoit débrouillé le chaos & rangé le Monde dans le bel ordre où nous le voyons. Ce qui n'étoit autre chose que decrediter les Dieux du Paganisme. On vouloit donc rendre par-là son disciple Periclès suspect de tenir la même doctrine sur l'unité d'un Dieu.

la pour faire tomber le soupçon sur Periclès à cause d'Anaxagore. Comme le Peuple approuvoit & recevoit avec plaisir ces denonciations, Dracontides fit un autre Decret, qui fut aussi approuvé, par lequel il étoit porté que Periclès remettroit ses comptes entre les mains des Prytanes,[103] & que les Juges, après avoir pris les suffrages sur l'Autel, le jugeroient dans la Ville; Mais Agnon ôta du Decret ce dernier article, & mit que l'affaire seroit jugée par quinze cens Juges, & que l'action seroit appellée *de rapine & de concussion*, ou simplement *d'injustice*, comme on voudroit.

Des Prytanes, c'est-à-dire des Senateurs qui étoient en fonction.

Cinquante de chaque tribu.

Periclès sauva Aspasie par ses prieres & par la compassion qu'il fit aux Juges, en pleurant à chaudes larmes pendant qu'on plaidoit, comme le rapporte Æschine; mais il craignit de n'avoir pas le même succès pour Anaxagore, c'est pourquoi il le fit sortir de la Ville & l'accompagna, & pour lui, voyant qu'il avoit extremement offensé le Peuple dans l'affaire de Phidias, & craignant l'issuë de ce Jugement, il alluma la guerre, qui differoit toûjours de s'enflamer, & qui n'étoit encore que fumante. Il esperoit que par ce moyen il dissiperoit les plaintes qu'on avoit faites contre lui, & qu'il appaiseroit l'envie, parce que, dans des affaires si pressantes, & dans un danger si éminent, la Ville ne manqueroit jamais de se jetter entre

Periclès sauve Aspasie par ses prieres & par ses larmes.

Il fait sauver Anaxagore, & l'accompagne hors de la ville.

Pourquoi Periclès alluma la guerre du Peloponese.

103. *Et que les Juges, après avoir pris les suffrages sur l'Autel.*] Cela étoit favorable à Periclès à cause de la Religion, qui auroit pû retenir la plûpart des Juges. Dans la Vie de Themistocle, on a vû un autre exemple de cette coûtume de prendre sur un Autel les billets ou les

entre ses bras, & de s'abandonner à sa conduite, à cause de sa puissance & de sa grande reputation.

Voilà donc les differentes causes pour lesquelles on prétend qu'il empêcha le Peuple de se rendre aux instances des Lacedemoniens; Mais la verité est incertaine & cachée. Les Lacedemoniens voyant par-là qu'en ruinant la puissance de Periclès ils auroient meilleur marché d'Athenes, ordonnerent aux Atheniens d'achever de chasser de leur ville ceux qui avoient encouru la malediction pour le crime commis contre les complices de Cylon. Car ils savoient bien que Periclès du côté de sa mere étoit de la race de ces maudits & excommuniez, comme Thucydide même l'écrit. Mais cet expedient eut un succès tout contraire à celui qu'ils en avoient attendu. Au lieu de donner des soupçons de Periclès & de le rendre odieux au Peuple, il augmenta sa gloire & la confiance qu'on avoit en lui, parce qu'elle fit voir que c'étoit lui sur tout que les ennemis haïssoient & craignoient. C'est pourquoi aussi avant qu'Archidamus, General de l'Armée du Peloponese, entrât dans l'Attique, il declara aux Atheniens que si Archidamus, en ravageant leurs terres, épargnoit celles qui lui appartenoient en propre, soit à cause du droit d'Hospitalité qui étoit entre eux, ou pour donner occasion à ses ennemis

Moyen que les Lacedemoniens prennent pour faire chasser Periclès.

Ce crime a été expliqué dans la Vie de Solon.

Trait de prudence de Periclès.

Droit d'Hospitalité entre Archidamus, Roi de Sparte, & Periclès.

les ballotes dont on se servoit dans les Jugemens. Cela ne se pratiquoit que dans les occasions extraordinaires & lorsqu'on vouloit avertir les Juges qu'ils devoient juger sans faveur & dans la plus exacte justice.

mis & à ses envieux de le calomnier comme s'il étoit d'intelligence avec lui, il donnoit dès ce jour-là à la ville d'Athenes, ses terres & ses maisons.

[104] Les Lacedemoniens & leurs alliés entrerent avec une grosse Armée dans l'Attique, sous la conduite du Roi Archidamus; & après avoir ravagé toute la Contrée, [105] ils s'avancerent jusqu'au Bourg d'Acharnes, où ils camperent, dans l'esperance que les Atheniens ne pourroient les souffrir si près d'eux; & qu'ils sortiroient en bataille pour défendre leur païs & pour donner des preuves de leur courage. Mais Periclès trouva que c'étoit jouër de son reste & hazarder la Ville, que d'aller livrer bataille devant ses murailles à une Armée de soixante mille combattans, car il y en avoit tout autant dans cette premiere expedition, & composée des meilleures troupes qu'il y eût dans la Beotie & dans le Peloponese; Ainsi il tâchoit d'arrêter & de calmer l'impatience de ceux qui vouloient combattre à quelque prix que ce fût, & qui ne pouvoient supporter ce qui se passoit à leur vuë, leur disant, *que les arbres coupés & abbattus revenoient en peu de temps, au lieu que des hommes morts, la perte en étoit irreparable.*

Grande sagesse de Periclès.

Ce que Pericles disoit aux Atheniens pour les retenir.

Il se garda bien de faire aucune assemblée du

104. *Les Lacedemoniens & leurs alliés entrerent donc avec une grosse Armée dans l'Attique.*] C'est la deuxieme année de l'Olympiade LXXXVII. la premiere année de la guerre du Peloponese.

105. *Ils avancerent jusqu'au Bourg d'Acharnes.*] C'étoit un des plus grands Bourgs d'Athenes, il fournissoit seul trois mille combattans. Il étoit à quinze cens pas de la Ville.

106.

du Peuple, de peur qu'on ne le traînât au combat malgré lui. Mais, comme un bon Pilote, dans une tempête qui bouleverse la mer, après avoir donné par tout ses ordres, & preparé toutes les armes qu'il peut employer contre sa fureur, se sert de son Art sans se laisser toucher aux larmes & aux prieres des passagers, qui sont éperdus de frayeur & malades, lui de même, après avoir bien fermé sa Ville & posé par tout des gardes pour n'être pas surpris, il suivoit les conseils que lui suggeroit sa prudence, se mettant peu en peine des cris, des plaintes & des emportemens de ses Citoyens, quoique d'un côté ses amis fissent tous leurs efforts pour le flechir par leurs prieres, & que de l'autre ses ennemis n'oubliassent rien pour l'ébranler par leurs menaces & pas leurs mauvais discours, & qu'il y eût une infinité de gens qui tâchoient de le piquer par des chansons & par des satyres, en décriant sa conduite, comme celle d'un lâche & d'un homme qui laissoit tout en proye à leurs ennemis. [106] Cleon même étoit un de ceux qui s'acharnoient le plus contre lui, & ce malheureux profitant de la colere de ses Citoyens, s'avançoit considerablement par ce moyen dans la bienveillance du Peuple, [107] comme Hermippus le témoigne dans ces vers : [108] *Roi des Sa-*

Pericles dans cette occasion comparé à un bon Pilote dans une tempête.

Passage du Poëte Hermippus.

106. *Cleon même étoit un de ceux.*] C'est le même Cleon qu'Aristophane a si mal traité. Il sut si bien gagner le Peuple, qu'il fut ensuite General des Atheniens.

107. *Comme Hermippus le témoigne dans ces vers.*] Au lieu de δηλοποιήσαντος Ἑρμίππου, il faut lire comme M. Salvini, δηλοῖ ποιήσαντος Ἑρμίππου.

108. *Roi des Satyres.*] Hermippus appelle Pericles Roi des Satyres à cause des débauches dont on l'accusoit.

Satyres, pourquoi n'as-tu pas le courage de prendre la pique ? Tu te contentes de combattre de la langue, & tu parles de guerre avec beaucoup d'audace & de fierté. [109] *A t'entendre, on te prendroit pour le vaillant Telès,* [110] *mais l'éclat d'une épée nuë te fait fremir, tu n'as plus ni force ni vertu,* [111] *quoique tu sois aiguillonné par l'ardent Cleon, qui ne te donne aucun relâche.*

Pericles assiegé, envoye dans le Peloponese une flotte de cent vaisseaux.

Tout cela n'émut point Periclès, il supporta patiemment ces injures & ces reproches, & se contentant d'envoyer une Flotte de cent vaisseaux au Peloponese, il demeura chez lui, tenant toûjours sa Ville en bride, jusqu'à ce que les ennemis se fussent retirés. Cependant pour adoucir & pour amuser le Peuple, qui étoit très-rebuté de la longueur de cette guerre, il leur redonnoit de nouvelles forces par quel-

Adresse de Periclès pour adoucir & pour amuser le Peuple.

109. *A t'entendre, on te prendroit pour le vaillant Telès.*] C'est à mon avis le seul véritable sens de ces mots, ψυχὴν δὲ Τέλητος ὑπέστης. *Tu as promis le courage d'un Telès.* Ce Telès étoit quelque homme de grande reputation pour son courage. Ceux qui ont traduit, *tu as la timidité d'un Telès*, se sont fort trompez.

110. *Mais l'éclat d'une épée nuë te fait fremir, tu n'as plus ni force ni vertu.*] Dans ces Vies de Plutarque, il n'y a point de passage plus corrompu que celui-ci. Ce vers d'Hermippus, comme il est écrit, n'est pas intelligible. Car que signifie ἀκόνη βρύχει κοπίδας ? Cela n'est point Grec, & ne presente aucun sens. Je suis persuadé qu'il faut corriger, Κ' ἐγχειριδίου δ' ἀκόνης σκληρᾶς παραθηγομένης βρύχεις κοπιᾶς. „ Et quand tu vois devant toi une épée „ nuë & bien affilée, tu fremis, tu trembles, & tu n'as „ plus ni force ni vertu, *Dentibus frendes & deficis, fatiscis.* Car voilà les deux marques ordinaires & naturelles de la frayeur & de la lâcheté, les dents qui claquent, & les forces défaillantes.

111. *Quoique tu sois aiguillonné par l'ardent Cleon.*] M. Salvini a fort bien connu la plaisanterie de ce mot αἴθωνι Κλέωνι. Car il a vû que c'est une parodie de ce mot qui

quelque distribution de deniers, & par le partage de quelques terres, car il leur donna par sort les terres des Æginetes qu'il avoit chassés. Ce que souffroient leurs ennemis étoit encore pour eux une consolation dans leur misere, la Flotte qui étoit allée au Peloponese avoit ravagé une grande étenduë de païs, & saccagé grand nombre de Bourgs & de petites Villes, [112] & Periclès en personne avoit fait une course dans les terres de Megare, qu'il avoit entierement ruïnées. Ainsi l'Armée des ennemis, qui faisoit certainement beaucoup de mal aux Atheniens par terre, mais qui n'en recevoit pas moins d'eux par mer, n'auroit pas resisté si long-temps à une si rude guerre, [113] & se seroit bien-tôt lassée, comme Periclès l'avoit prédit au commencement, si quelque Demon ne se fût opposé aux conseils de la pru-

qui est souvent dans Homere *αἴθωνι σιδήρῳ. Micanti Ferro.* Au lieu *du fer*, Hermippus a mis plaisamment *Cleon*, pour le tourner en ridicule.

112. *Et Periclès en personne avoit fait une course dans les terres de Megare.*] Plutarque se trompe ici, Periclès n'étoit pas assez imprudent pour sortir de sa Ville pendant que les Lacédemoniens étoient dans l'Attique, il ne fit cette course qu'après qu'ils se furent retirés au commencement de l'Automne, & cela est si vrai, que Thucydide marque même que la Flotte des Atheniens revenoit du Peloponese & étoit déja à Egine, & que les Soldats de la Flotte se joignirent à l'Armée de Terre.

113. *Et se seroit bien-tôt lassée, comme Periclès l'avoit prédit.*] Elle se lassa aussi, & s'en retourna. Plutarque confond ici les deux courses qu'Archidamus fit dans l'Attique, & des deux il n'en fait qu'une. Archidamus retourna l'année suivante. Thucydide l'a fort bien marqué. Cela est important pour cette Histoire. La peste, dont il est parlé ensuite, ne s'éleva qu'à ce second voyage d'Archidamus, la troisieme année de l'Olympiade LXXXVII.

prudence humaine. Premierement, il s'éleva dans la Ville une peste si violente, qu'elle ravageoit la fleur de la jeunesse, & diminuoit extremement les forces des Atheniens, & cette maladie du corps passa jusqu'à l'esprit, & l'aigrit extremement contre Periclès, de maniere que comme des phrenetiques, qui s'emportent contre leur Medecin & contre leur pere, ils se revolterent contre lui & le maltraiterent, excités à cela par ses ennemis, qui alloient disant que cette maladie [114] ne venoit que de la multitude des gens des Bourgs qui s'étoient retirés dans la Ville, parce que dans la saison la plus chaude de l'année, tous ces gens-là étoient obligés de loger pêle-mêle dans de petits trous obscurs, & sous des tentes étouffées, où ils menoient une vie casaniere & oisive, respirant toûjours le même air, au lieu qu'auparavant ils faisoient beaucoup d'exercice, & jouïssoient d'un air libre & pur, & qu'on ne devoit accuser de toutes ces calamités, que celui qui dans cette guerre avoit comme versé dans leurs murailles ce deluge de gens de campagne, & qui cependant n'employoit point ce grand nombre d'hommes,

Peste très-violente dans Athenes.

Les Atheniens se revoltent contre Periclès.

Periclès accusé d'être la seule cause de ce fleau.

114. *Ne venoit que de la multitude des gens des Bourgs.*] Amiot a traduit, *de la multitude des Païsans*, mais il s'est trompé. Les Païsans sont opposés aux gens de la Ville, & ici c'étoient de veritables Atheniens. Les Habitans des Bourgs qui composoient tous une seule & même Ville, par exemple les trois mille habitans du Bourg d'Acharnes, qui s'étoient retirés dans Athenes, étoient aussi francs Atheniens que ceux qui habitoient Athenes même. Il ne faut que voir la Vie de Thesée pag. 66. & le second livre de Thucydide, qui explique cela parfaitement, en faisant voir que Thesée fit un seul corps de Citoyens, de tous les habitans des Bourgs en détruisant les Palais &

mes, mais les tenoit là renfermés & entassés les uns sur les autres comme des animaux, les laissant devorer à la corruption qu'ils contractoient les uns des autres, sans leur donner aucun secours, ni le moindre rafraichissement.

Pour remedier à ces malheurs, & pour incommoder ceux qui leur faisoient une si cruelle guerre, [115] Periclès fit équiper cent cinquante vaisseaux, sur lesquels il embarqua de bonnes troupes d'Infanterie & de Cavalerie. Ce gros armement donna autant d'esperance à ses Citoyens, que de frayeur à ses ennemis. L'embarquement fait, comme Periclès montoit sur son vaisseau, [116] tout d'un coup le Soleil vint à s'eclipser entierement, & la terre fut couverte de tenebres. Cela jetta la consternation & l'épouvante dans l'esprit de tous les Atheniens, qui regardoient cette eclipse comme un presage funeste. Periclès voyant donc son Pilote étonné & incertain de ce qu'il devoit faire, lui mit un pan de son manteau devant les yeux, & lui demanda *si cela lui paroissoit si épouvantable, & s'il le prenoit*

Ce que fit Periclès pour remedier à ces malheurs.

Eclipse du Soleil comme Periclès s'embarquoit.

Comment Pericles rassura son Pilote, effrayé de cette eclipse.

& les Salles à tenir Conseil, & en les obligeant tous à s'assembler dans l'Hôtel de Ville d'Athenes. Leur habitation étoit toûjours dans les Bourgs, mais la Justice ne se rendoit que dans la Ville.

115. *Periclès fit équiper cent cinquante vaisseaux.*] Cent vaisseaux Atheniens sur lesquels il y avoit quatre mille hommes d'Infanterie, & des Barques où il y avoit quatre cens chevaux. A ces cent vaisseaux il s'en joignit cinquante de Chio & de Lesbos.

116. *Tout d'un coup le Soleil vint à s'eclipser.*] Cette Eclipse n'arriva pas à cette derniere expedition, mais à la précedente.

toute une journée avec Protagoras, pour examiner qui étoit, selon la droite Raison, le veritable auteur de ce meurtre, ou le javelot, ou celui qui l'avoit lancé, ou les Agonothetes, c'est-à-dire les Presidens de ces Jeux. Stesimbrotus ajoûte, que ce fut Xanthippe même qui sema le bruit qu'il avoit un commerce criminel avec sa femme, & que ce fils conserva jusqu'à sa mort cette animosité, qu'il avoit contre son pere, & qu'on ne put jamais appaiser. Il mourut de la peste; Periclès perdit en même temps sa sœur, avec plusieurs de ses parens & de ses amis les plus considerables, & qui lui étoient les plus necessaires pour le gouvernement. Cependant il ne succomba point sous ces malheurs, la fermeté de son ame n'en fut point ébranlée, & on ne le vit, ni pleurer, ni faire des obseques, ni paroître sur le tombeau d'aucun de ses proches, jusqu'à la mort de Paralus, qui étoit le dernier de ses enfans legitimes. Alors étonné & ébranlé par un si rude coup, il fit tous ses efforts pour se maintenir dans son assiette naturelle, & pour conserver cette grandeur

Calomnie atroce de Xanthippe contre son pere.

Parens & amis necessaires à ceux qui se mêlent du gouvernement.

Fermeté d'ame de Periclès dans tous ses malheurs.

Il n'est ébranlé que par la mort de son dernier fils.

a nulle apparence que Periclès s'amusât à ces niaiseries de Sophiste; C'est un ridicule que son fils voulut bien lui donner, pour se moquer de l'amour qu'il avoit pour la Philosophie, comme Aristophane dans la 11. Scene du premier Acte des *Nuées*, reproche à Socrate qu'il recherchoit avec Cairephon, combien une puce sautoit de ses propres semelles. Ce Protagoras étoit le plus grand Sophiste de ce temps-là; Il amusa & trompa la Grece pendant plus de quarante ans, & amassa plus de bien par ses sophismes, que Phidias par ses beaux ouvrages, & que dix autres Sculpteurs comme lui. On n'a qu'à voir ce que Platon en a dit dans ses Dialogues, dans le *Protagoras* & dans le *Menon*.

120. *Cependant la Ville ayant voulu essayer tous les autres* Ca-

deur d'ame qui avoit paru en tant d'occasions. Mais quand il voulut mettre la couronne de fleurs sur la tête du mort, il ne put soûtenir cette cruelle vuë, ni être le maître de sa douleur, qui éclata par des cris, par des sanglots, & par un torrent de larmes, ce qui ne lui étoit jamais arrivé.

[120] Cependant la Ville, ayant voulu essayer tous les autres Capitaines & les autres Orateurs, & n'en ayant point trouvé qui eût le poids, la force & l'autorité necessaire pour une charge si importante, & si difficile, commença à le desirer, & à le rappeller à son Tribunal. Il étoit alors renfermé dans sa maison, accablé de douleur pour la perte qu'il venoit de faire. Alcibiade & ses autres amis lui persuaderent de sortir & de se montrer. D'abord le Peuple lui demanda pardon de son ingratitude, & Periclès, touché de ses prieres, reprit le gouvernement.

Le Peuple desire Periclès, & le rappelle au Gouvernement.

Après qu'il eut été élu General, la premiere chose qu'il fit, [121] ce fut de proposer qu'on cassât la Loi, qu'il avoit fait donner autrefois contre les bâtards, lorsqu'il se voyoit des fils legi-

Elû General, il fait casser la Loi qu'il avoit faite contre les bâtards.

Capitaines.] C'est à-dire ayant voulu examiner les qualités qu'ils avoient, car elle n'eut pas le temps de les éprouver, puisque Periclès mourut l'année suivante. Aussi Thucydide dit-il que Periclès fut rappellé peu de temps après.

121. *Ce fut de proposer qu'on cassât la Loi, qu'il avoit fait donner autrefois contre les bâtards, lorsqu'il se voyoit des fils legitimes.*] Ce n'étoit pas l'amour de la patrie qui avoit porté Periclès à faire cette Loi, c'étoit la haine & l'envie qu'il avoit contre Cimon, & qui l'excitoient à rayer ses enfans des rolles des Citoyens. Mais quand la fortune l'eut puni de sa dureté, alors l'amour de sa maison & de son nom fut plus forte que cette haine. Il fit casser cette Loi en faveur de son bâtard.

legitimes. Mais alors il la voulut abolir ; de peur que faute de successeur descendu de lui, sa maison & sa race ne fussent entierement éteintes ; & ne perissent avec son nom. Voici ce que c'étoit que cette Loi.

Decret de Periclès contre les bâtards.

Plusieurs années auparavant, Periclès étant dans sa plus grande puissance, & se voyant plusieurs enfans legitimes, comme nous l'avons déja dit, fit un Decret, qui portoit qu'on ne tiendroit pour Atheniens naturels & veritables, que ceux qui seroient nés de pere & de mere Atheniens. Quelque temps après ce Decret, le Roi d'Egypte envoya à Athenes un present de quarante mille mesures de bled ; [122] Il falloit donc que ce bled fût partagé entre les Citoyens, mais sur les termes de l'Ordonnance, on fit à tous les bâtards des procès, qui jusqu'alors avoient été negligés, & ausquels on n'avoit pas pensé. Il y eut même beaucoup de Citoyens que l'on comprit dans ce nombre par de pures chicanes, pour les empêcher d'avoir part à la distribution. Il y en eut près de cinq mille, qui furent condamnés & vendus comme Esclaves, & quatorze mille quarante, qui furent confirmés

Chaque mesure étoit du poids de cent huit livres.

122. *Il falloit donc que ce bled fût partagé entre les Citoyens.*] Il y a une faute au texte, ἔδει διανέμεσθαι τὰς πολίτας, il faut lire ἔδει διανέμεσθαι τοῖς πολίταις. Et je voi que M. Salvini l'a ainsi corrigé.

123. *Qui estimant que ces malheurs, qu'il ne meritoit point, étoient l'ouvrage d'une Fortune envieuse & jalouse.*] C'est à mon avis le veritable sens de ces paroles de Plutarque, καὶ δόξαντος αὐτὸν νεμεσητά τι παθεῖν. Amiot a mal traduit, *croyant qu'il en avoit été puni par expresse permission & vengeance des Dieux.* Si les Atheniens eussent crû que les malheurs de Periclès eussent été l'effet de la colere des Dieux sur lui, jamais ils n'eussent osé le soulager.

124. Fut

més dans leurs privileges de Citoyens; Il paroissoit donc fort étrange & fort dur, qu'une Loi qui avoit été executée à la lettre, contre un si grand nombre de personnes, fût annullée & cassée par celui-là même qui en avoit été l'auteur & le promoteur. Mais les calamités domestiques, qui étoient arrivées à Periclès, comme pour le punir de son orgueil & de son arrogance, toucherent de compassion les Atheniens, [123] qui estimant que ces malheurs, qu'il ne meritoit point, étoient l'ouvrage d'une Fortune envieuse & jalouse, & que sa demande étoit pleine d'humanité, lui permirent de faire écrire son bâtard dans les Registres des Citoyens de sa Tribu, & de lui donner son nom propre, & c'est celui, qui dans la suite, après avoir défait les Peloponesiens dans une bataille navale, près des Isles Arginuses, [124] fut condamné à mort avec les autres Capitaines ses collegues.

Le bâtard de Periclès est écrit dans les Registres des Citoyens. Vingt-deux ans après.

Trois Isles au bas de Lesbos, près de la côte d'Asie.

Peu de temps après, Periclès tomba malade de la peste, qui veritablement ne fut, ni si aiguë ni si violente que celle des autres, mais foible & languissante, & qui avec une lenteur accompagnée de changemens infinis consumoit peu à

Periclès tombe malade de la peste.

124. *Fut condamné à mort avec les autres Capitaines ses Collegues.*] Les Atheniens avoient élu dix Capitaines. Après le gain de la bataille on leur fit le procès, on en condamna huit à la mort, & on en executa six qui se trouverent presens, du nombre desquels étoit ce bâtard de Periclès. Le seul crime, qu'on leur imputoit, étoit de n'avoir pas enterré les morts. Xenophon a écrit cette avanture fort au long dans le premier livre de son *Histoire Grecque*. Ce combat fut donné sous l'Archonte Callias, la seconde année de l'Olympiade XCIII. 24. ans après la mort de Periclès.

à peu son corps, & affoiblissoit son esprit. Theophraste dans l'endroit de ses Morales, où il recherche si les mœurs changent avec la fortune, & si elles peuvent être si alterées par les maux du corps, qu'elles s'écartent & s'éloignent de la Vertu, raconte que Periclès, dans cette maladie, étant visité par un de ses amis, [125] lui montra une espece de charme, que des femmes lui avoient pendu au cou, [126] voulant lui faire entendre qu'il falloit qu'il fût bien malade puisqu'il souffroit ces sottises-là.

Comme il étoit à l'extremité & sur le point de rendre l'ame, les principaux Citoyens, & les amis qui lui restoient, étoient dans sa chambre autour de son lit, & parloient de sa vertu, & de la grande puissance qu'il avoit euë, parcouroient ses exploits, & comptoient le nombre de ses victoires, car étant Général des Atheniens, il avoit érigé à l'honneur de sa Ville neuf trophées, pour autant de combats qu'il avoit gagnés. Ils discouroient donc ainsi entr'eux, croyant qu'il avoit déja perdu tout

125. *Lui montra une espece de charme, que des femmes lui avoient pendu au cou.*] Ces Charmes, qu'on donnoit comme des remedes éprouvés contre les maladies & contre certains maux, étoient fort en usage parmi les Payens, & ne sont pas inconnus parmi nous, car on voit encore des esprits foibles qui en sont infatuez. C'étoient de prétendus préservatifs faits avec les enchantemens de la Magie, ou sous certaines constellations ausquelles l'Astrologie judiciaire attribuoit de grandes vertus, & on les appelloit par cette raison *des remedes Physiques.* Tel est ce remede que Marcellus, quoique Chrétien, propose pour les maux d'estomac. *Ad stomachi dolorem remedium Physicum sic: In lapide Jaspide exsculpe draconem radiatum, ut habeat septem radios, & chan-*

tout sentiment, & qu'il ne pouvoit plus entendre; Mais il ne lui étoit pas échappé une seule parole de tout ce qu'ils avoient dit, & rompant tout d'un coup le silence, *Je m'étonne*, leur dit-il, *que vous conserviez si bien dans vôtre memoire, & que vous releviez si fort des choses auxquelles la Fortune a tant de part, & qui sont déja arrivées à tant d'autres Capitaines, & que vous oubliiez ce que j'ai fait de plus grand & de plus glorieux. C'est*, ajoûta-t-il, *que mon ministere n'a fait prendre le manteau noir à aucun de nos Citoyens.* Quel admirable personnage, non seulement par sa douceur, & par l'humanité, qu'il a toûjours conservées dans tant de grandes affaires, & au milieu de tant de haines & d'oppositions, mais encore par ce sentiment noble & genereux, qui lui faisoit regarder comme la plus grande de toutes ses grandes actions, de n'avoir jamais rien accordé à l'envie, ni à la colere, dans une puissance suprême, & de ne s'être jamais porté envers personne en implacable ennemi! Il me semble pour moi que cela seul, je

Ce que Periclès à l'agonie, dit à ses amis qui parloient de ses grands Exploits.

Quel est le plus grand & le plus glorieux Exploit d'un Prince, & de celui qui gouverne un Etat.

Belle reflexion de Plutarque.

claude auro, & utere in collo. „ Pour le mal d'estomac „ servez-vous de ce remede Physique; Gravez sur une „ pierre de jaspe un dragon rayonné, qui ait sept rayons, „ enchassez-le dans de l'or, & portez-le pendu au cou. Comme les femmes sont plus sujettes à cette superstition, Periclès ajoûte fort bien, *que des femmes lui avoient pendu au cou.*

126. *Voulant lui faire entendre qu'il falloit qu'il fût bien malade, puis qu'il souffroit ces sottises-là.*] Plutarque explique fort bien le sentiment de Periclès, qui avoit été trop bien instruit par Anaxagore pour donner dans de si grandes niaiseries & pour attendre quelque soulagement de ces preservatifs, que la superstition & l'erreur avoient inventées.

je veux dire la douceur de ses mœurs & de sa vie, qu'il conserva toûjours nette & pure, [127] suffit pour justifier le surnom d'*Olympien*, qui lui avoit été donné, & pour faire voir que ce n'étoit point pour lui un surnom ridicule & fastueux, mais au contraire qu'il lui étoit très-seant & très-convenable, & qu'il ne pouvoit lui être justement envié; [128] Car c'est ainsi que nous pensons & estimons tous que les Dieux, étant par leur nature la cause de tous les biens, & ne pouvant jamais être auteurs des maux, [129] sont à bon droit les Rois & les Maîtres du monde, non pas de la maniere que les Poëtes, pour

127. *Suffit pour justifier le surnom d'Olympien.*] Il est à souhaiter que tous les Princes, qui liront ces Vies, fassent attention à ce passage, & qu'ils soient bien penetrés de cette verité, que la douceur, la clemence, l'humanité sont les seuls moyens qu'ils ayent de s'attirer le respectable surnom d'*Olympiens*, c'est-à-dire de *Divins*, car ce n'est que par-là qu'ils peuvent ressembler à Dieu.

128. *Car c'est ainsi que nous pensons & estimons tous que les Dieux, étant par leur nature la cause de tous les biens, & ne pouvant jamais être auteurs des maux.*] C'est ce qui avoit porté quelques Philosophes à établir deux Principes, comme deux Dieux opposez, dont l'un étoit auteur du bien, & l'autre auteur du mal. Cette erreur, qui a été renouvellée par les Manichéens, est trop impie & trop grossiere pour n'être pas apperçuë. Mais ce passage de Plutarque, qui semble la favoriser, ne laisse pas de pouvoir être expliqué favorablement; Car Dieu n'est pas proprement l'auteur des maux, tout ce qu'il fait est juste & bon, & les maux que nous souffrons ne sont que l'effet de notre corruption fomentée par un mauvais Principe subordonné lui-même à Dieu, & la punition de nos crimes.

129. *Sont à bon droit les Rois & les Maîtres du monde.*] Dieu ne seroit pas moins le Roi & le Maître du monde

pour nous troubler, & pour nous donner de fausses idées par leurs impertinentes imaginations, nous les représentent dans leurs ouvrages, où ils se contredisent eux-mêmes; Car en parlant du lieu que les Dieux habitent, ils l'appellent une demeure ferme & inébranlable, qui n'est jamais agitée de vents, ni obscurcie de nuages, qui jouit toujours d'une douce serenité, & qui en tout temps est également éclairée par une lumiere pure, n'y ayant qu'un séjour comme celui-là, qui convienne à une Nature immortelle, & qui jouit de la souveraine felicité; [130] Et en même temps, ils nous dépeignent les Dieux [illegible] eux-[illegible]

C'est la description qu'Homere a fait du Ciel dans le vi. liv. de l'Odyssée.

[illegible]

de en deployant sa Justice, qu'en exerçant sa Bonté. Il est pourtant vrai que nous rendons nos premiers hommages à sa Bonté infinie, qui l'a porté à nous préparer ses bienfaits avant de nous creer. Aussi les Rois, qui à l'imitation de Dieu, dont ils sont l'image, quoi qu'ils portent l'épée pour punir, sont appellés, comme dit l'Ecriture, *bienfaiteurs*, & n'ont point pris le tire de *punisseurs* ou de *vengeurs*.

130. *Et en même temps ils nous depeignent les Dieux pleins de trouble, de haine, de colere.*] Il est vrai que la tranquillité de cette demeure, opposée au trouble & à la division qui regnent parmi les Dieux qui l'habitent, paroît étonnante au premier coup d'œil. Cette censure tombe sur Homere qui a fait cette description du Ciel dans le vi. l. de l'Odyssée & qui dépeint les Dieux tels que Plutarque le remarque ici. Mais c'est prendre ce grand Poëte trop au pied de la lettre. On ne veut pas justifier sa Théologie, qui est monstrueuse en une infinité de points, mais on ne peut pas raisonnablement croire que ce Poëte, homme de grand sens comme il étoit certainement, n'a pas vû ce que presente l'écorce de ces fictions. Elles ont donc un sens, dont l'allegorie est la seule clef, comme on l'a fait voir en beaucoup d'endroits. D'ailleurs sous ces fictions ingenieuses, il a voulu peindre ce qui arrive souvent chez les Princes & les

[illegible] Rois

eux-mêmes pleins de trouble, de haine, de colere & de toutes les autres passions indignes d'un homme, qui conserve encore quelque reste de bon sens, & quelque ombre de sagesse. Mais ces reflexions paroîtront peut-être la matiere d'un autre Traité.

D'ordinaire ce qui arrive après la mort des grands hommes d'Etat, fait connoitre la grandeur de leur perte.

[131] Les affaires, qui arriverent d'abord après la mort de Periclès, firent bien sentir aux Atheniens la grandeur de la perte qu'ils avoient faite, & leur en imprimerent dans le cœur un très-grand regret. Car ceux qui pendant sa vie avoient été le plus blessés de sa grande puissance, comme d'une lumiere qui les offusquoit, après sa mort n'eurent pas plûtôt essayé des autres Orateurs & Gouverneurs du Peuple, qu'il avouerent publiquement que jamais il n'y avoit eu d'homme plus moderé dans la severité, ni plus grave dans la douceur, & que cette puissance, si onereuse, à laquelle on donnoit le nom odieux de Monarchie ou de Tyrannie, parut alors avoir été la plus sûre défense & le plus fort rempart de l'Etat, tant il s'étoit glissé depuis sa mort dans le Gouvernement de mechanceté & de

Justice que les Atheniens rendent à Periclès après sa mort.

Rois; Leurs Palais paroissent le séjour du repos, de la tranquillité & des delices, pendant qu'ils sont eux-mêmes pleins de trouble, de haine, de colere, d'esprit de vengeance & le jouet de toutes les passions.

131. *Les affaires, qui arriverent d'abord après la mort de Periclès.*] Comme on peut le voir dans les Vies d'Alcibiade, de Nicias & de Lysandre. Periclès mourut la troisieme année de cette guerre du Peloponese, c'est-à-dire la derniere année de l'Olympiade LXXXVII.

de corruption, qui n'avoient osé éclater pendant sa vie, ou qu'il avoit toûjours tenu foibles & basses, en les empêchant de croître & de monter à un excès sans remede, par la licence & par l'impunité.

La débauche & la corruption, qu'un grand Prince retient pendant qu'il est en vie, profitent de sa mort pour se glisser dans l'Etat, & s'y debordent avec plus de furie.



F A-



FABIUS MAXIMUS.



PERICLES ayant été tel dans les choses dignes de memoire, dont la connoissance est parvenuë jusqu'à nous, il est temps de passer à Fabius Maximus, que nous avons à lui

1. *On dit qu'Hercule, étant devenu amoureux en Italie d'une Nymphe ou d'une femme du païs.*] Selon Denys d'Halicarnasse, Hercule n'eut en Italie que deux enfans, l'un nommé Pellas, qu'il eut de la fille d'Evandre, & l'autre nommé Latinus, qu'il eut d'une fille Hyberboréenne, qu'il avoit menée avec lui.

2. *Eut d'elle le premier Fabius.*] Ainsi la race des Fabiens étoit plus ancienne que Rome de quatre ou cinq cens ans. On ne peut pas douter qu'il n'y eût déja des Fabiens avant Rome bâtie, puisque Remus appella de ce nom ceux qui s'attacherent à lui.

3. *Duquel est descenduë la famille des Fabiens.*] Notre Langue n'a point de termes differens pour exprimer ce que les Romains appelloient *gens* & *familia*. *Gens* comprenoit toutes les branches, & *familia* ne comprenoit qu'une seule branche, une seule Maison. Nous sommes forcez de donner à notre mot *famille*, toute l'extension qu'ils donnoient à *gens*. Il suffit d'en avertir.

4. *Une des plus nombreuses & des plus illustres de Rome.*] Des plus nombreuses, car elle entreprit seule la guerre contre les Veiens, & envoya contre eux trois cens six Fabiens qui y furent tous tuez, la derniere année de l'Olympiade LXXV; & des plus illustres, car elle avoit été élevée aux plus grandes Charges, & il y avoit eu des Fabiens qui avoient été sept fois Consuls. Dans le Texte,

à lui opposer. [1] On dit qu'Hercule, étant devenu amoureux en Italie d'une Nymphe, ou selon d'autres, d'une femme du païs, près des rives du Tibre, [2] eut d'elle le premier Fabius, [3] duquel est descenduë la famille des Fabiens, [4] une des plus nombreuses & des plus illustres de Rome. Il y a des Auteurs qui écrivent que les premiers de cette Maison [5] furent anciennement appellez *Fodiens*, parce qu'à la chasse ils prenoient les bêtes avec des pieges & des fosses, car les Romains appellent encore aujourd'hui les creux, *des fosses*, & pour dire creuser la terre, ils disent *fodere*; & que dans la suite du temps par le changement de deux lettres, de *Fodiens*, ils furent appellez *Fabiens*. Cette

Fabiens descendus d'Hercule.

L'origine de ce nom.

te, au lieu de πολὺ il y a dans un Manuscrit πολύανδρον.

5. *Furent anciennement appellez* Fodiens.] Festus écrit qu'ils furent appellez *Fovii à Fovea*, & il en donne deux raisons qu'on peut voir au mot *Fovii*. Mais pourquoi ne pas croire plûtôt avec Pline, qu'ils furent appellez *Fabii, à Fabis*; à cause des Feves qu'ils savoient fort bien cultiver, comme les Lentulus & les Cicerons furent ainsi nommez à cause des pois & des lentilles? *Jam Fabiorum, Lentulorum, Ciceronum, ut quisque aliquod optime genus sereret*, Liv. XVIII. chap. 3. Cela convient à la simplicité de ces temps, où l'agriculture étoit la principale occupation des Heros.

IBID. *Furent anciennement appellez* Fodiens.] Festus tire bien le nom des Fabiens d'une mesme origine, mais un peu diversement; car il dit qu'au commencement, ils furent appellez *Foviens*, du mot Latin, *Fovea*, qui signifie un piege ou une fosse; parce que le premier de cette race fut engendré par Hercules, d'une femme à laquelle il eut affaire dans une fosse; ou parce que ce fils d'Hercules fut le premier qui inventa la façon de prendre les ours & les loups dans des pieges. Mais Pline L. XVIII. c. 3. donne à ce nom une derivation toute differente; car il dit que les premiers de cette race furent appellez Fabiens, à cause qu'ils s'adonnerent à cultiver les *Febves* à com-

Cette Maison a porté plusieurs grands Personnages, & [6] sur tout un Fabius Rullus, qui a cau-

comme les Lentules prirent leur nom des *Lentilles*, & les Cicerons, des *pois chiches*. Mez.

6. *Sur tout un Fabius Rullus, qui à cause de ses grandes actions, fut surnommé Maximus.*] Ce Fabius Rullus fut cinq fois Consul, & remporta plusieurs grandes victoires sur les Samnites, les Toscans & autres Peuples. Mais ce ne furent pas ses grandes actions qui lui acquirent le surnom de *Maximus*, qui ne lui fut donné que parce que pendant sa Censure il avoit fait quatre Tribus de toute la populace de Rome, qui avant lui étoit dispersée dans toutes les Tribus, & regnoit dans les Comices. Ces Tribus furent appellées *Tribus urbana*. Tite-Live IX. 46.

Ibid. *Il y en eut un nommé Fabius Rullus.*] Le nom de cet illustre personnage est escrit diversément en divers Auteurs. Car Plutarque tant en cet endroit, qu'en la Vie de Pompée, l'appelle Rullus, comme fait aussi Tite-Live L. XXX. 24. mais Pline L. VII. c. 41. l'appelle Rullianus, où Gelenius remarque qu'ès plus anciens manuscrits de Pline & de Tite-Live, ce nom se trouve escrit de la mesme sorte. Cependant plusieurs Auteurs l'appellent Q. Fabius Rutilianus, comme Tite-Live L. VIII. Valerius Maximus L. II. & III. chap. 2. Frontin L. II. c. 4. & l'Auteur des *Vies des Hommes Illustres*. On pourra voir les faits memorables de ce Fabius dans Tite-Live, és trois derniers livres de la premiere Decade, où l'on apprendra qu'il eut cinq fois l'honneur du Consulat, & fut aussi Dictateur & Censeur, & le premier des Fabiens acquit le surnom de Maximus, pour la cause que le mesme Autheur rapporte à la fin du IX. Livre, à quoy s'accorde Valerius Maximus L. II. c. 1. Quant à ce que Plutarque adjouste, que nostre Fabius fut le quatrieme en droite ligne aprés Fabius Rullus, il entend que Rullus fut son bisayeul, comme il dira plus clairement cy-aprés. Or est-il certain que le fils de Fabius Rullus eut nom Q. Fabius Gurges, comme fait foy Tite-Live L. XI. où il raconte, comme Fabius Rullus voulut aller à la guerre avec Fabius Gurges son fils, qui estoit Consul, en qualité de son Lieutenant, ce que Plutarque touche aussi dans le mesme endroit, & Valerius Maximus L. V. c. 7. Pline aussi L. VII. c. 41. ne nous laisse pas douter de cette verité, quand il dit : *Una familia Fabiorum in qua tres continui principes Senatus, M. Fabius Ambustus, Fabius Rullianus filius, Q. Fabius Gurges nepos.* „ En la seule famil-„ le

cause de ses grandes actions, fut surnommé *Maximus*, c'est-à-dire, *très-grand*.

De

„ le des Fabiens, il y a eu par continuelle succession „ trois Princes du Senat, M. Fabius Ambustus, Fabius „ Rullianus son fils, Q. Fabius Gurges son petit-fils. D'où l'on peut conclure que si Fabius Rullianus fut bisayeul de nostre Fabius, comme Plutarque asseure, sans doute M. Fabius Ambustus fut son trisayeul, & Q. Fabius Gurges fut son ayeul. Mais de dire certainement quel fut le fils de Fabius Gurges, qui engendra nostre Fabius, je crois qu'il n'est pas possible; puisque ni Plutarque, ni autre Autheur que j'aye leu; n'en font point de mention. Bien peut-on dire que le pere de nostre Fabius parvint au Consulat, parce que Valerius Maximus L. IV. c. 1. parlant de nostre Fabius escrit, *Fabius Maximus, cùm à se quinquies, & à patre, avo, proavo, majoribus suis sæpenumero consulatum gestum animadverteret.* „ Fabius Maxi„ mus considerant qu'il avoit été cinq fois Consul, & „ que son pere, son ayeul, son bisayeul, & ses autres „ ancestres, estoient souvent parvenus au Consulat". C'est pourquoy Glareanus conjecture probablement que le pere de nostre Fabius fut Q. Fabius Maximus Pictor, qui fut Consul l'an 485. de la fondation de Rome, parce que dans les Fastes Consulaires, on n'en trouve point d'autre portant le nom de Fabius Maximus, depuis Fabius Gurges, jusqu'à nostre Fabius. Certes j'approuve l'opinion de Glareanus, s'il faut croire indubitablement, suivant Plutarque, que Fabius Rullus fut le bisayeul de nostre Fabius. Mais s'il est permis de penser que Plutarque s'est peut-estre mesconté, & que Fabius Rullus fut l'ayeul, non le bisayeul de nostre Fabius, nous ne serons point en peine de chercher son pere, car il faudra dire que ce fut Fabius Gurges. Il est évident que Tite-Live est de cette opinion L. XXX. où parlant de la mort de nostre Fabius, il lui donne cet éloge, *Vir certè fuit dignus tanto cognomine, vel si nomen ab eo inciperet. Superavit paternos honores, avitos æquavit. Pluribus victoriis, & majoribus præliis avus insignis Rullus: sed omnia æquare unus hostis Annibal potest.* „ Certes ce fut un homme digne d'un „ si magnifique surnom, quand mesmes il l'auroit acquis „ tout de nouveau. Surpassant les honneurs de son pere, „ il esgala ceux de son ayeul. Il est vray que son ayeul „ Rullus se rendit illustre par plus de victoires & par de „ plus grands combats; mais avoir fait teste à Annibal, „ est un exploit qui peut esgaler tous ceux-là". Quant à

la

De ce Fabius Maximus, descend en droite ligne au quatrième degré, Fabius Maximus, dont nous écrivons la Vie, & [7] qui eut le surnom de *Verrucosus*, à cause d'une petite verruë qu'il eut sur la levre. Il fut aussi appellé *Ovicula* dans son enfance, c'est-à-dire, *petite brebis*, à cause de la douceur de son naturel & [8] de sa stupidité apparente ; car son esprit rassis & tranquille, son silence, le peu d'empressement qu'il avoit pour les plaisirs de son âge, la lenteur & la peine avec lesquelles il apprenoit ce qu'on lui enseignoit, la douceur & la complaisance qu'il avoit pour ses camarades, passoient dans l'esprit de ceux qui ne le voyoient pas de près, pour autant de marques de bêtise & de pesanteur d'esprit. Il n'y avoit qu'un petit nombre de gens qui reconnussent que cette immobilité venoit de profondeur, & qui entrevissent dans ce naturel une magnanimité incomparable & un courage de lion.

Fabius Maximus, appellé *Verrucosus*, & *Ovicula*.

Faux jugement que l'on faisoit des qualitez de Fabius dans son enfance.

Après ce premier âge, comme il fut excité par les affaires de la Republique, il fit bien-tôt voir à tout le monde [8] que ce qu'on prenoit pour

la suite des temps elle ne contrarie point cette opinion ; mais la favorise plustost, comme je feray voir clairement quand je parleray de l'année que Fabius mourut. Mez.

7. *Qui fut surnommé Verrucosus.*] Le surnom de *Verrucosus* est donné à Fabius dans les Fastes ; & par Pline L. XXXIV. c. 7. & par Tzetzes sur Lycophron. De l'un & l'autre surnom de *Verrucosus* & de *Ovicula*, l'Auteur des *Vies des Hommes Illustres* s'accorde avec Plutarque, & en rend les mesmes raisons. Mez.

8. *Que ce qu'on estimoit faineantise.*] Le Grec dit τὴν βοσκήματος ἀναισθησίαν, comme j'ay traduit ; mais Amiot a mis *bestise*, au lieu de *faineantise*. Mez.

9. *Et les terribles guerres qu'elle avoit à soutenir.*] Sur tout contre les Carthaginois, car c'étoit dans le temps de la premiere guerre Punique.

pour ſtupidité & pour pareſſe, étoit gravité; que ce qu'on appelloit timidité, étoit prudence, & que ce qui paſſoit pour une nature peſante & inſenſible, n'étoit que conſtance & que fermeté. Voyant donc la grandeur de la Republique, [9] & les terribles guerres, qu'elle avoit à ſoûtenir de tous côtez, il prepara ſon corps aux combats par l'exercice, comme les premieres armes que la Nature a données à l'homme, afin qu'il s'en ſerve dans les dangers, & il forma ſon diſcours comme un inſtrument propre à mener & à perſuader le Peuple, en l'accommodant parfaitement à ſes mœurs ſeveres, & au genre de vie qu'il avoit choiſi. Car ſon éloquence n'étoit ni affectée, ni chargée de graces inutiles & vaines, qui ne ſont propres que pour la pompe & l'oſtentation, mais pleine d'un bon ſens qui lui étoit propre, & qui donnoit à toutes ſes penſées & à toutes ſes ſentences, tant de force & de ſolidité, [10] qu'elles reſſembloient, dit-on, extremement à celles de Thucydide. [11] On conſerve encore aujourd'hui un de ſes Diſcours qu'il

Les diſcours un inſtrument pour mener les hommes.

Eloquence de Fabius, quelle.

10. *Qu'elles reſſembloient, dit on, extremement à celles de Thucydide.*] Car le ſtyle de Thucydide eſt court, ſerré, & a quelque choſe de guerrier. Il évitoit avec ſoin les graces inutiles & vaines de ceux que Platon appelle dans ſon Phedre λογοδαιδάλυς, c'eſt-à-dire, de ceux dont l'éloquence eſt trop variée & trop fleurie; & ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que bien qu'il fût du temps que cette éloquence énervée regnoit le plus, il reſiſta à la corruption, & comme dit Ciceron, *à talibus deliciis, vel potius ineptiis, abſuit.* „ Il ſe tint très-éloigné de ces dé„ lices, ou plutôt de ces inepties.

11. *On conſerve encore aujourd'hui un de ſes Diſcours.*] C'eſt ce Diſcours dont il eſt parlé dans le Traité *de la Conſolation* attribué à Ciceron, & qu'il appelle *inſignem ingenii, judicii, ordinis præſtantia.* „ Admirable pour l'eſprit, „ le

qu'il prononça dans une Assemblée du Peuple, à la louange de son fils, qui étoit mort après avoir été Consul.

Fabius Maximus [12] fut cinq fois Consul. [13] Dans son premier Consulat il triompha des Liguriens, qui après avoir été défaits dans une grande bataille, & avoir perdu leurs meilleures troupes, furent contraints de se renfermer dans leurs Alpes, & de cesser les incursions

Des Liguriens qui habitent les Alpes du côté de la mer Toscane.

„ le jugement & l'ordre „. Fabius étoit pourtant fort âgé quand il le composa, car le fils fut Consul dix ans seulement avant la mort du pere.

12. *Fut par cinq fois Consul.*] Fabius fut Consul la premiere fois l'an de Rome 521, ayant pour Collegue Man. Pomponius Matho, comme font foy les Fastes Capitolins & Zonaras, & parce qu'en mesme temps les Liguriens & les Habitans de l'Isle de Sardaigne s'estoient révoltez contre les Romains, à la suscitation des Carthaginois, Fabius alla faire la guerre aux Liguriens, & Pomponius aux Sardes, dont tous deux revinrent victorieux, & triompherent glorieusement. Zonaras adjouste qu'en haine de ce que les Carthaginois leur avoient suscité ces guerres, ils les envoyerent sommer de leur payer l'argent qu'ils leur devoient, par l'accord fait entr'eux à la fin de la premiere guerre Punique, & qu'ils eussent à leur quitter toutes les Isles, parce qu'elles leur appartenoient; & afin qu'ils declarassent mieux leur intention touchant la paix ou la guerre, ils leur firent presenter une pique & un caducée, afin qu'ils choisissent lequel ils voudroient. Les Carthaginois dirent qu'ils ne choisiroient point, mais que lequel des deux qu'on leur laissast, ils l'accepteroient volontiers. Ainsi les Ambassadeurs Romains s'en retournerent sans rien conclure, les uns & les autres apprehendans de commencer la guerre. Aule Gelle, Liv. X. ch. 27. dit presque la mesme chose touchant cette Ambassade, adjoustant que ce fut Fabius qui l'envoya aux Carthaginois. Le second Consulat de Fabius fut l'an 526. de la fondation de Rome, quand il eut pour Collegue Spurius Carvilius Ruga, comme on voit dans les Fastes, dans Zonaras, & dans Ciceron au livre de la Vieillesse, ce fut dix ans devant qu'Annibal passast en Italie. Son troisieme Consulat fut la quatrieme

anné-

sions & les ravages qu'ils faisoient dans les Provinces voisines.

[14] Quelques années après, Annibal étant entré en armes dans l'Italie, [15] & ayant gagné le combat de Trebia, s'avançoit à grandes journées par la Toscane, saccageant tout ce qui se trouvoit sur son chemin, ce qui jetta la consternation & l'épouvante dans Rome. Cette desolation fut precedée par des signes & par des Quinze ans après.

année de la seconde guerre Punique, & la 539. de la fondation de Rome, son compagnon fut Tiber. Sempronius Graccus, à qui on designa premierement pour Collegue L. Posthumius Albinus; mais cet Albinus estant decedé devant qu'entrer en possession de sa charge, on élut Claudius Marcellus en sa place; & parce qu'en l'élection de Marcellus il se trouva quelque deffaut, Fabius Maximus lui fut substitué, au rapport de Tite-Live, L. XXIII. Son quatrieme Consulat fut l'année suivante 540. de la fondation de Rome, quand il eut pour compagnon Marcellus Consul pour la troisieme fois, comme Plutarque touche ailleurs & Tite-Live escrit Liv. XXIV. Enfin Fabius fut Consul la cinquieme fois l'année 10. de la seconde guerre Punique, & la 545. de la fondation de Rome, ayant pour Collegue Qu. Fulvius Flaccus Consul pour la quatrieme fois. Ce fut alors que Fabius prit Tarente, comme rapporte Tite-Live, Liv. XXVII. MEZ.

13. *Dans son premier Consulat il triompha des Liguriens.*] Ce premier Consulat de Fabius tombe dans la troisieme année de l'Olympiade CXXXVI. 232. ans avant N. S. & la 520. de la fondation de Rome, sept ans après la premiere guerre Punique. Fabius triompha l'année suivante.

14. *Quelques années après.*] Plutarque laisse ici un vuide de quinze années; car Annibal entra en Italie sous le Consulat de Scipion & de Sempronius, la troisieme année de l'Olympiade CXL. l'an de Rome 535. l'an 216. avant l'Ere Chrétienne.

15. *Et ayant gagné le combat de Trebia.*] Il avoit gagné le combat du Tesin contre Scipion avant celui de Trebia contre Sempronius. Polybe décrit ces deux combats dans son Livre III. Amiot a fort mal fait de mettre, *ayant gagné la premiere bataille de Trebia.*

des prodiges épouvantables, les uns familiers & ordinaires aux Romains, comme ceux des foudres & des tonnerres, & les autres extraordinaires & inouïs. On dit que des boucliers avoient paru d'eux-mêmes tout couverts de sang; qu'on avoit moissonné des épics sanglans dans les

C'est ce que Tite-Live dit, *avoient sué du sang.*

16. *Et que le Ciel ayant paru se fendre & s'entr'ouvrir au dessus de la ville des Phaleriens, il en étoit tombé quantité d'Ecriteaux, dans l'un desquels on lut mot à mot, Mars prepare ses armes.*] Il me paroît que Plutarque n'a pas bien pris le sens de Tite-Live, qui rapporte ici deux prodiges très-differens Voici ses propres termes au commencement du Liv. XXII. *Faleriis cœlum findi visum, velut magno hiatu, quaque potuerit, ingens lumen effulsisse; sortes sua sponte attenuatas, unamque excidisse ita scriptam, Mavors telum suum concutit.* „ On vit à Phaleres le Ciel se fendre & s'en„ tr'ouvrir, & une grande lumiere remplir ce grand „ vuide. Les Sorts diminuerent & s'apetisserent d'eux„ mêmes, & il en tomba un où il étoit écrit, Mars „ prepare ses armes ". Plutarque de ces deux prodiges n'en fait qu'un. Ces Sorts ne tomberent pas du Ciel, Tite-Live parle des Sorts qui étoient gardez avec grand soin à Preneste dans un coffre d'olivier. Ils parurent diminuez, ce qui étoit déja d'un très-mauvais augure, & il en tomba un, où l'on vit écrit, &c.

17. *Quantité d'Ecriteaux.*] Quoiqu'il n'y eût rien de plus frivole & de plus vain que cette divination, c'est pourtant une curiosité raisonnable de vouloir savoir comment elle se pratiquoit, & ce que c'étoit proprement que ces Sorts & ces Ecriteaux. Ciceron dans le Liv. II. de la Divination, Sect. 41. nous en apprend toute l'Histoire. Il dit que dans les Archives de Preneste il étoit contenu qu'un homme des plus considerables de la ville, nommé Numerius Suffucius, fut averti par plusieurs songes réiterez & menaçans, d'aller entr'ouvrir un rocher dans un certain lieu; qu'il y alla, qu'il brisa ce rocher, & qu'il en sortit plusieurs Sorts, qui étoient de petits morceaux de bois de Roure bien taillez, où étoient écrites des predictions en caracteres anciens; qu'on les mit dans un coffre de bois d'olivier, & que quand on les consultoit, on ouvroit ce coffre, on faisoit mêler & brouiller tous ces Sorts par un enfant, qui ensuite en tiroit un, & c'étoit la réponse que l'on donnoit au consultant. Par le pas-

les champs d'Antium ; qu'il étoit tombé une pluye de pierres embrasées, [16] & que le Ciel ayant paru se fendre & s'entrouvrir au dessus de la ville des Phaleriens, il en étoit tombé [17] quantité d'Ecriteaux, dans l'un desquels on lut mot à mot, *Mars prepare ses armes*. Tout ce-

passage de Plutarque, il semble qu'on en tiroit plusieurs, & que des caracteres qui étoient gravez sur tous ces petits morceaux, en les rassemblant on en composoit ces Prophéties. Mais cela est dementi par ce passage de Ciceron, & plus formellement encore par celui de Tite-Live, que je viens de rapporter, par lequel il paroît clairement que chacun de ces Sorts contenoit une Prophetie entiere, comme celle-ci, *Mars prepare ses armes*. La fripponnerie des Prêtres se servoit habilement de ces Sorts selon l'occasion, car c'étoit une de leurs inventions pour tromper, & pour attirer un grand profit à leur Temple. *Tota res est inventa fallaciis aut ad quæstum, aut ad superstitionem*, dit fort bien Ciceron. Mais que peut-on dire sur ces mêmes Sorts, qui paroissoient quelquefois diminuez, apetissez, *sortes extenuatæ*, comme parle Tite-Live en plusieurs endroits, ce qui étoit d'un malheureux presage ? Apparemment ces Sorts étoient doubles ; il y en avoit de grands & de petits, & les Prêtres faisoient tirer les uns ou les autres selon qu'ils vouloient effrayer ou encourager. Le même Ciceron ajoûte que ces Sorts étoient fort décriez de son temps, qu'on ne s'en servoit plus, & que ce nom des Sorts de Preneste n'étoit plus connu que du vulgaire, toûjours tenace dans la superstition. Cependant par un passage remarquable de Suetone, il paroît qu'ils étoient encore en quelque consideration du temps de Tibere ; car il dit que cet Empereur forma le dessein de ruïner tous les Oracles voisins de Rome, mais qu'il en fut détourné par la majesté des Sorts de Preneste, sur ce que s'étant fait apporter le coffre bien fermé & bien cacheté, les Sorts ne s'y trouverent pas, & que ce coffre ne fut pas plûtôt rapporté dans son Temple, que les Sorts s'y trouverent à l'ordinaire. Il n'est pas difficile de reconnoître là l'adresse des Prêtres, qui voulurent conserver leur Oracle, & maintenir leur Temple dans son ancienne reputation. Preneste n'étoit pas le seul lieu où il y avoit de ces Sorts, il y en avoit à Antium, à Tibur & ailleurs.

cela n'étonna point le Consul Caius Flaminius;

Ibid. *Et en estoient tombez plusieurs petits escriteaux.*] C'est le sens de ces paroles Grecques, τῷ δ' ὑπὲρ Φαλερίους οὐρανῷ ῥαγῆναι δόξαντος, ἐκπίπτειν καὶ διασπείρεσθαι πολλὰ γραμματεῖα, &c. Quoyque le docte Lipse nous veuille faire croire, que Plutarque s'accorde avec Tite-Live, L. XXII. où parlant de ces mesmes prodiges, il dit: *Faleriis cœlum findi visum velut magno hiatu, quaque patuerit ingens lumen effulsisse: sortes sua sponte attenuatas, unamque excidisse ita scriptam, Mavors telum suum concutit.* „ On „ rapporta qu'au quartier des Faleriens, il sembla qu'il „ se fist une grande ouverture au Ciel, dont il sortit u„ ne merveilleuse lumiere: que les Sorts s'estoient exte„ nuez d'eux-mesmes, & qu'il en estoit tombé un, où „ ces paroles estoient escrites, Mars secouë son javelot. Pour avoir l'intelligence de ce passage, il faut sçavoir qu'on se servoit des Sorts en divers endroits d'Italie, pour en tirer quelque presage des choses à venir. Car Tite-Live, Liv. I. parle en plus d'un endroit des Sorts de la ville de Cæres, qui se trouverent aussi extenuez, & plusieurs Auteurs font mention des Sorts de la ville de Preneste, comme des plus certains & des plus fameux qui fussent en toute l'Italie. Ciceron sur tout L. II. de la Divination, nous apprend que ces Sorts estoient de petites pieces de bois de Rouvre, polies de tous costez, sur lesquelles estoient imprimez certains caracteres de lettres antiques; qu'ils furent trouvez miraculeusement dans un caillou, lorsqu'on le brisa, & qu'on les gardoit religieusement enfermez dans un coffre de bois d'olivier, qui estoit au Temple de la Fortune en la ville de Preneste; & enfin, que quand on vouloit avoir quelque connoissance de l'avenir par ces Sorts, on les faisoit tirer par un enfant. Suetone aussi en la Vie de Tibere, c. 63. parle de ce coffre où les Sorts estoient enfermez, lequel ayant esté transporté à Rome par le commandement de Tibere, les Sorts ne se trouverent plus dedans; mais quand on eut remporté le coffre en la ville de Preneste, les Sorts s'y trouverent comme auparavant. De dire maintenant en quelle maniere on devinoit par ces Sorts, cela n'est pas possible, puisque les anciens Auteurs ne nous l'apprennent pas; mais on peut conjecturer que cela se faisoit par le moyen des caracteres imprimez sur les Sorts, par la rencontre desquels se pouvoient former des mots, dont on tiroit quelque presage, où les caracteres mes-

nius, [18] qui, outre qu'il avoit naturellement beau-

mesmes seuls avoient quelque particuliere signification, comme il semble que les Allemans devinoient par les Sorts, au rapport de Tacite au livre qu'il a fait de leurs mœurs. Quoy que c'en soit, je ne sçaurois gouster la correction de Lipse, qui en tous les passages de Tite-Live où il y a, *Sortes extenuatæ*, ou *attenuatæ*, corrige, *extaniatæ*, c'est-à-dire, que les Sorts se trouverent delveloppez des bandeaux ou rubans, dont on avoit accoustumé de les tenir enveloppez. Car outre que Lipse ne sçauroit prouver par aucune autorité, qu'on tinst les Sorts enveloppez de bandeaux ou rubans, il est evident que cela n'eust pas esté un grand prodige; mais c'estoit bien chose plus étrange, qu'on trouvast les Sorts extenuez, c'est-à-dire plus petits & plus deliez qu'ils ne souloient estre. Joint que c'est une espece de temerité d'alterer tant de passages de Tite-Live, contre la foy non seulement de tous les Livres imprimez, mais encore de tous les manuscrits; attendu mesme que Julius Obsequens c. 31. parlant de ces mesmes prodiges, use des mesmes termes, *Sortes sua sponte attenuatæ.* J'adjouste qu'en matiere de prodiges, de songes & de visions, les Anciens prenoient à bon augure, quand les choses apparoissoient plus grandes & plus grosses qu'à l'ordinaire, & au contraire ils tenoient à mauvais presage, quand elles paroissoient plus petites & plus deliées qu'elles ne sont naturellement, comme le docte Saumaise a fait voir par plusieurs autoritez en ses Commentaires sur Solin p. 691. On peut conclure de tout ce discours, que Plutarque ne s'accorde point avec Tite-Live, mais il faut dire, ou qu'il n'a pas entendu ce passage de Tite-Live, si c'estoit son intention de l'exprimer, ou qu'il n'a point eu d'égard à Tite-Live, mais a suivi d'autres Auteurs. MEZ.

18. *Qui, outre qu'il avoit naturellement beaucoup d'audace & d'ambition, étoit encore enorgueilli de ses prosperitez precedentes.*] Polybe fait ce portrait de Flaminius, que c'étoit un grand Orateur, mais un très-mauvais General; & que d'ailleurs il étoit devenu superbe, & se confioit en ses forces. Il doutoit si peu de la victoire, qu'il y avoit dans ses troupes moins de soldats que de goujats, qui suivoient l'armée avec des chaînes pour enchaîner les ennemis.

beaucoup d'audace & d'ambition, étoit encore enorgueilli de ses prosperitez precedentes; [19] car tout fraîchement, contre toute sorte d'apparence, il avoit défait les Gaulois dans une grande bataille qu'il avoit donnée [20] contre les ordres exprès du Senat, & contre l'avis de Furius Calvus son Collegue.

Six ans auparavant, dans son premier Consulat. Fautes de Flaminius dans une bataille.

Quoique ces prodiges eussent rempli d'effroi la plûpart des esprits, Fabius n'en fut pas fort ému, [21] persuadé qu'il n'y a rien de plus incertain ni de plus frivole que tous ces signes; mais voyant que les ennemis étoient en petit nom-

Prodiges, signes frivoles.

19. *Car tout fraîchement, contre toute sorte d'apparence, il avoit défait les Gaulois.*] Plutarque dit que Flaminius avoit battu les Gaulois *contre toute sorte d'apparence*, parce qu'il avoit fait plusieurs grandes fautes. La premiere, d'avoir donné la bataille à des ennemis, qui étoient fort superieurs en nombre; la seconde, d'avoir méprisé les auspices & negligé les ordres du Senat; & la troisiéme, qui n'étoit pas la moins considerable, d'avoir mal rangé son Armée; car il la mit en bataille sur les bords du Pô, de maniere qu'il n'avoit laissé aucun espace à ses troupes pour pouvoir se retirer en arriere; de sorte que si elles avoient été obligées de reculer tant soit peu, elles auroient été renversées dans la riviere. Mais cette imprudence du Consul fut reparée par la prudence des Tribuns, à qui on dut la gloire du gain de cette bataille. Ceci arriva l'an de Rome 530. pendant le premier Consulat de Flaminius, qui eut pour Collegue P. Furius Piso. *Polyb.* Liv. II.

20. *Contre les ordres du Senat, &c.*] Cecy arriva la premiere fois que Flaminius fut Consul, avec P. Furius Philus, l'an 531, de la fondation de Rome, cinq ans devant qu'Annibal passast en Italie, comme Plutarque raconte plus au long en la Vie de Marcellus, & comme on peut le voir dans Polybe L. II. Six ans après, c'est à dire la seconde année de la seconde guerre Punique, & la 537. de la fondation de Rome, C. Flaminius fut Consul pour la seconde fois, ayant pour Collegue Cn. Servilius Geminus, & ce fut alors qu'il perdit la bataille auprès du lac de Thrasymene, comme rappor-

nombre, & bien informé qu'ils manquoient d'argent, il exhortoit les Romains à avoir patience, & leur conseilloit de ne point combattre contre un homme qui avoit une Armée exercée & aguerrie par un grand nombre de combats qu'elle avoit donnez sous lui, que la seule chose qu'il falloit faire, c'étoit d'envoyer du secours à leurs Alliez, s'assurer de leurs villes, & laisser consumer peu à peu les forces d'Annibal, comme une flamme qui éclairoit de loin, mais qui ne pouvoit être que de peu de durée.

Prudence de Fabius.

A-

portent Polybe L. III. & Tite-Live L. XXII. M r z.

21. *Persuadé qu'il n'y a rien de plus incertain ni de plus frivole que tous ces signes.*] Que Plutarque eût dit cela de Flaminius, c'étoit là son veritable caractere. Car Tite-Live dit de lui qu'il n'avoit pas la crainte des Dieux, *nec Deorum satis metuens erat*, & qu'il ne consultoit, ni les Dieux, ni les hommes, *nec Deos nec homines consulentem*. Avec ces sentimens il devoit se moquer des auspices & des prodiges, & les traiter de signes frivoles. Mais je doute que Plutarque ait pû le dire avec raison de Fabius, au moins je ne me souviens pas d'avoir rien lu qui puisse donner de lui cette idée, au contraire on sait qu'il ne fut pas plûtôt nommé Dictateur, qu'il blâma Flaminius d'avoir méprisé les auspices, & qu'il fit ordonner qu'on consultât les livres des Sibylles, ce qu'on ne faisoit jamais que lors qu'on avoit annoncé les prodiges les plus affreux. En un mot, Fabius étoit un Personnage trop sage & trop grave pour dementir & combattre si ouvertement la Religion qui regnoit alors, & qui porta le Senat à ordonner que ces prodiges fussent expiez par des sacrifices, par des prieres publiques, & par des offrandes. On donna à Jupiter une foudre d'or du poids de cinquante livres, & on fit à Junon & à Minerve d'autres riches presens. Si Fabius n'étoit pas ému de ces prodiges, ce n'est pas qu'il les méprisât, & qu'il s'en moquât, mais c'est qu'il esperoit de les rendre inutiles, en desarmant la colere du Ciel. En effet il ne negligea rien pour cela, comme nous le verrons dans la suite.

Imprudence & presomption de Flaminius.

Avec toutes ces raisons, [22] il ne put pourtant pas persuader Flaminius, qui dit, *qu'il ne souffriroit pas que la Guerre s'avançât jusqu'aux portes de Rome, & qu'il n'attendroit point à combattre pour elle au dedans de ses murailles, comme avoit fait autrefois Camillus.* En même temps il ordonna aux Tribuns de se mettre en marche avec les troupes; & comme il montoit lui-même à cheval, il arriva que sans aucune cause apparente [23] son cheval s'effaroucha & s'effraya si fort, qu'il le jetta par terre la tête la premiere. Cet accident ne le fit point changer de dessein, il alla au devant d'Annibal, comme il avoit resolu, & rangea son Armée en bataille près du lac de Thrasymene.

Tremblement de terre nullement senti dans la chaleur du combat.

Quand les deux Armées furent aux mains, il y eut un si grand tremblement de terre, que des villes entieres furent renversées, que les rivieres changerent leur cours, & que les montagnes furent entr'ouvertes, & leurs fonde-

22. *Il ne put pourtant pas persuader Flaminius.*] Flaminius ne fit cette faute que par une sotte ambition. Il voulut combattre avant que l'autre Consul l'eût joint, de peur qu'il ne partageât avec lui la gloire de cette victoire.

23. *Son cheval s'effaroucha & s'effraya si fort, qu'il le jetta par terre.*] Cette chute de cheval, qui parut de mauvais augure, fut suivie d'un autre signe qui ne fut pas expliqué plus favorablement, c'est que lors que l'Enseigne voulut arracher son étendard pour marcher, il ne put en venir à bout. Mais quelle merveille, dit Ciceron, qu'un cheval s'effraye, & qu'un Enseigne, qui voudroit peut être ne pas partir, ne se prenne que foiblement à arracher un étendard qu'il a enfoncé bien avant dans la terre?

24. *Fut tué dans ce combat.* Il fut tué par un Gaulois nommé Ducarius, qui le perça d'un coup de lance, après avoir tué son Ecuyer.

25. Et

demens découverts. Cependant aucun des combattans ne sentit cette violence. Le Consul Flaminius, après avoir fait des actions d'une force prodigieuse, & d'une hardiesse encore plus étonnante, [24] fut tué dans ce combat avec les plus braves de l'Armée, & les autres ayant été mis en fuite, on en fit un carnage horrible ; il en demeura quinze mille sur la place, [25] & on fit autant de prisonniers. Annibal fit chercher parmi les morts avec beaucoup de soin le corps de Flaminius pour l'enterrer avec tous les honneurs dûs à son courage, mais il fut impossible de le trouver, & l'on ne sut jamais ce qu'il étoit devenu.

Flaminius tué au combat de Thrasymene.

Tite-Live ne met que six mille prisonniers.

Le corps de Flaminius ne peut être trouvé.

[26] Quant à la défaite de Trebia, ni le Consul, qui en écrivit au Senat, ni celui qui en porta la premiere nouvelle à Rome, ne dirent la chose comme elle étoit ; ils deguiserent tous la verité, [27] en faisant entendre que la victoire avoit été douteuse. Mais à celle-ci, le

25. *Et autant de prisonniers.*] Tite-Live L. XXII. & Val. Maximus L. I. c. 6. ne mettent que six mille prisonniers. Mez.

26. *Quant à la défaite de Trebia.*] Elle arriva l'an de Rome 535. Le Consul, qui fut battu, étoit Tiberius Sempronius Longus, Collegue de Pub. Cornelius Scipio. C'étoit la premiere annee de la seconde guerre Punique.

Ibid. *Or quant à la premiere desfente devant Trebia.*] Cette bataille de Trebia est descrite par Polybe L. III. & par Tite-Live L. XXI. Le Consul qui la perdit, s'appelloit Tib. Sempronius Longus, & son Collegue P. Cornelius Scipion. Ce fut l'an de Rome 536. le premier de la seconde guerre Punique. Mez.

27. *En faisant entendre que la victoire avoit été douteuse.*] Le Consul Sempronius écrivit au Senat que le mauvais temps lui avoit arraché la victoire des mains.

le Préteur Pomponius ne l'eut pas plûtôt apprise, qu'il assembla le Peuple, & sans user d'aucun détour, il lui dit, *Romains*, [28] *nous avons été battus dans un grand combat, notre Armée est taillée en pieces, & le Consul Flaminius a été tué. Voyez donc ce que vous avez à faire pour votre salut & pour la sûreté de Rome.*

Ces paroles répanduës sur cette multitude, comme un vent orageux, qui tombe sur la vaste mer, remplit la ville d'agitation & de trouble; l'alarme & la consternation étoient si grandes que personne ne pouvoit, ni donner, ni prendre conseil. Enfin ils tomberent pourtant tous d'accord que les affaires étoient reduites en un tel état, qu'on avoit necessairement besoin de la supreme puissance, qu'on ap-

28. *Nous avons été battus dans un grand combat.*] Il ne dit que ces mots, *nous avons été battus*. Le reste fut ajoûte par ceux qui entendirent cette premiere nouvelle.

29. *Fabius fut nommé Dictateur.*] Il n'y avoit que les Consuls qui pussent nommer le Dictateur, & comme Servilius étoit à l'Armée, son Collegue Flaminius ayant été tué, le Peuple nomma Fabius Prodictateur, & Tite-Live nous apprend que ce ne fut qu'en consideration de la gloire de ce Personnage, que ses descendans obtinrent la permission de mettre dans ses titres *Dictateur*, au lieu de *Prodictateur*. Cela me paroît remarquable.

IBID. *Fabius fut élu Dictateur.*] On peut apprendre de Tite-Live & de tous les autres Auteurs de l'Histoire Romaine & de Plutarque mesme en la Vie de Marcellus, que le Peuple mesme n'élisoit jamais le Dictateur; mais il appartenoit à l'un des Consuls de nommer pour Dictateur celui qu'il vouloit, ou, ce qui arrivoit le plus souvent, celui que le Peuple ou le Senat lui presentoit. Or en cette occasion, le Consul Flaminius étant mort, & l'autre Consul estant absent, & l'urgente necessité ne permettant pas d'user de dilation, on fit ce qui ne s'estoit jamais pratiqué; car le Peuple confera à Fabius l'autorité

appelle *Dictature*, & d'un homme capable de l'exercer avec beaucoup de courage & d'autorité; Qu'il n'y avoit que le seul Fabius Maximus, en qui la grandeur d'ame & la gravité de moeurs répondissent à la dignité & à la majesté de cette Charge, & qu'il étoit encore dans l'âge où l'esprit trouve dans le corps assez de force pour executer les desseins qu'il a formez, & où la hardiesse est temperée par la prudence.

Cet avis ayant été generalement reçu, [29] Fabius fut nommé Dictateur; [30] il choisit pour General de la Cavalerie Lucius Minucius; & la premiere chose qu'il demanda au Senat, ce fut de pouvoir monter à cheval à l'Armée, [31] car cela étoit expressément défendu au Dictateur par une Loi fort ancienne, soit que l'on fît

Fabius nommé Dictateur.

Le Dictateur combatoit toûjours à pied.

rité souveraine, sous le titre, non de Dictateur, mais de Prodictateur, comme qui diroit Vicedictateur, au rapport de Tite-Live L. XXII. Cela fut fait l'année mesme du Consulat de Flaminius, à sçavoir l'an 537. de la fondation de Rome. Mez.

30. *Il choisit pour General de la Cavalerie* Lucius *Minucius.*] Polybe & Tite-Live appellent ce General, ou ce Mestre de Camp General de la Cavalerie, *Marcus Minucius*, & non pas *Lucius*. C'étoit M. Minucius Rufus.

Ibid. *Lucius Minutius.*] Ce Maistre de la Cavalerie est nommé par Tite-Live L. XXII. Marcus Minutius Rufus, Polybe L. III. l'appelle Marcus Minutius, & bref tous les autres Auteurs qui parlent de lui, lui donnent le prenom de Marcus; si bien que ou Plutarque a failli, l'appellant Lucius, ou son texte est depravé. Mez.

31. *Car cela n'estoit pas permis au Dictateur.*] Nous avons une preuve de cette coustume dans Tite-Live L. XXIII. où il dit: *Dictator M. Junius rebus divinis perfectis, latoque, ut solet, ad populum, ut equum escendere liceret.* „ Le „ Dictateur M. Junius ayant accompli ce qui concernoit „ le service des Dieux, & obtenu du Peuple, comme „ c'est la coustume, qu'il pust monter à cheval". Il fal-

fit consister la plus grande force des Romains dans l'Infanterie, & que l'on crût par cette raison qu'il falloit que le General demeurât à la tête des bataillons sans jamais les quitter, soit que cette charge étant d'ailleurs en toutes choses d'une autorité souveraine, & fort voisine de la Tyrannie, [31] on voulût que le Dictateur parût au moins en cela avoir besoin du Peuple. Fabius donc, pour faire d'abord connoitre la grandeur & la majesté de la Charge dont il étoit revêtu, & pour rendre ses Citoyens plus obéissans & plus souples, [32] sortit precedé par vingt-quatre Licteurs qui portoient les faisceaux; & voyant approcher l'autre Consul, il lui envoya faire commandement par un Licteur, de renvoyer les faisceaux qu'on portoit devant lui, de quitter toutes les marques de sa Dignité consulaire, & de venir le trouver comme simple particulier.

C'est pourquoi Denys d'Halicarnasse l'appelle *une Tyrannie élective*.

Le Consul Servilius, son Collegue Flaminius ayant été tué.

Ensuite après avoir commencé par offrir des

falloit donc que le Dictateur obtinst cela du Peuple, & Plutarque se contrarie aucunement, qui dit que Fabius demanda au Senat la permission de monter à cheval, & adjouste incontinent après, qu'en cela le Dictateur avoit besoin de secourir à la souveraine puissance du Peuple. Mez.

31. *On voulût que le Dictateur parût au moins en cela avoir besoin du Peuple.*] Mais Plutarque vient de dire que Fabius demanda cette permission au Senat, c'est donc du Senat qu'il avoit besoin, & non pas du Peuple. Il n'y a pas d'apparence que Plutarque soit tombé dans une si grande contradiction en si peu de lignes; ce passage doit être expliqué favorablement. Fabius proposa sa demande au Senat qui fit confirmer & ratifier la permission par le Peuple; car il est constant que celà dépendoit du Peuple, comme nous le voyons par Tite-Live, Liv. XXIII. *Dictator M. Junius Pera rebus divinis perfectis, latoque, ut solet, ad populum ut equum ascendere liceret, &c.*

32. Sor-

des vœux & des sacrifices, ce qui est le plus beau & le plus juste de tous les commencemens, & après avoir remontré au Peuple que la défaite de Thrasymene ne venoit point de la lâcheté des Soldats, mais de la negligence de leur General, & du mépris qu'il avoit eu pour les choses saintes & pour les auspices, il les exhorta à ne pas craindre leurs ennemis, à honorer les Dieux, & à desarmer leur colere. En quoi faisant, il ne travailloit pas à remplir leur esprit de superstition, mais à affermir par la pieté leur courage, & à dissiper leurs craintes par une ferme confiance dans la protection du Ciel.

Il n'y a rien de plus beau ni de plus juste que de commencer toutes ses actions par la priere.

Beau jugement de Plutarque.

[34] Alors furent consultez les Livres Saints, qu'ils appellent Livres des Sibylles, ces Livres qu'ils tiennent si secrets, & qui leur ont été souvent si utiles; [35] & l'on assure que l'on y trouva des Propheties, qui s'accordoient parfaitement avec les évenemens de ce temps-là; mais il n'étoit pas permis de les divulguer, ni de

Les Propheties des Sibylles ne devoient pas être divulguées.

33. *Sortit precedé par vingt-quatre Licteurs.*] Ceci ne se passa pas dans Rome, mais à la campagne après que Fabius se fut mis en marche pour aller se mettre à la tête des troupes.

34. *Alors furent consultez les Livres Saints, qu'ils appellent les Livres des Sibylles.*] Du temps de Fabius les trois Livres, que la Sibylle avoit vendus à Tarquin, & dont j'ai rapporté l'Histoire ailleurs, étoient encore en nature, ils durerent jusqu'à l'embrasement du Capitole du temps de Sylla. Ceux qu'on mit à la place étoient supposez pour la plûpart, comme on le connoissoit par les Acrostiches, chose inconnuë dans ces anciens temps.

35. *Et l'on assure que l'on y trouva des Propheties, &c.*] Les Decemvirs, après avoir consulté ces Livres, se garderent bien d'en publier les predictions; ils rapporterent seulement au Senat ce qu'il falloit faire, & ce que ces Livres ordonnoient.

de les faire connoître. [36] Après quoi le Dictateur, en pleine assemblée du Peuple, [37] voua aux Dieux ce qu'ils appellent *le Printemps sacré*, c'est-à-dire, qu'il promit de leur sacrifier tout le fruit que porteroient dans le Printemps pro-

Vœu du Printemps Sacré.

36. *Après quoi le Dictateur en pleine assemblée du Peuple, voua aux Dieux.*] Ce n'étoit pas le Dictateur qui faisoit le vœu, mais le Pontife.

37. *Voua aux Dieux ce qu'ils appellent le Printemps sacré.*] Vouer le Printemps sacré, c'étoit vouer de consacrer aux Dieux tout ce qui naîtroit depuis le premier de Mars jusqu'au premier de Mai. Et au commencement les enfans, qui naissoient dans ce temps-là, étoient compris dans ce vœu; mais ensuite on adoucit cette coûtume, & on prit le parti de specifier dans le vœu ce qu'on promettoit, *Quod ver attulerit ex suillo, ovillo, caprino, bovillo grege.* On peut voir les remarques sur Festus au mot *ver sacrum.*

IBID. *Qu'il leur sacrifieroit tout le fruit, &c.*] Cette sorte de vœu s'appelloit en Latin, *ver sacrum*, c'est-à-dire, printemps sacré, comme font foy Tite-Live l. XXII. Servius sur le 7. de l'Æneide, Nonius & Festus. Ces deux derniers avec Tite-Live derechef l. XXXIV. nous apprennent que le printemps sacré comprenoit tout le bestail qui estoit né entre les Calendes de Mars, & le dernier jour de May. Or quant aux Romains, on ne trouve point qu'ils comprissent en ce vœu le fruit des femmes, c'est-à-dire les enfans; mais Festus & Strabon l. V. assûrent bien que d'autres Peuples d'Italie, qui pratiquoient ce vœu, lorsqu'ils estoient en quelque grand danger, y comprenoient aussi les enfans qui naissoient durant ce printemps-là, & parce qu'ils trouvoient trop cruel de les sacrifier comme les autres animaux, ils les élevoient jusqu'en âge d'adolescence, & alors après les avoir voilez, les jettoient hors de leurs confins, afin qu'ils allassent chercher d'autres terres, & d'autres lieux pour habiter. MEZ.

38. *Il voua aussi de faire jouër les grands Jeux.*] C'est-à-dire, les Jeux Romains, qui ne furent d'abord que des Tournois dans le Cirque. Mais on y ajoûta ensuite le spectacle du Theatre, c'est-à-dire, qu'on y joignit les Jeux Sceniques. C'est pourquoi Plutarque dit mot à mot, *qu'il voua les Jeux de musique & de la scene.*

IBID. *Et feroit celebrer des Jeux de musique en pleine scene.*]

prochain les brebis, les chevres, les vaches, & les truyes, dans les plaines, les montagnes, les prairies, & sur les rivieres de toute l'Italie. [38] Il voua aussi de faire jouër les grands Jeux,

scene.] Tite-Live l. XXII. parlant de cecy dit: *Ejusdem rei causa ludi magni voti.* „ Pour le mesme sujet, on voua de „ faire les grands Jeux. Or nous apprenons de Tite-Live mesme l. I. que le Roy Tarquinius Priscus ayant pris la ville d'Appioles, dont il remporta un gros & riche butin, fit celebrer des Jeux beaucoup plus magnifiquement que n'avoient jamais fait les autres Rois ses predecesseurs, & qu'alors fut designé le lieu du Cirque, qui depuis fut appellé Maximus, c'est-à-dire très grand, & on distingua les places des Senateurs & des Chevaliers; enfin ce qu'on fit exhiber en ces Jeux, furent des courses de chevaux, & des combats d'hommes à coups de poing; & depuis ces Jeux furent celebrez tous les ans solemnellement & furent appellez Jeux Romains ou grands Jeux. Asconius Pædianus sur la premiere action contre Verrès, dit aussi que les Jeux Romains furent instituez sous les Rois, & furent appellez grands Jeux, parce qu'ils furent faits avec grande despense, car on y employa la somme de deux cents mille sesterces. Il adjouste l'opinion de quelques uns qui disoient, qu'ils furent appellez grands Jeux, parce qu'ils se faisoient à l'honneur du Dieu Consus, ou de Neptune, & à l'honneur des grands Dieux, c'est-à-dire des Lares ou Dieux tutelaires de la ville de Rome, dont il conclut que les grands Jeux estoient les mêmes que les Circenses. Mais cette opinion ne se peut accorder avec ce que dit Tite-Live; car il est certain que les Jeux Circenses, qu'on faisoit à l'honneur de Consus ou de Neptune, furent instituez par Romulus, comme nous avons fait voir en sa Vie. Ce qui a meu Asconius de confondre les Jeux Romains avec les Circenses appellez Consualia, c'est que les Jeux Romains en leur premier commencement se faisoient au Cirque, & il y avoit des courses de chevaux, comme Tite-Live rapporte. Neanmoins on voit la difference, en ce que les uns furent instituez par Romulus, les autres par Tarquinius Priscus, & les Jeux appellez Consualia se faisoient à l'honneur de Consus ou de Neptune; mais les grands Jeux ou les Jeux Romains se celebroient à l'honneur de Jupiter, Junon & Minerve, comme dit clairement Cice-

Jeux, [39] jusqu'à la somme de trois cens trente-

te-

son en l'oraison 7. contre Verrès. Que ferons-nous donc à Plutarque, qui transfere ces Jeux du Cirque à la Scene? Nous dirons qu'encore que les Jeux Romains le plus ordinairement fussent des Jeux Circenses, quelquefois neanmoins on les faisoit Sceniques, & il me suffit pour preuve de mon dire d'alleguer ce passage de Tite-Live L. 31. *Ludi Romani Scenici eo anno magnificè apparateque facti ab Ædilibus, Curulibus L. Valerio Flacco, & L. Quinctio Flaminio biduum instaurati sunt.* „ Les Jeux Romains Sceniques furent faits cette année-là magnifiquement & avec apparat, par les Ædiles Curules L. Valerius Flaccus, & L. Quinctus Flaminius durant deux jours continuels. M E Z.

39. *Jusqu'à la somme de trois cens trente-trois mille sesterces, trois cens trente-trois dixains, & un tiers, ce qui revient à quatre-vingts.*] Ce passage avoit été si mal traduit, qu'il étoit impossible de faire quadrer la somme Romaine avec la somme Grecque. Plutarque parle ici des sesterces & des dixains (*denarii*) qui eurent cours dans cette seconde guerre Punique, après l'entrée d'Annibal en Italie. L'évaluation que Plutarque fait de cette monnoye Romaine à la monnoye Grecque de son temps, doit servir à nous faire connoître precisement le prix qu'il donne aux dixains & aux sesterces. Nous savons certainement que la drachme vaut dix sols. Les quatre vingt-trois mille cinq-cens-quatre-vingt-trois drachmes & deux oboles, sont donc justement 41791. liv. 13. s. 4. d. de notre monnoye. Pour trouver cette somme dans le compte Romain, Plutarque a pris le dixain à dix sols comme la drachme, & le sesterce à deux sols six deniers. Car de cette maniere les trois cens trente-trois mille sesterces, avec les trois cens trente-trois dixains & un tiers, font de même 41791. l. 13. s. 4. d. ainsi les deux sommes quadrent. Mais comme cette somme paroît bien forte pour ces temps-là, je suis persuadé que Plutarque a été trompé par ce passage de Tite-Live, qui en parlant de ce vœu, dit dans le livre 22. *Ejusdem rei caussa ludi magni voti æris trecentis triginta tribus millibus trecentis triginta tribus, triente.* „ Pour „ le même sujet on voua les grands Jeux jusqu'à la somme de trois cens trente-trois mille trois cens trente trois asses, & un tiers". Plutarque a cru que le mot *æris* signifioit des sesterces, mais il ne signifie que des

asses,

te-trois mille sesterces, trois cens trente-trois di-

asses, dont les dix faisoient le dizain, & qui valoient par consequent un sol. Ainsi selon l'Historien Latin, toute la somme de trois cens trente trois mille trois cens trente-trois asses & un tiers, ne faisoit que 16666. l. 13. s. 4. d. de notre monnoye, ce qui revient à trente-trois mille trois cens trente-quatre drachmes, & deux oboles de la monnoye Grecque. Cela suffit pour l'éclaircissement de ce passage de Plutarque, qui est très-considerable & très-important, car il peut nous servir de tarif, pour l'évaluation des monnoyes Grecques & Romaines.

IBID. *La somme de trois cents trente-trois sesterces, &c.*] L'une des moindres monnoyes des Romains eu égard à la valeur, estoit une piece de cuivre, qui s'appelloit As, dont les deux & demi valoient un sesterce, prenant ce mot au genre masculin, & les dix asses valoient un denier. Mais quand le mot de sesterce estoit pris au genre neutre, alors le sesterce valoit mille des premiers sesterces, c'est à dire 250. deniers, ou 2500. asses. Or encore que le denier Romain valust un peu plus que la drachme Attique, si est-ce que la difference estant petite, les Auteurs Grecs ordinairement mettent une drachme pour un denier, quand ils veulent reduire à la monnoye Grecque, ce que Plutarque fait en plusieurs endroits, & particulierement en cestuy-cy, où la supputation se trouve fort juste. Car prenant le sesterce au genre neutre, les 333 sesterces valent 83250 deniers, ou drachmes, à quoy si l'on adjouste 333 deniers & un tiers, toute la somme monte precisément, ce que dit Plutarque, à sçavoir 83583 drachmes, & deux oboles, parce que la drachme valoit six oboles, si bien que deux oboles estoient le tiers d'une drachme. On ne peut donc soupçonner qu'il y ait aucune depravation au texte de Plutarque, puisque tous ces nombres se rencontrent si justement; mais il y a bien de l'apparence, que le passage de Tite-Live, où il est parlé de cette mesme somme, n'est pas exempt de faute, puisqu'il dit: *Ejusdem rei causa ludi magni voti aeris* CCCXXXIII. *millibus triente.* „ Pour ce mesme sujet on voua de faire les grands „ Jeux, jusques à y despenser trois cens trente trois mille „ asses & un tiers." Car la somme de Tite-Live, n'est quasi que le quart de la somme de Plutarque. Je sçais bien que Budée s'efforce de corriger Tite-Live, & que Rualdus le corrige encore d'une autre façon, mais ni l'une ni l'au-

tre

dixains, & un tiers, ce qui revient à quatre-vingt trois mille cinq cens quatre-vingt trois drachmes, & deux oboles de notre monnoye Grecque. Il seroit bien difficile de rendre raison pourquoi on specifioit précisément cette somme, à moins qu'on ne veuille faire valoir en cette rencontre la vertu du nombre ternaire, en disant [40] que c'est de sa nature un nombre parfait, [41] le premier des nombres impairs, & le commencement de la pluralité, & qu'il embrasse & comprend les premieres diffe-

Vertu du nombre ternaire.

tre correction ne fait point que la somme de Tite-Live arrive à celle de Plutarque, & je ne crois pas qu'on puisse gagner ce point, sinon qu'on lise dans Tite-Live: *Sestertiûm* CCCXXXIII *millibus* CCCXXXIII *denariis triente.* C'est à dire, *jusques à la somme de trois cents trente trois mille sesterces, trois cents trente trois deniers & un tiers.* Et il faudra prendre le mot sesterce en genre masculin, afin que les 333900 sesterces de Tite-Live, soient autant que les 333 sesterces de Plutarque. MEZ.

40. *Parce que c'est un nombre parfait.*] Il ne faut pas entendre ceci suivant la definition du nombre parfait qui est dans Euclide l. 7. où il veut que le nombre parfait soit celui qui est égal à toutes ses parties aliquotes jointes ensemble, comme sont 6 & 28. Car si on se veut regler aux definitions d'Euclide, le ternaire est plustost nombre deffaillant, que parfait. Mais Plutarque suit l'opinion des Pythagoriciens & Platoniciens qui tenoient le ternaire pour nombre parfait, pour plusieurs raisons que je pourrois alleguer, si je voulois ici m'esgarer sur ce sujet. Quand Plutarque dit aussi, que le ternaire est le commencement de multitude, il parle à la mode des Grecs, qui ont trois nombres en leurs declinaisons, le singulier, le duel, & le pluriel; & parlant de plusieurs choses, n'usent point ordinairement du pluriel, s'il n'y en a plus de deux, c'est à dire trois, pour le moins. Enfin quand Plutarque dit que le ternaire comprend en soy les premieres differences des nombres, j'entens par ces premieres differences, le pair & l'impair, parce que ce sont les premieres differences que les Auteurs ayent remarquées entre les nombres, & je crois que Plutarque veut dire, que le ternaire comprend l'impair, parce que lui-

ferences, & les premiers élemens de tous les nombres, qu'il assemble & unit.

Fabius donc en portant le Peuple à élever son esprit vers la Divinité, & à mettre toute sa confiance en elle, le rendit plus tranquille sur l'avenir, & pour lui, mettant toute l'esperance de la victoire en lui-même, comme persuadé que Dieu n'accorde des succès heureux qu'à la vertu & à la prudence, il marche contre Annibal, non pas dans le dessein de le combattre, 42 mais resolu de miner la vigueur de

Fabius porte le Peuple à mettre toute sa confiance en Dieu.

Tranquillité, effet de la confiance en Dieu.

Dieu ne favorise, ni l'imprudence, ni la lâcheté.

lui-mesme est impair actuellement, & il comprend veritablement le binaire, qui est le principe des nombres pairs. MEZ.

41. *Le premier des nombres impairs, & le commencement de la Pluralité.*] Car *un* n'est pas nombre, *deux* n'est que division, & par consequent le *trois* est le premier nombre impair, qui ayant en lui un commencement, un milieu & une fin, comprend les premieres differences, & embrasse les premiers élemens de tous les nombres, c'est pourquoi on a dit que trois étoit *tout*. On l'a appellé aussi *le nombre sacré*, & on le croyoit le plus propre & le plus convenable pour toutes les choses qui regardoient la Religion.

42. *Mais resolu de miner la vigueur de son Armée.*] Le seul avantage que les troupes d'Annibal avoient sur celles de Fabius, c'étoit la vigueur & la hardiesse que leur inspiroient leurs victoires. Ils étoient encore superieurs en Cavalerie; mais les Romains avoient sur Annibal d'autres avantages, qui étant bien menagez devoient necessairement leur procurer la victoire, car ils faisoient des levées très-facilement, & ils avoient toutes sortes de vivres & de munitions, qui leur étoient portés en abondance par les derrieres, de sorte que pourvus de toutes les choses necessaires, ils n'étoient pas obligez d'aller au fourrage, & de sortir de leur camp. Fabius les tenoit là, épiant toûjours les occasions de tomber sur les Carthaginois, qui alloient fourrager jusqu'à ses retranchemens, ce qui arrivoit fort souvent; Fabius en tuoit tous les jours quelques-uns, & par ce moyen il affoiblissoit ses ennemis, & augmentoit le courage de ses troupes.

de son Armée par la longueur du temps, de le reduire à la derniere disette par son abondance, & de consumer le petit nombre de ses troupes, par ses nombreuses Legions.

Car Annibal étoit superieur en Cavalerie.

Dans cette vuë, pour se mettre hors d'état d'être insulté par la Cavalerie d'Annibal, il campoit toûjours sur les hauteurs, dans les lieux les plus inaccessibles. Il ne bougeoit quand l'ennemi se tenoit en repos, & quand l'ennemi marchoit, il le suivoit & le côtoyoit, paroissant toûjours aux environs sur le haut des montagnes, dans une distance assez grande pour ne pouvoir être forcé à combattre malgré lui, & aussi assez commode pour faire craindre aux ennemis que par ces delais il n'attendoit que le moment favorable pour les attaquer & pour les prendre à son avantage. Mais traînant ainsi les choses en longueur, il se faisoit mepriser de tout le monde, & étoit fort decrié dans son camp. Les ennemis même le regardoient comme un homme qui n'avoit, ni vertu, ni courage. Annibal fut le seul qui jugea bien de sa grande habileté, & qui comprit la maniere dont il avoit resolu de le combattre; c'est pourquoi il vit bien qu'à quelque prix que ce fût, il falloit l'attirer au combat, ou par adresse ou par force, qu'autrement c'étoit fait des Carthaginois, qui par là étoient reduits à ne pouvoir se servir des armes en quoi ils étoient les plus forts, & à voir perir & se consumer inutilement celles en quoi

Fabius méprisé & décrié dans son Armée.

Annibal seul juge bien de son habileté.

43. *L'appellant tout haut le Pedagogue d'Annibal.*] Car les fonctions d'un Pedagogue, c'est de suivre les enfans, de les mener par tout, & de les ramener; c'est pourquoi dans le *Phormion* de Terence, Phædria, qui n'avoit d'au-

quoi ils étoient les plus foibles, & dont ils manquoient, c'est-à-dire, l'argent & les hommes. Il eut donc recours à toutes les ruses, à tous les stratagemes, & pour ainsi dire, à tous les tours de Palestre, dont il put s'aviser, comme un bon Athlete qui n'oublie rien pour trouver quelque prise sur son ennemi. Tantôt il s'approchoit de son camp, & lui donnoit des allarmes; tantôt il s'en éloignoit pour l'obliger à le suivre & à decamper, tâchant par toute sorte de moyens de le tirer de la resolution qu'il avoit prise de ne point hazarder de combat.

Annibal n'oublie rien pour attirer Fabius à un combat.

Mais Fabius, convaincu que le parti, qu'il avoit pris, étoit le meilleur & le plus expedient, y demeura toûjours ferme. Le seul homme qui lui faisoit de la peine, c'étoit Minucius, General de la Cavalerie, lequel brûlant d'impatience de combattre, & faisant le brave mal à propos, gagnoit les bonnes graces de l'Armée, en lui inspirant une furieuse ardeur d'en venir aux mains, & en la remplissant d'esperances vaines, de maniere que les soldats se moquoient ouvertement de Fabius, [43] l'appellant tout haut *le Pedagogue d'Annibal*, & qu'ils élevoient jusqu'au Ciel Minucius, l'appellant grand Personnage, & General plein de valeur & digne de Rome.

Fabius appellé Pedagogue d'Annibal.

Ces louanges augmenterent encore la presomption & la fougue de Minucius, [44] jus-

d'autre consolation que de suivre sa maitresse.
Sectari, in ludum ducere & reducere,
est appellé Pedagogue,
Quid Padagogus ille, qui Citharistriam.

Railleries que Minucius faisoit de Fabius. Amiot a gâté cet endroit qui est fort beau, & qu'il n'a nullement entendu.

44 jusques là que se moquant des campemens de Fabius sur les montagnes, il disoit par tout, *que leur Dictateur leur choisissoit au moins de beaux Theatres pour leur faire voir commodément les ravages & les incendies de l'Italie*, & il demandoit aux amis de Fabius, *si se défiant de la terre, comme d'un poste peu sûr, il n'iroit pas camper dans le Ciel avec son Armée, ou si c'étoit pour se derober aux ennemis, qu'il alloit se cachant dans les brouillards & dans les nuës.*

Les amis de Fabius lui conseilloient, & le pressoient de combattre. Belle reponse de Fabius.

Les amis de Fabius lui rapportoient tous ces discours, & lui conseilloient de mettre fin à ces medisances & à sa honte par un combat; mais sans s'émouvoir, il leur dit, *Ce seroit alors que je me montrerois bien plus timide que je ne leur parois, si la crainte de leurs railleries & de leurs injures me faisoit changer de resolution. Quand on craint pour sa Patrie, on*

Quand on ne craint

44. *Jusques là que se moquant des campemens de Fabius.*] Tite-Live fait sur cette audace de Minucius une reflexion, qu'on ne sera peut-être pas fâché de lire ici. Il dit, „ que Minucius s'élevoit par l'art de rabaisser ses „ superieurs, & que cet art, quoique très-mauvais, s'est „ fortifié, & s'est accru par les trop grands succès d'un „ nombre infini, qui s'en sont servis très-utilement, *Premendorumque superiorum arte, quæ pessima ars nimis prosperis multorum successibus crevit, sese extollebat.* Cet art n'est pas dechu de notre temps.

45. *Dans les campagnes de Casinum.*] Ce n'étoit pas seulement pour le fourrage qu'Annibal vouloit gagner Casinum, sa principale vue étoit de se mettre en état d'empêcher Fabius de secourir ses Alliez, & il l'auroit fait s'il avoit occupé ce poste.

46. *Mais les guides n'ayant pas bien entendu à cause de la prononciation étrangere.*] Annibal en traînant la seconde syllabe de *Casinum*, prononça ce mot, comme s'il avoit été de quatre syllabes, au lieu de trois, & c'est ce qui fit la méprise des guides qui entendirent *Casilinum*.

47. La

on craint sans honte, au lieu que de s'étonner pour l'opinion des hommes, & de se laisser abattre à leurs calomnies & à leurs reproches, c'est à faire à un homme indigne d'un si grand commandement, & qui est l'esclave de ceux dont il doit être le maître, & qu'il doit retenir & corriger quand ils pensent mal.

que pour sa Patrie, on craint sans honte.

Après cela Annibal tomba dans une fort grande méprise; car voulant s'éloigner de Fabius, & mener son Armée dans des lieux où il pût trouver du fourrage, il commanda aux guides de le conduire d'abord après souper [45] dans les campagnes de Casinum; [46] mais les guides n'ayant pas bien entendu, à cause de la prononciation étrangere, jetterent son Armée dans les extremitez de la Campanie, près de la ville de Casilinum, au milieu de laquelle passe [47] le fleuve Lothronus, que les Romains appellent Vulturne. C'est un païs en-

Guides d'Annibal trompez par la mauvaise prononciation d'un mot.

47. *Le fleuve Lothronus.*] Polybe le nomme *Athurnus.* Mais ce nom est corrompu, ou dans Polybe, ou dans Plutarque.

IBID. *Le fleuve Lothronus, que les Romains appellent Vulturnus.*] Le Grec dit, ὁ Λοθρόνος ποταμὸς, ὃν Οὐυκτυρένον οἱ Ρωμαῖοι καλοῦσιν, où il est certain qu'il faut corriger Οὐυλτοῦρνον, parce que tous les Historiens & Geographes qui parlent de Catilina, appellent cette riviere Vulturnus. Mais quant à l'ancien nom de ce fleuve, que Plutarque dit avoir esté Lothronus, encore qu'il ne se trouve point, que je sçache, en aucun autre Auteur, si est-ce que je ne l'ay pas voulu obmettre en ma traduction, comme Amiot a fait, parce que la seule autorité de Plutarque nous peut persuader que ce fleuve s'appelloit ainsi anciennement, comme aussi dans le fragment du livre des rivieres du mesme Plutarque, on rencontre plusieurs noms anciens de fleuves, qu'on ne sçauroit trouver dans aucun des autres Auteurs que nous manions aujourd'huy. Au reste dans Polybe Liv. III. le fleuve Vulturnus est appellé Athyrnus, mais je crois que c'est une faute. MEZ.

environné de montagnes coupées par un vallon, qui s'étend jusqu'à la mer, où les eaux du fleuve, qui s'y decharge, font de grands marais & des bancs de sable fort profonds, suivis d'une rade fort dangereuse, où l'on ne peut trouver nul abri.

Connoissance des chemins très-necessaire à un General.

Quand Annibal fut engagé dans cette vallée, Fabius, qui connoissoit parfaitement les chemins, fit occuper l'issuë de ce detroit par un corps de quatre mille hommes, plaça le reste de son Armée sur les hauteurs des environs, & avec ses meilleures troupes, & les plus legeres tombant sur l'arrieregarde des Carthaginois, il mit toute leur Armée en desordre, & leur tua huit cens hommes. Annibal voulut donc se retirer d'un lieu si desavantageux, & ayant appris la bevuë de ses guides, & le danger où ils l'avoient jetté, il les fit tous mettre en croix; mais parce qu'il desesperoit de pouvoir forcer & chasser les ennemis, qui étoient maîtres des hauteurs, & que ses troupes étoient extremement abbattuës, & decouragées de se voir prises comme dans un piege sans esperance d'en pouvoir jamais sortir, il resolut de tromper ses ennemis par ce stratageme; il ordonna que l'on prît deux mille bœufs de ceux qu'on avoit enlevez, qu'on leur attachât à chaque corne une torche faite de sarmens ou de brossailles seches, & qu'à l'entrée de la nuit, sur un signal qui seroit donné, on allumât ces torches, & qu'on chassât ces bœufs vers les sommets des montagnes, du côté des détroits & des passages que gardoient les ennemis.

Fabius met toute l'Armée d'Annibal en desordre.

Selon Tite-Live, il ne fit mettre en croix que leur Capitaine.

Stratageme d'Annibal.

Pendant qu'on prepare tout ce qui est necessaire pour l'execution de cet ordre, de son

cô-

côté il range son Armée en bataille sur la brune, & la fait avancer au petit pas. Les bœufs, tandis que le feu qu'ils portoient à leurs cornes fut petit, & ne brûla que les torches, marchoient lentement vers les montagnes. Les Pasteurs & les Bouviers, qui gardoient leurs troupeaux sur les collines, étoient émerveillez de voir ces torches, qui éclairoient tous les lieux d'alentour, & ils pensoient que ce fût une Armée, qui marchoit en bel ordre à la clarté des flambeaux; mais si-tôt que les cornes brûlées dans la racine porterent le feu jusqu'au vif, & que les bœufs, agitez par la douleur, & secouant leurs têtes, se furent tout couverts de flammes les uns les autres, alors ils ne garderent plus de rang, ni de route certaine; effarouchez, & pleins de douleur & de rage, ils se mirent à courir comme furieux à travers ces montagnes, la tête & la queuë enflammées, & mettant tout en feu sur leur chemin. Ce fut un terrible spectacle pour ceux qui gardoient les détroits, car ces torches leur paroissoient des flambeaux portez par des hommes. Ils s'effrayent & se troublent, pensant que les ennemis viennent les assaillir & les enfermer de tous côtez. Pas un n'a le courage de garder son poste, ils s'enfuyent tous vers leur camp, & abandonnent les passages. L'Infanterie legere d'Annibal s'en saisit en même temps, & donne le loisir au reste de l'Armée de défiler sans crainte & sans danger avec tout le gros butin qu'elle traînoit avec elle.

Fabius sentit dès la nuit même que c'étoit une ruse d'Annibal; car quelques-uns de ces bœufs s'étant écartez, étoient tombez entre ses

mains, mais parce qu'il craignoit quelque embuscade pendant les tenebres, il se contenta de tenir toute la nuit ses troupes sous les armes, & à la petite pointe du jour, [48] il tomba sur les derniers bataillons de cette Infanterie legere; il se fait là plusieurs escarmouches dans ces détroits; Ces bataillons sont mis en desordre, jusqu'à ce qu'Annibal s'en étant apperçû, fit passer du front à la queuë quelques troupes d'Espagnols, hommes legers & dispos, & accoûtumez à gravir sur les roches & sur les montagnes. Les Espagnols donnerent si à propos sur les Romains pesamment armez qu'ils en tuerent un fort grand nombre, & obligerent Fabius à se retirer, ce qui augmenta encore beaucoup le mépris où il étoit, & les mauvais bruits qui couroient de lui. Car ayant renoncé à la force ouverte pour reduire Annibal par sa bonne conduite & par sa prudence, il se trouvoit au contraire qu'en cela même il s'étoit laissé vaincre par son ennemi. De plus, Annibal voulant enflammer davantage la colere des Romains contre lui, n'eut pas plûtôt appris qu'il y avoit près de là des ter-

Habileté d'Annibal.

Annibal oblige Fabius à se retirer.

Fabius encore plus méprisé.

48. *Il tomba sur les derniers bataillons.*] Polybe écrit que ce fut sur l'Infanterie qu'Annibal avoit envoyée pour occuper les hauteurs après en avoir chassé les ennemis.

49. *Les rendroit tous pour deux cens cinquante drachmes.*] Tite-Live dit, *argenti pondo bina & selibras in militem præstaret.* „ Qu'il donneroit deux livres & demie d'argent „ pour chaque soldat ". Ce qui nous apprend que les cent drachmes des Grecs, c'est-à-dire, la mine, faisoient le *pondo* des Romains, la livre, & que cette livre valoit cinquante livres de notre monnoye. Cela nous doit servir de regle pour évaluer toutes les sommes dont il est parlé dans les anciens.

IBID.

terres qui lui appartenoient en propre, qu'il ordonna à ses troupes de brûler & de ruiner tous les environs, & leur défendit de toucher à celles de Fabius, & y mit lui-même des Gardes pous empêcher qu'on n'y fît aucun tort, & qu'on n'en detournât la moindre chose.

Anibal épargne les terres de Fabius pour le rendre suspect.

Cette nouvelle portée à Rome donna encore plus de prise à la cabale, & plus de force à la calomnie. Les Tribuns ne cessoient de declamer contre lui dans les Assemblées du Peuple, excitez & poussez principalement par Metilius, qui n'agissoit point en cela par aucune haine particuliere qu'il eût pour Fabius, mais il étoit proche parent de Minucius, General de la Cavalerie, & il esperoit que le blâme, que l'on donneroit à Fabius, tourneroit à l'avantage & à la gloire de son Collegue. Le Senat étoit aussi fort irrité, & n'approuvoit nullement le Traité qu'il avoit fait avec Annibal pour le rachat des prisonniers; car il étoit convenu qu'on rendroit homme pour homme, & que celui qui en auroit encore de son côté, [49] les rendroit tous pour deux cens cin-

Les Tribuns declament à Rome contre Fabius.

Le Senat blâme le Traité de Fabius avec Annibal pour le rachat des prisonniers.

C'est-à-dire, pour cent vingt-cinq livres, la rançon d'un soldat.

IBID. *Deux cens cinquante drachmes d'argent pour teste.*] Tite-Live, Liv. XXII. parlant du mesme prix, met, *Argenti pondo bina & selibras* : „ Deux livres d'argent, & „ demi livre ". Dont on peut tirer cette consequence, que les cent drachmes, c'est-à-dire la Mine Attique, pesoit une livre. Mais si Plutarque fait bien ou non d'esgaler la livre Grecque avec la Romaine, c'est un point que je ne veux pas decider ici, de peur de m'enfoncer trop avant dans la matiere des monnoyes & des poids des anciens. Quant à ce que Plutarque adjouste, que l'eschange estant fait, Annibal se trouva 240. prisonniers Romains de reste, Tite-Live en met 247. MEZ.

cinquante drachmes par tête. L'échange fait sur ce cartel, il se trouva qu'Annibal avoit encore deux cens quarante-sept Romains. Le Senat refusa d'envoyer leur rançon, & fit de grandes plaintes de Fabius, [50] lui reprochant que, contre la dignité & la majesté de Rome, & au grand prejudice de la Republique, il rachetoit des hommes, qui ayant les armes à la main, avoient été assez lâches pour devenir la proye de leurs ennemis.

Fabius, informé de tous ces emportemens du Senat, souffrit patiemment sa colere, mais parce qu'il se trouvoit sans argent, & qu'il ne pouvoit se resoudre, ni à manquer de parole, ni à abandonner ses Citoyens, il envoya son fils Quintus-Fabius à Rome, avec ordre de vendre ses terres, & de lui en apporter l'argent. Cela ayant été executé avec toute la diligence possible, & Quintus étant de retour à l'Armée avec l'argent, [51] Fabius envoya à Annibal le prix dont il étoit convenu, & retira les prisonniers. La plûpart voulurent le rembourser dans la suite ; mais il ne voulut rien prendre, & leur donna à tous leur rançon.

Fabius rachette les prisonniers de son argent, & refuse d'en être remboursé.

Après

[50]. *Lui reprochant que contre la dignité & la majesté de Rome.*] C'est un sentiment qu'il faudroit donner aux Romains dans une Ode ; & c'est ainsi qu'Horace fait parler Regulus dans l'Ode V. du Livre III. Mais je doute fort que le Senat eût ces pensées en cette occasion : Aussi Tite-Live n'en dit pas un seul mot, au contraire, il fait entendre que cet article de la rançon ayant été proposé plusieurs fois au Senat, & le Senat differant toûjours de faire compter l'argent, parce que Fabius avoit fait cet échange sans sa participation, *quoniam non consuluisset patres*, enfin il prit le parti d'envoyer son fils à Rome, &c.

[51]. *Fabius envoya à Annibal le prix dont il étoit convenu.*]

Après cela Fabius, étant rappellé à Rome par les Prêtres pour les sacrifices, laissa son Armée à Minucius, & ne se contenta pas de lui ordonner, comme son Dictateur, de ne combattre en aucune maniere, il prit encore la voye du conseil comme son ami, & eut même recours aux prieres. Mais il ne fut pas plûtôt parti, que Minucius oublia ses ordres & ses remontrances, & s'attacha à harceler l'ennemi. Un jour entre autres, comme il eut appris qu'Annibal avoit envoyé au fourrage la plus grande partie de son Armée, il attaqua ceux qui étoient restez dans le camp, en tua un grand nombre, leur fit craindre à tous qu'il ne les forçât dans leurs retranchemens, & après que toutes les troupes d'Annibal furent rentrées, [52] il se retira en sûreté sans avoir fait aucune perte. Ce succès lui inspira un orgueil & une arrogance sans bornes, & remplit son ame d'une audace pleine de temerité.

Fabius rappellé à Rome, laisse l'Armée à Minucius.

Il lui ordonne, & le conjure de ne pas combattre.

Minucius contre ces ordres, attaque le camp d'Annibal avec succès.

Aussi-tôt on envoya à Rome la nouvelle de cet avantage, qu'on exageroit en des termes fort pompeux. Fabius, en l'apprenant, dit *qu'il ne craignoit rien tant que la bonne fortune*

Bon mot de Fabius. Il n'y a rien de plus à craindre

nn] Cela montoit à une somme assez considerable, car le rachat de ces deux cens quarante sept prisonniers, à deux cens cinquante drachmes chacun, ou cent vingt-cinq livres, revenoit à soixante-un mille sept cens cinquante drachmes, c'est à dire, à trente mille huit cens soixante quinze livres de notre monnoye.

52. *Il se retira en sûreté sans avoir fait aucune perte.*] D'autres écrivent qu'il perdit cinq mille hommes, & que les Carthaginois n'en perdirent que mille de plus. C'est pourquoi Tite-Live écrit, *Tamen in tam pari prope clade famam egregiæ victoriæ cum vanioribus litteris magistri equitum Romam perlatam*; & en parlant de cet avantage, il dit, *læto verius dixerim, quam prospero eventu pugnatum.*

que la bonne fortune d'un General imprudent & temeraire.

ne de Minucius. Mais le Peuple, plein de joye & d'esperance, courut à la place, & le Tribun Metilius, montant sur la Tribune, lui fit un long discours, où il exaltoit extremement Minucius, & accusoit ouvertement Fabius, non pas de mollesse & de lâcheté, mais de perfidie, enveloppant dans la même accusation les premiers & les plus puissants de Rome, & faisant entendre [53] *que dès le commencement, ils leur avoient attiré cette guerre pour opprimer le Peuple, & qu'ils avoient mis la ville sous la domination d'un Monarque souverain & independant, qui par ses remises donneroit le temps à Annibal de s'affermir dans leur païs, & de faire venir d'Afrique une nouvelle Armée, qui acheveroit de le rendre maître de l'Italie.*

Discours de Metilius contre Fabius.

Fabius ne daigne pas se justifier, & presse son départ pour aller châtier Minucius.

Fabius se presentant pour parler à son tour, ne daigna pas se justifier des accusations du Tribun, mais haussant la parole, il dit, *que sans perdre inutilement le temps, on pensât à achever les sacrifices & les saintes ceremonies, afin qu'il s'en retournât promptement à l'Armée pour châtier la temerité de Minucius, qui contre ses ordres avoit attaqué l'ennemi*.

A ces paroles, il s'éleva un grand bruit & un grand tumulte parmi le Peuple, qui craignoit avec raison pour la vie de Minucius. Car le Dictateur a pouvoir de mettre en pri-

Pouvoir du Dictateur.

53. *Que dès le commencement ils leur avoient attiré cette guerre.*] C'est le sens du mot *ἐπαγαγέσθαι* du texte, & ce qui le prouve, c'est que Plutarque explique Tite-Live qui écrit, liv. XXII. *Bellum accersitum in Italiam ab nobilibus, &c.*

IBID. *Que dès le commencement ils leur avoient attiré cette guerre.*] Le Grec dit de mesme, *καὶ πρώτους ἐπαγαγέσθαι*

prison, & de faire mourir qui bon lui semble sans autre formalité, & ils pensoient tous que puisque Fabius avoit renoncé à sa douceur naturelle, il falloit que sa colere fût si grande, qu'il n'y auroit aucun moyen de l'appaiser. C'est pourquoi, pleins de respect & de crainte, ils se calmerent & se tinrent tous en repos. Le seul Metilius, que sa charge de Tribun mettoit en sûreté, & rendoit inviolable, car c'est la seule qui subsiste & qui retienne son autorité quand il y a un Dictateur, toutes les autres étant supprimées, pressoit extremement le Peuple, le conjurant de ne pas abandonner Minucius, & de ne pas souffrir qu'il eût le sort de T. Manlius, à qui son propre Pere Manlius Torquatus avoit fait trancher la tête, parce qu'il avoit remporté une victoire signalée, & avoit été couronné, il l'exhorta à dépouiller Fabius de cette puissance tyrannique de la Dictature, & de se mettre entre les mains de Minucius, qui seul vouloit & pouvoit les sauver.

Le Tribunat, la seule charge qui subsiste pendant la Dictature.

Le Peuple ému par ces discours, n'osa pourtant pas contraindre Fabius à déposer la Dictature, quoiqu'il fût tombé dans un grand mépris; il ordonna seulement que Minucius partageroit avec lui le commandement de l'Armée, & auroit dans la guerre une puissance égale à celle du Dictateur, nouveauté jusqu'a-

Le Peuple ordonne que Minucius partagera le commandement de l'Armée avec Fabius.

γενέσθαι τὸν πόλεμον ἐξ ἀρχῆς, dont Amiot s'éloigne fort, quand il traduit, *que dès le commencement ils avoient tenu moyen de tirer cette guerre en longueur.* Tite-Live. L. XXII. fait aussi dire à Varron, *bellum accersitum in Italiam ab nobilibus,* „ que les nobles avoient attiré la guerre en Italie. M m 2.

L'année ſuivante. Second Dictateur.

qu'alors inconnuë, & qu'on revit bien-tôt pour la ſeconde fois aprés la défaite de Cannes ; car [54] le Dictateur M. Junius étant au camp, on élut à Rome Fabius Buteo ſecond Dictateur, pour remplir le Senat extremement diminué par la mort d'un fort grand nombre de Senateurs, qui avoient été tuez à cette bataille. Mais il y eut cette difference, que Fabius Buteo, aprés qu'il eut paru en public, & qu'il eut nommé les Senateurs, renvoya ſur l'heure même ſes Licteurs, & ſe derobant à la foule, qui le ſuivoit pour lui faire honneur, il ſe mêla parmi le Peuple, & demeura ſur la place vaquant à ſes affaires domeſtiques, comme ſimple particulier.

Modeſtie remarquable d'un Dictateur.

Les Romains, aprés avoir égalé Minucius à leur Dictateur, croyoient bien que celui-ci trouveroit ſa puiſſance conſiderablement affoiblie par ce partage, & qu'il en ſeroit extremement humilié ; mais ils ne connoiſſoient pas ce perſonnage ; [55] Fabius ne crut point que leur ignorance pût être un malheur pour lui ; mais comme le ſage Diogene répondit à quelqu'un,

L'ignorance des autres ne peut être un malheur pour nous.

54. *Le Dictateur M. Junius eſtant au camp.*] Cette Hiſtoire eſt dans Tite Live l. XXIII. qui au livre precedent rapporte comme Junius fut creé Dictateur la meſme année ſeconde de la guerre, en laquelle le Conſul Flaminius avoit eſté deffait auprés de Traſymene. Mez.

55. *Fabius ne crut pas que leur ignorance pût être un malheur pour lui.*] Au lieu de *ἀγνοίαν ignorance*, M. Bigot corrigeoit *ἀνοίαν*, *folie*, car j'ai trouvé ce mot écrit de ſa main à la marge de ſon exemplaire ; ce mot eſt plus fort, & l'autre plus doux & plus poli.

56. *Fut inſenſible à cette injure.*] Car il avoit cette confiance, dit Tite-Live, que le Peuple, en lui égalant Minucius en puiſſance, n'avoit pu le lui égaler dans l'Art de s'en ſervir & de commander. *Satis fidens haudquaquam cum imperii jure artem imperandi æquatam.*

57. Car

qu'un, qui lui disoit *ces gens-là se moquent de toi*; *Et moi*, lui dit-il, *je ne me tiens point moqué*, jugeant fort bien que ceux-là sont seuls moquez qui donnent lieu à la moquerie, & en sont émus & troublés : tout de même Fabius, pour ce qui le regardoit, [56] fut insensible à cette injure, donnant par là une preuve bien manifeste de la verité de cet Axiome de quelques Philosophes, *qu'un homme de bien & un honnête homme ne peut être deshonoré ni injurié*. Mais par rapport au bien public, il étoit très-fâché de cette imprudence du Peuple, qui venoit de donner à un temeraire le moyen de satisfaire à la guerre sa folle ambition. Craignant donc que troublé par la vaine gloire, & aveuglé par son orgueil, il ne se hâtât de faire quelque faute irreparable, il partit de Rome sans qu'on le sût.

Etant arrivé au camp, il trouva Minucius, non plus un homme traitable, mais plein de fierté & d'arrogance, & [57] qui prétendoit commander l'Armée à son tour. [58] C'est à quoi Fabius ne voulut jamais consentir, & pour l'éviter, Prudence de Fabius.

57. *Car il vouloit avoir l'autorité de commander à toute l'Armée à son tour.*] Polybe L. III. ne s'accorde pas avec Plutarque en ceci; car au contraire il dit que Fabius remit au choix de Minutius de commander à son tour à toute l'Armée, ou d'en prendre la moitié; mais Tite-Live Liv. XXII. est du coste de Plutarque. MEZ.

58. *C'est à quoi Fabius ne voulut jamais consentir.*] Plutarque suit ici Tite-Live, qui ecrit que Minucius vouloit que tour à tour ils commandassent chacun l'Armée, un ou plusieurs jours, & que Fabius s'y opposa, voyant bien que c'étoit le moyen de tout perdre. Polybe dit pourtant tout le contraire, car il dit en propres termes, Liv. III. pag. 253. que Fabius donna le choix à Minucius, ou de commander chacun tour à tour l'Armee, ou de partager les Legions, & que Minucius aima mieux

ter, il aima mieux partager avec lui les troupes, trouvant qu'il y avoit moins de danger à lui en laisser commander toûjours la moitié, que de le souffrir un seul jour à la tête de toute l'armée. [59] Il retint donc pour lui la premiere & la quatrieme Legion, & donna à Minucius la seconde & la troisieme. Ils partagerent de même la Cavalerie & les troupes des Alliez.

Tite-Live dit tout le contraire.

Minucius ne pouvoit se tenir qu'il ne se vantât & ne se glorifiât hautement, que pour l'amour de lui on avoit rabaissé & ravallé la majesté de la souveraine puissance. Et Fabius ne cessoit de lui remontrer que *s'il étoit sage, il verroit bien que ce n'étoit pas contre Fabius qu'il avoit à combattre, mais contre Annibal. Que si pourtant il en vouloit à toute force à son Collegue, il avoit à lui proposer un combat fort honnête & fort glorieux, c'étoit de faire en sorte qu'il parût par toutes ses actions que lui, qui avoit été si honoré par le Peuple, & qui avoit remporté la victoire par ses suffrages, il ne veilloit pas avec moins de soin au salut, & à la sûreté de ses Citoyens, que celui qui en avoit été si maltraité.* Minucius prit cette remontrance pour une raillerie de vieillard, & se mettant à la tête des troupes, qui étoient à ses ordres, il alla camper dans un lieu separé. Annibal étoit très-bien informé de tout ce qui se passoit entre eux, & il étoit sans cesse à épier l'occasion d'en tirer avantage. En-

Sage remontrance de Fabius à Minucius.

Minucius se moque de cette remontrance.

A quinze cens pas de Fabius. Polyb.

que les Legions fussent partagées. Le meilleur avis étoit sans doute, ce partage des troupes; comme la suite le prouva manifestement. Quelle apparence donc que ce fût l'avis de Minucius, plûtôt que celui de Fabius? Un homme aussi vain & aussi temeraire que Minucius auroit-il pris le parti le plus sage & le moins capable de flatter son

Entre l'Armée de Minucius & celle d'Annibal, il y avoit une petite colline, dont il n'étoit pas bien difficile de se rendre maître, & qui, étant occupée, pouvoit fournir à une Armée un camp très-commode & très-sûr. La plaine d'alentour, à la voir de loin, paroissoit toute unie, parce qu'elle étoit nuë, & entierement découverte; mais elle avoit pourtant en divers endroits des ravins, des cavernes & autres creux assez profonds. Voilà pourquoi Annibal ne voulut pas se saisir de cette hauteur à la derobée comme il le pouvoit facilement, mais il la laissa là comme une amorce pour attirer l'ennemi au combat. Ruse d'Annibal.

Si-tôt donc qu'il eut vu que Minucius s'étoit separé de Fabius, il jetta la nuit de l'Infanterie & quelque Cavalerie dans ces creux & dans ces ravins, & le lendemain, dès que le jour fut assez grand, il envoya à la vuë de l'Armée ennemie, un petit détachement s'emparer de ce poste, afin d'engager l'ennemi à le disputer. Cinq cens hommes de cheval, & cinq mille hommes de pied. Polyb.

Cela réussit comme il l'avoit prévu; Minucius détacha d'abord son Infanterie legere; il la fit soûtenir ensuite par sa Cavalerie & enfin voyant qu'Annibal même marchoit au secours de ceux qui étoient sur le côteau, il s'avança contre lui avec toutes ses forces, & attaqua vigoureusement ceux qui combattoient sur la hauteur. Le combat fut fort opiniatré, & la For-

son ambition & sa vanité?

59. *Ainsi prenant pour soy la premiere & la quatriesme Legion, &c.*] Tite-Live L. XXII. dit au contraire que Fabius remit à Minucius la premiere & la quatriesme Legion, & retint pour soy la seconde & la troisiesme. MEZ.

Fortune long-temps douteuſe, juſqu'à ce qu'Annibal, voyant que Minucius avoit donné dans le piege, & qu'il prêtoit le dos aux troupes qu'il avoit miſes en embuſcade, qui pouvoient le prendre en queuë, il leur donna le ſignal. En même temps elles ſe levent bruſquement, & jettant de grands cris, elles fondent de tous côtez ſur les Romains avec tant de furie, qu'elles renverſent & taillent en pieces les derniers rangs, & jettent dans les autres un deſordre & un effroi qu'on ne ſauroit décrire; l'audace même de Minucius en fut preſque entierement abbattuë. Il regardoit les Capitaines au viſage, l'un après l'autre, il n'y en avoit pas un qui oſât faire ferme, ni ſoûtenir ſeulement la vuë de l'ennemi; ils prenoient tous la fuite ſans pouvoir pourtant ſe ſauver, car les Nomades, déja victorieux, s'étoient répandus dans la plaine, & faiſoient main baſſe ſur tous ceux qui s'écartoient.

Minucius battu par Annibal.

Les Romains étant reduits à cette extremité, le danger qu'ils couroient ne fut point caché à Fabius, qui ayant prévu ce qui devoit arriver, tenoit toûjours ſes Legions ſous les armes, & attendoit le ſuccès du combat, dont il n'apprenoit pas des nouvelles par ſes coureurs, mais qu'il regardoit lui-même de deſſus une hauteur, qui étoit près de ſon camp. Quand il vit donc l'Armée en deroute & enveloppée de tous côtez, & qu'il entendit le cri des Soldats comme de gens qui n'avoient plus le courage de ſe défendre, mais qui étoient ſaiſis de frayeur, & qui tournoient le dos, il frappa ſur ſa cuiſſe, & pouſſant un grand ſoûpir, il dit à ceux qui étoient près de lui, *O Dieux, que Minucius s'eſt bien perdu plûtôt*

que

que je ne pensois, & plus tard qu'il ne vouloit! Et après avoir commandé aux Enseignes d'avancer, & à toute l'Armée de les suivre, il cria à haute voix, *Soldats, allons au secours de Marcus Minucius, qui est si brave homme, & qui a tant d'amour pour son païs. Si l'ardeur, avec laquelle il a voulu chasser trop promptement l'ennemi, lui a fait commettre quelque faute, nous l'en reprendrons une autre fois.*

Beau discours de Fabius à ses Soldats.

En achevant ces mots, il charge les Numides, qui étoient dans la plaine, & les dissipe; de là il fond sur ceux qui poursuivoient les Romains, & taille en pieces ceux qui lui font tête; les autres plient & prennent la fuite, de peur d'être enveloppez à leur tour. Annibal voyant la fortune changée, & Fabius, qui l'épée à la main, avec une vigueur fort au dessus de son âge, se faisoit jour au travers des combattans, & perçoit jusqu'au haut de la colline où étoit Minucius, fit cesser le combat; & ayant commandé aux trompettes de sonner la retraite, il ramena ses troupes dans son camp; les Romains furent aussi fort aises de se retirer. Comme Annibal s'en retournoit, il dit à ses amis, qui étoient autour de lui, *Ne vous l'avois-je pas bien dit très-souvent, que le gros nuage, qui étoit sur ces montagnes, creveroit enfin & verseroit sur nous quelque grand orage?*

Il va au secours de Minucius, & met en fuite Annibal.

Mot d'Annibal.

Après le combat, Fabius ayant ramassé les dépouilles des ennemis, qui étoient restez sur le champ de bataille, rentra dans son camp sans laisser échapper une seule parole outrageuse ou fâcheuse contre son Collegue. Mais Minucius fit d'abord assembler son Armée, & lui dit, *Mes Compagnons, ne point commettre de fau-*

Grande moderation de Fabius.

Sage discours de Minucius à son Armée.

Il est au dessus de la Nature humaine de ne point commettre de faute dans les grands emplois.

Tirer de ses fautes passées des instructions pour l'avenir.

Un malheur instruit plus en un jour que les prosperitez en plusieurs années.

faute dans les grands emplois, cela est au dessus de la Nature humaine, mais tirer de ses fautes passées des instructions pour l'avenir, c'est ce qui est au pouvoir de tout homme qui a de la vertu & de la sagesse. J'avouë donc que j'ai beaucoup moins de sujet de me plaindre de la Fortune, que je n'en ai de m'en louer; Car ce que je n'avois point appris dans toute ma vie, je viens de l'apprendre dans une petite partie d'un jour. Je viens de me convaincre que bien loin d'être capable de commander aux autres, j'ai besoin de quelqu'un qui me commande, & que je ne dois pas avoir la folle ambition de l'emporter sur ceux à qui il m'est beaucoup plus glorieux de ceder. Vous n'avez desormais, mes Compagnons, qu'un seul Dictateur, qui marchera à votre tête. La seule occasion où je veux encore vous commander, c'est pour aller lui témoigner la reconnoissance que nous lui devons, & dont je veux vous donner l'exemple en me soumettant à ses ordres, & en lui obéïssant le premier.

En même temps, après avoir commandé qu'on portât les aigles, & qu'on le suivît, il marcha vers le camp de Fabius. Dès qu'il fut entré dans ses retranchemens, il alla droit à sa tente. Toute l'Armée étonnée & surprise, attendoit avec impatience ce qui devoit arriver. Fabius étant sorti de sa tente, Minucius fit planter devant lui les enseignes, & l'appella à haute voix *son pere*. Ses Soldats appellerent ceux

60. *De maniere que le camp étoit rempli d'allegresse.*] Polybe fait ici une reflexion qui merite d'être rapportée, il dit que l'on connut alors à Rome très-évidemment, quel grand avantage la prudence d'un General, & un jugement

ceux de Fabius leurs Patrons, nom que les affranchis donnent à ceux qui les ont mis en liberté. Le premier bruit appaisé, & les deux Armées se tenant dans le silence, Minucius s'adressa à Fabius, & lui dit, *Mon Dictateur, vous avez remporté dans ce jour deux victoires bien signalées; par votre valeur vous avez vaincu les ennemis, & par votre prudence & par votre generosité vous avez vaincu votre Collegue. Par l'une de ces victoires vous nous avez sauvez, & par l'autre vous nous avez instruits, & autant que ma défaite par Annibal a été honteuse & funeste, autant l'avantage que vous avez eu sur moi, m'a été salutaire & glorieux. Je vous appelle donc mon pere, n'ayant point de nom plus venerable que je puisse vous donner, quoi que l'obligation que je vous ai soit plus grande que celle que j'ai à celui qui m'a mis au monde; car je ne lui dois que la vie moi seul, au lieu qu'avec la vie je vous dois aussi le salut de tous ces vaillans hommes.* En finissant ces paroles, il embrassa Fabius. Ses Soldats embrasserent de même leurs camarades, qui étoient devenus leurs Liberateurs. Ils se jettoient au cou les uns des autres, & se baisoient avec tous les témoignages d'une affection reciproque, [60] de maniere que le camp étoit rempli d'allegresse. On ne voyoit par tout que des larmes, que la joye & la tendresse faisoient verser.

Ce discours & le precedent meritent aussi d'être comparez avec ceux de Tite-Live, L. XXII.

[61] Après cela Fabius se demit de la Dictature,

ment ferme & plein de sens, ont sur la temerité & la folle presomption d'un homme qui n'est que Soldat.

61. *Après cela Fabius se demit de la Dictature, & l'on recommença à créer des Consuls.*] Quand Fabius se demit de la

re, & [62] l'on recommença à créer des Consuls. Les premiers qui furent choisis, continuerent de faire la guerre à la maniere, & selon les projets de Fabius, en évitant de combattre avec Annibal, en secourant leurs Alliez, & en entretenant les Villes dans la fidelité & dans le devoir. [63] Mais Varron, homme d'une naissance fort obscure, & qui étoit fort connu par sa temerité, & par le credit que ses lâches flatteries lui avoient acquis auprès du Peuple, n'eut pas plûtôt été élevé au Consulat, qu'il fit paroître que par son peu d'experien-

Terentius Varron.

la Dictature, on ne nomma pas de nouveaux Consuls. Selon Tite Live, il remit l'Armée entre les mains des Consuls de cette année-là, Cneus Servilius & C. Attilius Regulus, qui avoit été mis à la place de Flaminius qui avoit été tué, on n'a qu'à le voir, Liv. XXII. 31. & selon Polybe, il ne la remit qu'entre les mains des Consuls de l'année suivante. *Comme le temps des Comices Consulaires approchoit*, dit-il, Livre III. *les Romains nommerent Consuls L. Æmilius Paulus, & Terentius Varro, après quoi les Dictateurs se demirent de leur charge, & les Consuls de l'année precedente Cn. Servilius & M. Attilius Regulus ayant été nommez Proconsuls par le Consul Æmilius Paulus, & ayant pris le commandement des Armées, en disposerent selon qu'ils le jugerent à propos.*

62. *On esleut derechef des Consuls, dont les premiers.*] Icy Plutarque a fait une faute qu'on ne peut bonnement excuser. Car il est certain qu'après la Dictature de Fabius, il n'y eut point de Consuls nouveaux créez, que Terentius Varron & Paulus Æmilius, comme font foy Polybe L. III. & Tite-Live L. XXII. Il est bien vray que pendant la Dictature de Fabius, on institua M. Attilius Regulus en la place de C. Flaminius, pour estre Cousul le reste de l'année, avec Servilius Geminus, & que quand Fabius eut déposé la Dictature, ces deux Consuls, Geminus & Regulus, suivirent la prudente façon de poursuivre la guerre, que Fabius avoit introduite, comme Tite-Live dit clairement; ce qui semble avoir donné subject de faillir à Plutarque. MEZ.

63. *Mais Varron, homme d'une naissance fort obscure.*] Il étoit

rience & par son audace il alloit risquer le tout pour le tout, car il ne cessoit de crier dans toutes les assemblées que la guerre dureroit toûjours pendant qu'on auroit des Fabius pour Capitaines. Il ne demandoit qu'un seul & même jour pour voir les ennemis & pour les vaincre.

Avec ces discours hautains, il assembla de si grandes forces, que jamais les Romains n'en avoient eu de pareilles dans toutes les guerres qu'ils avoient eües sur les bras, [64] car on leva une Armée de quatre vingt-huit mille combat-

Excessive levée de troupes, regardée comme dangereuse pour les Etats.

étoit fils d'un Boucher, & il avoit lui-même servi son pere à son commerce. Se voyant assez riche, il voulut pousser sa fortune, & s'attacha au Barreau. Il s'insinua si bien dans les bonnes graces du Peuple par ses flatteries, & en protegeant les derniers de la populace contre les plus gens de bien, qu'il parvint aux plus grands honneurs; il fut Questeur, Edile, Préteur, & enfin Consul.

IBID. *Terentius Varron homme de bas lieu.*] On peut apprendre de Val. Maximus L. III. c. 4. & de Tite-Live L. XXII. que Varron estoit fils d'un boucher, qui avec son pere faisoit trafic de bestail, & que s'estant enrichi par ce moyen, il parvint à toutes les dignitez l'une après l'autre jusques au Consulat. Il fut Consul avec Paulus Æmilius l'an troisiesme de la guerre, & le 538. de la fondation de Rome. M. Z.

64. *Car on leva une Armée de quatre-vingt huit mille combattans.*] On ne sauroit mieux apprendre que de Polybe la coûtume des Romains sur la levée des troupes. Car cet Auteur, qui accompagna Scipion en Afrique, ne parle que de ce qu'il a vu pratiquer. Voici donc ce qu'il assure qui se pratiquoit en ce temps-là. Les Romains mettoient tous les ans sur pied quatre Legions, chacune de quatre mille hommes d'Infanterie, & de deux cens chevaux; dans les temps difficiles ils les faisoient de cinq mille hommes, & de trois cens chevaux; on ajoûtoit autant d'Infanterie Latine, & de la Cavalerie trois fois autant, de sorte que chaque Legion étoit de dix mille hommes de pied, & de huit cens chevaux. En cette oca-

battans, [65] ce qui jetta Fabius & tous les gens de bon sens dans une fort grande crainte, parce qu'ils ne voyoient aucune ressource pour Rome, si elle perdoit une si nombreuse jeunesse, qui étoit la fleur & l'élite des Romains. Voilà pourquoi Fabius, prenant en particulier [66] Paul Emile, l'autre Consul, qui avoit beaucoup de capacité pour la guerre, mais qui n'étoit pas agreable au Peuple, & qui même à ce nom de Peuple, étoit toûjours tremblant depuis qu'il l'avoit condamné à quelque amende, il l'exhortoit & l'encourageoit à s'oposer à la folie de ce Consul, l'assurant *qu'il n'auroit pas tant à défendre sa Patrie contre Annibal, que contre son Collègue; car ils demanderont tous deux le combat avec empressement. Mais Varron le demandera, parce qu'il ne connoît pas assez ses forces, & Annibal, parce qu'il connoît trop sa foiblesse. Croyez-moi donc, Paul Emile,* continua-t-il, *sur les affaires d'Annibal, je suis plûs digne d'être crû que Varron. Je vous assure que si per-*

Il fut condamné à l'amende dans son premier Consulat. Il y avoit deux ou trois ans.

Sages avis que Fabius donne à Paul Emile.

casion, ce qui ne s'étoit jamais vû, au lieu de quatre Legions, on en leva huit, & par consequent l'Armée Romaine fut de quatre vingt mille hommes d'Infanterie, & de six mille quatre cens chevaux.

65. *Ce qui jetta Fabius & tous les gens de bon sens dans une fort grande crainte.*] En effet rien n'est plus à craindre pour les Etats que les excessives levées de gens de guerre. On en a fait une malheureuse experience dans les derniers temps.

66. *Paulus Æmilius homme bien entendu.*] L. Æmilius Paulus fut Consul la premiere fois, avec M. Livius Salinator, un an devant qu'Annibal passast en Italie, qui estoit le 535 de la fondation de Rome. Durant ce premier Consulat, il fit la guerre en Esclavonie, & la subjugua entierement, après qu'il en eut chassé Demetrius Pharius, comme raconte Polybe L. III. Mais l'Auteur des

personne ne combat contre lui cette année, il est impossible qu'il ne quitte l'Italie, ou qu'il ne s'y ruine s'il s'opiniâtre à y demeurer. Car jusqu'ici, quoi qu'il semble victorieux & maître de la campagne, on n'a pas vu un seul de ses ennemis quitter le parti de Rome pour prendre le sien, & il ne lui reste pas la troisieme partie des troupes qu'il a amenées d'Afrique. A cela on dit que Paul Emile répondit : *Pour moi, Fabius, quand je considere l'état de mes affaires, je trouve qu'il m'est plus avantageux de tomber mort entre les mains de mes ennemis, que de retomber vivant entre celles de mes Citoyens; mais puisque Rome est réduite à cette extremité, je n'oublierai rien pour vous paroître sage Capitaine, plûtôt à vous seul en suivant vos conseils, que de le paroître à tous les autres qui voudront me forcer à prendre un autre parti.* Avec cette ferme resolution, il partit pour l'Armée.

Réponse de Paul Emile à Fabius.

67 Mais Varron, ayant obtenu qu'ils commanderoient l'un après l'autre chacun leur jour,

Varron va camper devant Anibal.

des *Vies des Hommes illustres*, & Zonaras, disent que les deux Consuls furent à cette guerre, & qu'ils triomphérent tous deux des Illyriens. A leur retour Livius Salinator fut accusé devant le Peuple & condamné à une grosse amende, pour avoir partagé le butin aux Soldats trop inesgalement, à ce que dit Frontin L. IV. ou comme dit l'Auteur des *Vies des Hommes illustres*, il fut condamné comme atteint & convaincu de peculat. Paulus Æmilius fut aussi accusé & condamné comme dit Plutarque; mais il ne fut pas traité si rudement que son compagnon, puisque Tite-Live L. XXII. dit qu'il eschapa comme à demi bruslé de la condamnation de son collegue, & de la sienne propre. MEZ.

67. *Mais Varron, ayant obtenu qu'ils commanderoient l'un après l'autre chacun leur jour.*] Plutarque se trompe ici sur la coûtume des Romains. Varron n'obtint point cela par ses

jour, [68] alla camper devant Annibal sur la riviere d'Aufide près du Bourg de Cannes; & le lendemain, dès la pointe du jour, il fit exposer le signal de la bataille, qui est un manteau de pourpre que l'on arbore sur la tente du General.

Les Carthaginois effrayez de l'audace de Varron & de ses nombreuses troupes.

D'abord les Carthaginois furent épouvantez de voir la hardiesse de ce nouveau Capitaine, [69] & le grand nombre de ses troupes qui surpassoient les leurs de plus de la moitié. Mais Annibal leur ayant commandé de prendre leurs armes, & étant allé à cheval avec une petite suite sur une éminence, d'où il voyoit les ennemis déja en bataille, comme un de ceux qui le suivoient, nommé Giscon, homme d'aussi grande consideration que lui, & de pareille dignité, lui eut dit, *que le nombre des ennemis lui paroissoit fort étonnant*, Annibal

Plaisante réponse d'Annibal à Giscon.

fronçant le sourcil, lui répondit, *mais il y a une chose plus étonnante encore, Giscon, &* à

ses prieres & par ses cabales, c'étoit le droit de sa charge; car, comme Polybe l'a remarqué en termes exprès, telle étoit la coûtume des Romains, les Consuls commandoient l'Armée tour à tour.

68. *Alla se camper devant Annibal sur la riviere d'Aufide, près du Bourg de Cannes.*] Avant cela il s'étoit passé une action, que Plutarque oublie, & dans laquelle les Romains, commandez par Paul Emile, eurent l'avantage, parce que le corps de bataille des Carthaginois n'avoit pas été soûtenu. Les Carthaginois perdirent plus de dix-sept cens hommes, & les Romains n'en perdirent pas plus de cent.

69. *Et le grand nombre de combattants qu'il avoit en son Armée.*] Tite-Live L. XXII. dit que l'Armée Romaine estoit composée de 9 Legions, dont chacune contenoit cinq mille hommes de pied & 300 chevaux, qui reviennent à 45 mille hommes de pied & 2700 chevaux, & qu'il y avoit en outre autant de gens de pied des alliez, & le double de gens de cheval: si bien qu'à ce compte tou-

à laquelle tu ne prens pas garde. Giſcon lui demanda ce que c'étoit, *C'eſt*, dit Annibal, *que dans tout ce prodigieux nombre d'hommes, il n'y en a pas un ſeul qui s'appelle Giſcon comme toi.* A ce bon mot, qu'on n'attendoit point, tout le monde s'étant pris à rire, ils deſcendirent de la colline, & en marchant ils faiſoient part de cette plaiſanterie à tous ceux qu'ils rencontroient, de maniere qu'en un moment ce ne fut qu'une riſée univerſelle. Annibal même, & ceux qui l'accompagnoient ne pouvoient mettre fin à leurs ris. Cela fit revenir le courage & la confiance aux Carthaginois, qui ſe perſuaderent que leur General n'avoit pas ri de ſi bon cœur, jusqu'à plaiſanter à la vuë d'un ſi grand peril, qu'il ne vît bien qu'il pouvoit ſûrement mépriſer ſes ennemis.

Il ne faut qu'une plaiſanterie faite à propos par un General, pour redonner le courage à ſes troupes.

Annibal dans cette journée [70] uſa de deux ruſes, qui lui furent d'une très-grande utilité. La

Ruſe d'Annibal pour gagner l'avantage du poſte.

toute l'Armée Romaine montoit à 90 mille hommes de pied & 8100 chevaux. Puis il rapporte l'opinion de quelques autres Auteurs, qui diſoient qu'en toute l'Armée Romaine, il n'y avoit que 87200 hommes. Polybe L. III. eſcrit, qu'il n'y avoit que huict Legions, qui faiſoient 40 mille hommes de pied, & 2400 chevaux, & du ſecours des alliez, autant de gens de pied, & le triple de gens de cheval; ſi bien que l'Armée en tout contenoit 80 mille hommes de pied, & 9600 chevaux. Quant aux troupes d'Annibal, Tite-Live & Polybe ſont d'accord qu'il avoit 40 mille hommes de pied, & 10 mille chevaux. M E Z.

70. *Il uſa de deux ſtratageſmes.*] Tite-Live L. XXII. adjouſte un troiſiéme ſtratageſme, de cinq cents Numides, qui feignirent de ſe venir rendre aux Romains, & quand ce vint au fort de la bataille, les attaquerent par derriere, & les mirent en grand deſordre. Val. Maximus L. VII. c. 4. dit la meſme choſe, mais il ne met que 400 Numides, & Florus L. II. c. 6. touche auſſi cette ruſe de guerre d'Annibal. M E Z.

La premiere fut pour gagner l'avantage du poste, car il trouva moyen de faire que son Armée tournât le dos [71] à un vent impetueux & brûlant qui souffloit alors, & qui élevant de cette campagne rase & sablonneuse une poussiere embrasée, la portoit par dessus les bataillons des Carthaginois dans les yeux des Romains, de maniere que ne pouvant la soûtenir, ils étoient obligez de tourner la tête & de rompre leurs rangs.

Autre ruse d'Annibal pour son ordre de bataille.

[72] La seconde ruse fut dans l'Ordonnance de ses troupes; car ayant mis ce qu'il avoit de meilleur dans les ailes, il se plaça avec tout ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu, & le disposa de maniere que le Corps de bataille s'avançoit en pointe, & debordoit extremement les deux ailes; en même temps il ordonna aux ailes, que lors que les Romains auroient enfoncé ce front, & que le poussant vivement, ils l'auroient renversé au delà de leur ligne jusqu'au centre, ils avançassent brusquement leur pointe des deux côtez, & envelopassent ainsi l'ennemi, en le prenant par les flancs & par derriere; & ce fut ce qui contribua le plus au grand carnage qu'on fit des Romains. Car le front n'eut pas plûtôt plié, & les Romains, poursuivant leur pointe, n'eurent

71. *A un vent impetueux & brûlant qui souffloit alors.*] Tite-Live appelle ce vent *Vulturne*, qui souffle entre le Levant & le Midi, le Sud-Est: ce qui s'accorde parfaitement avec la situation des Romains dans cette bataille, car ils étoient tournez vers le Midi, en biaisant pourtant un peu du côté de l'Est.

72. *La seconde ruse fut dans l'Ordonnance de ses troupes.*] Polybe dans son III. liv. & Tite-Live dans le liv. XXII. ont décrit au long l'ordre de bataille de l'Armée d'Anni-

rent pas plûtôt enfoncé ce Corps de bataille de maniere qu'au lieu d'une pointe il presentoit un croissant, que les Officiers des troupes choisies firent fermer l'ouverture du croissant par les deux ailes, ce qui exposa à la boucherie tous ceux qui ne purent prendre la fuite avant que d'être enveloppez.

C'est à-dire; de l'Infanterie Afriquaine.

On dit encore qu'il arriva à la Cavalerie des Romains un autre accident imprevu & très-funeste; Paul Emile fut jetté à terre par son cheval, qui vrai-semblablement avoit été blessé. Les Cavaliers, qui étoient autour de lui, mirent d'abord pied à terre pour aller à son secours; toute la Cavalerie s'étant apperçuë de ce mouvement, crut que c'étoit un ordre; c'est pourquoi ils quitterent leurs chevaux, & combattirent à pied. Ce que voyant Annibal, il dit tout haut, *Je les aime mieux de cette maniere que si on me les livroit pieds & poings liez*; mais toutes ces particularitez sont au long dans ceux qui ont écrit le detail de cette bataille.

Mot d'Annibal en voyant la Cavalerie des Romains mettre pied à terre.

Pour ce qui est des Consuls, Varron se sauva à cheval dans la ville de Venuse avec peu de gens, & Paul Emile entraîné par l'impetueux torrent de cette deroute, le corps tout couvert de traits qui étoient restez dans ses playes,

Varron se sauve à Venuse.

Paul Emile tout couvert de blessures s'assied sur une pierre.

nibal, mais ils se sont expliquez fort obscurément l'un & l'autre, & ceux qui les ont traduits, ou commentez, ont encore augmenté cette obscurité, parce qu'ils ne les ont pas bien entendus. En conferant ce texte de Plutarque avec ces deux orginaux, j'ai tâché d'éclaircir dans ma Traduction l'Ordonnance des deux Armées, de maniere que le Lecteur en puisse avoir une intelligence nette, & s'en faire une sorte de plan.

playes, & l'ame encore plus penetrée de douleur, s'assit sur une pierre, attendant que quelqu'un des ennemis vînt l'achever. Mais la quantité de sang, qui lui ensanglantoit tout le visage, l'avoit si fort defiguré, qu'il n'étoit pas reconnoissable, & que ses amis & ses domestiques passoient près de lui sans s'arrêter. Il n'y eut que Cornelius Lentulus, jeune homme de Maison Patricienne, qui l'ayant reconnu, s'approcha, mit pied à terre, & lui presenta son cheval, le conjurant de s'en servir, & de se conserver pour ses Citoyens, qui avoient alors plus besoin que jamais d'un bon Consul. Paul Emile rejetta ses prieres, le força de remonter à cheval malgré les larmes qu'il versoit en abondance, & quand il le vit remonté, il lui mit sa main dans la sienne, & lui dit en se soulevant un peu : *Lentulus, tu rapporteras à Fabius, & tu lui seras témoin que Paul Emile a suivi ses conseils jusqu'à la fin, & qu'il n'a nullement violé la parole, qu'il*

Cornelius Lentulus le reconnoit, & le presse de prendre son cheval.

Il le refuse, & ce qu'il exige de lui.

73. *On dit que dans cette journée il y eut cinquante mille Romains tués.*] Polybe met soixante dix mille morts, & plus de dix mille prisonniers. Annibal ne perdit que quatre mille Gaulois, quinze cens Afriquains ou Espagnols, & environ deux cens hommes de cheval. Et sur cette victoire d'Annibal, il fait cette reflexion, qu'il vaut mieux avoir la moitié moins d'Infanterie que son ennemi, & être plus fort en Cavalerie, que d'avoir le même nombre de gens de pied & de gens de cheval.

IBID. *On tient qu'il fut tué en cette bataille cinquante mille Romains.*] S'il faut croire Tite-Live, l. XXII. il n'en fut tué que 40000 hommes de pied, & 2700 chevaux; si l'on veut adjouster foy à Polybe, Liv. III. il fut tué 70 mille hommes. MEZ.

74. *Les amis d'Annibal lui conseillerent, &c.*] Valerius Maximus, Liv. IX. Ch. 5. dit que ce fut Maharbal qui don-

qu'il lui avoit donnée ; mais qu'il a été vaincu premierement par son Collegue, & ensuite par Annibal. Ces paroles finies, il le congedia, se jetta parmi la foule qu'on massacroit, & fut tué avec les autres. [73] On dit que dans cette journée il y eut cinquante mille Romains tués, & quatre mille faits prisonniers, sans compter les dix mille, qui le lendemain du combat furent pris dans les deux Camps.

Il est mis.

La perte des Romains à la bataille de Cannes.

Après cette grande victoire, [74] les amis d'Annibal lui conseilloient de poursuivre sa pointe, lui representant qu'il entreroit dans Rome avec les fuyards, & qu'à cinq jours de là il souperoit dans le Capitole ; Et il n'est pas aisé de dire la raison qui l'empêcha de prendre ce parti. Il y a de l'apparence que ce temporisement & cette timidité d'Annibal furent l'ouvrage de quelque bon Genie ou de quelque Dieu favorable aux Romains, qui se mit au devant de lui pour empêcher la derniere ruine de Rome. Et l'on assure [75] que sur cela un Car-

On ne comprend pas ce qui empêcha Annibal de marcher à Rome après sa victoire.

donna ce conseil à Annibal, à quoy s'accorde Tite-Live, Livre XXII. M r z.

75. *Qu'un Carthaginois nommé Barca.*] Tite-Live attribuë ce mot à Maharbal, General de la Cavalerie. Il y a de l'apparence que c'est le même, & que Maharbal étoit appellé Barca, comme Amilcar Barca.

IBID. *Qu'un Carthaginois nommé Barca.*] Tite Live, L. XXII. escrit, que ce fut Maharbal qui dit ce mot à Annibal, voyant qu'il ne vouloit pas suivre le conseil qu'il lui donnoit de tirer droit à Rome. J'entens neanmoins qu'on peut accorder Plutarque avec Tite-Live, disant que Maharbal estoit de la noble & ancienne famille de Carthage, qui s'appelloit Barca, dont Annibal mesme estoit sorti, & son Pere Amilcar aussi ; qui est la cause que Tite-Live en divers endroits de sa troisiesme Decade, fait mention de la faction Barcine, voulant designer les parents & adherants d'Annibal. Polybe aussi Livre L. par-

Carthaginois, nommé Barca, lui dit en colere, *Annibal, tu ſais vaincre, mais tu ne ſais pas uſer de la victoire.*

Cependant cet heureux ſuccès apporta un ſi grand changement dans ſes affaires, qu'au lieu, qu'avant le combat, il n'avoit en ſon pouvoir ni ville ni magazin, ni port en Italie, & qu'il ne fourniſſoit qu'avec de grandes difficultés à la ſubſiſtance de ſes troupes, qu'il nourriſſoit au jour la journée de ce qu'il pouvoit ravir & enlever, n'ayant aucuns convois ſûrs ni aucunes proviſions pour cette guerre, mais courant çà & là avec ſon Armée, comme avec une groſſe troupe de brigands & de bandits, il ſe voyoit alors maître de preſque toute l'Italie. Car la plûpart des Peuples & les plus conſiderables ſe rendirent à lui volontairement, & Capoue même, qui après Rome étoit la plus groſſe ville du païs, lui ouvrit ſes portes.

L'avantage qu'Annibal tire de ſa victoire.

Les Apuliens, les Samnites, les Tarentins, les Arpinates, &c.

Cet exemple montre bien [76] que dans les grands malheurs on ne connoît pas ſeulement, comme dit Euripide, la fidelité des amis, mais auſſi la ſageſſe des Capitaines. Car ce qu'avant le combat on appelloit dans Fabius défaut de courage & froideur, parut d'abord après la bataille, je ne dis pas l'effort d'une Raiſon humaine,

C'eſt dans les grands malheurs que l'on connoît la ſageſſe des Capitaines.

parlant d'Amilcar, l'appelle à tous coups, Ἀμίλκαν τὸν Βάρκαν ἐπικαλούμενον, *Amilcar ſurnommé Barca*, & plus ſouvent encore, il l'appelle Barca ſimplement, comme Plutarque en cet endroit appelle Maharbal. Au reſte nous apprenons de Zonaras, qu'Annibal reconnut bien depuis la faute qu'il avoit fait de ne pourſuivre pas chaudement les Romains après la bataille de Cannes, & que bien ſouvent il s'écrioit, *O Cannes, Cannes!* Mez.

76. *Que dans les grands malheurs on ne connoît pas ſeulement*

maine, mais l'effet surprenant d'un genie divin, qui avoit prevu de si loin les choses qui devoient arriver, & qui paroissoient à peine croyables à ceux qui en faisoient une si triste experience. C'est pourquoi Rome, remettant d'abord en lui ses dernieres esperances, & recourant à son bon conseil, comme à un asyle aussi sûr que celui d'un Autel ou d'un Temple, eut la principale obligation à sa prudence de ce que le Peuple ne se dissipa & ne s'écarta point, comme il avoit fait lorsqu'elle fut prise par les Gaulois. Car au lieu que dans le temps où il sembloit qu'il n'y avoit rien à craindre, il avoit paru timide & presque sans esperance, à cette heure-là que tout le monde étoit plongé dans une extrême consternation & dans un trouble horrible, qui empêchoient qu'on ne remediât à rien, il marchoit seul dans la ville d'un pas moderé & avec un visage assuré & tranquille, parlant humainement à tout le monde, calmant les regrets & les lamentations des femmes, & empêchant les Assemblées de ceux qui s'attroupoient dans les Places publiques pour pleurer ensemble leurs malheurs communs.

Il faut craindre avant le danger, mais dans le danger il faut être assuré & tranquille.

Fermeté & tranquillité de Fabius dans cette calamité publique.

Il fit aussi assembler le Senat, & rassura les Magistrats, dont il étoit seul la force & l'espe-

ment la fidelité des amis.] Plutarque a ici en vuë deux Vers qu'Euripide fait dire par Hecube à Polymnestor,

> Ἐν τοῖς κακοῖς γὰρ οἱ ἀγαθοὶ σαφέϛατοι φίλοι,
> Φίλοι. τὰ χρηστὰ δ' αὔθ' ἕκας' ἔχει φίλους.

C'est dans l'adversité que l'on connoît la fidelité des bons amis, car l'on a toûjours assez d'amis dans la bonne fortune.

perance, car il n'y en avoit pas un seul qui n'eût les yeux attachés sur lui, pour obeïr à ses ordres. Il établit donc des Corps-de-garde à toutes les portes, pour empêcher le Peuple d'abandonner la ville & de s'enfuir : Il regla & limita le temps & le lieu du deuil des familles, ordonnant qu'on ne pleureroit que dans sa maison, & pendant trente jours, après quoi il falloit que tout deuil cessât, & que la ville fût

Sage conduite de Fabius.

77. *La fête de Cerès étant échuë dans ces jours-là, il trouva qu'il valloit beaucoup mieux ne la point celebrer.*] Plutarque se trompe ici, les Romains ne remirent pas la fête de Cerès par les raisons de politique, qu'il explique ici, mais par des motifs de Religion, car il n'étoit pas permis, à des personnes en deuil, de celebrer cette fête. *Sacrum anniversarium Cereris intermissum quia nec lugentibus id facere est fas, nec ulla in illa tempestate Matrona expers luctus erat.* „ On differa la fête de Cerès, „ parce qu'il n'est pas permis à des personnes qui sont „ en deuil, de la celebrer, & que dans toute la ville il „ n'y avoit pas une femme, qui en fût exempte. Tite-„ Live XXII. 56.

IBID. *Il lui sembla qu'il valoit mieux obmettre du tout les sacrifices, &c.*] Il semble que Tite-Live, Liv. XXII. soit de l'opinion de Plutarque, quand il dit, *Adeo totam urbem opplevit luctus, ut sacrum anniversarium Cereris intermissum sit, quia nec lugentibus id facere fas est, nec ulla in illa tempestate matrona expers luctus fuerat.* „ Toute la vil-„ le estoit si remplie de deuil, qu'on fut contraint d'en-„ trelaisser la feste qu'on souloit faire annuellement à „ l'honneur de Cerès, parce qu'il n'est pas permis à „ ceux qui sont en deuil de la celebrer, & en cette gran-„ de bourrasque il n'y avoit point de matrone qui fust „ exempte de deuil ". Toutefois on peut douter, si en ce passage le mot latin *intermittere*, dont use Tite-Live, & que j'ai traduit *entrelaisser*, signifie *obmettre du tout*, comme Plutarque l'interprete, ou s'il signifie seulement *differer & dilayer jusqu'à un autre temps*, parce que Valerius Maximus, Liv. I. c. 1. dit clairement que les matrones celebrerent la feste de Cerès, après les 30 jours qu'on leur avoit prescrit pour faire le deuil. Voici ses paroles : *Senatus post Cannensem cladem decrevit ne matrona ultra trigesimum*

fût pure & nette de tout appareil lugubre. 77 La fête de Cerès étant échuë dans ces jours-là, il trouva qu'il valoit beaucoup mieux ne la pas celebrer, & obmettre les sacrifices & la procession, que de faire paroître par le petit nombre, & par l'accablement de ceux qui y assisteroient, la grandeur de la perte qu'ils avoient faite, 78 outre que la Divinité se plaît à être honorée par des personnes gayes & conten-

mum diem luctus suos extenderent, uti ab his Sacra Cereris peragi possent, quia majore penè Romanorum virorum parte in execrabili ac diro solo jacente, nullius penates mœroris expertes erant. Itaque matres ac filiæ, conjnzesque & sorores nuper interitorum, abstersis lachrymis, depositisque doloris insignibus, candidam induere vestem, & aris thura dare coacta sunt. „ Après la deffaite de Cannes, le Senat ordonna que les „ matrones n'estendroient point leur deuil outre le tren- „ tieme jour, afin qu'elles pussent celebrer la feste de „ Cerès, parce que la plus grande partie des hommes „ Romains demeurant estendus sur l'execrable & funeste „ plaine de Cannes, il n'y avoit point de maison qui „ fust exempte de deuil. Partant les meres, les filles, „ les femmes & les sœurs de ceux qui avoient esté tuez „ fraischement, furent contraintes d'essuyer leurs larmes, „ & de quitter toutes marques de tristesse, pour prendre „ des robes blanches, & aller mettre de l'encens sur les „ Autels ". Festus aussi dit qu'après la bataille de Cannes, le temps du deuil fut abregé, à cause de la feste de Cerès: mais il y a une lourde faute dans le texte de Festus touchant le nombre des jours, car il en met 100 au lieu de 30, contre l'autorité de Tite-Live, de Val. Maximus, & de Plutarque. MEZ.

78. *Outre que la Divinité se plait à être honorée par des personnes gayes & contentes.*] Plaisante vision, comme si Dieu n'aimoit pas, que ceux qui sont dans l'affliction, ayent recours à lui. D'où vient donc que Plutarque, qui avoit tant de sens & de raison, debite ici une maxime si fausse? Je croi avoir découvert la source de son erreur, il a été trompé par le passage même de Tite-Live, que je viens de rapporter, *quia nec lugentibus id sacrum facere est fas*: „ parce qu'il n'est pas permis aux personnes en „ deuil de celebrer cette fête ". Il a entendu de la Di-

 vini-

tentes. Il fit aussi tout ce que les Devins ordonnerent pour appaiser les Dieux, & pour détourner les prodiges. Fabius Pictor, parent de Fabius, fut envoyé à l'Oracle de Delphes, & deux Vestales s'étant laissé corrompre, l'une fut enterrée toute vive selon la coûtume, & l'autre se tua elle-même.

Le corrupteur d'une de ces Vestales, nommé Antilius, fut battu de verges jusqu'à la mort.

Magnanimité des Romains aprés la défaite de Cannes.

Mais en quoi on ne peut trop admirer la grandeur de courage & la douceur des Romains, c'est que le Consul Varron, aprés cette défaite la plus malheureuse, & la plus honteuse qui eût jamais été, revenant à Rome, plein de confusion, & n'osant lever la tête, [79] le Senat & le Peuple allerent au devant de lui pour lui faire honneur, & dès qu'on eut fait silence, les Magistrats avec les principaux Senateurs, du nombre desquels étoit Fabius, le louerent hautement de ce que dans un si grand malheur il n'avoit pas abandonné la Republique, mais étoit venu en reprendre le timon, & se mettre à la tête des Loix & de ses Citoyens, comme ne les jugeant pas encore sans ressource, & ne desesperant pas de leur salut.

Mais quand ils eurent les nouvelles qu'Annibal, aprés la bataille, au lieu de prendre le chemin de Rome, avoit mené ses troupes d'un autre côté, ils reprirent courage, & mirent en campagne des Armées avec leurs Generaux, dont

vinité, ce que Tite-Live dit de Cerès seule, & a fait une maxime generale, d'une maxime particuliere. Il devoit dire, *entre que cette Déesse se plait, &c.*

79. *Le Senat néanmoins & le Peuple lui allerent au devant.*] Val. Maximus L. III. c. 4. & L. IV. adjouste à tout ce que Plutarque dit icy, que le Senat & le Peuple offrirent à Varron la Dictature, & qu'il la refusa, effaçant

dont les principaux étoient Fabius Maximus, & Claudius Marcellus, qui par des qualités presque contraires, avoient acquis une égale reputation. Car Marcellus, qui, comme nous l'avons écrit dans sa Vie, avoit une valeur vive & brillante, & qui étoit naturellement hardi, & homme de main, & tel que ceux qu'Homere appelle *Martiaux & Fiers*, & qui ne demandoit que les plus grands dangers, pour signaler son courage, fut ravi de trouver un ennemi comme Annibal, d'une audace sans bornes, & ne perdit aucune occasion de lui livrer combat; Au lieu que Fabius, persistant dans sa premiere resolution, esperoit que si l'on se contentoit de suivre Annibal, sans le combattre, & sans le harceler, il se ruïneroit lui-même, qu'il se consumeroit à une guerre, qui n'auroit point de fin, & que son Armée, accablée de fatigues, perdroit enfin toute sa vigueur, comme un Athlete qui ne sort point de l'arene, & qui ne se donne aucun repos. C'est pourquoi Posidonius écrit, que les Romains appelloient Fabius *leur Bouclier*, & Marcellus *leur Epée*, & que la fermeté & la constance de l'un, à ne vouloir rien hazarder, mêlée avec l'audace & la vivacité de l'autre, qui hazardoit tout, fut le salut de Rome. Car Annibal rencontrant à tous momens sur ses pas Marcellus, comme un torrent impetueux, u-

Les Romains nomment Generaux Fabius & Marcellus.

Differens caracteres de Fabius & de Marcellus.

Fabius appellé le Bouclier, & Marcellus l'Epée des Romains.

çant par sa modestie la honte de la faute qu'il avoit faite. Frontin L. IV. c. 5. escrit que Varron tout le reste de sa vie laissa croistre sa barbe & ses cheveux, & ne se coucha jamais sur un lit pour manger, comme c'estoit la coustume, & le Peuple lui voulant encore conferer de nouvelles dignitez, il les refusa, disant que la Republique avoit besoin de plus heureux Magistrats. M EZ.

usoit contre lui & diminuoit ses forces, & il ne s'apperçut pas que l'autre, le minant insensiblement & peu à peu, comme une riviere qui coule sans bruit & qui gagne toûjours, l'eut enfin reduit à une telle extremité, qu'il se voyoit également perdu, soit qu'il combattît contre Marcellus, ou qu'il ne combattît pas contre Fabius. Car pendant que dura cette guerre, il eut presque toûjours en tête ces deux Capitaines, qui furent Preteurs, Proconsuls ou Consuls. Car l'un & l'autre furent Consuls cinq fois. Il est vrai qu'enfin il battit & tua Marcellus dans une embuscade, qu'il lui dressa à son cinquieme Consulat. Il essaya de se défaire de même de Fabius, & y employa toutes sortes de ruses & d'artifices, mais toûjours en vain. Une fois seulement il l'avoit déja surpris, & l'avoit presque attiré dans le piége; Car ayant contrefait des Lettres des Principaux de Metapont, il les envoya à Fabius. Ces Lettres portoient, *que la ville étoit prête à se rendre à lui, & que ceux qui étoient du complot, n'attendoient qu'à le voir à leurs portes.*

Annibal essaye en vain d'attirer Fabius dans ses pieges.

Qui étoit alors à Tarente, qu'il venoit de prendre.

Fabius, ajoûtant foi à ces Lettres, avoit déja fait un grand détachement, qu'il devoit commander lui-même, & avoit donné ordre qu'on

80. *Cependant les auspices ne lui ayant pas été favorables.*] Avant que de partir de Tarente, il consulta par deux fois les Oiseaux, & fit un sacrifice. Mais les Oiseaux & la victime, furent contraires, & le Sacrificateur lui annonça qu'il avoit à se donner de garde des pieges, que son ennemi lui dressoit: *Fabio auspicanti prius quam egrederetur ab Tarento aves semel atque iterum non addixerunt. Hostia quoque cæsa consulenti Deos aruspex cavendum à fraude hostili & ab insidiis prædixit.* Tit. Liv. XXVII. 16.

81. *Et l'on dit à ce propos, qu'ayant été informé, qu'un Soldat du païs des Marses, &c.*] Tite-Live XXIII. 15. racon-

qu'on se tînt prêt pour la nuit ; [80] cependant les auspices ne lui ayant pas été favorables, il changea de dessein, & bien-tôt après il apprit que ces Lettres avoient été supposées par Annibal, qui lui avoit dressé une embuscade, près de la ville, où il l'attendoit. Mais peut-être ce bonheur doit-il être imputé à la bienveillance, & à la protection des Dieux.

Fabius étoit persuadé qu'il valloit beaucoup mieux prévenir, & arrêter par sa douceur & par son affabilité l'infidelité des Alliés, & les revoltes des villes, que d'approfondir les moindres soupçons, & d'exercer d'abord des rigueurs contre les personnes suspectes. [81] Et l'on dit à ce propos, qu'ayant été informé qu'un Soldat du païs des Marses, qui par sa valeur & par sa naissance, tenoit un des premiers rangs dans les troupes des Alliés, avoit sollicité d'autres Soldats d'aller se rendre à Annibal, il ne l'irrita point par un châtiment exemplaire; Mais s'adressant à lui-même, sans lui rien témoigner de ce qu'il savoit, il lui avoua qu'on avoit grand tort de l'avoir negligé, & de n'avoir pas avancé un si brave homme. *Je me plains*, lui dit-il, *de tes Officiers*, *qui donnent les honneurs plûtôt à la faveur qu'au me-*

Douceur plus propre que la rigueur, à ramener les hommes.

Ce Soldat s'appelloit Manlius Statilius.

Comment Fabius ramena par sa douceur un brave Soldat, qui étoit sur le point de se rendre à Annibal.

conte de Marcellus cette histoire, que Plutarque donne à Fabius. Il dit que ce Soldat étoit un Cavalier de Nole, appellé L. Bantius, qui à la bataille de Cannes avoit été trouvé parmi les morts, tout couvert de blessures.

IBID. *Un Soldat Marsien de nation.*] Cela ne s'accorde point avec ce que dit Val. Maximus l. VII. c. 3. que c'estoit un homme de pied, natif de la Ville de Nole. Encore moins Frontin l. IV. c. 7. se conforme à Val. Maximus; car il dit que, c'estoit un homme de cheval, appellé Statilius. MEZ.

merite. Mais desormais je m'en prendrai à toi, si lorsque tu auras besoin de quelque chose, tu ne t'adresses à moi-même, & ne viens me parler. En même temps, il lui fit donner un beau cheval de bataille,[82] l'honora de toutes les autres marques de distinction, & le rendit par là très-fidelle & très-affectionné au service de la Republique. Aussi trouvoit-il que c'est une chose bien étrange, que les Ecuyers & les Chasseurs domptent & emportent par le soin, par l'accoûtumance & par la nourriture, bien plus que par le fouet & par le collier, la ferocité & l'indocilité des animaux les plus rebelles, & qu'un homme, qui a à gouverner des hommes, ne sache pas les corriger par sa patience & par sa douceur, & qu'il exerce contre eux plus de violence que les Jardiniers n'en employent contre [83] les arbres les plus sauvages, qu'ils adoucissent, & s'il est permis de parler ainsi, qu'ils apprivoisent si bien par la culture, qu'ils leur font porter les plus excellens fruits.

Une autre fois, quelques Officiers lui rapporterent qu'un Soldat Lucanien quittoit fort souvent son poste, & s'écartoit du Camp; Il leur demanda quel homme c'étoit d'ailleurs, & sur ce que ces Officiers lui en rendirent tous de fort bons témoignages, l'assurant que dans toute l'Armée il n'y avoit pas un meilleur Soldat, & lui en disant même quelques actions remarquables, où il avoit fort bien payé de

82. *L'honora de toutes les autres marques de distinction.*] Il lui donna aussi les entrées chez lui, en ordonnant à ses Licteurs, de le laisser entrer toutes les fois qu'il voudroit.

83. *Les*

de sa personne, & avoit acquis beaucoup d'honneur, il voulut s'informer de la cause de ses absences. Il trouva qu'il étoit amoureux d'une jeune femme, & que pour la voir, il étoit obligé d'aller fort loin, & avec beaucoup de danger. Il envoya à son insu des Soldats, pour prendre sa maîtresse; quand on la lui eut amenée, il l'enferma dans sa tente, & ayant fait appeller le Lucanien, il le prit en particulier, & lui dit, *Je sai que contre la Discipline & contre nos Loix tu passes très-souvent la nuit hors du Camp; Mais je sais aussi, que tu es un fort brave homme; je te pardonne donc toutes tes fautes, en faveur de tes services; Mais pour l'avenir, je m'en vais te donner en garde à une personne, qui me répondra de toi.* En même temps, pendant que le Soldat, surpris & étonné, ne savoit que répondre, il fit sortir sa maîtresse, & la lui mit entre les mains, lui disant, *Celle-ci m'est caution que tu demeureras à l'Armée avec nous. C'est à toi à faire voir que tu ne nous quittois pas pour faire quelque méchante action, dont l'amour n'étoit que le prétexte.* Voilà ce qu'on trouve d'écrit sur cette matiere.

Gentillesse de Fabius, pour empêcher un Soldat de s'écarter la nuit du Camp.

Annibal s'étoit emparé de Tarente, par trahison; Fabius la reprit de cette maniere: Il y avoit dans son Armée un jeune homme Tarentin, qui avoit à Tarente une sœur, dont il étoit tendrement aimé. Un Capitaine Brutien, l'un des Officiers de la garnison, qu'Anni-

Comment Fabius reprit Tarente.

83. *Les poiriers sauvages.*] Le Grec dit ἀχράδας qui signifie des poiriers sauvages, non des pommiers, comme Amiot a traduit, & peu après ἀπίους signifie des poiriers francs, non des pommiers, comme veut Amiot. M. B. A.

nibal avoit mise dans la place, étoit éperdument amoureux de cette fille. Cela fit naître au Tarentin le dessein d'une entreprise, dont il se promit un heureux succès. Il la communiqua à Fabius, & ayant obtenu permission de s'absenter de l'Armée, il se retira dans sa ville, prétextant qu'il quittoit le service de Rome, pour vivre avec sa sœur. Les premiers jours, le Bruttien n'alla point chez sa Maîtresse, qui croyoit que son frere ne savoit rien du commerce, qu'elle avoit avec lui. Mais au bout de quelque temps, le Tarentin dit à sa sœur, *Pendant que j'étois au Camp, il couroit un grand bruit que tu avois quelque habitude avec un des principaux Officiers, qui sont ici en garnison; je te prie de me dire qui il est; Car si c'est un homme de reputation, & un brave homme, la Guerre, qui confond toutes choses, regarde peu à la naissance; il n'y a rien de honteux dans ce qu'exige la necessité; Au contraire, c'est un fort grand bonheur, que dans un temps où la Justice est foible, on puisse tirer parti de la Force, de maniere qu'on y trouve de la douceur.* La jeune fille, enhardie par ces paroles, envoye chercher le Bruttien, & lui fait faire connoissance avec son frere. Celui-ci, procurant au Barbare toutes les commodités

84. *Car ils estoient bien jusques au nombre de huit mille hommes, &c.*] Le Grec dit, ὀκτακισχιλίους ὄντας, αὐτομόλους δὲ τοὺς πολλοὺς, καὶ τῶν ἐκ Σικελίας ὑπὸ Μαρκέλλου ἀπεσμημένων ἀτίμων τοὺς ἀχρηστοτάτους. Icy Amiot s'est un peu embarrassé, & n'a pas sceu distinguer les deux sortes de gens dont cette garnison de Rhege estoit composée, comme on peut voir par sa traduction. Mais ce qui est plus important, Plutarque mesme n'a pas suivi la verité de l'histoire, si son texte n'est point corrompu. Car

tés qu'il pouvoit souhaiter, & rendant sa sœur encore plus facile & plus complaisante, gagna tellement sa confiance, & se l'attacha si fort, qu'il ne lui fut pas bien difficile de se prevaloir de la passion de cette ame mercenaire, pour le faire changer de parti, sur l'esperance des grandes recompenses, qu'il lui promit de la part de Fabius. C'est ainsi que l'écrivent la plûpart des Historiens.

Mais d'autres assurent que cette femme, qui gagna le Capitaine Bruttien, n'étoit pas de Tarente, qu'elle étoit Bruttienne; Que Fabius l'aimoit, & qu'elle n'eut pas plûtôt appris, que celui qui commandoit les Bruttiens, qu'Annibal avoit mis en garnison à Tarente, étoit de son païs & de sa connoissance, qu'elle le dit à Fabius, & qu'ensuite elle trouva moyen de parler à cet homme, en s'approchant des murailles de la ville, & qu'elle ne le quitta point, qu'elle ne l'eût gagné.

Pendant que cela se tramoit, Fabius voulant éloigner Annibal de la place, envoya ordre à la garnison de Rhege, de ravager le païs des Bruttiens, & de se rendre maîtres de la forteresse de Caulon. Cette garnison de Rhege [84] étoit de huit mille hommes, & presque toute composée de deserteurs, ou de quelques

Car nous apprenons de Tite-Live, l. XXVI. que Marcellus ayant été rappellé de la Sicile, le Consul M. Valerius Lævinus lui succeda, qui esteignit les restes de la guerre, & pacifia toute cette Isle. Puis trouvant en la ville d'Agatirne une troupe de quatre mille hommes, gens ramassez de divers endroits, les uns bannis, les autres atteints de crimes capitaux, qui s'estoient assemblez là par hazard, & n'y vivoient que de rapines & de brigandages, il les transporta en la ville de Rhege, où

ques méchantes milices, [85] que le Consul Marcellus avoit transportés de Sicile, après les avoir notés d'infamie, pour leurs brigandages, & qui par conséquent, pouvoient être exposés à la boucherie, sans que la Republique perdît beaucoup, & qu'elle eût grand regret à cette perte. Il pensa donc qu'en les jettant au devant d'Annibal comme un apât, il l'éloigneroit de Tarente, & cela arriva comme il l'avoit pensé; Annibal, attiré par cette proye, decampa avec toute l'Armée, & d'abord après son départ, Fabius investit la place. Le sixieme jour du siege, le jeune homme, qui, par le moyen de sa sœur, avoit traité avec le Bruttien, vint le trouver la nuit dans sa tente, après avoir bien observé le lieu où

[r] Stratagème de Fabius, pour obliger Annibal à s'éloigner de Tarente.

Annibal prit ces huit mille hommes qui, assiegeoient Caulon.

où il les mit en garnison, pour tenir en cervelle le pays des Bruttiens par leurs courses & pilleries. Depuis les Romains accrurent encore cette garnison de quatre mille Bruttiens, qui tournant casaque avoient quitté le parti d'Annibal, pour prendre celui des Romains, & toute cette troupe, qui revenoit à huit mille hommes, est celle que Fabius employa au siége de Caulonie, comme Tite-Live rapporte l. XXVII. Qui ne voit donc que Plutarque s'est equivoqué, mettant Marcellus, au lieu de Lævinus, sinon qu'on veuille dire que c'est une faute de ceux qui ont transcrit Plutarque, ou de ceux qui l'ont imprimé, ou bien encore de quelque Correcteur importunt, qui voyant que les belles actions que Marcellus fit en Sicile, sont fort renommées dans l'histoire, & peut-estre n'ayant jamais ouï parler de Lævinus, a crû que tout ce qui fut exploité en Sicile par les Romains durant cette seconde guerre Punique devoit estre attribué à Marcellus, & sur cette persuasion a depravé le texte de Plutarque. Encore faut il que j'avouë que les deux adjectifs κακοστρημμένων ἀτίμων mis ainsi de suite sans liaison, me sont un peu suspects, & me font conjecturer qu'au lieu de ἀτίμων Plutarque avoit mis quelque mot, qui designoit la ville de Sicile, dont ces gens avoient esté transportez en Italie, c'est à dire, la ville d'Agatyrne.

où cet Officier étoit de garde, & où il devoit recevoir ceux qui attaqueroient de ce côté-là. Fabius ne voulut pourtant pas se reposer entierement du succès de cette entreprise sur la trahison de ce Bruttien ; mais s'avançant lui-même de ce côté-là avec des troupes choisies, il les tint dans un grand silence, pendant que le reste de l'Armée attaquoit par mer & par terre avec un bruit effroyable & des cris horribles. La plûpart des Tarentins, également trompez, & par le silence & par le bruit, accoururent où leur paroissoit tout l'effort des attaques, & dans ce temps-là le Capitaine Bruttien donna le signal à Fabius, qui, montant avec des échelles sur la muraille, se rendit maître de la ville. [86] Il semble qu'en cette

tyrne, & parce que Tite-Live l'appelle *Agatirna*, Pline *Agathirnum*, Diodore Sicilien l. V. Ἀγάθυρνοι, peut-estre que Plutarque avoit escrit Ἀγαθυρναίων, ou Ἀγαθυρνίτων, je m'en rapporte aux doctes. MEZ.

85. *Que le Consul Marcellus avoit transportés de Sicile.*] Plutarque se trompe, ce ne fut pas Marcellus, qui transporta en Italie ces milices, ce fut son Collegue Lævinus. Car Marcellus avoit quitté la Sicile après la prise de Syracuse. V. Tite-Live XXVI. 40. Le mot κεκοσμημένων du texte est corrompu. Il faut lire à mon avis κεκομισμένων.

86. *Il semble qu'en cette rencontre, il se laissa entierement vaincre à la vaine gloire, car il ordonna qu'on passât au fil de l'épée les Bruttiens.* Tite-Live ne dit point que ce fut Fabius, qui donna cet ordre, il dit seulement, *Brutii quoque multi passim interfecti, seu per errorem, seu vetere in eos insito odio, seu ad proditionis famam, ut vi potius atque armis captum Tarentum videretur, extinguendam.* „ Il y eut „ beaucoup de Bruttiens tuez par toute la ville, soit par „ ignorance, ou à cause de l'ancienne haine, que les „ Romains avoient pour eux, soit pour éteindre par-là „ entierement la connoissance de cette trahison, & pour „ persuader que Tarente avoit été pris par force. XXVII. 16. Ces divers sentimens ont obligé Plutarque à écrire, *il semble.* IBID.

Fabius se laisse emporter à la vaine gloire. te rencontre il se laissa entierement vaincre à la vaine gloire, car il ordonna qu'on passât au fil de l'épée les Bruttiens les premiers, afin qu'on crût, qu'il avoit emporté la ville de vive force, & qu'on ne pût pas le convaincre d'avoir employé la trahison; Mais il se trompa dans ses esperances, car à la reputation qu'il craignoit, il ajoûta celle d'une extrême cruauté,

IBID. *Car il commanda qu'on tuast les Bruttiens premiers.*] Il semble qu'on pourroit ici taxer Plutarque du mesme vice qu'il impute à Herodote, parce qu'il interprete malignement l'intention de Fabius, pour avoir sujet de le blasmer; car de trois causes que repete Tite-Live l. XXVII. pour lesquelles il put arriver que les Bruttiens furent tuez, il n'allegue que celle qui fait au desavantage de Fabius. Plusieurs Bruttiens furent tuez, à ce que dit Tite-Live, soit par erreur, parce que de nuit on ne les discernoit pas facilement d'avec les Tarentins; soit par une haine inveterée que les Romains portoient à ceux de cette nation; soit pour estouffer la memoire de la trahison, afin qu'il semblast plustost qu'on eust pris Tarente par force d'armes. M e z.

87. *On porta au Thresor trois mille talens.*] C'étoient des talens d'argent. Les trois mille faisoient neuf millions de notre monnoye, à mille écus le talent, qui étoit sa juste valeur, puisqu'il contenoit six mille drachmes, & que la drachme valloit dix sols, comme je l'ai justifié par le poids. Tite-Live met une somme bien plus forte; il n'évaluë pas l'argent, il dit seulement en gros, *ingens argenti vis facti signatique.* „ Une somme im„ mense d'argent monnoyé, ou mis en œuvre. Mais il marque précisement la somme d'or, *auri LXXXIII. millia pondo*, „ & quatre vingts trois mille livres, pesant „ d'or". Pour parvenir à évaluer cette somme d'or, on n'a qu'à se souvenir, que la livre d'argent, le *pondo* des Romains, valloit cent drachmes, c'est-à-dire, cinquante livres, & qu'en ces temps-là, l'or ne valloit que dix fois l'argent, comme cela paroît par le témoignage des anciens confirmé par ce passage de Tite-Live, liv. XXXVIII. *Pro argento si aurum dare vellent, convenit, dum pro argenteis decem aureus unus valeret.* „ Que s'ils vou„ loient donner de l'or pour de l'argent, on en étoit „ d'ac-

té, & d'une horrible perfidie. On tua auffi un grand nombre de Tarentins, & on en vendit jufqu'à trente mille ; la ville fut entierement pillée. [87] On porta au Thréfor public trois mille talens, & comme on ne pouvoit fuffire à recevoir toutes les richeffes & les depouilles, qu'on apportoit de tous côtés, on dit que le Threforier demanda à Fabius, *ce qu'il*

Tarente pillée.

Neuf millions.

„ d'accord, pourvû que pour dix pieces d'argent, ils „ donnaffent une piece d'or ". A ce compte, la livre d'or valloit donc cinq cens livres, & par conféquent ces quatre-vingts-trois mille livres pefant d'or, faifoient quarante un million cinq cens mille livres. Voilà une énorme difference, entre la fomme de Tite-Live & celle de Plutarque.

Ibid. *Trois mille talents furent portez à Rome.*] Puifque Plutarque dit fimplement trois mille talents fans autre adjonction, nous ne pouvons entendre que trois mille talents d'argent qui font, fuivant la fupputation de Budée, un million & huit cents mille efcus d'or fol. Mais Tite-Live l. XXVII. fait monter cette fomme beaucoup plus haut, quand il dit, *Ingens argenti vis facti fignatique, auri* LXXXIII. *millia pondo.* „ Une grande quantité d'ar„gent monnoyé & non monnoyé, d'or le poids de „ huitante-trois mille livres ". Car fans mettre en conte l'argent monnoyé & non monnoyé, les feules huitante-trois mille livres d'or valent plus de quatre fois autant que la fomme qui eft dans Plutarque, quand on ne prendroit que la moindre proportion de l'or à l'argent, qui ait jamais efté receue parmi les anciens, qui eft celle de dix à un, comme j'ai fait voir fur la Vie d'Alcibiade. Certes à ce conte Fabius auroit emporté de Tarente tant en or qu'en argent, près de neuf millions d'or, ce qui n'eft pas croyable, & il me femble que la fomme que met Plutarque, approche plus de la raifon, finon qu'on veuille dire que le nombre eft depravé dans Tite-Live, comme on peut foupçonner à bon droit, parce que Pline l. XXXIII. c. 3. dit que Cyrus ne remporta des defpouilles de toute l'Afie que trente-trois mille livres d'or monnoyé, qui n'eft pas la moitié de ce que Fabius auroit emporté de la feule ville de Tarente, au dire de Tite-Live. Mez.

88. *Lais-*

qu'il vouloit qu'on fit des Dieux, voulant parler des Tableaux & des Statues, & que Fabius répondit, [88] *Laissons à Tarente ses Dieux irrités.* Il ne laissa pourtant pas de prendre [89] le Co-

Mot de Fabius sur les statuës des Dieux de Tarente.

88. *Laissons à Tarente ses Dieux irrités.*] La beauté de ce mot de Fabius, paroît encore plus, quand on sait que ces Dieux de Tarente estoient representés, chacun avec leurs armes & dans la posture de combattans. *Suo quisque habitu in modum pugnantium formati*, dit Tite-Live. Apollon, par exemple, lançoit des fleches, Jupiter la foudre, & c'est ce qui fonde l'épithete, *irrités*, comme si ces Dieux avoient effectivement combattu pour les Romains contre les Tarentins. Mais en même temps, ce mot de Fabius renferme un grand precepte, qu'il donnoit aux Romains, de ne pas porter à Rome ces inutiles ornemens des villes, qu'ils prenoient. Car outre qu'ils accoûtumoient le Peuple à la magnificence & au luxe, ils reveilloient dans l'esprit des spectateurs, le souvenir de leurs propres miseres, & y allumoient l'envie, la haine & la fureur contre les Victorieux. Polybe a traité ce chapitre dans son IX. Liv.

IBID. *Laissons aux Tarentins leurs Dieux, &c.*] Plutarque rapporte derechef cette response de Fabius en la Vie de Marcellus, tout de la mesme sorte. Mais Tite-Live l. XXVII. nous en descouvre mieux la subtilité, quand il dit que les Dieux des Tarentins estoient de grandeur excessive, tous armez, & en posture de gens qui sont prests à combattre. C'est pourquoy Fabius disant que les Dieux des Tarentins estoient en colere contre eux, n'avoit pas esgard seulement au malheur qui leur estoit arrivé par le courroux des Dieux, mais encore à la forme & à l'équipage de leurs Dieux, qui à les voir seulement, sembloient estre en colere. Je dirai en passant, que la coustume que les Tarentins avoient de faire peindre & mouler leurs Dieux en forme guerriere, leur venoit des Lacedemoniens, dont Tarente estoit une colonie, comme les Doctes sçavent. Car à Sparte tous les Dieux estoient armez, jusqu'à la Déesse Venus, comme nous apprenons de Plutarque mesme au livre de la *Fortune des Romains*, & aux *Apophthegmes Laconiques*, où nous ferons quelques remarques sur ce sujet. MEZ.

89. *Le Colosse d'Hercule qu'il plaça dans le Capitole.*] Strabon fait mention de cette particularité dans son VI. Liv.

Colosse d'Hercule, qu'il plaça dans le Capitole, & mit tout auprès sa propre statuë Equestre, faite de bronze, 90 & en cela il se montra beaucoup moins fin connoisseur en ces sor-

Il emporte à Rome le Colosse d'Hercule, qu'il place dans le Capitole, & met auprès sa statue Equestre.

Liv. où il dit, que ce Colosse d'Hercule étoit de bronze, & de la main de Lysippe.

IBID. *Une statuë d'Hercule d'excessive grandeur.*] Il y a dans le Grec τὸν Κολοσσὸν τοῦ Ἡρακλέους, *le Colosse d'Hercule*, & Strabon parlant des Statuës de Tarente, dit ὧν ἐστὶ καὶ ὁ Ἡρακλῆς ἐν τῷ Καπιτωλίῳ χαλκοῦς, ὁ Κολοσσικὸς, Λυσίππου ἔργον, ἀνάθημα Μαξίμου Φαβίου τοῦ ἑλόντος τὴν πόλιν. *Entre lesquelles est l'Hercule de bronze, Colossique, ouvrage de Lysippus, que Fabius Maximus, qui prit Tarente, fit mettre au Capitole.* Mais ce mot de Colosse signifie une Statuë d'excessive grandeur, & toutes celles qui surpassoient de beaucoup la stature ordinaire d'un homme, estoient appellées colosses par les anciens, comme on peut voir dans Pline l. XXXIV. c. 7. où il parle des plus celebres Colosses de l'antiquité, & fait aussi mention de cette Statuë d'Hercule que Fabius transporta de Tarente à Rome, adjoustant qu'il n'osa pas entreprendre d'emporter un autre Colosse de la hauteur de 40. coudées, pour la difficulté qu'il y avoit de le remuer de sa place, & de le porter si loin. MEZ.

90. *Et en cela il se montra beaucoup moins fin connoisseur en ces sortes d'ouvrages, que Marcellus.*] C'est ce que signifie ici proprement, ἀτοπώτερος, *plus grossier*, *moins delicat*, *moins entendu*. Et non pas *plus violent*, comme Amiot a très mal traduit. Plutarque attribue ici au mauvais goût de Fabius de n'avoir emporté de Tarente, qu'une seule statue, & au bon goût de Marcellus, d'avoir emporté de Syracuse tous les plus beaux Tableaux & toutes les plus belles statues, en un mot, tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus beau.

IBID. *En quoy il se monstra beaucoup plus grossier, & moins entendu en semblables ouvrages, que Marcellus.*] Le Grec dit πολὺ Μαρκέλλου φανεὶς ἀτοπώτερος περὶ ταῦτα, & je ne sçai pourquoy Amiot a traduit, *en quoy il se monstra de beaucoup plus violent que Marcellus.* Car le mot ἄτοπος ne se peut jamais prendre pour violent, mais signifie proprement, *absurde*, *ridicule*, *impertinent.* Certes si Plutarque avoit mis *violent*, il auroit dit cela tout au rebours de la verité; car Marcellus emportant toutes les Statuës & tous les Tableaux de Syracuse, fut bien plus

Vio-

sortes d'ouvrages que Marcellus, [91] ou pour mieux dire, il rendit la bonté & l'humanité de Marcellus encore plus admirables, comme nous l'avons écrit dans sa Vie.

Annibal s'avance pour secourir Tarente qu'il trouve prise.

Sur les nouvelles du siege de Tarente, Annibal s'avança avec une extrême diligence pour la secourir, & comme il n'en étoit qu'à cinq milles, il sut qu'elle étoit prise, & dit tout haut, *Les Romains ont aussi leur Annibal; nous avons perdu Tarente, comme nous l'avions gagnée*, & il lui arriva pour la premiere fois, d'avouër à ses amis en particulier, *qu'il voyoit depuis long-temps qu'il lui seroit très-difficile de se rendre maître de l'Italie avec les forces qu'il avoit, mais qu'alors il le trouvoit absolument impossible.*

Ce qu'il dit de Fabius.

[92] Fa-

violent que Fabius, qui n'emporta de Tarente qu'une seule Statuë. Mais Plutarque veut dire, que Fabius s'abstint de prendre les Statuës & les Tableaux des Tarentins, parce qu'il n'entendoit rien en semblables ouvrages, & ne connoissoit pas leur gentillesse & leur excellence, comme faisoit Marcellus, qu'il prefere à Fabius pour ce sujet, tant en cet endroit, qu'en la Vie de Marcellus. Au contraire Tite-Live, l. XXVII. louë en cecy la magnanimité de Fabius, par dessus la curiosité de Marcellus. M E Z.

91. *Ou, pour mieux dire, il rendit la bonté & l'humanité de Marcellus plus admirables.*] Ceci doit être expliqué, par ce qu'il a dit dans la Vie de Marcellus, qu'il emporta toutes ces curiosités de Syracuse, afin qu'après avoir embelli le spectacle de son triomphe, elles servissent à embellir sa ville, & qu'elles fissent le plaisir & l'amusement des Romains, ce que Plutarque attribue à douceur d'esprit & à humanité, quoi qu'il avoue dans le même endroit que les plus sensés louoient beaucoup plus l'action de Fabius, que celle de Marcellus, aussi Tite-Live dit, *sed majore animo generis ejus præda abstinuit Fabius, quam Marcellus.*

92. *Fabius triompha pour la seconde fois.*] Car dans son premier Consulat, il avoit triomphé des Liguriens.

IBID.

[92] Fabius triompha pour la seconde fois, & ce triomphe fut beaucoup plus éclatant que le premier; car il lui fut decerné, comme à un vaillant Athlete, qui faisoit tête à Annibal, qui renversoit tous ses desseins, & qui éludoit aussi facilement toutes ses attaques, qu'un lutteur se demêle des bras d'un ennemi, qui n'a plus la même vigueur & la même force. Car l'Armée d'Annibal étoit en partie énervée par le luxe & par les richesses, & en partie abbattue & affoiblie par les combats continuels.

Second triomphe de Fabius.

Armée d'Annibal énervée par les richesses.

Il y avoit [93] un Romain appellé Marcus Livius, qui commandoit dans Tarente lorsqu'Annibal s'en saisit, & qui s'étant retiré dans la Citadelle la défendit courageusement, & la

Marcus Livius aprés la prise de Tarente, où il commandoit, se retire dans la citadelle.

IBID. *Fabius triompha derechef.*] Parce qu'il avoit triomphé la premiere fois des Liguriens en son premier Consulat, comme j'ai remarqué cy-devant, lors que j'ay parlé des cinq Consulats de Fabius. MEZ.

93. *Un Romain nommé Marcus Livius.*] Tite-Live, L. XXVII. & Ciceron L. II. de l'Orateur rapportent de la mesme sorte ce qui se passa entre Fabius, & ce Gouverneur du Chasteau de Tarente, que Tite-Live appelle aussi Marcus Livius avec Plutarque; mais Ciceron, qui l'appelle Livius Salinator, se mesconte fort, le confondant avec M. Livius Salinator, qui fut premierement Consul avec Paulus Æmilius, un an devant qu'Annibal passast en Italie, comme j'ay remarqué ailleurs, & qui fut derechef Consul l'an 547. de la fondation de Rome, & le 12. de cette guerre, ayant pour Collegue C. Claudius Neron. Car Livius Salinator ayant esté condamné ignominieusement par le Peuple, en eut si grand despit, qu'il sortit de la ville, & se retira aux champs, où il demeura près de huit ans, sans se vouloir mesler des affaires publiques, comme Tite-Live raconte, & ce fut comme par force qu'on lui fit accepter le second Consulat, pour l'opinion qu'on avoit de son merite & de sa suffisance, si bien qu'il n'est pas croyable qu'il se fust voulu contenter du simple titre de Gouverneur de Tarente. MEZ.

Il la garda cinq ans, Annibal étant maître de la ville.

la garda jusqu'à ce que les Romains eurent repris la place sur Annibal. Il étoit extremement jaloux de la gloire de Fabius, [94] & un jour s'étant laissé emporter à son ambition & à son envie, il dit en plein Sénat, *que c'étoit lui seul qui avoit été cause qu'on avoit repris Tarente, & non pas Fabius. Tu dis vrai*, lui répondit Fabius, en riant, *car si tu ne l'avois pas laissé prendre, je ne l'aurois jamais reprise.*

Mot trop arrogant de cet Officier.

Reponse que lui fit Fabius.

Les Romains firent à Fabius tous les honneurs

94. *Et un jour s'étant laissé emporter à son ambition & à son envie, il dit en plein Senat.*] Il n'y a pas d'apparence qu'un homme à qui on vouloit faire le procès, pour avoir laissé prendre Tarente à Annibal, se fût laissé emporter ainsi à son ambition, jusqu'à proferer des paroles si hautaines. Tite-Live conte la chose plus vraisemblablement, car il dit, que comme on deliberoit dans le Senat, de ce qu'on devoit ordonner contre Livius, & les avis étant partagés, ses amis, qui le défendoient, glisserent dans leur défense, ce mot, *que c'étoit Livius seul, qui avoit été cause qu'on avoit repris Tarente.* Et Fabius disant son avis, ajoûta, „ J'avouë, Messieurs, qu'il „ est cause que nous avons repris Tarente, car nous n'au- „ rions pas eu à la reprendre, s'il ne l'eût pas perduë. *Fateri se opera Livii Tarentum receptum, neque enim recipiendum fuisse, ni amissum foret.* liv. XXVII. 25.

95. *En ce qu'ils élleurent son fils Consul.*] Il s'appelloit Q. Fabius Maximus, comme son pere, & fut Consul avec Tib. Sempronius Gracchus l'an 541. de la fondation de Rome, qui fut le 6. de cette guerre, immediatement après le quatrieme Consulat de son pere. A ce propos, Val. Maximus l. IV. c. 1. fait une jolie remarque, qu'il me semble que Plutarque ne devoit pas obmettre, puisque c'est un tesmoignage signalé de la modestie de nostre Fabius, & de l'amour qu'il portoit à sa patrie. Voici ce qu'il dit : *Fabius Maximus considerant qu'il avoit esté cinq fois Consul, & que son pere, son ayeul, son bisayeul & ses autres ancestres avoient souvent obtenu l'honneur du Consulat, en l'assemblée du Peuple où l'on alloit declarer son fils Consul d'un consentement universel, pria le Peuple avec fort grand-*

neurs imaginables, & [95] decernerent le Consulat à son fils; celui-ci étant en charge, & depêchant quelques ordres qui concernoient la guerre, son pere, soit à cause de son grand âge & de sa foiblesse, soit qu'il voulût éprouver son fils, monta à cheval pour l'aller trouver, & passoit à travers la foule de gens, qui étoient autour de lui & qui attendoient ses ordres. Le jeune homme, l'ayant apperçu de loin, ne put le souffrir, & [96] lui envoya un Licteur, qui lui commanda de descendre & de

Ce fils de Fabius fut Consul quatre ans avant que son pere reprît Tarente.

Grande action du fils de Fabius, pour soûtenir la Majesté du Consulat.

grande instance que la famille des Fabiens fust desormais dispensée d'exercer cette charge, non qu'il se deffiast de la vertu de son fils (car c'estoit un personnage fort illustre) mais afin que l'autorité souveraine ne demeurast pas continuellement en une mesme famille. Il est vray que cet Auteur se mescompte, disant que le fils de Fabius fut fait Consul après le cinquieme Consulat de son pere; car ce fut après le quatrieme, comme nous avons dit, & comme font foy les Fastes consulaires, & Tite-Live Livre XXIV. Mez.

96. *Luy envoya un Officier, qui luy commanda de descendre.*] Tite-Live Livre XXIV. raconte ainsi cette Histoire. Fabius le fils estant avec une Armée auprès de la ville de Suessula, son pere le vint trouver de la part du Senat. Le jeune Fabius allant à sa rencontre, les premiers Sergens, pour le respect qu'ils portoient à un personnage si plein de majesté, le laisserent passer sans dire mot, & sans le faire descendre de cheval, jusqu'à ce qu'il parvint au douzieme Sergent; mais le Consul commanda au Sergent de faire son devoir, & le Sergent s'escria qu'il eust à descendre. Alors Fabius mettant pied à terre, Mon fils, dit-il, j'ay voulu experimenter si tu sçavois bien que tu es Consul. Valerius Maximus, Livre II. Ch. 1. dit la mesme chose tout-à-fait, mais il commet une faute remarquable, car il confond nostre Fabius Vetrucosus, avec son ayeul ou bisayeul Fabius Rullus, duquel ayant raconté quelque chose qui se passa entre lui & son fils, qu'il assistoit en qualité de son Lieutenant en la guerre contre les Samnites, il adjouste immediatement: *Le mesme estant envoyé par le Senat Ambassadeur vers son fils Consul à la ville de Suessa, &c.* où il parle sans doute de nos-

de s'approcher à pied, s'il avoit affaire au Consul. Ce commandement parut très-dur à toute l'Assemblée, qui, jettant les yeux sur Fabius, lui témoignoit par son profond silence, qu'il étoit mal traité, & qu'on faisoit tort à sa gloire. Mais lui, descendant en même temps, il courut à son fils à grands pas, & l'embrassant avec tendresse, *Tu penses hautement, mon fils*, lui dit-il, *& tu fais fort bien; car tu sens à quels hommes tu commandes, & quelle est la grandeur de la puissance que tu as en main; c'est ainsi que nous & nos ayeux avons augmenté la Majesté de Rome, en mettant toûjours au second rang, après la patrie, nos peres & nos enfans.*

Ce que son pere lui dit sur cela.

[97] Aussi

tre Fabius, qu'il croit estre le mesme que Fabius Rullus. Mez.

97. *Aussi dit-on que le bisayeul de Fabius, qui étoit, sans contredit, le plus grand Personnage, &c.*] Q. Fabius Rullus, ou Rullianus, qui fut cinq fois Consul, la premiere fois 318 ans avant la naissance de notre Seigneur, & la derniere fois 25 ans après. Ce fut lui qui institua la revuë des Chevaliers, qui se fait tous les ans au mois de Juillet.

Ibid. *Aussi dit-on que le bisayeul de Fabius.*] Ce fut Fabius Rullus, duquel nous avons desja parlé. Plutarque dit qu'il fut cinq fois Consul, ce qui se justifie par les Fastes, & par les trois derniers livres de la premiere Decade de Tite-Live. Ses cinq Consulats tombent en ces années de la fondation de Rome 432, 444, 445, 457, 459. Au reste l'Histoire que Plutarque raconte de Fabius Rullus & de son fils, est touchée par Tite-Live, Liv. XI. & par Valerius Maximus, Livre V. Chap. 7. Mez.

98. *Voulut accompagner son fils, à son expedition contre les Samnites, en qualité de Lieutenant.*] Ce fils, appellé Q. Fabius Gurges, avoit été défait par les Samnites & auroit été déposé, si son pere n'eût promis de l'accompagner à cette seconde expedition, comme son Lieutenant.

Ibid. *Et aller sous lui à la guerre, pendant qu'il estoit Consul.*] J'ai fait voir en la Sect. 1. que ce fils de Fabius Rul-

[97] Aussi dit-on que le bisayeul de Fabius, qui étoit sans contredit le plus grand personnage qui fût de son temps à Rome, & le premier en dignité, qui avoit été cinq fois Consul, & honoré de cinq triomphes très-glorieux après des victoires signalées, qu'il avoit remportées dans plusieurs guerres, [98] voulut accompagner son fils à son expedition contre les Samnites, en qualité de Lieutenant, pendant qu'il fut Consul, & lorsque ce fils entra en triomphe dans Rome sur un char à quatre chevaux, il le suivit à cheval parmi les autres, faisant gloire de ce qu'ayant son fils sous sa puissance, & qu'étant le premier & le plus grand des Romains, il donnoit l'exemple de la

Le bisayeul de Fabius, après cinq Consulats & cinq Triomphes, va Lieutenant sous son fils, qui étoit Consul. Il le suit à cheval à son Triomphe.

Rullus s'appelloit Q. Fabius Maximus Gurges. Il fut Consul la premiere fois l'an 462. de la fondation de Rome, ayant pour Collegue Junius Brutus Scæva, & ce fut alors que son pere lui servit de Lieutenant, au rapport de Tite-Live, Livre XI. mais il faut prendre garde qu'au lieu que le Grec dit *ὑπατεύοντι δ' υἱῷ*, c'est à-dire, *son fils estant Consul*, comme j'ay traduit; Amiot n'a pas bien tourné en cette sorte, *quand il fut esleu Consul :* car ces paroles signifient, qu'au mesme temps que Fabius Gurges fut créé Consul, son pere Rullus fut aussi destiné pour son Lieutenant, quoyque de sa libre volonté. Or cela repugne à la verité de l'Histoire, parce que nous apprenons de Tite-Live, que Fabius Gurges, d'abord qu'il fut Consul, alla faire la guerre aux Samnites, & leur livra bataille, où il receut un rude échec, dont le Senat irrité, fut sur le point de le rappeller, & luy interdire l'administration de cette guerre. Mais son pere Rullus supplia le Senat avec tant d'affection, de ne faire point recevoir cette honte à son fils, offrant de lui aller servir de Lieutenant, qu'on lui octroya sa requeste. Ainsi Gurges, par le conseil & par l'assistance de son pere, obtint une glorieuse victoire sur les Samnites, dont il tailla en pieces vingt mille hommes, & prit prisonnier leur General Pontius. Depuis Fabius Gurges fut Consul pour la seconde fois, l'an 478. de la fondation de Rome, & il fut encore Consul pour la troisieme fois l'an 489. M E Z.

la soûmission qu'on devoit aux Loix & au premier Magistrat de Rome. Mais ce n'étoient pas là les seules qualités qui le rendoient admirable. Fabius ayant perdu son fils, supporta cette perte avec moderation, en homme sage & en bon pere. Car comme c'étoit la coûtume, qu'aux funerailles des personnes illustres, les plus proches parens fissent une Oraison funebre à l'honneur du mort, [99] il fit celle de son fils, la prononça lui-même, & la donna au public.

Constance de Fabius à la mort de son fils.

Il fait lui-même son Oraison funebre.

Dans ce temps-là Scipion, qui avoit été envoyé en Espagne, qui en avoit chassé les Carthaginois après les avoir défaits en plusieurs batailles, & qui avoit soûmis plusieurs Nations, pris plusieurs grandes villes & fait un très-grand butin, revint à Rome, & fut aussi honoré & favorisé qu'aucun autre Capitaine l'eût jamais été, car d'abord il fut nommé Consul. Voyant donc que le Peuple n'attendoit & ne demandoit de lui que de grandes choses, il pensa que de s'attacher à suivre pas à pas Annibal en Italie, c'étoit un exploit, qui n'avoit rien de brillant & qui sentoit son vieillard accablé d'années; & conçut d'abord le dessein d'aller remplir l'Afrique & Carthage de

Scipion revient d'Espagne à Rome.

Les grands exploits qu'il avoit faits.

Il est nommé Consul.

99. *Il fit lui-mesme l'Oraison à l'honneur de son fils.*] Ciceron fait mention de cette Oraison de Fabius, en son livre de la Vieillesse, où il fait dire à Caton le Censeur, parlant de Fabius: *Multa in eo viro praclara cognovi, sed nihil est admirabilius, quam quomodo ille mortem Marci filii tulit clari viri & consularis. Est in manibus viri laudatio, quam cùm legimus, quem Philosophum non contemnimus?* „J'ay reconnu plusieurs belles choses en cet homme-là, „mais il n'y a rien de plus admirable, que la modera„tion avec laquelle il supporta la mort de son fils Mar„cus personnage illustre & consulaire. Nous avons entre „les

de Legions Romaines, de ravager cette terre ennemie, & de transporter dans son sein la guerre, qu'elle avoit osé porter jusqu'aux murailles de Rome. Dans cette vue, il faisoit tous ses efforts pour obliger les Romains à approuver sa resolution; mais Fabius remplissoit la ville de frayeurs & de craintes, criant hautement que par la folie & par la temerité d'un jeune homme sans experience, elle alloit être precipitée dans un danger évident, où elle trouveroit son entiere ruine, [100] & il faisoit & disoit tout ce qu'il croyoit capable d'en détourner les Citoyens. Mais il ne persuada que le Senat, le Peuple s'opiniâtra à croire qu'il en vouloit personnellement à Scipion par l'envie qu'il portoit à ses prosperités, & de crainte que s'il venoit à faire quelque grand exploit, & à terminer entierement la guerre, ou seulement à l'éloigner de l'Italie, cette opposition ne le fît paroître trop lâche & trop mou, lui qui l'avoit traînée pendant tant d'années.

Il fait dessein de transporter la guerre en Afrique.

Fabius s'y oppose de tout son pouvoir.

Comment cette opposition est expliquée par le Peuple.

Il y a de l'apparence que Fabius se porta d'abord à contredire Scipion par un excès de prudence, & pour ne vouloir rien mettre au hazard, épouvanté du danger auquel on expo-

Jugement que Plutarque en porte.

„ les mains l'Oraison qu'il fit à sa louange, & quand „ nous la lisons, y a-t-il Philosophe que nous ne mes„ prisions " ? Où l'on remarquera que Ciceron donne le prénom de Marcus à ce fils de Fabius, à qui Tite-Live en plusieurs endroits donne tousjours celui de Quintus. M E Z.

100. *Et il faisoit & disoit tout ce qu'il croyoit capable d'en détourner les Citoyens.*] Cela fut agité dans le Senat. Tite-Live rapporte les Discours, que Fabius & Scipion firent l'un contre l'autre, & ils meritent d'être lûs, c'est dans le Livre XXVIII.

posoit la Republique ; mais qu'enfin il se roidit trop, & alla plus loin qu'il ne falloit, poussé par son ambition & par une émulation demesurée pour arrêter la gloire & la grandeur de son rival ; Car il persuada à Crassus, Collegue de Scipion dans le Consulat, de ne lui pas abandonner la conduite de l'Armée, de ne lui pas ceder, & s'il le jugeoit à propos, [101] de passer lui-même à Carthage, & il empêcha qu'on ne lui assignât les fonds pour la guerre ; c'est

Fabius persuade à Crassus de ne pas abandonner le commandement de l'Armée à son Collegue Scipion.

Il empêche qu'on ne lui assigne les fonds pour la guerre, Sci-

101. *De passer lui-même à Carthage.*] Mais c'est ce que Crassus ne pouvoit faire, à cause de sa qualité de Pontife, qui l'empêchoit de quitter l'Italie, comme on va le voir dans la remarque 103.

102. *Le ramassa de toutes les villes de Toscane.*] Le Traducteur Latin & Amiot, en traduisant que *Scipion amassa dans les villes de Toscane l'argent qui lui étoit necessaire*, ont corrompu cet endroit, & donnent une fausse idée, car il n'est pas vrai que les villes fournirent de l'argent comptant, elles n'étoient pas en pouvoir de le faire, mais elles fournirent les choses en espece. Ceux de Cœres fournirent du bled, & toutes sortes de provisions de bouche. Les Populoniens fournirent le fer, les Tarquiniens les toiles pour les voiles ; Ceux de Volaterre, le goudron & du bled ; Ceux d'Arrecium, trente mille boucliers, autant de casques & autres armes. Les villes de Toscane ne furent pas les seules, qui contribuerent, leur exemple fut suivi par d'autres Peuples. Tite-Live. Livre XXXVIII. 45. Dans ce passage χρήματα ne signifie donc pas l'argent, mais les denrées, ce qu'on appelle *merces*. Et c'est ainsi que l'ont employé souvent les meilleurs Auteurs.

103. *Qu'à cause de la Loi sacrée de son Sacerdoce, car il étoit Souverain Pontife.*] Amiot, en voulant expliquer cette Loi, s'y est manifestement trompé, en ajoûtant à sa traduction, *qui par la Loi de leur Religion, est contraint de demeurer en la ville.* Car il n'est pas vrai, que le Souverain Pontife fût obligé de demeurer dans Rome ; Il en pouvoit sortir ; il lui étoit seulement défendu de sortir de l'Italie. Aussi dans le discours que Scipion fit dans le Senat, pour se faire decerner l'Afrique contre l'avis de Fabius,

c'eſt pourquoi Scipion, obligé de ſe fournir ailleurs de tout ce qui étoit neceſſaire pour cet armement, [102] le ramaſſa de toutes les villes de Toſcane, qui s'offrirent les premieres à contribuer de leur bon gré, à cauſe de la bienveillance qu'elles lui portoient.

pion les tire des villes de Toſcane.

Pour Craſſus, il demeura dans ſa maiſon, tant à cauſe de ſon naturel doux & paiſible, qui l'éloignoit de toute ſorte d'ambition & de contention, [103] qu'à cauſe de la Loi ſacrée de ſon

Le grand Pontife ne pouvoit pas ſortir de l'Italie.

bius, il dit en s'adreſſant à ce grand homme: *Quod tu, Q. Fabi, quum victor tota Italia volitaret Annibal, potuiſti praſtare, hoc vide ne contumelioſum ſit, concuſſo jam & penè fracto Annibale, negare, poſſe P. Licinium (Craſſum) Conſulem virum fortiſſimum præſtare, qui ne à ſacris abſit Pontifex Maximus, ideo in ſortem tam longinquæ provinciæ non venit.* „ Prenez bien garde, Fabius, que vous ne faſſiez un „ très-grand affront à Licinius Craſſus, en niant que „ ce que vous avez bien pû faire contre Annibal, qui „ parcouroit en vainqueur toute l'Italie, ce grand hom„ me le puiſſe faire contre ce même Annibal déja affoi„ bli, & à demi défait. Car ſa qualité de grand Ponti„ fe ne lui permet pas de ſe mettre en état d'aller fai„ re la guerre, dans un païs auſſi reculé que l'Afrique, „ qui l'éloigneroit trop des ſaintes ceremonies, dont il „ a l'inſpection, XXVIII. 44. ". Voilà une preuve invincible, que Craſſus pouvoit faire la guerre en Italie, contre Annibal, & que par conſequent il pouvoit ſortir de Rome.

IBID. *Comme auſſi parce qu'il eſtoit ſouverain Pontife.*] Le Grec ne dit rien davantage, mais Amiot adjouſte de gayeté de cœur, *qui par la Loi de leur religion, eſt contraint de demeurer en la Ville*, qui eſt une gloſe impertinente & fauſſe. Il eſt vray qu'on ne permettoit pas aux ſouverains Pontifes, ni aux autres Preſtres & Flamines, de s'éloigner beaucoup de Rome, ni d'aller hors de l'Italie, comme fait foy ce paſſage de Plutarque, & Tite-Live L. XXVIII. en allegue la cauſe, quand il dit qu'on ne jetta point au ſort à qui écherroient les Provinces, mais Scipion fut deſtiné pour l'Afrique; *quia cura ſacrorum Pontificem maximum in Italia retinebat*; „ parce que le ſoin

„ des

son Sacerdoce, car il étoit souverain Pontife. Mais Fabius ne se contentant pas de cette premiere tentative, revint contre Scipion par un autre chemin, [104] car il empêcha les jeunes gens, qui s'offroient volontairement pour le suivre à ce voyage, & alloit criant dans les Conseils & dans les Assemblées du Peuple, [105] *qu'il ne suffisoit pas à Scipion de fuir Annibal, s'il n'emmenoit aussi toutes les forces qui leur restoient en Italie, repaissant la jeunesse de vaines esperances, & leur persuadant d'abandonner leurs peres, leurs femmes, leurs enfans & leur ville, aux portes de laquelle il voyoit un puissant ennemi, jusques là toûjours invincible.*

Ces paroles jetterent une si grande terreur dans l'esprit des Romains, qu'ils ordonnerent que Scipion n'employeroit à cette guerre d'Afri-

„ des choses sacrées retenoit en Italie le souverain Ponti-„ fe". Semblablement A. Posthumius Albinus Consul, voulant aller à la guerre en Sicile, fut arresté par le Pontife Metellus, comme racontent Tite-Live L. XIX. & Val. Maximus L. I. c. 1. parce qu'il estoit Prestre de Mars. Aussi Q. Fabius Pictor fut empesché par le Pontife P. Licinius, d'aller en Sardaigne, à cause qu'il estoit Prestre de Quirinus, au rapport de Tite-Live L. XXXVII. Mais pourtant ni les Pontifes, ni les autres Prestres n'estoient pas tellement gesnez, qu'ils ne pussent sortir de Rome, & aller par l'Italie, lorsqu'ils n'estoient point occupez actuellement à l'exercice de leurs charges. Je pourrois prouver cecy par plusieurs exemples tirez de l'Histoire Romaine; mais il me suffit d'employer celui que j'ay entre les mains, de Licinius Crassus Collegue de Scipion: car encore qu'il fust souverain Pontife, si ne laissa-t-il pas de sortir de Rome, pour aller faire la guerre à Annibal au païs des Brutiens, où il demeura presque tousjours, durant le temps de son Consulat, & s'y arresta encore une partie de l'année suivante en qualité de Proconsul, comme nous apprenons de Tite-Live L. XXVIII. & XXIX. Maz.

104. *Car il empêcha les jeunes gens, qui s'offroient volontai-*

frique que l'Armée qui étoit en Sicile, & qu'il lui seroit seulement permis de choisir trois cens hommes parmi ceux qui l'avoient fidelement servi en Espagne, & de les mener avec lui. Et en cela il semble que Fabius ne fit que suivre son naturel, qui le portoit à prendre ses suretés en toutes choses.

Exploits de Scipion en Afrique.

Scipion ne fut pas plûtôt passé en Afrique, que Rome retentit du bruit de ses glorieux exploits & de ses victoires, aussi merveilleuses pour leur grandeur, que pour leur beauté. Ce bruit fut bien-tôt suivi d'une quantité innombrable de dépouilles, qui en furent la confirmation. On sut qu'il avoit fait prisonnier un Roi des Nomades; qu'il avoit brûlé en un même jour deux camps des ennemis, où il avoit peri par le fer & par le feu un nombre infini d'hommes, d'armes & de chevaux, & que les

Syphax.

Le Camp de Syphax & celui d'Asdrubal.

Il y eut quarante mille hommes, tués ou brûlés.

Car-

tairement pour le suivre.] Plutarque avance ici un fait qui est dementi par l'Histoire, car il est certain que Scipion emmena avec lui en Afrique sept mille volontaires, *voluntariorum septem ferme millibus in naves impositis*, dit Tite-Live. Plutarque auroit-il trouvé dans quelque Histoire une tradition differente? Il n'y a nulle apparence; je suis persuadé, qu'il a été trompé par ce passage de Tite-Live, qu'il a mal entendu, Liv. XXVIII. Sect. 45. *ut voluntarios sibi ducere liceret tenuit.* Il a rapporté ce *tenuit* à Fabius, & l'a pris dans le sens que les Grecs donnent quelquefois au verbe ἴσχειν pour *prohibuit*, *empêcha*, au lieu qu'il signifie *obtinuit*. Car Tite-Live dit, *que n'ayant pû avoir la permission de lever des gens de guerre en Italie, & ne s'y étant pas même opiniâtré, il obtint du moins qu'il lui seroit permis d'emmener les volontaires.* Et Plutarque l'a expliqué, comme s'il y avoit, *Fabius l'empêcha aussi d'emmener les volontaires.* Ce que Tite-Live n'a pû dire, & qu'il n'a pas dit.

105. *Qu'il ne suffisoit pas à Scipion de fuir Annibal.*] C'est un trait des plus malins & des plus satyriques. Fabius accuse par-là Scipion de ne vouloir quitter l'Italie que pour fuir Annibal, comme un ennemi trop redoutable.

Carthaginois avoient envoyé à Annibal des Ambassadeurs pour le rappeller & pour le prier de renoncer à ses vaines esperances, qui n'avoient point de fin, & de venir incessamment secourir sa patrie. On ne parloit donc à Rome que de Scipion & de ses grands succès. Cela n'empêcha pas Fabius de demander qu'on lui envoyât un Successeur, & il ne donna d'autre fondement, & d'autre prétexte à sa requisition, que cette maxime si connuë, *qu'il étoit très-dangereux de confier de si grandes choses à la fortune d'un seul homme; car il est bien difficile qu'un même homme soit toûjours heureux.*

Fabius demande qu'on envoye un successeur à Scipion.

Mais par là il offensa extremement le Peuple, qui crut qu'il étoit homme difficile & envieux, ou que la vieillesse avoit entierement refroidi son courage & éteint ses esperances, en lui faisant paroître Annibal beaucoup plus terrible qu'il n'étoit. Car lors même qu'Annibal, forcé de quitter l'Italie & de s'en retourner en Afrique, s'embarqua avec toutes ses troupes, Fabius ne permit pas que la joye, & la confiance, que son départ donnoit au Peuple, fussent exemptes d'inquietude & de trou-

106. *Et humilié l'orgueil de Carthage, qu'il vit abbattuë à ses pieds.*] Plutarque a égard ici aux dix Ambassadeurs que les Carthaginois envoyerent à Scipion, pour lui demander la paix. Ils étoient dans un vaisseau orné de bandelettes & de rameaux d'olive, ils en portoient aussi, c'est-à-dire, qu'ils étoient en état de supplians. Quand ils furent près de la poupe du vaisseau de Scipion, ils imploerent sa misericorde, en lui tendant ces bandelettes & ces rameaux.

107. *Car il tomba malade dans le temps qu'Annibal abandonna l'Italie.*] Sous le Consulat de Claude Neron & de Servilius Geminus, la troisieme année de l'Olympiade

144

trouble. Il publioit par tout, *que jamais les affaires n'avoient été si deplorées & que Rome alloit être reduite à l'extremité, parce qu'Annibal seroit encore plus redoutable en Afrique sous les murs de Carthage, & que Scipion alloit avoir sur les bras une Armée encore teinte du sang de tant de Preteurs, de Dictateurs & de Consuls*, de sorte que par ces paroles il remplissoit la ville d'effroi, & quoi que la guerre fût toute passée en Afrique, le danger paroissoit plus près de Rome qu'il n'avoit jamais été.

Terreurs dont Fabius veut remplir l'esprit des Romains.

Mais peu de temps après, Scipion ayant défait Annibal en bataille rangée, [106] & humilié l'orgueil de Carthage, qu'il vit abbattuë à ses pieds, donna à ses Citoyens une joye beaucoup plus grande qu'ils n'avoient jamais osé l'esperer; & raffermit & rassura l'Empire, qui avoit été veritablement ébranlé par plusieurs tempêtes. Il est vrai que Fabius ne vécut pas jusqu'à la fin de cette guerre, qu'il ne sut point les nouvelles de la défaite d'Annibal, & qu'il ne fut pas témoin de la grande & assurée prosperité de sa patrie, [107] car il tomba malade dans le temps qu'Annibal abandonnoit l'Italie, &

Scipion gagne une grande bataille contre Annibal.

Fabius meurt avant que la nouvelle en fût portée à Rome.

144. l'an de Rome 551. 200 ans avant la naissance de J. C. il avoit été Augure soixante deux ans, & il étoit homme fait quand il fut créé Augure.

IBID. *Car environ le temps qu'Annibal partit d'Italie, &c.*] Fabius mourut l'année mesme qu'Annibal sortit d'Italie, qui fut la 16. de cette guerre, & la 551. de la fondation de Rome, comme dit Tite-Live L. XXX. adjoustant que Fabius mourut fort vieil, ce qu'il prouve par une conjecture, parce que, dit il, il fut Augure durant l'espace de 42. ans. Mais il me semble encore qu'il n'en dit pas assez, si l'on considere ces paroles de Val. Maximus L. VIII. c. 14. *Q. Fabius Maximus duobus & sexaginta*

& mourut en peu de jours. On dit que les Thebains enterrerent Epaminondas aux dépens du public, parce qu'il étoit mort dans une si grande pauvreté, qu'après son decès on ne

La grande pauvreté d'Epaminondas quand il mourut.

ginta annis Auguratus Sacerdotium sustinuit, robusta jam ætate id adeptus. Quæ utraque tempora si in unum conferantur, facilè sæculi modum expleverint. „ Q. Fabius Maximus „ durant l'espace de soixante deux ans, exerça la Prestrise de l'Augurat, à laquelle il parvint estant desja en „ âge robuste. Que si l'on adjouste ensemble ces deux „ temps, la somme arrivera facilement à la mesure d'un „ siecle ". Où il veut dire que Fabius vescut près de cent ans, parce qu'il fut Augure 62. ans durant, & avoit de 35. à 40 ans (ce qu'il appelle âge robuste) quand il fut fait Augure. Pline L. VII. c. 48. favorise le dire de Valerius Maximus, sinon qu'il met un an de plus, disant que Fabius fut Augure 63. ans. C'est pourquoy j'estime qu'il faut corriger tant Tite-Live que Pline, & mettre en tous deux le nombre de 62. Au reste cecy me fait opiniastrer davantage en la conjecture que j'ay faite Rem. 6. que Plutarque s'est mesconté, disant que Fabius Rullus fut le bisayeul de nostre Fabius. Car supposant que Fabius ait vescu 95. ans pour le moins, dont les paroles de Valerius Maximus ne nous laissent point douter, il s'ensuit qu'il naquit l'an 456. de la fondation de Rome, qui est un an auparavant que Fabius Rullus fust Consul pour la quatrieme fois, & six ans devant le premier Consulat de Fabius Gurges. Or quand Fabius Gurges fut Consul la premiere fois, son pere Rullus vivoit encore, & fut à la guerre avec lui comme son Lieutenant; & il est croyable qu'il vescut encore quelques années après, si bien qu'on peut dire que quand il mourut, nostre Fabius avoit huit ou neuf ans. Partant si Rullus eut esté le bisayeul de Fabius, c'eust esté un petit miracle, qu'il eust peu voir le fils de son petit-fils âgé de huit ou neuf ans. M a z.

108. *Sinon une petite broche de fer.*] Frontin L. IV. c. 3. dit la mesme chose, mais il adjouste qu'outre une broche, on trouva encore chez Epaminondas une chaudiere d'airain. M a z.

109. *Une des plus petites pieces de monnoye.*] Le Grec dit, *la plus petite des monnoyes.* Il est inutile de s'amuser à rechercher quelle piece c'étoit. Il suffit de savoir, que c'étoit.

ne trouva dans sa maison [108] qu'une broche de fer. Les Romains n'enterrerent pas Fabius aux dépens de la Republique, chacun fournit pour ses obseques [109] une des plus petites pie-ces

Les Romains fournissent chacun pour les funerailles de Fabius.

roit une très-petite piece de monnoye de cuivre, peut-être un *quadrans*, qui valoit le quart d'un sol, ou un *sextans*, qui n'en valoit que la sixieme partie.

IBID. *La moindre piece de monnoye qui eust cours alors.*] Nous pourrions douter comme s'appelloit cette plus petite monnoye qui eut cours alors, si Plutarque mesme en un autre endroit ne disoit, que la plus petite monnoye de cuivre qui fust parmi les Romains, étoit celle qui s'appelloit *quadrans*. Mais parce que le mot *quadrans*, proprement & premierement signifie la quatriesme partie de quelque chose, il est certain que la piece qui se nommoit *quadrans*, s'appelloit ainsi parce qu'elle estoit la quatriesme partie d'une plus haute monnoye. Il nous reste donc à chercher de quelle plus haute monnoye le *quadrans* de Plutarque estoit la quatriesme partie. Or je ne veux pas nier qu'en certains temps, & sous les derniers Empereurs, diverses petites pieces de cuivre n'ayent eu le nom de *quadrans*, dont l'une estoit moindre que l'autre en poids & en valeur. Mais j'estime qu'on aura peine de trouver aucun Auteur de ceux qui ont escrit du temps de Plutarque, ou devant lui, qui appelle *quadrans* autre piece de monnoye, que celle qui estoit la quatriesme partie de l'Asse; si bien que Plutarque n'a pu parler que de ce *quadrans*-là. Quant au poids de cette monnoye, nous en pouvons dire quelque chose avec certitude, parce que tous les Auteurs qui ont parlé de l'Asse sont d'accord, que du commencement il pesoit une livre Romaine, c'est-à-dire, douze onces Romaines; d'où s'ensuit qu'alors le *quadrans* estoit du poids de trois onces, & pour cette cause s'appelloit *Triuncis*, comme Pline rapporte, Liv. XXXIII. c. 3. Mais nous apprenons du mesme Auteur, que du temps de la premiere Guerre Punique, la Republique ne pouvant fournir aux excessives despenses qu'il lui falloit soustenir, fit battre des Asses du poids de deux onces, dont elle paya facilement ses dettes, parce qu'elle y gagnoit les cinq sixiesmes parties. Alors il est évident que le *quadrans* pesoit demie once, c'est-à-dire quatre drachmes. Depuis encore les Romains estant pressez par Annibal, l'année que Fabius Maximus

ces de monnoye, non pas pour suppléer à sa pauvreté, mais pour avoir la consolation de contribuer chacun à ses funerailles, comme à celles de leur pere commun; de maniere que sa mort fut couronnée d'une gloire & d'un honneur qui convenoient parfaitement à sa vie.

L A

fut Dictateur, diminuerent de la moitié le poids des Asses, & les firent du poids d'une once seulement; si bien qu'alors le *quadrans* ne pesoit qu'un quart d'once, c'est-à-dire, deux drachmes. Enfin peu de temps après (adjouste Pline) les Asses furent faits du poids de demie once, par la Loy Papyria; & par consequent le *quadrans* fut fait du poids d'une drachme. Or entre l'année de la Dictature de Fabius, & celle de sa mort, il y eut quatorze ans d'intervalle, si bien qu'il est croyable que la Loy Papyria fut faite avant le deceds de Fabius, puisque Pline dit qu'elle fut faite peu de temps après l'année de la Dictature de Fabius: & j'estime que cette Loy par laquelle l'Asse fut reduit au poids de demie once, fut faite incontinent après la deffaite de Cannes, parce qu'alors les Romains se trouverent reduits à une des plus grandes extrémitez qu'ils furent jamais. Partant je conclus que la monnoye que les Romains contribuerent par teste aux funerailles de Fabius, fut le *quadrans* qui couroit alors, pesant une drachme. Au pis aller, nous dirons que la piece de monnoye que chacun contribua fut celle qui s'appelloit *Sextans*, à cause qu'elle valoit la sixiesme partie d'un *As*; si bien que l'*As* ne pesant alors que demie once, ou douze scrupules, le *Sextans* ne pouvoit peser que deux scrupules. Au reste on remarquera, que si le Peuple Romain fit cet honneur à Fabius, de con-

LA COMPARAISON DE PERICLES ET DE FABIUS MAXIMUS.

VOILA' le recit de la vie & des actions de ces deux grands Personnages ; mais comme l'un & l'autre ont laissé plusieurs beaux exemples de vertu Militaire & Politique, commençons par leurs exploits de guerre à en faire la comparaison. Premierement quand Periclès

Premier avantage de Fabius sur

contribuer de l'argent à ses funerailles, il en avoit desja fait autant aux funerailles de son Ayeul Fabius Rullus, comme asseure l'Auteur des Vies des Hommes Illustres, quand il dit parlant de lui : *Mortuo huic tantum æris populi ubertate congestum, ut inde filius viscerationem & epulas publicè daret.* „ A sa mort le Peuple contribua tant d'ar„ gent liberalement, que de cette somme son fils fit une „ distribution generale de chair, & un festin public au „ Peuple ". Cela fait que je ne puis deviner duquel des deux parle Val. Maximus quand il dit : *Magnum grati Populi specimen in Fabio Maximo enituit. Nam cùm quinque Consulatibus salutariter Reipublicæ administratis decessisset, certatim æs contulit, quò major & speciosior ejus funeris pompa duceretur.* „ Le Peuple rendit un grand tesmoignage de „ gratitude à Q. Fabius Maximus : car estant venu à de„ ceder, après qu'il eut cinq fois exercé la Charge de „ Consul, au grand proffit de la Republique, les Ro„ mains contribuerent de l'argent à l'envi, afin que le „ convoy de ses funerailles fust plus grand & plus ma„ gnifique ". La raison de douter est, que ces paroles se peuvent également bien appliquer à Fabius Rullus, & à Fabius Verrucosus, parce que tous deux eurent nom Q. Fabius Maximus, tous deux parvinrent au Consulat par cinq fois, & aux funerailles de tous deux le Peuple contribua de l'argent. M m 2.

Periclès, par rapport à l'état où étoient Rome & Athenes, quand ils en prirent le timon.

clès fut appellé au Gouvernement, il se vit tout d'un coup à la tête d'un Peuple, qui se trouvoit au comble de la prosperité, qui étoit grand par lui-même, & qui avoit une puissance formidable à ses voisins; desorte que s'il le maintint dans cet état florissant sans aucun revers & sans la moindre disgrace, il semble qu'il en eut obligation à la Fortune & aux forces des Atheniens, bien plus qu'à sa valeur & à sa conduite; au lieu que les grandes actions de Fabius, qui prit en main le timon de Rome dans des temps très-malheureux & très-deplorables, ne purent lui assurer le cours de ses prosperités, mais la tirant d'un abîme très-profond, elles lui donnerent le temps de respirer, & la mirent dans une situation moins malheureuse & plus tranquille. On peut dire même que les grands succès de Cimon, les trophées de Myronides, & de Leocrates, & les grands & nombreux exploits de Tolmidas, donnerent bien plus à Periclès le moyen d'entretenir sa ville dans les Fêtes, dans les Jeux & dans les plaisirs pendant que dura son administration, qu'ils ne lui imposerent la necessi-

1. *Il est vrai qu'il ne paroît pas si difficile de manier une ville humiliée.*] C'est une question qui a été traitée par des politiques, & dont Plutarque même a parlé en quelque autre endroit, de savoir lequel est le plus avantageux pour un homme d'Etat, qui entre dans le Gouvernement, de trouver sa Republique humiliée & abbatuë par des calamitez, ou de la prendre enorgueillie & enflée des faveurs d'une fortune assurée & constante. Plutarque se declare ici pour le premier, & je suis persuadé qu'il a raison, c'est un terrible animal à gouverner qu'un Peuple heureux. Car, comme Plutarque le dit dans la Vie de Periclès, il n'est pas possible que dans un Peuple puissant, & qui jouït d'un grand Empire, il n'y ait beau-

cessité de la reconquerir ou de la conserver par les armes. Au lieu que Fabius, qui voyoit devant ses yeux tant de deroutes, tant de défaites des Romains, tant de meurtres de leurs Preteurs & de leurs Consuls, les lacs, les campagnes & les bois remplis de leurs Armées taillées en pieces, & les fleuves rougis du sang des Legions, rouler jusques dans la mer des monceaux de morts, sentit les debris de la Republique tomber sur lui, & par ses propres forces il la soûtint seul, & l'étaya si bien, qu'il empêcha qu'elle ne fondît entierement & ne fût ensevelie sous les ruines de tant de breches que les autres y avoient faites.

[1] Il est vrai qu'il ne paroît pas si difficile de manier une ville humiliée & domptée par de si grandes calamités, & que la necessité a rendu souple & obeïssante à la Raison, que de refrener la ferocité & l'insolence d'un Peuple enflé de ses prosperités, & qui ne peut se contenir. [2] Et c'est ainsi que Periclès paroît s'être rendu maître des Atheniens. Mais cependant le grand nombre & l'excès des maux qui affligerent alors Rome, marquent admirablement la

Premier avantage de Periclès sur Fabius.

beaucoup d'affections & de passions enracinées, & qu'il est bien difficile de reprimer.

2. *Et c'est ainsi que Periclès paroît s'être rendu maître des Atheniens.*] C'est-à-dire, qu'il prit en main le Gouvernement des Atheniens, lors qu'ils étoient fiers de leurs prosperitez & de leur puissance, & qu'ils s'en rendit maître, en reprimant leur ferocité, & par là il semble qu'il ait eu quelque avantage sur Fabius; mais d'un autre côté la grandeur des maux, dont Rome fut affligée, releve si fort la fermeté, la constance & la magnanimité de Fabius, que ce Romain regagne par là l'avantage que le Grec avoit sur lui par l'état heureux des Peuples qu'il eut à gouverner.

la fermeté, la constance & la magnanimité de Fabius, dont la Raison ne fut jamais troublée ni ébranlée, & qui persista dans ses premiers conseils. [3] Si Periclès prit Samos, Fabius reprit Tarente; si Periclès se rendit maître de l'Eubée, Fabius remit sous la domination des Romains les villes de la Campanie; car pour Capouë, elle fut reprise par les Consuls Fulvius & Appius.

Second avantage de Periclès sur Fabius par le nombre de ses victoires.

Second avantage de Fabius sur Periclès.

Troisieme avantage de Periclès sur Fabius.

Veritablement Fabius ne gagna jamais qu'une seule bataille, qui fut le sujet de son premier triomphe, au lieu que Periclès érigea neuf trophées des victoires qu'il avoit remportées sur terre & sur mer; mais aussi on ne lit point que Periclès ait jamais fait une action pareille à celle de Fabius, qui arracha son Collegue Minucius des mains d'Annibal, & sauva toute une Armée, action veritablement grande, & dans laquelle éclattent la valeur, la prudence & la bonté. D'un autre côté on ne trouve pas non plus que Periclès ait jamais commis une si grande faute que celle de Fabius, qui se laissa surprendre au stratageme des bœufs

3. *Si Periclès prit Samos, Fabius reprit Tarente.*] Mais l'action de Periclès fut grande & pleine d'éclat, au lieu que celle de Fabius ne fut qu'heureuse.

4. *Or, c'est une même faute à un General de tomber dans des maux qu'il n'a pas prevus.*] C'est un jugement remarquable de Plutarque, qui prétend qu'un General d'Armée commet la même faute quand il tombe dans des malheurs qu'il n'a pas prevus, que lors que par défiance il manque l'occasion de faire un coup de partie, car ces deux fautes viennent de la même source, c'est-à dire, du défaut d'experience, ou d'un esprit borné, qui a des lumieres fort courtes. On pourroit répondre à Plutarque, que la confiance, qui fait qu'un General profite de l'occasion de faire un grand coup, est souvent voisine de l'im-

d'Annibal, & qui tenant son ennemi dans les détroits des montagnes, où il s'étoit enfermé lui-même par hazard, le laissa échaper la nuit sans y prendre garde, & le lendemain il se vit prévenu & battu par celui qu'il croyoit son prisonnier.

Que s'il faut qu'un Capitaine sache, non seulement user du present, mais encore juger sagement de l'avenir, on peut dire que la guerre des Atheniens eut le succès que Pericles avoit predit, car pour vouloir trop embrasser, ils perdirent toute leur puissance; au lieu que les Romains, ayant envoyé Scipion en Afrique contre l'avis de Fabius, releverent leur Empire, & se virent maîtres de tout, non par des coups imprevus de la Fortune, mais par la valeur & par la sagesse de leur General. De sorte que la sage prevoyance de l'un fut confirmée par les malheurs de son païs, & la fausse prediction de l'autre fut averée par les heureux succès de sa patrie. [4] Or c'est une même faute à un General de tomber dans des maux qu'il n'a pas prevus, & de manquer par défiance

Un bon General d'Armée doit savoir, non seulement user du present, mais prévoir l'avenir

Quatrieme avantage de Pericles. La prévoyance.

ce

l'imprudence, au lieu que la defiance, qui fait perdre cette même occasion, peut être quelquefois l'effet de la prudence, qui veut qu'on ne s'engage point dans une affaire pleine d'incertitude, & où il y a plus de danger que d'apparence de succès. Il a dit lui-même que Pericles n'estimoit ni ne vouloit imiter les Generaux, qui s'étant hazardez mal à propos, avoient pourtant eu une fortune brillante, & à cause des grandes batailles, qu'ils avoient hazardées contre toute sorte de raison, étoient regardez & admirez comme de grands Capitaines. Il ne s'agit plus que de savoir s'il y avoit plus de sûreté que de danger pour les Romains, à porter la guerre en Afrique pendant qu'ils avoient à leurs portes l'armée d'Annibal.

5. Car,

ce l'occasion de faire un coup de partie. [5] Car, à mon avis, ce seul défaut d'experience donne & ôte l'audace & la fermeté. Voilà pour ce qui est de leurs exploits militaires.

Défaut d'experience, donne l'audace & la timidité.

Quant à la politique & au gouvernement de l'Etat, Periclès ne peut éviter le reproche d'avoir été seul la cause de la guerre; Car on dit qu'il l'attira pour n'avoir voulu ceder en rien aux Lacedemoniens; mais aussi doit-on croire que Fabius n'auroit jamais rien cedé aux Carthaginois, & qu'il se seroit exposé aux plus grands dangers pour soûtenir la majesté & la prééminence de l'Empire. Il est vrai que la douceur & la bonté, dont Fabius usa envers Minucius, jettent un horrible jour sur la dureté & sur l'inhumanité de Periclès, qui persecuta toûjours Thucydide & Cimon, deux hommes de bien, qui tenoient pour l'Aristocratie, & fit tant par ses brigues & par ses cabales qu'il les fit chasser. [6] Aussi la puissance & l'autorité de Periclès étoient beaucoup plus grandes que celles de Fabius, & il s'en servit heureusement pour empêcher qu'aucun Capitaine ne fût en état de ruiner sa ville par ses per-

Periclès seul la cause de la guerre.

Troisieme avantage de Fabius, la politique.

Quatrieme avantage de Fabius, la bonté & l'humanité.

5. *Car, à mon avis, ce seul défaut d'experience donne & ôte l'audace & la fermeté.*] Ce défaut d'experience donne l'audace & la fermeté à celui qui s'engage mal à propos dans des occasions, qui lui doivent être funestes, & il les ôte à celui qui ne profite pas des occasions de faire un grand coup. Ce jugement de Plutarque est fort beau, & il semble qu'il ait profité d'un passage remarquable d'Hippocrate, qui a écrit dans son Traité, appellé la Loi: *Le défaut d'experience est un très-méchant fonds pour ceux qui le possedent, & un pernicieux tresor, & en songe & en effet. C'est l'ennemi de la tranquillité que donne une conduite sage, & de la bonne confiance, & la source de l'audace & de la timidité.* On peut voir là les remarques, tom. I. p. 142.

6. *Aussi*

pernicieux conseils. Il n'y eut que Tolmidas seul qui lui échappa, & qui lui ayant resisté, alla heurter les Beotiens, & perit avec les meilleures troupes. Tous les autres plierent sous lui, & se rangerent à ses ordres à cause de sa grande autorité; au lieu que Fabius, qui étoit très-prudent & très-sage, & incapable de faillir dans tout ce qui dependoit de lui, paroît inferieur à Periclès, par l'impuissance seule où il se trouva d'empêcher les autres de commettre des fautes. Car les Romains ne seroient pas tombés dans de si grands malheurs, si Fabius eût eu autant de pouvoir à Rome que Periclès en avoit eu à Athenes.

C'est-à-dire, qui résista à ses avis, ce qui causa sa perte.

Fabius ne fut inferieur à Periclès dans la politique que par le défaut d'autorité.

Quant à la grandeur d'ame, qui se trouve dans le mépris des richesses, l'un la fit paroître, en refusant tout l'argent qu'on lui offroit, & l'autre en abandonnant son bien à ceux qui en avoient besoin, & en rachetant de ses deniers ses Citoyens qui avoient été pris à la guerre. Il est vrai que les sommes, qu'il employa en cette occasion, ne furent pas bien considerables, [7] car elles ne monterent qu'à six talens. Mais on ne sauroit dire tout l'or & l'ar-

Leur grandeur d'ame dans le mépris des richesses, & avantage en cela de Periclès sur Fabius.

Six mille écus.

6. *Aussi la puissance & l'autorité de Periclès étoient beaucoup plus grandes que celles de Fabius.*] Pour bien juger des actions des hommes, il ne faut pas tant considerer ce qu'ils ont fait, qu'examiner ce qu'ils ont pû faire, & les moyens qu'ils ont eus en main pour executer ce qu'ils ont voulu. L'autorité est l'instrument le plus necessaire à un Gouverneur d'Etat; & on ne peut sans injustice demander à celui, qui ne l'a point, les mêmes choses qu'on attend avec justice de celui qui l'a.

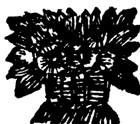
7. *Car elles ne monterent qu'à six talens.*] Il faut necessairement qu'il y ait faute au Texte, car ceci ne sauroit s'ajuster avec ce qu'il a dit dans la Vie de Fabius, que le cartel étoit de deux cens cinquante drachmes pour chaque prisonnier, & que Fabius en retira deux cens qua-ran-

l'argent que la grande autorité de Periclès lui donnoit lieu de recevoir des Alliés, des Atheniens & des Rois mêmes, qui ne cherchoient qu'à lui faire leur cour, & qu'à gagner ses bonnes graces. Cependant il conserva toûjours ses mains très-pures & très-nettes, & refusa jusqu'au moindre present.

Grand avantage de Periclès sur Fabius par le grand nombre & la magnificence des édifices qu'il fit bâtir.

Pour ce qui est de la grandeur & de la somptuosité des Temples, des Edifices & des autres ouvrages publics, les ornemens que Rome avoit avant les Cesars, ne sauroient tous ensemble être comparés à ceux dont Periclès embellit la ville d'Athenes ; ces derniers l'emportent infiniment, tant pour la beauté & pour la grandeur, que pour la magnificence.

rante-sept, dont il paya la rançon, qui par consequent revenoit à soixante un mille sept cens cinquante drachmes, qui font dix talens, & près d'un tiers. Les Copistes ont pû facilement mettre un *six* pour un *dix*.



A L-



ALCIBIADE.



ALCIBIADE.



ON pretend qu'Alcibiade[1] du côté de son pere descendoit d'Eurysaces, fils d'Ajax; & qu'il étoit Alcmæonide, du côté de Dinomache sa mere, fille de Megaclès; son pere Clinias acquit beaucoup de reputation à la bataille navale d'Artemise, combattant sur un vaisseau à trois rangs de rames, qu'il avoit armé à ses dépens, & il fut tué à la journée de Coronée, où Tolmidas fut défait par les Beotiens. Alcibiade eut pour Tuteurs[2] ses proches parens Periclès & Ariphron,

Noblesse d'Alcibiade.

Les tuteurs d'Alcibiade.

1. *Descendoit d'Eurysaces, fils d'Ajax, & qu'il étoit Alcmæonide du côté de sa mere.*] C'est ainsi que l'écrit Isocrate, qui avoit vécu avec Alcibiade; mais ce qui m'étonne, c'est que Demosthene, qui vint au monde 23. ou 24. ans après la mort d'Alcibiade, écrit tout le contraire, & dit qu'Alcibiade étoit Alcmæonide du côté de son pere, & que du côté de sa mere il descendoit d'Hipponicus. S'il n'y a point de faute dans le Texte de Demosthene, c'est une chose assez remarquable que la Genealogie d'Alcibiade fût douteuse si peu de temps après sa mort. Mais je croirois que ce seroit une faute de Copiste, qu'on devroit corriger; car il est constant que Socrate a raison, & que la mere d'Alcibiade étoit fille de Megaclès, & non pas d'Hipponicus, comme cela paroîtra par la remarque suivante.

2. *Ses proches parens, Periclès & Ariphron, fils de Xanthip-*

phron, fils de Xanthippe & d'Agarista, & l'on a dit avec beaucoup de raison, que l'amitié, ou pour mieux dire, l'amour que Socrate eut pour lui, [3] servit beaucoup à sa gloire. En effet Nicias, Demosthene, Lamachus, Phormion, Thrasybule & Theramene ont été de grands Personnages; cependant il n'y en a pas un seul de qui on connoisse la mere, [4] au lieu que l'on connoît jusqu'à la nourrice d'Alcibiade, on sait son nom & son païs; elle s'appelloit Amycla, & elle étoit de Lacedemone. On n'ignore pas non plus que son Gouverneur étoit un homme de Thrace, & qu'il s'appelloit Zopyre. Nous connoissons la nourrice par Antisthene, & le Gouverneur par Platon.

Avantage qu'il tira de l'amour de Socrate.

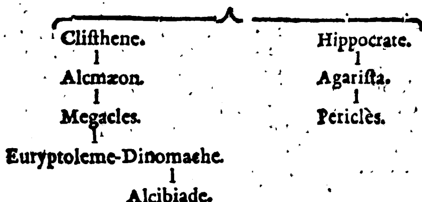
Amycla, nourrice d'Alcibiade.

Zopyre, son Gouverneur.

Sa beauté & sa bonne mine.

Pour ce qui est de la beauté d'Alcibiade, il ne seroit peut-être pas necessaire d'en parler; je

thippe & d'Agarista.] Cette Agarista étoit fille d'Hippocrate, frere de Clisthene, & par consequent cousine germaine d'Alcmæon, grand-pere de Dinomache, mere d'Alcibiade. Voici la Genealogie.



3. *Servit beaucoup à sa gloire. En effet, &c.*] Car cet attachement, que Socrate eut pour Alcibiade, rendit ce jeune homme très-considerable dans l'Etat, & fit que l'on conservoit la memoire de tout ce qui le concernoit,

je dirai seulement [5] qu'elle se conserva si florissante dans tous les âges, qu'elle le rendit très-agréable & très-aimable dans son enfance, dans sa jeunesse, & lors qu'il fut homme fait. Ce que dit Euripide *que l'automne de tous les beaux hommes est belle*, n'est pas generalement vrai, mais il le fut d'Alcibiade & d'un petit nombre d'autres, à cause de l'admirable proportion de toutes les parties du corps, & du charme répandu sur toute sa personne. On dit même que comme il parloit un peu gras, ce begayement donnoit au son de sa voix un agrément merveilleux, & jettoit dans tous ses discours une naïveté pleine de persuasion & de grace. Aristophane parle de sa langue grasse, lors qu'il dit en raillant, *Alcibiade me dit en begayant*, [6] *veux-tu pas voil Theolus, il a la tête d'un Colbeau. En begayant il a mieux dit*

Passage d'Euripide.

Dans sa Comedie des *Guêpes*, Act. I. Scene 1.

noit, honneur qu'on ne faisoit point aux plus grands Personnages.

4. *Au lieu que l'on connoît jusqu'à la nourrice d'Alcibiade.*] Cette difference, qui ne paroît rien, est pourtant d'un relief infini pour Alcibiade. Les petites choses servent en un sens plus que les grandes à relever la gloire & l'éclat.

5. *Elle se conserva si florissante dans tous les âges.*] Justin, pour louer la beauté d'Alcibiade, se sert d'un mot, qui me paroît remarquable, *erat enim*, dit-il, *& ætatis flore & formæ veneratione insignis.* Ce *veneratio formæ* est un terme bien expressif, & qui marque admirablement l'effet de la beauté, qui attire d'abord les respects & les hommages.

6. *Veux-tu pas voil Theolus, il a la tête d'un Colbeau.*] Car les begues & ceux qui parlent gras prononcent une l pour une r. Alcibiade vouloit dire que Theorus étoit un homme avide qui prenoit à toutes mains, un veritable corbeau rapace. Mais en prononçant colbeau, il ne se trompoit pas, car Theorus étoit aussi un insigne flatteur. Or le mot Grec *corax* qui signifie un corbeau,

Poëte Comique.

dit qu'il ne pense. Et Archippus, en se moquant du fils d'Alcibiade, dit, [7] *Il marche comme un effeminé, le manteau traînant, pour mieux ressembler à son pere, & afin que la ressemblance soit parfaite, il allonge le cou & parle gras.*

Manteau trainant, marque de mollesse.

Ses mœurs & ses inclinations.

Ses mœurs & ses inclinations parurent fort diverses & fort changeantes, & cela n'est pas fort surprenant, vu les grandes choses qui lui arriverent, & les grands changemens de fortune qu'il éprouva. De toutes les passions, auxquelles il étoit naturellement fort sujet, les plus fortes & les plus marquées étoient [8] une vanité demesurée, qui vouloit tout emporter de hauteur, & une ambition sans bornes, qui ne pouvoit jamais souffrir de Superieur ni d'égal, comme on le voit encore par quelques mots qu'on rapporte de son enfance. Un jour qu'il luttoit avec un de ses camarades, se voyant fort pressé & tout prêt à être jetté par terre, il mordit furieusement le bras de son adversaire, qui lâcha prise incontinent & lui dit, *Alcibiade, tu mords comme une femme. Point du tout*, reprit Alcibiade, *mais comme un Lion.* Une autre fois jouant aux osselets dans une ruë fort étroite, son tour de les jetter

Passions les plus fortes d'Alcibiade.

Mots d'Alcibiade encore enfant.

étant prononcé par un l *colax*, signifie un flatteur. Mais la grace de l'équivoque ne peut se conserver en notre langue, il faut se contenter de la faire sentir en l'expliquant.

7. *Il marche comme un effeminé, le manteau traînant.*] En Grece, le manteau traînant étoit une marque de mollesse, comme à Rome la robe traînante; c'est pourquoi les Romains appelloient *discinctos*, les hommes mols & effeminez, & *cinctos* & *cinctutos*, les braves gens. Horace pour noter un homme de mollesse dit, Sat. II. Livre I.

Mal-

ter étant venu, une charrette chargée vint à passer ; Acibiade cria à celui qui la menoit de s'arrêter, parce qu'il alloit passer justement dans l'endroit où il devoit jouer. Le charretier brutal ne s'arrêtant point pour tous ses cris, & continuant de piquer ses bœufs, tous les autres enfans se retirerent pour lui faire place, mais Alcibiade se jetta tout au travers de la ruë presque sous les pieds des bœufs, & commanda au charretier de passer ainsi, puisqu'il étoit si pressé. Le charretier, épouvanté, fit reculer sa charrette, & tous ceux qui furent témoins de cette action s'écrierent de frayeur, & coururent à lui.

Quand il fut en âge d'aller aux Ecoles, il se montra fort obéissant à ses maîtres, mais il dedaigna toûjours d'apprendre à jouër de la flûte, la regardant comme un instrument ignoble & indigne de l'application d'un homme libre. *Car*, disoit-il, *la lyre, par exemple, n'a rien qui corrompe le geste & la bonne grace, qui siéent à un honnête homme, & dont chacun est obligé d'avoir soin. Au lieu que dès qu'un homme a mis la flûte à la bouche, son visage en est si defiguré, que ses meilleurs amis ont de la peine à le reconnoître.* 9 *D'ailleurs la lyre permet*

Il dedaigne d'apprendre à jouër de la flûte, & pourquoi.

Pourquoi la lyre est un instrument noble.

Malthinus tunicis demissis ambulat.

„ Malthinus marche la robe traînante ". C'est une chose sure, que les habits des hommes marquent leurs mœurs.

8. *Une vanité demesurée, & une ambition.*] C'est ce que Socrate lui reproche à lui-même dans le *premier Alcibiade* de Platon.

9. *D'ailleurs, la lyre permet à celui qui en jouë d'accompagner de la voix & de chanter.*] Aristote a traité à fond cette matiere dans le dernier Livre de ses *Politiques*,

à celui qui en jouë d'accompagner de la voix & de chanter ; & la flûte tout au contraire ferme tellement la bouche, que l'usage de la voix & de la parole est absolument interdit. Laissons donc la flûte aux enfans des Thebains, qui ne savent pas parler, & souvenons-nous toûjours que nous autres Atheniens nous avons pour patrons Minerve & Apollon, [10] *dont la premiere jetta la flûte, & l'autre écorcha le flûteur.*

Car les Thebains étoient fort décriez pour leur grossiereté.

Marsyas.

Par cette plaisanterie, qui étoit au fond très-serieuse, Alcibiade se delivra de cet exercice, & en delivra tous ses camarades. Car tous les jeunes-gens furent bien-tôt informez qu'Alcibiade étoit fort loué de mépriser la flûte, & tous ceux qui apprenoient à en jouer. [11] Et voilà l'origine du mépris que l'on eut pour cet Art, qui depuis ce temps-là fut mis hors du

La flûte aussi méprisée à Athenes, qu'elle y avoit été estimée.

Chap. VI. & il examine de quels instrumens les enfans doivent apprendre à jouer. Il leur défend la flûte par deux raisons ; la premiere, que la flûte n'est pas propre à corriger les mœurs, & qu'elle excite les fureurs les plus violentes, *οὐκ ἔστιν ὁ αὐλὸς ἠθικὸν, ἀλλὰ μᾶλλον ὀργιαστικὸν* : & la seconde, *ὅτι συμβέβηκεν ἐναντίον αὐτῷ πρὸς παιδείαν, καὶ τὸ κωλύειν τῷ λόγῳ χρῆσθαι τὴν αὔλησιν.* Et c'est cette seconde raison que les Interpretes d'Aristote n'ont nullement entenduë, car ils ont traduit, *hic accedat tibiam hoc habere institutioni & doctrina adversarium quod tibia cantus prohibet ratione uti.* Tome II. pag. 457. „ Ajoûtons à cela qu'il arrive à la flûte une chose très-„ contraire à l'instruction, c'est qu'elle empêche de se „ servir de sa Raison ". Il est aisé de voir que ce second défaut, qu'Aristote trouve à la flûte, n'est point different du premier, car rien n'ôte mieux l'usage de la Raison, que ce qui nous met hors de nous-mêmes, & qui excite la fureur. Aussi n'est-ce point ce qu'Aristote a voulu dire. Il falloit traduire, *c'est qu'elle empêche de se servir de la voix, & de marier avec le chant les paroles.* Les sons touchent, excitent, mais c'est la parole seule qui instruit. Ce sens est si naturel & si vrai, que je croirois que

du nombre des Arts honnêtes, & on l'abandonna entierement.

Antiphon écrit d'Alcibiade dans le livre d'invectives qu'il a fait contre lui, qu'étant encore enfant, il s'enfuit de sa maison, & se retira chez un de ses amans, nommé Democrate, & qu'Ariphron voulut le faire crier à son de trompe, mais que Periclès s'y opposa, disant que *s'il étoit mort, ce cri public ne feroit qu'en hâter d'un jour la nouvelle, & que s'il étoit vivant, il le rendroit infame pour toute sa vie.* Le même Auteur lui reproche qu'il avoit tué d'un coup de bâton un de ses esclaves dans la Palestre d'Agyrtius. Mais peut-être ne faut-il point ajoûter foi à toutes ces medisances, que l'Auteur même avouë n'avoir écrites que par la haine qu'il avoit pour lui.

Antiphon, Sophiste, contemporain de Socrate, il en est parlé dans Xenophon.

Sagesse de Periclès.

Agyrtius maître de Palestre.

Al-

que c'est une faute d'impression, & qu'on a mal mis *ratione* pour *oratione*.

10. *Dont la premiere jetta la flûte, & l'autre écorcha le flûteur.*] Cette Fable est racontée par Apollodore, Liv. I. Aristote, dans l'endroit que je viens de citer, dit que cette Fable des Anciens, qui ont feint que Minerve, après avoir inventé la flûte, la jetta, parce qu'elle s'apperçut qu'elle defiguroit son visage, & gâtoit toute sa beauté, n'est pas mal imaginée, mais qu'il vaut encore mieux croire qu'elle la méprisa, parce qu'elle ne sert de rien à l'esprit, car Minerve est la Déesse des Arts, des Sciences, & de l'Eloquence; & sans la parole tout est mort.

11. *Et voilà l'origine du mépris que l'on eut pour cet Art.*] L'exemple d'Alcibiade eut plus de force que celui de la Déesse; car Minerve avoit eu beau jetter la flûte, elle fut en vogue dans toute la Grece, & sur tout à Athenes, où tout ce qu'il y avoit d'hommes des plus nobles Maisons, apprenoient à en jouer, au lieu qu'Alcibiade ne l'eut pas plûtôt méprisée, que tout le monde l'abandonna, & qu'elle ne fut plus que l'occupation des esclaves.

Alcibiade se vit bien-tôt environné & suivi de la plûpart des premiers & des plus nobles Citoyens, qui tous faisoient connoître évidemment que c'étoit sa grande beauté qu'ils admiroient & qui les portoit à lui faire la cour, & à rechercher ses bonnes graces. Mais en même temps l'amour que Socrate eut pour lui est un grand témoignage de la sagesse & du bon naturel de cet enfant. Ce Philosophe voyant éclater ses belles inclinations, comme à la lueur de sa beauté, & craignant les richesses, la grande autorité & le prodigieux nombre de ceux qui s'attachoient à lui, tant Citoyens, qu'Etrangers & Alliés, & qui cherchoient à le gagner par leurs flatteries & par leurs complaisances, il se crut seul capable de le garantir de tant de dangers, & de cultiver cette belle plante pour empêcher qu'elle ne perdît son fruit dès sa fleur. Car s'il y a jamais eu d'homme que la Fortune ait muni & fortifié par tout ce qu'on appelle vulgairement des biens pour le rendre invulnerable aux traits de la Philosophie, & inaccessible aux discours, qui, avec la liberté des remontrances, portent un aiguillon qui pique jusqu'au vif, c'est Alcibiade. Dès le commencement il fut assiegé & amoli par les delices, [12] & entierement obsedé par ceux qui recherchant ses faveurs, n'oublioient

L'amour de Socrate pour Alcibiade, étoit une grande marque du bon naturel de cet enfant.

Les grands biens rendent invulnerable aux traits de la Philosophie.

12. *Et entierement obsedé par ceux qui recherchant ses faveurs, n'oublioient rien pour empêcher qu'il ne prêtât l'oreille à celui.*] Ils y réussirent si bien pendant quelque temps, qu'Alcibiade vécut dans le luxe & dans la mollesse, & que Socrate le suivit fort long-temps sans lui parler, voyant bien qu'il n'étoit pas en état d'écouter, & moins encore de goûter ses preceptes. On peut voir dans le 1. *Alcibiade* de Platon, comment Socrate s'insinua enfin dans

blioient rien pour empêcher qu'il ne prêtât l'oreille à celui qui pouvoit seul l'instruire & lui faire éviter des pieges si dangereux.

Cependant par la bonté de son naturel il surmonta tous ces obstacles, il connut Socrate, s'approcha de lui, & écarta tous ses autres amans, & en peu de temps il prit un singulier plaisir à sa conversation, & goûta les discours de cet amant, qui ne cherchoit point avec lui une volupté effeminée & indigne d'un homme, & ne demandoit point de ces faveurs infames & criminelles; mais qui guerissoit la corruption de son ame, remplissoit le vuide de son esprit, & rabbattoit sa vanité insensée. Alors frappé de la force de ses raisons victorieuses, il fit, pour me servir de ce proverbe, comme un coq, qui, après un long combat, va traînant l'aile & se reconnoît vaincu. Il fut persuadé que le commerce de Socrate étoit veritablement un secours, que les Dieux envoyoient aux jeunes gens pour leur instruction & pour leur salut. Aussi à force de se mépriser lui-même, & d'admirer Socrate, d'aimer sa sagesse & de reverer sa vertu, il se trouva qu'insensiblement il avoit formé dans son cœur une image de l'amour, [13] ou plutôt, comme dit Platon, un contr'amour; desorte que tout le monde étoit étonné de le voir manger & lut-

Il prefere Socrate à ses autres amans.

Grand témoignage que Plutarque rend à l'amour de Socrate pour Alcibiade.

Proverbe.

Commerce de Socrate regardé comme un secours que les Dieux envoyoient aux jeunes gens pour leur salut.

dans l'esprit de ce jeune ambitieux.

13. *Ou plûtôt, comme dit Platon, un contr'amour.*] Platon appelloit un *contr'amour*, un amour sage & reglé, qui par ses conseils garantissoit Alcibiade des traits de l'amour deshonnête, & le portoit à mépriser tous ses amans. Ce contr'amour, c'est l'amour de la Philosophie.

lutter tous les jours avec Socrate, n'avoir à la guerre qu'une même tente avec lui, & traiter ses autres amans avec beaucoup de rigueur, jusqu'à leur faire publiquement des insultes, comme il fit à Anytus, fils d'Anthemion, qui étoit du nombre de ses adorateurs. Un jour que cet Anytus donnoit à souper à quelques étrangers, il envoya aussi prier Alcibiade. Alcibiade refusa; mais le soir, après avoir fait la débauche chez lui avec ses amis, plein de vin, [14] il alla en masque chez Anytus, s'arrêta sur la porte de la salle du festin, & voyant le buffet & les tables couvertes de vaisselle d'or & d'argent, [15] il commanda à ses esclaves d'en prendre la moitié, & de l'emporter chez lui, après quoi il s'en retourna, n'ayant pas seulement daigné leur faire l'honneur d'entrer. Les étrangers, qui étoient à table, murmuroient hautement de cet affront, & disoient qu'Alcibiade traitoit Anytus avec trop de mépris & trop d'insolence; *Point du tout*, reprit Anytus, *au contraire, il me fait honneur & grace, car il pouvoit tout prendre, & il nous en a laissé la moitié.*

Ce qu'il fit à Anytus, fils d'Anthemion.

Alcibiade en usoit de même avec tous ses au-

14. *Il alla en masque.*] Le Grec dit, *il alla visiter le Dieu Comus.* Et c'est proprement ce que nous disons aller en masque. J'ai expliqué assez au long cette coûtume dans les Remarques sur la premiere Ode du IV. liv. d'Horace.

15. *Il commanda à ses Esclaves d'en prendre la moitié, & de l'emporter chez lui.*] Je suis surpris que Plutarque ait suivi une tradition si desavantageuse à Alcibiade, car il semble que l'interêt ait plus de part à l'insulte qu'il fait à Anytus, que l'envie de lui faire un affront. Athenée raconte cette histoire d'une maniere bien plus fine, il dit qu'Alcibiade étant allé en masque chez Anytus avec un de

autres amans. Il ne se montra gracieux qu'envers un étranger, qui s'étoit habitué à Athenes, & qui ayant vendu le peu de bien qu'il avoit, ramassa jusqu'à cent stateres, les porta à Alcibiade, & le conjura instamment de les recevoir. Alcibiade, extremement flatté de cette passion, qu'il avoit fait naître, & riant de tout son cœur, pria cet homme à souper; & après l'avoir fort bien reçu, & lui avoir fait fort bonne chere, il lui rendit son argent, & lui ordonna de se trouver le lendemain sur la place & d'encherir sur ceux qui se presenteroient pour prendre les fermes publiques. Ce pauvre homme s'excusant sur ce que les fermes étoient trop hautes & que le bail étoit de plusieurs talens, Alcibiade le menaça de lui faire donner les étrivieres s'il n'obeïssoit, car outre qu'il vouloit l'obliger, [16] il cherchoit aussi une occasion de se venger des Publiquains, dont il avoit eu quelque sujet particulier de se plaindre.

Le stater valloit quarante sols.

Service qu'il rendit à un Etranger, pour reconnoître la passion qu'il avoit pour lui.

Dès le matin donc cet étranger se rendit à la place, & fit une enchere d'un talent. Les fermiers, irrités de se voir traversés dans leurs offres, se liguerent tous contre lui, & lui demandent-

de ses amis, nommé Thrasyllus, qui étoit pauvre, & s'étant approché du buffet chargé de vaisselle d'or & d'argent, il but à la santé de Thrasyllus, & ordonna à ses Esclaves de prendre la moitié du buffet, & de le porter chez Thrasyllus. Alcibiade prit cette argenterie à un de ses amans, qui étoit riche, pour la donner à un autre qui étoit pauvre, & nullement pour en profiter.

16. *Il cherchoit aussi une occasion de se venger.*] Plutarque ajoûte cela pour excuser ces étrivieres, dont Alcibiade a menacé l'étranger, car on n'en vient pas à cette extremité quand on n'a dessein que d'obliger, ce ne peut être que par un esprit de vengeance.

manderent qu'il nommât sa caution, bien persuadés qu'il n'en avoit point, & qu'il n'en pourroit trouver. Ce pauvre homme, embarrassé & confus, ne songeoit qu'à se dedire & à se retirer, lors qu'Alcibiade cria de loin aux Archontes, *Ecrivez mon nom, c'est un de mes amis, je réponds pour lui.* Ces paroles entendues, les fermiers ne savoient que devenir; car ils avoient accoûtumé de se servir des deniers du second bail pour achever de payer le premier; ne voyant donc aucun jour à s'acquiter & à se tirer d'affaires, ils se mirent à prier cet homme, & à lui offrir quelque argent. Alcibiade ne voulut pas qu'il reçût moins d'un talent, qui en effet lui ayant été compté, il l'obligea à retirer sa parole, & voilà comme il reconnut la bonne volonté que cet étranger avoit pour lui.

Mille écus.

Quoique Socrate eût plusieurs rivaux très-redoutables, il étoit pourtant quelquefois le mieux auprès d'Alcibiade, & profitant du bon naturel de ce jeune homme, il le retenoit par la force de ses beaux discours, qui le piquoient jusqu'au vif, qui changeoient son cœur, & qui lui faisoient même verser des larmes, mais il le perdoit aussi quelquefois; car Alcibiade s'abandonnant à ses flatteurs, qui lui proposoient

Effet des discours de Socrate sur Alcibiade.

17. *Aussi Cleanthes.*] Cet *aussi* est né des differentes escapades d'Alcibiade, *Socrate le perdoit quelquefois. Aussi, &c.* Cleanthes étoit un Philosophe qui avoit fait des Traitez des choses fabuleuses.

18. *Au lieu que ses rivaux avoient bien d'autres prises, qu'il ne connoissoit point, & dont il ne vouloit pas se servir.*] Après ceci Plutarque explique ces prises, *venter, pudenda, & gula.* Mais le mot est si intelligible, que l'expli-

ca

soient toûjours de nouveaux plaisirs, échapoit à Socrate, qui ensuite étoit obligé de courir après lui comme après un Esclave fugitif; Alcibiade ne craignant & ne respectant que lui, & se moquant de tous les autres. [17] Aussi Cleanthes disoit en riant, *que Socrate ne le tenoit que par les oreilles*, [18] *au lieu que ses rivaux avoient bien d'autres prises, qu'il ne connoissoit point, & dont il ne vouloit pas se servir*; En effet Alcibiade étoit fort sensible à la volupté, [19] & ce que Thucydide dit de son intemperance dans sa maniere de vivre & de ses débauches outrées, ne donne que trop de lieu à ce soupçon. Cependant ceux qui le corrompoient, se prevaloient moins de son penchant aux plaisirs, qu'ils ne se servoient de son ambition & de l'ardeur qu'il avoit pour la gloire; car ils lui mettoient en tête de grands desseins; & le jettoient dans des entreprises hors de saison & mal concertées, lui persuadant qu'il n'auroit pas plûtôt commencé à se mêler du gouvernement, que non seulement il obscurciroit tous les autres Capitaines & Gouverneurs, mais qu'il surpasseroit même Periclès en reputation, en gloire & en puissance; Et comme le fer, amoli par le feu, se durcit ensuite & se resserre par le froid, tout de même Alcibiade fondu & amoli par les delices, & plein

Mot de Cleanthes sur Socrate & sur Alcibiade.

Alcibiade fut porté à la volupté & à la débauche.

Souvent l'ambition ne plonge pas moins les hommes dans la debauche, que la corruption du cœur.

Belle comparaison.

cation ne fait que languir, & elle seroit toûjours insupportable, quand même elle ne seroit pas obscene.

19. *Et ce que Thucydide dit de son intemperance dans sa maniere de vivre, & de ses débanches outrées.*] Plutarque rapporte ici les propres termes de Thucydide, Liv. VI. mais le passage de cet Historien avoit été mal expliqué.

plein d'arrogance & de vanité, ne tomboit pas plûtôt entre les mains de Socrate, que ce Philosophe par la severité de ses remontrances le forçoit de rentrer en lui-même & le rendoit fort petit & fort humble, en le faisant convenir de tous les défauts dont il étoit plein, & de toutes les qualités qui lui manquoient pour être veritablement vertueux.

Comme on le voit dans le premier & dans le second Alcibiade de Platon.

Il étoit à peine sorti de l'enfance, qu'il entra dans l'école d'un Grammairien, & lui demanda un livre d'Homere. [20] Ce Grammairien lui dit qu'il n'avoit aucun Ouvrage de ce Poëte. Alcibiade lui donna un grand soufflet & le laissa là. Un autre Grammairien lui ayant dit qu'il avoit un Homere tout corrigé de sa main, *Quoi*, lui dit Alcibiade, *tu es capable de corriger Homere, & tu t'amuses à enseigner ici les enfans?* [21] *Que ne t'appliques-tu à former des hommes?*

Quelle idée Alcibiade avoit d'Homere.

Un jour il alloit pour voir Periclès; quand il fut à sa porte, on lui dit que Periclès étoit occupé, & qu'il travailloit à rendre ses comptes aux Atheniens; *Mais que ne travaille-t-il plutôt*, dit-il, *à ne les pas rendre?*

E-

20. *Ce Grammairien lui dit qu'il n'avoit aucun ouvrage de ce Poëte.*] Car les ouvrages d'Homere étoient fort rares, peu de personnes les avoient entiers, mais ils couroient séparément, & par parties, qui avoient chacune leur nom, comme cela a été prouvé dans les Remarques sur la Vie de Lycurgue. Alcibiade trouvoit donc qu'il étoit honteux à un Grammairien de n'avoir aucune partie des Ouvrages de cet Homme divin, qui excelloit dans toutes les parties de l'Eloquence. Certainement un Grammairien qui ne connoît pas Homere, ne sauroit être capable de bien instruire les enfans.

21. *Que ne t'appliques-tu à former des hommes?*] Car un homme capable de corriger Homere, seroit assurément très-

Étant encore fort jeune, il se trouva à l'expedition de Potidée. Il logea toûjours Socrate dans sa tente, l'eut pour compagnon dans tous les combats, & le jour de la grande bataille, où ils firent tous deux des merveilles, Alcibiade ayant été blessé & porté par terre, Socrate se mit au devant de lui, le défendit, & à la vuë de toute l'Armée il empêcha les ennemis de le prendre & de se rendre maîtres de ses armes. Le prix de la valeur étoit donc justement dû à Socrate; mais ses Generaux paroissant disposez à le donner à Alcibiade à cause de sa dignité, Socrate, qui ne cherchoit qu'à allumer encore davantage en lui le desir de la vraye gloire, fut le premier qui lui donna son suffrage, & celui qui contribua le plus à lui faire adjuger la couronne & l'armure complette, qui étoit le prix d'honneur. Une autre fois à la bataille de Delium, les Atheniens furent mis en fuite; Alcibiade, qui étoit à cheval, [22] trouvant Socrate qui se retiroit à pied avec quelques autres, ne voulut point le quitter, & se tint toûjours près de lui à le défendre contre les ennemis qui les suivoient, & qui

Il se trouva à l'expedition de Potidée.

Alcibiade sauvé par Socrate dans une bataille.

Generosité de Socrate pour Alcibiade.

Armure complette, le prix d'honneur.

Alcibiade couvre & défend Socrate à la bataille de Delium.

très-capable, non pas d'instruire des enfans, mais de former des hommes. Alcibiade jugeoit d'Homere comme Alexandre, qui apprenoit la guerre dans ses ouvrages, & comme Lycurgue, qui trouvoit que les instructions morales & politiques, que ses Poësies renferment, ne sont pas moins utiles, que ses contes & ses fictions sont agréables.

22. *Trouvant Socrate qui se retiroit à pied.*] Il se retiroit en faisant ferme de temps en temps. Lachès, qui l'accompagnoit, lui rend ce temoignage dans Platon, que si tous les autres avoient fait leur devoir comme lui, Athenes n'auroit pas reçu ce grand échec, Tom. II. p. 345. de ma seconde édit.

qui en tuoient un grand nombre. [23] Mais cette action se passa long-temps après l'autre.

Il y avoit à Athenes un Citoyen, nommé Hipponicus, pere de Callias, qui étoit un des principaux de la ville, & qui avoit beaucoup de credit & d'autorité, tant à cause de ses grands biens, que de la noblesse de sa maison; Alcibiade lui donna un jour un soufflet, non point par un mouvement de colere, ou pour quelque different particulier qu'il eût avec lui, mais par plaisanterie & de gayeté de cœur, pour une gageure qu'il avoit faite avec ses camarades. Le bruit de cette action s'étant répandu dans un moment par toute la ville, & tous les Citoyens, comme on peut penser, murmurant hautement de cette insolence, le lendemain dès la pointe du jour Alcibiade s'en va chez Hipponicus, frappe à la porte, entre & quittant tous ses habits en sa presence, il se met à sa discretion, & lui livre son corps pour être fouetté & châtié à sa fantaisie; Hipponicus lui sacrifia son ressentiment & lui pardonna; quelque temps après, il lui donna même sa fille Hipparete en mariage. Quelques Auteurs ont pourtant écrit que ce ne fut pas Hipponicus, mais son fils Callias, qui fit ce mariage, & qui donna à sa sœur dix talens en dot; & ils ajoûtent qu'elle ne fut pas plûtôt accouchée, qu'Alcibiade demanda dix autres talens, disant que cela étoit expressément porté

Alcibiade donne un soufflet à Hipponicus de gayeté de cœur.

Satisfaction qu'il lui va faire chez lui.

Alcibiade epouse Hipparete, sœur de Callias, & fille d'Hipponicus.

Dix-mille écus.

23. *Mais cette action se passa long-temps après l'autre.*] Huit ans après l'autre; car le combat de Potidée se donna la premiere année de l'Olymp. LXXXVII. & celui de Delium la premiere année de l'Olymp. LXXXIX.

24. *Les commerces qu'il avoit avec toutes les femmes galantes de la*

té par son contract de mariage, s'il venoit à avoir des enfans d'Hipparete. Callias craignant quelque surprise & quelque méchant tour, declara devant tout le Peuple, que s'il mouroit sans enfans, il donnoit sa maison & tous ses biens à Alcibiade.

Hipparete, qui étoit une Dame de grande vertu, & qui aimoit éperdument son mari, ne pouvant souffrir [24] les commerces qu'il avoit avec toutes les femmes galantes de la ville & autres, quitta sa maison & se retira chez son frere. Alcibiade ne s'en mettoit guere en peine, & n'en vivoit qu'avec plus de liberté; mais il falloit que la femme, qui quittoit son mari, remît entre les mains de l'Archonte la lettre de divorce, & qu'elle la presentât elle-même en personne, & non pas par Procureur. Hipparete ayant comparu pour obeïr à la Loi, Alcibiade s'y trouva, & la saisissant par le milieu du corps, il l'enleva, traversa toute la place & l'emporta chez lui, sans que personne osât se mettre en devoir de l'en empêcher. Elle demeura dans sa maison jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après pendant un voyage qu'il fit à Ephese. Cette violence d'Alcibiade ne parut contraire ni à l'humanité, ni à la Loi, car la Loi semble n'avoir ordonné que la femme, qui veut se separer de son mari, paroisse en public, que pour donner au mari une occasion de lui parler & de la reprendre.

La femme qui quittoit son mari étoit obligée de présenter elle-même les Lettres de separation à l'Archonte.

Il enleve sa femme qui alloit presenter ses Lettres de separation.

Alci-

24 *la ville, & autres.*] Alcibiade étoit si décrié pour ses débauches, que Pherecrates dit dans une de ses Pieces, *Alcibiade, sans être un homme, est pourtant l'homme de toutes les femmes.*

Alcibiade avoit un chien d'une taille extraordinaire, & d'une grande beauté, qu'il avoit acheté soixante & dix mines, & lui fit couper la queuë, qui étoit justement ce qu'il avoit de plus beau; ses amis s'étant mis à le gronder & à lui dire que tout le monde parloit de cette action, & le blâmoit extremement d'avoir gâté un si beau chien; *Voilà ce que je demande*, reprit Alcibiade en riant. *Je veux que les Atheniens s'entretiennent de celà, afin qu'ils ne parlent pas d'autre chose, & qu'ils ne disent pas pis de moi.*

Trois mille cinq cens livres.

Il fait couper la queuë à son chien, & pourquoi.

Ce qui lui fournit la premiere occasion d'entrer dans les affaires publiques, ce fut une largesse qu'il fit, non point à dessein, mais par avanture, car passant un jour dans la place, il vit le Peuple assemblé, qui faisoit beaucoup de bruit, il en demanda la cause, & sur ce qu'on lui dit que c'étoit quelque distribution de deniers, il s'avança, & en distribua aussi de son côté. Comme le Peuple applaudissoit à sa liberalité avec de grands cris, il en eut tant de joye, [25] qu'il oublia une caille qu'il avoit dans son manteau, & qui, effrayée du

Occasion qui le fit entrer dans les affaires publiques.

Il distribuë de l'argent au Peuple.

Il portoit une caille dans son manteau.

25. *Qu'il oublia une caille qu'il avoit dans son manteau.*] C'étoit la manie de la plûpart de ces voluptueux, de nourrir des cailles, comme cela paroît par quelques passages des Anciens, & sur tout par une Comedie d'Eupolis, citée par Athenée. Alcibiade en nourrissoit comme les autres, & c'est ce qui lui attira cette raillerie amere de Socrate, qui après lui avoir fait voir dans le 1. *Alcibiade* de Platon, que pour commander aux Atheniens, il devoit travailler à surpasser en habileté & en courage les Generaux de leurs ennemis, & après l'en avoir fait convenir, il se reprend, & lui dit avec une ironie fort humiliante, *Oh point, point, mon cher Alcibiade, vous n'avez qu'à penser à surpasser un Midias, si habile à nourrir des cailles.*

du bruit, prit la fuite & s'envola; les Atheniens se mirent encore à crier plus fort, & il y en eut beaucoup qui se leverent pour courir après & pour lui aider à la reprendre. Enfin elle fut reprise par un patron de vaisseau, nommé Antiochus, qui la lui rendit, [26] & qui à cause de cela lui fut toûjours fort agréable.

Ce qui fit la fortune d'Antiochus Patron de vaisseau.

Quoi que la noblesse d'Alcibiade, ses grandes richesses, son courage, ses exploits, & le grand nombre de ses parens & de ses amis lui ouvrissent une grande porte au gouvernement de la Republique, cependant il n'y avoit rien à quoi il aimât mieux devoir le credit & l'autorité, qu'il desiroit d'acquerir sur le Peuple, qu'à la force de son éloquence, & à la grace persuasive de ses discours. Aussi étoit-il fort éloquent, comme le témoignent, non seulement les Poëtes comiques, [27] mais encore le premier de tous les Orateurs, qui, dans son Oraison contre Midias, dit en propres termes *qu'Alcibiade passoit pour le plus éloquent homme de son temps*. Que si nous croyons Theophraste Ecrivain aussi curieux de l'antiquité & aussi

Eloquence d'Alcibiade.

Demosthene appellé le premier des Orateurs.

Témoignage que Demosthene rend à l'éloquence d'Alcibiade.

26. *Et qui à cause de cela lui fut toûjours fort agréable.*] Jusques-là qu'Alcibiade lui laissa le commandement de la Flotte en son absence, comme Plutarque le dira tantôt, ce qui pensa ruïner les affaires des Atheniens, car il fut battu.

27. *Mais encore le premier de tous les Orateurs.*] C'est Demosthene. Voici ses propres termes, dans l'Oraison contre Midias, pag. 626. καὶ λέγειν ἰδιώτης πάντων, ὥς φασιν, εἶναι δυνώτατος. *Il passoit, dit-on, pour le plus éloquent des Orateurs.* Ce qui fait voir que Demosthene n'en jugeoit pas par lui-même, & par consequent que de son temps il ne restoit rien de lui, qui pût faire juger de son éloquence.

Autre témoignage de Theophraste. aussi versé dans l'Histoire qu'aucun Philosophe, Alcibiade étoit l'homme du monde le plus propre à trouver & à imaginer tout ce qui convenoit aux sujets qu'il avoit à traiter. Mais en cherchant ce qu'il falloit dire, & les termes les plus propres pour le bien dire, & ne les trouvant pas toûjours, il hesitoit souvent & s'arrêtoit au milieu de son discours, les paroles ne se presentant pas à point nommé, de maniere qu'il repetoit les derniers mots, meditant & cherchant ce qui devoit suivre.

Il hesitoit souvent, & s'arrêtoit au milieu de son discours.

Alcibiade nourrissoit grand nombre de chevaux, & avoit plusieurs chars.

Il envoye sept chars aux Jeux Olympiques.

Il s'étoit rendu aussi fort celebre par la quantité de chevaux qu'il nourrissoit pour les courses, & par le grand nombre de ses chars; car il n'y a jamais eu de particulier ni de Roi même qui ait envoyé comme lui sept chars en même temps aux Jeux Olympiques; mais d'avoir remporté, comme il fit, le premier, le second, & le quatrieme prix, si l'on s'en rappor-

28. *C'est d'avoir remporté le premier, le second & le troisieme prix.*] Car il y avoit plusieurs prix pour ces Jeux, comme on le voit dans Homere, dont les Poësies donnerent long-temps après lui la premiere idée des Jeux Olympiques.

29. *Et de s'être vu deux fois couronné de branches d'olivier, & proclamé vainqueur par la voix du Heraut sans avoir pris la moindre peine.*] Pour éclaircir ce passage d'Euripide, qui paroit d'abord difficile, il faut entendre qu'après qu'Alcibiade eut remporté en personne le premier, le second & le troisieme prix, il vainquit encore deux autres fois absent par les chars qu'il envoya aux Jeux, & c'est ce qu'Euripide veut dire par ces mots, *sans avoir pris la moindre peine.*

30. *Ses concurrens.*] Τῶν πολεμίων, *ses ennemis*, c'est-à-dire, ses *concurrens*, ceux qui lui disputoient le prix, & qui envoyoient des chars aux Jeux Olympiques, car non seulement les particuliers y envoyoient, mais aussi les villes. Quoique ce sens-là soit fort bon, je croi pourtant qu'il

porte à Thucydide, ou le troisiéme, si l'on en croit Euripide, cela surpasse l'éclat & la gloire de tous ceux qui ont été possedez de cette ambition. Voici de quelle maniere Euripide en parle dans une Ode. *Je chanterai vos louanges, fils de Clinias; c'est une belle chose que la victoire; mais la plus belle de toutes les victoires, & celles dont les Dieux n'ont favorisé que vous seul parmi les Grecs,* [28] *c'est d'avoir remporté le premier, le second, & le troisiéme prix dans les courses des chariots, aux Jeux Olympiques,* [29] *& de s'être vû deux fois couronné de branches d'olivier, & proclamé vainqueur par la voix du Heraut, sans avoir pris la moindre peine.* Et ce qui rendit sa premiere victoire encore plus éclatante, ce fut l'émulation avec laquelle [30] ses concurrens mêmes s'empresserent à lui faire honneur. Les Messeniens lui firent dresser une tente très-magnifique; [31] la Ville de Chio nourrit ses

Ode d'Euripide à la louange d'Alcibiade.

qu'il faut rétablir dans le texte la leçon d'un Manuscrit, où au lieu de πολεμίων, on lit πόλεων, & traduire, *ce fut l'émulation avec laquelle les villes mêmes s'empresserent à lui faire honneur.* Et c'est la leçon qu'Amiot a suivie.

31. *La ville de Chio nourrit ses chevaux, & lui fournit un grand nombre de victimes.*] Antisthene, Disciple de Socrate, qui rendoit témoignage de ce qu'il voyoit, écrit que Chio nourrissoit ses chevaux, & que Cysique fournissoit les victimes. Le passage est remarquable, car cet Auteur assure que cela ne se fit pas seulement, lors qu'Alcibiade alla aux Jeux Olympiques, mais à toutes ses expeditions de guerre, & à tous les voyages qu'il faisoit; *Toutes les fois*, dit-il, *qu'Alcibiade alloit en voyage, il se servoit de quatre Villes des Alliez, comme de ses servantes. Ephese lui fournissoit les tentes aussi magnifiques que celles des Perses, Chio nourrissoit ses chevaux, Cysique donnoit les victimes & la viande pour sa table, & Lesbos le vin avec toutes les autres choses necessaires pour sa maison.* Il n'y avoit que des villes fort riches qui pussent soutenir

Honneurs que les villes entieres faisoient à Alcibiade.

ses chevaux, & lui fournit un grand nombre de victimes, & ceux de Lesbos donnerent le vin & tout ce qu'il falloit pour sa table, qui étoit très-somptueuse, & où tout le monde étoit reçu. Il est vrai que la calomnie, qu'on inventa contre lui, ou effectivement le mechant tour qu'il joua pour satisfaire son ambition particuliere, donnerent un grand sujet de parler. Il y avoit à Athenes un certain Diomede, qui étoit assez honnête homme, & des amis d'Alcibiade, & qui souhaitoit avec une passion extrême de remporter le prix aux Jeux Olympiques; il avoit appris [32] que les Argiens avoient un char magnifiquement attellé, qui appartenoit à la Republique, & il savoit qu'Alcibiade étoit tout-puissant à Argos où il avoit beaucoup d'amis; il le pria donc instamment de lui acheter ce char. Alcibiade, au lieu de l'acheter pour son ami, le prit pour lui-même, & laissa là Diomede qui se desesperoit, & qui prenoit les Dieux & les hommes à témoin de cette noire perfidie. Il semble même qu'il y eut sur cela un procès, car on trouve dans Isocrate une Oraison sur ce char

Mechant tour qu'Alcibiade joua à son ami Diomede.

nir cette dépense, car Alcibiade, lors qu'il eut remporté le premier, le second, & le troisieme prix aux Jeux Olympiques, après avoir fait des sacrifices somptueux à Jupiter, donna un repas magnifique à ce nombre innombrable de Peuple qui avoit assisté aux Jeux.

32. *Que les Argiens avoient un char magnifiquement attellé, qui appartenoit à la Republique.*] Il paroît par ce passage que les Villes & les Republiques preparoient des chars avec beaucoup de dépense pour les envoyer aux Jeux Olympiques, & que quelquefois à force d'argent on les obligeoit à vendre ces chars. Car il y avoit sur cela un entêtement & une émulation, qui approcheroient de la folie, si on pouvoit jamais appeller folie, ce qui contri-

char pour le jeune Alcibiade, mais le demandeur est nommé *Tisias* & non pas *Diomede*.

Alcibiade ne se fut pas plûtôt appliqué aux affaires, que, quoi qu'il fût encore fort jeune, il effaça absolument tous les autres Orateurs; il n'y en eut que deux qui purent se soûtenir contre lui, & balancer son autorité, Phæax, fils d'Erasistrate, & Nicias, fils de Niceratus; ce dernier étoit déja vieux, & passoit pour un des plus grands Capitaines de son temps, & Phæax commençoit, comme Alcibiade, à se pousser, & étoit issu de parens fort nobles, mais il étoit inferieur à son rival en beaucoup de choses, & sur tout en éloquence. Il étoit bien plus agréable dans la conversation, & plus propre à persuader dans une dispute particuliere, que capable de soûtenir avec éclat de grands combats dans les assemblées du Peuple, car, comme dit Eupolis, [33] *il avoit beaucoup de facilité pour jaser, & très-peu pour parler*. On lit encore une Oraison, qui fut écrite contre Alcibiade & contre Phæax, où l'on reproche entre autres choses au premier qu'il étaloit publiquement dans

Passage d'Eupolis sur l'Eloquence de Phæax.

tribuë à la grandeur des Etats, & qui rend les Peuples amoureux de la gloire. Les victoires des Jeux Olympiques étoient plus éclatantes & suivies d'un plus grand bonheur que les triomphes de Rome. Faut-il donc s'étonner qu'on y courût avec tant d'ardeur?

33. *Il avoit beaucoup de facilité pour jaser, & très-peu pour parler.*] On peut remarquer ici la difference que les Grecs mettoient entre λαλεῖν & λέγειν. λαλεῖν, c'est ce que nous disons *jaser*, & λέγειν, c'est parler, c'est-à-dire, bien parler. Salluste a imité ce mot d'Eupolis, quand il a dit, *loquax magis quam facundus*. „ Plus grand jaseur, „ qu'éloquent ". On peut voir sur cela le XV. chap. du I. liv. d'Aulugelle.

dans sa maison la vaisselle d'or & d'argent de la ville, & les vases sacrés, qu'on portoit en pompe aux Processions solemnelles, & qu'il s'en servoit comme s'ils eussent été à lui.

Caractere d'Hyperbolus.

Il y avoit à Athenes un certain Hyperbolus du Bourg de Perithoide, dont Thucydide même parle comme d'un fort méchant homme, & qui fournit une riche matiere aux Poëtes comiques de ce temps-là, qui le prirent tous pour l'objet de leurs railleries & de leurs invectives. *Il étoit endurci à la mauvaise reputation, & insensible à l'infamie par un mépris de la gloire, mépris qui est certainement une horrible impudence & une folie desesperée, mais qui passe cependant pour courage & pour force auprès de certaines gens.* Cet homme sans honneur ne plaisoit à personne, mais le Peuple ne laissoit pas de s'en servir pour humilier ceux qui étoient élevés en dignité, & pour leur susciter des affaires. A son instigation le Peuple étoit alors sur le point de decerner le ban de l'Ostracisme, dont les Atheniens se servent contre celui des Citoyens qui a la reputation la mieux établie, & la plus grande autorité, bien plus pour sou-la-

Aristophane le dechire en plusieurs endroits de ses Comedies.

Le mépris de la gloire est une horrible impudence, & une folie desesperée.

34. *Il fit tomber la condamnation sur leur ennemi commun.*] Les paroles du texte τῷ Ὑπερβόλῳ κάτω τὴν ὀστρακοφορίαν ἔτρεψεν, paroissent étranges. Il seroit difficile de leur donner un sens que la Langue Grecque autorisât; il vaut mieux lire comme dans un Manuscrit, κατὰ τοῦ Ὑπερβόλου.

35. *Et ce n'est pas pour telles gens qu'on a inventé l'Ostracisme.*] C'est pourquoi Thucydide, en parlant de cet infame Hyperbolus dans son VIII. liv. dit: *Hyperbolus très-méchant homme, & banni du ban de l'Ostracisme, non pas par la crainte que l'on eût de son credit & de son merite, mais*

lager leur envie que pour remedier à leurs craintes.

Comme il paroissoit veritablement que ce ban menaçoit l'un des trois, Phæax, Nicias, ou Alcibiade, celui-ci réunit les factions les plus divisées, & s'étant ligué avec Nicias, [34] il fit tomber la condamnation sur leur ennemi commun; d'autres prétendent que ce ne fut pas avec Nicias, mais avec Phæax qu'il se ligua, & que fortifié par sa faction, il chassa de la ville cet infame Hyperbolus, qui ne s'y attendoit point; Car jamais homme de basse naissance & de nulle reputation n'a été sujet à ce bannissement, comme le témoigne même Platon, le Poëte comique, lors qu'il dit, en parlant d'Hyperbolus, *Il meritoit sans doute d'être chassé à cause de ses mœurs & de ses actions infames; mais sa personne est trop vile, & ses fletrissures trop marquées pour un si noble châtiment*, [35] *& ce n'est pas pour telles gens qu'on a inventé l'Ostracisme*; Mais c'est de quoi nous avons parlé ailleurs plus au long.

Alcibiade se ligue avec Nicias, & fait tomber ce ban sur Hyperbolus.

Passage de Platon, Poëte comique.

Dans la Vie d'Aristide.

Alcibiade n'étoit pas moins jaloux de l'admiration que les Etrangers, & les ennemis même avoient pour Nicias, que des grands honneurs que lui rendoient ses Citoiens, [36] car

Alcibiade jaloux de Nicias.

bien

à cause de ses infamies & de la honte qu'il faisoit à la ville.

36. *Car bien qu'il y eût un ancien droit d'hospitalité entre Alcibiade & Lacedemone.*] Il y a dans le texte de Plutarque une faute très-considerable, mais une faute de Copiste, qui a mis Nicias au lieu de mettre Alcibiade, & qui fait dire par Plutarque que Nicias étoit hôte des Lacedemoniens de pere en fils, ce qui est faux, c'étoit Alcibiade. Thucydide le prouve dans le cinquieme livre, où il dit que la famille d'Alcibiade avoit un ancien droit d'hospitalité avec les Lacedemoniens: Que son ayeul avoit renoncé à ce droit,

mais

Droit d'hospitalité, entre Alcibiade & les Lacedemoniens.

bien qu'il y eût un ancien droit d'hospitalité entre Alcibiade & Lacedemone, & qu'il eût eu un très-grand soin des prisonniers Spartiates, que les Atheniens avoient faits à Pylos, néanmoins les Lacedemoniens avoient plus d'inclination pour Nicias, parce que c'étoit principalement par son entremise qu'ils avoient obtenu la paix & retiré leurs prisonniers, & l'on disoit communément parmi les Grecs, que Periclès avoit engagé cette guerre, mais que Nicias l'avoit finie; la plûpart même appelloient cette paix *la paix de Nicias*. Alcibiade donc extremement blessé de ces avantages de son rival & plein d'envie, resolut de rompre la paix.

Moyen dont Alcibiade se servit pour rompre la paix.

La premiere chose qu'il fit pour y réussir, c'est qu'ayant su que ceux d'Argos ne cherchoient qu'une occasion de se separer des Spartiates, qu'ils craignoient autant qu'ils les haïssoient, il les flatta secretement de l'esperance que les Atheniens leur donneroient du secours,

mais qu'Alcibiade avoit en vuë de le renouveller en rendant toutes sortes de bons offices à leurs prisonniers. Et voilà ce qui augmentoit considerablement la douleur & la rage d'Alcibiade, de voir que les Lacedemoniens malgré l'ancien droit d'hospitalité, qui avoit lié de tout temps sa famille avec eux, & malgré les soins qu'il avoit pris des prisonniers Spartiates, ils eussent plus de penchant pour Nicias, qui ne leur étoit rien. Cela aggrava extrêmement ses sujets de plainte. Cette faute de Copiste est corrigée dans un Manuscrit, où on lit ὁ Ἀλκιβιάδης au lieu de ὁ Νικίας.

37. *Et qu'ils eurent rendu aux Atheniens le Fort de Panacte.*] Une des conditions du Traité, que les Lacedemoniens avoient fait avec les Beotiens, étoit que ceux-ci leur remettroient le Fort de Panacte en l'état qu'il étoit, afin qu'en le rendant aux Atheniens ils pussent retirer le Fort de Pyle, mais les Beotiens le raserent.

Le

cours, & par des gens affidés, qu'il leur envoyoit ſecrettement, ou parlant lui-même en particulier aux principaux du Peuple, il les encouragea à ne point ceder, & les exhorta à ſe tourner vers les Atheniens, qui étoient, diſoit-il, ſur le point de ſe repentir du Traité qu'ils avoient fait, & de rompre une paix, qui leur étoit deſavantageuſe.

Mais après que les Lacedemoniens eurent fait alliance avec les Peuples de la Beotie, [37] & qu'ils eurent rendu aux Atheniens le Fort de Panacte demoli, & non pas fortifié, comme ils s'y étoient engagés, Alcibiade, qui vit les Atheniens extremement indignés de cette mauvaiſe foi, n'oublia rien pour les irriter davantage, & profitant de cette conjoncture pour pouſſer à bout Nicias, il ſouleva contre lui le Peuple par des accuſations qui ne manquoient pas de vrai-ſemblance; car il lui reprochoit que pendant qu'il étoit General de l'Armée [38] il avoit negligé de prendre priſonniers

Accuſations d'Alcibiade contre Nicias.

Les Atheniens crurent que cela s'étoit fait d'intelligence avec les Lacedemoniens, Thucydide Liv. V. Panacte étoit un Fort entre la Beotie & l'Attique.

38. *Il avoit negligé de prendre priſonniers de guerre les Lacedemoniens, qui avoient été laiſſez dans l'Isle de Sphacterie.*] Les Lacedemoniens, après la perte du Fort de Pyle, laiſſerent dans l'Isle de Sphacterie une Garniſon de trois cents vingt hommes, outre les Ilotes, ſous le commandement d'Epitadas, fils de Molobrus. Nicias ne s'empara pas de cette Isle pendant ſon Generalat, & Cleon lui ayant ſuccedé avec Demoſthene, s'en rendit maître après un long combat, tua une partie de la Garniſon, fit les autres priſonniers de guerre, & les mena à Athenes. Parmi les priſonniers il y avoit cent vingt Spartiates; Nicias les fit rendre enſuite, & ce ſont ces priſonniers que Thucydide appelle toûjours *les priſonniers de l'Isle.*

niers de guerre les Lacedemoniens, qui avoient été laissés [39] dans l'Isle de Sphacterie, & que d'autres les ayant pris, il les avoit relâchés & rendus pour faire plaisir aux Lacedemoniens; il ajoûtoit qu'étant fort bien avec ces derniers il n'avoit pas fait la moindre demarche pour les empêcher de s'unir avec les Beotiens & avec ceux de Corinthe, mais qu'il avoit mis bon ordre qu'aucun Peuple de Grece, quelque bien intentionné qu'il fût, ne pût s'allier avec les Atheniens, que du consentement de Lacedemone.

Embarras de Nicias; il en est tiré par l'arrivée des Ambassadeurs de Lacedemone.

Cela deconcerta extremement Nicias; mais justement dans ce temps-là, comme par un coup de fortune, il arriva des Ambassadeurs de Lacedemone, qui d'abord tinrent des propos très-gracieux, & déclarerent qu'ils venoient avec plein pouvoir de terminer tous leurs differents, en accordant tout ce qui paroîtroit juste & raisonnable. Le Conseil reçut très-agreablement leurs propositions, & le Peuple devoit s'assembler le lendemain. [40] Alcibiade, qui craignoit le succès de cette Assemblée, mit tout en œuvre pour obliger les Ambassadeurs à entrer avec lui en conference. Quand ils se furent abouchés, [41] *Que faites-vous, Seigneurs Spartiates*, leur dit-il, *ignorez-vous que le Conseil traite toûjours avec beaucoup de moderation & d'humanité ceux qui s'a-*

Ruse dont Alcibiade se sert auprès des Ambassadeurs de Lacedemone.

39. *Dans l'Isle de Sphacterie.*] Petite Isle vis-à-vis du Fort de Pyle, au bas du Peloponese, elle couvroit le port, & en rendoit l'entrée très-difficile.

40. *Alcibiade, qui craignoit le succès de cette Assemblée.*] Il craignoit que le Peuple, leurré par ces Ambassadeurs, ne traitât avec Lacedemone, & ne rejettât l'alliance d'Argos, ce qui auroit rompu toutes ses mesures.

41. Que

s'adressent à lui, & que le Peuple est hautain & n'aspire qu'à de grandes choses? Si vous vous vantez de vos pleins pouvoirs, le Peuple ne manquera pas d'en abuser, & vous forcera de lui accorder tout ce qui lui viendra en tête; défaites-vous donc de cette simplicité, & si vous voulez avoir raison des Atheniens, & n'être point reduits à leur rien ceder au delà de ce que vous avez resolu, traitez avec eux comme si vous aviez les mains liées; je vous aiderai en tout & par tout, pour obliger les Lacedemoniens. Il leur confirma ces promesses par serment, ainsi il les éloigna de Nicias, attira leur confiance, & les éblouit de maniere, qu'ils admiroient sa profondeur dans la politique & sa grande habileté, & le regardoient comme un homme extraordinaire.

Le lendemain le Peuple étant assemblé, les Ambassadeurs furent introduits. Alcibiade leur demanda avec beaucoup de douceur le sujet de leur Ambassade, & ce qu'ils avoient à proposer. Ils répondirent d'abord qu'ils venoient proposer quelque voye d'accommodement, mais qu'ils n'avoient pas le pouvoir de rien conclurre. Sur cela Alcibiade s'éleve & crie contre eux, non point en homme qui leur faisoit tort, mais en homme qui recevoit d'eux une très-grande injustice; il les appelle fourbes & perfides, & leur réproche qu'ils n'étoient ve-

41. *Que faites-vous, Seigneurs Spartiates.*] Thucydide, qui raconte ce fait dans son cinquieme livre, ne rapporte point le discours qu'Alcibiade fit à ces Ambassadeurs. Je ne sai d'où Plutarque l'a tiré. Peut-être avoit-il vu des Memoires que nous n'avons plus; peut-être aussi qu'il l'a fait lui-même; il est certain qu'il entre parfaitement dans l'esprit d'Alcibiade & dans ses motifs.

venus pour rien de bon. Le Conseil entre dans les mêmes sentimens & le Peuple s'irrite. Nicias, qui ignoroit la ruse & la tromperie d'Alcibiade, est dans un étonnement extrême, & dans une très-grande consternation de ce changement, dont il ne pouvoit comprendre la cause. [42] Les Ambassadeurs se retirent, & Alcibiade, élu General, oblige les Atheniens [43] à faire alliance avec les Peuples d'Argos, de Mantinée & d'Elide. [44] Personne ne sauroit approuver le moyen dont il se servit pour arriver à son but; mais ce fut pourtant un coup de partie, d'avoir desuni & ébranlé presque tout le Peloponese, [45] d'avoir en un seul jour opposé tant de troupes aux Lacedemoniens à la

Jugement remarquable de Plutarque sur ce procedé d'Alcibiade.

42. *Les Ambassadeurs se retirent, & Alcibiade, élu General, oblige les Atheniens, &c.*] Cela ne se passa pas dans la même Assemblée, car un tremblement de terre étant survenu, on remit au lendemain, & le lendemain il fut resolu qu'avant que de rien conclurre, on envoyeroit des Ambassadeurs à Lacedemone pour l'obliger à rompre avec les Beotiens. Ceux de Lacedemone, entraînez par la faction d'un des Ephores, répondirent qu'ils ne vouloient pas renoncer à cette alliance, & sur cela les Atheniens conclurent une ligue pour cent ans avec ceux d'Argos, de Mantinée & d'Elide. Thucydide dans son Livre V. rapporte tout le Traité comme il étoit écrit sur des colomnes de pierre à Athenes, à Argos & à Mantinée, & sur une plaque de cuivre dans le lieu où les Jeux Olympiques étoient celebrez.

43. *A faire Alliance.*] Ce Traité fut fait la premiere année de l'Olympiade XC. 418 ans avant la naissance de Notre Seigneur, cinq ou six ans après ce que Plutarque vient de raconter de la prise de Pyle & de l'Isle de Sphacterie par les Atheniens.

44. *Personne ne sauroit approuver le moyen dont il se servit pour arriver à son but.*] Il y a aujourd'hui des Politiques qui ne sont pas si scrupuleux, je ne sai même s'il y en auroit un seul qui fût de l'avis de Plutarque, & qui condamnât ce moyen, dont Alcibiade se servit pour faire un coup aussi important. Cependant le jugement de Plutarque

la bataille de Mantinée, d'avoir éloigné des Atheniens les malheurs de cette guerre, & d'avoir fait courir aux Lacedemoniens tout le danger de ce combat dans lequel la victoire ne pouvoit leur rien donner de considerable, au lieu que leur défaite les reduisoit à la derniere extremité, & les mettoit hors d'état de pouvoir sauver même Lacedemone qu'avec beaucoup de peine.

Ville d'Arcadie.

Jugement de Plutarque sur la bataille de Mantinée.

D'abord après le combat de Mantinée, les principaux Officiers des troupes Argiennes [46] entreprirent d'abolir le Gouvernement populaire dans Argos, & de se rendre maîtres de la Ville, & les Lacedemoniens y arrivant à point nommé, les appuyerent, de maniere qu'ils

Car les Lacedemoniens étoient fort ennemis du Gouvernement populaire.

que est très-solide. Tout ce qui se fait par fraude & par surprise, ne peut être approuvé avec raison.

45. *D'avoir en un seul jour opposé tant de troupes aux Lacedemoniens à la bataille de Mantinée.*] Cette bataille se donna près de trois ans après la ligue d'Athenes avec Argos, c'est-à-dire, la troisieme année de l'Olympiade XC. Le jugement que Plutarque fait ici est remarquable, il ne juge pas par les évenemens. Les Atheniens & leurs Alliez furent vaincus à Mantinée par les Lacedemoniens; cependant Plutarque ne laisse pas d'admirer la prudence d'Alcibiade, d'avoir suscité tant d'ennemis à ces derniers, & de les avoir engagez dans une guerre, dans laquelle ils ne pouvoient rien gagner, & où ils couroient risque de tout perdre. Alcibiade se vante de ce trait de politique, comme d'un très-grand exploit, & il dit en propres termes, *que depuis le combat de Mantinée les Lacedemoniens, quoi que victorieux, se défioient encore de leurs forces.* Thucydide, Livre VI.

46. *Entreprirent d'abolir le Gouvernement populaire.*] Ils profitoient de la consternation où le Peuple d'Argos étoit après la perte de la bataille, car ils sentoient bien que ce Peuple abbattu n'auroit pas la force de s'y opposer, & qu'ils s'en rendroient les maîtres. Les Lacedemoniens appuyoient ce dessein, bien persuadez qu'ils seroient maîtres d'Argos, s'ils pouvoient y abolir le Gouvernement populaire, & y établir l'Oligarchie.

qu'ils vinrent à bout de leur dessein. Mais peu de temps après le Peuple ayant repris les armes, & étant le plus fort, Alcibiade, qui survint fort à propos, leur assura leur victoire, & leur persuada de tirer de longues murailles jusqu'à la mer, pour mettre leur Ville en état d'être toûjours secouruë des forces des Atheniens. Pour cet effet il leur amena d'Athenes des Massons & des Tailleurs de pierre, & leur témoigna toute sorte d'affection & d'attachement à leurs interêts, en quoi il n'aqueroit pas moins de credit & de forces pour lui-même en particulier, qu'il en procuroit à sa Ville. Il persuada aussi à ceux de Patres de joindre leur Ville à la mer par des murailles de même, & sur cela, quelqu'un leur ayant dit en raillant, *Les Atheniens vous avaleront un beau matin*; *Cela pourra être*, répondit Alcibiade, [47] *mais ils les avaleront peu à peu en commençant par les pieds; au lieu que les Lacedemoniens pourroient bien les avaler tout d'un coup en les prenant par la tête.* Mais dans le temps qu'il travailloit à agrandir les Atheniens par

L'Eté suivant.

Car il se procuroit par là une retraite assurée, & une protection en cas de besoin.

Patres, Ville d'Achaïe.

47. *Mais ils les avaleront peu à peu.*] Car cette muraille leur serviroit de rempart. Cette réponse d'Alcibiade fait voir dans quel esprit il donnoit ces conseils. Il avoit deux vuës, l'une d'assurer le secours des Atheniens à ces places, & l'autre de les fortifier contre ces mêmes Atheniens en cas qu'il fût obligé lui-même de s'y retirer. Cette muraille de Patres ne fut pas achevée, les Corinthiens, ceux de Sicyone & d'autres voisins, à qui elle étoit fort suspecte, y accoururent pour l'empêcher.

48. *Exhortant les jeunes gens à accomplir le serment qu'ils prêtoient dans le bois sacré d'Agraule.*] Cecrops eut trois filles, Agraule, Erse, & Pandrose. La guerre s'étant émuë entre les Atheniens & les Eleusiniens, les premiers consulterent l'Oracle d'Apollon, qui leur répondit, qu'elle ne finiroit heureusement pour eux, que si quelqu'un se devouoit pour la Patrie. Dès que cet Oracle fut divul-

par mer, il les excitoit à augmenter aussi leur puissance par terre, [48] exhortant les jeunes gens à accomplir le serment qu'ils prêtoient dans le bois sacré d'Agraule, où on les faisoit jurer *qu'ils ne reconnoîtroient de bornes à l'Attique qu'au delà des bleds, des orges, des vignes & des oliviers*, pour leur inspirer par là que toute la terre cultivée & portant fruit étoit de leur domination legitime.

Plaisant serment que les Atheniens faisoient prêter à la jeunesse, avant qu'elle marchât pour aucune expedition.

Mais tous ces grands exploits de politique, ces beaux discours, cette élévation, cette étendue d'esprit, & cette habileté consommée, en un mot, toutes ces vertus étoient mêlées de fort grands vices. Car Alcibiade vivoit plongé dans un luxe prodigieux; ce n'étoit tous les jours que débauches, que fêtes, qu'amours, & qu'emportemens de jeunesse; il étoit si effeminé, qu'il traînoit dans les Places publiques de longs manteaux de pourpre; que sur mer, pour coucher plus mollement, il faisoit percer le plancher de son vaisseau, afin que son lit au lieu d'être sur des planches fort

Vices d'Alcibiade, & la vie desordonnée qu'il menoit.

vulgué, Agraule se précipita de la Citadelle, & par sa mort elle procura la victoire à Erechthée son ayeul. Les Atheniens, pour reconnoître cette generosité, consacrerent à cette Heroïne un Bois & un Temple à l'entrée de la Citadelle, & ordonnerent qu'à l'avenir avant que de marcher pour aucune expedition, ils obligeroient toute la jeunesse à faire dans ce Bois le serment, dont Plutarque parle ici, & qui est une espece de devoüement pour la Patrie. Il est parlé de ce serment dans l'Oraison de Demosthene de Falsf. Legat. *Qui est-ce, dit-il, qui a renouvellé le Decret de Miltiade & de Themistocle? Qui est-ce qui a ressuscité le serment de notre jeunesse dans le Bois sacré d'Agraule? N'est-ce pas lui?* Mais Demosthene ne l'explique point. Dans le texte au lieu de ἐν Ἀγραύλῳ, le savant Henri de Valois a eu raison de corriger ἐν Ἀγραύλου, *dans les bois d'Agraule.*

fort dures, fût suspendu sur des sangles, [49] & qu'il portoit à la guerre un bouclier d'or, [50] où, au lieu des enseignes & devises ordinaires des Atheniens, on voyoit un Amour armé d'un foudre ; enfin par toute sa magnificence & par sa dépense, aussi insolente qu'excessive, il insultoit ses Citoyens.

Les villes comme les particuliers avoient des enseignes ou devises.

La dépense d'Alcibiade excessive & insolente.

Les principaux & les plus sages ne se contentoient pas de ne pouvoir souffrir ces manieres, & de les détester, il craignoient de plus les suites de cette audace, de cette profusion & de ce profond mépris des Loix, qu'ils regardoient comme autant de moyens monstrueux pour arriver à la tyrannie. [51] Aristophane fait voir admirablement quelle étoit l'inclination que le Peuple avoit pour lui, lors qu'il

49. *Et qu'il portoit à la guerre un bouclier d'or.*] Quelqu'un dit dans Athenée qu'il étoit d'or & d'yvoire.

50. *Où au lieu des enseignes & devises ordinaires des Atheniens.*] Ces enseignes ordinaires des Atheniens étoient, Minerve, l'Olivier & la Chouette. Car dans les premiers temps les particuliers & les Villes avoient leurs Enseignes, c'est-à-dire, comme nous parlons aujourd'hui, leurs Armes, qui étoient proprement les emblemes, ou de leur origine, ou de leurs actions, ou de leurs inclinations. Il n'y avoit que les gens connus, & qui avoient de la reputation, qui portassent de ces armes & de ces devises. Les Soldats avoient des boucliers tout blancs & tout unis, c'est pourquoi Eschyle appelle les troupes de Thebes λεύκασπιν λαὸν,

λεύκασπις ὄρνυται λαός.

Virgile, en parlant d'un Prince qui n'avoit encore rien fait, dit *parmaque inglorius alba*, ou l'on peut voir la remarque de Servius. Quand j'ai appellé ces Armes des devises, je n'ai pas parlé improprement, car il y a chez les Anciens des exemples de ce que nous appellons des devises. Eschyle en fournit plusieurs dans sa Tragedie des sept Chefs contre Thebes, Capanée portoit sur son bouclier un homme nud, tenant une torche au poing, avec ce mot pour legende, πρήσω πόλιν, *J'embraserai la Ville.* Etcocle portoit sur le sien un soldat qui escaladoit une

qu'il dit dans une de ses pieces, *Il le hait, & ne peut se passer de lui*, & quelques vers plus bas, par une allusion plus piquante, *Il ne faut point nourrir de lion dans sa Ville, mais si on fait tant que d'y en nourrir un, il faut s'accommoder à son naturel feroce.*

Dans les Grenouilles.

Veritablement les largesses, dont il regaloit le Peuple, la somptuosité des Jeux & des Spectacles qu'il lui donnoit, la magnificence des presens qu'il faisoit à la ville, & sur lesquels il n'étoit pas possible d'encherir, la gloire de ses Ancêtres, la grace & la beauté de toute sa personne, son éloquence, sa force de corps, jointe au courage & à l'experience, & toutes ses autres grandes qualités, faisoient que les Athe-

Il disoit lui-même que sa magnificence relevoit la gloire d'Athenes, & étonnoit les ennemis.

Les Atheniens lui pardonnoient ses

une Tour, avec ce mot, *Malgré Mars même* ; & celui de Polynice avoit un homme armé d'armes d'or, & la Justice qui marchoit devant lui, & qui le conduisoit, avec ce mot, *Je le remettrai sur le Thrône.* Sa figure, qui représentoit la Justice, étoit nommée, ce qui nous paroît aujourd'hui contre les Loix des bonnes devises, où le corps doit être si bien representé, qu'il soit connu sans être nommé.

51. *Aristophane fait voir admirablement quelle étoit l'inclination.*] C'est dans la IV. Sc. du V. Acte des *Grenouilles*, où Bacchus, descendu aux Enfers pour y chercher un bon Poëte, & ne pouvant se déterminer sur le choix entre Eschyle & Euripide, leur dit enfin, *O ça, j'emmenerai avec moi celui de vous deux qui donnera les meilleurs Conseils à la Republique ; que pensez-vous d'Alcibiade* ? Avant que de répondre à cette question, Eschyle lui demande prudemment, *Mais que pense de lui la* [illegible] *d'Athenes ? Ce qu'elle en pense* ? répond Bacchus ; *elle le hait, & cependant elle le veut avoir, & ne peut se passer de lui.* Sur cela les deux Poëtes disent chacun leur Sentence, qui renferme le jugement qu'ils font d'Alcibiade, & le conseil qu'ils donnent aux Atheniens, Euripide dit : *Je hais le Citoyen lent à faire du bien à sa Patrie, & prompt à la précipiter dans les plus grands maux, & qui fécond en ressources pour lui-même, en manque pour son païs.* Et Eschyle dit, *Il ne faut point nourrir, &c.* Cela meritoit d'être éclairci.

gestes, & les deguisoient sous des noms favorables.

theniens lui pardonnoient ses fautes, & les supportoient patiemment, tâchant toûjours de les diminuer & de les couvrir sous des noms doux & favorables, car ils les appelloient des jeux, des gentillesses, & des lueurs d'humanité & de bon naturel, [52] comme lors qu'il retint chez lui en prison le Peintre Agatharchus, jusqu'à ce qu'il lui eût peint toute sa maison, & qu'il le renvoya ensuite, après l'avoir comblé de présens; [53] comme lors qu'il donna un soufflet à Taureas, qui vouloit le surpasser dans la magnificence de ses Jeux, & lui disputer la victoire; & comme lors que [54] parmi les prison-

Il retient en prison le Peintre Agatharchus, jusqu'à ce ce qu'il eût peint sa maison.

Il donne un soufflet à Taureas qui lui disputoit la victoire dans les Jeux.

52. *Comme lors qu'il retint chez lui le Peintre Agatharchus, jusqu'à ce qu'il lui eût peint toute sa maison.*] Ce Peintre cajoloit la maîtresse d'Alcibiade. Il est difficile de se derober aux yeux d'un amant jaloux; Alcibiade prit le Peintre sur le fait, & pour toute punition, il le tint enfermé chez lui, jusqu'à ce qu'il eût achevé de peindre sa maison. Demosthene touche cette aventure dans son Oraison contre Midias.

53. *Comme lors qu'il donna un soufflet à Taureas.*] Ce Taureas fut Chorague dans le même temps qu'Alcibiade, c'est-à dire, qu'ils faisoient chacun les frais des Jeux qu'on donnoit au Peuple; & comme cela se faisoit avec beaucoup d'émulation, Alcibiade, qui ne pouvoit souffrir que personne voulût s'égaler à lui, donna au milieu de la fête un soufflet à ce Concurrent trop ambitieux; mais, comme dit Demosthene dans son Oraison contre Midias, il n'y avoit pas encore de Loi pour empêcher ou pour punir ces violences.

54. *Parmi les Prisonniers, qu'on avoit faits dans l'Isle de Melos.*] L'Isle de Melos, une des Cyclades, & Colonie des Lacedemoniens, refusoit d'obéir à Athenes. Les Atheniens y envoyerent Alcibiade avec trente six vaisseaux, & trois mille hommes de troupes, la derniere année de l'Olympiade LXXXX. Cette Armée ne fit que bloquer la ville, & l'année suivante, au commencement de l'hyver de nouvelles troupes étant arrivées d'Athenes sous la conduite de Philocrate, fils d'Eudamus, Melos se rendit à discretion. Les Atheniens tuerent tous les hom-

sonniers, qu'on avoit faits dans l'Isle de Melos, il prit une jeune captive pour maîtresse, & fit élever un enfant qu'il en eut. Voilà ce qu'ils appelloient des lueurs de bon naturel, & des gentillesses. Cependant avec tout ce bon naturel il fut la principale cause du meurtre qu'on fit de tous les jeunes Meliens, [55] par le consentement qu'il donna au Decret qui autorisa cette barbarie. [56] Le Peintre Aristophon ayant peint la Courtisane Nemea, qui tenoit Alcibiade couché dans son sein, tout [57] le Peuple courut en foule à ce Tableau, & le vit avec un fort grand plaisir. Mais toutes

Il prend une captive pour maîtresse.

Il fut la cause du meurtre des Meliens.

C'étoit Aglaophon, contemporain d'Alcibiade.

hommes en état de porter les armes, & emmenerent prisonniers les femmes & les enfans. Thucyd. liv. V.

55. *Par le consentement qu'il donna au Decret.*] Thucydide, qui rapporte l'histoire de ce meurtre des Meliens, ne parle point de ce Decret. Peut-être qu'il l'a supprimé comme une chose trop honteuse à son païs, & qu'il a voulu que la posterité prît cette action barbare pour un emportement des troupes irritées de la longue resistance des Meliens.

56. *Le Peintre Aristophon ayant peint la Courtisane Nemea, qui tenoit Alcibiade couché dans son sein.*] Athenée nomme le Peintre Aglaophon, & non pas Aristophon, & conte autrement cette histoire; il dit qu'Alcibiade revenant des Jeux Olympiques où il avoit été couronné, rapporta deux Tableaux du Peintre Aglaophon. Dans l'un il étoit couronné par les mains d'une Olympiade & d'une Pythiade, c'est-à-dire, par les Déesses qui presidoient à ces Jeux; & dans l'autre il étoit representé couché dans le sein de la Courtisane Nemea; comme se delassant de ses travaux. Ce dernier Tableau d'Alcibiade me fait souvenir de celui que Lucrece fait de Mars couché dans le sein de Venus, & qui est un morceau de Poësie à égaler aux plus beaux morceaux d'Homere.

57. *Le Peuple courut en foule à ce Tableau, & le vit avec un fort grand plaisir.*] J'aurois été en cela comme le Peuple. Ces vieux Atheniens, qui condamnoient Alcibiade, étoient de trop mauvaise humeur, & par leur severité ils firent plus de mal à l'Etat, que n'auroient jamais

tes ces choses déplaisoient extremement aux plus âgés & aux plus sages du Peuple, & elles leur paroissoient des marques sûres d'une ambition tyrannique, qui fouloit aux pieds toutes les Loix & les coûtumes du païs. Et à ce propos il semble qu'Archestratus n'en jugeoit pas mal, lors qu'il dit que *la Grece ne pouvoit porter deux Alcibiades.*

Un jour comme il sortoit d'une Assemblée, très-content d'avoir obtenu tout ce qu'il avoit demandé, & de voir les honneurs que le Peuple lui rendoit en le reconduisant, Timon le Misanthrope l'ayant rencontré, non seulement ne se detourna point & ne chercha point à l'éviter, comme il évitoit tout le monde, mais il alla audevant de lui, & lui

mais fait tous les excès d'Alcibiade, s'ils les avoient pris comme il falloit. C'est ce qu'il seroit aisé de prouver par Thucydide même.

58. *Sur la fin de la vie de Periclès les Atheniens se mirent en tête de conquerir la Sicile.*] Periclès par sa prudence refrenoit cette folle ambition des Atheniens. Il leur disoit toûjours qu'en se tenant en repos, en s'appliquant à la marine, en ne briguant & ne remuant point pour avoir des Armées à commander, & en ne précipitant point leur Ville dans des entreprises dangereuses, ils rendroient leur Republique florissante, & seroient toûjours au dessus de leurs ennemis. Après sa mort ils se moquerent de ses maximes, chaque Citoyen ne suivit que son interêt, ou son ambition, & la Ville peu à peu se trouva engagée dans des expeditions qui firent honneur à la prevoyance de Periclès. La plus ruïneuse fut celle de Sicile, où ils commirent fautes sur fautes, & perirent justement par l'endroit que Periclès avoit marqué; car pendant qu'ils ne pensoient qu'à cabaler, & qu'ils remplissoient Athenes de division & de trouble pour disputer les premiers emplois, ils laissoient perir leurs Flottes & leurs Armées.

59. *Et après sa mort ils mirent la main à l'œuvre.*] Periclès mourut la derniere année de l'Olympiade LXXXVII. la

lui tendant amiablement la main, *Courage, mon fils*, lui dit-il, *tu fais fort bien de t'agrandir, car tu t'agrandis heureusement pour la ruïne de tout ce Peuple.* Ce mot fut reçu fort differemment; il y en eut qui ne firent qu'en rire, d'autres en furent indignés contre Timon, & le chargerent d'injures; mais il y en eut aussi qui le releverent, & qui en furent toûjours frappés, tant l'inégalité des mœurs d'Alcibiade rendoit diverse & mal assurée, l'opinion qu'on avoit de lui. Mot de Timon le Misanthrope à Alcibiade.

58 Sur la fin de la vie de Periclès, les Atheniens se mirent en tête de conquerir la Sicile, 59 & après sa mort ils mirent la main à l'œuvre pour cette expedition, 60 & sous prétexte d'envoyer de temps en temps des secours d'ar- Dessein des Atheniens de conquerir la Sicile.

la troisieme année de la guerre du Peloponese. Deux ans après, les Atheniens envoyerent des vaisseaux à Rhegge pour le secours des Leontins attaquez par les Syracusains. L'année suivante ils en envoyerent d'autres en plus grand nombre. Deux ans après ils envoyerent une nouvelle Flotte un peu plus forte, mais les Siciliens ayant renoncé à leurs divisions par les conseils d'Hermocrate, la Flotte fut renvoyée, & les Atheniens, enragez de ce que leurs Generaux n'avoient pas conquis la Sicile, en envoyerent deux en exil, Pythodore & Sophocle; & le troisieme, Eurymedon, fut condamné à une grosse amende, tant leur prosperité les avoit aveuglez, en leur persuadant que rien n'étoit capable de leur resister, & qu'il leur étoit aisé de venir à bout des choses les plus difficiles, comme des plus aisées, & de réussir avec peu de vaisseaux comme avec les plus grandes Flottes.

60. *Et sous prétexte d'envoyer de temps en temps des secours d'armes & de troupes aux Villes opprimées, &c.*] Plutarque a bien pris l'esprit du beau discours qu'Hermocrate fait aux Siciliens dans le IV. liv. de Thucydide, où il leur dit, *Il ne s'agit pas dans ce Conseil de nos affaires particulieres; il s'agit de voir comment nous pourrons faire pour arracher toute la Sicile aux Atheniens, qui ne cherchent qu'à l'envahir: si nous sommes sages, mes paroles ne sont pas si pres-*

d'armes & de troupes aux Villes opprimées, ou maltraitées par les Syracusains, ils s'ouvroient un chemin pour les attaquer avec de plus grandes forces; mais celui qui alluma le plus cette ardeur, & qui persuada le plus fortement aux Atheniens d'aller, non pas peu à peu, & par pelottons, mais tout d'un coup, & avec une grosse Flotte, envahir & subjuguer cette Isle, ce fut Alcibiade, en repaissant le Peuple de grandes esperances, & en se flatant lui-même de parvenir à des choses encore plus grandes que celles qu'il lui promettoit; car au lieu que les autres regardoient la conquête de la Sicile comme le but & la fin de cette guerre, il la regardoit comme le commencement & le premier degré des exploits qu'il meditoit.

Alcibiade persuade aux Atheniens d'aller attaquer la Sicile.

Comment il regardoit la conquête de la Sicile.

Nicias, qui trouvoit qu'il étoit bien difficile de prendre Syracuse, n'oublioit rien pour détourner le Peuple de cette expedition. Mais Alcibiade, qui toutes les nuits dans ses songes prenoit Carthage, soûmettoit l'Afrique, passoit de là en Italie, & se rendoit maître du Peloponese entier, ne faisoit presque de la Sicile que le magasin de ses troupes. Il avoit pour lui tous les gens, qui, sans rien approfon-

Nicias s'oppose à l'expedition de la Sicile.

pressantes pour nous obliger à terminer tous nos differens, que la presence seule des Atheniens, qui étant les plus puissants des Grecs, sont venus sous prétexte de nous secourir, mais en effet avec un esprit ennemi pour profiter de toutes nos fautes, & pour faire tourner à leur avantage nos dissentions. Je me suis un peu arrêté sur ces endroit, pour faire connoître les vuës des Atheniens & leur politique.

61. *L'un fut inspiré sans doute par son Esprit familier.*] Sur cet Esprit familier de Socrate, on peut voir l'argument que j'ai mis à la tête de l'Apologie de Socrate dans Platon. Tom. 2.

fondir davantage, étoient enchantés des grandes esperances qu'il leur donnoit, & écoutoient avidement les choses merveilleuses que les vieillards leur racontoient de cette expedition, de maniere que la plûpart passoient les journées entieres dans les palestres & autres lieux d'exercice à tracer sur la poussiere la figure de l'Isle & le plan de l'Afrique & de Carthage. Mais on dit que Socrate & Meton l'Astrologue ne se promettoient rien de bon de cette entreprise. [61] L'un fut inspiré sans doute par son Esprit familier, qui ne manquoit jamais de l'avertir des malheurs dont il étoit menacé, [62] & l'autre conduit, ou par sa Raison qui lui faisoit prevoir & craindre l'avenir, ou par les regles de son Art prophetique, fit semblant d'être fou, & prenant une torche allumée, il alla mettre le feu à sa maison. D'autres prétendent qu'il ne contrefit nullement le fou, qu'il mit le feu à sa maison pendant la nuit, & que le lendemain matin il comparut dans la Place publique, & conjura les Atheniens, qu'attendu la perte qu'il venoit de faire, & l'état malheureux où il se trouvoit, ils eussent la charité de lui laisser son fils, & de le dispenser de cette guerre, & en trompant ses

Socrate & Meton très-contraires à la guerre de Sicile.

Socrate inspiré par son Esprit familier.

Meton met le feu à sa maison pour faire dispenser son fils d'aller à la guerre de Sicile.

62. *Et l'autre conduit, ou par sa Raison, &c. ou par les regles de son Art.*] Plutarque rapporte ici les deux jugemens que l'on fit de cette action de l'Astronome Meton. Les uns vouloient qu'il eût prevu par les regles de son Art l'échec, que les Atheniens reçurent en Sicile, & les autres n'attribuoient ce pronostic qu'à sa seule Raison, à son bon sens. Plutarque s'en tenoit sans doute à celle-ci, car quoi que credule & superstitieux, il n'étoit pas trop porté à croire les impertinences de l'Astrologie, comme on peut le voir dans les Remarques sur la Vie de Romulus.

ses Citoyens de cette maniere, il obtint ce qu'il demandoit.

Nicias nommé General avec Alcibiade & Lamachus.

Nicias fut nommé un des Generaux malgré lui, car sans compter les autres raisons qui lui faisoient craindre cet emploi, il le fuyoit à cause d'Alcibiade, qu'on lui donnoit pour Collegue. Mais les Atheniens se promettoient un plus heureux succès de cette guerre, s'ils n'en abandonnoient pas la conduite à Alcibiade seul, & s'ils temperoient son ardeur & son audace, par la sagesse & par la prudence de Nicias. Car pour le troisieme General, Lamachus, quoi qu'il fût déja avancé en âge, il ne paroissoit ni moins bouillant qu'Alcibiade, ni moins temeraire dans les occasions.

Les Atheniens étant donc assemblés pour deliberer sur le nombre des troupes, & sur les moyens de fournir à cet armement, [63] Nicias fit encore tous ses efforts pour s'y opposer & pour

63. *Nicias fit encore tous ses efforts pour s'y opposer.*] Thucydide rapporte dans le VI. Liv. le Discours que Nicias fit dans le Conseil, & il merite d'être lu, car il est d'une grande beauté, & tout plein d'une sagesse profonde qu'on ne peut se lasser d'admirer.

64. *Mais Acibiade ayant fortement combattu son avis, & l'ayant emporté.*] Thucydide rapporte aussi ce Discours d'Alcibiade, & autant qu'il paroît de sagesse & de prevoyance dans celui de Nicias, autant trouve-t-on de presomption & de folle temerité dans celui d'Alcibiade, malgré les belles couleurs dont il tâche de les couvrir. Mais il étoit impossible que la vanité ne l'emportât sur la prudence dans l'esprit d'un Peuple enyvré de ses prosperitez, & corrompu par sa puissance.

65. *Sur tout les fêtes d'Adonis.*] Venus fut si affligée de la mort d'Adonis, que les Payens, pour témoigner leur devotion à cette Déesse, établirent des fêtes où ils celebroient cette mort au commencement de l'Eté, toutes les Villes étoient en deuil, on mettoit des bieres à tou-

pour rompre ce projet de guerre. [64] Mais Alcibiade ayant fortement combattu son avis, & l'ayant emporté, le Rheteur Demostrate dressa le decret, & dit *qu'il falloit laisser les Generaux absolument maîtres de cette guerre & de tous les preparatifs*, à quoi le Peuple donna les mains.

Quand tout fut prêt pour le départ, il arriva beaucoup de signes fâcheux, [65] sur tout les fêtes d'Adonis, qui échurent justement dans ce temps-là, parurent d'un presage très-funeste; car dans toutes les ruës on ne voyoit que des figures, qui representoient les morts que l'on va enterrer, & des femmes qui se frappant la poitrine, imitoient parfaitement la triste pompe des enterremens avec des chants fort lugubres. Fêtes d'Adonis arrivent dans le temps qu'on s'embarquoit pour la Sicile.

[66] De plus, toutes les Statuës de Mercure se trouverent mutilées en une nuit, ce qui émut Statuës de Mercure mutilées en une nuit.

toutes les portes, & on portoit en Procession les Statuës de Venus & d'Adonis, & des cuvettes, où l'on avoit fait venir à force de soin du bled, des herbes, des laituës; & on appelloit ces cuvettes, *les jardins d'Adonis*. Les laituës étoient de la fête, parce qu'on prétendoit qu'Adonis avoit été tué sous une laituë. Il n'est pas malaisé de deviner le mystere de cette Fable, on n'a qu'à se souvenir que la laituë est fort contraire à l'amour. Ces fêtes n'étoient pas seulement celebrées à Athenes, mais dans toute la Grece, dans les Isles & en Egypte. Le Peuple de Dieu fut infecté de cette contagion dans Jerusalem même, comme le témoigne le Prophete Ezechiel VIII. 14. *Et ecce ibi mulieres sedebant, plangentes Adonidem.* Après la fête on jettoit les jardins dans la mer, ou dans la riviere. J'en ai fait une remarque sur le second *Manuel d'Epictete.*

66. *De plus, toutes les Statuës de Mercure se trouverent mutilées en une nuit.*] Les Atheniens avoient à la porte de leurs maisons des Statuës de Mercure faites de pierre toutes quarrées, & de figure cubique, pour marquer la se-

mut & troubla la plûpart de ceux même qui se moquoient ordinairement de ces sortes de prodiges. [67] On voulut insinuer que les Corinthiens, en faveur des Syracusains, qui descendoient d'eux, avoient commis ce crime, dans l'esperance que la terreur du presage retiendroit quelque temps les Atheniens, ou les obligeroit à renoncer à cette entreprise. Mais le Peuple ne prêta point l'oreille à ces discours; [68] il n'écouta pas non plus ceux qui vouloient lui persuader que ce presage n'avoit rien de terrible, & que c'étoit là l'ouvrage de quelques jeunes gens, que le vin & la débauche, comme cela arrive d'ordinaire, avoient portés à commettre cette impieté & cette insolence pour se divertir; [69] l'indignation & la crainte lui faisoient prendre cet évenement, non seulement pour un très-mauvais augure, mais encore pour l'effet d'une conjuration de quelques audacieux, qui avoient de grands desseins. Le Senat & le Peuple examinerent & approfondirent avec beaucoup d'aigreur jusqu'aux moindres soupçons & aux plus petits indices. Pour cet effet, il y eut plusieurs assemblées en très peu de jours. Enfin l'Orateur Androclès produisit quelques esclaves & quel-

Syracuse, Colonie de Corinthe.

solidité de la Raison, & la ferme assiette de la Verité, qui, de quelque sens qu'on les tourne, se trouvent toûjours stables.

67. *On voulut insinuer que les Corinthiens en faveur des Syracusains, qui descendoient d'eux.*] Le Corinthien Archias, un des descendans d'Hercule, fut le Chef de cette Colonie qui s'établit à Syracuse. Thucyd. Strab.

68. *Il n'écouta pas non plus.*] Dans le texte il faut rétablir la leçon que presente un manuscrit, & lire *σημεῖον*, au lieu de *σημείων*, qui ne peut avoir lieu ici.

69. *L'indignation & la crainte lui faisoient prendre cet évene-*

quelques étrangers, du nombre de ceux qui étoient établis à Athenes, qui deposerent
70 qu'on avoit mutilé quelques jours auparavant d'autres Statuës que celles de Mercure, & que dans une débauche on avoit contrefait les mysteres secrets, & ils accusoient hautement Alcibiade & ses amis, alleguant pour preuves ces particularités, qu'un certain Theodore faisoit les fonctions de Heraut, que Polytion faisoit celles de Porte-torche, qu'Alcibiade étoit le grand Prêtre, & que tous ses compagnons assistoient en qualité d'Initiez, & qu'on les appelloit *Mystes*. Car tout cela est écrit en propres termes dans la deposition de Thessalus fils de Cimon, qui denonça Alcibiade comme l'auteur de cette impieté envers les Déesses Cerès & Proserpine.

Alcibiade accusé d'avoir contrefait les mysteres dans une débauche.

Thessalus, fils de Cimon, depose contre Alcibiade, & veut qu'on le poursuive.

Le Peuple étant donc fort ému & extremement indigné contre lui, & Androclès, qui étoit un de ses plus mortels ennemis, l'aigrissant encore davantage, Alcibiade se trouva d'abord fort étonné; mais comme il s'apperçut que tous les Matelots, qui devoient faire le voyage de Sicile, étoient entierement portés pour lui, & qu'il entendit que les troupes, sur tout les mille hommes d'Argos & de Manti-

nement, non seulement pour un très-mauvais augure, mais encore.] J'ai ajoûté au texte de Plutarque deux mots qui y manquent certainement. On peut voir dans Thucydide Liv. VI. le propre passage d'où celui de Plutarque a été tiré, τȣ̃τε γὰρ ἔκπλȣ οἰωνὸς ἐδόκει εἶναι, καὶ ἐπὶ ξυναμοσίᾳ, &c. Il faut encore corriger dans le texte τετολμημένον au lieu de τετολμημένων, comme dans un manuscrit.

70. *Qu'on avoit mutilé quelques jours auparavant d'autres Statuës.*] En accusant Alcibiade de cette premiere mutilation, ils insinuoient qu'il étoit aussi coupable de la seconde.

tinée, disoient à qui vouloit l'entendre, qu'ils n'alloient à cette guerre si éloignée & à cette expedition d'outre-Mer, que pour l'amour d'Alcibiade, & que si on lui faisoit le moindre tort, ils se retireroient sur l'heure même, il reprit courage & se presenta à jour nommé pour se défendre en jugement. Cette audace fit perdre courage à ses ennemis, qui craignirent avec raison, que le Peuple ne mollît dans cette poursuite, à cause du besoin qu'on avoit de lui.

Alcibiade appuyé par les matelots & par les troupes, se presente pour se défendre.

Pour remedier à cet inconvenient, ils s'aviserent de cette ruse, ils choisirent parmi les Orateurs ceux qui ne passant pas pour être opposés à Alcibiade, ne le haïssoient pourtant pas moins que ses ennemis les plus declarés, & les porterent à dire en pleine Assemblée, *qu'il étoit inouï & hors de saison, qu'un Citoyen, qui venoit d'être nommé General d'une si grosse Armée, & qui voyoit ses troupes & celles des Alliés assemblées, & dans l'impatience de faire voile, perdît son temps pendant qu'on lui choisiroit des Juges au sort, & qu'on lui mesureroit l'eau pour regler la longueur de ses défenses. Qu'il parte donc à la bonne heure*, ajoûtoient-ils, *& quand la guerre sera finie, qu'il vienne se représenter, & répon-*

Ruse que ses ennemis imaginent pour ne faire que differer son jugement.

71. *Il falloit le faire mourir.*] Il y a dans le texte une faute de copiste, au lieu de *προσήκει*, il faut lire *προσήκειν*, comme dans un manuscrit. L'infinitif qui suit le prouve suffisamment, *τρέπεσθαι*, &c.

72. *Il fit donc voile avec environ cent quarante vaisseaux.*] Il partit au milieu de l'Eté, la 2. année de l'Olympiade LXXXXI. la 17. de la guerre du Peloponese. Thucydide assure que cette Flotte étoit la plus magnifique & la mieux équipée que les Atheniens eussent eu jusqu'alors.

73. Il

pondre aux mêmes charges & informations.

Alcibiade, qui connut le venin caché sous ce delai, se présenta, & dit, *que c'étoit une chose bien dure & bien étrange qu'on voulût le faire partir pour une guerre si importante, & l'obliger à laisser derriere lui des accusations & des calomnies si atroces, qui le tiendroient dans des inquietudes & dans des craintes continuelles. Que s'il étoit coupable,* [71] *il falloit le faire mourir; mais que s'il étoit innocent, il falloit l'envoyer contre leurs ennemis, libre de toute crainte, & dans une entiere sûreté contre la malice des Delateurs.* Mais il ne put gagner cela sur le Peuple, & eut ordre de partir. [72] Il fit donc voile avec environ cent quarante vaisseaux à trois rangs de rames, cinq mille cent hommes de troupes reglées, près de treize cens Archers, Frondeurs, ou Soldats legerement armés, & avec toutes les provisions & munitions necessaires.

Alcibiade veut empêcher ce delai, dont il connut le venin.

Le Peuple refuse de l'écouter, & lui ordonne de partir.

Etant abordé en Italie, & ayant pris terre à Rhege, [73] il tint conseil, & proposa ce qu'il pensoit sur la maniere dont il falloit conduire cette guerre. Son avis fut contredit par Nicias; mais comme il fut appuyé par Lamachus, il prevalut, & on navigea en Sicile, où Alcibiade [74] se rendit maître de Catane. Ce fut là le pre-

73. *Il tint conseil, & proposa.*] Selon Thucydide, ce fut Nicias qui dit le premier son avis. Alcibiade s'y opposa, & Lamachus prit un troisieme parti, qui étoit d'aller droit à Syracuse, mais il se rangea pourtant à l'avis d'Alcibiade, qui voulut qu'on tâchât d'ébranler auparavant la plûpart des Villes de Sicile, & de les porter à se joindre à eux.

74. *Se rendit maître de Catane.*] Il s'en rendit maître par surprise. Thucyd. Liv. VI.

premier & le dernier exploit qu'il fit à cette expedition, [75] ayant été d'abord rappellé par les Atheniens pour être jugé sur l'accusation qu'on avoit intentée. Car au commencement, comme je l'ai déja dit, on n'avoit que de legers soupçons contre lui sur la deposition des Esclaves & des Etrangers domiciliez; mais ses ennemis, profitant de son absence, poursuivirent l'affaire plus vivement, & joignirent à la mutilation des Statuës le sacrilege commis contre les saints mysteres, faisant entendre que ces deux actions partoient du même principe, & étoient l'effet d'une conspiration pour changer le Gouvernement.

Alcibiade rappellé à Athenes pour y être jugé.

Tous ceux qu'on denonça furent mis en prison, sans qu'on daignât seulement les entendre, & on fut très-fâché de n'avoir pas jugé Alcibiade pendant qu'on le tenoit, & de ne lui avoir pas fait son procès sur des accusations si atroces. Tous ses parens, ses amis, & ceux de sa connoissance, qui tomberent entre les mains du Peuple pendant cette premiere fureur, essuyerent des rigueurs extrêmes. Thucydide a negligé de nommer les Denonciateurs; mais d'autres Auteurs parlent nommément d'un Diocleides & d'un Teucer, & entre autres le Poëte comique Phrynichus, qui dans une de ses Pieces, s'adressant à une Statuë de Mercure, lui dit, *Mon cher Mercure, prends bien garde de ne pas te casser le nez en tom-*

Denonciateurs contre Alcibiade.

Passage de Phrynichus, favorable à Alcibiade.

75. *Ayant été d'abord rappellé par les Atheniens pour être jugé.*] Qui est-ce qui peut concevoir cette extravagance des Atheniens? Ils ont nommé Alcibiade un de leurs Generaux pour l'expedition de Sicile; c'étoit le General le plus propre à conduire cette guerre & à en assurer le suc-

tombant, de peur que tu ne fournisses une nouvelle occasion de calomnier les gens à un second Diocleides, qui ne cherche qu'à mal faire. Mercure répond, *Je m'en garderai bien; car je ne veux pas qu'on paye le prix de la delation à Teucer, à ce maudit étranger, scelerat & fourbe.*

Cependant les Delateurs ne fournirent aucun indice qui fût clair & certain; & l'un d'eux interrogé, comment il avoit pû la nuit reconnoître au visage ceux qui avoient mutilé les Statuës, répondit qu'il les avoit reconnus au clair de la Lune, en quoi il se trompa très-grossierement, car c'étoit justement le temps de la conjonction. Cette fausseté frappa ceux qui avoient quelque entendement, & les obligea à faire du bruit; mais elle ne ralentit en aucune façon la fureur du Peuple, qui continua comme il avoit commencé à recevoir toutes les depositions, & à emprisonner tous ceux qu'on denonçoit.

Les Delateurs ne fournissent aucun indice clair & certain.

Un de ses Delateurs convaincu de faux.

Parmi les prisonniers, qu'on gardoit pour leur faire le procès, étoit l'Orateur Andocidès, que l'Historien Hellanicus fait un des descendans d'Ulysse. Cet Andocidès passoit pour un homme qui haïssoit le Gouvernement populaire, & qui favorisoit l'Oligarchie. Et ce qui contribua le plus à le rendre suspect d'avoir eu part à la mutilation des Statuës, ce fut la grande Statuë de Mercure, qui étoit près

L'Orateur Andocidès emprisonné, comme complice d'Alcibiade.

succès, & à peine est-il arrivé en Sicile, qu'ils l'envoyent rappeller pour lui faire son procès. Mais de quoi n'est capable un Peuple toûjours fou, & qui a encore la tête troublée par les vapeurs de la superstition?

Preuve qu'on alleguoit contre lui.

près de sa maison, où elle avoit été consacrée par la Tribu Egeide. Car étant du petit nombre des plus belles & des plus fameuses, elle fut conservée presque seule, c'est pourquoi elle est appellée encore aujourd'hui *le Mercure d'Andocidès*, personne ne la nomme autrement, quoi que l'Inscription marque le contraire.

Il arriva qu'un certain Timée, qui étoit aussi detenu en prison pour le même crime, fit connoissance, & lia une amitié fort étroite avec Andocidès. Ce Timée n'avoit pas tant de reputation que lui; [76] mais c'étoit un homme d'une grande habileté, & d'une audace à toute épreuve. Il conseilla à Andocidès de s'accuser lui-même, & de nommer seulement quelques complices, *Car*, lui disoit-il, *le Peuple a promis grace à ceux qui avoüeront, & cela est expressément porté par le Decret, au lieu que le succès est incertain pour tout le monde, & toûjours très-redoutable pour les plus puissans. Or il vaut beaucoup mieux se sauver par un mensonge, que de mourir ignominieusement pour un crime qu'on n'a pas fait; & à ne regarder même que le bien public, il est encore très-expedient de livrer à une mort certaine un petit nombre de gens, innocens ou coupables, pour arracher à la fureur du Peuple & pour sauver beaucoup de gens de bien.*

Conseil que Timée aussi prisonnier donne à Andocidès.

Principe très-faux.

Autre principe très-faux & très-opposé à la justice.

Ces raisons & ces remontrances de Timée fi-

76. *Mais c'étoit un homme d'une grande habileté & d'une audace à toute épreuve.*] Il y a bien de l'apparence que ce Timée étoit gagné par les Atheniens, qui ne cherchoient qu'un aveu de quelqu'un des accusés pour autoriser leur fureur contre Alcibiade.

77. *Mais son extreme pauvreté diminuoit son autorité & a-*

firent tant d'impression sur l'esprit d'Andocidès, qu'il se declara coupable, & nomma un petit nombre de complices. Pour lui il eut la grace promise par le Decret; mais tous ceux qu'il accusa furent mis à mort, hors ceux qui eurent le temps de prendre la fuite. Andocidès, pour rendre sa déposition plus croyable, chargea quelques-uns de ses domestiques.

Andocidès se declare coupable.

Cependant le Peuple ne ralentit point sa fureur, au contraire se voyant défait de tous ces criminels, comme si sa bile ne s'étoit reposée que pour prendre de nouvelles forces, il se rejetta sur Alcibiade avec plus d'impetuosité, & lui envoya enfin le vaisseau de Salamine avec ordre au Commandant de ne porter point la main sur Alcibiade, & de ne pas se mettre en devoir de l'emmener malgré lui, mais de lui ordonner seulement qu'il vînt se représenter, & tâcher d'adoucir le Peuple; & cet ordre fut très-sage; car on craignoit avec raison quelque sedition de l'Armée dans une terre ennemie, comme il étoit très-facile à Alcibiade d'exciter une revolte s'il avoit voulu. En effet toutes les troupes perdirent courage par son absence, & ne s'attendoient qu'à se consumer là inutilement sous Nicias, & à voir traîner la guerre en longueur, celui qu'ils regardoient comme l'aiguillon des affaires n'y étant plus; car pour Lamachus, il étoit grand homme de guerre & fort vaillant, [77] mais son extreme pau-

C'étoit un vaisseau sacré, destiné à amener les criminels.

Les Atheniens, en rappellant Alcibiade pour lui faire son procès, perdent la Sicile, & y sont battus.

vilissoit son caractere.] Cela étoit vrai sans doute dans cette Armée toute composée de gens pleins de vanité, qui n'avoient pensé qu'à se surpasser les uns les autres par la magnificence de leurs équipages. Mais combien connoît-on de Capitaines Romains, dont la pauvreté a relevé le caractere? Horace a dit d'eux admirablement:

pauvreté diminuoit son autorité, & avilissoit son caractere.

La pauvreté avilit le caractere d'un General, & diminue son autorité.

78 Alcibiade s'embarqua donc sans balancer, & par son départ il fit perdre aux Atheniens la ville de Messine, que des traîtres étoient sur le point de leur livrer. Mais Alcibiade, qui connoissoit par nom & surnom tous ceux qui conduisoient cette trame, en avertit ceux qui tenoient le parti de Syracuse, & en empêcha l'execution.

Mauvaise action d'Alcibiade.

Dès qu'il fut abordé à Thurium, & qu'il eut mis pied à terre, il se cacha & éluda toutes les poursuites de ceux qui le cherchoient. Quelqu'un l'ayant reconnu, lui dit, *Alcibiade, vous ne vous fiez donc pas à votre Patrie?* *Je m'y fierois en toute autre chose*, répondit Alcibiade, *mais où il y va de ma vie, je ne me fierois pas à ma propre mere, de peur que, par mégarde, elle ne prît la feve noire pour la blanche.*

Alcibiade se cache & se derobe à ceux qui l'emmenoient.

Mot d'Alcibiade.

A

Hunc, & incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit, & Camillum
Sæva paupertas.

Il ne faut donc pas prendre ce texte de Plutarque, comme un principe general, car il seroit faux. La pauvreté fait toûjours honneur aux grands hommes.

78. *Alcibiade s'embarqua.*] Il s'embarqua dans un de ses vaisseaux, & non pas dans celui de Salamine, qui ne fit que le suivre & l'escorter.

79. *Comme le Grand-Prêtre lors qu'il montre les choses saintes.*] Car tout le mystere de ces ceremonies & de cette initiation consistoit à faire voir certaines choses qu'on tenoit cachées, & que les Latins appelloient *Cereris mundum.*

80. *Et à ses camarades, celui d'Initiez ou de Confreres.*] Pour bien entendre ce passage, il faut savoir qu'il y avoit les grands & les petits mysteres; ceux qui avoient l'ami-

A quelque temps de là, comme on lui porta les nouvelles que les Atheniens l'avoient condamné à mort, *Mais je leur ferai bien voir*, dit-il, *que je suis en vie.* Voici les propres termes de l'accusation, comme elle étoit contenuë dans la Sentence : *Thessalus, fils de Cimon, du Bourg de Laciade, accuse Alcibiade, fils de Clinias, du Bourg de Scambonide, d'avoir commis un sacrilege & une impieté envers les Déesses Cerès & Proserpine, en contrefaisant les saints mysteres, & en les montrant à ses camarades dans sa maison, revêtu d'une longue robe* [79] *comme le Grand-Prêtre, lors qu'il montre les choses saintes, se nommant lui-même le Grand-Prêtre, donnant à Polytion le nom de Porte-torche, à Theodore, du Bourg de Phegée, celui de Heraut,* [80] *& à ses autres camarades, celui d'Initiez ou de Confreres, contre les Loix & les ceremonies établies* [81] *par les Eumolpides, par les Herauts, & par les Prêtres*

Sentence de mort renduë contre Alcibiade.

l'ambition d'y être admis, commençoient par les petits, & quand ils étoient reçus, ils étoient appellés Mystes, c'est-à-dire Initiés, & ils ne pouvoient entrer que dans le vestibule du Temple, il leur falloit au moins un an pour être admis ensuite aux grands mysteres, alors ils entroient dans le Temple, on leur montroit toutes les choses saintes, hors quelques-unes, qui étoient reservées pour les Prêtres seuls, & alors ils étoient appellés *Epoptes*, c'est-à-dire, *Inspecteurs*, que j'ai traduit *Confreres*. Il étoit défendu de conferer en même temps ces deux qualités. Il n'y eut que Demetrius, qui passa par dessus les Loix, & qui dans le même jour fut fait Initié & Confrere. Mais la débauche d'Alcibiade avoit déja prévenu Demetrius, en faisant voir que l'inspection des choses saintes pouvoit suivre de près l'initiation.

81. *Par les Eumolpides.*] Eumolpus fut le premier qui établit les Mysteres de Cerès, c'est pourquoi l'intendance de ces ceremonies fut toûjours conservée à ses descendans.

tres du Temple de la sainte ville d'Eleusine. Pour punition d'un si grand crime, le Peuple l'a condamné à mort par contumace, a confisqué tous ses biens, & a enjoint à tous les Prêtres & à toutes les Prêtresses de le maudire. Parmi ces dernieres, il s'en trouva une seule, nommée Theano, Prêtresse du Temple d'Agraule, qui eut le courage de s'opposer à ce Decret, disant qu'elle étoit *Prêtresse pour benir, & non pas pour maudire.*

Beau mot d'une Prêtresse.

Pendant que toutes ces choses se passoient contre Alcibiade, il étoit à Argos, car en partant de Thurium, il avoit pris la route du Peloponese. Craignant donc ses ennemis, & renonçant à l'esperance d'être rappellé dans sa Patrie, il envoya demander aux Spartiates la permission de demeurer chez eux en toute sureté sous leur protection & sauve-garde, leur donnant sa foi & sa parole, qu'étant leur ami, il leur rendroit plus de services, & leur feroit plus de profit qu'il ne leur avoit causé de dommage pendant qu'il avoit été leur ennemi.

Alcibiade se retire à Sparte, & se met sous sa protection.

Les Spartiates furent ravis de lui accorder sa demande, & témoignerent qu'ils le recevroient à bras ouverts; il alla donc à Sparte avec une extrême joye, & dès l'entrée, voyant que les Spartiates differoient & negligeoient

dans. Et à leur défaut ceux qui leur succederent dans ces emplois, furent toûjours appellés *Eumolpides.*

82. *Il les encouragea & les excita à envoyer en Sicile Gylippe.*] On lit dans Thucydide le Discours qu'Alcibiade fit aux Lacedemoniens en plein Conseil, pour les porter à secourir la Sicile, à attaquer Athenes, & à fortifier Decelée.

83. *Il les porta à fortifier Decelée dans l'Attique, ce qui ache-*

geoient de secourir Syracuse, [82] il les encouragea & les excita à envoyer en Sicile Gylippe pour General, & à briser là les forces des Atheniens. Il leur conseilla aussi de declarer de leur côté la guerre aux Atheniens; & une troisieme chose qu'il fit encore, & qui fut la plus considerable, [83] il les porta à fortifier Decelée dans l'Attique, & rien ne contribua d'avantage à perdre & à ruiner la ville d'Athenes, qui eut bien de la peine à s'en relever.

Ce que le ressentiment porte Alcibiade à faire contre Athenes.

Ayant donc acquis beaucoup de reputation dans le public, & n'étant pas moins admiré dans le particulier, il charma & enchanta les Spartiates, en se conformant en tout à leur maniere de vivre; de maniere que ceux qui voyoient qu'il se rasoit jusqu'à la peau, qu'il se baignoit dans l'eau froide, qu'il mangeoit du gâteau qu'on appelle *maze*, & qu'il s'accommodoit à merveilles de leur brouët noir, ne pouvoient s'imaginer que ce même homme eût jamais eu chez lui de cuisinier, qu'il eût connu de parfumeur, ni qu'il eût porté des étofes de Milet. Aussi dit-on qu'une de ses grandes qualités, & le secret le plus infaillible, dont il se servoit pour gagner les hommes, c'étoit de prendre & d'imiter toutes les passions, toutes les inclinations, & toutes les manieres de ceux avec qui il vivoit, se transformant

Les Spartiates charmez & enchantez d'Alcibiade.

Secret infaillible pour gagner les hommes.

acheva de perdre, &c.] Car ce Fort rendit les Lacedemoniens maîtres de la campagne, de sorte que les Atheniens ne pouvoient jouïr, ni de leurs mines d'argent de Laurium, ni des revenus de leurs terres, que les amendes mêmes n'étoient plus payées, qu'ils ne pouvoient être secourus par leurs voisins, & que Decelée étoit l'asyle de tous les mécontens & des partisans de Sparte. Decelée fut fortifiée la derniere année de l'Olympiade XCI.

formant avec plus de facilité, & passant plus promptement d'une habitude, à l'habitude contraire, que le Cameleon ne change de couleur; car on dit que le Cameleon ne peut imiter le blanc, au lieu qu'il n'y avoit ni mœurs ni façons de faire qu'Alcibiade ne prît, & ne contrefît, autant les bonnes que les mauvaises. A Sparte, il étoit laborieux, frugal & austere; en Ionie, il n'aimoit que la joye, la paresse & la volupté; en Thrace, il étoit toûjours à cheval, ou passoit les journées à boire; & lors qu'il étoit avec le Satrape Tisapherne, il surpassoit en luxe & en dépense toute la magnificence des Perses.

Plutarque appelle ici habitude, ce qui n'est que l'imitation d'une habitude. Une habitude simulée.

Alcibiade imitoit très-facilement toute sorte de mœurs.

Ce n'est pas qu'il passât ainsi facilement d'une passion à une autre toute contraire, ni qu'il se fît en lui un veritable changement de mœurs; mais c'est que voyant que, s'il s'abandonnoit à son naturel, il pourroit blesser & offenser ceux avec lesquels il auroit à vivre, il s'étoit toûjours accoûtumé à prendre le masque & la figure qui convenoient, & qui ressembloient le plus à ceux qu'il hantoit. Dans Lacedemone,

84. *C'est la femme de toûjours.*] Pour dire, c'est toûjours le même homme, le même débauché. Et ce proverbe, *ἐστὶ δ' ἡ πάλαι γυνή*, est tiré de l'Oreste d'Euripide V. 129. où Helene envoye sa fille Hermione faire sur le tombeau de Clytemnestre les libations ordinaires, & lui offrir ses cheveux. Mais au lieu de se couper tous les cheveux, comme c'étoit la coûtume dans un veritable deuil, elle n'en coupe que le petit bout, & ne fait que les rafraîchir, plus soigneuse de conserver sa beauté, qu'affligée de la mort de sa sœur. Electre, qui voit ce honteux menagement, s'écrie,

Ὦ φύσις, ἐν ἀνθρώποισιν ὡς μέγ' εἶ κακὸν,
Σωτήριόν τε τοῖς καλῶς κεκτημένοις.

E-

ne, à voir son exterieur, comme on dit en commun proberbe, *Ce n'est pas le fils d'Achille, c'est Achille lui-même*, on auroit dit de même, ce n'est pas un étranger qui vit à Sparte, c'est un Spartiate, que Lycurgue lui-même a formé; mais à voir ses veritables inclinations & les actions qui partoient de son naturel, on n'auroit pas manqué de dire au contraire, en lui appliquant un proverbe, qui n'est pas moins commun, [84] *C'est la femme de toûjours*. Car il corrompit si bien Timéa, femme du Roi Agis, qui étoit alors à la guerre, qu'elle devint grosse, & qu'elle avoit l'effronterie de ne pas nier que ce fût de lui. Après qu'elle eut accouché d'un fils, on l'appelloit en public *Leotychides*, mais dans le particulier on l'appelloit *Alcibiade*, du nom que sa mere même lui donnoit en parlant à ses femmes & à ses amies, si violente étoit la passion qui la possedoit; & lui-même, en se mocquant, il disoit hautement, *qu'il n'avoit pas gagné les bonnes graces de la Reine pour faire affront au Roi, ni pour satisfaire ses plaisirs vain-*

Proverbe.

Autre Proverbe.

Alcibiade corrompt la femme du Roi Agis.

Mot d'Alcibiade sur son commerce avec la Reine de Sparte.

Εἴδετε, πῶς ἄκρας ὡς ἀπέτρεξε τρίχας,
Σώζουσα κάλλος, ἐςὶ δ' ἡ πάλαι γυνή.

O Nature! que tu es un grand mal pour les personnes malnées, & un grand bien pour celles que tu daignes favoriser! Voyez, voyez cette belle affligée, comme elle coupe le petit bout de ses cheveux. Son unique soin est de conserver sa beauté. C'est la femme de toûjours. Pour dire, *c'est toûjours la même coquette.* Le Traducteur Latin, pour dire cela en passant, a malheureusement traduit ce dernier vers, „ pour „ conserver sa beauté, quoi qu'elle soit vieille ". *Servans formæ dignitatem, & est tamen vetula.* L'application que Plutarque fait de ce proverbe est très-juste.

vaincu par la volupté, mais afin que les Lacedemoniens eussent un Roi de sa race.

Toutes ces choses étoient fidelement rapportées à Agis, & ce qui le disposa le plus à les croire, ce fut le temps, qui étoit parfaitement d'accord avec tous ces bruits. Car il supputa qu'il y avoit plus de dix mois qu'un tremblement de terre, arrivé la nuit, l'avoit tellement épouvanté, qu'il s'étoit levé d'auprès de la Reine, & qu'il ne l'avoit pas approchée depuis ce temps-là; & Leotychides étant né après ce terme, il refusa de le reconnoître; & dit qu'il n'étoit pas son fils, ce qui fut cause que dans la suite Leotychides fut exclus du Throne.

Agis refuse de reconnoître Leotychides.

Après l'entiere défaite des Atheniens en Sicile, les Peuples des Isles de Chio & de Lesbos & ceux de Cyzique envoyerent des Ambassadeurs aux Spartiates, pour leur faire entendre qu'ils étoient prêts à se revolter contre les Atheniens, s'ils vouloient leur prêter main forte. Les Beotiens s'interessoient pour ceux de Lesbos, & Pharnabaze sollicitoit pour Cysique. [85] Mais les Spartiates, à la persuasion d'Alcibiade, préfererent ceux de Chio, & leur envoyerent du secours avant que de penser aux autres. Alcibiade s'embarqua aussi, souleva toute l'Ionie, & accompagnant toûjours les Generaux de Lacedemone, il fit beaucoup de mal aux Atheniens.

Après la défaite des Atheniens, les Peuples qui leur étoient soumis, cherchent à secouër le joug.

Pharnabaze Lieutenant du Roi de Perse dans les hautes Provinces de l'Asie.

Alcibiade fait revolter toute l'Ionie.

Agis, qui étoit déja son ennemi, à cause de

85. *Mais les Spartiates, à la persuasion d'Alcibiade, préfererent ceux de Chio.*] Non seulement à la persuasion d'Alcibiade, mais encore à la pressante sollicitation de Tissapherne, Lieutenant du Roi de Perse dans les basses Provin-

de l'injure qu'il en avoit reçuë, ne pouvoit souffrir la gloire qu'il acqueroit. Car rien ne se faisoit que par l'avis d'Alcibiade, & on disoit communément que c'étoit lui qui faisoit réussir tout ce qu'on entreprenoit. Les plus puissans & les plus ambitieux des Spartiates, animés de la même jalousie & de la même envie, le regardoient de mauvais œil, & enfin ils firent tant par leurs menées, qu'ils obligerent les principaux Magistrats d'écrire en Ionie qu'on le fit mourir. Alcibiade, secrettement informé de cet ordre, ne laissa pas de bien servir les Lacedemoniens en toutes rencontres ; mais il se tint si bien sur ses gardes, qu'il évita tous les pieges qu'on lui tendoit.

Jalousie des Spartiates contre Alcibiade.

Les Magistrats envoyent en Ionie les ordres de le faire mourir.

Il en est averti par la Reine même.

Pour une plus grande sureté, il se jetta entre les bras de Tisapherne, Satrape du grand Roi, & il ne fut pas long-temps sans se voir au premier degré de credit & d'autorité à la Cour de ce Barbare, qui n'étant point homme simple, mais plein de fraude & de ruse, & grand ami des fourbes & des méchans, ne pouvoit se lasser d'admirer sa souplesse, la facilité, avec laquelle il prenoit toute sorte de mœurs & de caracteres, & sa grande capacité dans la politique. Aussi n'y avoit-il point de cœur si dur, ni de naturel si sauvage qui ne se laissât gagner, adoucir & aprivoiser par les graces de sa conversation & par les attraits de son commer-

Il se jette entre les bras de Tisapherne.

Il n'y avoit point de naturel si sauvage qui ne fût apprivoisé par Alcibiade.

vinces de l'Asie. Thucydide a fort bien demêlé toute cette negociation, & les differens interêts de ce Peuple, au commencement du VIII. Liv.

merce. Ceux même qui le craignoient le plus & qui lui portoient le plus d'envie, trouvoient des délices & des charmes infinis à le voir & à le frequenter.

Tisapherne donc, quoique d'ailleurs très-feroce, & celui de tous les Perses qui haïssoit le plus les Grecs, fut si fort seduit par les complaisances & par les flatteries d'Alcibiade, qu'il se livra entierement à lui, ne cherchant qu'à lui plaire, & le flattant encore plus qu'il n'en étoit flatté, [86] jusques-là qu'il donna le nom d'Alcibiade au plus beau & au plus delicieux de ses jardins, tant par l'abondance de ses eaux & par la fraîcheur des prairies & des bocages, que par la beauté surprenante des retraites & des solitudes que l'art & la nature embellissoient à l'envi, & où éclatoit une magnificence Royale. Et tout le monde continua d'appeller ce Jardin *Alcibiade*, comme le Satrape l'avoit nommé.

Tisapherne donne à un de ses Jardins le nom d'Alcibiade.

Alcibiade donc, qui ne trouvoit plus de sureté pour lui dans le parti des Spartiates, & qui craignoit toûjours le ressentiment d'Agis, ne cessoit de les décrier & de leur nuire auprès de Tisapherne, pour l'empêcher de les secourir de toutes ses forces, & de ruïner entierement les Atheniens; il lui représentoit qu'il ne devoit donner aux Spartiates que de legers secours, qui ne décidassent rien, afin de ruïner

Alcibiade nuit aux Spartiates auprès de Tisapherne, pour servir les Atheniens.

86. *Jusques là qu'il donna le nom d'Alcibiade au plus beau & au plus delicieux de ses jardins.*] Ces Lieutenans du Roi de Perse, à l'imitation de leur Maître, avoient, dans leurs Provinces, de grands jardins, c'étoit des parcs d'une étenduë prodigieuse, où ils enfermoient toutes sortes de bêtes pour la chasse. Xenophon, dans le IV. Liv. de l'Histoire Grecque, parle des jardins que Phar-

na-

noir insensiblement & de consumer peu à peu les deux partis, lui promettant qu'après les avoir fatigués & affoiblis les uns par les autres, il les reduiroit à la necessité de se soûmettre au grand Roi.

Tisapherne n'eut pas de peine à suivre ses conseils, & l'on voyoit bien qu'il ne perdoit aucune occasion de lui donner des marques de son amitié & de son estime; ce qui le rendit également considerable aux deux partis, & obligea les Atheniens, qui se trouvoient fort mal d'avoir attiré sa haine, à se repentir de la condamnation qu'ils avoient decernée contre lui. Alcibiade aussi de son côté, très-fâché de voir les Atheniens en si mauvais termes, commença à craindre que la ville d'Athenes venant à être entierement ruinée, [87] il ne tombât entre les mains des Spartiates, qui le haïssoient mortellement.

Les Atheniens se repentent d'avoir condamné Alcibiade.

Les plus grandes affaires des Atheniens étoient alors à Samos où ils avoient toutes leurs forces; de là, avec leur Flotte ils remettoient sous leur obeïssance les Villes, qui les avoient abandonnés, retenoient les autres dans le devoir, & se trouvoient encore en état de faire tête sur mer à leurs ennemis; mais ils craignoient Tisapherne & les cent cinquante Vaisseaux de Phenicie, qu'il attendoit incessamment, après quoi ils voyoient bien qu'il n'y avoit plus de sa-

Toutes les forces des Atheniens à Samos.

nabaze avoit à Dascyle.

87. *Il ne tombât entre les mains des Spartiates.*] Car si Athenes eût été ruïnée, les Spartiates auroient été les maîtres de toute la Grece, & auroient pressé Tisapherne de leur livrer Alcibiade, ce que Tisapherne n'auroit pû refuser.

salut pour leur Ville. Alcibiade, bien averti de tout ce qui se passoit chez eux, envoya secretement à Samos vers les principaux des Atheniens, leur donner quelque esperance qu'il leur procureroit l'amitié de Tisapherne, non pas pour faire plaisir au Peuple, qui lui étoit toûjours suspect & dont il se défioit, mais pour obliger & servir les nobles, s'ils avoient assez de courage pour entreprendre de reprimer l'insolence du Peuple, & de se rendre maîtres des affaires pour sauver par eux-mêmes leur païs.

Alcibiade cherche à gagner les nobles d'Athenes pour se faire rappeller.

Tous les principaux de l'Armée prêterent volontiers l'oreille à ses promesses; un seul des Generaux, nommé Phrynichus, du Bourg de Dirades, soupçonnant ce qui étoit vrai, qu'Alcibiade se soucioit aussi peu de l'Oligarchie que de la Democratie, & qu'en blâmant & en calomniant le Peuple, il ne cherchoit qu'à se mettre dans les bonnes graces des nobles & à se faire rappeller, eut la hardiesse de s'opposer aux resolutions qu'on vouloit prendre; mais voyant que son avis n'avoit pas été suivi, & sentant bien que par cette opposition il s'étoit fait un ennemi d'Alcibiade, il envoya donner sous main avis à Astyochus, Capitaine General de la Flotte ennemie, de faire observer & arrêter Alcibiade, qui étoit infidelle aux deux partis. Il ne savoit pas, l'imprudent qu'il étoit, que traître il s'adressoit à un autre traître, car Astyochus de son côté faisoit la cour à Tisapherne, & comme il savoit qu'Alcibiade étoit tout-puissant auprès de lui, il lui communiqua les avis qu'il avoit reçus de Phrynichus.

Phrynichus, un des Generaux Atheniens, s'oppose aux vues d'Alcibiade.

Trahison de Phrynichus.

Astyochus étoit alors à Milet.

Il alla trouver Tisapherne dans la Magnesie.

Alcibiade, sans perdre un moment, envoya

voya à Samos denoncer & accuser Phrynichus, qui voyant que tout le monde étoit irrité & soulevé contre lui, & qu'il n'y avoit aucun autre remede à ses malheurs, tâcha de remedier à ce crime par un plus grand crime. Sur l'heure même il envoya à Astyochus lui faire des plaintes de ce qu'il n'avoit pas gardé le secret qu'il lui avoit confié, & lui offrir de lui livrer les vaisseaux & toute l'Armée des Atheniens; mais cette nouvelle perfidie de Phrynichus devint inutile par la seconde perfidie d'Astyochus, qui avertit encore Alcibiade de l'offre qu'on lui faisoit. Phrynichus pressentit heureusement ce qu'on tramoit contre lui, & s'attendant de jour à autre à une seconde accusation de la part d'Alcibiade, pour le prévenir, il avertit les Atheniens que les ennemis devoient venir incessamment fondre sur eux, & les exhorta à se tenir sur leurs gardes, à demeurer dans leurs vaisseaux, & à fortifier leur Camp. Les Atheniens avoient à peine profité de cet avis, qu'ils reçurent d'autres Lettres d'Alcibiade, qui les pressoit d'avoir l'oeil sur Phrynichus, qui s'étoit engagé de livrer leur Flotte aux Spartiates, mais ils n'ajoûterent point de foi à cette accusation, dans la pensée qu'Alcibiade, informé du dessein des ennemis, s'étoit adroitement servi de cette conjoncture pour calomnier Phrynichus, à cause de la haine qu'il lui portoit.

Nouvelle perfidie de Phrynichus.

Il lui expliquoit les moyens qu'il avoit d'executer sa trahison.

Seconde trahison d'Astyochus.

Malgré cette prévention trop favorable, Phrynichus ayant été blessé quelque temps après en pleine Assemblée, d'un coup de poignard [88] par un des Gardes d'Hermon, Capitai-

Phrynichus tué en pleine Assemblée par un des Gardes d'Hermon.

88. *Par un des Gardes d'Hermon Capitaine du Guet.*] On s'é-

On fait le procès à son meurtre.

taine du Guet, & étant mort de sa blessure, la chose examinée en Justice, les Atheniens firent le procès au mort, le declarant coupable de trahison, & decernerent des couronnes à Hermon & à ses complices. Les amis, qu'Alcibiade avoit à Samos, se trouvant donc les plus forts, envoyent Pisander à Athenes pour y changer le Gouvernement & pour encourager les nobles à se rendre maîtres, & à abolir entierement la Democratie, les assurant qu'Alcibiade leur procureroit l'appui & la protection de Tisapherne pour l'execution de ce dessein; car voilà justement la couleur & le prétexte, dont se servirent ceux qui établirent l'Oligarchie. [89] Dès le moment que ceux qui se faisoient appeller les cinq mille, quoiqu'ils ne fussent, à proprement parler, que quatre cens, eurent réussi dans leur entreprise & usurpé toute l'autorité, ils ne témoignerent plus le même empressement pour Alcibiade & laisserent

Ils l'envoyerent avec dix Deputés.

Oligarchie établie à Athenes.

s'étoit trompé à ce passage. Celui qui tua Phrynichus ne s'appelloit pas Hermon, mais c'étoit un des Soldats d'Hermon, qui étoit alors Capitaine du Guet à Munichie, un des ports d'Athenes. Si l'on decerna ensuite des couronnes à Hermon, ce fut parce qu'un des complices, qui étoit d'Argos, déclara à la torture, qu'on avoit fait des Assemblées chez cet Hermon, & l'on crut que ce coup avoit été fait par ses ordres. Thucyd. Liv. VIII.

89. *Dès le moment que ceux qui se faisoient appeller les cinq mille, quoi qu'ils ne fussent, à proprement parler, que quatre cens, eurent réussi dans leur entreprise.*] La brieveté de Plutarque jette ici une telle obscurité, qu'il n'y a que ceux qui savent tout ce qui se passa en cette occasion, qui puissent entendre ce passage. Pour réussir dans ce renversement de Republique, on imagina ce moyen, qui paroissoit laisser encore une ombre de Gouvernement populaire, & qui étoit pourtant une pure Oligarchie. On établit cinq Presidens, qui nommerent cent hommes; chacun de ces cent hommes en choisit trois. Ces quatre

rent refroidir l'ardeur qu'ils avoient auparavant pour la guerre, tant parce qu'ils se défioient du Peuple, qui étoit encore troublé & effarouché de ce changement, que parce qu'ils s'attendoient que les Lacedemoniens, toûjours disposés à favoriser l'Oligarchie, ne les presseroient plus si vivement. Cependant le Peuple, épouvanté, demeuroit malgré lui en repos & dans le silence. [90] Car il avoit vû égorger à ses yeux la plûpart de ceux, qui avoient eu l'audace de s'opposer ouvertement à la tyrannie des quatre cens.

Les Atheniens, qui étoient à Samos, n'eurent pas plûtôt appris ces nouvelles, que, pleins d'indignation, ils prirent sur l'heure même le parti d'aller au Pirée, & qu'appellant Alcibiade, après l'avoir élu General, ils lui commanderent de se mettre à leur tête & de les mener contre les Tyrans. Alcibiade ne fit pas en cette occasion ce qu'auroit fait tout

Alcibiade rappellé & nommé General par les Atheniens qui étoient à Samos. Il étoit auprès de Tissapherne. Thrasybule l'alla chercher & l'amena à Samos.

tre cens furent revêtus de la souveraine puissance, mais pour amuser le Peuple il fut dit, que ces quatre cens appelleroient au Conseil cinq mille Citoyens quand ils le jugeroient à propos. Ainsi, comme dit Thucydide, le Conseil & les Assemblées du Peuple continuoient à l'ordinaire, mais rien ne se faisoit pourtant que par l'ordre des quatre cens. Ce fut Pisander qui proposa le Decret, mais celui qui l'imagina ce fut Antiphon, dont Thucydide fait un bel éloge dans son dernier Liv.

90. *Car il avoit vû égorger à ses yeux.*] Tous ceux qui avoient l'audace de s'opposer à ce changement, ou même de s'en plaindre, étoient égorgés, sous quelque faux prétexte, & on auroit été mal reçu à demander justice des meurtriers. On se trouvoit fort heureux même, en ne disant mot, d'éviter les violences de ces partisans de l'Oligarchie. On peut voir le beau portrait que Thucydide fait de l'état pitoyable où les Atheniens se trouverent reduits en cette occasion.

tout autre que lui, qui se seroit vû élevé à une si haute dignité par la faveur du Peuple, car il ne crut pas qu'il dût complaire en tout, & ne rien refuser à ceux qui de fugitif & de banni qu'il étoit, l'avoient fait Capitaine General d'une Flotte de tant de vaisseaux, & d'une Armée si nombreuse & si formidable; mais, en grand Capitaine, il se crut obligé de s'opposer à la fureur aveugle, qui alloit les précipiter dans un danger évident, & de les empêcher de commettre une faute, qui n'auroit pas manqué d'entraîner leur entiere ruine, & ce fut ce qui sauva la ville d'Athenes. Car s'ils eussent d'abord mis à la voile pour s'en retourner, les ennemis, sans coup ferir, se seroient rendu maîtres de l'Ionie, de l'Hellespont, & de toutes les Isles, pendant que les Atheniens, portant la guerre dans leur propre Ville, auroient consumé toutes leurs forces les uns contre les autres, 91 ce qu'Alcibia-

Grande action d'Alcibiade, qui s'oppose à la fureur aveugle des Atheniens.

Alcibiade sauve Athenés par sa prudence.

91. *Ce qu'Alcibiade seul empêcha.*] Il dit que puisqu'on l'avoit élû General, c'étoit à lui à regler tout ce qui regardoit la guerre, & il partit en même temps comme pour aller consulter avec Tisapherne, qui étoit à Milet. Mais c'étoit seulement pour se faire voir à ce Satrape avec toute la puissance dont on l'avoit revêtu, & pour lui faire connoître qu'il étoit en état de lui faire beaucoup de bien & beaucoup de mal. Et il arriva de-là, dit fort bien Thucydide, que comme il avoit tenu en bride les Atheniens par Tisapherne, il tint aussi en respect Tisapherne par les Atheniens. Etant retourné de Milet à Samos il trouva les Atheniens encore plus ardents pour aller à Athenes, & c'est ce qu'il empêcha en faisant ce que Plutarque rapporte ici. Ce seul trait suffit pour faire juger de la grande habileté & du grand sens d'Alcibiade.

92. *Et qui étoit plus propre que personne à se faire entendre de toute l'Armée, car c'étoit la voix la plus grande.*] Quand Homere loüe des Generaux d'avoir la voix forte &c

biade seul empêcha, soit en haranguant l'Armée & en lui remontrant le danger d'un si prompt départ, soit en les conjurant tous les uns après les autres, & en retenant les plus ardens; en quoi il fut très-bien secondé par Thrasybule du Bourg de Stire, qui le suivit par-tout, [92] & qui étoit plus propre que personne à se faire entendre de toute l'Armée, car c'étoit la voix la plus grande & la plus forte qui fût parmi les Atheniens.

Voix propre à se faire entendre de toute une Armée.

Un autre grand service qu'Alcibiade rendit encore à son païs, c'est qu'ayant promis de faire en sorte que les vaisseaux de Phenicie, que les Lacedemoniens attendoient du Roi de Perse, se joindroient à la Flotte Athenienne, ou qu'au moins il empêcheroit qu'ils ne se joignissent à leurs ennemis, il s'embarqua pour aller à leur rencontre, [93] & fit tant que Tisapherne manqua de parole aux Lacedemoniens & ne leur amena point ces vaisseaux, qui

Autre grand service qu'Alcibiade rendit aux Atheniens.

Il s'embarqua & prit la route d'Aspende avec treize vaisseaux.

& de pouvoir se faire entendre de toute l'Armée, ceux qui ne connoissent pas l'antiquité, se moquent de ces louanges. Voici pourtant un témoignage bien formel de l'utilité que l'on tiroit de ces grandes voix. Un trompette porte jusqu'aux derniers rangs & aux dernieres troupes d'un Camp, des sons, qui n'instruisent que de ce qu'on fait; mais une voix forte y porte la Raison avec la parole & apprend ce qu'on ne sait point, & c'est quelquefois un avantage qu'on ne sauroit trop estimer.

93. *Et fit tant que Tisapherne manqua de parole aux Lacedemoniens.*] On parla diversement de cette action de Tisapherne, qui empêcha la Flotte de Phenicie, déja arrivée à Aspende, de continuer sa route, & on en donnoit diverses raisons, mais Thucydide assure que la plus vrai-semblable étoit que Tisapherne avoit voulu par-là faire durer la guerre, & consumer les Grecs en n'amenant point à l'un des deux partis un secours, que la victoire auroit necessairement suivi.

Aspende sur la côte de Pamphylie entre Rhodes & Cypre.

Alcibiade accusé par les Atheniens & par les Lacedemoniens.

qui avoient déja paru à Aspende. Cependant les Atheniens & les Lacedemoniens accuserent Alcibiade d'avoir détourné ce secours, & encore plus les Lacedemoniens qui lui imputerent d'avoir representé à ce Barbare qu'il devoit laisser tous les Grecs se défaire les uns les autres, & tomber sous leurs propres coups, car il n'étoit pas douteux que ceux pour qui la Flotte Phenicienne se declareroit, ne remportassent la victoire, & ne demeurassent les maîtres de la mer.

La faction des quatre cens dissipée.

Le Peuple rappelle Alcibiade.

Il veut meriter ce rappel par quelque exploit éclatant.

Parce qu'il croyoit que la Flotte ennemie étoit encore à Milet.

[94] Quelque temps après, la faction des quatre cens fut entierement dissipée, les amis d'Alcibiade ayant embrassé le parti du Peuple avec beaucoup de zele & d'affection. Le Peuple voulut donc rappeller Alcibiade, & lui ordonna de revenir; mais lui, jugeant que s'il retournoit à Athenes les mains vuides & sans avoir rien fait, il ne devroit son rappel qu'à la compassion & à la faveur du Peuple, il voulut, pour rendre son retour glorieux & triomphant, meriter ce rappel par quelque exploit considerable; c'est pourquoi partant de Samos avec un petit nombre de vaisseaux, il croisoit autour des Isles de Cos & de Gnide, où ayant appris que Mindare, Amiral de Sparte, navigeoit vers l'Hellespont avec toute sa Flot-

94. *Quelque temps après, la faction des quatre cens fut entierement dissipée.*] La même année, quelques mois après son établissement. Ce fut la 2. année de l'Olymp. XCII.

95. *Et que les Atheniens le poursuivoient.*] Thrasybule étoit parti de Samos avec cinquante-cinq vaisseaux pour devancer Mindare & pour gagner l'Hellespont.

96. *Et par un coup de bonne fortune il arrive avec ses dix-huit vaisseaux.*] Thucydide, qui a décrit ce Combat naval

Flotte, [95] & que les Atheniens le poursuivoient, il cingla de ce côté-là avec une extrême diligence pour secourir les Atheniens, [96] & par un coup de bonne fortune il arriva avec ses dix-huit vaisseaux justement dans le temps que les deux Flottes engagées vis-à-vis d'Abyde dans un combat, qui dura jusqu'à la nuit, chacune étoit battuë d'un côté, pendant qu'elle avoit l'avantage de l'autre.

Dès qu'il parut, les deux Armées, également trompées, conçurent des sentimens de crainte ou d'esperance, que le succès dementit. Car son arrivée redoubla d'abord le courage des Spartiates & abattit celui des Atheniens. Mais Alcibiade, arborant sur son bord Amiral les Enseignes Atheniennes, fondit sur les Lacedemoniens, qui étoient les plus forts & qui poursuivoient vivement leur pointe, les mit en fuite, les poussa contre la terre, & s'acharnant sur eux, il brisa leurs vaisseaux & fit un grand carnage des troupes qui s'étoient jettées dans l'eau pour se sauver à la nage, quoique Pharnabaze n'oubliât rien pour les secourir, & qu'à la tête de ses troupes il se fût avancé sur le rivage pour favoriser leur fuite & pour sauver leurs vaisseaux. Enfin les Atheniens s'étant rendu maîtres de trente de leurs

Les deux Armées également trompées à son arrivée.

Alcibiade se joint aux Atheniens & leur procure la victoire.

naval d'Abyde à la fin de son VIII. Liv. ne parle point du tout de cette circonstance de l'arrivée d'Alcibiade. La raison de cela est, à mon avis, que Thucydide mourut l'Eté de cette même année, avant qu'on eût eu à Athenes les dernieres relations de tout ce qui s'étoit passé. Mais Xenophon, qui commence son Histoire où Thucydide a fini la sienne, n'a pas oublié d'en parler, il dit que l'arrivée d'Alcibiade assura la victoire des Atheniens, & acheva de mettre les ennemis en fuite.

97. De

leurs navires, & ayant repris ceux qu'ils avoient perdus, ils érigerent un trophée.

Alcibiade, enflé de ce grand succès, eut l'ambition de vouloir paroître devant Tisapherne dans ce triomphant appareil. Ayant donc fait provision de presens fort riches pour les lui offrir, tant en son nom, qu'au nom des Atheniens, il alla le trouver avec un train magnifique & digne du General des Atheniens; mais il n'en reçut pas l'accueil favorable, qu'il avoit attendu; car Tisapherne, qui se voyoit accusé par les Lacedemoniens, & qui craignoit que le Roi ne le punît enfin de n'avoir pas executé ses ordres, trouva qu'Alcibiade s'offroit à lui fort à propos, le fit arrêter, & l'envoya prisonnier à Sardis, pour se mettre à couvert par cette injustice des accusations des Lacedemoniens.

Tisapherne étoit alors sur les côtes de l'Ionie.

Alcibiade arrêté par Tisapherne & envoyé prisonnier à Sardis.

Trente jours après, Alcibiade, ayant recouvré un cheval, échapa à ses gardes, s'enfuit à Clazomene, & pour se venger de Tisapherne, il sema le bruit que c'étoit lui qui l'avoit relâché. 97 De Clazomene il se rendit à la Flotte des Atheniens, & sur les nouvelles que Mindare & Pharnabaze s'étoient retirés à Cyzique, il exhorta les Soldats, & leur representa la necessité où ils étoient de combattre

Alcibiade se sauve de sa prison.

97. *De Clazomene il se rendit à la Flotte des Atheniens.*] Plutarque abrege trop. Xenophon marque exactement les demarches d'Alcibiade, qui avec cinq vaisseaux & un vaisseau de charge partit de Clazomene, alla à Cardia au bout de la Chersonese de Thrace, où étoit la Flotte Athenienne. De Cardia il alla par terre à Seste, où il ordonna aux vaisseaux de se rendre. Theramene l'ayant joint avec vingt vaisseaux de Macedoine & Thrasybule avec vingt autres de Thasos, il fit voile & alla à Parium dans

tre les ennemis par terre & par mer, & d'assieger même Cyzique, leur faisant voir que si leur victoire n'étoit entiere & complette, ils ne trouveroient ni vivres ni argent. En même temps il fit embarquer les troupes, & dès qu'il fut arrivé à l'Isle de Proconese, il ordonna qu'on enfermât au milieu de la Flotte les vaisseaux legers, & qu'on prît bien garde que les ennemis ne pussent être avertis de ses approches. Par bonheur pour lui une grosse pluye accompagnée de furieux tonnerres, & qui fut suivie d'une épaisse obscurité, lui aida si bien à cacher son entreprise, que non seulement les ennemis ne s'apperçurent pas qu'il approchoit, mais que les Atheniens mêmes, qu'il avoit fait embarquer avec précipitation, ne sentirent pas qu'on avoit levé l'ancre, & qu'ils étoient partis.

Alcibiade s'embarque pour aller combattre Mindare & Pharnabaze retirés à Cyzique.

Quand l'obscurité fut dissipée, on apperçut les vaisseaux du Peloponese, qui ayant pris un peu de large, s'exerçoient vis-à-vis du port. Alcibiade, qui craignit que les ennemis, voyant le grand nombre des vaisseaux qui le suivoient, ne gagnassent la rade, ordonna aux Capitaines de demeurer un peu derriere, & de ne le suivre que de loin, & prenant seulement quarante vaisseaux, il va se présenter aux enne-

Grande prudence d'Alcibiade.

dans la Propontide. Tous ses vaisseaux, au nombre de quatre-vingt-six, y étant arrivés, il en partit la nuit, & arriva le lendemain matin à Proconese, petite Isle vis-à-vis de Cyzique. Il apprit là que Mindare étoit à Cyzique avec Pharnabaze, qui y avoit son Armée de terre. Il se reposa tout le jour à Proconese, le lendemain il harangua ses Soldats & leur representa la necessité qu'il y avoit d'attaquer les ennemis par terre & par mer, & de se rendre maîtres de Cyzique, &c.

98. Mir-

nemis, & leur offrir la bataille. Les ennemis, trompés par ce ſtratageme, & mépriſant ſon petit nombre, viennent à lui, & engagent le combat; mais voyant arriver les autres vaiſſeaux Atheniens, ils perdent courage tout d'un coup & prennent la fuite. Alcibiade ſe détache alors avec vingt des meilleurs vaiſſeaux, s'approche du rivage, met pied à terre, pourſuit chaudement les fuyards, & en tue un fort grand nombre. Mindare & Pharnabaze s'oppoſent inutilement à ſes efforts, il tue le premier, qui combattoit avec une valeur ſurprenante, & met l'autre en fuite.

Alcibiade gagne une grande bataille navale, prend Cyzique, & aſſure l'Empire de la mer aux Atheniens.

Il tue Mindare, & met en fuite Pharnabaze.

Les Atheniens, demeurés maîtres du champ de bataille, des morts, des armes & des dépouilles, & generalement de tous les vaiſſeaux, & ayant pris Cyzique, abandonné par Pharnabaze, & privé du ſecours des troupes du Peloponeſe, qui avoient preſque toutes peri dans le combat, s'aſſurerent non ſeulement la domination de l'Helleſpont, mais chaſſerent encore de toute cette mer les Spartiates. On ſurprit auſſi des Lettres, par leſquelles, avec une préciſion fort Laconique, ces derniers donnoient avis aux Ephores du grand échec

98. *Mindare eſt mort.*] Il y a dans le texte *Μίνδαρος δ' ἀπέσσουται*, mais ce mot *ἀπέσσουται*, n'eſt nullement un terme du langage de Sparte. Un manuſcrit rétablit le terme propre, qui eſt *ἀπεσσούα*. Ceux qui ne l'entendoient point l'ont changé en *ἀπέσσυται*, qui ſignifie la même choſe.

99. *Car l'Armée de Thraſyllus venoit d'être fort malmenée ſous les murs d'Epheſe.*] Thraſyllus fut défait à Epheſe un an après la victoire d'Alcibiade à Cyzique, & ce que Plutarque rapporte ici arriva à Lampſaque où les deux Armées allerent camper après s'être jointes à Seſte.

100. *Les*

chec qu'ils avoient reçu, elles étoient écrites en ces termes : *La fleur de votre Armée a peri,* [98] *Mindare est mort, le reste des troupes meurt de faim, & nous ne savons que faire ni que devenir.* Lettre des Spartiates, qui donnent aux Ephores la nouvelle de leur défaite.

Cette victoire éleva si fort le courage des Soldats d'Alcibiade, & les remplit de tant de fierté & d'orgueil, que prétendant n'avoir jamais été vaincus & se disant invincibles, ils dedaignoient de se mêler avec les autres Soldats, qui avoient été battus ; [99] car l'Armée de Thrasyllus venoit d'être malmenée sous les murs d'Ephese, & en memoire de cette défaite [100] les Ephesiens avoient érigé un trophée de bronze à la honte des Atheniens. Et c'est ce que les Soldats d'Alcibiade ne manquoient pas de reprocher aux Soldats de Thrasyllus, se vantant eux-mêmes, exaltant la valeur de leur General, & ne voulant ni camper avec eux, ni les souffrir dans les lieux d'exercice. Mais un jour que Pharnabaze avec beaucoup de Cavalerie & d'Infanterie tomba sur eux comme ils fourrageoient les terres d'Abyde, Alcibiade, arrivé à leur secours avec Thrasyllus, poussa & chassa jusqu'à la nuit les troupes

Fierté des Soldats d'Alcibiade.

Thrasyllus battu sous les murs d'Ephese.

Trophée de bronze, combien honteux pour les vaincus.

100) *Les Ephesiens avoient érigé un Trophée de bronze à la honte des Atheniens.*] Plutarque dit ici que ce Trophée de bronze étoit érigé à la honte des Atheniens, parce qu'auparavant on n'érigeoit que des Trophées de bois, afin que ces Trophées venant à être bientôt consumés par le temps, ces monumens de discorde fussent plûtôt abolis & soustraits aux yeux & à la memoire des hommes. Les Ephesiens donc, pour rendre immortelle la honte des Atheniens, érigerent des Trophées de bronze, & ce fut cette nouveauté humiliante que les Soldats d'Alcibiade reprochoient à ceux de Thrasyllus. On peut voir Diodore Liv. XIII.

pes de Pharnabaze ; alors les deux Armées ; qui jusques là campoient séparément, se rejoignirent, & les Soldats, se faisant reciproquement mille caresses, & donnant toutes les marques d'une allegresse generale, s'en retournerent ensemble au camp.

Alcibiade pille tout le païs de Pharnabaze.

Le lendemain Alcibiade, après avoir dressé un trophée, pilla tout le païs de Pharnabaze, sans que personne osât lui resister, & emmena beaucoup de Prêtres & de Prêtresses, qu'il renvoya quelque temps après sans rançon.

Il va assieger Chalcedoine.

[101] De là il alla assieger Chalcedoine, qui s'étoit revoltée contre les Atheniens, & qui avoit reçu garnison de Lacedemone, & Hippocrate pour Gouverneur. La ville investie, il apprit que les Chalcedoniens avoient retiré & mis en sûreté les biens de la campagne entre les mains des Bithyniens, leurs amis & leurs voisins. Il quitte donc l'Armée, va paroître sur les frontieres avec quelques troupes, & envoye un Heraut se plaindre des Bithyniens, qui, redoutant sa colere, lui remettent tout entre les mains, & font amitié & alliance avec lui ; il s'en retourne au camp, [102] & enferme la ville d'une muraille, qui alloit d'une mer à l'autre. Pharnabaze arrive avec une grosse Armée pour faire lever le siege, & Hippocrate de son côté sort contre les Atheniens avec toutes ses forces. Alcibiade met ses troupes en bataille pour faire tête en même temps à ces deux ennemis, & après un long

Fils de Mindare.

Alcibiade gagne encore un grand combat contre Pharnabaze.

101. *De là il alla assieger Chalcedoine.*] Ville à la droite du Bosphore en entrant de la Propontide dans le Pont Euxin.

102. *Et enferme la ville d'une muraille.*] C'étoit un retranchement de bois, qui alloit de la Propontide au Pont Euxin.

long combat, [103] il oblige Pharnabaze à prendre honteusement la fuite, & tue Hippocrate, & grand nombre de ses meilleurs Soldats. De là, il monte sur mer, & va dans l'Hellespont & dans la Chersonese pour faire payer les contributions & ramasser de l'argent.

Dans ce voyage il prit la ville de Selymbria, où il exposa sa vie fort mal à propos; car ceux qui vouloient lui livrer la place, avoient promis d'élever pour signal à minuit un flambeau allumé. Mais sur ce qu'un des complices de la conjuration changea tout d'un coup, ils furent obligés de prévenir l'heure marquée, de peur d'être découverts. Le flambeau étant donc levé avant que l'Armée fût assemblée, Alcibiade, qui ne vouloit pas manquer cette occasion, prit environ trente Soldats avec lui, donna ordre que les autres suivissent le plus promptement qu'ils pourroient, & courut de toute sa force vers les murailles. La porte ouverte & quelque vingt Soldats armés à la legere l'ayant joint, il s'avança fierement; mais il entendit bientôt les Selymbriens armés, qui venoient à sa rencontre. Voyant donc qu'il n'y avoit aucune esperance de pouvoir échapper s'il faisoit ferme, & considerant aussi d'un autre côté que jusqu'à ce jour-là il s'étoit maintenu invincible dans tous les combats où il avoit commandé, & qu'on ne lui avoit jamais vû prendre la fuite, frappé de ce point d'honneur, il s'opiniâtra plus

Ville sur la côte de la Propontide.

Grande temerité d'Alcibiade.

103. *Il obligea Pharnabaze à prendre honteusement la fuite.*] Car Pharnabaze ne put se joindre à Hippocrate, n'ayant pû forcer les retranchemens, & se retira à Heraclée.

Embarras d'Alcibiade, qui marque son grand courage.

plus qu'il ne devoit, & tout d'un coup il s'avisa de ce stratageme, [104] il commanda aux Trompettes de sonner le silence, & après que le bruit fut appaisé, il ordonna à un de ses gens de crier à haute voix, *que les Selymbriens ne prissent pas les armes contre les Atheniens.*

Stratageme qui le sauva.

Ce cri rallentit l'ardeur des uns, qui s'imaginerent que toute l'Armée des ennemis étoit dans leur Ville, & relevant l'esperance des autres, les disposa à écouter des propositions d'accommodement. Pendant qu'on parlemente l'Armée Athenienne arrive, & Alcibiade jugea bien, comme cela étoit vrai, que les habitans n'avoient que des pensées de paix, mais il craignit que la Ville ne fût pillée par les Thraces, qui le suivoient en grand nombre, & qui n'ayant pris les armes que pour l'amour de lui, combattoient avec beaucoup d'affection pour son service. C'est pourquoi il les fit tous sortir de la Ville, & traitant favorablement les Selymbriens, il se contenta de quelques sommes d'argent, & les obligea de recevoir garnison Athenienne, après quoi il se retira.

Il oblige les Selymbriens à recevoir garnison Athenienne.

Pendant cette expedition d'Alcibiade, les autres Generaux Atheniens, qui continuoient le siege de Chalcedoine, firent un Traité avec Pharnabaze, dont voici les conditions: *Que Pharnabaze leur compteroit une certaine somme; que les Chalcedoniens rentreroient dans l'obéïssance & dans la dependance des Athe-*

Les autres Generaux Atheniens font un Traité pour Chalcedoine avec Pharnabaze.

La somme de vingt talens, soixante mille livres.

104. *Il commanda aux Trompettes de sonner le silence.*] J'ai hazardé cette expression, qui est nouvelle dans notre Langue, mais qui exprime parfaitement ce que Plutarque dit.

105.

theniens, & leur payeroient tribut, & que les Atheniens ne commettroient aucun acte d'hostilité sur les terres de Pharnabaze, qui s'engageoit de faire conduire en toute sûreté leurs Ambassadeurs au grand Roi.

Alcibiade arriva au camp sur ces entrefaites; Pharnabaze voulut qu'il jurât comme les autres; mais Alcibiade répondit [105] qu'il ne jureroit qu'après lui. Quand les sermens furent prêtez de part & d'autre, Alcibiade alla contre Byzance qui s'étoit aussi revoltée, & l'environna d'une bonne muraille. Anaxilaus, Lycurgue, & quelques autres, traiterent secrettement avec lui, & promirent de lui livrer la place, à condition qu'il la sauveroit du pillage. Sur cette parole il fit courir le bruit que des affaires nouvellement survenuës le rappelloient en Ionie, & en plein jour il fit voile avec tous ses vaisseaux; mais étant retourné la nuit suivante, il descendit avec ses meilleures troupes, & s'approchant des murailles, il se tint là sans faire le moindre bruit, pendant que ses vaisseaux entrant dans le port, & forçant les Gardes avec de grands cris & un grand tumulte, étonnoient les Bysantins par cette attaque inopinée, & donnoient le temps à ceux qui étoient d'intelligence avec les Atheniens, de le recevoir dans la Ville sans aucune crainte, à cause que tout le monde couroit en foule au secours du port.

Alcibiade va contre Byzance, & l'assiege. Xenophon en nomme encore trois, Cydon, Ariston, & Anaxicrate.

Ruse dont se servit Alcibiade pour profiter d'une intelligence qu'il avoit dans la place.

Alcibiade se rend maître de Byzance par intelligence, mais non sans un grand combat.

L'affaire ne se passa pourtant pas sans combat

105. *Qu'il ne jureroit qu'après lui.*] Au lieu de [illegible] qui ne signifie rien, il faut lire comme dans un manuscrit [illegible].

bat du côté d'Alcibiade, car les troupes du Peloponese, les Beotiens & les Megariens, qui étoient dans Byzance, ayant repoussé ceux qui étoient descendus des vaisseaux, & les ayant obligés d'y remonter, revinrent contre les Atheniens, qui étoient dans la Ville, & les chargerent avec beaucoup de vigueur; le choc fut long & rude, mais enfin la victoire se declara pour Alcibiade & pour Theramene, qui commandoient chacun un corps separé. Tous ceux qui échaperent à l'épée, furent faits prisonniers au nombre de *trois cens*. Après le combat aucun Byzantin ne fut mis à mort ni chassé. Car ceux qui avoient livré la Ville, ne l'avoient fait qu'à cette condition qu'on ne leur feroit tort en aucune maniere, & qu'on leur conserveroit tous leurs biens.

Grand combat qu'Alcibiade eut à soûtenir dans Byzance.

Il demeure victorieux.

Aussi quelque temps après, Anaxilaus, accusé à Lacedemone pour cette trahison, & obligé de défendre sa vie, se justifia avec beaucoup d'éclat, [106] & ne deshonora pas la beauté de son action par une Apologie honteuse. Il dit *qu'étant Byzantin, & non pas Lacedemonien, & voyant perir, non pas Lacedemone, mais Byzance, qui étoit si bien investie, que rien n'y pouvoit entrer, & où le peu de bled,*

Anaxilaus accusé d'avoir livré la Ville.

Ce qu'il dit pour sa justification.

106. *Et ne deshonora pas la beauté de son action par une apologie honteuse.*] C'est-à-dire qu'il ne chercha pas à excuser son action, & n'eut pas recours à la clemence de ses Juges.

107. *Reprit le chemin d'Athenes.*] Il alla d'abord à Samos, & ayant pris là vingt vaisseaux, il côtoya la Carie, & entra dans le Golfe Ceramique. De là, après avoir ramassé environ cent talens, cent mille écus, il retourna à Samos. De Samos il alla à Paros avec vingt vaisseaux où il avoit embarqué tous ses effets. De Paros il navigea dans le Golfe Laconique pour entrer dans le port

bled, qui y restoit, étoit consumé par les troupes du Peloponese & de la Beotie pendant que les Byzantins mouroient de faim avec leurs femmes & leurs enfans, il n'avoit pas livré la Ville aux ennemis, mais au contraire, il l'avoit arrachée aux malheurs de la guerre, & l'avoit sauvée des miseres & des calamités qu'elle traîne après elle : & qu'en cela il avoit suivi les maximes des plus gens de bien de Lacedemone, qui ne trouvoient qu'une seule chose veritablement belle & juste, c'est de faire du bien à son païs. Les Lacedemoniens confondus par cette réponse, & tout honteux, le renvoyerent absous lui & ses complices.

Maxime remarquable de Lacedemone.

Il est absous avec ses complices.

Alcibiade, qui souhaitoit déja avec une passion demesurée de revoir sa Patrie, ou plûtôt de se faire voir à ses Citoyens après tant de victoires, qu'il avoit remportées sur leurs ennemis, [107] reprit le chemin d'Athenes. Tous ses vaisseaux étoient bordés de boucliers & de toutes sortes de dépouilles en forme de trophées, & traînant après lui, comme en triomphe, un grand nombre de navires qu'il avoit pris, il étaloit encore les enseignes [108] & les ornemens de ceux qu'il avoit brûlés, & qui étoient en plus grand nombre, car les uns & les

Alcibiade retourne à Athenes dans un appareil très-pompeux.

port de Gythium où on lui avoit dit que les Lacedemoniens équipoient trente vaisseaux, & pour attendre des nouvelles de la disposition où les Atheniens étoient pour lui. Là il apprit que les Atheniens l'avoient nommé General, conjointement avec Thrasybule & Conon, & reçut des Lettres de ses amis qui le pressoient de revenir. Il mit donc à la voile. Xenophon, Livre I.

108. *Et les ornemens de ceux qu'il avoit brûlés.*] C'étoient des ornemens qu'on mettoit à la prouë & à la pouppe des vaisseaux, & que l'on ôtoit quand on vouloit.

les autres faisoient environ deux cens vaisseaux. Ce qu'ajoûte Duris de Samos qui se vante de descendre d'Alcibiade, que Chrysogonus, qui avoit remporté le prix des Jeux Pythiques, regloit au son de sa flûte le mouvement & la cadence des Rameurs, que Callipide, excellent Acteur pour le tragique, vêtu d'une veste magnifique, couvert d'un manteau Royal, & paré de tous ses autres ornemens de Theatre, faisoit l'office de Comite, & donnoit les ordres, & que le vaisseau Amiral entra dans le port avec une voile de pourpre, comme si c'eût été une compagnie de débauchés, qui, à l'issue d'un grand festin, fussent allés en masque, cela dis-je, ne se trouve écrit ni dans Theopompe, ni dans Ephorus, ni dans Xenophon. Il n'y a pas même d'apparence qu'Alcibiade revenant d'exil, & après tant de calamités souffertes, eût voulu insulter ainsi aux Atheniens.

Sage reflexion de Plutarque.

C'est ainsi que l'écrit Xenophon.

Au contraire on trouve qu'il ne s'approcha du port qu'en tremblant & saisi de crainte, & qu'il n'osa debarquer qu'après que, monté sur le tillac, il eut vû [109] son oncle Euryptoleme & grand nombre de ses parens & de ses amis, qui étoient venus sur le rivage pour le recevoir, & qui le pressoient de descendre.

Dès qu'il fut descendu, tout le Peuple, qui

109. *Son oncle Euryptoleme.*] Je me suis accommodé ici à la genealogie la plus reçuë, selon laquelle Euryptoleme est fils de Megaclès & frere de Dinomache mere d'Alcibiade. Xenophon fait pourtant cet Euryptoleme fils de Pisianax. Mais ce Pisianax m'est entierement inconnu. Plutarque a parlé encore de cet Euryptoleme dans la Vie de Periclès.

110. *Critias, fils de Callæschrus.*] C'étoit l'oncle de la

qui étoit sorti en foule, ne daignoit pas seulement regarder les autres Generaux, & tous s'empressant autour de lui, le caressoient, le benissoient, & le couronnoient à l'envi. Ceux qui ne pouvoient l'approcher, le regardoient de loin; les vieillards le montroient à leurs Enfans; & cette allegresse publique étoit mêlée de regrets & de larmes, qu'arrachoit le souvenir de leurs maux passés, qu'ils ne manquoient pas de comparer avec leur felicité presente. *Jamais ils n'auroient manqué*, disoient-ils, *la conquête de la Sicile; jamais toutes les autres esperances, qu'ils avoient conçuës, n'auroient été vaines, s'ils avoient remis toutes leurs affaires & toutes leurs forces entre les mains d'Alcibiade seul, puisque presentement ayant pris la protection & la défense d'une Ville, qui non seulement avoit presque perdu la domination de la Mer, mais qui étoit à peine demeurée maîtresse de ses Fauxbourgs, & qui se voyoit encore déchirée par une horrible guerre civile, il l'avoit pourtant relevée & tirée de ses ruines; & non content de l'avoir remise en possession de l'empire de la Mer, il l'avoit aussi rendu victorieuse par-tout sur la Terre ferme.*

Empressement des Atheniens pour Alcibiade.

Ce que les Atheniens disoient de glorieux à Alcibiade.

Le Decret, auquel le Peuple donna les mains pour son rappel, avoit été dressé par 110 Critias, fils de Callæschrus, comme il le témoigne

Le rappel d'Alcibiade dressé par Critias.

la mere de Platon, & le même qui fut un des trente Tyrans. Il avoit fait un Traité de la Republique de Lacedemone, & des Elegies. Athenée rapporte un assez long fragment d'une de ses Elegies, qui suffit pour faire voir qu'il avoit beaucoup de talent pour cette composition. Il appelloit dans cette Elegie la temperance *la voisine de la pieté.*

Elegies de Critias.

moigne lui-même dans ses Elegies, où il dit à Alcibiade pour le faire souvenir du grand service qu'il lui avoit rendu: *L'avis qui a produit votre retour, c'est moi qui l'ai proposé le premier, c'est moi qui en écrivant le Decret, vous ai ramené dans votre Patrie, c'est, pour ainsi dire, ma langue qui a scellé votre rappel.*

Car pour sa sureté il falloit qu'il fût absous. Adresse d'Alcibiade dans le discours qu'il fit au Peuple pour se justifier.

Ce favorable accueil, qu'on venoit de faire à Alcibiade, n'empêcha pas le Peuple de s'assembler pour l'entendre dans ses justifications. Il comparut donc, & après avoir deploré ses malheurs, dont il n'accusa que fort legerement le Peuple, & qu'il rejetta entierement sur sa mauvaise fortune, & sur quelque Demon envieux de sa prosperité, il les entretint des desseins de leurs ennemis, & les exhorta à ne concevoir que de grandes esperances. Les Atheniens, ravis de l'entendre, lui decernerent des Couronnes d'or, le nommerent General

Les Atheniens lui donnent des Couronnes

Καὶ τὴν Ἐυσεβίης γείτονα σωφροσύνην.

C'est le même Critias que Platon introduit dans ses Dialogues.

111. *Mais moi je ne l'ai point maudit, s'il n'a fait nul mal à la Ville.*] Ce Prêtre vouloit dire que les maledictions étant conditionnelles, elles ne pouvoient tomber sur la tête des innocens, & qu'ainsi on ne pouvoit ni les revoquer, ni les détourner de la tête des coupables. Ce mot étoit bien hardi dans une conjoncture si délicate, & lorsque le Peuple témoignoit pour Alcibiade tant d'empressement.

112. *Que l'on celebroit la fête, appellée Plenteria.*] C'étoit une fête que les Atheniens celébroient tous les ans en l'honneur de Minerve, adorée sous le nom d'*Agraule.* Ce qui a donné lieu à l'erreur d'Hesychius, & d'autres, qui ont crû qu'elle étoit celebrée en l'honneur d'Agraule fille de Cecrops, comme Meursius l'a remarqué. A cette fête on dépouilloit la Statuë de la Deesse &

neral sur terre & sur mer, sans donner des bornes à sa puissance, lui rendirent tous ses biens, & ordonnerent aux Eumolpides & aux Herauts de l'absoudre des maledictions qu'ils avoient prononcées contre lui par ordre du Peuple. Tous les Eumolpides & les Herauts étant occupés à revoquer leurs imprecations, le principal d'entre eux, nommé Theodore, eut le courage de dire, [111] *Mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a fait nul mal à la Ville.*

d'or, & le nomment General sur terre & sur mer.

Mot hardi de Theodore au sujet d'Alcibiade.

Au milieu de cette gloire & de cette grande prosperité d'Alcibiade, la plus grande partie du Peuple ne laissoit pas d'être troublée quand on consideroit le temps de son retour; car il étoit arrivé justement le jour [112] qu'on celebroit la fête appellée *Plunteria*, c'est-à-dire, où l'on faisoit la ceremonie de la Purification de la Déesse. Dans ce jour-là, [113] qui est le vingt-cinq du mois de Juin; [114] les Prêtres, appel-

Superstition du Peuple sur le temps du retour d'Alcibiade.

La fête appellée *Plunteria*.

Thargelion, Prêtres appellez *Praxiergides*.

& on la lavoit, ce qui lui donna le nom de *Plunteria*; & ce jour étoit regardé comme un des jours les plus malheureux. On environnoit aussi les Temples d'un cordon, pour marquer qu'ils étoient fermés, comme cela se pratiquoit dans tous les jours funestes, & on portoit en procession des figues seches, parce que c'étoit le premier fruit qu'ils avoient mangé après le gland.

113. *Qui est le 25. du mois de Juin.*] Ce 25. du mois Thargelion répondoit, selon l'exacte suputation des Chronologistes, au second jour de notre mois de Juillet, & c'est ce qui fait entendre ce que Xenophon a écrit, qu'Alcibiade partit d'Athenes trois mois après qu'il y fut arrivé. Car quelle apparence qu'il fût parti en Decembre? Ceci arriva la 1. année de l'Olymp. LXXXXIII.

114. *Les Prêtres appellés Praxiergides.*] Ce mot *Praxiergides* signifie à la lettre *opera facientes*, ce qui vaut autant que *celebrants les Mysteres*, car πράττειν signifie *faire*, *celebrer*, & ἔργον par excellence, *les Mysteres*.

appellés *Praxiergides*, celebrent des mysteres qu'ils tiennent fort secrets, [115] ôtent à la Déesse tous ses ornemens & couvrent sa Statuë. C'est pourquoi de tous les jours malheureux, c'est celui où les Atheniens observent le plus de ne rien entreprendre de considerable. Il sembloit donc que la Déesse ne recevoit pas Alcibiade agreablement, & avec un visage serein, puis qu'elle se couvroit & se cachoit, comme pour le repousser & pour l'éloigner d'elle.

Alcibiade differe son départ pour celebrer les grands mysteres. Voilà un bon devot.

Toutes choses lui ayant pourtant réussi selon ses desirs, & les cent vaisseaux, qu'il devoit commander, étant prêts, il differa son départ [116] par une louable ambition de celebrer les grands Mysteres. Car depuis le jour que les Lacedemoniens avoient fortifié Decelée & occupé tous les chemins qui menent d'Athenes à Eleusine, la fête n'avoit pas été celebrée avec toute sa pompe, on avoit été obligé de conduire la Procession par mer. Ainsi il avoit fallu necessairement omettre les sacrifices, les danses & plusieurs autres particulieres devotions, [117] qu'on avoit accoûtumé de faire par le chemin appellé *Sacré*, lors qu'on portoit à Eleusine la Statuë de Bacchus. [118] Al-

115. *Otent à la Déesse tous ses ornemens, & couvrent sa Statuë.*] Ils dépouilloient Minerve de ses habits & de ses ornemens pour les laver, & cependant pour ne pas exposer sa Statuë nuë, on la couvroit.

116. *Par une louable ambition de celebrer les grands Mysteres.*] Les Mysteres de Cerès & de Proserpine. Cette fête duroit neuf jours, & le sixieme on portoit en procession à Eleusine la Statuë de Bacchus que l'on regardoit comme fils de Cerès & de Jupiter.

117. *Qu'on avoit accoûtumé de faire par le chemin appellé Sacré.*] J'ai suivi ici la correction de Meursius, qui a lû ainsi.

[118] Alcibiade trouva donc que ce seroit une très-belle action, qui lui attireroit les benedictions des Dieux, & les louanges des hommes, s'il rendoit à cette fête tout son lustre & toute sa solemnité en conduisant la procession par terre, & en la faisant escorter par ses troupes pour la défendre contre les attaques de leurs ennemis. Car ou Agis la laisseroit passer tranquillement malgré les nombreuses troupes, qu'il avoit à Decelée, ce qui diminueroit considerablement la reputation de ce Roi, & terniroit sa gloire; ou s'il prenoit le parti de l'attaquer & de s'opposer à sa marche, alors il auroit la satisfaction de livrer un saint combat, & un combat agreable aux Dieux, pour le plus grand & le plus venerable de tous leurs mysteres, sous les yeux de sa Patrie, & de ses propres Citoyens, qui seroient les témoins de son courage.

Car le Roi Agis étoit encore à Decelée avec ses troupes.

Cette resolution prise, il avertit les Eumolpides & les Herauts de se preparer, envoya des sentinelles sur les hauteurs, détacha quelques coureurs dès la pointe du jour, & prenant les Prêtres, les Initiés & les Confreres avec ceux qui les initient, & les couvrant de son Armée, il conduisit toute cette pompe, avec un

καθ' ὁδὸν ἱερὰν, au lieu de καθ' ὁδὸν ἱερῶν. Car le chemin, par où cette procession alloit d'Athenes à Eleusine étoit appellé *sacré*. Polemon avoit fait un Traité de ce chemin βιβλίον περὶ τῆς ἱερᾶς ὁδοῦ.

118. *Alcibiade trouva donc que ce seroit une très-belle action.*] Il le fit plûtôt pour achever de dissiper, par cet acte de devotion, les soupçons d'impieté qu'il avoit excités par la mutilation des Statuës, & par la profanation des Mysteres, car le Peuple se paye de cet exterieur.

Alcibiade mene la Procession à Eleusine avec un ordre merveilleux.

un ordre merveilleux & dans un très-grand silence. Jamais spectacle plus auguste, ni plus digne de la Majesté des Dieux que cette procession guerriere & cette expedition sainte, où ceux qui ne portoient point d'envie à la vertu d'Alcibiade étoient obligés d'avouer qu'il ne faisoit pas moins les fonctions de Grand-Prêtre, que celle de General. Aucun des ennemis n'osa paroître, & Alcibiade ramena la sacrée troupe dans Athenes avec une entiere sureté, ce qui lui éleva encore plus le courage, & augmenta si fort la fierté & l'audace de son Armée, qu'elle se regardoit comme invincible pendant qu'il la commanderoit.

Tout le bas Peuple est si fort entêté d'Alcibiade, qu'il le presse de se faire Roi.

Il gagna si fort l'affection des pauvres & de tout le bas Peuple, qu'ils souhaitoient avec une passion demesurée de l'avoir pour Roi. Plusieurs s'en expliquoient hautement, & il y en eut qui s'adressant à lui-même l'exhorterent à se mettre au dessus de l'envie, à ne s'embarrasser ni des Loix ni des Decrets, ni des suffrages, à écarter les brouillons, qui troubloient l'Etat par leur babil, & à se rendre entierement maître des affaires, pour gouverner à sa fantaisie, sans craindre les Delateurs. Pour lui, on ne sauroit dire quelle étoit sa pensée sur la Tyrannie, ni quel étoit son dessein; mais les plus puissants, craignant un embrasement, dont ils voyoient déja des étincelles, le presserent de partir sans differer, en lui accordant tout ce qu'il demanda, & en lui donnant pour Collegues les Generaux, qui lui furent les plus agreables.

On lui donnerent Aristocrate & Adimante qui ne devoient même commander que sous lui.

Il mit donc à la voile avec cent vaisseaux, & alla descendre à l'Isle d'Andros pour la punir

nir de sa rebellion ; là il battit dans un grand combat, les troupes du païs & celles de Lacedemone, mais il ne prit pas leur Ville, & ce fut ensuite le premier chef de l'accusation que ses ennemis intenterent contre lui. Car s'il y a jamais eu d'homme que sa propre gloire ait ruiné & détruit, c'est Alcibiade. La grande reputation, non seulement de courage & de hardiesse, mais aussi de capacité & de prudence qu'il avoit acquise par tant de grands succès, le rendoit suspect de n'avoir pas voulu faire tout ce qu'il n'avoit pas fait, & l'on refusoit de croire qu'il ne l'eût pas pû, parce que l'on étoit fortement persuadé que rien de tout ce qu'il vouloit, ne lui étoit impossible. Les Atheniens attendoient même journellement les nouvelles de la reduction de Chio & de toute l'Ionie. C'est pourquoi ils étoient bien fâchés que ces nouvelles n'arrivassent pas aussi promptement qu'ils l'avoient esperé, & que les victoires d'Alcibiade n'égalassent pas la promptitude de leur imagination, sans considerer que manquant d'argent, il faisoit la guerre à des Peuples qui avoient le grand Roi pour Thresorier, & qu'il étoit très-souvent obligé de quitter le camp pour aller chercher dequoi fournir à la paye & à la subsistance de ses troupes.

Alcibiade gagne un grand combat dans l'Isle d'Andros.

Alcibiade détruit par sa propre gloire.

Grande idée que les Atheniens avoient d'Alcibiade.

Alcibiade manquoit d'argent pour payer & nourrir sa Flotte.

Mais voici l'origine & la source du dernier crime qu'on lui imputa. Lysandre ayant été envoyé pour General des Troupes & de la Flotte de Lacedemone, & Cyrus lui fournissant assez d'argent pour payer à ses Matelots quatre oboles de solde au lieu de trois, Alcibiade, qui n'en pouvoit payer aux siens que trois, & qui encore les payoit fort mal, par-

La source du dernier crime qu'on imputa à Alcibiade.

Cyrus fils de Darius, & frere d'Artaxerxes. Il étoit venu à Sardis.

Alcibiade en partant pour la Carie, laisse Antiochus pour commander la Flotte.

tit pour aller ramasser de l'argent dans la Carie, & [119] laissa Antiochus sur la Flotte pour la commander. Cet Antiochus étoit fort bon Pilote, mais d'ailleurs homme étourdi & entreprenant. [120] Alcibiade en partant lui avoit ordonné de ne point combattre, quand même les ennemis viendroient l'insulter, mais Antiochus fut si insolent & si temeraire, que méprisant les ordres de son General, il remplit son vaisseau de troupes, & prenant avec lui un autre vaisseau, il cingla vers Ephese, & passant & repassant [121] *devant les prouës* des vaisseaux ennemis il vomissoit toutes sortes d'injures & d'outrages contre ceux qui les montoient. Lysandre se détacha d'abord avec quelques navires pour le poursuivre, mais voyant que les Atheniens venoient à son secours avec tous leurs vaisseaux, il mena contre eux toute sa Flotte, les défit, tua Antiochus, prit beaucoup de Navires, fit grand nombre de prisonniers & dressa un trophée. Sur cette fâcheuse nouvelle, Alcibiade de retour à Samos voulut avoir sa revanche, & alla présenter la bataille à Lysandre, qui content de sa victoire, ne daigna pas sortir contre lui.

Antiochus battu & tué par Lysandre.

En même temps Thrasybule, fils de Thrason, le plus dangereux ennemi qu'*Alcibiade* eût dans son Armée, partit du camp, & alla l'accuser à Athenes. Pour enflammer encore da-

Thrasybule part du camp pour aller accuser Alcibiade à Athenes.

119. *Laissa Antiochus sur la Flotte pour la commander.*] C'est le même Antiochus, qui avoit gagné ses bonnes graces en lui rapportant la caille qu'il avoit laissé échapper. Voilà un petit service bien payé, mais payé aux dépens du Public.

120. *Alcibiade en partant, lui avoit ordonné de ne point* com-

davantage les ennemis, qu'il avoit dans la Ville, il dit au Peuple en pleine assemblée, *qu'Alcibiade avoit entierement ruïné les affaires, & perdu les vaisseaux des Atheniens, en abusant de sa puissance, & parce qu'entierement livré à des hommes, qui par leurs débauches, par leurs yvrogneries, & par leurs plaisanteries de matelot étoient parvenus à avoir tout credit auprès de lui, il leur abandonnoit toute son autorité pour aller s'enrichir à son aise dans les Provinces, où plongé dans la crapule il commettoit mille insolences & deshonoroit Athenes, en s'abandonnant à toutes sortes d'infames plaisirs avec les Courtisanes d'Ionie & d'Abyde, & cela pendant qu'il laissoit sa Flotte en présence de celle des ennemis.*

Ce qu'il dit pour enflammer les Atheniens contre lui. Il designe Antiochus.

On lui fit aussi un crime des Forts qu'il avoit bâtir en Thrace près de la Ville de Bizante, pour se preparer un asyle & une retraite, comme ne pouvant, ou ne voulant plus vivre dans son Païs. Les Atheniens ajoûterent foi à ces calomnies, & nommerent d'autres Generaux, faisant éclater la colere où ils étoient contre lui, & leur mauvaise volonté.

On lui fait un crime des Forts qu'il avoit bâtis près de Bizance.

Ils nommerent dix Generaux. *Xenophon, liv. I.*

Alcibiade, informé de ce qui s'étoit passé à Athenes, quitta absolument le camp, & ayant assemblé quelques troupes étrangeres, il alla faire la guerre à ses dépens dans les parties

combattre.] Il y avoit bien d'autres Generaux sur la Flotte, mais ils ne devoient commander que sur terre, ainsi Antiochus se trouvoit le Maître malheureusement.

121. *Devant les proües des vaisseaux.*] Il dit *les proües*, parce que les vaisseaux dans le port ont la prouë tournée du côté de la mer, pour la partance.

Alcibiade va faire la guerre à ses dépens à certains peuples de Thrace.

ties de la Thrace, qui ne reconnoissoient point de Roi, où il amassa de grandes sommes de tout le butin qu'il fit, & mit à couvert des courses & des hostilités des Barbares les Grecs qui habitoient ces cantons.

[122] Quelque temps après, les Generaux Tydée, Menandre & Adimantus, [123] qui étoient à Ægos Potamos avec toute la Flotte Athenienne, avoient pris la coûtume d'aller tous les matins à la pointe du jour insulter la Flotte de Lysandre, qui étoit à Lampsaque & le provoquer au combat, après quoi ils s'en retournoient & passoient le reste du jour sans precaution & en desordre, comme méprisant un ennemi qui n'osoit sortir du port. Alcibiade, qui étoit près de là, ne negligea pas une occasion si favorable de servir son païs, & montant à cheval, il alla trouver les Generaux, & leur remontra qu'ils se tenoient sur une côte fort incommode où ils n'avoient ni ports ni villes voisines, qu'ils étoient obligés de faire venir leurs provisions de Seste, qui étoit fort loin, & qu'ils avoient grand tort de souffrir que les gens de l'équipage, dès qu'ils étoient à terre, s'éloignassent & se debandassent chacun de leur côté, lors qu'ils voyoient vis-

[123] Alcibiade étoit si près, qu'il les voyoit de ses murailles. Xenoph.

Remontrances très-sages qu'il fait aux Generaux Atheniens.

Il en étoit à quinze stades.

122. *Quelque temps après, les Generaux Tydée, Menandre & Adimantus.*] Plutarque passe ici trois ans presque entiers, & tout ce que firent les dix Generaux qui succederent à Alcibiade. Car il passe la 25. année de la guerre du Peloponese, la 26. ou les Atheniens gagnerent la bataille des Arginuses, & la 27. presque entiere, à la fin de laquelle les Atheniens allerent à Ægos Potamos, où ils reçurent l'échec dont il parle ici. J'ai crû necessaire d'avertir de ce vuide, afin que ceux qui voudroient se faire un plan d'Histoire sur ces Vies, n'y fussent pas trompés.

vis-à-vis d'eux une Flotte ennemie accoûtumée à executer avec une entiere obeïssance les ordres du General. Il leur conseilla de changer de poste & de gagner Seste; mais les Generaux ne prirent point en bonne part ses avis, & refuserent d'y entendre; Tydée, même, plus emporté que les autres, le traitant avec plus de hauteur & plus d'insolence, lui commanda de se retirer, que ce n'étoit pas à lui à donner les ordres. Alcibiade s'en retourna donc, non sans quelque soupçon que les Atheniens étoient trahis.

Conseil très-prudent qu'il leur donna.

Les Generaux rejettent son avis, & lui ordonnent de se retirer.

Comme il s'en retournoit, & qu'il s'entretenoit avec quelques-uns de ses amis qui le reconduisoient hors du camp, il leur dit, *que si on ne l'avoit pas si mal reçu, il forceroit en peu de jours les Lacedemoniens ou de combattre, ou d'abandonner leur Flotte.* Les uns prirent ce mot pour une fanfaronnade, & pour un trait de vanité, & les autres ne trouvoient pas la chose hors de toute vrai-semblance, [124] car Alcibiade n'avoit qu'à embarquer avec lui beaucoup de Thraces, bons hommes de cheval, & bons archers, à faire une descente & à aller par terre attaquer les Lacedemoniens, ce qui auroit mis leur camp en grand desordre.

Ce qu'Alcibiade dit à ceux qui le reconduisoient hors du camp.

Quoi

123. *Qui étoient à Ægos Potamos.*] La riviere de la Chevre sur la côte de l'Hellespont, vis-à-vis de Lampsaque.

124. *Car Alcibiade n'avoit qu'à embarquer avec lui beaucoup de Thraces.*] C'est le sens de Plutarque. Les Interpretes n'avoient pas entendu le mot εἰσαγάγων. D'Ægos Potamos il ne pouvoit aller par terre attaquer les Lacedemoniens à Lampsaque, puis qu'il falloit traverser l'Hellespont, mais il pouvoit aller faire une descente, & c'est ce que Plutarque a dit.

L'évenement justifia les remontrances d'Alcibiade, & le conseil qu'il avoit donné.

La Flotte Athenienne defaite par Lysandre.

Quoi qu'il en soit, l'évenement justifia bientôt qu'il avoit parfaitement bien connu la faute que faisoient les Atheniens, car Lysandre étant tombé sur eux, lors qu'ils s'y attendoient le moins, [125] il n'y eut que huit vaisseaux qui se sauverent avec Conon, tous les autres au nombre de près de deux cens voiles furent pris & emmenés avec trois mille prisonniers, qui furent égorgés quand la Flotte victorieuse fut de retour à Lampsaque.

[126] Peu de temps après, *Lysandre se rendit* maître d'Athenes, brûla leurs vaisseaux, & abbattit les longues murailles qui joignoient la Ville au port du Pirée.

Alcibiade se retire en Bithynie.

Alcibiade, allarmé de ces grands succès des Lacedemoniens, & craignant de tomber en leur puissance, parce qu'ils étoient maîtres de la terre & de la mer, partit pour Bithynie, menant & transportant avec lui des richesses immenses, quoi qu'il en laissât dans ses forteresses beaucoup plus qu'il n'en transportoit. A son arrivée en Bithynie, les Thraces lui enleverent la meilleure partie de ses richesses, ce qui lui fit prendre la resolution de se retirer à la Cour d'Artaxerxe, [127] dans l'esperance que dès que ce Roi le connoîtroit, il ne *le* trouveroit pas moins utile à son service, *qu'il* avoit trouvé Themistocle. Outre qu'il avoit un pré-

Il fait resolution de se retirer à la Cour d'Artaxerxe.

125. *Il n'y eut que huit vaisseaux qui se sauverent.*] Et un neuvieme appellé le vaisseau *Paralus*, qui alla porter à Athenes la nouvelle de cette défaite. Conon se retira à Cypre.

126. *Peu de temps après.*] L'année suivante, c'est-à-dire, la derniere année de l'Olymp. LXXXXIII. qui fut la derniere de la guerre du Peloponese.

127. *Dans l'esperance que dès que ce Roi le connoîtroit, il* ne

prétexte plus juste & plus legitime de se jetter entre ses bras, car il n'alloit pas, comme Themistocle, solliciter le Roi, & implorer sa protection contre ses Citoyens, mais au contraire lui demander son secours contre les ennemis de sa Patrie. Ne doutant donc point que Pharnabaze ne le fît conduire sûrement à la Porte du grand Roi, il alla le trouver en Phrygie, où il lui fit la cour pendant quelque temps, & reçut de lui toutes sortes d'honneurs & de marques d'estime.

Difference de la retraite d'Alcibiade à la Cour du grand Roi, & de celle de Themistocle.

Il va trouver Pharnabaze en Phrygie, pour être conduit à la Porte du grand Roi.

Les Atheniens étoient dans la derniere desolation de voir leur puissance entierement abbattuë, mais après qu'avec l'Empire de la Grece ils eurent perdu encore la liberté, Lysandre les ayant mis sous la domination de trente Tyrans, les sages reflexions, qu'ils n'avoient pas faites pendant qu'elles pouvoient encore les sauver, leur vinrent dans l'esprit lors qu'elles leur étoient entierement inutiles, car ils ne cessoient de deplorer, & de compter l'une après l'autre toutes les fausses démarches qu'ils avoient faites, & toutes les grandes fautes où ils étoient tombés.

Abbatement des Atheniens.

Celle qui leur parut la plus grande sans comparaison, fut leur emportement contre Alcibiade, qu'ils avoient chassé sans qu'il eût aucun tort, car pour punir l'imprudence d'un Pilote, qui n'avoit perdu que quelques vaisseaux,

Leur repentir du traitement qu'ils ont fait à Alcibiade.

ne le trouveroit pas moins utile à son service qu'il avoit trouvé Themistocle.] Plutarque suit toûjours l'opinion de Thucydide, qui écrit que Themistocle arriva à la Cour du grand Roi, lors que Xerxès venoit de mourir, & que son fils Artaxerxe venoit de monter sur le Thrône : ce fut auprès d'Artaxerxe que se refugierent Themistocle & Alcibiade.

ſeaux, ils en avoient commis eux-mêmes une bien plus grande, de ſe priver du plus ſage & de plus grand de leurs Generaux.

Ils conſervent encore quelque lueur d'eſperance, & ſur quoi.

Cependant, au milieu de ces grandes tenebres, ils ne laiſſoient pas de conſerver quelque foible rayon d'eſperance, qui leur laiſſoit entrevoir que leurs affaires n'étoient pas entierement ſans reſſource pendant qu'Alcibiade vivoit. Car ſi dans ſon premier exil il n'avoit pas eu la patience de vivre en repos loin du bruit des armes, à plus forte raiſon, diſoient-ils, s'il le peut, ne ſouffrira-t-il point preſentement l'orgueil & l'inſolence de Lacedemone, & les cruautés & les injuſtices des trente Tyrans. Et ce n'étoit pas ſans quelque ſorte de raiſon que le Peuple ſe mettoit ces imaginations dans la tête, puiſque même les trente Tyrans crurent que, pour leur ſûreté, ils devoient s'informer avec grand ſoin des démarches d'Alcibiade, & avoir une très-grande attention ſur tout ce qu'il faiſoit, & ſur toutes les meſures qu'il pouvoit prendre.

Les trente Tyrans ont grand ſoin de s'informer des démarches d'Alcibiade.

Enfin Critias remontra à Lyſandre que la ruïne de la Democratie à Athenes aſſuroit veritablement l'Empire de la Grece à Lacedemone, mais que cependant, quelque accoûtumés que les Atheniens puſſent jamais être à l'Oligarchie, Alcibiade, tant qu'il vivroit, ne les laiſſeroit point en repos, juſqu'à ce qu'ils euſſent ſecoué le joug de cette dure ſervitude.

La ruïne de la Democratie à Athenes, aſſuroit à Lacedemone l'Empire de la Grece.

Ly-

128. *Les hardes qu'il y avoit jettées n'étant pas encore achevées de conſumer.*] Amiot & l'Interprete Latin ſe ſont également trompez à ce paſſage. Celui-ci traduit *inviolatus ante evaſit quam deflagrarent veſtes*, & Amiot, *& ſe jetta hors la maiſon, ſans que le feu lui fiſt aucun mal, ſi non*

Lyſandre ne ſe laiſſa point perſuader à ce diſcours jusqu'à ce qu'il eut reçu une Lettre des Ephores, qui lui ordonnoient de ſe défaire d'Alcibiade à quelque prix que ce fût, ſoit qu'ils redoutaſſent ſon activité & ſon grand courage qui le pouſſoit aux plus hardies entrepriſes, ſoit qu'ils vouluſſent faire plaiſir au Roi Agis. Il envoya donc cet ordre à Pharnabaze, & lui commanda de l'executer. Pharnabaze donna cette commiſſion à ſon frere Magée & à ſon oncle Suſamithres.

Critias veut rendre Alcibiade ſuſpect à Lyſandre.

Les Ephores envoyent à Lyſandre ordre de ſe défaire d'Alcibiade, & Lyſandre envoye cet ordre à Pharnabaze.

Alcibiade étoit alors dans une Bourgade de la Phrygie, où il vivoit avec ſa concubine appellée Timandre. Une nuit il fit ce ſonge, il lui ſembla que vêtu des habits de ſa maîtreſſe, il étoit couché dans ſon ſein, & que ſa maîtreſſe lui peignoit & lui fardoit le viſage comme à une femme; d'autres diſent qu'il vit en ſonge, que Magée lui coupa la tête, & qu'on brûla ſon corps; mais tous conviennent qu'il fit ce ſonge peu de temps avant ſa mort.

Vie infame d'Alcibiade dans un Bourg de la Phrygie.

Songe d'Alcibiade.

Ceux qu'on envoya pour le tuer, n'ayant pas le courage d'entrer où il étoit, ſe contenterent d'environner la maiſon & d'y mettre le feu. Alcibiade, ſe ſentant pris, ramaſſe tout ce qu'il peut de hardes, de tapiſſeries & de couvertures, & les preſſant enſemble, il les jetta au milieu du feu, & ſon manteau entortillé autour de ſon bras gauche, & l'épée à la main, il ſe lance au travers des flammes, & en ſort ſans aucun dommage, [128] les hardes qu'il

Ceux qu'on envoye pour le tuer n'eurent pas le courage d'entrer où il étoit, & ſe contenterent de mettre le feu à ſa maiſon.

Prudence & courage d'Alcibiade pour ſe tirer de ce peril.

non qu'il lui brûla un peu ſes habillemens. Ce n'eſt point du tout ce que Plutarque a dit, un ſage Hiſtorien pouvoit-il même relever cette circonſtance des habits d'Alcibiade un peu brûlez ? Il eſt bien queſtion d'habits. Plutarque rend raiſon de ce qu'Alcibiade, paſſant tout au travers du

qu'il y avoit jettées n'étant pas encore achevées de consumer. Sa vuë étonna & écarta les Barbares, pas un n'osa l'attendre ni en venir aux mains avec lui, mais tous, en fuyant & en reculant, l'accablerent de dards & de flêches, il tomba mort sur la place, & les Barbares s'étant retirés, Timandre alla ramasser son corps, [129] & l'ayant enveloppé & couvert des plus belles robes qu'elle eût, [130] elle lui fit des funerailles aussi magnifiques que l'état de sa fortune presente le permettoit.

Alcibiade, tombe mort, accablé de flêches que les Barbares lui tirent en fuyant.

Funerailles que lui fit sa Concubine.

On pretend que Laïs, cette celebre Courtisane qu'on appelloit la Corinthienne, étoit fille de cette Timandre, mais qu'elle avoit été faite esclave dans Hyccara, petite Ville maritime de la Sicile. Quelques Auteurs, qui conviennent de tout ce que je viens de rapporter

du feu, n'en fut point endommagé, c'est que toutes les hardes, c'est-à-dire, les tapisseries, les couvertures, qu'il y avoit jettées, n'avoient pas encore eu le temps de brûler.

129. *Et l'ayant enveloppé & couvert des plus belles robes qu'elle eût*] Voici encore une autre faute d'Amiot qui a traduit, *Timandre alla prendre le corps, qu'elle enveloppa & ensevelit des meilleurs draps qu'elle eût.* Cette faute seroit assez legere s'il ne s'agissoit que d'un mot, & je ne l'aurois pas relevée; mais il s'agit ici du rapport que cette circonstance a manifestement au songe que Plutarque vient de rapporter, & dont c'est ici l'accomplissement; si Timandre n'enveloppe que de draps le corps d'Alcibiade, le songe est nul. Mais elle l'enveloppe de ses propres robes, & voilà le songe accompli, car il songea que vêtu des habits de sa maîtresse, il étoit couché dans son sein.

130. *Elle lui fit des funerailles aussi magnifiques que l'état de sa fortune &c.*] Elle l'enterra dans le Bourg appellé Melissa. Athenée écrit qu'en passant par là il avoit vu le tombeau d'Alcibiade, sur lequel l'Empereur Adrien fit mettre la Statuë du mort d'un marbre de Paros, & ordonna qu'on y immolât un taureau toutes les années.

ter d'Alcibiade, nient ſeulement, que ni Pharnabaze, ni Lyſandre, ni les Ephores ayent été les auteurs de ſa mort. Ils écrivent qu'Alcibiade avoit corrompu une jeune femme des plus nobles maiſons du païs, qu'il l'avoit toûjours avec lui, & que les freres de cette femme, ne pouvant ſupporter cet affront, mirent le feu la nuit à ſa maiſon, & le tuerent après qu'il eut paſſé au travers des flammes, comme nous l'avons dit.





son exemple * que l'état d'orphelin est veritablement accompagné de plusieurs maux ; mais que pour devenir grand homme, & pour s'élever au dessus des autres par sa vertu, il n'est nullement un obstacle, & que c'est à tort que les ames basses l'accusent, comme si par le peu de soin qu'on a eu d'eux, il étoit cause de leur lâcheté & de leur bassesse.

Etat d'orphelin, quoiqu'accompagné de plusieurs maux, n'est pas un obstacle à la vertu.

Mais d'un autre côté aussi ce même Marcius sert de preuve à l'importante verité qu'enseignent ceux qui prétendent qu'une nature forte & genereuse, si elle vient à manquer d'éducation, produit beaucoup de mauvaises choses avec les bonnes, comme une terre vigoureuse & fertile, qui n'est pas bien cultivée dans la saison. Car sa force, sa constance & sa fermeté à ne demordre jamais de ce qu'il avoit resolu, produisirent certainement cette ardeur, cette vigueur & cette impetuosité, qui lui firent executer de si grandes choses ; mais elles nourrirent aussi en lui, une colere implacable, & une opiniâtreté invincible, qui ne cedoit jamais, & le rendirent si difficile & si mal propre à vivre & à converser avec les hommes, que ceux même qui admiroient l'impassibilité avec laquelle il resistoit aux voluptez, aux travaux & aux richesses, & qui donnoient à

Education plus necessaire à une nature forte & vigoureuse qu'à une autre, & pourquoi.

Marcius difficile & mal propre au commerce des hommes.

rail. *Quand même il échapperoit à cette cruelle guerre, la vie ne sera plus pour lui qu'un enchaînement de peines & de chagrins ; des Etrangers s'empareront de son bien, car le même jour qui fait un enfant orphelin, lui ôte tous ses amis, & le livre à tous les malheurs ensemble,*

* Ἦμαρ δ' ὀρφανικὸν παναφήλικα παῖδα τίθησι.

à ces vertus leur veritable nom, en les appellant Temperance, Justice & Force, ne pouvoient le souffrir dans le commerce de la vie, & l'évitoient comme un homme incommode, sauvage & imperieux; tant il est vrai que le plus grand fruit, que les hommes puissent tirer de la douce familiarité des Muses, c'est de dompter, d'adoucir & de polir par les lettres & par l'éducation leur naturel dur & farouche, en permettant que la Raison y produise la mediocrité, toûjours si precieuse, & qu'elle en bannisse tout ce qui est outré & excessif.

Le plus grand fruit que l'on puisse tirer du commerce des Muses.

Car la vertu consiste dans ce milieu, que Plutarque appelle du nom de *Mediocrité*.

[3] Dans ces temps-là le courage, qui éclate dans les actions de la guerre, & qu'on appelle force & valeur, étoit la partie de la vertu la plus generalement estimée à Rome, [4] & ce qui le prouve, c'est qu'on donnoit à cette espece particuliere, le nom qui embrasse tout le genre, & [5] qu'on appelloit la vaillance du nom de *Vertu*. Marcius, qui avoit encore plus d'inclination & plus de penchant pour la guerre que tous les Romains de son temps, jugeant avec raison que les armes étrangeres & artificielles ne sont pas d'un grand usage pour ceux

Vaillance designée par le nom de *vertu*.

Inclination de Marcius pour la guerre.

Armes artificielles inutiles à ceux qui n'ont pas

3. *Dans ces temps-là le courage, qui éclate dans les actions de la guerre, & qu'on appelle force & valeur, étoit la partie de la vertu.*] Plutarque parle ici comme certains Philosophes, qui divisoient la Vertu & la partageoient en plusieurs parties dissemblables, quoi que selon le sentiment des Philosophes les plus sages elle ne soit point divisible, & que chacune de ses parties soit la vertu entiere & parfaite. Cette matiere a été traitée au long dans les argumens que j'ai mis à la tête de deux Dialogues de Platon, du Laches & du Protagoras.

4. *Et ce qui le prouve.*] J'ai suivi ici la leçon d'un Manuscrit, où au lieu de καὶ ἐμαρτυρεῖτο, on lit ὁ καὶ μαρ-

τυ-

ceux qui n'ont pas eu ſoin d'exercer & de preparer celles qui leur ſont propres & naturelles, puiſqu'elles ſont nées avec eux, il forma & dreſſa ſi bien ſon corps à toutes ſortes d'exercices & de combats de Lice, qu'il couroit avec une extrême viteſſe, luttoit avec une vigueur & une force qu'on ne pouvoit ſoûtenir; & quand il en venoit aux priſes dans les veritables combats, il étoit toûjours invincible. Ses camarades, qui dans les exercices publics lui disputoient le prix du courage, & de la vertu, ne manquoient jamais d'imputer leur défaite à ſa force inſurmontable, qui ne ſuccomboit ſous aucun travail.

Son ſoin des armes naturelles.

[6] Il fit ſa premiere campagne encore fort jeune, lors que Tarquin le Superbe chaſſé du thrône, reduit à l'extremité après pluſieurs batailles perduës, & jouant, pour ainſi dire, de ſon reſte, revenoit à la tête de pluſieurs Peuples du Latium, & de toute l'Italie, qui faiſoient un dernier effort pour le rétablir dans Rome, moins dans le deſſein de le ſervir, que dans la vuë de s'oppoſer à l'accroiſſement des Romains, qui les rempliſſoit de crainte & d'envie. [7] Dans la bataille, qui fut disputée avec

Premiere campagne de Marcius.

ἐγυμνοῖ τὸ, &c.

5. *Qu'on appelloit la vaillance du nom de vertu.*] Celà n'étoit pas particulier aux Romains, puis que parmi les Grecs ἀρετὴ qui ſignifie *vertu*, a auſſi été pris pour vaillance.

6. *Il fit ſa premiere campagne encore fort jeune.*] C'étoit la premiere année de l'Olympiade LXXI. l'an de Rome 258. 493 ans avant N. S.

7. *Dans la bataille qui fut disputée avec beaucoup d'opiniâtreté.*] Il parle de la bataille qui fut donnée près du lac Regillus, Tite-Live II. & Denys d'Halicarnaſſe VI.

vec beaucoup d'opiniâtreté, [8] & où la Fortune changea souvent de parti, Marcius combattant avec une valeur étonnante sous les yeux du Dictateur, vit un Romain porté par terre, il courut à son secours, le couvrit de sa personne, arrêta l'ennemi qui alloit l'achever, & le tua sur la place. Après la victoire, le General le couronna des premiers d'une Couronne de chêne; car c'est la coûtume des Romains d'honorer de cette couronne celui qui a sauvé à la guerre un Citoyen, [9] soit qu'on ait voulu par là faire honneur au chêne, à cause des Arcadiens, qui ont été appellés *mangeurs de gland* par l'Oracle d'Apollon, soit parce que le chêne étant un arbre fort commun, les Generaux d'Armée trouvent par-tout de quoi recompenser la valeur; soit enfin qu'on ait trouvé qu'il n'y avoit pas de couronne plus convenable à celui [10] qui avoit sauvé la vie à un Citoyen qu'une couronne de chê-

A. Posthumius.

Marcius sauve la vie à un Romain.

C'est la Couronne qu'ils appelloient Civique.

[9] Cet Oracle est rapporté par Herodote, Liv. 1.

8. *Et où la Fortune changea souvent de parti.*] Denys d'Halicarnasse, qui a admirablement décrit ce combat, dit, ἐγένοντο δὲ ποικίλαι καὶ ἀγχίστροφοι περὶ αὐτοὺς αἱ τοῦ ἀγῶνος τύχαι. *La fortune de cè combat fut très diverse, & changea souvent de parti.*

9. *Soit qu'on ait voulu par là faire honneur au chêne.*] Plutarque s'amuse à rechercher ici les raisons qui ont fait choisir le chêne pour couronner ceux qui avoient sauvé la vie à un Citoyen, & il en rapporte quatre. La troisiéme me paroît la plus vrai-semblable, & c'est celle que Pline semble allouër. On pourroit dire aussi que comme le chêne est l'arbre qui vit le plus long-temps, on voulut marquer par le choix de cette Couronne, que la gloire d'avoir sauvé un Citoyen, étoit plus durable que celle qui venoit de toute autre action. Cette Couronne procuroit de grands privileges; celui qui en étoit honoré avoit droit de la porter toujours; Quand il entroit aux Jeux publics, le Senat se levoit pour lui faire honneur;

Il

chêne qui est consacrée à Jupiter, Patron & conservateur des Villes. D'ailleurs le chêne est le plus fertile de tous les arbres sauvages, & parmi les arbres francs, il n'y en a point de si fort & de si robuste. Les premiers hommes en tiroient leur pain & leur boisson, c'est-à-dire, le gland & le miel, & il leur fournissoit aussi pour viande la plûpart des bêtes & des oiseaux, en leur donnant le gui de chêne dont on fait la glû si utile pour la chasse. [11] On dit que les deux Jumeaux Castor & Pollux se trouverent à cette bataille, & que d'abord après le combat, on les vit à Rome au milieu de la place sur leurs chevaux tout en sueur, annoncer cette victoire, dans le même endroit où ils ont encore aujourd'hui un Temple près de la fontaine. C'est pourquoi ce jour si glorieux par ce grand succès, [12] & qui est le quinze de Juillet, qu'ils appellent les Ides, fut consacré à ces deux freres.

Utilité du chêne.

Cette fontaine étoit près du Temple de Vesta, & elle leur étoit consacrée.

Il

Il avoit sa place près des Senateurs, & son pere & son ayeul paternel jouïssoient de toutes sortes d'immunitez comme lui-même. Voilà une politique bien sage & bien utile à l'Etat.

10. *Qui avoit sauvé la vie à un Citoyen.*] Il est visible qu'il y a au texte une faute de Copiste, au lieu de πολλῶ τῶ, il faut corriger πολίτῃ, comme dans un Manuscrit.

11. *On dit que les deux jumeaux Castor & Pollux se trouverent à cette bataille.*] Denys d'Halicarnasse debite cette Fable avec beaucoup de simplicité, & il étoit aussi persuadé de ce miracle, que s'il l'avoit vû de ses propres yeux. Tite-Live, quoi que d'ailleurs assez credule, n'en a pas dit un mot; il s'est contenté d'écrire que dans le combat le Dictateur Posthumius voua un Temple à Castor & à Pollux.

12. *Et qui est le quinze de Juillet, qu'ils appellent les Ides.*] Ce quinze de Juillet tomboit alors par le desordre du Calendrier au 24. de notre mois d'Octobre.

Où il défit les Lacedemoniens, & tua leur Roi Cleombrotus. tres; mais pour lui, il eut la joye de les voir survivre l'un & l'autre à ce grand exploit, & se réjouïr & le feliciter de sa gloire; au lieu que Marcius orphelin, se croyant *obligé* de payer comme par surcroît à sa mere tous les plaisirs qu'il devoit à son pere s'il eût vécu, n'étoit jamais content, quelques honneurs qu'il rendît à Volumnia, & quelques plaisirs qu'il lui fît. Elle le pria & le pressa de se marier, il se maria, & même après avoir eu des enfans de son mariage, il demeura toûjours avec elle dans la même maison.

Beau sentiment de Marcius.

Comme il avoit déja acquis beaucoup de reputation & d'autorité dans la Ville par sa vertu, le Senat, qui avoit pris la protection des Nobles, étoit en guerre & en dissension avec le Peuple, qui se trouvoit fort maltraité par les usuriers; car ceux qui avoient peu de bien, le voyoient saisir & vendre à l'encan, & ceux qui n'avoient rien, étoient emmenez eux-mêmes prisonniers, quoi qu'ils montrassent les cicatrices des blessures qu'ils avoient reçuës en combattant vaillamment pour la Patrie dans toutes les guerres où ils s'étoient trouvés, & en dernier lieu dans celle qu'on avoit euë contre les Sabins, à laquelle ils s'étoient engagez sous la promesse que les riches leur avoient faite de les traiter avec plus de douceur, & sous l'autorité même du Senat, qui avoit voulu que le Dictateur Manius Valerius fût le garant de cette promesse; mais voyant qu'après avoir bien payé de leur personne à cette bataille, & avoir vaincu les ennemis, ils n'en étoient pas plus soulagés, que les usuriers les traitoient avec plus de rigueur, & que le Senat, faisant semblant de ne se pas souvenir de se

Cruauté des usuriers.

Valerius Publicola, la derniere année de l'Olympiade LXXI.

ses promesses, les laissoit traîner en prison par leurs creanciers, qui les retenoient pour gages de leurs dettes, alors ils remplirent la Ville de trouble & de sedition.

Sedition dans Rome, à cause des usuriers.

Les ennemis, avertis de ce desordre, se jetterent sur les terres de Rome, & y porterent le fer & le feu. Les Consuls eurent beau faire appeller à son de trompe ceux qui étoient en âge de porter les armes, afin qu'ils vinssent s'enroller, personne n'obéït à cette semonce. Là les Magistrats furent encore partagés; les uns étoient d'avis qu'il falloit ceder en quelque façon aux pauvres, & relâcher un peu de la rigueur du droit; Les autres soûtenoient tout le contraire, & du nombre de ces derniers étoit Marcius, non qu'il estimât que l'argent fût ce qu'il y avoit de plus considerable dans cette affaire, mais c'est qu'il regardoit cette audace & cette insolence du Peuple, comme un essai qu'il faisoit de ses forces pour renverser enfin les Loix; c'est pourquoi il leur disoit que *s'ils étoient sages, ils arrêteroient au plûtôt cette fureur effrenée, & étoufferoient de bonne heure une étincelle, qui alloit causer un furieux embrasement.*

Raisons qui portoient Marcius à s'opposer au relâchement qu'on proposoit en faveur des pauvres.

Le Senat s'assembla plusieurs fois en très-peu de temps sans pouvoir rien conclurre; les pauvres s'atroupent tout d'un coup, s'exhortent les uns les autres, quittent la Ville, & se retirent sur le mont sacré, qui est sur le bord de la riviere d'Anio, sans faire aucune autre sedition ou violence, que d'aller criant par toutes les ruës, *qu'il y avoit déja long-temps que les riches les avoient chassez de leurs maisons; que par toute l'Italie ils trouveroient l'air, l'eau & la sepulture, & qu'ils n'en avoient pas*

Le Peuple se retire sur le Mont sacré

Plaintes du Peuple.

davantage à Rome, à moins qu'on ne leur comptât pour un avantage les blessures qu'ils recevoient, & la mort à laquelle ils s'exposoient en combattant tous les jours pour les riches.

Le Senat députe dix Senateurs au Peuple.

Le Senat, craignant les suites de cette émotion, leur deputa dix vieux Senateurs, les plus doux & les plus populaires. [16] Celui qui porta la parole, fut Menenius Agrippa, qui après avoir bien conjuré le Peuple, & lui avoir parlé avec beaucoup de liberté pour le Senat, finit son discours par cette image celebre, dont il fit une espece d'Apologue, car il dit,

Apologue celebre dont Menenius se servit pour appaiser la sedition.

qu'un jour tous les membres du corps humain se mutinerent contre le ventre, se plaignant de ce que seul, assis au milieu d'eux, il demeuroit là oisif, sans rien contribuer de sa part au service, pendant qu'ils avoient toute la fatigue & toute la peine de fournir à ses appetits. Mais le ventre ne fit que rire de leur sottise, de ne pas savoir qu'il reçoit seul toute la nourriture, & qu'après l'avoir bien preparée, il la renvoye & la distribue aux autres parties, qui mourroient de faim sans lui. Et pour leur

Utilité du Senat.

en faire l'application, Menenius ajoûta, *Ro-*

mains

16. *Celui qui porta la parole fut Menenius Agrippa.*] Menenius ne porta pas la parole, il ne parla qu'après que deux des Deputez, M. Valerius & T. Largius, eurent parlé, & que les Chefs de la sedition, Brutus & Sicinnius, leur eurent répondu. Mais comme ce fut le discours de Menenius qui fit tout l'effet, & qui appaisa la sedition, Plutarque lui en fait tout l'honneur, en disant, *qu'il porta la parole.*

17. *Junius Brutus.*] C'étoit un homme très-turbulent & très-seditieux; il avoit de l'esprit & s'exprimoit facilement. Son veritable nom étoit *Lucius Junius*, & comme celui qui avoit chassé les Tarquins s'appelloit L. Junius Brutus, ce mutin, pour rendre son nom entierement conforme à celui de ce Liberateur de la Patrie, ajoûta

Brutus

mains, il en est de même du Senat par rapport à vous, c'est lui qui prepare, qui digere toutes les deliberations & toutes les affaires qui regardent l'œconomie publique, & qui entretient tout le corps de l'Etat, en vous envoyant & vous distribuant ce qui vous est utile & necessaire.

Ce discours les ramena après qu'ils eurent demandé & obtenu du Senat qu'on éliroit de leur corps cinq hommes qui auroient pouvoir & autorité de proteger & de défendre les oppressez, & qu'on appelleroit *Tribuns du Peuple*. Les premiers qu'on élut, furent les Chefs mêmes de la revolte, [17] Junius Brutus, & Sicinnius Bellutus. L'union étant rétablie dans la Ville par ce moyen, le Peuple s'offrit d'abord à reprendre les armes & à suivre les Consuls à la guerre, avec toutes les marques d'une franche & bonne volonté.

Tribuns du Peuple créez.

Marcius, qui n'étoit pas content de ce que le Peuple empietoit ainsi sur les Nobles, & qui voyoit la plûpart des Patriciens dans les mêmes sentimens, [18] ne laissa pas de les exhorter à témoigner autant de zele & d'ardeur que

Brutus à son ancien nom, ce qui lui attira d'abord beaucoup de plaisanteries & de brocards.

18. *Ne laissa pas de les exhorter à témoigner autant de zele & d'ardeur.*] Cette circonstance ne s'accorde pas trop bien avec la grande jeunesse de Coriolan; car il n'y avoit alors que trois ans qu'il avoit fait sa premiere campagne. Quelle apparence donc qu'un homme de cet âge exhortât les Patriciens? ni Denys d'Halicarnasse, ni Tite-Live ne font aucune mention de lui dans tout le temps de la sedition du Peuple; & quand il est question du siege de Corioles, Tite-Live dit, *erat tum in Castris inter primores juvenum C. Marcius adolescens & consilio & manu promptus.* La seule chose qui puisse autoriser Plutarque, c'est que Coriolan pouvoit être parmi les jeunes gens qui

que le Peuple pour la défense de la Patrie, & à faire voir qu'ils étoient moins au dessus de lui par leurs richesses & par leur puissance, que par leur vertu.

En ce temps-là la ville la plus considerable, & comme la capitale des Volsques, avec lesquels on avoit la guerre, c'étoit Corioles. Le Consul Cominius ayant assiegé cette place, toute la Nation des Volsques, allarmée, s'assemble, & se met en marche pour la secourir & pour combattre les Romains sous ses murailles, en les attaquant & en les enveloppant des deux côtés. Le Consul Cominius partage ses troupes, avec la moitié il va s'opposer au secours, & laisse l'autre moitié dans le camp continuer le siege, sous le Lieutenant Titus Lartius, un des meilleurs & des plus braves Officiers qui fussent dans l'Armée. Ceux de Corioles, méprisant le petit nombre qui étoit resté contre eux, font une sortie, & fondant de tous côtés avec fureur sur les Romains, les renversent d'abord, & les poussent jusques dans leurs retranchemens. Là Marcius accourt avec une petite troupe, tue tous ceux qui osent lui faire tête, arrête les autres, & rappelle les Romains à haute voix. Car il étoit tel que le vieux Caton demandoit un homme de guerre, non seulement dangereux pour les coups de main, mais d'un regard si affreux, & d'un ton de voix si épouvantable, que les ennemis ne pouvoient les soûtenir. La plûpart des Romains s'étant ralliés autour de lui, les

Le Consul Cominius assiege Corioles capitale des Volsques.

Les assieges d'un côté par une sortie, & l'Armée des Volsques de l'autre.

L'homme de guerre que demandoit le vieux Caton.

s'étoient d'abord opposez au Senat, & qui changerent ensuite d'avis, comme Denys d'Halicarnasse le rapporte, Liv. VI.

les ennemis, effrayés, prennent la fuite; Marcius, qui n'étoit pas encore satisfait de cet avantage, les poursuit, & les mene battant jusqu'à leurs portes. Là, voyant qu'une grêle de traits, qu'on tiroit de dessus les murailles, empêchoit les Romains de pousser leur pointe, & qu'il n'y en avoit pas un qui osât seulement concevoir la pensée d'entrer pêle mêle avec les fuyards dans une ville pleine d'ennemis, il les arrête, les exhorte & les encourage par son exemple, leur criant, *que la Fortune ouvroit bien plus la porte à ceux qui poursuivoient, qu'à ceux qui étoient poursuivis.* Malgré ces exhortations, peu de gens s'empressent à le suivre; mais lui se lançant au travers des ennemis, & s'ouvrant un chemin, il entre parmi la foule, sans que personne ose s'opposer à ses efforts, ni tourner seulement la tête.

Marcius met les ennemis en fuite.

Mot de Marcius.

Marcius entre pêle mêle dans la ville avec les fuyards, quoi que peu accompagné.

Quand il fut dans la Ville, voyant qu'il n'y avoit que fort peu de ses gens qui fussent entrez avec lui pour le seconder, & qu'ils étoient mêlés & confondus avec les ennemis, là ramassant toutes ses forces, il fit des exploits incroyables avec une ardeur, une agilité & une grandeur de courage, qu'on ne sauroit assez louer, renversa tout ce qu'il trouva sur son passage, poussa les uns jusqu'aux extremités de la ville, força les autres à mettre bas les armes, & donna par là le temps à Lartius d'entrer avec tous les Romains.

Grands exploits de Marcius dans Corioles.

La ville prise de cette maniere, la plûpart des troupes courent au pillage. Marcius irrité, va par-tout criant, *que c'étoit une chose bien honteuse & bien indigne, que pendant que le Consul avec les Romains, qui l'avoient suivi, étoit peut-être encore engagé au combat, ils ne son-*

Discours de Marcius pour arrêter ses Soldats, qui couroient au pillage.

Ce n'est point aux vainqueurs à être las.

se retirer au camp; mais il leur dit, *que ce n'étoit point aux vainqueurs à être las*, & se montra des plus ardents à la poursuite. Toute l'Armée des Volsques fut défaite, il y eut beaucoup de morts & grand nombre de prisonniers.

Le Consul fait l'éloge de Marcius.

Le lendemain Marcius s'étant rendu auprès du Consul, toutes les troupes assemblées, le Consul monta sur un Tribunal, & après avoir rendu aux Dieux les graces qui leur étoient dûës pour une si grande victoire, il s'adresse à Marcius, fait son éloge où il éleve merveilleusement les grandes actions qu'il lui avoit vû faire dans le combat, & celles qu'il avoit apprises par le rapport de Lartius, &

Les dons qu'il lui fait. Et autant d'argent qu'il en pourroit porter.

lui donnant ensuite les premices de tout le butin, il lui ordonne de choisir sur tous les biens, sur les chevaux, & sur les prisonniers, & de prendre la dixme de tout avant que l'on fît le partage aux troupes, & par dessus, pour marques qu'il avoit remporté le prix de la valeur, il lui donne pour lui le plus beau cheval de bataille magnifiquement harnaché.

Marcius ne veut recevoir qu'un cheval, & refuse tous les autres presens.

Toute l'Armée applaudit à ces liberalités; mais Marcius s'avançant dit, *qu'il recevoit avec joye le cheval dont il l'honoroit, & que les louanges de son General lui étoient extremement agreables, mais qu'il refusoit tous les autres presens, qu'il regardoit plûtôt comme une paye, que comme une marque d'honneur, & qu'il étoit content de partager également avec toute*

Generosité heroïque de Marcius pour un ami, & un hôte qu'il avoit parmi les prisonniers.

l'Armée. Je vous demande pourtant, ajoûta-t-il, *une grace par dessus les autres, & je vous conjure de ne pas me la refuser. J'ai parmi les Volf-*

20. *A moins que la grande & belle action qu'il vient de fai-*

Volsques un ami, qui est aussi mon hôte, homme de bien & d'honneur; il est du nombre des prisonniers, & au lieu qu'auparavant il étoit heureux & riche, il se trouve presentement dans une dure servitude entre les mains de ses ennemis. De tous les maux qui l'accablent, souffrez que je le soulage d'un seul, & que je l'empêche d'être vendu comme esclave.

Ces paroles de Marcius furent suivies des acclamations de toutes les troupes, & il y en eut bien plus qui admirerent la force, qui le faisoit triompher des richesses, que la valeur avec laquelle il domptoit ses ennemis. Ceux même en qui les honneurs excessifs, qu'on lui rendoit, avoient excité quelque jalousie, avouerent qu'il étoit d'autant plus digne de ces grands presens, qu'il les refusoit avec plus de modestie, & préfererent, sans comparaison, la vertu, qui lui faisoit refuser de si grands biens, à celle qui l'en avoit rendu digne; car de se bien servir des richesses, cela est beaucoup plus beau, que de se bien servir des armes, & de ne pas les desirer, cela est encore infiniment plus beau & plus heroïque que de s'en bien servir.

Vertu qui fait mépriser les richesses preferable à celle qui les fait meriter.

Beau sentiment de Plutarque.

Quand le bruit & les cris des troupes furent appaisés, Cominius prenant la parole, leur dit, *Mes compagnons, vous ne sauriez pas contraindre Marcius à recevoir ces presens, qu'il ne veut point, & qu'il s'opiniâtre à refuser. Donnons-lui donc la seule recompense, qu'il n'est pas en son pouvoir de rejetter, & hâtons-nous d'ordonner que desormais il sera appellé Coriolan,* [20] *à moins que la grande & belle*

Discours que le Consul Cominius fait à ses troupes.

Surnom de Coriolan donné à Marcius.

[20] *faire ne nous ait prévenus, & ne lui ait deja donné ce nom.*]

Car

te recherche convient mieux à d'autres Traités.

Les suborneurs du Peuple renouvellent la sedition.

La guerre finie, les Suborneurs du Peuple ralumerent la sedition, sans avoir aucun nouveau sujet de plainte; mais ils prirent pour prétexte de s'élever contre les Patriciens, les maux, qui n'étoient que la suite de leurs premieres dissensions & de leurs premiers desordres; [22] car la plûpart des terres avoient été abandonnées & laissées en friche, [23] & les guerres avoient empêché que l'on ne fît venir du bled d'ailleurs; de sorte que la cherté étoit fort grande. Les Chefs du Peuple voyant donc qu'il n'y avoit point de bled dans les marchez, & que quand même il y en auroit, le Peuple n'avoit point d'argent pour en acheter, ils commencerent à semer de faux bruits, & à répandre des calomnies contre les riches, comme s'ils leur avoient suscité la famine pour satisfaire leur ancienne inimitié.

Arrivée des Ambassadeurs de Velitres, Ville des Volsques, qui donnoient leur ville aux Romains.

Sur ces entrefaites arriverent des Ambassadeurs du Peuple de Velitres, qui donnoient entierement leur Ville aux Romains, & qui les supplioient d'y envoyer une Colonie, parce qu'une maladie contagieuse y avoit causé une si grande mortalité, & fait un si grand ravage, qu'il y restoit à peine la dixieme partie de

22. *Car la plûpart des terres avoient été abandonnées & laissées en friche.*] Denys d'Halicarnasse remarque que le Peuple s'étoit retiré sur le Mont-sacré d'abord après l'équinoxe d'Automne, un peu avant le temps des semences. Les Laboureurs & les Fermiers suivirent, les uns le parti des riches, & les autres celui des pauvres, de sorte que la campagne demeura deserte; & quand tout fut appaisé, ce qui n'arriva que vers le solstice d'Hyver, on ne put reparer le temps perdu; car outre qu'on n'avoit pas

de ses habitans. Les plus sages jugerent que cette pressante necessité de Velitres étoit arrivée fort à propos pour Rome, qui, à cause de la grande disette, avoit un extrême besoin d'être soulagée & déchargée d'une partie de ses Citoyens; par ce moyen ils esperoient de dissiper la sedition, en purgeant la Ville de tout ce qu'il y avoit de plus turbulent & de plus seditieux, comme d'autant de mauvaises humeurs qui causoient la maladie. Les Consuls ayant fait les rolles de ceux qui devoient composer la Colonie, leur ordonnerent de partir, & enrollerent les autres pour la guerre contre les Volsques, esperant, non seulement que par là ils leur ôteroient le loisir de continuer ces guerres civiles, mais encore que les pauvres & les riches, le Peuple & les Patriciens, se trouvant tous ensemble sous les armes dans un même camp, & exposés aux mêmes perils, se reconcilieroient d'eux-mêmes, & vivroient plus paisiblement qu'ils n'avoient fait.

Les Consuls Geganius & Minucius, la seconde année de l'Olymp. LXXII. Ils font les rolles de ceux qui doivent composer la colonie de Velitres.

Mais Sicinnius & Brutus, qui excitoient le Peuple par leurs Harangues, s'opposerent à l'un & à l'autre de ces desseins, en criant que les Consuls couvroient la plus inhumaine de toutes les cruautés sous le doux nom de Colonie, & précipitoient les pauvres dans le dernier

Sicinnius & Brutus s'opposent aux desseins des Consuls.

Ce qu'ils disent pour leurs raisons.

pas fait provision de bled pour semer, les chevaux de labour étoient morts, & les esclaves en fuite.

23. *Et les guerres avoient empêché qu'on ne fit venir du bled d'ailleurs.*] On envoya chez les Volsques, à Cumes & en Sicile. Mais les Volsques reçurent mal les Envoyez, Aristodeme retint le bled qu'on avoit acheté à Cumes, & ceux qui allerent en Sicile essuyerent beaucoup de tempêtes, & ne purent amener de fort longtemps des convois.

nier de tous les malheurs, en les envoyant dans une Ville infectée & toute pleine de corps morts, qui n'étoient point enterrés, [24] & en les exposant à la fureur d'un Demon étranger & barbare, & qu'ensuite, comme s'ils n'étoient pas contens de faire perir une partie des Citoyens par la faim, & d'en donner une autre partie en proye à la peste, ils excitoient encore volontairement une horrible guerre, afin qu'aucun fleau ne manquât à la Ville, parce qu'elle s'étoit lassée de se voir asservie aux riches.

Le Peuple, abbreuvé de ces discours, ne répondoit point à l'ordre des Consuls, qui faisoient l'enrollement, & étoit entierement degoûté de la nouvelle Colonie. Le Senat ne sachant que faire dans cette conjoncture, Coriolan, qui étoit déja fier de sa reputation, qui avoit l'esprit fort élevé, & qui se voyoit respecté & honoré des principaux de Rome, parut pour s'opposer à ces Orateurs mutins & seditieux.

Coriolan s'oppose à ces Orateurs mutins, & fait partir la Colonie.

On fit donc partir la Colonie, [25] en établissant de grosses peines contre ceux qui desobéiroient au sort qui les avoit nommés. Mais la levée des gens de guerre ne pouvant être faire

24. *Et en les exposant à la fureur d'un Demon étranger & barbare.*] C'est-à-dire, à la peste que les Payens regardoient comme un Dieu exterminateur. Dans le premier intermede de l'Oedipe de Sophocle, le Chœur prie Minerve *d'éloigner ce Dieu exterminateur, qui sans bouclier & sans épée remplit Thebes de monceaux de morts*, & il l'appelle *Mars*, à cause de ses ravages. Ici ces Tribuns l'appellent un *Demon Etranger*, parce que la peste est très-opposée à la nature qu'elle détruit.

25. *En établissant de grosses peines contre ceux.*] Car par un Decret du Senat on choisit au sort ceux qui devoient com-

faite en aucune maniere, le Peuple refusant de prêter serment, [26] Coriolan assembla ses clients & quelques volontaires à qui il persuada de le suivre, & alla fourrager les terres d'Antium, où ayant trouvé quantité de bled, de bétail & d'esclaves, il ne se reserva rien pour lui, & ramena à Rome ses troupes chargées de butin, & qui suffisoient à peine à conduire leur proye. Les autres, voyant revenir leurs camarades si riches, commencerent à se repentir, & pleins d'envie, ils regardoient Coriolan de mauvais œil & ne pouvoient souffrir sa gloire & sa puissance, dont l'augmentation leur paroissoit comme la diminution & l'entier anéantissement de la leur.

Moyen que Coriolan imagine pour porter les mutins à s'enroler pour la guerre.

[27] Peu de temps après, Coriolan demanda le Consulat; la plûpart se laissoient déja flechir à ses prieres, & le Peuple avoit quelque sorte de honte de refuser un homme, qui étoit au dessus des autres par sa naissance & par sa vertu, & de le deshonorer si publiquement, sur tout après tous les grands services qu'ils en avoient reçus; Car c'étoit la coûtume que ceux qui briguoient les Charges, allassent sur la place faire la cour aux Citoyens, & leur demander leur protection & leur faveur, en se

Coriolan demande le Consulat.

Candidats en robe sans tunique, & sans ceinture.

composer la Colonie, & on établit de grosses peines contre ceux qui refuseroient d'obéir.

26. *Coriolan assembla ses clients & quelques volontaires.*] Quelques Patriciens s'offrirent volontairement pour aller à cette guerre. Ces Patriciens furent suivis de leurs Clients, auxquels se joignirent quelques-uns du Peuple, & Coriolan avec ses Clients & ses amis se mit à leur tête, Denys d'Hal. liv. VII.

27. *Peu de temps après.*] L'année suivante, qui étoit la troisieme de l'Olymp. LXXII. 488. ans avant l'Ere Chrétienne.

se présentant à eux en robe sans tunique ; soit que cet habit fort humble, leur parût conforme à l'état de suppliant, ou que ceux qui avoient été blessez à la guerre, cherchassent à faire paroître les cicatrices de leurs blessures, comme les marques sensibles de leurs services & de leur valeur. Car ce n'étoit point par aucune crainte, ni par aucun soupçon qu'on eût que le Peuple pourroit se laisser gagner & corrompre par argent, qu'on voulut que les Candidats parussent devant les Citoyens, & qu'ils fissent leurs sollicitations sans ceinture ; ce ne fut que long-temps après & fort tard que ces ventes & ces achats s'introduisirent, & que l'argent fut compté parmi les suffrages dans les élections des Magistrats. De-là cette corruption se glissa dans tous les Tribunaux & dans les Armées, & précipita la Ville dans le Gouvernement Monarchique, en rendant les armes même esclaves des richesses. Et ce n'est pas sans raison que quelqu'un a dit, *que le premier, qui ruina la République, fut celui qui le premier donna des festins au Peuple, & leur fit des distributions de deniers.* Mais ce mal n'éclatta pas tout d'un coup à Rome, & il ne s'y glissa que secrettement & peu à peu. Car nous ne savons pas qui fut le premier qui y corrompit par argent

Ce ne fut que fort tard que l'argent fut compté à Rome parmi les suffrages.

Quand les armes sont esclaves des richesses, le Gouvernement Monarchique se glisse dans les Republiques.

28. *Pendant dix-sept ans qu'il avoit fait la guerre sans discontinuer.*] Je ne sai pas quels Auteurs Plutarque suit ici ; mais selon Denys d'Halicarnasse, le plus exact de tous les Historiens sur tout ce qui regarde les années, il n'y a que six ans entre la premiere campagne de Coriolan & la demande qu'il fait du Consulat ; car il commença à porter les armes l'an de Rome 258. & il brigua cette charge l'an 263.

gent le Peuple ou les Juges ; nous savons seulement qu'à Athenes celui qui donna l'exemple de cette corruption, & qui employa le premier l'argent pour gagner ses Juges, ce fut Anytus fils d'Anthemion, accusé d'avoir livré le Fort de Pyle aux ennemis sur la fin de la guerre du Peloponese, & dans ce temps-là encore, l'âge d'Or avoit son Thrône dans la place publique de Rome, où il regnoit dans toute sa pureté.

Il en est parlé dans la Vie d'Alcibiade.

L'âge d'Or regnoit encore à Rome 263 ans après sa fondation.

Coriolan donc montrant plusieurs blessures, qu'il avoit reçues dans plusieurs batailles où il s'étoit trouvé [28] pendant dix-sept ans qu'il avoit fait la guerre sans discontinuer, & où il avoit toûjours remporté la victoire, le Peuple touché de respect pour une vertu si éclatante avoit honte de le refuser, & ils s'étoient donné parole les uns aux autres, qu'ils l'éliroient Consul. Le jour de l'élection venu, Coriolan avec un superbe appareil se rendit à la place, conduit par tout le Senat, & environné de tous les Patriciens, qui n'avoient jamais fait paroître tant d'empressement & de zele. [29] Cet éclat & cette grande faveur, changerent tout d'un coup l'esprit du Peuple, & le firent passer de la bienveillance à la haine & à l'envie. A ces deux passions se joignit encore la crainte que s'ils mettoient la souveraine

Ce qui porta le Peuple à refuser le Consulat à Coriolan.

29. *Cet éclat & cette grande faveur changerent tout d'un coup l'esprit du Peuple.*] Exemple bien remarquable de l'effet que produit sur l'esprit du Peuple le trop grand éclat, & une faveur trop marquée pour un homme qui veut s'élever, & qui s'est rendu même le plus considerable par ses services. L'Histoire fournit beaucoup d'exemples de cette verité.

raine puissance entre les mains d'un homme si porté pour la Noblesse, & qui avoit tant de credit & d'autorité parmi les Patriciens, il n'assujettît entierement le Peuple, & ne lui ôtât toute sa liberté; poussez par ces considerations, ils refuserent Coriolan.

En abolissant la charge de Tribun du Peuple.

Dès qu'on eut nommé d'autres Consuls, le Senat en fut fort indigné, se croyant plus outragé que Coriolan même. Et pour lui, il ne supporta nullement cet affront avec moderation, ni avec douceur, accoûtumé qu'il étoit à s'abandonner à cette partie de l'ame où resident la colere & l'opiniâtreté, & qu'il regardoit comme la source de la magnanimité & du courage; car il n'avoit point en lui cet heureux temperament de gravité, de douceur & de patience, qui fait la plus grande partie des vertus politiques, & qui est le fruit de l'éducation & de la Raison, & il ignoroit qu'un homme, qui veut se mêler du gouvernement, & converser avec les hommes, doit éviter sur toutes choses l'opiniâtreté, qui, comme dit Platon, est toûjours la compagne de la solitude, & être particulierement devoué à la patience, quoi qu'elle paroisse si ridicule & si méprisable à ceux qui n'en jugent pas sainement.

On nomma M. Minutius & A. Sempronius.

Emportement de Coriolan pour ce refus.

Quel temperament contribue le plus aux vertus politiques.

Belle leçon que Plutarque donne aux hommes d'Etat.

L'opiniâtreté sur tout à fuir pour un homme d'Etat.

Patience vertu la plus necessaire dans le commerce des hommes.

Coriolan étant donc homme sans deguisement, entier & inflexible, qui croyoit que tout surmonter, c'étoit absolument le partage de la fermeté & de la force, & qui ne voyoit pas que c'est le plus souvent celui de la foiblesse, & de la molesse, qui de la partie malade de l'ame, font sortir la colere, comme une enflure, *qu'elles ne sauroient dissiper*, se retira chez lui tout troublé & plein de ressentiment

Vouloir tout emporter, vient plus de foiblesse que de force. Belle reflexion de Plutarque.

Coriolan se retire chez lui tout furieux.

ment contre le Peuple. Tout ce qu'il y avoit de jeunes Patriciens les plus fiers de leur Noblesse & les plus hardis, qui l'avoient toûjours parfaitement honoré, & qui s'étoient entierement attachés à lui, redoublerent par malheur en cette rencontre les témoignages de leur devouëment & de leur affection, & enflammerent encore plus sa colere par la part qu'ils prirent à son ressentiment & à sa douleur. Car c'étoit leur Capitaine & leur Maître, qui avec beaucoup de simplicité les dressoit au métier de la guerre dans les Armées, & qui en allumant entr'eux une ambition de vertu sans envie, leur enseignoit quelle étoit la gloire qu'ils devoient tirer de leurs belles actions.

L'affection que les jeunes Patriciens lui témoignent, enflamme encore davantage son ressentiment.

Coriolan dressoit les Patriciens au metier de la guerre, & leur enseignoit la veritable gloire.

Sur ces entrefaites, il arriva à Rome une grande quantité de bled, partie acheté en Italie & en Sicile, & partie envoyé en don par Gelon, Tyran de Syracuse. La plûpart commencerent alors à concevoir de grandes esperances que la Ville alloit être soulagée de sa disette & delivrée de ses dissensions. Et le Senat s'étant assemblé le jour même, le Peuple environna le Palais, attendant l'effet des resolutions qui y seroient prises, & esperant que le bled, qu'on avoit acheté, seroit vendu à un prix raisonnable, & que celui que Gelon avoit donné seroit distribué gratuitement, car il y eut des Senateurs qui proposerent cet avis; mais Coriolan s'éleva & s'emporta avec beaucoup de violence contre ces partisans de la populace, les appellant *seditieux & traîtres à la Noblesse*, & leur reprochant *qu'ils nourrissoient contre eux-mêmes les malheureuses semences d'audace & d'insolence qu'on avoit*

Il arrive à Rome une très-grande quantité de bled.

Esperance du Peuple sur cela.

Coriolan s'éleve contre les partisans du Peuple.

Discours très-fort qu'il fait contre le Peuple.

jettées parmi le Peuple, & qu'on auroit dû étouffer dans leur naissance, en ne souffrant pas que le Peuple se remparât & se munît d'une puissance aussi considerable que celle du Tribunat; que ce Peuple étoit déja très-redoutable, en ce qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit, qu'on ne pouvoit le forcer à aucune chose malgré lui, qu'il n'obéïssoit pas même aux Consuls, & que vivant dans l'anarchie, & dans une parfaite independance, il ne se soumettoit qu'à ses Chefs, qu'il appelloit ses Magistrats. Ceux qui conseillent de faire des largesses & des distributions de bled, comme on l'a fait dans les Etats de la Grece où le Peuple est le plus absolu, ne font que fomenter la desobéïssance qui sera enfin suivie de l'entiere ruïne de la Republique. Car ces mutins ne diront pas qu'ils reçoivent ce bled comme la recompense des services qu'ils ont rendus à la guerre, où ils ont tant de fois refusé d'aller, ni comme le prix des attroupemens seditieux qu'ils ont faits sur le Mont Sacré, & par lesquels ils ont trahi & abandonné leur Patrie, ni comme le salaire des calomnies qu'ils ont reçuës & approuvées contre le Senat; mais pretendant que nous cedons à leur audace par timidité, & que nous leur donnons ce bled pour les flatter & pour les appaiser, ils ne mettront ni bornes à leur licence, ni fin à leurs seditions; c'est pourquoi ce seroit une insigne folie, & si nous sommes sages nous leur arracherons cette Puissance Tribunicienne, qui est l'entiere destruction du Consulat & la division

30. *Par ces paroles & autres semblables.*] Plutarque a oublié ce qu'il y avoit de plus fort & de plus terrible pour le Peuple dans l'accusation de Coriolan, qui conclud que

sion de la Ville, qui n'est plus une comme elle étoit, mais dechirée & partagée en deux factions, qui nous empêcheront toûjours de nous réunir, & entretiendront à jamais nos maux, nos troubles & notre discorde.

30 Par ces paroles & autres semblables il entraîna tous ces jeunes gens & presque tous les riches, & leur communiqua la même fureur dont il étoit animé, de maniere qu'ils crioient tous que Rome n'avoit que lui seul qui fût invincible & veritablement ennemi de la flatterie; mais quelques-uns des plus âgés s'opposoient à lui, prévoyant bien ce qui arriveroit. En effet il n'en arriva rien de bon; car les Tribuns, qui étoient là présens à cette deliberation du Senat, voyant que l'avis de Coriolan prévaloit, * sortirent & coururent vers le Peuple avec de grands cris, lui ordonnant de se joindre à eux & de leur prêter main forte. Le Peuple s'étant donc attroupé avec beaucoup de tumulte & de bruit, fut informé de l'avis qu'avoit proposé Coriolan, & il s'en fallut peu, que transporté de colere, il ne forçât les portes & n'entrât dans le Senat; mais les Tribuns se contentant de rejetter toute la charge sur Coriolan, envoyerent le demander, afin qu'il vînt se justifier & se défendre, & voyant qu'on avoit maltraité & repoussé avec violence leurs Licteurs, ils allerent en personne, accompagnés des Ediles, pour l'emmener par force, & le saisirent au corps. Les Patriciens, accourus à son secours, repous-

Effet du discours de Coriolan.

* Ils avoient été appellés par les Consuls, car ils n'avoient pas le droit d'y assister.

Les Tribuns envoyent demander Coriolan pour le juger.

Ils n'entrerent pas dans le Senat. Coriolan étoit sorti, & se tenoit devant la porte du Conseil.

que pour dompter les mutins, il falloit leur vendre le bled aussi cher qu'il eût jamais été dans la plus grande famine.

pousserent les Tribuns & frapperent même les Ediles; la nuit vint mettre fin à ce desordre & les separer.

Le Peuple s'arrête, à la priere des Consuls. Les Consuls assemblent le Senat. Leur sage deliberation.

Le lendemain dès le point du jour, les Consuls, voyant que le Peuple fort irrité couroit de toutes parts à la place, craignirent pour la Ville, & ayant assemblé le Senat à la hâte, ils lui ordonnerent de deliberer, comment par de douces paroles, & par de favorables Decrets ils pourroient appaiser le Peuple; & representerent que *s'ils étoient sages, ce n'étoit pas la saison d'entrer en dispute sur les honneurs, ni de combattre pour les dignités, & que c'étoit un temps très-dangereux & le moment d'une crise décisive, qui demandoit necessairement une politique accommodante & pleine de douceur & d'humanité.* Le plus grand nombre des Senateurs s'étant rendu à cet avis, 31 les Consuls sortirent & parlerent au Peuple dans les termes les plus flateurs & les plus insinuants dont ils purent s'aviser, & calmerent sa fureur, en effaçant doucement de son esprit les calomnies, dont il étoit prévenu contre le Senat, en mêlant sagement à leurs discours les avis & les remontrances, & en l'assurant qu'ils ne feroient point en different sur le prix du bled.

Comme la plus grande partie du Peuple étoit déja adoucie, & qu'il paroissoit par son silence

31. *Les Consuls sortirent, & parlerent au Peuple.*] Le Consul Minucius, comme le plus âgé, porta la parole. Denys d'Halicarnasse rapporte son discours, dont Plutarque n'a pris que la substance.

32. *Les Tribuns se leverent, & dirent.*] Ce fut le Tribun C. Sicinnius Bellutus, qui, pour empêcher l'accord, s'avisa de cette ruse, & apostropha lui-même Coriolan.

ce & par sa moderation qu'elle cedoit & se rendoit aux promesses des Consuls, [32] les Tribuns se leverent, & dirent, que puis que le Senat se mettoit à la raison, le Peuple imiteroit aussi leur moderation dans tout ce qui seroit juste. Mais en même temps, ils ordonnerent que Coriolan vînt répondre sur tous ces chefs; *S'il n'étoit pas vrai que pour bouleverser tout le Gouvernement & pour ruïner le Peuple, il avoit excité le Senat; s'il n'avoit pas été rebelle à leur ordre quand ils lui avoient commandé de venir se justifier; & enfin si en maltraitant & frappant les Ediles en pleine assemblée il n'avoit pas allumé, autant qu'il étoit en son pouvoir, une guerre civile,* [33] *& poussé les Citoyens à prendre les armes pour s'entretuer.* Le but de cette demande étoit, ou de l'humilier, [34] en le forçant à rabaisser sa fierté & à flatter le Peuple, ou, s'il suivoit son naturel hautain & superbe, de rendre implacable la colere dont le Peuple étoit animé contre lui; & ils esperoient bien plus de réussir dans ce dernier dessein, jugeant parfaitement de ce naturel intraitable, que rien ne soumettoit.

Le Peuple s'appaise, mais les Tribuns demandent que Coriolan vienne répondre à tous les chefs d'accusation.

Le but des Tribuns dans cette demande.

Coriolan s'étant donc presenté, comme pour se justifier, le Peuple lui donna audience avec un silence profond; mais au lieu de commencer par les paroles humbles & supplian-tes,

Le Peuple étoit très-disposé à l'absoudre, s'il eût parlé modestement, mais sa fierté le revolta.

33. *Et poussé les Citoyens à prendre les armes.*] Il y a dans le texte une faute, au lieu de ὁπλίτας il faut corriger πολίτας, comme dans un Manuscrit.

34. *En le forçant à rabaisser sa fierté, & à flatter le Peuple.*] Le texte est mutilé en cet endroit. J'ai suivi la leçon d'un Manuscrit que le rétablit, ὑφέντα τὸ φρόνημα καὶ θεραπεύοντα τὸν δῆμον.

Fierté de Coriolan.

tes, qu'on attendoit, il parla d'abord, non seulement avec une liberté odieuse & en des termes plus seants dans la bouche d'un accusateur, que dans celle d'un accusé, mais avec un ton de voix & un air de visage où il paroissoit une audace, qui approchoit extremement du mépris & de la securité. Le Peuple, irrité, témoigna qu'il supportoit fort impatiemment une si grande insolence, & Sicinnius, le plus emporté des Tribuns, ayant parlé quelque temps à ses Collegues, s'avança au milieu de l'assemblée, & dit à haute voix, *que les Tribuns condamnoient Coriolan à la mort.* En même temps il ordonna aux Ediles de le mener au haut de la roche Tarpeienne pour le précipiter. Les Ediles voulurent approcher pour le prendre au corps; la plus grande partie du Peuple trouva cette action horrible & atroce, & tous les Patriciens, transportez hors d'eux-mêmes & saisis de douleur, coururent à son aide avec de grands cris; les uns repoussoient à coups de main ceux qui vouloient le prendre, & le mettoient au milieu d'eux, & les autres, tendant les mains, prioient le Peuple; mais les paroles & les prieres étoient inutiles dans un si grand desordre & dans une si affreuse confusion, jusqu'à ce que les amis & les parens des Tribuns, voyant qu'il étoit impossible d'emmener & de punir Coriolan sans verser le sang d'un grand nombre de Patriciens, leur persuaderent de re-

Coriolan condamné à la mort par les Tribuns.

Les Ediles veulent le prendre.

Les Patriciens accourent à son aide.

Ce fut L. Junius Brutus qui donna ce conseil à Sicinnius.

35. *La guerre, qui survint contre les Antiates.*] Tout d'un coup on apprit à Rome que les Antiates avoient pris les vaisseaux des Ambassadeurs de Gelon, qui s'en retournoient en Sicile, les avoient confisquez, & avoient mis les Ambassadeurs mêmes en prison. Sur cela les Ro-

retrancher de leur sentence ce qu'il y avoit de plus étrange & de plus cruel, en ne l'enlevant point de force & en ne le faisant pas mourir sans qu'il eût été jugé dans les formes, & de laisser au Peuple le pouvoir de lui faire son procès.

On prend le parti de juger Coriolan dans les formes.

Sur cela Sicinnius, un peu remis, demanda aux Patriciens, *A quoi pensez-vous, & que voulez-vous faire, d'enlever ainsi Coriolan au Peuple qui veut le punir?* Les Patriciens répondirent à leur tour aux Tribuns, *Mais à quoi pensez-vous vous-mêmes, & que prétendez-vous faire, de prononcer ainsi sans aucune forme de justice une sentence si cruelle & si injuste contre le plus vertueux des Romains?* *Qu'à cela ne tienne*, repliqua Sicinnius, *ne tirez pas de là un prétexte de querelle & de sedition, le Peuple vous accorde ce que vous demandez, qui est que cet homme soit jugé dans les formes; & toi, Coriolan, nous te citons à comparoître le troisieme jour de marché, afin que si tu es innocent tu te fasses absoudre par le Peuple qui te jugera.* Cet expedient plut alors aux Patriciens, qui se retirerent, très-contents d'emmener Coriolan.

Cependant dans le temps qui s'écoula jusqu'à ce troisieme jour de marché, qu'on tient à Rome tous les neuf jours, & que les Romains appellent par cette raison, *Nundines*, 35 la guerre, qui survint contre les Antiates, leur donna quelque esperance d'éloigner le ju-

Romains arment pour délivrer leurs amis & leurs alliez. Mais les Antiates, voyant qu'on alloit à eux, demanderent pardon de cette injustice, mirent les Ambassadeurs en liberté, & leur rendirent tous leurs effets.

jugement, car il y avoit de l'apparence qu'elle dureroit si long-temps, qu'enfin le Peuple seroit plus traitable, sa colere étant, ou rallentie, ou calmée pendant cette longue expedition, qui leur auroit fait oublier leurs querelles particulieres. Mais les Antiates ayant fait leur paix plûtôt qu'on n'avoit pensé, & les troupes étant de retour à Rome, les Patriciens, qui recommencerent à craindre, firent plusieurs assemblées pour chercher les moyens de ne pas livrer Coriolan, & aussi de ne pas donner aux Tribuns un prétexte de soûlever encore le Peuple, & de renouveller la sedition. Là Appius Claudius, qui étoit un des plus grands ennemis des Plebeiens, protesta *que le Senat se détruisoit lui-même, & ruinoit entierement la Republique, s'il abandonnoit au Peuple le pouvoir de juger les Nobles à la pluralité des voix.*

Il fait sur cela un fort beau discours dans Denys d'Halicarnasse, liv. VII.

Les plus anciens, & les plus populaires des Senateurs n'étoient pas de son sentiment, & soûtenoient que le Peuple ne seroit pas plûtôt revêtu de ce privilege, que bien loin de se montrer fâcheux & severe, il seroit très-doux & très-humain, *car*, disoient-ils, *le Peuple ne méprise pas le Senat, au contraire, il s'en croit méprisé, & ce pouvoir de juger sera pour*

C'est la substance du discours que fit Manius Valerius.

36. *Demanda aux Tribuns quel étoit le crime dont ils prétendoient l'accuser.*] Il croyoit que les Tribuns ne l'accuseroient que de ce qu'il avoit dit dans le Senat, & il vouloit les fixer à cette accusation, qui déplairoit au Senat. Les Tribuns, qui connurent son dessein, dirent qu'ils l'accuseroient d'avoir voulu se rendre le maître, & cela à deux fins; la premiere pour s'arroger le droit d'intenter telle accusation qu'il leur plairoit, & la seconde pour animer le Senat même contre Coriolan.

37. *Il se leva, & dit qu'il alloit tout de ce pas vers le Peu-*

pour lui un honneur, qui effacera & guerira le soupçon de ce prétendu mépris, de maniere que dès le moment qu'il se verra en état de donner ses suffrages, il renoncera à tout son ressentiment.

Coriolan voyant donc que le Senat ne savoit à quoi se resoudre, combattu d'un côté par la bienveillance qu'il lui portoit, & de l'autre par la crainte qu'il avoit du Peuple, [36] demanda aux Tribuns *quel étoit le crime dont ils prétendoient l'accuser, & pour lequel ils le menoient devant le Peuple?* Les Tribuns lui ayant répondu, *que c'étoit pour crime de Tyrannie, & qu'ils le convaincroient d'avoir voulu par toutes sortes de voyes se rendre maître des Romains*, [37] il se leva, & dit, *[illegible]lloit tout de ce pas vers le Peuple, & qu'il n'y avoit point de jugement qu'il refusât, ni de peine à laquelle il ne se soumît, si on pouvoit le convaincre; mais au moins*, ajoûta-t-il, *ne prenez pas le change, & ne trompez pas le Senat.* Les Tribuns le promirent, & le pouvoir de juger leur fut accordé à ces conditions.

Il fait demander cela par le Senat.

C'est-à-dire ne proposez pas d'autres chefs d'accusation, d'autres charges.

A quelles conditions on accorde au Peuple le pouvoir de juger Coriolan.

Le Peuple étant assemblé, la premiere chose que firent les Tribuns, ce fut d'extorquer par force [38] qu'on donneroit les suffrages par Tri-

Ruse des Tribuns pour faire condamner Coriolan.

Peuple. Car il connut d'abord l'absurdité de cette accusation, qui étoit insoutenable, parce que, comme il le dit lui-même dans Denys d'Halicarnasse, il est inouï qu'un homme, pour se faire Tyran, conspire avec la Noblesse contre le Peuple. Il fait toûjours le contraire, il conspire d'abord avec le Peuple, pour ruiner la Noblesse. D'ailleurs il avoit paru toute sa vie si éloigné de cette ambition, qu'il ne doutoit pas que sa justification ne fût très facile.

38 *Qu'on donneroit les suffrages par Tribus, & non pas*

Tribus & non pas par Centuries, & cela afin que les suffrages des pauvres & de la populace la plus seditieuse, & qui n'avoit aucun égard pour la justice & pour l'honnêteté, l'emportassent sur ceux des Nobles & des gens de guerre. Ensuite laissant là le crime de Tyrannie, qu'ils ne pouvoient prouver, ils mirent en avant tout ce que Coriolan avoit dit dans le Senat, pour empêcher qu'on ne diminuât le prix du bled, & pour abolir les Tribuns du Peuple; & non contents de cela,
39 ils lui imputerent un nouveau crime, de n'avoir pas remis au thresor public le butin qu'il avoit fait dans les terres des Antiates,
40 mais de l'avoir partagé à ses Soldats.

Cette derniere objection troubla Coriolan,

par Centuries.] Car les Nobles & les riches étoient les plus puissants dans les Centuries, ce qui auroit été favorable à Coriolan, qui de cent-quatre-vint trois Centuries, étoit assuré d'en avoir au moins pour lui quatre-vint-dix-huit, c'est-à-dire toute la premiere classe, composée des Chevaliers & des plus riches de la Bourgeoisie; au lieu que la populace étoit la plus forte dans les Tribus; ce qui assuroit aux Tribuns du Peuple le succès de leur injustice. Sur cette maniere de donner les suffrages, on peut voir Denys d'Halicarnasse Liv. VII.

39. *Ils lui imputerent un nouveau crime.*] Ce fut Decius, qui, voyant les Tribus touchées du discours de Coriolan & prêtes à l'absoudre, lui imputa ce nouveau crime.

40. *Mais de l'avoir partagé à ses Soldats.*] Ce n'étoit pas ce partage qui faisoit son crime, mais c'est qu'ils vouloient qu'on inferât de là, qu'il avoit voulu gagner la faveur de ses troupes, pour assujetir sa Patrie, & s'en rendre le Tyran; & c'est ce que Plutarque devoit ajoûter après Denys d'Halicarnasse.

41. *Ne pouvoit trouver sur le champ des raisons assez persuasives & assez touchantes.*] Je m'en étonne, car il n'avoit qu'à dire la verité; que les ennemis des Romains, profitant de leur dissension, faisoient des courses jusqu'aux

qui ne s'y attendoit point, & qui pour se défendre [41] ne pouvoit trouver sur le champ des raisons assez persuasives & assez touchantes. Et comme il se fût mis à louër [42] ceux qui l'avoient suivi à cette expedition, il fut interrompu avec grand bruit par ceux qui n'y avoient pas été, & qui étoient en plus grand nombre. Enfin les Tribus ayant donné leurs suffrages, [43] de vingt & une, il y en eut douze qui le condamnerent, & la peine fut un bannissement perpetuel.

Coriolan condamné à un bannissement perpetuel.

La sentence ayant été prononcée, le Peuple en eut plus de joye, & en conçut plus de fierté & d'orgueil que de toutes les batailles qu'il avoit jamais gagnées, mais le Senat en fut si affligé & si confus, qu'il osoit à peine lever

Car par là il avoit entierement abbattu le parti des Nobles.

qu'aux portes de Rome; que le Peuple ne voulant pas prendre les armes pour les repousser, & les Patriciens n'étant pas assez forts tout seuls pour l'entreprendre, il avoit assemblé ses amis & quelques volontaires, avec lesquels il s'étoit exposé à ce peril; qu'il avoit garanti leurs terres, & ramené leurs troupes victorieuses & chargées de butin, & que si au lieu de remettre ce butin entre les mains des Thresoriers, il l'avoit distribué à ses troupes, ce n'étoit nullement pour se ménager leur faveur, mais seulement pour reveiller la jalousie & l'émulation du Peuple, & pour le porter à préferer à des dissensions domestiques, l'utilité qui se trouve toûjours à servir son païs.

42. *Ceux qui l'avoient suivi à cette expedition.*] Au lieu de στρατευομένοις, il faut lire, comme dans un manuscrit, στρατευσαμένοις.

43. *De vingt & une, il y en eut douze qui le condamnerent.*] Sigonius a mal inferé de ce passage, qu'il n'y avoit en ce temps-là à Rome que vingt & une Tribu. Il y en avoit trente-cinq, mais les Tribuns, pour s'assurer le succès de leur entreprise, en avoient éloigné quatorze, & n'en avoient appellé au suffrage que vingt & une.

lever les yeux, très-fâché & très-repentant de n'avoir pas poussé les choses à la derniere extremité, plûtôt que de souffrir cette insolence du Peuple, & que de lui laisser usurper un pouvoir si absolu. Alors les differents habits, & les autres marques exterieures de tristesse & de joye étoient peu necessaires pour juger des differentes passions, dont les uns & les autres étoient animés, car il étoit aisé de voir que ceux qui se rejoüissoient étoient du parti de la populace, & que ceux qui s'affligeoient étoient du côté des Patriciens.

Fermeté & insensibilité de Coriolan.

Il n'y eut que Coriolan que ce coup ne pût ni humilier ni étonner, il demeura toûjours également ferme & assuré dans sa contenance, dans sa demarche, & dans tout son air, & au milieu de ce grand nombre d'hommes, qui étoient extremement touchés de son infortune, il fut le seul qui parut ne point compatir à leur douleur. Cette insensibilité n'étoit point un effet de sa raison ou de sa douceur, elle venoit encore moins de la moderation avec laquelle il supportoit cet accident, mais c'est qu'il étoit entierement possedé par l'indignation & par la colere, 44 & cet état, quoi que le commun des hommes ne s'en apperçoive point, vient toûjours d'un fonds de tristesse; car dès que la tristesse, subtilisée, & com-

D'ou venoit cette insensibilité.

44. *Et cet état, quoique le commun des hommes ne s'en apperçoive point.*] Cette réflexion est très-veritable, & digne d'un grand Philosophe. Dans ces occasions le Peuple prend toujours cette insensibilité, pour une marque de douceur & de modération, mais il se trompe, comme Plutarque le remarque fort bien; elle vient d'un fonds de tristesse, qui remplissant l'ame, en chasse la foiblesse & l'abattement, & le fait paroître tranquille dans

comme enflammée, s'est convertie en fureur, elle chasse l'abbattement & la foiblesse. Voilà pourquoi tout homme en colere paroît vaillant, comme un febricitant paroît en feu, l'ame étant alors, pour ainsi dire, dans l'effervescence, dans le mouvement & dans la tension. Aussi les effets firent-ils bien voir que Coriolan, malgré cette apparente tranquillité, étoit dans cette passion violente; car s'en étant retourné chez lui, il embrassa sa mere & sa femme, qui deploroient leur malheur avec de grands cris, & avec des torrents de larmes, [45] & après leur avoir dit adieu, & les avoir exhortées à supporter patiemment leur affliction, il sortit incontinent, & s'en alla à une des portes de la Ville accompagné de tous les Patriciens.

Il dit adieu à sa mere & à sa femme, & sort de Rome.

Là sans rien demander à aucun d'eux, & sans vouloir en rien recevoir, il les quitta, n'ayant avec lui que trois ou quatre de ses Clients, & passa quelques jours à des terres qu'il avoit auprès de Rome, combattu de mille differentes pensées que la colere lui suggeroit, & qui ne tendoient à rien de bon ni d'utile, mais qui alloient toutes à se venger des Romains. Enfin il resolut de leur susciter quelque grande guerre avec leurs voisins, & il trouva à propos de tenter les Volsques

Il ne prit rien de tout ce qui lui étoit necessaire pour son exil.

Coriolan ne respire que la vangeance.

Il prend le parti d'aller les solliciter.

les

dans le temps de sa plus grande fureur, & lorsqu'elle est toute occupée de son ressentiment.

45. *Et après leur avoir dit adieu, & les avoir exhortées à supporter patiemment leur affliction.*] Denys d'Halicarnasse ajoûte, *& après leur avoir recommandé ses deux petits enfans, dont l'aîné avoit dix ans, & l'autre étoit encore à la mamelle.* Je m'étonne que Plutarque ait oublié cette circonstance qui augmente la compassion.

les Volsques de prendre les armes contre Rome.

les premiers, & de les solliciter à prendre les armes, sachant qu'ils étoient puissants en troupes & en argent, & se doutant bien que les échecs, qu'ils avoient reçus dans la derniere guerre, [46] n'avoient pas tant diminué leurs forces, qu'excité leur jalousie, & augmenté leur animosité.

Tite-Live & Denys d'Halicarnasse l'appellent *Tullus Attius*.

Il y avoit en ce temps-là dans la ville d'Antium un homme appellé Tullus Amphidius, qui par ses richesses, par son courage & par la noblesse de sa maison, étoit comme le Roi des Volsques. Coriolan savoit fort bien que de tous les Romains, il étoit celui que Tullus haïssoit le plus, car s'étant souvent rencontrés dans les combats, ils s'étoient menacés, deffiés & bravés avec beaucoup de fierté, comme cela arrive ordinairement à de jeunes guerriers jaloux d'honneur, & qui sont piqués d'une émulation de gloire; & à la haine publique, qui les animoit l'un contre l'autre, ils avoient ajoûté une haine particuliere, qui les rendoit doublement ennemis. D'un autre côté il connoissoit aussi son courage hautain & invincible, & il n'ignoroit pas qu'il souhaitoit plus que tous les Volsques une occasion de rendre aux Romains tous les maux, qu'ils avoient faits à sa Nation.

Cause de l'inimitié qui étoit entre Tullus & Coriolan.

Sur cela il hazarda une chose qui prouve bien la

46. *N'avoient pas tant diminué leurs forces, qu'excité leur jalousie & augmenté leur animosité.*] C'est une maxime de politique très-sure, & dont l'experience a souvent confirmé la verité. Les deffaites des Peuples puissants ne font d'ordinaire qu'augmenter leur jalousie & leur animosité, & pour les faire éclater, ils n'attendent qu'une occasion favorable.

47. *Il est difficile de resister à la colere, on achete même*

la verité de ce que dit un ancien Poëte, [47] *Il est difficile de resister à la colere, on achete même aux dépens de sa vie ce qu'elle veut*, car ayant pris des habits les plus capables de l'empêcher d'être reconnu, *il entra*, comme Ulysse, *dans la Ville des ennemis*. C'étoit sur le soir, il trouva beaucoup de gens dans les ruës, & personne ne le reconnut; il alla tout droit à la maison de Tullus, entra sans être vû, [48] & alla s'asseoir près du foyer, dans un grand silence, & s'étant couvert la tête il demeura là sans remuer & sans dire une seule parole; les gens de la maison en furent fort étonnés, ils n'oserent pourtant le faire lever, car & son habit & son silence lui donnoient une sorte de majesté, qui le rendoit respectable, mais ils allerent annoncer cette surprenante avanture à Tullus, qui soupoit.

Empire de la colere.

Comme Ulysse deguisé entra dans Troye. Hom. Odyss. liv. 4.

Comment Coriolan va se rendre suppliant de Tullus.

Et plus encore le lieu qu'il avoit pris pour son asyle, car il étoit sacré.

Tullus se leva d'abord de table, alla vers lui & lui demanda qui il étoit, & en quoi il avoit besoin de son service. Alors Coriolan découvrit sa tête, & après avoir été quelque temps sans parler, il lui dit, *Si tu ne me reconnois pas encore ou que tu ayes de la peine à en croire tes yeux, c'est une necessité que je me decele moi-même; je suis Marcius, qui ai fait tant de mal aux Volsques. Le surnom de Coriolan que je porte, ne me permet pas de le nier*,

Beau discours de Coriolan à Tullus.

aux dépens de sa vie.] Je ne sai de quel Poëte sont ces vers. Il represente la colere, comme une maîtresse si peu accoûtumée aux refus, que pour la contenter, il faut lui acheter même aux dépens de sa vie, tout ce qu'elle veut. Cette idée est belle.

48 *Et alla s'asseoir près du foyer.*] C'étoit l'asyle que choisissoient toûjours les Suppliants, parce que le foyer étoit sacré. J'ai parlé ailleurs de cette coûtume.

nier, la seule recompense qui me reste de mes travaux & des dangers auxquels j'ai exposé ma vie, c'est ce surnom, monument éternel de la haine que je vous ai portée, c'est le seul prix que l'on n'a pû m'enlever, tous les autres m'ont été ravis, d'un côté par l'envie & par l'insolence du Peuple, & de l'autre par la molesse & par la lâcheté des Nobles & des Magistrats. J'ai été banni & je suis venu m'humilier à ton foyer, & me rendre ton Suppliant, non pas pour être en sûreté, ni pour sauver ma vie, car serois-je venu chez toi si j'avois craint la mort? mais pour me venger des Romains; & c'est déja m'en venger que de te rendre maître de ma personne. Si tu as donc le courage d'attaquer tes ennemis, sers-toi de mes calamités présentes, & fai tourner à l'avantage commun des Volsques mes malheurs particuliers. Je combattrai encore plus heureusement pour vous, que je n'ai combattu contre vous, [49] *car ceux qui savent le secret de l'ennemi, sont plus en état de bien servir, que ceux qui l'ignorent. Que si tu n'oses penser à la guerre, il ne nous est expedient, ni à moi de vivre, ni à toi de sau-*

Ceux qui savent le secret de l'ennemi peuvent mieux servir que ceux qui l'ignorent.

49. *Car ceux qui savent le secret de l'ennemi.*] C'est-à-dire ceux qui savent le fort & le foible, & c'est ainsi que s'explique Denys d'Halicarnasse. Par exemple, Coriolan savoit que Rome étoit alors divisée, qu'elle manquoit de Chefs experimentez, & que l'occasion de l'attaquer étoit alors très favorable. Il savoit tout ce qu'il falloit faire, pour profiter de ses dissensions; enfin il savoit par quels moyens ils s'étoient aggrandis, les usurpations qu'ils avoient faites, & ce qu'on pouvoit leur redemander avec quelque sorte de prétexte; & c'est ce qui lui servit beaucoup dans la suite.

50. *Annonçoient des prodiges très dignes de consideration.*] Qu'on avoit vû des figures & des spectres terribles, qu'on avoit entendu des voix, qu'il étoit né divers monstres, &

sauver un homme, qui a toûjours été ton ennemi, & qui t'est presentement inutile.

Tullus, ravi d'entendre ce discours, & lui tendant la main, *Leve-toi*, lui dit-il, *Marcius, & prends courage, tu nous fais un present inestimable, en te donnant à nous, & tu dois t'attendre que les Volsques t'en témoigneront leur reconnoissance*, & sur l'heure même il le fit mettre avec lui à table, lui fit la meilleure chere dont il put s'aviser, & le lendemain, & les jours suivans, ils consulterent entre eux sur les moyens de faire la guerre.

Réponse de Tullus à Coriolan.

Cependant Rome étoit extremement troublée par l'animosité, que les Patriciens conservoient contre le Peuple, & qui étoit beaucoup augmentée depuis la condamnation de Coriolan. De tous côtés les Devins, les Prêtres & les Particuliers mêmes, [50] annonçoient des prodiges très-dignes de consideration. En voici un qu'on rapporte sur tous les autres. Il y avoit dans la Ville un Citoyen, appellé [51] Titus Latinus, qui n'étoit pas des plus apparens, mais homme de bien, pai-

Rome troublée par l'animosité des Patriciens contre le Peuple.

Prodiges arrivés dans cette conjoncture.

Titus Latinus, son caractere.

& qu'en divers endroits plusieurs femmes inspirées avoient prédit de grands malheurs qui menaçoient la Ville, &c. Ces prodiges arriverent l'année qui suivit l'exil de Coriolan, sous le Consulat de Q. Sulpicius Camerinus & de Sp. Largius Flavus, la troisieme année de l'Olympiade LXXII.

51. *Titus Latinus qui n'étoit pas des plus apparents, mais homme de bien, paisible.*] Denys d'Halicarnasse en fait un portrait plus simple; il dit que c'étoit un bon Vieillard, assez riche & accoûtumé à passer la plus grande partie de sa vie à la campagne, & à travailler de ses propres mains. Tite-Live l'appelle Titus Atinius, & c'est peut-être une faute, car Denys d'Halicarnasse l'appelle comme Plutarque, Titus Latinus.

paisible, fort éloigné de la superstition, & encore plus exempt de toute sorte de vanité & de mensonge. Cet homme songea une nuit que Jupiter lui apparut, & lui ordonna d'aller dire au Sénat, *qu'aux Jeux, qu'ils venoient de celebrer à son honneur, ils avoient fait préceder la pompe sacrée par un méchant Coryphée qui lui avoit extremement déplu.* D'abord il ne fit pas grand compte de cette vision; mais après l'avoir négligée une seconde & une troisiéme fois, il perdit un fils unique, fort bien fait, & devint impotent de tous ses membres; il se fit porter au Sénat sur un petit lit & declara tout ce qui lui étoit arrivé, & l'on assure, qu'il n'eut pas plûtôt achevé sa declaration, qu'il sentit tout son corps reprendre ses forces, & que s'étant levé, il marcha seul, & s'en retourna de son pied dans sa maison.

Songe de Latinus. Jupiter se plaint que ses Jeux avoient été profanés par un méchant Coryphée. C'est celui qui mene la danse.

Les Senateurs étonnés de ce prodige, firent une ample perquisition du fait dont le Dieu se plaignoit, & qui se trouva tel: Un homme avoit livré entre les mains de ses Esclaves un de leurs camarades, avec ordre de le mener au travers de la place en le fustigeant, & de le faire mourir ensuite. Pendant qu'ils executoient cet ordre avec la derniere cruauté, & que ce malheureux, forcé par la douleur, se démenoit de tous côtés & faisoit toutes sortes de mouvemens horribles, [52] la pom-

Les Senateurs font une exacte perquisition du fait contenu dans ce songe. En quoi consistoit cette profanation.

52. *La pompe des Jeux vint à passer par hazard.*] Denys d'Halicarnasse dit au contraire que ce Maître cruel & impie avoit ordonné à ses gens de mener ce malheureux Esclave devant la procession, afin que l'ignominie fût plus grande; & cela fonde davantage la plainte de Jupiter.

53. *C'étoit*

pompe des Jeux vint à passer par hazard, & à suivre cet appareil infame. La plûpart de ceux qui suivoient la procession, trouverent ce spectacle hideux & funeste, & en furent scandalizés, mais personne ne quitta son rang pour courir sus à ces bourreaux, on se contenta de charger d'injures & de maledictions le Maître, qui faisoit punir si cruellement son Esclave; car alors on traitoit les Esclaves avec beaucoup de douceur, les Maîtres les regardant comme leurs compagnons, plûtôt que comme leurs Esclaves, parce qu'ils travailloient avec eux, & vivoient avec eux; c'est pourquoi ils leur témoignoient beaucoup de bonté, & leur permettoient une sorte de liberté & de familiarité qui adoucissoit leur servitude. Le plus grand châtiment qu'on fît à un Esclave, qui avoit fait quelque faute, 53 c'étoit de lui faire porter un bois fourchu, dont on se sert pour appuyer le timon d'un chariot, & de le promener ainsi dans tout le voisinage; celui qui avoit été puni de cette maniere, & que ses camarades & ses voisins avoient vû en cet état, étoit décrié & regardé comme un fripon, auquel on ne devoit pas se fier, & on l'appelloit *furcifer*, porte-fourche; car ce que les Grecs appellent une étaye les Romains l'appellent une fourche.

Les Esclaves regardés comme compagnons.

Le plus grand châtiment que l'on fît à un Esclave.

Furcifer. ὑποστάτην καὶ στήριγμα.

Latinus ayant donc rapporté au Senat le songe qu'il avoit fait, & le Senat ne sachant ce

53. *C'étoit de lui faire porter un bois fourchu.*] On lui attachoit cette fourche sur la poitrine, on lui étendoit les bras, qu'on attachoit aux deux fourchons, & on les promenoit en cet état dans les principaux carrefours & dans les places publiques.

ce que ce pouvoit être, que ce Coryphée des Jeux, & ce méchant meneur de danse, qui avoit tant déplû à Jupiter, la nouveauté du supplice fit ressouvenir quelques-uns de ce malheureux Esclave, qui avoit été fustigé le long de la place, & ensuite puni de mort. Tous les Prêtres convinrent que ce ne pouvoit être autre chose. Sur cela le Maître de l'Esclave fut condamné à une grosse amende; 54 &

On découvre enfin quel étoit ce méchant Coryphée dont Jupiter se plaignoit.

54. *Et l'on recommença les Jeux à nouveaux frais.*] C'étoient les Jeux Romains, les grands Jeux, appellez aussi les *Circenses*, les Jeux du Cirque. Le Lecteur ne sera pas fâché d'en voir ici la ceremonie. Ces Jeux avoient été vouez par le Dictateur A. Posthumius, dans la bataille du Lac Régille contre les Latins. Les principaux Magistrats partoient du Capitole, & alloient en procession par le marché Romain au grand Cirque; ils étoient précedez par toute la Jeunesse, les fils des Chevaliers à cheval, & les autres à pied, tous marchant par ordre. Ils étoient suivis par ceux qui montoient les chars à quatre chevaux & à deux chevaux, & par ceux que les Grecs appelloient *Celetes*, c'est-à-dire qui montoient des chevaux de selle. Après ce gros, marchoient les Athletes nuds jusqu'à la ceinture; après les Athletes venoient les danseurs divisez en trois choeurs, le premier, des hommes faits, le second, des jeunes gens, & le troisieme, des enfans. Ils étoient suivis des Joueurs de flûte, & autres Musiciens & Joueurs d'instrumens; l'habit de ces Danseurs étoit une tunique de pourpre, sur laquelle ils avoient un ceinturon de fer, d'où pendoit leur épée, & ils portoient un petit javelot, & les hommes étoient armez d'un casque orné d'un pennache. Chaque chœur étoit precedé par un homme, qui menoit & regloit la danse toute guerriere. Après ces Danseurs & ces Musiciens, marchoient des chœurs de Satyres, qui dansoient une danse approchante de celle que les Grecs appelloient *Sicinne*; ceux qui representoient les Silenes étoient vêtus de tuniques de peaux, & portoient des chapeaux de fleurs, & ceux qui representoient les veritables Satyres, étoient vêtus de peaux de bouc, & portoient de grandes crêtes de crin sur la tête. Cette troupe de Satyres se moquoit

[54] & l'on recommença les Jeux à nouveaux frais, [55] avec plus de magnificence & beaucoup plus de devotion. [56] En quoi on peut voir que Numa, qui a institué si sagement toutes les ceremonies, qui regardent les Sacrifices, n'a jamais fait d'Ordonnance plus importante, ni plus necessaire pour la Religion, que celle par laquelle il veut que lors que les Magistrats, ou les Prêtres, font quelque

Ordonnance de Numa très-importante.

quoit des mouvemens des Danseurs, en les contrefaisant en ridicule; cette bande étoit suivie d'une foule d'autres Joueurs de flûte & Joueurs d'instrumens. Après cela marchoient ceux qui portoient les coffres d'encens, qui étoient les uns d'or, & les autres d'argent; & toute cette marche étoit fermée par ceux qui portoient les lits, les châsses & les Statuës des Dieux. La procession finie, les Consuls & les Prêtres offroient les sacrifices, & immoloient les victimes; après les sacrifices, on ouvroit la lice pour les courses des chars, & pour les combats des Athletes; au milieu de ces combats, on couronnoit ses bienfaicteurs, & on étaloit les dépouilles que l'on avoit prises à la guerre. On voit par cette description, que toutes ces ceremonies étoient empruntées des Grecs. Aussi Denys d'Halicarnasse s'en sert, comme d'une preuve invincible, pour établir que les Romains sont descendus des Grecs & non pas des Barbares.

55. *Avec plus de magnificence.*] Denys d'Halicarnasse assure qu'on y dépensa le double, & que l'ordinaire montoit à cinq cens mines, c'est-à-dire à vingt cinq mille livres de notre monnoye. Ces Jeux coûterent donc cinquante mille livres en cette occasion.

56. *En quoi on peut voir que Numa, qui a institué si sagement toutes les ceremonies, qui regardent les sacrifices, n'a jamais fait d'Ordonnance plus importante.*] Plutarque rappelle ici avec beaucoup de raison cette Ordonnance de Numa, pour faire voir que ce qui venoit d'arriver ne procedoit que de ce que cette Ordonnance avoit été negligée; car si elle eût été en vigueur, & qu'on l'eût observée, on n'auroit pas souffert que cet Esclave fustigé eût precedé la procession, on l'auroit délivré des mains de ses bourreaux, afin que rien d'étranger n'eût troublé la fête.

que chose qui regarde le culte divin, un Heraut s'avance & crie à haute voix, *hoc age*, c'est-à-dire *fai ce que tu fais*. Par ce cri Numa leur commande d'être attentifs à la ceremonie, sans que rien d'étranger vienne les distraire, ou partager leur application, [57] sachant fort bien que la plûpart des choses que les hommes font, particulierement dans ce qui regarde le culte des Dieux, ne s'achevent que par une sorte de violence & de contrainte, & que tout enfin se relâche si on ne le soutient par la necessité.

Ce qui regarde la Religion doit être soûtenu par la necessité, si l on veut empêcher le relâchement.

Grande superstition des Romains.

Mais ce n'est pas seulement pour des occasions aussi considerables que les Romains avoient accoûtumé de recommencer les Sacrifices, les Processions, & les Jeux, ils les recom-

57. *Sachant fort bien que la plûpart des choses que les hommes font, particulierement dans ce qui regarde le culte des Dieux.*] Cet endroit est fort obscur dans le texte, & ni l'Interprete Latin, ni le Traducteur François ne l'ont entendu. Le Latin met : *Quod pleraque mortalium coactu quodammodo, & vi efficiantur.* Et Amiot : *Comme sachant bien que la pluspart de ce que les hommes font, c'est par une maniere de force & de contrainte.* Au lieu que Plutarque a voulu dire que dans les ceremonies de la Religion, les hommes se relâchent bien-tôt, si la necessité ne vient au secours de leur foiblesse, & si on ne les force à continuer & à achever.

58. *Les lits sacrez qu'ils appellent Tenses.*] Les Tenses étoient comme nos châsses, & elles étoient d'argent & quelquefois d'yvoire, & faites en forme de char couvert. On y portoit les Statuës des Dieux, & s'il est permis de se servir de ce mot, en parlant des faux Dieux, toutes leurs reliques qu'ils appelloient, *exuvias*, *dépouilles*. Ces Tenses étoient si grandes, qu'on y mettoit souvent des personnes, & mal en prit dans la suite à Varron, qui celebrant ces Jeux, mit dans la Tense de Jupiter un fort beau jeune garçon, pour tenir *ses dépouilles*. Junon, qui craignit que Jupiter ne fît de ce beau garçon un second Ganymede, fut si irritée contre Varron, qu'elle le pu-

commençoient pour la moindre chose ; qu'un des chevaux, qui portoient [58] les lits sacrés, qu'ils appellent *Tenses*, vînt à broncher ; que le Cocher prît les rênes de la main gauche, tout aussi-tôt on ordonnoit de recommencer la Procession ; il est arrivé même dans les derniers temps, qu'on a recommencé trente fois le même sacrifice ; parce qu'à toutes les fois, il avoit paru y avoir quelque sorte d'empêchement, ou de defectuosité, tant les Romains ont toûjours eu de devotion & de zele.

Il appelle devotion & zele, ce qui n'est que superstition.

[59] Cependant à Antium Coriolan & Tullus parloient tous deux ensemble en secret aux principaux de la Ville, & les exhortoient à prendre les armes, pendant que les Romains étoient divisés ; [60] mais comme la plûpart étoient

Ce scrupule vint de Coriolan même.

punit, en lui faisant perdre la bataille de Cannes ; & c'est de quoi Lactance se moque avec raison dans le Livre II. de l'origine de l'Erreur. „ Dans les grands perils, „ qui menacent les hommes, *dit-il*, ces faux Dieux, qui „ ne peuvent rien, font semblant d'être irritez sur le „ prétexte le plus inepte & le plus frivole. *Sicut Juno Varroni quod formosum puerum in Tensa Jovis ad exuvias tenendas collocarat, & ob hanc causam Romanum nomen apud Cannas penè deletum est.* „ Comme Junon fut irritée con- „ tre Varron, de ce qu'il avoit mis un beau jeune gar- „ çon dans la Tense de Jupiter, pour tenir ses dépouil- „ les ; & à cause de cela, le nom Romain pensa être „ entierement aboli à la bataille de Cannes ". J'ai rapporté ce passage entier, pour l'arracher à la fausse critique de quelques Savans, qui n'ont rien oublié pour le corrompre.

59. *Cependant à Antium.*] Il y a dans le texte un mot qui est manifestement corrompu, Ὁ δὲ Μάρκιος καὶ Τύλλος ἐναντία &c. Cet ἐναντία ne fait ici aucun sens, ou en fait un très-mauvais & très-contraire ; il faut lire comme dans un manuscrit ἐν Ἀντίῳ, *à Antium* ; car ceci se passoit à Antium, qui étoit la Capitale des Volsques.

60. *Mais comme la plûpart étoient retenus par la honte de rompre sans aucun sujet une trêve.*] Les Volsques n'étoient

 pas

toient retenus par la honte de rompre sans aucun sujet une trêve, qu'ils avoient faite pour deux ans, les Romains leur en donnerent eux-mêmes un prétexte plausible, en faisant publier sur un leger soupçon & sur une accusation très-fausse, le propre jour des Jeux, que tous les Volsques eussent à sortir de Rome avant le Soleil couché. [61] Il y a des Auteurs qui prétendent que ce fut une ruse de Coriolan même, qui envoya à Rome aux Consuls un homme aposté pour leur donner ce faux avis, que les Volsques avoient comploté de les attaquer pendant les Jeux, & de mettre le feu à la Ville.

La publication de cet ordre irrita extremement les Volsques, & Tullus, grossissant cet affront, & les aigrissant encore davantage, [62] leur persuada d'envoyer sommer les Romains de leur rendre toutes les terres & toutes les

Demandes que les Volsques font aux Romains.

pas si scrupuleux, & Tullus, sans differer, vouloit marcher à Rome avec toutes ses forces; mais Coriolan lui representa qu'il falloit avoir auparavant un sujet pieux & juste de faire la guerre; que les Dieux étoient presens à toutes les actions des hommes, & plus particulierement aux actions de la guerre, qui sont plus importantes que toutes les autres. *Vous avez*, ajoûta-t-il, *une trêve de deux ans avec les Romains, si vous la violez le premier, n'esperez pas d'avoir les Dieux favorables. Il faut donc attendre qu'ils la violent.* Voilà qui est fort bien jusques-là; mais cet homme, si religieux, trouve ensuite des expediens, pour faire tomber les Romains dans le piege, & pour les obliger à rompre la trêve les premiers. Quel aveuglement! comme si Dieu pouvoit être trompé, & qu'il ne fût pas aussi ennemi de la fraude & de la mauvaise foi, que de la violence & de l'injustice; mais c'est là l'ordinaire des hommes, & sur tout des politiques, ils ne donnent à Dieu que les dehors.

61. *Il y a des Auteurs qui prétendent.*] De ce nombre sont Denys d'Halicarnasse & Tite-Live; le premier

les Villes qu'ils leur avoient prises pendant la guerre.

Le Senat, ayant entendu leurs Ambassadeurs, en fut indigné, & fit réponse, *que si les Volsques prenoient les premiers les armes, les Romains les poseroient les derniers.* Cette réponse ouïe, Tullus convoqua une Assemblée generale de la Nation des Volsques, où il fit conclure la guerre, & leur conseilla de faire entrer Coriolan, d'oublier le passé, & d'avoir en lui une entiere confiance, leur promettant qu'étant leur Ami & leur Allié, il leur feroit plus de bien, qu'il ne leur avoit fait de mal, pendant qu'il avoit été leur ennemi.

Réponse des Romains aux Ambassadeurs des Volsques.

Coriolan ayant donc été appellé & ayant parlé au Peuple, [63] on trouva qu'il étoit aussi éloquent que grand Capitaine, & que son courage étoit guidé par beaucoup de prudence & de capacité, & sur l'heure même il fut élu Ge-

Coriolan aussi éloquent que grand Capitaine.

Il est élu General des Volsques avec Tullus.

mier l'écrit formellement, & l'autre l'insinuë de même; mais Plutarque n'a pas voulu suivre une tradition, qui deshonoroit son Heros, il s'est contenté d'en avertir.

62. *Leur persuada d'envoyer sommer les Romains de leur rendre toutes les terres.*] Ce ne fut pas Tullus qui donna ce conseil, ce fut Coriolan qui le donna, quand on l'eut introduit dans le Conseil des Volsques. Il y avoit un grand venin caché sous cette demande; car ou les Romains refuseroient, & par-là ils attireroient la guerre, ou ils rendroient toutes ces terres, & alors tous leurs voisins, les Æques, les Peuples d'Albe, ceux d'Etrurie & plusieurs autres, leur envoyeroient faire les mêmes propositions, ce qui mettroit les Romains à deux doigts de leur ruïne.

63. *On trouva qu'il étoit aussi éloquent, que grand Capitaine.*] Il fit dans le Conseil un long discours, que Denys d'Halicarnasse rapporte dans son VIII. Livre, & qui justifie l'éloge que Plutarque lui donne ici.

General avec Tullus. Craignant donc que le temps, qu'on employeroit à faire cet armement, ne fût trop long & ne lui fît perdre une occasion très-favorable, il laissa aux Magistrats & aux principaux le soin d'assembler les troupes & de faire tous les autres preparatifs, & prenant avec lui les plus déterminés & les plus prompts à le suivre, il partit sans faire de revuë, & tomba sur les terres des Romains tout d'un coup, & avant qu'on pût s'en douter à Rome. Il y fit un si grand butin, que ses troupes en étoient fatiguées & ne pouvoient suffire, non seulement à l'emmener & à le porter, mais à le consumer dans le camp, quelque degât qu'elles en fissent. Le moindre avantage que Coriolan prétendoit tirer de cette course précipitée, c'étoit de piller & de ruïner le païs; il avoit un but plus important & plus considerable, qui étoit de rendre les Patriciens plus suspects au Peuple, car pendant qu'il ravageoit toute la campagne, il avoit grand soin d'épargner les terres des Nobles, & ne souffroit pas qu'on y fît le moindre tort, ni qu'on en enlevât la moindre chose, ce qui envenima encore plus les esprits & augmenta la

Comme de ramasser de l'argent, d'établir les convois, & de pourvoir aux recruës, de faire forger des armes.

Il tombe sur les terres des Romains.

Conduite de Coriolan pour rendre les Nobles suspects au Peuple.

64. *Et dans l'assurance où ils étoient, qu'ils avoient au dehors la Guerre même pour garde de leurs terres & de tous leurs biens.*] Voici un beau passage, dont aucun Interprete n'a connu la beauté. L'Interprete Latin a traduit : *Ipsi spectatores desiderent, qui opum & bonorum foris hostem suum habeant custodem.* Et Amiot : *Pendant qu'eux seroient otieux spectateurs de leurs pertes & malheurs en toute seureté, attendu que cette guerre ne se faisoit pas contr'eux, & qu'ils avoient au dehors l'ennemi mesme qui leur gardoit leurs biens.* L'un & l'autre ont tâché de deviner le sens, comme ils ont pû, & n'ont eû aucun égard aux paroles du texte, où Plutarque ne parle nullement d'ennemis. Il dit, *ἔνα* ...

la dissension & le desordre, les Patriciens accusant le Peuple d'avoir chassé très-injustement le plus vaillant homme qu'ils eussent, & le Peuple reprochant aux Patriciens que par un mouvement de haine & de vengeance ils avoient eux-mêmes appellé Coriolan, afin que pendant que leurs maisons & leurs champs seroient pillés & saccagés, ils eussent le plaisir d'être spectateurs tranquilles, dans la confiance 64 & dans l'assurance où ils étoient, qu'ils avoient au dehors la Guerre même pour garde de leurs terres & de tous leurs biens.

Après cette expedition, qui servit infiniment à augmenter le courage des Volsques, & à leur faire mépriser leurs ennemis, Coriolan ramena sa troupe sans avoir perdu un seul homme; mais après que toutes les forces des Volsques, qui accoururent tous d'un grand courage, furent assemblées, on les trouva si nombreuses, qu'on jugea à propos d'en laisser une partie dans le païs, pour la sûreté des Villes, & de mener l'autre partie contre les Romains. **Ce fut Coriolan qui conseilla le partage.** Coriolan donna à Tullus le choix de l'Armée qu'il voudroit commander, mais Tullus répondit que Coriolan ne lui étoit inferieur, **Tullus céde à Coriolan le commandement de l'Armée de Campagne.**

πολεμουμένων ἑτέρων, θεατὰς καθῆσθαι, φύλακας τῆς χώρας καὶ τῶν χρημάτων, ἔξω τὸν πόλεμον αὐτῶν ἔχοντας. Il est aisé de voir que ce mot *φύλακας*, n'a aucun terme auquel on le puisse rapporter, & qu'il faut necessairement lire *φύλακα*, en le rapportant à *πόλεμον* & *αὐτὸν* pour *αὐτῶν*, *la Guerre même.* Plutarque considere la Guerre, comme le garde des terres des Patriciens, parce que les ennemis les épargnoient avec un grand soin. Cette idée est si noble & si belle, que j'ose esperer que les Savans alloueront ma correction, qui me paroît aussi sûre que necessaire.

a Il se reserve de garder son païs.

Ville maritime des Volsques.

Coriolan prend plusieurs villes du Latium.

rieur, ni en courage, ni en experience; & qu'il avoit sur lui l'avantage d'avoir été plus heureux dans tous les combats; [65] c'est pourquoi il falloit qu'il commandât l'Armée *qui* marchoit en campagne, & que pour lui, il demeureroit afin de garder le païs, & de lui envoyer les convois, & tout ce qui étoit necessaire à ses troupes.

Coriolan rendu encore plus puissant par ce partage, marcha d'abord contre la Ville de Circée Colonie des Romains, qui *s'étant* renduë à discretion, [66] fut *garantie du pillage*. De là il alla ravager les terres des Latins, [67] dans l'esperance que les Romains viendroient lui livrer bataille pour défendre leurs Alliés, qui avoient plusieurs fois imploré leur aide; mais comme le Peuple étoit mal intentionné, [68] & que les Consuls n'avoient plus guere de temps à être en charge, ils ne voulurent rien hazarder, & renvoyerent les Ambassadeurs des Latins, sans leur accorder aucun secours. Coriolan, déchu de cette esperance, tourna ses armes contre les Villes du Latium, prit d'assaut Tolerium, Labicum, Pedum & Bo-

65. *C'est pourquoi il falloit qu'il commandât l'Armée qui marchoit en campagne.*] Outre les raisons, qui obligerent Tullus à donner à Coriolan le commandement de l'Armée, qui alloit en campagne, il y en a une autre de pure politique. Il n'y auroit pas eû de sagesse à Tullus de laisser Coriolan à la tête d'une Armée dans son païs, pendant que lui il auroit marché contre Rome. Les Romains & Coriolan d'intelligence, auroient pu lui faire un mauvais parti.

66. *Fut garantie du pillage.*] Coriolan lui ordonna seulement de fournir les habits pour ses Soldats, des vivres pour un mois, & quelque somme d'argent.

67. *Dans l'esperance que les Romains viendroient.*] Au lieu de

Boles, qui oserent lui faire resistance: les hommes furent vendus & les biens pillés; mais il prit un très-grand soin de celles qui lui ouvrirent les portes, & afin qu'elles ne souffrissent aucun dommage, même à son insu, il campoit le plus loin qu'il lui étoit possible, & en passant sur leurs terres, il ne souffroit pas qu'on prît rien de ce qui étoit à eux.[69] Il alla mettre le siege devant Bouilles, qui n'étoit environ qu'à douze milles de Rome, & qui se défendit plus vigoureusement que les autres, & où beaucoup de Volsques furent tuez, mais enfin il la prit, passa au fil de l'épée presque tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & y fit un très-grand butin.

Eloge que les Volsques donnent à Coriolan.

Sur le bruit de ces grands avantages, les Volsques, qui étoient restés dans leur païs pour la sûreté des Villes, ne pouvoient se contenir, ils alloient par troupes dans le camp de Marcius, disant hautement, qu'ils ne connoissoient que lui de General, & qu'il étoit leur seul Capitaine; aussi son nom étoit très-grand dans toute l'Italie, & l'on parloit avec admiration de cette grande valeur, qui par le chan-

Ce que fait quelquefois à la guerre le changement d'un seul homme.

de προσδεχομένων, il faut lire comme dans un manuscrit προσδεχόμενος; car c'est Coriolan qui esperoit que les Romains viendroient au secours des Latins.

68. *Et que les Consuls.*] Julius Julus & Pinarius Rufus, la premiere année de l'Olymp. LXXIII. l'an de Rome 265.

69. *Il alla mettre le siege devant Bouilles.*] Plutarque a déja parlé de la prise de Boles. Il n'en est donc plus question ici; c'est pourquoi il faut lire *Bouilles*. Bouilles, Βόλλαι, comme on a lû dans Denys d'Halicarnasse, c'étoit une des principales Villes du Latium à 11. ou 12. milles de Rome.

changement d'un seul homme, avoit produit dans les affaires des changemens si surprenans & si merveilleux.

Les Romains tiroient leur origine de Lavinium.

Changement que produisit à Rome la nouvelle du siege de Lavinium.

Le Peuple veut rappeller Coriolan.

Le Senat s'y oppose.

Le desordre augmentoit cependant à Rome; on n'osoit prendre les armes pour en venir à un combat, & l'on passoit les jours entiers à se quereller, & à semer des propos seditieux les uns contre les autres; mais Lavinium, [70] où étoient les Dieux de leurs peres, & d'où ils tiroient leur origine, parce que c'étoit la premiere Ville qu'Enée eût bâtie dans le Latium, étant assiegée, cette nouvelle, qui fut d'abord publique, produisit tout d'un coup un changement merveilleux dans l'esprit du Peuple, & tourna d'une maniere étrange & bizarre celui des Patriciens; car le Peuple vouloit casser & abolir la condamnation de Coriolan & le rappeller dans Rome, & le Senat s'étant assemblé pour déliberer sur cette proposition, la rejetta & s'y opposa de toutes ses forces, [71] soit que par un esprit d'opiniâtreté, il prît toûjours le parti de s'opposer à tout ce que le Peuple desiroit le plus; soit qu'il ne voulût pas que Coriolan dût son rappel à la faveur du Peuple, soit enfin que sa haine commençât à s'étendre sur Coriolan, parce que quoi qu'il n'eût pas un égal sujet de se plaindre des deux par-

70. *Où étoient les Dieux de leurs peres,*] Les Dieux Penates qu'Enée avoit deposez. C'est pourquoi les Romains y alloient faire des sacrifices pour le salut de la Patrie. Il en a été parlé dans les Remarques sur la Vie de Romulus.

71. *Soit que par un esprit d'opiniâtreté.*] Denys d'Halicarnasse avouë qu'il est très-difficile de deviner, ce qui rendoit le Senat si contraire au rappel de Coriolan, & il donne sur cela trois conjectures; la premiere, que par ce

partis, il les maltraittoit également, & qu'il s'étoit entierement declaré l'ennemi de sa patrie, dans laquelle il savoit bien que la plus grande & la meilleure partie compatissoit à ses malheurs, & étoit envelopée dans la même injustice qu'on lui avoit faite.

Cette resolution du Senat ayant été declarée, le Peuple se trouva dans l'impuissance de faire passer la Loi par ses suffrages, car il falloit un Decret du Senat. Coriolan, qui en eut d'abord la nouvelle, en fut encore plus irrité, [72] de maniere qu'il quitta le siege de Lavinium, & transporté de fureur, il marcha vers Rome avec ses meilleures troupes, & alla camper près des fossés Cluiliens à quarante stades de la Ville, où son approche jetta une si grande épouvante & un tel effroi, qu'elle appaisa d'abord la sedition; il n'y eut pas un Magistrat, pas un Senateur qui osât contredire le Peuple sur le rappel de Coriolan, mais tous, voyant les ruës pleines de femmes, qui couroient çà & là tout éperduës, les Temples remplis de vieillards, qui dans une profonde humiliation, & versant des torrens de larmes addressoient leurs prieres aux Dieux, & en general tous les esprits denués de force & de courage, & incapables de trouver leur salut dans

Coriolan marche contre Rome.

à cinq milles.

Effroi que l'approche de Coriolan jette dans Rome.

ce refus, le Senat vouloit éprouver si le Peuple étoit ferme dans cette resolution : la seconde, qu'en s'y opposant, il vouloit lui en augmenter l'envie : & la troisieme, qu'il vouloit par-là effacer de l'esprit du Peuple le soupçon qu'il avoit eu, que les Patriciens avoient excité Coriolan à prendre les armes contre Rome.

72. *De maniere qu'il quitta le siege de Lavinium.*] Il ne leva pas le siege. Denys d'Halicarnasse écrit qu'il laissa des troupes, pour continuer le blocus.

dans leurs conseils, ils reconnurent que le Peuple avoit eu raison de vouloir rappeller Coriolan, & que le Senat avoit très-mal fait de commencer à entrer en colere, & à avoir du ressentiment dans un temps, où le seul bon parti étoit d'y renoncer, s'il en avoit été rempli.

Les Romains envoyent des Ambassadeurs à Coriolan pour lui offrir son rappel.

Ils étoient tous Consulaires.

Ils resolurent donc tous d'envoyer une ambassade à Coriolan [73] pour lui offrir son rappel, & pour le supplier de terminer cette guerre. Les Ambassadeurs, qui furent pris dans le Senat & qui étoient tous ou parens ou amis de Coriolan, s'attendoient à recevoir au moins de lui un favorable & gracieux accueil à leur arrivée; mais ils furent fort trompés.

La maniere dont Coriolan reçoit ces Ambassadeurs.

Car ayant été conduits au travers de l'Armée en bataille, [74] ils trouverent Coriolan assis au Conseil, au milieu d'un grand nombre des principaux Officiers, & qui avec un trouble & une émotion, qui paroissoient dans ses yeux, & d'un ton plein d'une severité terrible, leur or-

73. *Pour lui offrir son rappel.*] C'est ainsi qu'il faut traduire le texte de Plutarque ἐκείνῳ τε κάθοδον διδόντας, car on n'avoit pas encore ordonné son rappel. Les Ambassadeurs le lui offrirent, en lui disant que le Senat inclinoit à le rappeller; & qu'il n'étoit pas de la majesté de Rome, d'en faire le Decret, pendant qu'il étoit en armes sur leurs terres.

74. *Ils trouverent Coriolan assis au Conseil, au milieu d'un grand nombre des principaux Officiers, & qui avec un trouble & une émotion.*] Au lieu de καθιζομένου qui est dans le texte, il faut lire καθιζομένῳ, comme dans un manuscrit, & expliquer le passage tout autrement qu'on n'a fait. Henri Etienne a fort bien fait voir que la phrase dont Plutarque se sert ici, ne permet pas qu'on prenne le mot ὄχλου dans son sens ordinaire pour *foule*; car si Plutarque l'avoit voulu employer dans ce sens-là, jamais il n'auroit dit μετὰ ὄχλου καθιζομένῳ καὶ βαρύτητος, *assis avec*

ordonna d'exposer le sujet de leur ambassade en presence de tous les Volsques, dont il étoit environné; [75] les Ambassadeurs s'expliquerent dans les termes les plus modestes, les plus doux & les plus convenables à l'état de leur fortune.

Leur discours fini, Coriolan leur répondit, pour ce qui le regardoit, avec beaucoup d'aigreur & avec un emportement proportionné à l'injure qu'il avoit reçuë, & pour ce qui regardoit les Volsques, comme leur General, il demanda *que les Romains leur rendissent toutes les Villes & toutes les Terres qu'ils avoient prises dans les guerres précedentes, & que par une Loi ils accordassent aux Volsques le même droit de bourgeoisie, qu'ils avoient accordé aux Latins; que ce n'étoit qu'à ces conditions justes & raisonnables, qu'ils pouvoient obtenir la paix.* Il leur donna trente jours pour déliberer sur ses demandes, & après qu'ils se furent retirés, il decampa,

Réponse que Coriolan leur fait, & ce qu'il leur demande pour les Volsques.

Il leur donne trente jours pour deliberer.

avec une foule & avec severité, ce qui seroit ridicule dans toutes les Langues; mais il auroit dit ἐν ὄχλῳ καθεζόμενος μετὰ βαρύτητος, *assis au milieu d'une foule avec une séverité.* Le mot ὄχλος a ici une signification extraordinaire, & il signifie le trouble & l'émotion de l'ame, passions, qui ne pouvoient pas manquer d'agiter Coriolan dans la conjoncture & dans l'état où il se trouvoit. Ce sens au reste n'est pas inconnu, car Denys d'Halicarnasse a marqué ὄχλος pour ὄχλησις, & on en trouve des exemples dans Sophocle, dans Euripide, dans Isocrate & dans Demosthene.

75. *Les Ambassadeurs s'expliquerent.*] Minucius, celui qui dans son Consulat avoit le plus soûtenu le parti de Coriolan, porta la parole. On peut lire son Discours dans Denys d'Halicarnasse Liv. VIII. il est fort beau, & Plutarque auroit dû peut-être en rapporter la substance.

pa, & mena son Armée hors du territoire de Rome.

Envie des Volsques contre Coriolan.

Ce fut là le premier prétexte de calomnie que saisirent ceux des Volsques, qui depuis long-temps ne pouvoient supporter sa puissance, & qui ne voyoient qu'avec un œil d'envie ses surprenantes prosperités; Tullus même étoit de ce nombre; Ce n'est pas qu'il eût reçu aucune injure particuliere de Coriolan; mais il étoit poussé par une passion, qui n'est que trop naturelle à l'homme, car il avoit un secret depit de voir sa reputation obscurcie par la gloire de son *Collegue*, & de se sentir méprisé par les Volsques, qui faisoient leur Dieu de Coriolan, & qui pretendoient que les autres se contentassent de la part qu'il vouloit bien leur faire de son autorité & de sa puissance. De là commencerent à éclorre toutes les accusations qu'on sema sous main contre lui. La plûpart des Officiers s'attroupent & se liguent ensemble, se communiquoient leur mécontentement, & appelloient cette retraite de l'Armée une veritable trahison, qui ne consistoit point à avoir livré des Villes ou des armes, mais à avoir livré le temps, duquel dependent ordinairement le salut, & la perte des Villes & des Armées; car il avoit donné exprès aux ennemis un *delai de trente jours*, sachant bien que leurs affaires étoient si deplorées, qu'il ne falloit pas moins que ce temps-

Tullus Jaloux de sa gloire.

Il y a dans le texte *leur peur*.

La trêve que Coriolan avoit donnée aux Romains, traitée de trahison.

A la guerre le salut ou la perte des villes & des Armées depend du temps.

76. *Il ravagea les terres des Alliez, & prit sept grandes Villes très peuplées.*] Il fit cela à deux fins. La premiere, pour mettre ces Alliez hors d'état de donner du secours aux Romains; & la seconde, pour se mettre à couvert des soupçons, dont Plutarque parle, & qu'il avoit pre-

vûs.

temps-là pour les remettre, ou pour y produire un grand changement.

Cependant Coriolan ne passa pas les trente jours sans rien faire; [76] il ravagea les terres des Alliés, & prit sept grandes Villes très-peuplées. Les Romains n'oserent jamais paroître pour les secourir, leurs esprits étoient abattus & remplis de crainte, & ils n'avoient non plus de force pour la guerre, que des corps paralytiques ou assoupis.

Ce que Coriolan fit pendant ces trente jours de tréve.

Le terme étant expiré, & Coriolan étant revenu avec ses troupes, ils lui envoyerent une seconde Ambassade, pour le supplier encore de moderer son ressentiment, de retirer son Armée, & de proposer & faire ensuite, ce qui lui paroîtroit le plus avantageux pour les deux partis, lui declarant que les Romains ne relâcheroient jamais rien par crainte, mais que s'il vouloit faire quelque avantage aux Volsques, ils y donneroient les mains, après qu'ils auroient posé les armes. Sur cela Coriolan dit, *qu'il ne leur répondoit point comme General des Volsques, mais que comme Citoyen Romain, qu'il étoit encore, il les exhortoit à rabaisser un peu de leur orgueil, & à revenir le trouver dans trois jours, avec la ratification du Traité, dont il leur avoit expliqué les conditions toutes justes & raisonnables; que s'ils en ordonnoient autrement, il n'y avoit plus de sûreté pour eux à revenir dans le camp chargés de paroles vaines.*

Seconde Ambassade des Romains à Coriolan.

Réponse de Coriolan à ces Ambassadeurs.

Le

vûs. En effet le terme d'un mois étoit un peu bien long, & Coriolan donnoit par-là un prétexte très-plausible aux Volsques de l'accuser de favoriser les Romains à leur préjudice.

Le Senat, informé de cette réponse par le retour des Ambassadeurs, comme si la Ville eût été battuë d'une horrible tempête qui allât la submerger, jetta, comme on dit, l'ancre sacrée, car il ordonna que tous les Prêtres des Dieux, les Sacrificateurs, les Sacristains, & les Augures, dont la divination par le vol des oiseaux est pratiquée de toute ancienneté à Rome, iroient vers Coriolan avec les habits & les ornemens dont ils avoient accoûtumé d'être revêtus dans leurs ceremonies, & qu'ils le conjureroient de poser premierement les armes, & de regler ensuite avec ses Citoyens les articles de la paix des Volsques.

Jetter l'ancre sacrée, proverbe.

Troisième Ambassade des Romains, composée des Prêtres & des Augures.

Coriolan les reçut dans le camp, mais il n'accorda rien à leurs prieres, & ne les traita pas plus favorablement, car il leur déclara qu'on *n'avoit qu'à accepter ses premieres propositions, ou qu'à se preparer à la guerre.*

Réponse de Coriolan.

Les Prêtres étant de retour à Rome, les Romains resolurent de se tenir clos & couverts dans la Ville, de défendre les murailles & de repousser les ennemis, mettant toute leur esperance dans le temps & dans les accidens inopinés de la fortune, puisque d'eux-mêmes ils ne pouvoient trouver aucun remede à leurs maux, & que la Ville étoit pleine de frayeur & de

Resolution que prennent les Romains.

77. *Mais sur ces entrefaites, il arriva une chose tres-semblable à ce qu'Homere dit fort souvent.*] Plutarque prouve ici une verité très-constante, & qu'Homere a connuë, que Dieu inspire quelquefois les hommes, & les porte à entreprendre des choses auxquelles ils ne penseroient pas sans son inspiration.

78. *Le Peuple ignorant & grossier méprise ce Poëte, comme si par des miracles impossibles.*] Amiot s'est étrangement trompé à ce passage, dont il n'a ni entendu les paroles, ni

de trouble, & n'avoit que de fâcheux pressentimens.

[77] Mais sur ces entrefaites, il arriva une chose très-semblable à ce qu'Homere dit fort souvent, & que le Peuple refuse de croire; car lorsque, sur des évenemens extraordinaires & qu'on n'auroit pas attendus, ce Poëte dit: *La Déesse Minerve lui envoya cette inspiration*, & dans un autre endroit, *Quelqu'un des Immortels les détourna de cette resolution, en mettant dans l'esprit du Peuple, &c.* & ailleurs, *Soit qu'il se doutât de quelque chose, ou que Dieu le lui eût inspiré*, [78] le Peuple ignorant & grossier méprise ce Poëte & s'en moque, comme si par des miracles impossibles & par des fables incroyables il détruisoit la liberté du franc-arbitre, & c'est ce qu'Homere ne fait point; au contraire, les choses vrai-semblables & ordinaires, qui se font par le secours de la Raison, il les fait absolument dépendre de notre volonté & de notre choix, car il dit très-souvent: *Mais moi, après avoir deliberé dans mon cœur.* Et ailleurs, *Il parle ainsi, & Achille saisi de douleur, balança dans son esprit, &c.* Et en un autre endroit, *Elle ne persuada point le prudent Bellerophon qui n'avoit que des pensées sages.* Mais dans les actions

Dieu inspire quelquefois les hommes. Homere explique & justifié.

ni compris le sens, car il a traduit : *Plusieurs y en a qui mesprisent ces passages d'Homere, comme si son intention fust, d'attribuer au discours de la Raison humaine, & à l'élection de l'arbitre d'un chacun, des choses impossibles, & des fables où il n'y a point de verisimilitude.* Il n'y a personne qui ne voye que c'est tout le contraire que Plutarque a dit; car il refute l'erreur de ceux qui croyent qu'Homere combat & détruit le libre-arbitre, quand il feint que les Dieux nous envoyent des inspirations.

actions extraordinaires & perilleuses, qui demandent une espece d'inspiration, d'enthousiasme & de fureur, [79] il fait intervenir un Dieu, qui bien loin de détruire notre libre-arbitre, l'excite, & qui ne nous inspire pas la volonté, mais échauffe l'imagination & donne des idées qui nous déterminent. Par ces idées, il ne rend pas notre action involontaire en nous forçant, [80] au contraire, il la rend très-volontaire & très-libre, en donnant naissance à la volonté, à laquelle il ne fait qu'ajoûter la confiance, & l'esperance. En effet, il faut entierement, ou éloigner les Dieux de toute cause mouvante, & de tout principe de nos operations, ou avouër qu'ils n'ont aucun autre moyen de secourir les hommes & de cooperer avec eux ; [81] car ils ne poussent pas eux-mêmes & ne remuent pas notre corps ; ils ne font agir ni nos pieds ni nos mains, mais par de certains principes & par de certaines idées, qu'ils réveillent en nous, ils excitent la vertu active de notre ame, & poussent notre

La Liberté de l'homme accordée avec le secours & la cooperation de Dieu.

Cooperation de Dieu ne détruit pas la liberté naturelle de l'homme.

79. *Il fait intervenir un Dieu, qui bien loin de détruire notre libre-arbitre, l'excite.*] Tout ce que Plutarque dit ici est remarquable. Il accorde parfaitement la liberté de l'homme, avec le secours & la cooperation de Dieu ; & ce qu'il dit est très-conforme à ce qu'enseigne la veritable Theologie.

80. *Au contraire il la rend très-volontaire & tres-libre, en donnant naissance à la volonté.*] Plutarque reconnoît ici bien formellement que Dieu ne rend pas notre action involontaire, en nous forçant ; mais qu'au contraire il la rend très-libre & très-volontaire, en faisant naître la volonté, & en la déterminant ; qu'ainsi Dieu nous laisse toute notre liberté, lors-même qu'il nous fait faire ce qu'il veut, & que la cooperation de Dieu ne détruit nullement la liberté naturelle de l'homme.

81. *Car ils ne poussent pas eux-mêmes, & ne remuent pas no-*

tre volonté, ou la retiennent & la détournent.

Alors donc à Rome les femmes étoient répanduës dans tous les Temples, & les plus considerables faisoient leurs prieres au pied de l'Autel de Jupiter dans le Temple du Capitole. Parmi ces dernieres étoit Valerie, sœur du grand Publicola, qui avoit rendu tant & de si grands services aux Romains en paix & en guerre. Pour lui il étoit mort quelque temps auparavant, comme nous l'avons dit dans sa Vie, mais sa sœur Valerie étoit generalement honorée & estimée dans la Ville, comme une Dame qui relevoit encore le lustre de sa naissance par l'éclat de sa vertu. Valerie, poussée d'un mouvement semblable à celui dont je viens de parler, & voyant tout d'un coup, non sans une inspiration divine, ce qui étoit le meilleur & le plus expedient, se leva, & faisant lever toutes les autres femmes, elle sortit du Temple, & avec cette nombreuse suite, [82] elle alla tout droit à la maison de Vo-

Valerie, sœur de Publicola, Dame d'une grande vertu.

Elle est divinement inspirée.

notre corps.] Plutarque se trompe ici, lorsqu'il croit que Dieu ne peut agir que sur l'esprit, & qu'il ne pousse pas & ne remue pas le corps. Cette opinion est démentie par mille exemples, que la veritable Religion fournit, & qui sont dispersez dans le vieux & dans le nouveau Testament, Elie, Habacuc, S. Pierre, &c.

82. *Elle alla tout droit à la maison de Volumnie, mere de Coriolan.*] Plutarque appelle la mere de Coriolan Volumnie & sa femme Virgilie. Cependant Denys d'Halicarnasse & Tite-Live appellent sa mere *Veturie*, & sa femme *Volumnie*; mais il y a un manuscrit où on lit *Veturia*, au lieu de *Volumnia*, & où le commencement du discours de Valerie est corrigé de cette maniere ὦ Οὐετουρία καὶ σὺ Οὐολουμνία. *Veturie & vous Volumnie &c.* & dans la suite de même.

Volumnie, mere de Coriolan, qu'elle trouva assise avec sa belle-fille, & tenant sur ses genoux ses deux petits-fils. Quand les femmes qui la suivoient furent rangées tout autour d'elles, *Volumnie & toi Virgilie*, leur dit-elle, *vous voyez des femmes qui viennent vers d'autres femmes, non point par ordre du Senat, ni des Magistrats, mais, comme je pense, par l'inspiration d'un Dieu, qui exauçant nos prieres, & touché de compassion, nous a excitées à venir ici implorer votre secours & vous demander une grace, qui, en nous sauvant & en sauvant Rome, vous produira à vous en particulier une gloire beaucoup plus grande que celle qu'acquirent les filles des Sabins, lorsqu'au milieu d'une sanglante bataille elles firent naître la paix & l'union entre leurs peres & leurs maris. Venez avec nous vers Coriolan, avec toutes les marques de supplians, le conjurer de desarmer sa colere, & rendre à votre patrie ce témoignage plein de justice & de verité, que malgré les maux qu'il lui a faits, elle n'a rien ordonné ni entrepris contre vous par un mouvement de vengeance, & qu'elle vous rend à lui,* quand

Discours de Valerie à la mere & à la femme de Coriolan.

Dans la Vie de Romulus p. 152 & 158.

83. *Et que nous le voyons presentement environné des armes de nos ennemis, non pas comme leur prisonnier, mais comme leur maître.*] Amiot s'est encore trompé à ce passage, comme l'Interprete Latin. Celui-ci a traduit: *Corpus quidem ejus contemplamur hostium armis custodiri, potius quam conservari.* Et Amiot : *Voyant maintenant sa personne environnée des armes de nos ennemis, plustost pour s'asseurer de lui, que pour le garder.* Cette faute est considerable à ne considerer que les termes, mais elle l'est encore davantage à considerer le sens ; car si Volumnie avoit dû dire ce que dit Amiot, que les Volsques gardoient à vuë Coriolan, pour s'assurer de sa personne, & non pas par respect, les affaires de Rome étoient en bons

quand même elle n'en devroit obtenir aucune condition raiſonnable.

Valerie ayant achevé ſon diſcours, toutes les autres femmes ſe mirent à faire de grands cris, & Volumnie répondit : *Outre les miſeres generales auſquelles nous participons, nous avons encore des maux particuliers & domeſtiques, puiſque nous avons vû perir à nos yeux la gloire & la vertu de Coriolan,* [83] *& que nous le voyons preſentement environné des armes de nos ennemis, non pas comme leur priſonnier, mais comme leur maître. Avec cela le plus grand & le plus ſenſible de nos malheurs, c'eſt que notre patrie ſe trouve reduite à cette extremité, que nous ſoyons ſa derniere reſſource. Car je ne ſai s'il fera aucun compte de nous, puiſqu'il n'en fait aucun de ſa patrie, qu'il avoit toûjours preferée à ſa mere, à ſa femme & à ſes enfans. Cependant ſervez-vous de nous comme il vous plaira, & menez-nous vers Coriolan; ſi nous ne pouvons rien obtenir de lui, nous pouvons expirer à ſes pieds en le ſuppliant pour Rome.* [84] En même temps elle prit ſes petits-fils, & faiſant lever Virgilie, elle

Réponſe de Volumnie.

bons termes, & elle devoit eſperer de le fléchir. Mais Plutarque dit tout le contraire, τὸ σῶμα δ' αὐτοῦ τοῖς τῶν πολεμίων ὅπλοις φρουρούμενον μᾶλλον, ἢ σωζόμενον ἐφορῶσαι. Le mot φρουρούμενον, ſignifie *gardé par reſpect*, & σωζόμενον, *gardé comme priſonnier, pour s'aſſurer de ſa perſonne.* Cette mere affligée aimeroit mieux voir ſon fils priſonnier entre les mains des ennemis, que de le voir à leur tête environné de Gardes comme leur General.

84. *En même temps, elle prit ſes petits fils, & faiſant lever Virgilie, elle ſe mit à leur tête.*] Cela n'alla pas ſi vîte; on communiqua ce deſſein aux Conſuls; les Conſuls aſſemblerent le Senat, pour deliberer ſi on donneroit à ces femmes la permiſſion de ſortir; l'affaire fut debattuë jus-

elle se mit à leur tête, & prit le chemin du camp.

Ce spectacle inspira aux ennemis même un respect mêlé de compassion & les tint dans le silence. Coriolan, environné des principaux Officiers de l'Armée, & de toutes les marques de sa dignité, étoit assis sur son Tribunal. Voyant donc approcher ces femmes, il en fut d'abord surpris, & ayant reconnu sa mere, qui marchoit la premiere, il fit tous ses efforts pour demeurer inflexible & intraitable; mais trahi & vaincu par son cœur, *il n'osa l'attendre sur son Siege*, & descendant avec précipitation, il alla à grands pas au devant d'elle, & se jettant à son cou, il la tint fort long-temps embrassée; il embrassa ensuite sa femme & ses enfans, & n'épargna ni ses larmes, ni ses caresses, se laissant entraîner aux sentimens de la nature, comme à un torrent, qu'il ne pouvoit surmonter.

Des faisceaux, des haches, &c.

Car ces femmes étoient descenduës de leurs chariots à la porte du Camp.

Il fit baisser devant elle ses faisceaux & ses haches.

Quand il fut rassasié en quelque sorte, & qu'il s'aperçut que sa mere vouloit parler, il fit approcher les Volsques, & donna audience à Volumnie, qui parla en ces termes: [85] *A cette langueur qui paroît sur notre visage, & à ces lugubres & méchans habits que nous portons,*

Il ordonna qu'on ôtât son Siege de dessus son Tribunal & qu'on le mît à terre.

Discours de Volumnie à son fils Coriolan.

jusqu'au soir, & les avis furent d'abord assez partagez, plusieurs Senateurs representant le danger qu'il y avoit à permettre que leurs femmes & leurs enfans allassent dans le camp ennemi, où on les retiendroit peut-être; mais enfin le plus grand nombre l'emporta, sur ce qu'on dit que Coriolan étoit incapable de commettre la moindre impieté contre des femmes, qui alloient le trouver sous la protection des Dieux. On fit le Decret, & elles partirent le lendemain à la pointe du jour sur des chariots, que les Consuls fournirent.

85. *A cette langueur qui paroît sur notre visage.*] Denys d'Ha-

tons, tu vois assez, mon fils, sans que nous te le disions, dans quelle affreuse desolation ton exil nous a jettées. Pense presentement qu'il faut que nous soyons les plus malheureuses de toutes les femmes, puisque ce que nous avions de plus doux & de plus agréable à voir, la Fortune nous l'a rendu le plus affreux & le plus terrible, en nous presentant à moi, mon fils, & à elle, son mari, à la tête d'une Armée d'ennemis, assiegeant sa propre patrie; & que ce qui est pour les autres une ressource & une consolation dans toutes leurs disgraces, d'avoir recours aux Dieux & de leur adresser leurs prieres, devient pour nous un nouveau danger, puisque nous ne pouvons demander en même temps aux Dieux ta conservation & la victoire pour Rome; mais il faut que nos prieres renferment les plus horribles maledictions que nos ennemis mêmes pourroient prononcer contre nous. Car c'est une necessité que ta femme & tes enfans soient privés de toi, ou de leur patrie. Je ne te parle point de moi; je n'attendrai pas que la Fortune ennemie décide de cette guerre. Si je ne puis te persuader de faire succeder l'union & la paix à ces desordres, & de devenir plûtôt le bienfaicteur des deux partis, que le fleau de l'un ou de l'au-

d'Halicarnasse, Tite-Live & Plutarque ont fait parler cette mere en cette occasion. Ce n'est pas un plaisir mediocre de voir les differentes vuës qu'ils ont euës, & rien n'est peut-être plus capable d'élever l'esprit & de nourrir l'éloquence, que de comparer des discours, que trois des plus grands Hommes de l'antiquité ont faits sur le même sujet. Celui de Denys d'Halicarnasse me paroît plus simple & plus moral; celui de Tite-Live plus fort & plus violent, & celui de Plutarque plus ingenieux, plus éloquent & plus pathetique.

l'autre, pense, mon fils, & prepare-toi à n'approcher des murs de Rome qu'en passant sur le corps mourant de celle qui t'a enfanté. Car me conserverai-je pour voir le jour que mon fils triomphera de Rome, ou que Rome triomphera de mon fils! Si je te conjurois de sauver ta patrie en perdant les Volsques, le parti seroit difficile à prendre pour toi; car s'il n'est pas honnête de ruïner ses Citoyens, il ne l'est pas non plus de trahir ses amis; mais que te demandons-nous, mon fils, que la délivrance de nos maux? Délivrance aussi heureuse pour les uns, que pour les autres, & beaucoup plus glorieuse pour les Volsques, que pour les Romains, en ce qu'il paroîtra que la victoire les a mis en état de nous accorder les plus grands de tous les biens, l'amitié & la paix, dont ils jouïront eux-mêmes. Si nous obtenons ces biens, tu en seras le principal, ou plûtôt le seul auteur, & si nous ne les obtenons pas, tu auras à soûtenir les reproches des Romains & des Volsques. Car cette guerre, dont l'issuë est incertaine, a cela de certain, que vainqueur, tu seras exterminateur de ta patrie, & vaincu, tu passeras pour avoir précipité, par les mouvemens d'une colere implacable, tes amis & tes bienfaicteurs dans les calamités les plus horribles.

Coriolan demeure dans un profond silence.

Coriolan écoutoit ce discours sans répondre une seule parole, & quand elle eut cessé de parler, il demeura long-temps dans un pro-

86. *A quoi bon menagerois-je encore la derniere esperance?*] C'est-à-dire, à quoi bon chercherois-je encore à conserver ma vie? Car c'est ce que Plutarque appelle la derniere esperance, parce que c'est en effet celle qui nous quitte la derniere, & qui survit à toutes les autres.

87. Je

profond silence. Ce que voyant Volumnie: *Pourquoi te taire, mon fils,* continua-t-elle, *est-ce qu'il est beau d'accorder tout à son ressentiment, & qu'il est honteux d'accorder quelque chose à une mere, qui ne te fait que de ces sortes de prieres? Ou est-ce qu'il est d'un grand homme de se souvenir des maux qu'on lui a faits, & qu'il n'est ni d'un homme de bien, ni d'un grand homme d'honorer ou de reconnoître les grands biens qu'il a reçus de son pere & de sa mere? Cependant personne au monde n'est si obligé que toi à la reconnoissance, puisque tu poursuis si atrocement l'ingratitude; mais bien plus, tu t'es déja assez vengé de ta patrie, & tu n'as encore rien fait pour ta mere. Il étoit pourtant de la pieté & de la justice, que même sans aucune necessité, j'obtinsse de toi par mes prieres des choses si raisonnables & si équitables. Si je ne puis te flechir,* [86] *à quoi bon menagerois-je encore la derniere esperance?*

Volumnie profitant de l'état où elle le voit, continue.

En finissant ces mots, elle se jette à ses pieds avec sa femme & ses enfans. Coriolan se mit à crier, *Que faites-vous, ma mere?* & la relevant & lui serrant la main, *Vous avez vaincu,* lui dit-il, *& votre victoire est aussi heureuse pour votre Patrie, que funeste pour moi.* [87] *Je m'en vais, vaincu par vous seule.* Après leur avoir parlé quelque temps en particulier, il les renvoya à Rome à leur priere, & le lendemain au point du jour il decampa & emmena

Ce que Coriolan fléchi dit à sa mere.

Denys d'Halicarnasse dit qu'il les emmena dans sa tente où elles furent jusques au soir.

87. *Je m'en vais vaincu par vous seule.*] Le Grec dit, *Je m'en vais vaincu seul par vous.*] Mais il est aisé de voir que le texte est corrompu, & qu'au lieu de μόνος, il faut lire μόνης, *vaincu par vous seule,* & c'est ainsi qu'il est dans un Manuscrit.

na les Volsques, qui n'avoient pas tous les mêmes sentimens sur ce qui venoit de se passer, car les uns le blâmoient, lui & son action, les autres, qui étoient bien aises de la paix, ne blâmoient ni l'un ni l'autre; & il y en avoit, qui, quoi que bien fâchés de voir la guerre si heureusement terminée, disoient hautement que Marcius n'avoit pas fait l'action d'un méchant homme, & qu'il étoit pardonnable, si flechi par des objets si touchans, il avoit cedé à une necessité si pressante. Mais ils le suivirent tous, moins par obeïssance, que par respect.

Sentimens des Volsques sur ce qui venoit de se passer.

Les Romains n'avoient point tant fait paroître pendant la guerre dans quelle épouvante & dans quel danger ils étoient, qu'ils le firent après la guerre finie. Car ceux qui étoient sur les murailles, n'eurent pas plutôt vû partir les Volsques, que tous les Temples furent ouverts & remplis d'hommes, qui couronnés de chapeaux de fleurs immoloient des victimes, comme pour remercier les Dieux de quelque grande victoire. Cette joye publique parut encore davantage dans les grandes caresses [88] & dans les grands honneurs que le Senat & le Peuple firent à l'envi à ces femmes en publiant par

Joye des Romains pour le départ des Volsques.

88. *Et dans les grands honneurs.*] Pour conserver à jamais la memoire de cet important service, on ordonna que l'on graveroit l'éloge de ces femmes sur un monument public.

89. *Qu'on bâtit un Temple à la Fortune des femmes.*] Il fut bâti dans le même lieu où Coriolan avoit été fléchi par sa mere. C'étoit dans la voye Latine à quatre milles de Rome.

90. *Elle prononça ces paroles.*] Denys d'Halicarnasse l'assure ainsi après l'avoir lû dans les livres des Pontifes; & il est si persuadé de ce miracle, qu'il le rapporte pour con-

par-tout qu'elles étoient seules la cause de leur salut. Le Senat ordonna aux Consuls de leur accorder tout ce qu'elles demanderoient, & tout ce qui pourroit ou honorer, ou recompenser un si grand service. Mais elles ne demanderent sinon [89] qu'on bâtît un Temple à la Fortune des femmes, dont elles offrirent elles-mêmes de faire les frais, à la charge que la Ville fourniroit les victimes, & feroit la dépense des ceremonies & de tout le service, avec une magnificence digne de la Divinité.

Ce que le Senat veut faire pour marquer la reconnoissance à ces femmes.

Elles demandent qu'on bâtisse à leurs frais un Temple à la Fortune des femmes.

Le Senat loua extrêmement cette noble émulation, & ordonna que le Temple & la Statuë seroient faits des deniers publics; mais cela n'empêcha pas que les femmes ne portassent l'argent, qu'elles avoient offert pour l'édifice, & elles en firent faire une seconde Statuë. Les Romains disent, que lorsque cette seconde Statuë fut placée dans le Temple, [90] elle prononça ces paroles, *Femmes, vous m'avez consacrée par une devotion agreable à Dieu.* Ils content même qu'elle les prononça pour la seconde fois, voulant nous faire recevoir des choses qui sont très-difficiles à croire, & qui ressemblent fort à celles qui ne furent jamais, [91] car que des Statuës ayent sué, pleuré,

Le Senat l'accorde, il ordonne que ce Temple & la Statuë seront faits aux depens du public. Les femmes donnent l'argent qu'elles avoient offert, & on en fait une seconde Statuë de la Déesse.

confirmer les gens de bien, & pour convertir les libertins. Plutarque n'est pas si credule, il rapporte ce que les Romains disoient, mais il fait voir le ridicule de ce conte.

91. *Car que des Statuës ayent sué, pleuré, & rendu quelques goutes sanglantes, cela n'est pas impossible.*] Combien de fois des Peuples entiers ont été dans des frayeurs mortelles pour avoir vu les Statuës de leurs Dieux jetter une petite moiteur, & verser ou des gouttes de sang, ou quelques larmes? Cependant il n'y a rien de plus naturel, & il n'y a là aucun miracle, comme Plutarque l'explique fort bien. Il en est de même des pluyes de sang,

La cause de la sueur, des pleurs & des gouttes de sang qui coulent quelquefois des Statues.

ré, & rendu quelques gouttes sanglantes, cela n'est pas impossible. En effet, la pierre & le bois contractent souvent une certaine moisissure, qui engendre l'humidité, & non-seulement ils poussent en dehors quelque couleur & quelque sorte de teinture de leur propre fonds, mais ils prennent encore la couleur de l'air qui les environne, [92] & rien n'empêche que la Divinité ne se serve de ces signes pour avertir les hommes de ce qui doit arriver. Il est aussi très-possible que les Statuës rendent un son semblable à un gemissement & à un soûpir, par quelque rupture ou separation violente de quelques parties qui se fait en dedans. Mais que d'un corps inanimé il en sorte une voix si articulée, si claire, si entiere & si intelligible, c'est ce qui est hors de toute possibilité; [93] car ni l'ame, ni Dieu même, ne sauroient former une voix articulée, ni prononcer un discours suivi sans un corps organisé, & pourvu de toutes les parties necessaires à la parole. Ainsi quand l'Histoire nous veut forcer

La cause du son qu'elles peuvent rendre.

Plutarque borne encore trop le pouvoir de Dieu sur la voix, comme il l'a borné plus haut sur le mouvement.

& d'une infinité d'autres phenomenes, qui étonnent les Peuples ignorans & superstitieux.

92. *Et rien n'empêche que la Divinité ne se serve de ces signes pour avertir les hommes de ce qui doit arriver.*] Car quoique Dieu se serve des causes naturelles, rien n'empêche qu'il n'en destine les effets à une certaine fin; cela est très certain. Mais qui expliquera ces signes, & où sont les regles de cette divination? On peut voir ce qui a été remarqué sur la Vie de Periclès, Tome II. pag. 204. Note 22.

93. *Car ni l'ame, ni Dieu même, ne sauroient former une voix articulée, ni prononcer un discours suivi sans un corps organisé.*] Si ce principe étoit vrai, les Platoniciens en concluroient que Dieu ne peut jamais faire entendre sa voix aux hommes, parce que, selon eux, il ne peut se revêtir d'aucun corps. Mais voilà des erreurs grossieres;

cer à croire ce qu'elle nous dit, & qu'elle nous accable de témoins très-graves & très-dignes de foi, il faut croire que cette voix est un mouvement fort different de celui qui agit sur les organes des Sens, un mouvement qui s'engendre dans la faculté imaginative de l'ame, & qui forme l'opinion, comme il arrive très-souvent qu'en dormant nous croyons voir & entendre, quoique nous ne voyions ni n'entendions. Il est vrai que ceux qui sont saisis & possedés d'une violente passion & d'un ardent amour pour la Divinité, & qui ne peuvent ni rejetter, ni revoquer en doute aucun de ces prétendus miracles, fondent leur foi sur la merveilleuse puissance de Dieu, qui est, sans comparaison, au dessus de la nôtre, & qui nous passe infiniment, car Dieu ne ressemble point du tout à l'homme, ni dans son essence, ni dans ses operations, ni dans sa maniere d'agir, ni dans ses forces; & s'il fait des choses, qui nous soient impossibles, & qu'il trouve des expediens & des moyens qui surpassent

Cela peut être, mais cela n'empêche pas que ce ne puisse être aussi une voix articulée.

La consideration de la Toute-Puissance de Dieu ramene Plutarque, & le porte à affoiblir ou à corriger son principe.

Dieu peut prendre un corps sans ravaler la majesté de sa nature, comme je l'ai expliqué dans le Traité de la Doctrine de Platon, pag. 171. de la seconde édition, & sans prendre un corps, il peut parler aux hommes, car toute la Nature obeït au Maître de la Nature, & il n'est pas plus difficile à Dieu de former une voix articulée, que de former tout autre son; il peut aussi se faire entendre en frappant par sa lumiere la partie intelligente de l'ame, & en faisant sur elle la même impression qu'une voix qui l'auroit frappée après avoir passé par les organes du corps. Et c'est cette sorte de voix qu'Homere a admirablement decrite, lors qu'en parlant du songe envoyé à Agamemnon, il dit *que la voix Divine se répandit tout autour de lui.* Mais Plutarque corrige bien-tôt son principe, & ramené par la consideration de la Toute-puissance de Dieu, il revient à la Verité & à la Raison.

passent notre intelligence, cela n'est pas hors de toute apparence de raison, au contraire étant dissemblable à nous en toutes manieres, il est encore plus different & plus éloigné de nous par ses operations; mais, comme dit Heraclite, *La plûpart des œuvres de Dieu, nous échappent & demeurent inconnuës par notre peu de foi.*

Mot admirable d'Heraclite sur le peu de foi des hommes.

Coriolan étant retourné à Antium avec l'Armée, Tullus qui le haïssoit, & qui ne pouvoit le souffrir à cause de la crainte qu'il avoit de son autorité, resolut de le perdre, de peur que s'il le laissoit échapper, il ne trouvât plus une occasion si favorable; ayant donc aposté beaucoup de gens contre lui, il lui fit commandement de deposer sa charge & de rendre compte aux Volsques de son administration. Coriolan, qui voyoit le danger qu'il y avoit pour lui à devenir homme privé, pendant que Tullus demeureroit Capitaine Général & auroit tout credit parmi les Volsques, [94] répondit, qu'ayant pris sa Charge par l'ordre des Volsques, il la quitteroit aussi par leur ordre quand ils le lui signifieroient, mais que sans attendre cela, il étoit prêt sur l'heure même de rendre compte de sa conduite à ceux des Antiates qui voudroient l'entendre.

Tullus fait resolution de perdre Coriolan.

Car il avoit ce pouvoir, parce qu'il commandoit dans le païs.

Il lui ordonne de se demettre de sa Charge.

Sage réponse de Coriolan.

L'Assemblée étant donc formée, les Orateurs, qui étoient preparés, se leverent & irriterent le Peuple. Quand ils eurent tout dit, Coriolan se leva. Le grand respect qu'on avoit

94. *Répondit, qu'ayant pris sa Charge par l'ordre des Volsques.*] Tullus vouloit que Coriolan se demît de sa Charge, & qu'ensuite il rendît compte de son administration. Mais Coriolan vouloit rendre compte de son administration avant que de se demettre de sa Charge.

95. En

voit pour lui calma le bruit ; le silence du Peuple lui fit connoître qu'il pouvoit parler sans rien craindre. Les plus gens de bien, ravis de la paix qui avoit été concluë, témoignerent assez par leur contenance qu'ils l'écouteroient favorablement, & ne lui feroient aucune injustice. Tullus craignit donc qu'il ne se justifiât, car outre qu'il étoit homme très-éloquent, ses premiers exploits avoient excité plus de reconnoissance, que sa derniere action n'avoit attiré de blâme, ou plûtôt, le crime, dont il étoit accusé, étoit un témoignage authentique de la grandeur de l'obligation qu'on lui avoit. Car jamais les Volsques ne se seroient plaints de n'avoir pas pris Rome, s'ils ne s'étoient vus sur le point de s'en rendre les maîtres par la seule valeur de Coriolan. C'est pourquoi Tullus vit bien qu'il ne falloit plus differer, ni s'amuser à gagner le Peuple, & les plus audacieux des conjurés s'étant mis à crier qu'il ne falloit ni écouter, ni souffrir qu'un traître dominât les Volsques, & refusât de se demettre de sa charge, ils se jetterent en foule sur lui & le tuerent, sans que personne se mît en devoir de le secourir. Il parut pourtant bien par la suite, que la plus grande partie de la Nation n'avoit pas consenti à ce meurtre, car dès que la nouvelle en fut répanduë, de toutes les Villes il accourut des gens pour honorer ses funerailles, [95] & aprés l'avoir inhumé avec tou-

Coriolan tué par les Volsques. Denys d'Halicarnasse écrit qu'ils le lapiderent.

95. *Et aprés l'avoir inhumé avec toutes les ceremonies.*] Ils l'habillerent de ses habits de Général ; mirent son corps sur un lit magnifique, qui fut porté sur les épaules de jeunes Officiers les plus connus par leurs grandes actions ; on fit marcher devant lui les dépouilles qu'il avoit

toutes les ceremonies duës à sa dignité, ils ornerent son tombeau de quantité d'armes & de dépouilles, comme le tombeau d'un vaillant homme & d'un grand Général.

[96] Les Romains ayant appris sa mort ne firent rien qui tendît à honorer sa memoire, ni qui marquât non plus qu'ils conservoient encore quelque ressentiment contre lui. Ils accorderent seulement aux instantes prieres des Dames, la permission d'en porter le deuil pendant dix mois, comme d'un pere, d'un fils & d'un frere, car c'étoit le deuil le plus long que Numa eût institué, comme nous l'avons marqué dans sa Vie; mais les affaires des Volsques furent bien tôt reduites en tel état qu'ils se virent forcés de regretter Coriolan. Car premierement étant entrés en different avec les Æques, leurs amis & leurs Alliés, sur ce qu'ils pretendoient chacun donner à l'Armée un Général de leur Nation, ils en vinrent aux mains, & il y eut beaucoup de gens tués ou blessés de part & d'autre. Et ensuite ayant été vaincus par les Romains dans une ba-

Les Romains accordent aux Dames d'en porter le deuil dix mois.

Les Volsques forcés de regretter Coriolan.

L'année suivante, qui étoit l'an de Rome 267.

avoit prises aux ennemis, les Couronnes qu'il avoit gagnées, & les plans des Villes qu'il avoit prises; on le mit en cet état sur le bucher, & on égorgea plusieurs victimes. Après que le bucher fut consumé, on ramassa ses cendres, on les enterra dans le même lieu, & on lui éleva un tombeau magnifique. Au reste, Coriolan fut tué la seconde année de l'Olympiade LXXIII. l'an de Rome 266, huit ans après sa premiere campagne. Il mourut donc à la fleur de son âge, s'il est vrai qu'il ait fait cette premiere campagne fort jeune, comme Plutarque l'a remarqué. Cela peut souffrir des contradictions assez bien fondées, & c'est ce qui me fait soupçonner que Denys d'Halicarnasse & Tite-Live n'ont pas eu des memoires fort exacts sur le temps de la naissance de Coriolan & sur les premieres actions de sa vie. Et ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que Fabius, beaucoup

bataille où Tullus fut tué avec toute la fleur de leur Armée, ils s'estimerent encore trop heureux d'accepter les conditions honteuses que leur accorda le vainqueur, & de faire, comme Peuples assujettis, tout ce qu'il plut à ce vainqueur de leur prescrire.



LA COMPARAISON D'ALCIBIADE ET DE CORIOLAN.

TOUTES les actions que nous avons pu trouver de ces deux grands Hommes, & que nous avons jugé dignes de memoire, étant deduites, il est aisé de voir d'abord [1] que leurs exploits de guerre n'emportent pas beaucoup la balance d'aucun côté, car l'un & l'autre ont également donné des marques de leur audace & de leur force, & quand ils ont commandé en chef, ils ont également fait preuve de leur grande prudence & de leur capacité dans

Alcibiade & Coriolan, à peu près égaux pour les exploits de guerre.

coup plus ancien que ces Historiens, avoit écrit, comme le rapporte Tite-Live, qu'à la fin de son âge il avoit accoûtumé de dire, *que l'exil étoit toûjours fâcheux, mais encore beaucoup plus fâcheux pour un vieillard que pour un autre homme.*

96. *Les Romains ayant appris sa mort, ne firent rien qui tendît à honorer sa memoire.*] Denys d'Halicarnasse écrit qu'ils regarderent cette mort comme une calamité publique, & qu'ils se pleurerent, & en public & en particulier.

COMPAR. 1. *Que leurs exploits de guerre n'emportent pas beaucoup la balance d'aucun côté.*] Pour juger parfaitement des actions de deux Généraux, il semble qu'il faudroit comparer aussi les ennemis contre lesquels ils les ont faites, & le temps où ils les ont faites; car cela y met souvent une difference infinie.

dans l'Art militaire, à moins qu'on ne pretende de faire passer Alcibiade pour un plus grand Général, parce que toute sa vie il a gagné de grandes batailles sur mer & sur terre; mais ils ont cela de commun tous deux, que pendant qu'ils ont commandé les troupes de leur païs, & qu'ils ont combattu en personne, les affaires de leur Patrie ont toûjours prosperé, & qu'elles sont allées en decadence dès qu'ils ont changé de parti.

Alcibiade peut être preferé par le grand nombre de ses victoires sur terre & sur mer.

Pour ce qui est de leur maniere de gouverner, il est certain que les sages ont toûjours abhorré celle d'Alcibiade, comme trop licentieuse, trop tachée de dissolution & de flatterie, & trop populaire; & que les Romains ont extrêmement haï celle de Coriolan comme trop austere, trop superbe, & tenant trop du Gouvernement des Nobles. Ainsi de ce côté-là, ni l'un ni l'autre ne meritent d'être loués, [2] quoique les Gouverneurs gracieux & populaires soient beaucoup moins à blâmer que ceux qui maltraitent & foulent aux pieds le Peuple, pour ne pas paroître le menager & le flatter; car s'il est honteux de le flatter pour acquerir de l'autorité & de la puissance, il ne l'est pas moins de s'en

Leur maniere de gouverner également blâmable, l'une comme trop licentieuse & l'autre comme trop severe.

La douceur & la complaisance preferables dans le gouvernement à la severité & à la fierté.

2. *Quoique les Gouverneurs gracieux & populaires.*] Plutarque après avoir condamné les deux excès, prefere pourtant la complaisance à la severité; & il en a porté le même jugement dans la Comparaison de Thesée & de Romulus, où il dit que de ces deux défauts, celui de la rigueur semble venir de fierté & d'amour-propre, & celui de la complaisance paroît l'effet de la douceur & de l'humanité.

3. *Mais ne fut-ce pas un trait de fourberie dans Coriolan.*] Cette supercherie de Coriolan est bien plus odieuse & plus criminelle que celle d'Alcibiade; car Alcibiade trompoit les ennemis d'Athènes en faveur d'Athènes sa Patrie

s'en rendre le maître & de l'opprimer par la crainte & par la terreur, & outre qu'il y a de la honte, il y a encore de l'injustice.

On ne peut pas douter que Coriolan ne fût plein de franchise & de simplicité, & il est évident qu'Alcibiade avoit une politique pleine de ruse & de fourberie. On lui reproche particulierement le méchant tour & la supercherie qu'il fit aux Ambassadeurs de Lacedemone, lors qu'il les trompa pour rompre la paix, comme le rapporte Thucydide. Cependant cette ruse de politique, quoi qu'elle replongeât Athenes dans une horrible guerre, rendit ferme & plus redoutable l'alliance des Mantinéens & des Grecs, qui fut menagée par la seule dexterité d'Alcibiade. [3] Mais ne fut-ce pas aussi un trait de fourberie dans Coriolan, lors qu'il commit les Romains avec les Volsques, en rendant ces derniers suspects par une noire calomnie, pendant la fête des Jeux publics où ils étoient allés, comme l'écrit Denys d'Halicarnasse? & il y a cela encore que la cause rendit cette action de Coriolan plus mauvaise que celle d'Alcibiade, [4] car il n'y fut pas porté, comme lui, par un mouvement d'am-

Politique d'Alcibiade pleine de ruse & de fourberie.

Celle de Coriolan n'étoit pas exempte de fourberie.

L'action de Coriolan plus mauvaise que celle d'Alcibiade, & en quoi.

...nie, au lieu que Coriolan trompoit Rome sa Patrie en faveur des Volsques les plus dangereux ennemis de Rome.

4. *Car il n'y fut pas porté, comme lui, par un mouvement d'ambition.*] Plutarque trouve l'action de Coriolan plus mauvaise que celle d'Alcibiade, parce que la faute d'Alcibiade fut l'effet de l'ambition, & celle de Coriolan l'effet de la seule colere. Or l'ambition peut être plus excusable, en ce qu'elle propose des recompenses, les dignitez, les honneurs, au lieu que la colere ne promet qu'horreurs & que miseres, suites ordinaires de la vengeance.

d'ambition, & par la chaleur d'une dissention en matiere de gouvernement & de politique, mais pour obéir à sa colere, qui, comme dit fort bien Dion, *ne paye jamais les services qu'on lui rend*; il ruina plusieurs contrées de l'Italie, & sacrifia au ressentiment, qu'il avoit contre sa Patrie, plusieurs grandes Villes, qui ne lui avoient fait aucun tort.

La colere est toûjours ingrate, au lieu que l'ambition est souvent reconnoissante.

Il est vrai qu'Alcibiade causa aussi de grands malheurs à ses Citoyens par un transport de colere; mais il revint dès qu'il reconnut leur repentir; & ayant été chassé pour la seconde fois, il ne put souffrir les fautes que faisoient les Généraux qu'on avoit mis à sa place, & ne negligea pas de les avertir de leur imprudence, & du danger qu'ils couroient; mais il fit ce qu'Aristide avoit déja fait pour Themistocle, & qui est de toutes ses actions celle qu'on vante encore le plus, car il alla trouver les Généraux qui n'étoient nullement ses amis, leur remontra en quoi ils manquoient, & leur enseigna ce qu'ils devoient faire. Au lieu que Coriolan premierement fit du mal à toute une Ville, qui ne l'avoit pas toute offensé, puisque la meilleure & la plus saine partie se trouvoit envelopée dans la même injustice qu'on lui avoit faite, & prenoit part à sa douleur; & ensuite ne se laissant point adoucir & flechir à plusieurs Ambassades reïterées, qu'on lui envoya pour effacer & pour guerir une seule injure, il fit voir que c'étoit bien plus pour ruiner & perdre son païs, que pour le recouvrer & s'y faire rappeller, qu'il avoit excité une

Difference entre la colere qui anima Alcibiade contre sa Patrie, & celle qui excita Coriolan contre Rome.

r Aristide étoit alors banni à Egine.

si

5. *Et c'est pourquoi dans les differents qui s'éleverent sur le sujet de l'abolition des dettes.*] De l'abolition des dettes qu'on

si horrible guerre, sans vouloir jamais écouter aucune proposition d'accommodement.

On pourra dire qu'il y avoit entre eux cette difference, qu'Alcibiade ne retourna vers les Atheniens, qu'après que les Spartiates par haine & par défiance lui eurent dressé des embûches, & que Coriolan n'eut aucun sujet honnête & legitime de quitter les Volsques, qui l'avoient toûjours fort bien traité, car ils l'avoient élu leur Général, & avec cette pleine autorité, il possedoit encore leur confiance. En cela bien different d'Alcibiade, dont les Spartiates abusoient plûtôt qu'ils n'en usoient, & qui après avoir été errant sur le pavé de leur Ville, & balloté dans le camp, se vit enfin reduit à se jetter entre les bras de Tissapherne, à moins qu'on ne veuille dire que dans l'esperance d'être rappellé il fit la cour à ce Satrape, pour empêcher que la Ville d'Athenes ne fût entierement détruite.

L'amour de la Patrie paroit plus dans le repentir de Coriolan, que dans celui d'Alcibiade.

Bon côté qu'on peut trouver dans la desertion d'Alcibiade. Car il empêcha Tissapherne de secourir les Lacedemoniens, avec toutes ses forces.

Pour ce qui est des biens & des richesses, Alcibiade recevoit des presens, & prenoit à toutes mains sans aucun respect pour l'honnêteté, & s'il les prenoit mal, il les dépensoit encore plus mal pour son luxe & pour ses débauches. Au lieu que Coriolan ne put être obligé par ses Généraux à recevoir même les presens qu'ils lui offroient avec toutes les marques d'honneur & de distinction. [5] Et c'est pourquoi dans les differents, qui s'éleverent sur le sujet de l'abolition des dettes, il fut encore plus insupportable au Peuple, qui s'imagina qu'il agissoit bien moins pour servir la Re-

Coriolan fort superieur à Alcibiade du côté du desinteressement.

qu'on fut obligé d'accorder au Peuple pour appaiser la sedition. C'est ce que Plutarque n'a peut-être pas assez expliqué dans la Vie de Coriolan.

Republique, que pour les insulter avec insolence & avec mépris.

Plutarque rapporte ceci pour blâmer la trop grande dureté de Coriolan.

Ce n'est donc pas sans raison qu'Antipater, dans une Lettre qu'il écrivit sur la mort d'Aristote, dit, *qu'outre les merveilleux talens dont ce grand homme étoit orné, il avoit encore celui de s'insinuer dans les bonnes graces des hommes.* Les grandes actions & les vertus de Coriolan, pour n'être pas accompagnées de ce talent, furent odieuses à ceux mêmes à qui il faisoit le plus de bien, qui ne pouvoient souffrir son orgueil & son invincible opiniâtreté toûjours inseparable de la solitude; au lieu qu'Alcibiade sachant si bien prendre tous ceux avec lesquels il avoit à converser & à vivre, il ne faut pas s'étonner si lors qu'il faisoit bien, sa gloire étoit d'abord florissante, & s'il étoit aimé & honoré, puisque même les fautes & les excès, qu'il commettoit, étoient le plus souvent fort agreables, & passoient pour des gentillesses & pour des marques d'un bon naturel.

Talent de savoir s'insinuer dans les bonnes graces des hommes, ses grands effets.

Alcibiade fort superieur à Coriolan par le talent de savoir gagner les hommes.

Grande difference des effets que produisent la complaisance, & de ceux que produit la dureté.

De là vient que, quoi qu'il eût fait de grands maux à sa Patrie, il fut pourtant élu plusieurs fois Capitaine Général avec une autorité absoluë, & que Coriolan briguant le Consulat dans les formes après de grands exploits & des victoires signalées, eut la honte d'être refusé. [6] Ainsi l'un, après tous les maux, qu'il avoit faits à ses Citoyens, n'en put être haï; l'autre

6. *Ainsi l'un, après tous les maux qu'il avoit faits à ses Citoyens, n'en put être haï.*] On ne sauroit exposer dans un plus beau jour la difference infinie que mettent dans les hommes la complaisance & la dureté. L'homme complaisant & affable se fait aimer même en faisant du mal, & l'homme rude & dur se fait haïr même en faisant du bien: cela est certain, mille experiences le confir-

tre, après tous les grands services qu'il avoit rendus à sa Patrie, & avec toute l'admiration qu'il donnoit pour sa vertu, n'en put être aimé.

Aussi faut-il dire que pendant que Coriolan commanda les Armées, il ne fit rien de considerable pour Rome, mais fit beaucoup contre elle pour ses ennemis, & qu'Alcibiade, & Soldat & Capitaine servit très-utilement les Atheniens; que present il étoit toûjours superieur à ses ennemis, & que la calomnie ne pouvoit réussir contre lui qu'en son absence; au lieu que Coriolan fut condamné en face par les Romains, & ensuite tué par les Volsques, veritablement contre toute sorte de droit, divin & humain; mais il ne laissa pas de donner quelque sorte de prétexte & de couleur à ce meurtre, en ce qu'ayant refusé publiquement la paix aux Ambassadeurs, il l'accorda en particulier à des femmes, & par là, sans couper cours à la haine & laissant la guerre en son entier, il avoit malheureusement perdu un temps qui auroit pu être fort utile aux Volsques; car il ne devoit se retirer que de l'avis & du consentement de l'Armée qui s'étoit abandonnée à sa conduite, s'il avoit fait quelque cas de la justice & de son devoir.

Les plus grands exploits de Coriolan furent contre Rome & ceux d'Alcibiade pour Athenes.

Autre grand avantage d'Alcibiade sur Coriolan.

Meurtre de Coriolan ne fut pas sans quelque sorte de pretexte.

Car le changement de Coriolan ne changeoit ni les Romains, ni les Volsques.

Coriolan ne devoit se retirer que de l'avis des Volsques.

Que si ne tenant aucun compte des Volsques, il n'avoit cherché qu'à assouvir sa colere en excitant cette guerre, & qu'étant satisfait, il eût jugé à propos de la finir, [7] ce n'étoit

firment; & il n'est pas mal aisé d'en découvrir la raison, c'est que l'amour & la haine changent également les objets. L'amour, que produisent la complaisance & l'affabilité, change le mal en bien; & la haine, produite par la dureté & par la fierté, change le bien en mal.

7. *Ce n'étoit pas en faveur de sa mere qu'il devoit épargner sa Patrie, mais avec sa Patrie.*] Cela est fondé sur cet-

toit pas en faveur de sa mere qu'il devoit épargner sa Patrie, mais avec sa Patrie il devoit aussi épargner sa mere, car sa mere & sa femme faisoient partie de son païs & de la Ville qu'il tenoit assiegée. Or d'être demeuré inflexible, & d'avoir inhumainement rejetté les supplications publiques, les prieres des Prêtres, & les soûmissions & les supplications des Sacrificateurs, [8] & de s'être relâché ensuite à la priere de sa mere pour la gratifier de sa retraite, c'étoit moins honorer sa mere, que deshonorer son païs, qu'il ne sauvoit que par pitié, & par grace pour l'amour d'une seule femme, comme si son païs n'eût pas merité qu'il l'eût sauvé pour l'amour de lui-même.

Comme la Patrie étant preferable à pere & mere.

Aussi fut-ce une grace fort odieuse & fort dure, & dont aucun des deux partis ne lui sut gré. Car il ne fit sa retraite, ni à la priere de ceux à qui il faisoit la guerre, ni du consentement de ceux, en faveur de qui il la faisoit. Et la cause de tout cela, ce fut l'austerité de ses mœurs, son arrogance & son opiniâtreté, qui

te opinion de quelques Philosophes, & sur-tout des Platoniciens, que la Patrie est plus digne de respect, & doit être plus honorée que pere & mere. Je ne sai où ces Republicains avoient puisé ce sentiment, car il ne paroît fondé sur aucune Loi, ni Naturelle, ni Divine. Au contraire, par la Loi Divine, le pere & la mere doivent emporter les premiers honneurs après Dieu; & ce n'est pas la Patrie qui rend respectables le pere & la mere, mais c'est le pere & la mere, qui rendent respectable la Patrie. Ce que Plutarque donne ici à la Patrie pourroit être mieux donné à la Religion, qui certainement est préferable à pere, à mere, & à toute la nature.

8. *Et de s'être relâché ensuite à la priere de sa mere.*] Il me semble que l'on pourroit juger plus favorablement de cette action de Coriolan. Si sa mere le flechit, ce n'est pas qu'elle eût eu plus de pouvoir sur son esprit que les supplications publiques, & que les prieres des Prêtres & des

qui seule est toûjours fort odieuse au Peuple, mais qui étant accompagnée de l'ambition, devient entierement feroce & intraitable; car ceux qui ont ces vices ne menagent nullement le Peuple, comme s'ils ne se soucioient ni de dignités ni d'honneurs, & quand ils viennent à être refusés, ils ne peuvent s'en consoler, & en conservent un ressentiment implacable. Or de ne vouloir pas faire la cour au Peuple, ni rechercher ses bonnes graces par des flateries, c'est ce qu'avoient fait Metellus, Aristide, Epaminondas; [9] mais aussi ils méprisoient veritablement tout ce que le Peuple pouvoit donner & ôter, & toutes les fois qu'ils étoient bannis, qu'ils avoient essuyé des refus, ou qu'ils étoient condamnés à des amendes, ils ne s'emportoient point contre l'ingratitude de leurs Citoyens, mais ils retournoient à eux dès que ces ingrats reconnoissoient leur faute, & leur pardonnoient à la premiere supplication. [10] Tout homme qui ne veut pas flatter le Peuple ne doit point chercher à s'en venger,

L'arrogance & l'ambition jointes ensemble, font un composé monstrueux & insupportable.

Quand on ne veut pas faire la cour à ceux de qui les honneurs dependent, il faut renoncer à ces honneurs.

des Sacrificateurs; mais c'est qu'elle trouve un cœur déja ému & ébranlé, c'est un dernier coup de coignée qui fait tomber un grand chêne que plusieurs coups precedens avoient miné & ébranlé, & pourtant laissé encore debout.

9. *Mais aussi ils méprisoient veritablement tout ce que le Peuple pouvoit donner & ôter.*] Cela est suivi, mépriser le Peuple & ne pas se soucier de ce qui dépend de lui; mais rechercher les faveurs du Peuple, & mépriser, & maltraiter le Peuple, cela est aussi monstrueux que de vouloir boire des eaux saines, après avoir empoisonné la source. Il faut menager & flater le Peuple, pour avoir part à ses faveurs. Epictete a fort bien dit, *Tu es injuste & insatiable, si ne donnant point les choses avec lesquelles on achete les prééminences, les dignités, &c. tu veux les avoir pour rien.* Max. XXXIV. du I. Manuel, très-digne d'être luë.

10. *Tout homme qui ne veut pas flatter le Peuple, ne doit point chercher à s'en venger.*] C'est une demonstration.

La colere de Coriolan ne pouvoit venir que de la violence du desir.

ger, car cette furieuse colere ne peut venir que de la violence du desir. Et pour Alcibiade, il avouoit franchement qu'il aimoit les honneurs, & qu'il étoit très-fâché quand on les lui refusoit; c'est pourquoi il tâchoit de gagner tout le monde par son affabilité & par sa complaisance.

C'étoit tout le contraire de Coriolan, son orgueil & sa vanité l'empêchoient de faire la cour au Peuple, qui seul pouvoit le combler d'honneurs, & quand il se voyoit refusé, son ambition le portoit à la colere & à la tristesse. Et voilà la seule chose que l'on puisse reprendre en lui, tout le reste est éclatant & sans tache; & pour ce qui est de la temperance & du mépris des richesses, il peut être comparé à tous les Grecs qui ont été les plus gens de bien, & qui ont eu les mains les plus nettes, non pas à Alcibiade, qui en cela étoit le plus insolent de tous les hommes, & qui avoit foulé aux pieds toute sorte d'honnêteté & de bienseance.

tion. Les honneurs & les dignités ne sont pas le prix du merite, mais de la flatterie, de l'attachement & de l'assiduité. Celui à qui je ne fais pas la cour ne me doit rien, encore moins celui que je maltraite & que je méprise; ne me devant rien, il ne m'offense point par son refus. La vengeance presuppose l'offense, & par consequent, &c. Mais de vouloir regler la tête des ambitieux, & les faire agir par des principes qui soient bien d'accord, c'est vouloir allier la Raison avec la Folie.

FIN DU TOME II.

